HISTOIRE

DU

DUC DE WELLINGTON.

Bruxelles. — Imp. de E. Guyot et Stapleaux fils,
rue de Schaerbeek, 12



WELLINGTON



HISTOIRE

DU

DUC DE WELLINGTON

PAR

A. BRIALMONT.

TOME I.

PARIS.
JULES TARDIEU, ÉDITEUR,
rue de Tournon, 13.

BRUXELLES.
E. GUYOT ET STAPLEAUX FILS,
rue de Schaerbeek, 12

1856

PRÉFACE.

La littérature française ne possède aucune biographie complète du duc de Wellington. Cet homme illustre, qui a pris une si large part aux événements du XIXe siècle, n'est connu en France que par des notices abrégées, souvent inexactes, et quelquefois même empreintes d'un esprit de dénigrement fâcheux.

Pour combler cette lacune, on pourrait se contenter de traduire l'une des biographies publiées en Angleterre; mais, quelque remarquables que soient la plupart de ces ouvrages, sous le rapport de la forme et de l'exécution matérielle, il nous a paru que le lecteur militaire était en droit d'exiger une discussion plus approfondie de certains faits contestés ou mal établis, et que l'observateur impartial ne s'accommoderait point de l'enthousiasme un peu trop uniforme qui distingue ces appréciations.

Pour bien écrire l'histoire d'un homme tel que Wellington, il faut joindre à des connaissances militaires suffisantes une impartialité que n'affectent point les sentiments ni les préjugés nationaux. Or, cette condition essentielle, les écrivains de France et d'Angleterre ne la peuvent remplir que très-difficilement. On ne juge pas sans prévention les gloires de son pays; et, quelque juste que l'on soit, on n'aime pas à faire l'éloge de ceux qui l'ont humilié par leur triomphe.

Cette considération nous a fait penser qu'un travail nouveau, écrit en dehors de toute préoccupation nationale, par un homme qui n'est ni du parti des vainqueurs ni de celui des vaincus, aurait des chances d'être mieux accueilli que la traduction des meilleures biographies anglaises. Toutes ces biographies, d'ailleurs, présentent des lacunes et des imperfections qui auraient obligé le traducteur à s'écarter fréquemment de son modèle, ou à charger le texte de notes et de rectifications importantes. La vie de Wellington par *Maxwell*, en trois volumes, est fort estimée en Angleterre, et cependant, sous bien des rapports, elle est incomplète et défectueuse. On y rencontre trop de détails sur les points secondaires, et pas assez d'éclaircissements sur les faits essentiels; la partie critique en est faible et quelquefois nulle; enfin, l'auteur manque de méthode et de clarté dans le récit des opérations militaires. Il s'arrête, d'ailleurs, à l'année 1815, et laisse par conséquent dans l'oubli une phase importante de la vie du duc. La même lacune existe dans les mémoires de *Sherer*, dans les notices de *Clarke* et d'*Elliot*, et dans le travail biographique de MM. *Jackson* et *Scott*.

M. *Vieusseux*, dans un opuscule remarquable, mais trop sommaire, publié en 1841 dans *Knight's store of Knowledge*, se borne également à l'appréciation des guerres de Wellington. *Mac-Farlane*, *Stocqueler* et un publiciste du *Times*

qui a cru devoir garder l'anonyme, sont à peu près les seuls qui aient suivi le duc dans toute sa carrière. Leurs ouvrages, recommandables à plus d'un titre, renferment d'excellentes appréciations sur les événements politiques, mais laissent dans l'ombre tout le côté militaire de la vie de Wellington. On voit trop que ces auteurs n'avaient pas les connaissances spéciales nécessaires pour juger du mérite d'un plan de campagne. Sous ce rapport, *Vieusseux* et le capitaine *Moyle Sherer*, qui servirent l'un et l'autre dans l'armée de la Péninsule, ont un avantage qui augmente le mérite de leurs œuvres.

Un défaut commun à toutes les biographies dont nous venons de parler, c'est qu'elles ne dégagent pas assez nettement les faits sur lesquels se fonde la gloire de Wellington des erreurs que l'ignorance ou l'envie ont accréditées. Elles ne donnent pas non plus une idée suffisante du caractère de cet homme illustre, de ses vertus publiques, de ses qualités propres, du mobile qui l'a fait agir et des ressources de toute espèce qu'il a déployées comme général, comme homme d'État et comme administrateur.

Afin qu'on ne puisse pas adresser à notre biographie les mêmes reproches, nous avons déterminé, avec la plus rigoureuse exactitude, la part d'éloge ou de blâme qui revient à Wellington pour chacun des actes de sa vie politique et militaire. Ce travail nous a fourni l'occasion de réfuter les critiques injustes ou passionnées de certains auteurs, qui n'ont pas eu pour la mission de l'histoire tout le respect qu'elle mérite. Ainsi, peut-être, nous aurons atteint le but que doit se proposer tout homme qui écrit pour l'instruction des autres: *la vérité dans les faits et l'impartialité dans les jugements.*

Nos appréciations reposeront entièrement sur des données

officielles et sur le témoignage d'hommes qui ont joué un rôle honorable dans les événements qu'ils racontent.

Parmi ces derniers, nous citerons, pour les guerres de l'Inde : Nicolls, Malcolm, Harris, Welsch et le marquis Wellesley (1); pour les guerres de la Péninsule : Napier, Foy, Thiébault, Lenoble, Jomini, Vieusseux, le marquis de Londonderry, Leith-Hay, Jones, Suchet, Rogniat, Jourdan et le comte Toréno; et pour la campagne de 1815 : Napoléon, Gneisenau, Jomini, de Vaudoncourt, Heymes, Gérard, Ney, Berton, Grouchy, le comte d'Erlon et Reille. Les relations de ces hommes spéciaux, qui ont observé les faits dans des camps opposés et à des points de vue différents, nous permettront de découvrir la vérité au milieu des assertions contraires, et de restituer à chaque chose le rang et l'importance qu'elle doit avoir. Mais, quelque précieux que soient ces témoignages, nous avons exploré avec plus de succès encore les lettres des généraux et des hommes d'État qui se sont trouvés mêlés aux événements politiques dont nous faisons le récit. Un grand nombre de ces lettres ont été mises au jour par le colonel Napier, dans sa remarquable histoire des guerres de la Péninsule, et par le major Belmas, dans ses *Journaux de siége,* écrits sur les documents du Dépôt de la guerre de France. Les pièces les plus importantes toutefois n'ont été publiées que postérieurement. Ce sont les dépêches de Wellington, en douze gros volumes, édités à Londres en 1835, et les *Mémoires du roi Joseph,* en dix volumes, qui viennent seulement de paraître. Ces deux collections si précieuses, dont l'une sert de complément et de contrôle à l'autre, suffisent, à la rigueur, pour éclaircir tous les faits mémorables qui se sont accomplis dans la Péninsule, de 1808

(1) Sa correspondance, en 5 volumes, a été publiée à Londres en 1836.
Voir aussi : *Notes relating of the late transactions in the Marratta empire, by the marquis of Wellesley*. London, 1803. In-4°.

à 1814. Elles nous ont permis de signaler plusieurs circonstances ignorées de la vie de Wellington, et de rectifier un grand nombre d'erreurs, que l'absence de documents aussi détaillés a fait commettre à nos devanciers.

En jetant un coup d'œil sur le travail que nous soumettons au public, on verra que nous nous sommes écarté sensiblement de la marche suivie par les biographes anglais. Au lieu de raconter les événements dans l'ordre où ils se sont produits, et de les accompagner des réflexions qui en découlent, nous avons scindé notre œuvre en deux parties, l'une historique et l'autre purement critique.

Dans la première, nous nous sommes attaché à établir les faits; dans la seconde, à juger l'homme qui s'y est trouvé mêlé comme acteur principal.

Afin de ne pas entraver inutilement la narration, nous avons supprimé tout ce qui est accessoire, ou, en d'autres termes, sans influence sur l'appréciation de la vie et des travaux de Wellington. Pour la même raison, nous avons écarté du texte et donné sous forme de notes beaucoup de remarques critiques et de détails d'opérations que les militaires seuls liront avec intérêt.

Dans la seconde partie, nous nous sommes livré à une étude approfondie du caractère de Wellington, étude basée sur les renseignements fournis par les chapitres antérieurs. Il ne suffit pas de raconter exactement tout ce qu'a fait un homme illustre dans le cours de sa vie, on doit encore juger ses actes dans leur ensemble et en tirer des inductions qui fassent connaître la nature de son talent, l'importance de ses services, les traits saillants de son caractère, enfin tous les éléments propres à former l'opinion de la postérité.

Sous ce rapport, il y a dans toutes les biographies de Wellington une lacune importante, que le comte Grey a essayé de combler, par la publication de ses *Characteristics*, ouvrage intéressant, mais qui forme plutôt un résumé de la correspondance du général anglais qu'une étude sur son caractère et sur le mérite de ses travaux.

M. Jules Maurel a poussé plus loin l'esprit d'investigation, dans son essai biographique, écrit avec autant de verve que d'impartialité. Ce livre toutefois renferme encore bien des erreurs et d'importantes omissions, qui tiennent sans doute à la précipitation avec laquelle il a été fait (1), et surtout à l'impossibilité où se trouvait l'auteur de se rendre compte des titres militaires de Wellington. Or, ces titres sont précisément ceux qu'il faut établir avec le plus de soin, parce qu'ils priment tous les autres, et qu'à cause de cela même ils ont été contestés avec le plus d'acharnement.

Wellington a eu de nombreux détracteurs et des ennemis implacables. On l'a représenté, surtout en France, comme un général à petites vues, timide à l'excès, inhabile à diriger de grandes opérations, propre seulement à la guerre défensive, et comptant sur son étoile bien plus que sur ses talents militaires : exagérations évidentes qui peuvent bien un moment égarer l'opinion, mais qui ne laissent pas de traces dans l'histoire ! Semblables aux papillons de nuit qui voltigent autour de la lumière, les Zoïles finissent par se brûler les ailes et par tomber lourdement à terre. Dans notre appréciation de la vie et des travaux du duc de Wellington, nous aurons plus d'une

(1) Publié en feuilletons dans l'*Émancipation* de Bruxelles, immédiatement après la mort du duc de Wellington.

chute de ce genre à constater. La haine et le dénigrement ne trouveront point d'écho dans ces pages, et le désir de venger une illustre victime ne nous fera pas tomber dans les écarts d'un enthousiasme irréfléchi. Entre certains auteurs français, exagérés dans la critique, et la plupart des auteurs anglais, exagérés dans l'éloge, nous garderons un juste milieu, qui sera le terrain neutre de la vérité et de l'impartialité...

INTRODUCTION.

Depuis le jour où Washington s'endormit au milieu des regrets de ses compatriotes et de la vénération des peuples, laissant, comme le dit un grand poëte, « les États-Unis pour « trophée sur son champ de bataille, » la mort d'aucun homme n'a causé autant d'émotion ni provoqué de plus unanimes témoignages de regret que celle du duc de Wellington.

A peine la nouvelle de ce funeste événement se fut-elle répandue en Angleterre et sur le continent, que le plus humble citoyen de la Grande-Bretagne, comme le plus élevé dans la hiérarchie sociale, prirent spontanément le deuil et payèrent un juste tribut d'éloges à cette vie si pure, si glorieuse et si noblement accomplie. La reine elle-même voulut s'associer, par une marque officielle de gratitude et de vénération, à cette touchante unanimité de la douleur publique. Le 11 novembre, en ouvrant la session législative : « Je ne puis, dit-elle, Milords « et Messieurs, vous revoir la première fois après la dissolu-

« tion du parlement, sans exprimer le profond chagrin que « j'éprouve et que vous ressentez, j'en suis sûre, comme « moi, de ce que vos délibérations ne puissent plus être aidées « des conseils de cet homme illustre, dont les grands exploits « ont jeté un si vif éclat sur le nom de l'Angleterre, et dans « la loyauté et le patriotisme duquel les intérêts de mon trône « ont toujours trouvé un immanquable appui. Je me repose « avec confiance sur votre désir de vous joindre à moi pour « prendre les mesures qui conviendront à l'expression de la « douleur que vous ressentez de la perte irréparable que le « pays a faite par la mort d'Arthur duc de Wellington. »

Le cabinet décida que les restes du plus grand général de l'Angleterre reposeraient à coté des restes de son plus grand amiral (1), et le parlement, fidèle interprète de la volonté nationale, vota, pour couvrir les frais des funérailles, une somme de 100,000 livres sterling.

Le 18 novembre, jour fixé pour la cérémonie funèbre, Londres offrit un spectable émouvant et lugubre : ses maisons couvertes de tentures noires ; ses magasins fermés ; ses industries, son commerce interrompus ; des centaines de mille citoyens (2) accourus de tous les points du pays ; la famille royale, les ambassadeurs de toutes les puissances (3), les députations des armées étrangères, la chambre des com-

---

(1) Le 20 septembre, lord Derby, chef du cabinet, écrivit de Balmoral à son collègue sir H. Walpole. « It is her Majesty's wish, that the mortal remains of the late illustrious and venerated Commander-in-chief, should, at the public expense, and with all the solemnity due to the greatness of the occasion, be deposited in the Cathedral church of Saint Paul's, there to rest by the side of Nelson — the greatest military by the side of the greatest naval chief who ever reflected lustre upon the annals of England. »

(2) Plus de 1,500,000 étrangers furent amenés ce jour à Londres par des trains spéciaux, appelés *trains d'enterrement*.

(3) La France même avait donné à son ambassadeur l'ordre d'assister au service de Saint-Paul.

munes et celle des lords, les cours de justice, les administrations, l'armée, le peuple; — toutes les grandeurs et toutes les pompes de l'Angleterre, réunies dans un même convoi funèbre, témoignaient de l'immensité de la perte que venait de faire la patrie. Et ce n'était pas seulement dans la vieille métropole que ces honneurs souverains étaient rendus à une dépouille mortelle; sur tous les points de la Grande-Bretagne, ce jour fut marqué par le même recueillement et les mêmes témoignages de regret. Une vaine démonstration, un acte de complaisance ou de flatterie n'aurait pas eu ce caractère imposant. Aux morts on ne rend que la justice, et le peuple anglais, en faisant de si pompeuses funérailles à Wellington, croyait simplement payer une dette de reconnaissance et d'admiration.

S'il n'avait été qu'un guerrier célèbre, on ne lui eût pas décerné tant d'honneurs : sa gloire et sa popularité tiennent à ce qu'il fut à la fois grand capitaine et grand citoyen, redoutable sur le champ de bataille, humble et soumis devant la loi. Jamais l'ambition ne lui fit rien entreprendre qui n'eût pour but la gloire ou l'intérêt de son pays. C'était la personnification la plus noble et la plus complète du bon sens, de la fermeté et du patriotisme anglais. Quoiqu'il fût après le roi le premier de l'État, et que ses services lui eussent donné une influence et une autorité sans pareilles, il était simple dans ses manières, exempt d'orgueil et de morgue, bon, affectueux, jaloux de conserver sa réputation d'honnête homme, et plein de déférence pour la majesté souveraine. Il tenait à montrer qu'un citoyen, si grand qu'il puisse être, doit s'honorer de donner aux autres l'exemple du respect des lois et de l'obéissance à la volonté nationale. Son principal mérite est d'avoir pu s'élever, malgré les entraves que les mœurs et les institutions de son pays apportaient à l'exercice de l'autorité militaire, et d'avoir été, pendant cinquante ans, le premier général d'un

peuple libre, et l'arbitre de ses destinées, sans qu'on puisse lui reprocher un seul acte illégal ou despotique (1).

A ce respect inaltérable du droit, si rare chez les conquérants, il joignait une autre vertu, plus rare et plus précieuse encore : le respect de la vie de l'homme et une généreuse pitié pour les victimes de la guerre. Au milieu des scènes émouvantes du champ de bataille, il sut conserver intacte cette sensibilité du cœur et de l'esprit qui s'émousse à la longue chez les hommes les plus délicatement organisés, quand ils se trouvent fréquemment en présence de scènes de mort et de destruction. La perte de ses braves compagnons lui arrachait des larmes, et on peut dire de lui qu'il n'a jamais causé un dommage inutile ni fait tuer un soldat sans nécessité. Son nom, doublement illustre par les qualités de l'intelligence et du cœur, ne rappelle que des actes honorables, des services réels, des souvenirs glorieux, et c'est ce qui le fera vivre éternellement dans la mémoire des hommes...

Les nations les plus sérieuses se passionnent quelquefois pour les génies entreprenants ou bizarres qui frappent leur imagination par des entreprises extraordinaires; mais elles n'accordent une estime et une admiration solides qu'à ceux dont les actes, irréprochables au point de vue de la justice et de la dignité humaine, sont empreints du double caractère de l'utilité publique et de la grandeur morale!

Alexandre, qui brigua l'empire du monde; César, que la même ambition conduisit à sa perte, et Napoléon, qui, pour donner des trônes à sa famille, courba tant de peuples libres

(1) Aussi Benjamin d'Israëli, chancelier de l'Échiquier, put-il dire avec raison, en faisant l'éloge de Wellington à la chambre des communes :

« We present to the world the most sublime and touching spectacle that human circumstances can well produce — the spectacle of a senate mourning a hero ! »

sous le joug de la France, ont moins de grandeur réelle que ce petit prince de Nassau qui fonda la république batave, et que ce modeste citoyen des États-Unis qui assura à sa terre natale une indépendance absolue, des institutions libres et les éléments d'une prospérité sans égale dans le monde!

Si Wellington n'a pas les mêmes titres à l'admiration publique et à la reconnaissance du peuple anglais, il a du moins le mérite d'avoir contribué, dans une large proportion, à l'établissement des principes sur lesquels repose l'équilibre européen, et d'avoir fondé par les succès inespérés de ses armes la puissance continentale de la Grande-Bretagne. On peut dire de lui et de Nelson, le fondateur de la prépondérance anglaise sur mer, qu'ils ont plus fait pour la gloire et la prospérité de leur patrie qu'Alexandre et Napoléon, malgré leur génie incomparable, ne firent l'un pour la Macédoine, l'autre pour la France.

Voilà pourquoi aussi les vainqueurs de Waterloo et de Trafalgar ont recueilli de leur vivant, et ce qui est plus extraordinaire, après leur mort, tant de témoignages d'estime et d'admiration. Les plus illustres souverains de l'Angleterre n'ont pas eu plus de gloire et de popularité. Heureuse la nation qui élève de la sorte au dessus des distinctions de la naissance et de la fortune les services éminents rendus à la patrie et à l'humanité!

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE DES PAYS-BAS.

1794.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE :

Origine des Wellesley. — Naissance, éducation et jeunesse de sir Arthur Wellesley. — Son début dans l'armée. — Ses discours à la Chambre des communes d'Irlande. — Avancement rapide qu'il obtient. — On le désigne pour faire partie d'une expédition sur les côtes de France. — Il reçoit l'ordre de se rendre à Ostende. — Situation des armées alliées. — Retraite sur Anvers et Bréda. — Wellesley se distingue dans le commandement de l'arrière-garde. — Son retour en Angleterre.

On ne sait pas au juste quel jour est né le duc de Wellington. Les uns, se fondant sur un vote du Parlement d'Irlande (1) et sur la déclaration de la nourrice du jeune Arthur, prétendent qu'il naquit au mois de mars 1769; les autres, produisant un extrait du registre de l'église de Saint-Pierre à Dublin, fixent la date du 30 avril comme seule authen-

(1) M. Ryan, de Dublin, a découvert récemment une pétition adressée, en 1790, à la Chambre des communes d'Irlande, contre l'élection de sir Arthur Wellesley, qui, au dire des pétitionnaires, n'avait pas vingt et un ans révolus quand les électeurs de Trim l'envoyèrent au Parlement. Un comité fut chargé de l'examen de cette pétition, et son rapport conclut à la validité de l'élection. Il se fondait sur la déposition d'une dame qui avait assisté à l'accouchement de lady Mornington. Cette dame se rappelait parfaitement qu'Arthur était né en mars 1769, au château de Dangan ; mais elle ne pouvait pas indiquer la date précise de cet événement. Il faut que la Chambre des communes ait jugé cette déclaration suffisante ou qu'elle ait obtenu d'autres renseignements, puisque l'élection de Wellesley fut déclarée valable.

tique (1) ; quelques-uns enfin, s'appuyant sur une lettre de lady Mornington, affirment qu'il y a erreur dans cet extrait, et que le duc ne peut avoir été baptisé le 30 avril, puisque sa mère déclare l'avoir mis au monde le 1er mai (2).

Faut-il croire la nourrice, le registre ou la mère? Le colonel Gurwood et la plupart des biographes ont donné raison à la mère. Cependant il restera toujours quelque doute sur une date fixée 45 ans après l'événement et que d'autres dates contredisent.

La même incertitude plane sur le lieu de naissance du duc : est-il né dans la résidence du comte de Mornington, à Dublin, comme le prétend un journal de cette ville (3), ou bien a-t-il vu le jour pour la première fois dans le château de Dangan, comme le déclare la nourrice présente à l'accouchement?

Cette question n'est pas mieux résolue que la première, et du reste il ne semble pas qu'elle ait jamais préoccupé sérieusement ni le duc ni sa famille.

On a souvent signalé la coïncidence vraiment extraordinaire qui fit naître en 1769 les hommes les plus célèbres du XIXe siècle, notamment l'empereur Napoléon et sir Arthur Wellesley.

Au sujet de ce dernier rapprochement, Louis XVIII disait un jour : « La Providence nous devait bien cette compen- « sation. »

Sir Arthur était le quatrième fils du comte de Mornington, qui par ses ancêtres appartenait à la plus haute noblesse d'Angleterre, voire même à l'illustre famille des Planta-

---

(1) Voici cet extrait : « April 30. — Arthur, son of the right hon. earl and countess of Mor- « nington baptised. »

(2) « I inform you that my son was born on the 1st of may 1769. » *London*, 6 april 1815, ANNE MORNINGTON.

(3) *The Dublin Mercury* : May 2nd 1769. *Births* : « In Merrion street, the right hon. the « countess of Mornington of a son. »

genets (1). Sous le règne de Henri VIII, deux frères Walter et Robert Colley ou Cowley, quittèrent le Rutlandshire et vinrent se fixer à Kilkenny. Ils obtinrent l'un et l'autre des emplois élevés dans l'administration, et leurs descendants figurèrent avec honneur dans l'armée, dans la magistrature et dans l'Église. L'un d'eux, arrière-petit-fils de Walter, eut une fille qui épousa, vers le milieu du XVIIe siècle, Garret Wellesley (2), descendant d'une famille saxonne.

Le frère de cette dame, Henri Wellesley, obtint en mariage la fille unique de sir William Usher, qui lui donna plusieurs enfants. Le cadet s'appelait Richard; il plut à Garret, qui l'adopta en 1728 et lui légua ses biens et terres, à la condition de porter son titre et d'adopter ses armes. Ce Richard Colley Wellesley, membre du Parlement d'Irlande, fut élevé à la pairie et créé baron de Mornington par George II, en 1747. Son fils Garret épousa, en 1759, la fille aînée d'Arthur Hill, vicomte Dungannon, et obtint l'année suivante le titre de comte. Le mérite de ses compositions musicales et l'élégance de ses manières lui valurent une brillante réputation dans la haute société (3) et l'affection de son jeune souverain, très-passionné pour les arts d'agrément (4).

Des neuf enfants qu'il eut, trois devinrent célèbres à des

(1) Un antiquaire anglais a publié un curieux et savant mémoire d'où il résulte que le duc de Wellington est né le trente-deuxième dans une descendance directe d'Alfred le Grand, et le vingt-cinquième dans une descendance aussi directe de Guillaume le Conquérant. Voir STOCQUELER, II, 316.

Quant à l'origine du nom de Wellington, voici ce qui en est. Lorsque la couronne ducale fut conférée à sir Arthur Wellesley, on lui laissa le choix de la localité dont il désirait porter le titre. Il donna la préférence à Wellington, dans le Somerset, petite ville de 7,000 âmes où il avait un manoir, et qui touchait au village de Wesley, auquel le nom de sa famille avait été emprunté jadis.

(2) Le nom primitif était Wellesley, qui devint et resta par corruption Wesley, jusqu'à ce que le marquis, frère de sir Arthur, le rétablit dans son orthographe première.

C'est encore sous le nom de Wesley que Wellington fut inscrit sur les contrôles de l'armée.

(3) Voir DAINES BARRINGTON : *Miscellanées*, p. 317, et HOGARTH : *Musical History*.

(4) MAC FARLANE, p. 2.

titres différents : Richard, comme gouverneur de l'Inde, Arthur, comme général, et Henri, comme diplomate.

Arthur avait à peine douze ans quand lady Mornington, devenue veuve, le mit au collége d'Eton avec son frère Richard (1).

Ce dernier montra des talents et une aptitude qui engagèrent sa famille à lui faire suivre les cours d'Oxford. Arthur, au contraire, ne parut avoir aucune disposition pour les études classiques, et fut à cause de cela envoyé à l'école militaire d'Angers (2).

A cette époque, dit un auteur anglais (3), on avait l'habitude d'engager au service les jeunes gens dont l'esprit était lent ou tardif, parce qu'on s'imaginait que la carrière des armes exigeait moins d'activité intellectuelle que la magistrature, la politique, le barreau, les finances, l'administration et l'église. Ainsi la Grande-Bretagne n'aurait pas eu peut-être le général dont elle est si fière, ni joué dans le monde ce rôle glorieux qui d'État secondaire l'a fait monter au rang des grandes puissances, si les classes aristocratiques avaient eu des notions plus justes sur la carrière des armes. Il faut remarquer cependant que sir Arthur montra de bonne heure une certaine prédilection pour cette carrière, et que la nature semblait l'avoir doué des qualités principales qu'elle exige. Plusieurs de ses biographes même ont cru voir, dans les jeux auxquels il se plaisait à Eton, l'indice de sa vocation et de sa gloire futures. N'était-il pas, en effet, né pour le commandement celui qui, tout jeune encore, se plaisait à faire manœuvrer ses jeunes camarades dans le préau du collége? Ainsi raisonnent les

(1) MAC FARLANE, p. 3.

(2) Cette école, dans laquelle plus d'un officier célèbre a été instruit, se trouvait alors sous la direction de Pignerol, ingénieur distingué, qui laissa son nom à l'une des plus remarquables forteresses des Alpes. Il n'y avait pas à cette époque en Angleterre une seule école où l'on pût acquérir des notions théoriques d'art militaire. Le collége de Sandhurst a été créé depuis.

(3) STOCQUELER, t. I, p. 2.

graves historiens qui ont reconnu le vainqueur de Toulon et le futur maître de l'Europe dans le bouillant écolier de Brienne, qu'ils aperçurent un jour bombardant un château de glace avec des projectiles de neige!

Cette prétention à découvrir dans les moindres actions de la jeunesse des grands hommes un présage de leur destinée, est un des ridicules que les biographes ont le plus de peine à éviter. Il y a même peu de savants, de militaires, d'artistes ou d'écrivains célèbres qui aient résisté à la tentation d'attribuer l'origine de leur fortune à quelque circonstance insignifiante de leur jeunesse. Tel, menant au combat ses petits compagnons d'étude, s'est persuadé qu'il était né général; tel autre, crayonnant des figures sur les marges d'un livre ou sur le pan d'une muraille, a vu briller devant ses yeux l'auréole de Michel-Ange; tel autre, trouvant par hasard un problème de géométrie, s'est cru doué du génie d'Archimède. Une pomme qui tombe révèle à Newton le système de l'attraction universelle; un débris de végétal trouvé sur le bord de la mer annonce à Christophe Colomb l'existence de l'Amérique; et Bucéphale, dompté, apprend à Alexandre qu'il est appelé à soumetttre l'univers! Ainsi le goût du merveilleux fait qu'on attribue la gloire aux circonstances les plus futiles, au moindre caprice du sort et de la destinée, plutôt qu'à la cause ordinaire de toute supériorité parmi les hommes : le travail soutenu par une volonté énergique et persévérante.

Les grands hommes se forment plus souvent eux-mêmes qu'ils ne sont formés par la nature ou le hasard. Nul n'a mieux confirmé cette observation que sir Arthur Wellesley. Après avoir fait de médiocres études à Éton (1), il suivit les cours

(1) STOCQUELER, t. I, p. 2; MAC FARLANE, p. 3; MAXWELL, t. 1, p. 9; *Le Times*, p. 5. Ce dernier prétend que d'Eton sir Arthur passa quelque temps au collége particulier de Brighton, circonstance que les autres biographes ne mentionnent pas.

de l'académie d'Angers, où il passa inaperçu au milieu de ses camarades. Aucun événement important ne marqua son séjour dans cette académie, où d'ailleurs il ne resta que peu de temps. A la fin de 1787, il obtint une charge d'enseigne dans le 41ᵉ régiment d'infanterie, et neuf mois après il fut nommé lieutenant.

Dans le courant de l'année suivante, il passa avec le même grade au 12ᵉ régiment de dragons légers. Depuis lors, il avança successivement, tantôt dans l'infanterie et tantôt dans la cavalerie. En 1791, il entra comme capitaine au régiment de Rutlandshire, et quelques mois après, il obtint le même grade dans le 18ᵉ de dragons légers. En 1793, il rentra dans l'infanterie en qualité de major du 33ᵉ de ligne, et la même année encore, il acheta une charge de lieutenant-colonel dans ce régiment, auquel il resta attaché jusqu'à ce que ses exploits lui eussent donné un commandement en chef.

Quoique cet avancement fût très-rapide (1), il est certain que sir Arthur ne se fit point remarquer dans les premières années de sa carrière par des qualités ou des talents exceptionnels.

Dès qu'il eut atteint sa majorité (en 1790), il fut élu membre de la Chambre des communes d'Irlande, par le bourg de Trim, dont le patronage appartenait à la famille Mornington. Sa physionomie à cette époque devait être bien différente de ce qu'elle fut dans la suite, car John Barrington dit qu'il avait « une apparence juvénile et un teint vermeil (ruddy faced). « Il était, ajoute-t-il, populaire parmi les jeunes gens de son

(1) M. Stocqueler fait observer qu'en Angleterre les officiers avides d'avancement doivent tâcher de changer de corps toutes les fois que leurs anciens sont dans des conditions à être promus. Il attribue à ces changements, à la faveur ministérielle et à la fortune des Mornington la rapidité avec laquelle sir Arthur s'éleva au grade de lieutenant-colonel.

« âge et de sa profession. Son langage était peu cultivé (his « adress was unpolished). Il prenait quelquefois la parole, « mais jamais avec succès. Rien ne faisait pressentir en lui « l'incomparable célébrité qu'il obtint dans la suite (1). » Ses discours, dit M. Stoequeler, étaient généralement contraires aux mesures libérales, et son éloquence se distinguait plutôt par une allure brève et décidée que par les formes littéraires et fleuries qui rendaient alors célèbres les Grattans, les Cuffs, les Parnells et autres membres de la législature. Ses opinions appartenaient au torysme, et déjà à cette époque il trouva moyen de signaler son opposition aux demandes des catholiques et aux projets de réforme parlementaire. A en juger par les fragments qui sont arrivés jusqu'à nous, il attaqua violemment, dans un de ses discours, le peuple français pour sa conduite barbare envers le roi Louis XVI et pour son injuste agression contre les Pays-Bas autrichiens (2).

Tout en prenant part aux travaux de la Chambre, Arthur Wellesley remplit auprès du comte de Westmoreland les fonctions d'aide de camp du lord lieutenant d'Irlande.

On faisait alors de grandes dépenses à la cour du vice-roi, et comme notre jeune capitaine, au témoignage des écrivains de cette époque, n'était pas le moins ardent promoteur des plaisirs de la haute société (3), ses faibles revenus et ses appointements d'officier subalterne ne purent suffire à son train de vie.

Étant un jour dans l'impossibilité d'acquitter une note dont on exigeait le payement, un riche bottier chez lequel il logeait s'aperçut de son embarras et lui offrit avec beaucoup de délicatesse une somme d'argent qui fut acceptée. Le duc de

(1) Maxwell, se fondant sur le témoignage d'une personne qu'il ne cite point et qui habitait alors Dublin, prétend que Barrington est un mauvais observateur, et que sir Arthur avait au contraire un débit facile et des manières aisées.

(2) *The military and political life of Arthur Wellesley*, by A CITIZEN OF THE WORLD, p. 8.

(3) Opinion de lord Skelmersdale, qui fit ses études avec sir Arthur, au collége d'Eton.

Wellington s'est toujours montré reconnaissant de ce service (1).

Mais d'autres dettes furent successivement contractées, et quand sir Arthur, cet homme si économe et si réglé dans la suite, reçut l'ordre de partir, il se vit, comme César allant prendre possession de son gouvernement d'Espagne, obligé de recourir à la bourse d'un Crassus pour se soustraire à de fâcheuses importunités. Or, le Crassus du César anglais ne fut autre qu'un honnête drapier du nom de Dillon, que sir Arthur chargea d'encaisser ses rentes et d'arranger ses affaires du mieux qu'il pourrait (1).

Vers ce temps, l'Angleterre résolut de faire une démonstration sur la côte de Bretagne pour soutenir les royalistes et provoquer une réaction contre la *Terreur*. Le comte de Moira devait prendre le commandement de cette expédition.

Déjà les troupes étaient réunies sur la côte et prêtes à s'embarquer, lorsque de mauvaises nouvelles, venues de l'armée des Pays-Bas, engagèrent le cabinet de Londres à venir au secours du duc d'York et de ses alliés. Le 33e régiment, commandé par le lieutenant-colonel Wellesley, partit de Cork en mai 1794, et arriva à Ostende peu de jours avant lord Moira, qui amenait avec lui les autres troupes expéditionnaires. La situation des alliés était en ce moment déplorable. L'incapacité des chefs, le défaut d'accord qui existait entre eux, l'insuffisance de leurs ressources en hommes, en argent et en matériel, enfin le peu d'appui qu'ils recevaient des Belges, déjà influencés par les idées révolutionnaires, avaient entravé toutes les opérations. Quand lord Moira arriva à Ostende, Tournai, Ypres et Bruges étaient au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'York, chassé de sa position d'Audenarde, se repliait le long de l'Escaut. Dans cette conjoncture, le

(1) Maxwell, t. I, p. 13.

commandant des troupes expéditionnaires jugea prudent d'évacuer la garnison d'Ostende (dont faisait partie le régiment de sir Arthur) et de la diriger par mer sur Anvers, pendant que lui-même, avec le reste de ses forces, rejoindrait à marches forcées le corps de Clerfayt. C'était en effet le seul parti qui lui restât, car le prince de Cobourg venait d'éprouver un rude échec à Fleurus, et Clerfayt se disposait à quitter Gand pour se réunir au corps principal des alliées qui battait en retraite sur Maestricht. Lord Moira quitta Ostende le 29 juin, et ses dernières troupes n'étaient pas sorties, que déjà les soldats républicains se présentaient en nombre devant la ville. La poursuite fut vive et d'autant plus fâcheuse pour les Anglais, que la pluie tombait par torrents et rendait leur marche difficile. Ils furent atteints et obligés de soutenir un rude combat en avant d'Alost. A la suite de cet engagement, lord Moira continua sa route sans obstacle, et vint fort à propos soutenir le duc d'York, vivement attaqué dans le voisinage de Malines par le corps de Pichegru.

L'armée hollandaise, sous les ordres du prince d'Orange, s'était également portée sur ce point après l'échec de Fleurus (1). Une première attaque des Français fut repoussée; mais la seconde obligea les alliés à gagner Anvers, où ils rallièrent la garnison d'Ostende, sous les ordres du colonel Vyse. C'est là que sir Arthur vit l'ennemi pour la première fois (2).

Pendant ce temps, Jourdan atteignait les Autrichiens à la montagne de Fer, près de Louvain, et leur faisait payer cher la hardiesse qu'ils avaient eue de l'attendre. Les Autrichiens, inquiets pour leurs communications, et voulant se rap-

(1) Le corps hollandais s'était retiré par Sombref et Nivelles sur la capitale de la Belgique; de là il avait poursuivi sa route vers la Hollande et fait halte derrière le canal de Louvain, à Malines, où il fut rejoint par le duc d'York.

(2) C'est à Anvers que lord Moira quitta l'armée pour retourner en Angleterre.

procher de Cologne et de Coblentz, repassèrent la Meuse aux environs de Maestricht le 27 juillet, et laissèrent ainsi les républicains maîtres de la campagne. Ces derniers commirent alors une faute grave en restant pendant deux mois dans l'inaction. Ils ne surent tirer aucun parti de leur victoire, et poussèrent si loin l'oubli des principes, qu'au lieu d'écraser successivement les deux masses alliées qui se retiraient par des routes divergentes, ils séparèrent leurs forces et rejetèrent les généraux ennemis sur les lignes qu'ils voulaient occuper. Ainsi le duc d'York put gagner la Meuse d'où il espérait couvrir la Hollande, et le duc de Cobourg prendre position sur le Rhin qui formait sa base d'opérations.

Jamais on ne vit tant d'erreurs accumulées dans une seule campagne. L'évacuation de la Belgique, après la perte de la bataille peu décisive de Fleurus, était un acte de faiblesse insigne. Rien n'eût été plus facile en effet que de réunir les forces alliées aux environs de Bruxelles, et de profiter ensuite de la faute énorme que fit le Comité de salut public en obligeant Pichegru à prendre Ostende et Nieuport, et en donnant à Jourdan l'ordre d'appuyer cette opération par l'envoi d'un détachement de l'armée de Sambre-et-Meuse sur Mons. Mais au lieu de mettre cette faute à profit, les alliés en commirent une du même genre, en se retirant par masses séparées vers le Wahl et le Rhin. Le bon sens indiquait cependant que le seul moyen d'empêcher les Français d'envahir la Hollande et même de rester en Belgique, c'était de réunir toutes les forces alliées sur la Meuse, opération facile au mois de juin, possible encore après que le duc d'York eut gagné Bréda.

Ce fut au commencement de septembre que les Anglo-Hollandais quittèrent leur position d'Anvers et prirent le chemin de la Hollande. Le 15, ils eurent un combat sérieux à soutenir contre l'aile droite de l'armée du Nord, à Boxtel. Les républicains s'étaient emparés, la veille, du village de

ce nom, et occupaient une position menaçante. Le duc d'York ordonna au général Abercromby de reprendre ce village avec deux bataillons de la garde, quatre régiments de ligne, une brigade d'artillerie et quelques escadrons. Le feu bien dirigé de l'infanterie et les charges vigoureuses de la cavalerie française mirent tout d'abord le désordre dans les rangs anglais. Sir Arthur s'en aperçut et déploya fort à propos son régiment, qui parvint à tenir l'ennemi en échec(1). Le village ne fut pas repris; mais la retraite du moins put se faire en bon ordre et sans pertes sensibles. C'est en souvenir de ce service et de la bonne contenance du 33e régiment que le général Dundas, officier de grand mérite et très-sévère sur la discipline, confia, vers la fin de la retraite, à sir Arthur Wellesley le soin de couvrir l'armée avec la brigade dont son régiment faisait partie. Le jeune lieutenant-colonel exerça ce commandement difficile avec une intelligence qui fut remarquée.

Après l'affaire de Boxtel, le duc d'York se porta sur la Meuse et enleva le château de Crève-Cœur, qui commandait les écluses de Bois-le-Duc. Il ne resta pas longtemps sur ce fleuve sans y être attaqué. Vers la fin d'octobre, sa position devint si mauvaise qu'il dut se résoudre à passer le Wahl. Ce fut le dernier mouvement qu'il exécuta dans cette campagne. Rappelé le 2 décembre, il remit le commandement au général hanovrien comte Walmodon et s'embarqua pour l'Angleterre.

Il régnait alors en Hollande une forte agitation et beaucoup de mécontentement contre le gouvernement. Un parti violent, opposé au stadhouder, ne demandait qu'à voir réussir les Français. Bréda, Bois-le-Duc et généralement toutes les forteresses de la rive gauche du Wahl, sans en excepter Nimègue, que la proximité des forces alliées n'avait pu garantir, venaient de tomber au pouvoir de l'ennemi.

---

(1) MAXWELL, t. I, p. 17.

Ces places, mal armées, dépourvues de troupes et de munitions n'avaient, pour ainsi dire, présenté aucune résistance. Les autres ne semblaient pas disposées à tenir plus longtemps : néanmoins, on se croyait sûr de pouvoir arrêter les Français devant le Wahl. Mais les fortes gelées qui survinrent permirent aux républicains de passer ce fleuve sur la glace (1), et leur donnèrent l'espoir de gagner Amsterdam sans difficulté sérieuse. Ainsi, dans le moment même où la campagne semblait devoir toucher à sa fin, l'armée anglaise eut de nouveaux combats à soutenir entre le Wahl et le Leck. Dans l'un de ces combats, livré autour de Metcren, le colonel Wellesley trouva une nouvelle occasion de se distinguer.

Le jour même où le Wahl fut franchi au-dessus de Nimègue, les états de la province d'Utrecht envoyèrent leur soumission au général Pichegru; en conséquence, l'armée française entra sans opposition dans la capitale de cette province, le 18 janvier. Amsterdam ayant suivi l'exemple d'Utrecht fut occupé deux jours après au milieu des démonstrations de la joie la plus vive.

A partir de ce moment, l'armée hollandaise, dont le quartier général était à Gorcum, se trouvait complétement tournée.

Le prince d'Orange voyant qu'il ne lui restait plus aucun moyen d'employer utilement ses troupes, et comprenant d'ailleurs qu'il n'y avait rien à faire dans un pays qui accueillait l'ennemi avec enthousiasme, se rendit à Scheveningen et s'embarqua pour l'Angleterre.

Dans ces entrefaites, la position des troupes britanniques était devenue intolérable, par suite de la recrudescence du froid

(1) Le 11 janvier 1795.

et du manque absolu de matériel et de vivres. Les Hollandais ne firent rien pour venir en aide à ces souffrances, et les Allemands se montrèrent moins empressés encore. Les défaites successives des alliés, la crainte de déplaire à la France, et la sympathie qu'inspirait aux classes inférieures les principes de la Révolution expliquent cet abandon, que les historiens anglais ont flétri à juste titre.

Au milieu d'un froid presque sans exemple dans l'Europe centrale, privée de ressources et vigoureusement poursuivie par les troupes républicaines, l'armée de Walmodon passa le Leck, au mois de janvier 1795, et gagna successivement Amersford, Deventer, Coevorden, Sneppen et Emden, où elle se rembarqua pour l'Angleterre, dès que la saison le permit. Elle eut d'autant plus à souffrir dans cette course à travers les neiges et les glaces, que les rivières et les inondations n'opposaient aucune difficulté à la marche des troupes ennemies.

Le général Jomini et d'autres écrivains militaires ont comparé cette longue et pénible retraite, sous le rapport des privations et de l'intensité du froid, à la désastreuse campagne de Russie (1). Wellesley, qui à la tête de sa brigade n'avait cessé de commander l'arrière-garde, se fit remarquer par son sang-froid et par sa bravoure.

Les rares qualités qu'il montra dans cette circonstance, dit le colonel Gurwood (2), furent considérées par sir James Craig et par d'autres officiers de mérite comme un présage de sa future célébrité.

Cette première campagne, si courte et si désastreuse pour l'armée anglaise, ne laissa pas d'être fort utile à

(1) « Le froid fut plus rigoureux dans l'hiver de 1794, en Hollande, que dans celui de 1812 en Russie. » *Vie de Napoléon*, par le général Jomini, t. IV, p. 74. D'après Alison, le thermomètre Fahrenheit descendit plus d'une fois à 20° au-dessous de zéro.

(2) GURWOOD, t. I, p. 2

Wellesley. A défaut d'exemples à suivre, il y trouva des écueils à éviter. Jamais désastre ne fit mieux ressortir les vices du système militaire de la Grande-Bretagne, les déplorables effets de l'intervention d'un gouvernement qui, sans aucune expérience de la guerre, avait la prétention de tracer des plans de campagne et la faiblesse d'un commandement divisé que ne soutenaient ni le talent de celui qui l'exerçait ni la confiance du pouvoir dont il relevait. Avec des soldats instruits et parfaitement équipés, d'une bravoure admirable sur le champ de bataille, pleins de résignation dans la mauvaise fortune, le duc d'York n'avait essuyé que des revers; tandis que les généraux français, avec de jeunes conscrits mal habillés, mal équipés, mais conduits par des chefs expérimentés, avaient obtenu une série de victoires éclatantes. Ces considérations agirent puissamment sur l'esprit de Wellesley, qui fut ainsi amené à comprendre de bonne heure la nécessité d'introduire certaines réformes dans l'organisation, le commandement et la discipline de l'armée anglaise.

La fortune, qui semble se plaire aux rencontres bizarres, a voulu que sir Arthur Wellesley fût témoin des revers de l'armée britannique dans les lieux où vingt ans après il devait la rendre victorieuse de la plus grande armée et du plus grand capitaine des temps modernes; elle a voulu aussi que la même année Napoléon Bonaparte remportât son premier succès à Toulon, et dans le voisinage de cette île où il devait sentir un jour les douleurs de la proscription...

Étrange caprice du sort, qui fait naître en même temps et débuter la même année les deux champions appelés à vider la grande lutte du XVIIIe siècle, entre la révolution et la légitimité!

Déjà, en 1799, ces hommes prédestinés faillirent se rencontrer sur le vaste théâtre de l'Orient, où tous deux jetèrent les bases de leur future renommée. Pendant quinze

années la fortune prit soin de les éloigner, jusqu'à l'heure fatale où devait s'accomplir, dans les champs de Waterloo, la restauration de la paix européenne et de l'indépendance des peuples !

CHAPITRE II.

CAMPAGNE CONTRE TIPPOO-SAHIB.

1799.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE :

Wellesley s'embarque pour les Indes occidentales. — Il rentre au port. — Changement de destination. — Il part pour Calcutta. — Est désigné pour faire partie d'une expédition contre Manille. — Reçoit contre-ordre. — État de l'Inde à l'arrivée du comte de Mornington. — Vastes projets de cet homme d'État. — Services que lui rend sir Arthur. — Licenciement des troupes françaises du nizâm. — Traité d'alliance avec ce prince. — Invasion du Mysore. — Combat de Sédaseer. — Bataille de Malavelly. — Siége et prise de Séringapatam. — Arthur Wellesley est nommé gouverneur de cette ville. — Partage des États du sultan. — Sir Arthur est chargé d'administrer la partie de ces États réservée à l'Angleterre. — Services qu'il rend dans cette position. — Expédition contre Hoondiah Waugh. — Défaite et mort de ce chef. — Arthur Wellesley va prendre à Trincomalée le commandement d'un corps de cinq mille hommes destiné à faire une attaque contre Batavia. — Ce corps reçoit l'ordre de se rendre en Egypte. — Wellesley est remplacé par le général Baird. — Il obtient le commandement en second de l'expédition. — La fièvre l'empêche de partir. — Il retourne à Séringapatam.

De retour en Angleterre, Wellesley ne tarda point à être désigné pour de nouvelles expéditions. Son régiment partit en octobre 1795 pour les Antilles, sous le pavillon de l'amiral Christian; mais les vents d'équinoxe obligèrent la flotte à regagner Portsmouth, après cinq semaines de navigation.

Ce fut une circonstance heureuse pour sir Arthur et pour

l'Angleterre, car à peine rentrée, l'expédition reçut contre-ordre ; ce qui permit au gouvernement d'envoyer le 33ᵉ aux Indes, où son chef se fit une réputation méritée de talent et de bravoure. Sans ce vent d'équinoxe, le futur conquérant de la Péninsule serait peut-être mort ignoré dans une île de l'océan Atlantique, comme tant d'autres jeunes héros qui versèrent leur sang pour la prospérité des marchands de Londres...

Sir Arthur était malade au moment où le 33ᵉ reçut l'ordre de mettre à la voile (en avril 1796).

Il s'embarqua seul quelque temps après, et alla rejoindre son régiment au cap de Bonne-Espérance, où il s'était arrêté pour prendre des vivres.

A peine arrivé à Calcutta (en février 1797), il fut désigné pour une expédition que sir James Craig devait diriger contre Manille. Mais des lettres arrivées d'Angleterre presque en même temps firent renoncer à cette expédition. Ainsi le hasard ou de singulières coïncidences mirent obstacle à toutes les combinaisons qui auraient, si elles avaient réussi, éloigné le jeune Wellesley du théâtre où ses talents devaient se développer. Une circonstance plus heureuse encore pour lui fut la nomination de son frère au gouvernement de l'Inde : cet illustre homme d'État débarqua à Calcutta, trois mois après l'arrivée de sir Arthur dans la même ville (1).

A cette époque, la colonie anglaise se trouvait en possession de vastes territoires et commençait à recueillir les avantages d'un système de conquête habilement déguisé sous les noms d'alliance et de protection. Les victoires étonnantes de lord Clive et la défaite de Lally-Tollendal à Pondichéry (2) avaient ruiné complétement l'influence des Français dans

(1) Le 17 mai.
(2) En 1761.

l'Inde et rebuté les souverains indigènes disposés à reconnaître leur protectorat. Un seul continuait à se montrer ouvertement favorable à la France, c'était Tippoo-Sahib, fils de Haïder-Ali, le sultan usurpateur du Mysore (1).

Cornwallis s'était promis de ruiner la dangereuse autorité de ce prince; mais ses instructions ne lui permettaient pas de prendre l'offensive (2), et d'ailleurs ses troupes étaient insuffisantes pour soutenir la lutte, dans le cas assez probable où Tippoo-Sahib ferait alliance avec ses voisins. Afin d'écarter ce dernier obstacle, le gouverneur général, exploitant le caractère jaloux et la politique mobile des princes indiens, parvint à exciter contre le chef du Mysore une partie des Mahrattes et le soubah du Deccan. Il écarta ensuite l'autre difficulté, en engageant ses nouveaux alliés à solliciter l'appui de l'Angleterre dans une lutte qu'elle seule désirait, et dont les résultats ne pouvaient être que funestes aux indigènes. C'est ainsi que par une politique constamment artificieuse, la Grande-Bretagne parvint à se rendre nécessaire à ceux mêmes qu'elle voulait anéantir, et à faire considérer comme désintéressée, comme généreuse même, une intervention qui devait peu à peu absorber toutes les nationalités de l'Inde.

Les premières opérations de Cornwallis furent loin d'être brillantes, car sans l'arrivée opportune de secours mahrattes, son armée eût été détruite au cœur du Mysore, faute de vi-

(1) Haïder-Ali s'était emparé du gouvernement du Mysore, avec l'appui de la France; son énergie et ses talents militaires l'avaient rendu redoutable à la colonie. Il mourut en 1783. Cinq ans après, Tippoo-Sahib, héritier de ses États et de ses haines furieuses contre les Anglais, envoye une ambassade à Louis XVI pour lui donner l'assurance que ces marchands de Londres seraient chassés de l'Inde si le roi consentait seulement à lui envoyer 8,000 soldats européens et des officiers pour commander les troupes mysoriennes. Cette offre, à cause des embarras où se trouvait alors la France, demeura sans effet; mais l'Angleterre en prit occasion pour seconder le Nizâm, ou soubah du Deccan, et forcer Tippoo-Sahib à signer dans Séringapatam le traité de 1792, dont il sera question plus loin.

(2) L'acte du Parlement du 19 mai 1784, qui créa une chambre de contrôle pour la direction suprême des affaires politiques de l'Inde, proclama solennellement « qu'il était contraire à la « dignité et à l'intérêt de la Grande-Bretagne de faire de nouvelles conquêtes dans l'Indoustan, « et qu'il était interdit à la colonie d'entreprendre de pareilles guerres. »

vres et de bêtes de trait. Au commencement de l'année suivante (1792), une nouvelle expédition fut organisée, et mieux conduite cette fois, elle eut pour résultat d'obliger le sultan à signer dans sa capitale un traité qui le dépouillait de la moitié de son empire. L'Angleterre y gagna quelques districts importants, et du même coup elle affermit son autorité sur les possessions du nizâm, ou soubah du Deccan (1). Depuis 35 ans, elle ne suivait pas d'autre politique : semer la division parmi les chefs indiens, faire solliciter son appui par les uns pour écraser les autres, et profiter de la victoire pour étendre ensuite sa suprématie sur les vainqueurs et les vaincus, ses alliés et ses ennemis : politique astucieuse, que le succès, à défaut de la morale, justifiait complétement. Tantôt elle protégeait les Musulmans contre les Indous, et tantôt les Indous contre les Musulmans. En 1799, nous la verrons défendre les Mahrattes contre le musulman Tippoo, et en 1803, sous le même gouverneur général, écraser les Mahrattes, au nom du peschwah, représentant nominal du grand-mogol (2).

La France, qui avait tout intérêt à prévenir ce funeste développement de la puissance anglaise, ne fit aucune tentative, après la perte de Pondichéry, pour rétablir dans l'Inde son autorité compromise. Le cabinet de Versailles jusque-là ne s'était signalé que par des fautes, et cependant ni les hommes ni les occasions ne lui avaient manqué.

La Bourdonnais, après avoir pris Madras et déployé dans l'île Bourbon les ressources d'un vaste génie, fut rappelé sans motif, enfermé trois ans dans la Bastille, puis déclaré non coupable et renvoyé dans sa famille, où il mourut des suites de sa captivité, pauvre et méconnu! Lally-Tollendal, l'héroïque défenseur de Pondichéry, homme intègre, ferme,

(1) Ces deux titres, nizâm et soubah, ont la même signification. Le soubahdar du Deccan régnait sur la portion de territoire comprise entre la Wurda, la Godavéry et la Kistna.

(2) Les Mahrattes étaient Indous et les Mogols musulmans.

PL. I


78
82
86
34
PIRE CHINOIS
TARTARIE CHINOISE
OU
THIBET
Burrampoutre R.
I. Palte
Lassa
30

loyal, mais entêté, pour des fautes qui tenaient principalement à son inexpérience de la guerre de l'Inde, fut conduit à l'échafaud comme un vil criminel, un bâillon sur la bouche! Et Bussy, dont le courage et l'habileté avaient assuré à la France la possession du Deccan, se vit placé sous les ordres d'un chef incapable, et forcé d'abandonner sa précieuse conquête.

Dupleix lui-même, l'illustre Dupleix, qui avait eu à sa disposition les trésors de l'Inde, rappelé, calomnié, insulté, mourut dans la misère, au milieu de cette France qui devait à son génie la possession d'un territoire de 35 millions d'habitants!

Une si noire ingratitude, jointe à une si profonde incapacité, devait nécessairement amener la ruine des comptoirs français et provoquer le triomphe de la colonie anglaise, soutenue par l'habile et ferme politique de la Grande-Bretagne.

Cependant à l'époque où le comte de Mornington, depuis marquis de Wellesley (1), vint prendre la direction des affaires orientales, de graves dangers menaçaient encore l'avenir de la colonie.

Les finances et l'armée se trouvaient dans une situation fâcheuse, et les souverains indigènes, les uns ouvertement, les autres secrètement hostiles à l'Angleterre, tournaient avec espoir leurs regards vers la France.

Le plus dangereux de tous était incontestablement le sultan du Mysore. Quoique dépouillé d'une partie de ses États, il continuait à se montrer l'ennemi fanatique de la Grande-Bretagne. Dans une de ses lettres, il se permit de dire : « Un Anglais, un chien et un porc sont trois frères de la « même famille (2). » D'une activité sans égale, et dominé par un besoin de réformes que rien ne pouvait calmer, ce prince

(1) Il obtint ce titre au moment de quitter l'Inde.
(2) BARCHOU DE PENHOEN, t. IV, p. 369.

avait une instruction et une intelligence supérieures à celles des autres chefs indiens. Moins remarquable, mais tout aussi orgueilleux et aussi vindicatif que son père, il adopta pour devise : « Plutôt vivre deux jours tigre que deux siècles agneau. »

Son armée régulière, la plus forte et la mieux disciplinée de toutes celles qui avaient paru jusque-là en Orient, s'élevait à 76,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie et 30,000 d'infanterie, organisés à l'européenne par des officiers français (1).

Cette armée, qui pouvait d'un moment à l'autre être renforcée par les troupes d'une puissance étrangère ou par la coopération de Scindiah, était un danger permanent pour l'Angleterre. Heureusement la colonie, dans cette situation difficile, eut à sa tête un homme capable de diriger les plus vastes entreprises. Doué d'une activité prodigieuse, d'une énergie sans pareille, d'une grande force de caractère et d'une promptitude de résolution en rapport avec l'étendue de ses connaissances, le comte de Mornington semblait formé par la nature pour la direction des affaires orientales. L'expérience a montré qu'en Europe il n'était pas supérieur aux autres hommes d'État de son pays; mais, dans l'Indoustan, il les a tous éclipsés par la vigueur, l'élévation et le succès de sa politique. Il avait plus d'intelligence et plus de probité que lord Clive, plus d'énergie et de résolution que Cornwallis, plus de tact et de loyauté que Warren Hastings. Sa présence, pendant plusieurs années, dans la *Chambre de contrôle,* sous l'habile direction de lord Melville, lui avait donné une connaissance si parfaite des intérêts de la colonie, qu'à son entrée dans la carrière, il se trouva tout préparé au rôle qu'il devait jouer. Ses premiers jugements sur l'état des possessions anglaises en offrent la

(1) Maxwell, t. I, p. 31.

preuve. Il vit immédiatement que le pouvoir de la mère-patrie dans l'Inde était entièrement fondé sur l'opinion qu'en avaient les indigènes; que 20 ou 30,000 Européens, dispersés au milieu de 100 millions d'Asiatiques, ne pouvaient se maintenir qu'en fascinant les esprits; que ce pouvoir moral devait être soutenu par une grande loyauté et une extrême vigueur, et que dès lors le parti le plus sage serait presque toujours le plus audacieux (1). C'est ce qui le décida à rompre en visière à la politique indécise que l'Angleterre avait cherché à faire prévaloir jusqu'alors. Au lieu de suivre Cornwallis et John Shore dans la recherche d'un équilibre impossible entre les divers États de l'Inde (2), il résolut de continuer la politique active de l'illustre comte de Plassey et de Warren Hastings. A l'exemple de ces grands hommes, il crut pouvoir réaliser, pour le compte de l'Angleterre, ce qu'un Français avait proposé, dans l'intérêt de sa patrie, un siècle auparavant : idée féconde et sublime, que la cour de Versailles appela dédaigneusement *le rêve de Duplcix!* Cette politique conquérante d'ailleurs était si bien dans les nécessités de la situation, que Cornwallis et John Shore se virent obligés d'y recourir, malgré leur confiance dans le système de neutralité, et que lord Minto, successeur du comte de Mornington, après avoir essayé de suivre les anciens errements, dut changer de système pendant les dernières années de son administration (de 1810 à 1813).

Depuis, tous les gouverneurs qui ont obtenu des résultats marquants, dans l'Inde, ont profité de cette leçon : témoin lord Moira, lord Amherst, lord Aukland, et même lord Ellenborough, dont l'administration a soulevé cependant de nombreuses et justes critiques. Il n'en fallait pas moins un

---

(1) ALISON, t. VII, p. 56 et 57.

(2) Cornwallis voulait fonder le repos de l'Inde sur l'établissement de deux ou trois grandes puissances capables de se faire équilibre. C'est pourquoi il n'avait pas voulu écraser Tippoo-Sahib, qui, dans sa pensée, devait faire contre-poids aux Mahrattes.

grand courage et un talent hors ligne pour oser, après John Shore, suivre les traces de Clive et de Hastings. Le comte de Mornington était peut-être alors le seul homme capable de mener cette entreprise à bonne fin. « Par sa vigueur et « sa résolution, dit Alison (1), par son courage moral, son « habileté politique et son intelligence des choses militaires, « il fut le premier homme d'État de son pays, même au « temps de Pitt et de Fox. »

Un autre auteur français, M. Barchou de Penhoën, lui rend la même justice : « A l'exception de Duplcix, dit-il, « nul ne vit mieux ni de plus haut les affaires de l'Inde (2). »

Il marcha résolument dans la voie des innovations, et les plus beaux succès ne tardèrent point à justifier son intelligente audace. Tous les services furent régénérés, et la colonie prit un aspect nouveau. Jamais, en si peu de temps, il ne s'était manifesté un pareil changement dans l'administration, dans la conduite des affaires politiques et dans les opérations militaires.

Le comte de Mornington trouva la colonie chancelante, il la laissa consolidée ; — il trouva le service public affaibli par la corruption, il le laissa plein d'énergie ; — il trouva le pouvoir uniquement occupé de défendre ses possessions sur la côte, il le laissa paisiblement assis sur le trône d'Aurungzebe ; — il trouva l'Inde disputée par trois influences et sur le point de devenir indoue, musulmane ou française, et quand il retourna en Europe, on ne se servait plus, pour désigner cette immense contrée, que du nom seul d'*Inde anglaise!*

Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que ces prodigieux résultats n'eussent pas été obtenus dans l'espace de cinq années sans l'utile concours de lord Melville, président de la *Chambre de contrôle*, ensuite premier lord de

(1) Alison, t. VII, p. 57.
(2) Le même, T. V, p. 55.

l'amirauté, et surtout sans les talents militaires de Lake et de sir Arthur Wellesley. Ce dernier fut consulté par le gouverneur dans toutes les circonstances difficiles, et nous avons lieu de croire que ses avis, dictés par un jugement calme et réfléchi, exercèrent une influence considérable. Le comte de Mornington était d'ailleurs exempt de jalousie et de morgue. Nul mieux que lui ne savait encourager et faire valoir ceux qui servaient sous ses ordres (1). Il laissait aux généraux une grande latitude et les couvrait de sa responsabilité, quand il était nécessaire de les soutenir. Ce fut un grand bonheur pour Arthur Wellesley que de débuter sous l'administration d'un tel homme; et ce fut aussi un événement très-heureux pour la Grande-Bretagne que l'association franche et intime de ces deux rares intelligences, qui contribuèrent si efficacement à établir la suprématie qu'elle a exercée, depuis cette époque, dans les contrées orientales.

Pendant que l'un cherchait à former des alliances politiques et à rendre momentanément impossible la coalition des Mysoriens et des Mahrattes, l'autre préparait en silence le succès des opérations militaires.

Leur premier soin à tous deux fut d'arriver à la destruction des forces auxiliaires françaises d'Hyderabad (2) et de rétablir l'influence de la Grande-Bretagne à la cour du Nizâm.

Il était assez difficile d'atteindre ce but, après l'insuccès des démarches de Cornwallis et de John Shore, et quand le nizâm était encore sous l'impression du dépit qu'il avait éprouvé en voyant les Anglais l'abandonner dans sa guerre contre les Mahrattes. Mais comme il se trouvait alors me-

(1) Barchou de Penhoen, t. IV, p. 493.

(2) Ces troupes avaient été formées par Raymond, officier français de l'armée de Bussy. A l'époque où nous sommes arrivés, ce Raymond était mort. Son armée se composait d'un grand nombre d'aventuriers européens commandés par 124 républicains français. Quelques auteurs évaluent la force de cette armée à 20,000 hommes, d'autres à 14,000, d'autres à 11,000.

nacé par ces mêmes ennemis, par le sultan du Mysore et par les Anglais, il se laissa persuader que ce serait diminuer ses dangers d'un tiers que de se jeter dans les bras de la Grande-Bretagne. C'est ainsi que le comte de Mornington parvint à renouer les liens qui avaient existé entre le nizâm et la colonie, dans la guerre de 1791. En vertu d'un traité conclu le 1er septembre 1798, le soubah du Deccan consentit à licencier les troupes auxiliaires françaises et à recevoir en échange un corps de 6,000 Anglais (1). Par ce simple article, l'influence des Français à la cour d'Hyderabad fut renversée, et celle de l'Angleterre à jamais affermie (2).

Les gouverneurs généraux ont depuis lors saisi toutes les occasions pour conclure des traités analogues, et c'est ainsi qu'a pris naissance le *système subsidiaire* dont Clive jeta les premières bases, par la position de protectorat qu'il prit à l'égard du nawab du Bengale. Ce système, à côté de chaque prince *protégé*, met un corps de troupes anglaises qu'il doit entretenir et un résident anglais qui exerce les fonctions d'un véritable proconsul. Le souverain n'a plus que le prestige du nom. Il exécute les ordres du gouverneur et par là même en assume la responsabilité aux yeux de ses peuples. Les profits sont pour la Grande-Bretagne, l'impopularité est pour lui. C'est une sorte de paratonnerre sur lequel peut tomber la foudre, sans que la Compagnie en soit atteinte!

Cependant les 14,000 cipayes, sous le commandement des officiers français, ne voulurent point accéder au traité conclu

(1) Les forces auxiliaires de la colonie mises à la disposition du nizâm, par l'ancien traité, ne s'élevaient qu'à 2,000 hommes.

(2) Après la conquête du Mysore, les liens qui rattachaient le nizâm à la colonie furent encore resserrés par un traité d'alliance offensive et défensive, en vertu duquel la colonie augmenta les forces auxiliaires d'Hyderabad de deux régiments d'infanterie et d'un régiment de cavalerie.

par le nizâm. Le comte de Mornington envoya pour les dissoudre les 6,000 hommes de forces auxiliaires qu'il devait fournir à ce prince. Cette petite armée, sous les ordres du colonel Kirkpatrik, atteignit Hyderabad le 10 octobre, se joignit à un corps de cavalerie du nizâm et se présenta le 22 devant le camp des Français. Le plus grand désordre régnait dans ce camp, où la veille une révolte militaire avait éclaté. La voix des chefs était méconnue et leur autorité publiquement outragée. Aussi put-on opérer le désarmement sans effusion de sang, et presque sans opposition. Les soldats allèrent grossir les rangs des cipayes de l'armée coloniale, et les officiers furent envoyés à Calcutta et de là en Angleterre, où on leur permit, quelque temps après, de rentrer en France.

Assuré désormais de l'appui du nizâm, le gouverneur dirigea ses regards vers le Mysore, où la France avait un partisan déclaré et l'Angleterre un ennemi redoutable dans la personne de Tippoo-Sahib.

Ce prince s'était appliqué avec un soin tout particulier à l'organisation de ses troupes, qu'il avait mises sur un bon pied, grâce au concours intelligent de plusieurs officiers français. Joignant à des dispositions naturelles pour le commandement une très-grande activité et quelques connaissances militaires, il s'était fait dans les guerres précédentes une juste réputation de courage et d'habileté. Napoléon, qui avait conçu de bonne heure le projet de ravir aux Anglais leurs possessions orientales, ne se fit pas faute d'entretenir les sentiments hostiles du sultan à l'égard de la compagnie des Indes. A peine entré au Caire, il lui écrivit une lettre ainsi conçue : « On vous a déjà instruit que j'étais arrivé sur les bords de « la mer Rouge, à la tête d'une armée innombrable et invin- « cible, plein du désir de vous affranchir du joug de fer de « l'Angleterre. . . . . . . Je désirerais que vous pussiez « envoyer à Suez ou au Caire une personne intelligente et

« revêtue de votre confiance, qui pût s'aboucher avec moi. .
« . . . . Que le Tout-Puissant augmente votre grandeur et
« détruise vos ennemis. » (1).

Le projet de Bonaparte était de porter un corps de troupes sur la côte de Malabar pour soutenir Tippoo-Sahib, et soulever la puissante confédération des Mahrattes qui, déjà, sous l'administration de Warren Hastings, avait donné de sérieuses inquiétudes à l'Angleterre (2).

Il n'y avait pas de temps à perdre. La présence d'un ennemi acharné sur le trône du Mysore était un danger permanent pour la colonie. L'un des hommes les plus capables que l'Inde ait produits, sir John Munro, écrivit, le 7 juin 1798, au comte de Mornington : « Aussi longtemps « que le pouvoir de Tippoo-Sahib existera, nous serons per« pétuellement en danger de perdre tout ce que nous « avons. »

Les relations directes de ce chef avec Bonaparte et le directoire (3) fournissaient d'ailleurs une occasion facile de lui déclarer la guerre. Si le gouverneur général en avait eu les moyens, il l'aurait attaqué sans plus attendre, mais l'état des finances et celui de l'armée s'y opposaient absolument.

Les valeurs de la Compagnie avaient subi une dépréciation énorme, et depuis Hastings on en était aux expédients pour solder les troupes. L'effectif de l'armée coloniale était insuffisant, et c'est à peine si l'on aurait pu réunir 14,000 hommes pour envahir le Mysore. Les places frontières n'avaient plus d'approvisionnements ; l'armée manquait de munitions,

(1) Datée du Caire, 7 pluviôse an VII de la république (27 janvier 1799).

(2) Ce plan, tout grandiose qu'il fut, avait des chances de succès et probablement aurait réussi, n'était la faute que commit le directoire en négligeant de se rendre la Porte favorable, et en provoquant au même instant une lutte terrible sur le continent européen par l'invasion de la Suisse, du Piémont, de Rome et de la Toscane.

(3) En juin 1798, il avait envoyé deux ambassadeurs à l'île de France pour proposer une alliance offensive et défensive avec la république et demander un supplément de troupes, en vue d'une guerre avec l'Angleterre, guerre dont le sultan annonçait le prochain commencement. BARCHOU DE PENHOEN, t. IV, p. 334.

était mal équipée et dépourvue de moyens de transport (1).

Dans une lettre confidentielle au gouverneur, le général Craig disait : « Il est incontestable que depuis quatre ans, « en raison de ces deux choses, le manque de discipline « et le manque de connaissances militaires, le sort de notre « empire de l'Inde ne tient plus qu'à un fil aussi léger que « possible. »

Le comte de Mornington, aidé des conseils de son frère, mit tout en œuvre pour changer cette situation. Son génie inventif créa des ressources financières imprévues ; les places fortes furent approvisionnées ; on forma un corps de volontaires européens, qui exerça dans la suite une grande influence ; on perfectionna l'organisation et l'équipement des troupes ; on réunit un train considérable pour le transport du matériel et des bagages ; enfin, au bout de six mois, 30,000 hommes en état de combattre se trouvèrent réunis dans la présidence de Madras, et 6,000 sous les ordres du général Stuart, à Bombay.

Sur ces entrefaites, le gouverneur général apprit par des informations secrètes que Scindiah entretenait une correspondance suivie avec Tippoo et les Français, et que la plupart des États mahrattes, travaillés dans le même sens, n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déclarer contre l'Angleterre (2). Sachant que le peschwah et Scindiah étaient les rivaux naturels du sultan, Mornington essaya de les engager dans sa cause ; mais les chefs mahrattes rejetèrent obstinément ses propositions, et il ne réussit qu'à les empêcher de rien conclure avec Tippoo (3).

---

(1) Voir les *Dépêches du marquis de Wellesley*, t. I, p. 191 et 192.

(2) Voir les lettres du comte de Mornington au général Harris, 23 février 1799, et aux directeurs, 22 avril de la même année.

(3) Scindiah, d'ailleurs, n'était pas en mesure de soutenir Tippoo-Sahib. Ses meilleures troupes, commandées par le général Perron, se trouvaient occupées dans l'intérieur du Mogol, où elles venaient de prendre Delhi et sa citadelle.

GURWOOD, t. I, p. 8, dit que Mornington, après le licenciement des troupes françaises du

C'était, au reste, pour le moment la seule chose essentielle. A peine l'eut-il obtenue, qu'il écrivit au sultan du Mysore pour lui demander compte de ses mesures hostiles, et notamment de l'envoi d'ambassadeurs à l'Ile de France. Ne recevant aucune réponse, il voulut lui donner une preuve de modération en proposant d'ouvrir une négociation pour arranger les choses à l'amiable. Mais l'artificieux sultan éluda cette proposition (1), ou plutôt chercha à traîner les choses en longueur. Il espérait obtenir des secours de la France, et gagner en attendant le mois de mai, époque de l'année où commence une inondation qui dure jusqu'à la fin de juillet. C'est ce débordement annuel qui fit échouer la première campagne de Cornwallis. Le gouverneur général se rappelait trop bien cette circonstance pour être la dupe du sultan. Il reçut d'ailleurs à cette époque une nouvelle qui donnait la véritable explication de la conduite de ce prince. Dans le moment même où Tipoo-Sahib aurait dû répondre catégoriquement aux propositions du gouverneur, il avait envoyé à Paris le général Du Buc avec deux grands dignitaires mysoriens, pour solliciter du gouvernement français 10 à 15,000 hommes de troupes de ligne, et pour obtenir en même temps l'envoi d'une force navale imposante dans l'Inde (2). Cette ambassade et les tergiversations du sultan engagèrent le comte de Mornington à commencer les hostilité immédiatement; il avait d'ailleurs intérêt à se hâter, car les préparatifs de l'armée coloniale touchaient à leur fin, tandis que ceux de l'ennemi se poursuivaient encore. D'un autre côté, les princes mahrattes, divisés entre eux, consentaient à rester neutres, et Bonaparte, entravé par

---

nizâm, conclut un traité de neutralité avec le peschwah, chef nominal de la confédération mahratte.

(1) Voir la lettre de Tippoo au gouverneur général, 9 février 1799 (*Dépêches du marquis de Wellesley*, t. I, p. 432).

(2) Ces députés étaient partis de Trenquebar au commencement de février.

le désastre d'Aboukir, se trouvait, pour le moment, dans la nécessité de renoncer à ses projets sur l'Inde. C'étaient évidemment toutes circonstances favorables à une levée de boucliers immédiate.

La plupart des troupes coloniales avaient été réunies, dès le mois de novembre 1798, au camp de Wallajahbad et dans la présidence de Madras. Le colonel Wellesley, chargé du commandement provisoire de ces troupes, s'était appliqué avec le plus grand soin à améliorer leur discipline et leur instruction. Aussi, quand le général Harris, au commencement de février, vint se mettre à la tête de l'armée expéditionnaire, fut-il fort étonné de voir les résultats obtenus par sir Arthur en aussi peu de temps (1). Il en témoigna hautement sa satisfaction dans une lettre qu'il adressa au gouverneur général (2).

C'est ainsi que le jeune colonel justifiait d'avance, par des qualités solides et des services éminents, la préférence dont il allait être l'objet en recevant un commandement supérieur à celui de son grade.

L'armée de Carnatique, réunie à Vellore, comptait plus de 20,000 hommes, dont 4,300 Européens et 2,600 cavaliers (3). Elle se mit en marche le 11 février; sept jours après, elle fut rejointe à Killamungalum, par le contingent du nizâm, estimé à 16,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient 6,500 Anglais (4). Le général Harris, voulant placer à la tête des forces alliées un homme de confiance, attacha le 33e régi-

(1) En trois mois.

(2) « J'éprouve une grande satisfaction en informant votre seigneurie que la superbe tenue et la parfaite discipline des troupes sous les ordres du colonel Wellesley, leur font beaucoup d'honneur, ainsi qu'à lui. Les dispositions habiles et judicieuses qui ont été prises relativement aux fournitures ouvriront un marché abondant et libre, et inspireront la confiance aux fournisseurs de toute espèce, ces dispositions ne sont pas moins honorables pour le colonel Wellesley qu'avantageuses pour le service public. C'est donc à bon droit que je lui marque ma haute approbation » Général Harris au gouverneur général, 2 février 1799.

(3) Gurwood, t. I, p. 13 et 14.

(4) Maxwell, t. I, p. 37.

ment de ligne à l'infanterie nizâme, et donna le commandement supérieur au colonel Wellesley (1).

L'armée de l'Ouest ou de Bombay, forte de 6,400 hommes, dont 1,600 Européens, sous les ordres du général Stuart, devait partir de Cannanore le 21 février pour gagner Sedaseer, position dominant tout le Mysore, et se réunir ensuite à l'armée de Harris, sous les murs de Séringapatam.

Les opérations de ces deux armées étaient appuyées par 4,000 hommes du Carnatique méridional et 5,000 hommes de Baramahl (2).

C'était la plus forte expédition qui, jusqu'à ce jour, eût été entreprise dans l'Inde.

Harris fit son entrée dans le Mysore le 5 mars, et commença ses opérations par l'attaque de quelques forts établis sur la frontière.

Tippoo-Sahib ne s'attendait pas à une si prompte et si vigoureuse agression.

Il aurait désiré quelques semaines encore pour achever ses préparatifs et s'assurer l'appui de la France ou de Scindiah (3).

Cependant, à l'époque où les hostilités commencèrent, il avait réuni des moyens de défense considérables. La ville de Séringapatam était fortement retranchée, et plus de 50,000 hommes de bonnes troupes occupaient une position centrale en avant de cette ville (4).

---

(1) Selon Mac Farlane, p. 7, la cour d'Hyderabad avait exprimé le désir de voir le frère du gouverneur prendre le commandement de ses troupes.

(2) La cavalerie de l'armée expéditionnaire se trouvait sous les ordres de Meer-Alum, ministre du Nizâm.

(3) Scindiah, méconnaissant ses véritables intérêts, au lieu de s'allier franchement au sultan, dont la cause devait être la sienne, se leurra de vaines promesses jusqu'au dernier moment. On dit que sa bonne volonté fut paralysée par la rapidité des opérations des Anglais, ou plutôt par l'appât naturel à tous les Mahrattes de chasser de l'Indostan un prince de race musulmane. Quoi qu'il en soit, s'il y mit de la duplicité, il le paya cher, car sa puissance fut détruite par la défaite de Tippoo-Sahib.— Voir PETIT DE BARONCOURT, p. 499.

(4) Camp de Périapstuam.

Se voyant attaqué par deux colonnes séparées, Tippoo chercha à rendre leur concentration impossible. L'idée était bonne, mais l'exécution laissa beaucoup à désirer. Au lieu d'écraser l'un des corps avec la masse totale de ses forces et de marcher ensuite contre l'autre, il se porta avec 11,000 hommes (1) seulement au-devant de Stuart, qu'il rencontra le 6 mars à Sedaseer, un peu au delà des frontières de la présidence de Bombay.

La droite des troupes coloniales, forte de 2,000 hommes (2), sous les ordres du colonel Montresor, se trouvait séparée de la gauche par un épais fourré (deep-jungle), qui empêcha Stuart de venir à son secours dans le premier moment de l'attaque. Pendant cinq heures, elle résista seule aux charges de l'infanterie mysorienne ; puis elle fut relevée par des troupes fraîches, qui obligèrent le sultan à battre en retraite avec une perte de 1,500 hommes. L'armée de Bombay n'eut que 143 blessés et tués (3).

A la suite de ce désastre, Tippoo-Sahib se retira dans son camp de Périapatnam, qu'il leva le 11 février pour aller tenter le sort des armes à Mallavelly.

Sur ces entrefaites, l'armée de Harris s'avançait lentement et péniblement, à cause de l'énorme bagage qu'elle traînait à sa suite (4) et de la maladie que contractaient les bœufs en quittant les côtes pour entrer dans l'intérieur du pays. Elle perdit un grand nombre d'animaux de trait, et dut faire halte presque tous les deux jours, pour rafraîchir les équipages et remettre le convoi en ordre de marche.

---

(1) Sherer, t. I, p. 21.

(2) Grawood, t. I, p. 21.

(3) D'après Maxwell, Sherer et Barchou de Penhoën.

(4) Un premier convoi marchait avec l'armée ; il se composait de 200 éléphants chargés d'argent et de 10,000 bœufs chargés de riz. Un second convoi devait suivre quinze jours après. Malgré cela, on dut recourir à la secte des *Brinjarries* ou *Lambadis*, qui fait sur une grande échelle le commerce des grains et crée des ressources où nul ne suppose qu'il en existe.

Déjà le 16 mars (11 jours après le passage de la frontière mysorienne) « la perte de la poudre, des munitions et des approvisionnements était assez considérable pour exciter quelque alarme. » Heureusement Tippoo-Sahib, qui aurait pu en manœuvrant avec habileté faire éprouver de grands dommages à l'armée anglaise, se contenta de la harceler de loin par des tirailleurs, ce qui lui permit d'avancer vers Séringapatam, sans courir de dangers.

Le 27, Harris rencontra les troupes du sultan à dix lieues de la capitale, sur une rangée de hauteurs, au delà de la petite ville de Mallavelly. Il prit immédiatement ses mesures pour les attaquer.

Le colonel Wellesley commandait la division de gauche; le général Floyd la cavalerie au centre, et le général Harris l'aile droite. Le 25e dragons et un régiment de cavalerie indigène tenaient en échec un corps de cavalerie mysorienne établi sur la droite des Anglais (1).

Il fallut beaucoup de temps pour former la ligne de bataille, à cause de l'épuisement des bœufs qui traînaient l'artillerie. Tippoo-Sahib profita de cette circonstance pour jeter son infanterie sur la division de Wellesley, qu'un large intervalle séparait encore du centre. Au même instant, un corps nombreux de cavalerie attaqua l'aile droite, commandée par le général en chef. Sur l'un et l'autre point, les agresseurs furent mis en déroute.

L'intention de Harris était d'attaquer par la droite; Wellesley au contraire jugea d'après l'état des forces ennemies, qu'une attaque par la gauche aurait plus de chances de succès. Il fit part de cette remarque au général en chef; et comme s'il eût été certain de son approbation, il donna immédiatement à la division qu'il commandait l'ordre de se porter en avant par

(1) Général Harris : lettre datée Séringapatam, 5 avril 1799.

échelons. Ce corps, après plusieurs attaques, soutenues avec une rare fermeté, dirigea un feu si meurtrier sur l'ennemi qu'il l'obligea à battre en retraite. Floyd saisit fort à propos ce moment pour décider la victoire par une charge vigoureuse. Ses dragons exterminèrent un grand nombre de Mysoriens, et poursuivirent pendant quelque temps leurs bataillons dispersés. Harris aurait pu tirer de cette victoire un meilleur parti, si le déplorable état de ses équipages lui eût permis de suivre promptement les traces du sultan.

L'armée battue se replia sur Séringapatam, laissant 2,000 morts et blessés en arrière. Les pertes des Anglais ne s'élevèrent qu'à 300 hommes (1).

Harris arriva le 5 avril devant la capitale du Mysore. Il fut rejoint le 14 au soir par Stuart. Son armée comptait alors 35,000 combattants, 100 pièces d'artillerie et plus de 120,000 hommes non combattants (2). Les difficultés du siége étaient considérables : depuis le mois de juin jusqu'au mois de décembre, il devenait même impossible d'aborder la ville d'aucun côté (3).

La garnison était composée de 22,000 soldats d'élite et les remparts défendus par 240 pièces de canon (4).

L'attaque fut dirigée sur l'angle nord-ouest de la place. La direction de la Cavery, très-large sur ce point, mais guéable, dans la saison où l'on se trouvait alors, permit d'embrasser

(1) Général Harris : dépêches du 5 avril 1799. GURWOOD, *Desp.*, t. I, p. 513 (première édition). Barchou de Penhoën évalue le nombre des Anglais tués et blessés à 69, et Maxwell à 72, dont 6 manquants. Il doit y avoir erreur dans ces chiffres.

(2) D'après ALISON, t. VII, p. 63, la proportion de ces derniers était ordinairement dans les armées asiatiques de quatre hommes pour un soldat combattant.

BARCHOU DE PENHOEN, t. IV, p. 501. Le comte de Biornstiorna et M. de Warren confirment ce renseignement.

(3) Note de WELLINGTON, sur l'importance de Séringapatam, rédigée en 1801.

(4) *Baird's Life*, t. I, 199, 201.

WELLINGTON, *Despaches*, t. I, p. 697, 698 (première édition). Il résulte des documents publiés par le colonel Gurwood, t. I, p. 34 et 35, que le 4 mai, l'armée de Tippoo-Sahib était forte de 48,000 hommes, et celle de Harris, de 35,700, dont 27,000 nationaux. De la première, 22,000 seulement prirent part au siége, et de la seconde, 20,000.

concentriquement le saillant attaqué et d'enfiler la grande courtine qui longeait le rivage.

Tippoo-Sahib avait établi en avant de la place une ligne de défense composée de postes retranchés; le sommet de cette ligne, dont la longueur totale était de 2 milles environ, se trouvait appuyé à un bas-fond boisé, voisin de la rivière, et connu sous le nom de *Pettah du sultan*. Ce bas-fond, qui formait avec un village en ruines la clef de la position, entravait les manœuvres de l'assiégeant; en conséquence, Wellesley et le colonel Shaw reçurent l'ordre de diriger, dans la nuit du 5 au 6, une attaque combinée sur ces deux postes. L'attaque de Shaw réussit; l'autre échoua complétement.

On prétend que sir Arthur trompé par l'obscurité choisit mal son point d'attaque; d'autres disent que les dispositions générales furent mauvaises, et que Harris seul doit être responsable de l'échec; quoi qu'il en soit, les troupes de Wellesley, accueillies par un feu terrible sur le sommet de la hauteur, se replièrent en désordre. Douze grenadiers du 33e ayant perdu leur chemin, tombèrent entre les mains des assiégés et furent conduits devant le sultan, qui ordonna de les faire mourir en leur enfonçant des clous dans le crâne. Wellesley reçut une légère contusion au genou et pensa tomber lui-même au pouvoir de l'ennemi après avoir erré plusieurs heures dans les ténèbres à la recherche du camp. Son premier soin fut d'aller rendre compte de sa mésaventure au général Harris, qui attendait avec impatience de ses nouvelles. Le jeune colonel parut un moment agité; mais cette émotion ne dut pas être forte, car à peine le général se fût-il retiré dans un autre compartiment de la tente, que sir Arthur s'accouda sur la table et s'endormit profondément (1).

Harris reconnut probablement qu'il avait eu tort de faire

(1) Ce fait fut raconté à l'auteur de *Twelve years Military adventures*. 1802-1814. 2 vol. 1829, par le lieutenant-colonel Mackenzie, ingénieur attaché à la division de Wellesley à

une attaque de cette importance la nuit et avec aussi peu de monde, car le lendemain matin il ordonna une nouvelle tentative avec des forces plus considérables. Wellesley attaqua le centre formé par le *Pettah* (1), le colonel Wallace la droite, et le colonel Shaw la gauche de la ligne. Un plein succès couronna cette entreprise : tous les postes extérieurs furent évacués, et la défense, à partir de ce moment, se concentra dans la ville.

En tête de la volumineuse correspondance de Wellington se trouve une lettre qui permet de supposer que sir Arthur eut des doutes sur l'attaque du 5, dont il aurait voulu faire changer les dispositions. Cette lettre montre en même temps que le jeune colonel avait acquis le droit de correspondre en termes familiers avec le commandant en chef; elle est ainsi conçue:

Du camp, le 5 avril 1799.

« Mon cher monsieur, je ne sais pas où vous désirez que
« le poste soit établi; je vous serais bien reconnaissant
« si vous vouliez me faire la faveur de venir me trouver
« cet après-midi devant nos rangs, et de m'indiquer le lieu.
« En même temps, je donnerai à mes bataillons l'ordre de
« se tenir prêts.

« Je viens de jeter un coup d'œil sur le fourré (*tope*) et il
« me semble que si vous étiez en possession du bord de la

Séringapatam. On le trouve confirmé dans HOOK'S, *Life of Baird*, t. I, p. 393. (Cité par Alison). Il paraît au surplus que Barris ne conserva aucune mauvaise impression de cet événement, puisqu'on lit dans son journal, à propos de l'insuccès de l'attaque de Wellesley : « Pas étonnant : les attaques de nuit échouent souvent. » — Voir GURWOOD, t. I, p. 24.

(1) Hook prétend que le général Harris chargea Baird de cette attaque. Il allait être obéi, dit-il, quand se ravisant tout à coup, il émit l'opinion « qu'il serait convenable de céder cet honneur à Wellesley, qui avait une revanche à prendre. Baird, en vrai gentilhomme, descendit de cheval et laissa partir son camarade. » Le colonel Gurwood toutefois rejette cette version et la trouve plus qu'invraisemblable. Elle n'est confirmée en effet, ni par les lettres de Wellington, ni par celles de Baird et de Harris.

« rivière (*Bank of nullah*), vous auriez la hauteur, par une « conséquence nécessaire, cette dernière n'étant que la « queue du premier. Toutefois, vous êtes le meilleur juge et « je serai prêt. »

Mac Farlane (1) prétend que le général Harris ne jugea pas à propos de changer son plan. Quoi qu'il en soit, l'attaque se fit comme nous l'avons décrite.

Dès que le sultan eut abandonné ses postes extérieurs, les travaux avancèrent rapidement.

Le colonel Wellesley fut nommé directeur des tranchées.

En cette qualité, il repoussa plusieurs sorties vigoureuses de l'infanterie et de la cavalerie mysorienne.

Dans la journée du 12, les premières batteries ouvrirent le feu contre la place, mais elles ne produisirent qu'un médiocre effet, à cause de l'éloignement des pièces. On n'avait aucun doute cependant sur le succès final, quand le 20, Tippoo-Sahib essaya d'entamer une négociation avec le général Harris, qui répondit à cette ouverture le 22, par l'envoi d'un projet de traité.

Le sultan, après six jours de réflexion, demanda un échange d'ambassadeurs pour négocier; mais Harris voyant que Tippoo ne cherchait qu'à gagner du temps par cette proposition, n'y donna aucune suite, et reprit le siége avec une nouvelle vigueur.

Le 30 avril, les batteries de brèche ouvrirent le feu sur un des bastions de la place : la courtine à droite de ce bastion était déjà en partie rasée. Le 2 mai, un vaste magasin contenant de la poudre et des fusées fit explosion et causa de grands dommages à la défense. Le surlendemain, on réunit, dans les tranchées, 2,500 soldats européens et 1,800 indigènes pour donner l'assaut.

---

(1) Page 8.

Le général Baird, chargé de la conduite de ces troupes, choisit l'instant de la plus grande chaleur, pendant laquelle les Asiatiques ont l'habitude de se livrer au repos. A une heure de relevée, il se présenta devant ses soldats et leur dit avec sa simplicité ordinaire : « Mes braves compagnons, « suivez-moi, et montrez-vous dignes du nom de soldats « anglais (1)... » Puis, l'épée à la main, il sortit le premier des tranchées et se dirigea vers la brèche. L'ennemi cependant avait été prévenu et se trouvait à son poste; il dirigea un feu très-vif sur les assaillants; mais la marche des colonnes n'en fut guère ralentie; avec l'homme qui était à leur tête, il n'y avait pas d'hésitation à craindre. Le passage du lit rocailleux de la rivière, du glacis et du fossé, et l'ascension des brèches de la fausse braie et du rempart capital se firent, dit le général Harris, « de la manière la plus brillante » (in the most gallant manner) (2).

Les assiégés se défendirent avec la plus grande énergie; le sultan lui-même se plaça derrière une traverse voisine de la brèche, où il fit le coup de feu comme un simple tirailleur.

Quand les troupes assaillantes arrivèrent au sommet de la rampe, un obstacle imprévu les obligea de s'arrêter tout court. C'était un large fossé rempli d'eau qui séparait les remparts des murs de la ville. Déjà Baird songeait à se retirer, quand il avisa près de la brèche un échafaudage ayant servi à la réparation du mur (3).

Enlever cet échafaudage, le mettre en travers du fossé et le franchir, fut l'affaire d'un instant.

Aussitôt que les assaillants eurent réuni toutes leurs

---

(1) ALISON, t. VII, p. 65, d'après *Baird's Life*.

(2) Harris à lord Mornington, 7 mai 1799.

(3) C'est la version de Hook et de Maxwell. Sherer dit que Baird profita d'une étroite bande de terre, laissée dans le fossé pour le passage des ouvriers.

forces de l'autre côté, ils se formèrent sur deux colonnes et pénétrèrent dans la ville, où les Asiatiques continuaient à se défendre avec la plus grande énergie. Un combat sanglant fut livré autour de la mosquée, toute remplie de musulmans fanatiques, qui s'y étaient retirés comme dans une enceinte inexpugnable.

Le gros des troupes cependant avait assailli le palais du sultan dont elles allaient s'emparer, quand Baird, pour éviter des pertes inutiles, donna l'ordre de cesser le feu et envoya le major Allan sommer les défenseurs de se rendre. Ils hésitèrent un moment, ne sachant pas ce qu'était devenu le chef de l'État; mais quand un des serviteurs de ce prince eut annoncé qu'il l'avait vu tomber mort à l'entrée de la ville, les portes du palais s'ouvrirent incontinent. On trouva dans l'une des salles les deux jeunes fils de Tippoo-Sahib, que le général Baird accueillit avec bonté, malgré la colère qu'il ressentit en apprenant dans ce moment même la cruauté de leur père à l'égard des douze prisonniers anglais.

Le château pris, on alla immédiatement à la recherche du sultan, que l'on découvrit parmi les cadavres amoncelés devant l'une des portes de la ville. Il avait les yeux ouverts, et la fureur du combat avait laissé une telle vie empreinte dans ses traits, que, sous le voile de sang qui les couvrait, il paraissait vivant encore. Pendant quelques instants, on y fut trompé (1).

Tippoo-Sahib était mort dignement, les armes à la main, au milieu de ses soldats et sur le seuil de son palais. On raconte que, descendu dans le fossé pendant l'assaut, il combattit avec une rage telle, qu'une de ses anciennes blessures à la jambe se rouvrit, et que ne pouvant plus se sou-

(1) Xavier Raymond, p. 520.

tenir, il avait demandé un cheval pour continuer la lutte. Ce fut seulement quand la plupart des siens eurent péri ou battu en retraite, qu'il songea à rentrer dans la place. Mais entre la première et la seconde enceinte, une balle l'atteignit au côté droit. Un détachement anglais occupait déjà l'issue intérieure du passage où se ruaient une foule de fuyards; pris dans cette cohue, qu'il cherche en vain à percer, et que le feu du dedans refoule sur le feu du dehors, Tippoo reçoit une seconde blessure; son cheval, atteint en même temps, se cabre et se renverse sur lui. Relevé par quelques serviteurs fidèles qui le placent sur un palanquin, il est renversé de nouveau par les ondulations de la foule et, cette fois, demeure sous les pieds des vivants et les débris des morts. Ce fut là que deux soldats anglais l'aperçurent. Tenté par la richesse de son baudrier, l'un d'eux veut s'approprier ce butin; le mourant fait un dernier effort, se relève à demi, et porte au soldat un coup de sabre qui le blesse au genou; l'agresseur furieux, appuie son mousquet sur la tempe du sultan et lui fait sauter la cervelle (1)....

Ainsi tomba le rival le plus à craindre et l'ennemi le plus acharné de la domination anglaise dans l'Inde (2).

Quand la place se rendit, le général Harris était sur le point de manquer de vivres. Il lui en restait à peine pour aller jusqu'au 6, et un convoi annoncé depuis longtemps déjà n'était attendu que le 13 (3).

---

(1) Voir le récit du major Allan lui-même, donné par le colonel Beatson dans ses *Narrative of the operations of le army under lieutenant general Harris and of the siege of Seringapatam.*

(2) Le siége, terminé par ce fait glorieux, coûta aux alliés, d'après les rapports officiels, 322 morts et 1,087 blessés (122 hommes étaient manquants). On évalue à 8,000 hommes les pertes des assiégés.

(3) Barchou de Penhoen, t. IV, p. 367.

Malcolm raconte qu'ayant salué, le jour de l'assaut, le vieux général Harris du titre de vainqueur de Seringapatam, celui-ci répondit : « Ce n'est pas le moment de faire des compliments, nous avons un sérieux ouvrage sur les bras. Ne voyez-vous pas que cette sentinelle anglaise, de faction devant ma tente, est si faible par manque de nourriture qu'un cipaye pourrait la renverser. Nous devons prendre le fort ou périr dans l'entreprise. »

Si le général en chef avait donné l'assaut pendant la nuit (comme pour le *Pettah du sultan*), ou si Tippoo-Sahib, au lieu de faire le coup de feu, avait agi en véritable général, il est probable que l'expédition n'aurait pas réussi. Mais fort heureusement pour Harris, l'esprit du sultan était à cette époque sujet à d'étranges dérangements. L'auteur de l'*Asiatic register* prétend même que ses facultés mentales étaient complétement annihilées, et M. Barchou de Penhoën constate (1), à l'appui de cette version, que, dans la dernière période du siége, Tippoo consulta fréquemment les astrologues, et buvait de l'eau dans un vase de marbre noir pour conjurer l'adversité.

On trouva dans les archives du sultan des preuves manifestes de sa trahison. Il avait écrit à la république française : « Si vous voulez m'aider, sous peu il n'y aura plus un An- « glais dans l'Inde.... Les ressorts que je fais agir met- « tront en mouvement tout le pays. »

On découvrit également les procès-verbaux d'un club républicain fondé à Séringapatam par quelques démocrates français, à la tête desquels se trouvait un ancien corsaire, du nom de Repaud.

En face du palais du plus grand despote de l'Orient, on avait juré haine à tous les souverains, *le citoyen Tippoo excepté*, et le bonnet rouge avait été élevé sur une perche, dans une ville asiatique habitée par des esclaves (2)!

La possession de Séringapatam assurait à la colonie un excellent point d'appui, en cas d'expédition dans le Malabar et le Cannara.

On trouva dans cette place tous les trésors et toutes les ressources militaires du sultan : un arsenal et une fonderie,

---

(1) T. VI, page 357.
(2) Voir WOOD : *Review, origin, progress and result of the late decisive war in Mysore* ; London, 1800.

451 canons en bronze, 478 en fer (1), 520,000 livres de poudre, 424,000 boulets, etc.

M. Gordon estime la valeur de l'argent, des bijoux, des objets de luxe, des éléphants, des chevaux et des chameaux, pris dans la capitale du Mysore, à 45,580,350 pagodes (star pagodas); et cependant d'immenses richesses avaient été livrées au pillage. Longtemps après le siége, dit Price, on voyait encore des soldats vendre dans les bazars, pour une bouteille d'eau de vie, les perles les plus précieuses.

La nouvelle de cette conquête arriva en Angleterre presqu'en même temps que celle de la levée du siége de Saint-Jean d'Acre.

Toutes les craintes que l'expédition d'Égypte avait fait naître s'évanouirent donc à la fois. L'empire de l'Inde était assuré par la soumission complète du Deccan et du Mysore, et la colonie se trouvait désormais en position d'étendre son influence sur tous les autres états de la Péninsule.

Le lendemain de l'assaut de Séringapatam, sir Arthur Wellesley fut nommé par le général Harris gouverneur de la place, choix convenable sous tous les rapports, mais dont le général Baird eut le droit de se plaindre, lui qui avait tant contribué au succès de l'entreprise (2), et qui s'était déjà réjoui à l'idée de commander dans la ville où le général Matthews avait été empoisonné par ordre du sultan, où lui-même avait été retenu trois années, sous la menace d'un sort pareil.

---

(1) Alison prétend que dans ces nombres n'étaient pas comprises 287 bouches à feu, en batterie sur les remparts.

(2) Hook attribue la nomination de Wellesley au désir de faire un acte agréable au gouverneur. Il est certain que Baird se plaignit de cette nomination comme il s'était plaint de ce qu'on eût donné à sir Arthur le commandement des troupes du nizâm. Mais il retira dans la suite sa lettre, et exprima ses regrets de l'avoir écrite.—Voir Gurwood t. I, p. 39 Au surplus, c'est à la demande même de Baird que Wellesley, en qualité de plus ancien colonel, avait pris le commandement de la place, dans la matinée du 5. —Voir Gurwood, t. I, p. 36.

Les amis de Baird ne laissèrent pas d'insinuer que la nomination du colonel Wellesley était l'œuvre du gouverneur général; mais dès que celui-ci fut informé des propos qui se tenaient, il écrivit au général Harris (le 7 juillet 1799) :

« Vous savez si je vous ai jamais recommandé mon « frère, et si ce serait m'obliger que de lui donner des « fonctions au détriment du service public!... Mon opi- « nion, ou plutôt la connaissance et l'expérience que j'ai de « sa discrétion, de son jugement, de son caractère et de son « intégrité sont tels, que si vous ne l'aviez pas établi à Sé- « ringapatam, je l'aurais fait de mon autorité, parce que je « le crois, sous tous les rapports, le plus apte à ce service. »

Le résultat a pleinement confirmé cette opinion et justifié le choix intelligent de Harris.

A peine nommé, le colonel Wellesley déploya une énergie et une fermeté extraordinaires pour mettre un terme au pillage et rétablir l'ordre. Le 5 à midi et demi, il écrivit au général Harris : « Je désire que vous envoyiez ici le prévôt et le « mettiez sous mes ordres. Jusqu'à ce qu'on ait pendu quel- « ques-uns des pillards, il est inutile de songer à arrêter le « pillage. » Le 6, il fit le rapport suivant : « Le pillage est « fini; les feux sont tous éteints et les habitants sont rentrés « chez eux. Je m'occupe maintenant à ensevelir les morts. »

Grâce à cette énergie et aux efforts intelligents du jeune colonel pour ramener le calme et la sécurité, les fuyards rentrèrent en ville, et les affaires reprirent leur cours habituel. Trois jours après l'assaut, les boutiques et les bazars étaient ouverts et fréquentés comme aux époques les plus florissantes de la dynastie mysorienne.

Wellesley fit enterrer Tippoo-Sahib à côté de son père Haïder-Ali, avec les honneurs dus à un souverain et à un brave soldat. L'Angleterre assura un sort magnifique aux membres de sa famille et aux principaux fonctionnaires qui l'avaient servi; elle récompensa la fidélité du nizâm et du

peschwah par des accroissements de territoire, puis elle rétablit sur le trône du Mysore l'héritier des radjahs dépossédés par Haïder-Ali (1).

La cour des directeurs fit distribuer une partie des trésors nouvellement acquis aux principaux agents dont elle voulait récompenser le zèle. A ce titre, une somme de 100,000 livres sterlings fut offerte à lord Mornington, qui la refusa tant en son nom qu'au nom de sa famille, dans une lettre qui lui fera éternellement honneur (2).

L'héritier des radjahs, affranchi par l'Angleterre de la condition misérable où Tippoo-Sahib l'avait réduit avec tous les siens, transféra le siége de son gouvernement dans la vieille cité de Mysore.

Il convenait, sous tous les rapports, à la colonie de placer sur le trône de ses ancêtres ce jeune prince encore enfant, et de rehausser, par le prestige de l'autorité légitime, le pouvoir réel et solide qu'elle exerçait sur ses États. Le véritable chef de Mysore était le colonel Wellesley, nommé par le comte de Mornington gouverneur de la partie des états du sultan que la Grande-Bretagne s'était réservée dans le partage (3).

L'attention de Wellesley se porta tout d'abord sur les

---

(1) L'Angleterre, qui s'était engagée à partager les États du sultan avec ses alliés, en raison de l'appui qu'elle en avait reçu, offrit une portion de territoire au peschwah, mais à des conditions que celui-ci, influencé alors par Scindiah, crut devoir rejeter. Cette portion fut en conséquence répartie entre la colonie et le nizâm. Il est probable que c'est afin de ne pas augmenter trop la part de ce dernier, et pour rester fidèle au principe *divide et impera* que le gouverneur général constitua en État indépendant une fraction importante de l'empire de Tippoo-Sahib. L'Angleterre obtenait ainsi la part du lion : elle garda pour elle les districts de Coimbatour et de Daraporam, les forteresses dominant les passages des montagnes qui séparent le Carnatique du Mysore, l'île et la forteresse de Sérinagapatam ; et d'un autre côté, elle mit tant d'entraves à l'autorité du nouveau radjah, enfant de cinq à six ans, qu'elle put se regarder comme maîtresse absolue de ses États.

(2) Lord Wellesley à Henri Dundas, 29 avril 1800. *Desp.*, t. II, p. 262, 263.

(3) En même temps que Wellesley reçut sa nomination, le général Harris dut retourner à la présidence ; cette nomination fut officiellement annoncée le 11 septembre : elle donnait à sir Arthur, outre le commandement des troupes, une grande autorité sur les affaires civiles. L'extrait suivant d'une lettre, écrite le 5 décembre 1804, par le major Wilks (résidant du Mysore) au gouverneur de Fort-Saint-George, montre de quelle manière Wellesley s'acquitta de ses devoirs. « The cordial and efficient support affordered by the hon : major-general Wel-

moyens de pacifier et de défendre le nouveau territoire. « Il « est impossible, écrivit-il à lord Clive (1), d'obtenir ces résul-« tats avec le système de faibles garnisons éparses, d'après « lequel nous avons procédé jusqu'à présent ; ce système doit « être changé. Ni le nouveau territoire ni l'ancien ne peuvent « être tenus en respect par des troupes dispersées dans des « forts qu'elles ne sauraient abandonner sans danger. Le « système que je recommanderais consisterait à ne mettre de « garnisons que dans les postes qui nous sont indispensables, « et à garder toujours en campagne deux ou trois régiments « européens, toute la cavalerie et un corps d'infanterie indi-« gène aussi considérable que possible. »

Wellesley, en cherchant à faire prévaloir cette opinion, montra dès lors qu'il avait des idées plus justes sur l'occupation militaire des Indes, que n'en eurent la plupart des chefs qui le précédèrent. Mais ce qu'on doit admirer surtout en lui, c'est la facilité avec laquelle il se mit à la hauteur des fonctions administratives et politiques dont le gouverneur l'avait chargé.

La volumineuse correspondance qu'il a laissée prouve que les intérêts locaux et les moindres détails du gouvernement civil occupaient son attention à l'égal des choses militaires, et qu'il avait une aptitude aussi remarquable pour les unes que pour les autres. Le pouvoir discrétionnaire dont il fut investi lui donna le moyen d'acquérir promptement une expérience qui développa et mûrit ses dispositions naturelles pour l'organisation civile et le commandement militaire. Son esprit ferme et conciliant, sa justice, sa bonté, son respect pour les usages établis et les objets consacrés par le culte

---

« lesley to the government of Mysore, on all occasions, even during his absence, has not « only prevented inconvenience but has perhaps been essential to the prosperity of the « country. »

(1) Gouverneur de Madras.

musulman, lui attirèrent l'estime et la confiance des populations.

Le fait suivant montre dans quel esprit les affaires du gouvernement étaient conduites. Wellesley avait établi sa résidence dans le palais de Dowlat, sur l'un des murs duquel se trouvaient peints différents épisodes de la défaite du colonel Baily. Quoique ces peintures lui rappelassent à la fois un cruel échec essuyé par les armées britanniques et les tortures horribles que le sultan avait infligées à de braves officiers, faits prisonniers dans cette circonstance, il voulut qu'on les respectât, et il fit même réparer l'une d'elles à ses frais (1).

Le gouverneur général témoigna hautement sa satisfaction pour cette politique généreuse et libérale. Dans une de ses lettres, datée du 6 juin 1800, il écrivit à sir Arthur : « Votre « conduite dans le Mysore a assuré votre position et votre « avancement pour le reste de votre vie. »

Ce fut en qualité de gouverneur et de commandant en chef de l'armée d'occupation que Wellesley réprima avec tant de succès une révolte suscitée par d'Hoondiah Waugh. Cet aventurier mahratte, enchaîné par Tippoo-Sahib, pour actes de brigandage exercés dans le Mysore, avait été relâché, ainsi que les autres prisonniers, après l'assaut de Seringapatam. Actif et remuant, comme tous les chefs de parti, il se trouva bientôt à la tête d'une de ces armées nomades qui, dans l'Inde, parviennent quelquefois à renverser les plus grands États. Le noyau de cette horde se composait des restes dispersés de l'armée de Tippoo et des soldats licenciés de toutes les ar-

(1) MAXWELL, t. I, p. 92.

mées indigènes, que la colonie avait refusé de maintenir dans les États nouvellement soumis.

Après avoir pillé la riche province de Bednore, d'Hoondiah avait été battu, en plusieurs rencontres, par les colonels Stevenson et Dalrymple, et forcé, en dernier lieu, de se réfugier dans un État de la confédération mahratte, où les Anglais n'avaient pas le droit de le suivre. Mais à peine eut-il mis le pied sur ce territoire neutre, qu'un détachement de l'armée du peschwah se jeta sur son camp et le mit en déroute.

L'année suivante, d'Hoondiah recruta de nouveaux aventuriers, s'empara de quelques forteresses et arbora hautement le drapeau de la révolte. Déjà plus de 40,000 *Brinjarries*, attirés par l'appât du butin, s'étaient déclarés pour lui. Cet exemple pouvait devenir contagieux, dans un pays où il est toujours facile de provoquer des soulèvements. Wellesley demanda en conséquence (le 29 mai), à son frère, l'autorisation de poursuivre d'Hoondiah avec des forces considérables, jusque sur le territoire mahratte.

Le comte de Mornington ayant accepté cette proposition, toutes les troupes disponibles du Mysore furent réunies sur le Toombudra. Il fallut assez de temps pour mettre ces troupes en état de franchir la rivière et de commencer les hostilités, car ce n'était pas une opération facile que d'atteindre et de débusquer de leurs fortes positions des bandes si nombreuses de pillards, ne reculant devant aucun obstacle, ayant une connaissance parfaite du pays, se déplaçant avec une extrême rapidité et faisant usage de tous les moyens que les droits de la guerre interdisent aux armées des peuples civilisés. Au moment de commencer cette opération avec des chances si peu assurées, tant de fatigues et de misères en perspective, un Indien vint offrir à Wellesley de terminer la guerre par un coup de poignard. Il rejeta noblement cette offre. « Promettre, » dit-il par une proclamation, « une récompense publique, pour la tête d'un homme,

« ou conclure un engagement secret pour s'en défaire, sont « deux choses différentes : un officier, à la tête d'un corps de « troupes, peut, à mon sens, faire l'une de ces choses, mais « il doit s'abstenir de l'autre (1). »

Cependant d'Hoondiah marchait rapidement dans la voie où Haïder-Ali avait trouvé le pouvoir et la fortune. Ses adhérents augmentaient chaque jour, et un succès récent (2), obtenu sur un corps de cavalerie mahratte, avait exalté le moral de son armée à un point extraordinaire. Il s'appelait le *roi du monde* et se croyait assez puissant pour chasser les Anglais de l'Inde.

Mais Wellesley, avec un corps d'infanterie légère, deux régiments de dragons anglais et deux régiments de dragons indigènes, allait arrêter dans son essor cette insolente majesté. Il quitta les bords de la Toombudra, le 26 juin, et, le lendemain, enleva le fort de Bednore, dont la garnison, estimée à 500 hommes, fut presque tout entière passée au fil de l'épée (3) ; Hoondgul (4), Dummul (5) et autres points fortifiés furent pris de la même manière.

Chemin faisant, l'armée anglaise rallia quelques petits corps mahrattes qui avaient eu cruellement à souffrir de la conduite des brigands. L'armée de d'Hoondiah, au contraire, s'affaiblit tous les jours par l'effet de la désertion et des fatigues. Quoique poursuivie dans trois directions différentes, par la colonne du général en chef, par celle du colonel Stevenson et par celle du colonel Bowser, elle n'avait pas encore pu être atteinte.

Wellesley, cependant, marchait avec une rapidité extrême,

(1) Au lieutenant colonel Close : 8 juillet 1800. Lettre écrite du camp situé sur la rive droite de la Werdah.

(2) Ce succès avait été remporté le 30 juin 1800 sur Gokiah, chef mahratte, qui perdit la vie dans le combat.

(3) Lettre du 28 juin au lieutenant-colonel Close.

(4) Prise le 14 juillet.

(5) Prise le 26 juillet.

et dont on n'avait pas eu d'exemple jusque-là dans l'Inde. Ses troupes faisaient souvent 25 à 30 milles par jour, sous un soleil brûlant et dans une contrée de plaines arides et sablonneuses. Mais l'ennemi se retirait avec non moins d'agilité à son approche, et semblait vouloir traîner la guerre en longueur. Pour éviter les effets de cette dangereuse tactique, sir Arthur chercha à surprendre d'Hoondiah, en profitant de toutes les ressources du terrain.

Le 29 juillet, on l'informa que la principale division de l'ennemi était à Manowly, petit fort sur la Malpoorba. Il se porta aussitôt de ce côté avec sa cavalerie et, le lendemain 30, se jeta à l'improviste sur les brigands, qu'il culbuta dans la rivière.

Il y avait là 5,000 hommes environ (1), commandés par un des lieutenants de d'Hoondiah. Un éléphant, plusieurs chameaux, des femmes et des enfants tombèrent entre les mains du vainqueur. Les canons seuls échappèrent, à cause de la précaution qu'on avait eue de les envoyer à temps sur la rive gauche; mais, le lendemain matin, Wellesley donna à quelques soldats anglais l'ordre d'aller les prendre, en traversant la rivière à la nage, rapide et très-large en cet endroit. Ils trouvèrent sur l'autre bord une chaloupe dans laquelle ils ramenèrent les six canons, que le général en chef donna aux corps mahrattes sous ses ordres. Le fort était abandonné et l'ennemi en pleine retraite.

Wellesley, à cause de la fatigue des troupes et de l'obscurité, n'avait pu donner la chasse aux brigands immédiatement après le combat.

Il retourna au camp pour chercher le reste de son armée, ses bagages et son matériel (2), et il se remit aussitôt en route vers la Malpoorba, qu'il passa le 3 septembre. Deux jours après il entra sur le territoire du nizâm.

(1) MAC FARLANE, p. 18.
(2) Voir la lettre du 31 juillet 1800 au lieutenant-colonel Close.

Le 10, il surprit d'Hoondiah au moment où celui-ci cherchait à se jeter entre le gros de l'armée anglaise et la cavalerie indigène. Le chef des brigands n'avait alors avec lui que 5,000 hommes de troupes à cheval. Jugeant l'occasion favorable, Wellesley, sans attendre la colonne de Stevenson, qui opérait de concert avec la sienne, donna aux quatre régiments de cavalerie qu'il avait sous la main, l'ordre de charger (1). Il dut former ces régiments sur une seule ligne pour égaler en longueur le front de l'ennemi. D'Hoondiah occupait une forte position dont la gauche était couverte par le village et le rocher de Conahgull. Il avait quatre fois plus de troupes que Wellesley ; mais telle fut l'impétuosité de la cavalerie anglaise, que toute l'armée mahratte fut mise en déroute et poursuivie à une distance de plusieurs milles (2).

Le colonel Wellesley avait conduit la charge en personne. Parmi les morts se trouvait le cadavre de d'Hoondiah, que les soldats traînèrent au camp sur un affût de canon, en signe de triomphe. Le fils de ce chef célèbre, découvert dans une voiture de bagage, fut recueilli par les soins du colonel anglais, qui se chargea de son éducation et veilla sur lui, même après qu'il eut quitté l'Inde (3).

L'heureux succès de cette entreprise donna à sir Arthur une grande réputation de courage et de fermeté. Un mois au-

---

(1) Ces quatre régiments, dont deux indigènes, ne formaient qu'un effectif de 1,200 combattants.

(2) *Rapport à l'adjudant général de l'armée de Fort-Saint-George*, 10 septembre 1800 : « A « la suite de ce combat, dit Wellesley, toute l'armée de d'Hoondiah fut dispersée et éparpil- « lée par tout le pays. »

Voir aussi la lettre du 11 septembre au lieutenant-colonel Close, et celle du même jour au major Munro, où sir Arthur décrit en style plaisant la déconfiture de *Sa Majesté le roi des deux mondes*.

(3) « Vous savez que, depuis quelques années, je prenais soin de Salabuthkhan, le fils sup- « posé ou adoptif de d'Hoondiah Waugh : je lui ai donné une certaine somme et l'ai placé « sous la tutelle de la cour de Seringapalam. Je vous prie de le prendre plus tard au service « du radjah, si vous le jugez digne de votre bienveillance. » Lettre du 2 mars 1805, de sir Arthur Wellesley, à Purnea Dewan, premier ministre du radjah de Mysore. Salabuthkhan est mort du choléra en 1822, au service du radjah.

paravant, le 13 mai 1800, le gouverneur général lui avait proposé le commandement des troupes destinées à faire, sous la haute direction de l'amiral Rainier, une attaque contre l'île de Batavia. Le colonel Wellesley eût été fort heureux de prendre part à cette expédition, dont le roi lui-même avait tracé le plan; mais, dans la situation où se trouvait le Mysore, il crut, avant de prendre une résolution, devoir demander à lord Clive, gouverneur de Fort-Saint-George, s'il pouvait consentir à son départ (1). Lord Clive, à la suite de cette communication, pria instamment le comte de Mornington de faire un autre choix, et de laisser sir Arthur dans sa position à Seringapatam. Le colonel Close, résident britannique auprès du radjah nouvellement installé, écrivit dans le même sens; et le résultat de cette double démarche fut que le gouverneur général permit à Wellesley d'achever la pacification du Mysore, ainsi qu'il en avait exprimé le désir.

Cependant les craintes qu'avaient fait naître l'expédition d'Égypte n'étaient pas entièrement calmées.

On sait que le but principal de cette expédition, l'une des plus utiles que la France ait entreprises, « était de faire partir des bords de la mer Rouge, comme base d'opération, une armée de 50,000 hommes, de jeter cette armée sur l'Indus, et de soulever ensuite les Mahrattes, les Indous, les Musulmans, en un mot, tous les peuples opprimés de ces vastes contrées(2). »

---

(1) Voir la lettre du 29 mai 1800.

(2) JOMINI : *Napoléon au tribunal de César.* Montholon entre dans de plus grands détails ; il affirme que l'intention de Bonaparte était de porter sur l'Indus 60,000 hommes, dont 30,000 européens avec 10,000 chevaux et 50,000 chameaux ; des provisions pour cinquante à soixante jours ; de l'eau pour cinq à six jours, et un train d'artillerie de 150 pièces, avec un double approvisionnement.

Cette armée aurait atteint l'Indus en quatre mois.

La conquête de l'Égypte ramenait, d'ailleurs, dans la Méditerranée le commerce de l'Orient, rendait à cette contrée son ancienne destination, qui était de servir d'entrepôt à l'Europe et à l'Asie, et assurait à la France un contre-poids à la suprématie de l'Angleterre, une colonie plus fertile, plus heureusement située, plus facile à gouverner que l'Indostan, et, dans tous les cas, une station militaire propre à servir un jour de base d'opération à ses armées contre la péninsule indienne.

Justement alarmée de l'influence que ces avantages donneraient à sa rivale, la Grande-Bretagne embarqua pour l'Égypte un corps de 20 à 22,000 hommes, commandé par le général Abercromby. Ce corps avait ordre de se porter sur le Nil et de se concerter avec l'armée du grand vizir, prête à déboucher de la Syrie, et avec les troupes du général Baird (1), qui devaient arriver de Bombay à Cosséir, dans la mer Rouge. Ces troupes avaient eu primitivement pour chef Arthur Wellesley. La circonstance qui mit à leur tête un autre officier mérite d'être rappelée comme très-honorable pour le futur héros de l'Angleterre.

Dès le mois de décembre 1800, un corps d'environ cinq mille hommes avait été réuni à Trincomalée, dans l'île de Ceylan; le gouverneur général ne savait pas encore au juste s'il dirigerait ce corps sur Batavia ou sur l'Ile de France. En attendant qu'il se décidât pour l'une ou pour l'autre de ces deux expéditions, il envoya son frère à Trincomalée pour se concerter avec l'amiral Rainier, chargé du commandement des forces navales (2). Sir Arthur fut à son poste dès la fin de décembre (3), et il travailla activement au succès de l'entre-

(1) L'armée du grand vizir était forte de 30,000 hommes; le corps de Baird se composait de 7,000 cipayes d'après les uns, de 5,000, d'après les autres.

(2) Voir la lettre du 1er décembre 1800, où le comte de Mornington développe les raisons qui l'engagèrent à donner le commandement à sir Arthur plutôt qu'à tout autre officier.

(3) Voir la lettre du 19 décembre, par laquelle il donne avis de sa nomination au général Braithwaite, commandant l'armée de Fort-Saint-George.

prise; mais son collègue de la marine ne montra pas à beaucoup près autant d'ardeur; c'est du moins ce qui résulte d'une lettre que sir Arthur adressa le 22 janvier, au comte de Mornington : « Voilà bientôt un mois, » dit-il, « que je suis ici, « et jusqu'à présent je n'ai reçu de nouvelles ni de l'amiral, « ni de M. Stokes. »

A cette époque, le gouverneur reçut du ministère anglais des ordres qui l'obligèrent à différer les expéditions projetées, et à faire partir les troupes de Trincomalée pour l'Égypte. Il écrivit immédiatement dans ce sens à sir Arthur, qui reçut sa lettre le 6 février (1). Les instructions venues de Londres portaient que l'on devait s'emparer des forts et des points occupés par les Français sur les côtes de la mer Rouge, presser les indigènes de la haute Égypte de se mettre en campagne contre eux et seconder les opérations de ces indigènes, en leur fournissant des armes et des munitions, ou en leur adjoignant soit une partie, soit la totalité des troupes expéditionnaires. Persuadé que pour atteindre ce but il fallait agir avec promptitude, Wellesley crut devoir anticiper sur les ordres du gouverneur et se rendre immédiatement à Bombay, où, dans tous les cas, il devait relâcher pour embarquer des vivres (2). Mais cette résolution, quoique justifiée par l'impossibilité de trouver ailleurs les provisions dont on avait besoin (3), et par la nécessité de venir promptement en aide au corps d'Abercromby, n'obtint ni l'approbation de Frédéric North (4), gouverneur de Ceylan, ni celle du comte de Mornington, qui, par sa lettre du 3 mars, demanda des explications catégoriques au chef de l'expédition.

(1) Voir la lettre du 21 février 1801 de sir Arthur au général Baird.

(2) Wellesley était arrivé à Trincomalée le 24 décembre, il en partit le 15 février. — Voir sa lettre du 14 février à l'amiral Rainier.

(3) Voir la lettre du 16 février de sir Arthur au général Baird.

(4) Voir la lettre de Wellesley au gouverneur de Ceylan, du 18 février 1801.

Wellesley n'éprouva aucun embarras à fournir ces explications, et il paraît d'ailleurs que le comte les trouva satisfaisantes, puisque, par sa lettre du 28, il approuva complétement la résolution qu'avait prise son frère de quitter Trincomalée, résolution justifiée par les circonstances, mais pouvant, disait-il, *devenir un précédent funeste.*

En arrivant à Bombay, sir Arthur reçut une lettre datée du 10 février, par laquelle Mornington l'informait que le général Baird était chargé de prendre le commandement des troupes. Dans une lettre postérieure (1), le comte, pour adoucir l'effet de cette résolution inattendue (2), permettait à son frère de reprendre son commandement du Mysore, s'il avait de la répugnance à servir en sous-ordre; toutefois, il l'engageait à ne pas refuser légèrement le poste qui lui avait été assigné, et dans lequel il pouvait rendre de grands services.

« Je crois, » dit Mornington, « que vous satisferez mieux « aux exigences de vos devoirs publics et maintiendrez « mieux la réputation de votre caractère officiel (*public « spirit*) en servant gaiement et avec zèle dans votre position « actuelle. »

Wellesley avait la conscience d'avoir fait son devoir en militaire intelligent, et il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les véritables motifs de sa disgrâce (3), rendue plus

---

(1) Du 3 mars 1801.

(2) Il faut faire observer, toutefois, que déjà, le 24 janvier (quand il n'était pas encore question d'envoyer l'expédition en Égypte), sir Arthur avait été informé que le général Baird avait le commandement des troupes. C'est ce qui résulte de la lettre écrite, le 21 février, par Wellesley au général Baird lui-même. — Voir GURWOOD, t. I, p. 297.

(3) « J'ignore entièrement les circonstances qui ont été cause de mon remplacement dans « le commandement des troupes; mais je pense que le gouverneur général a trouvé qu'il ne « pouvait pas résister aux réclamations du général Baird. Vous savez, je crois, que j'ai toujours « pensé que le général Baird n'avait pas été favorablement traité, quand je fus appelé au com« mandement. Mais je ne crois pas qu'il fût convenable de me faire éprouver un désappoin« tement pire que le sien, afin de lui ôter tout motif de se plaindre. » (Lettre de sir Arthur au colonel Champagne : Bombay, 11 avril 1801.)

pénible encore par le souvenir d'anciens démêlés qu'il avait eus avec le général Baird; ce nonobstant, il refoula dans son cœur tout sentiment hostile, et prit la noble résolution de demeurer à son poste et de seconder de tout son pouvoir un homme qui l'avait desservi, mais qui en définitive était honoré de la confiance du gouvernement anglais. Ce fut à cette occasion qu'il écrivit à son frère Henri : « Mes précédentes lettres « vous auront fait voir combien cette résolution m'a coûté; « mais je n'ai jamais eu beaucoup d'estime pour celui qui « ne sait pas, comme homme public, faire le sacrifice de « ses vues et de ses convenances particulières, lorsque cela « est nécessaire (1). »

Le jour même où il fit cette noble déclaration, la fièvre le saisit et le mit dans l'impossibilité de partir. Il donna dans cette circonstance une nouvelle preuve de désintéressement et de patriotisme, en adressant au général Baird un mémoire (2) renfermant ses idées et ses vues sur les opérations projetées, ainsi qu'une foule de renseignements statistiques et militaires recueillis dans l'intérêt de l'expédition à l'époque où il croyait en avoir le commandement. « J'espère » dit-il « en informant son frère de l'envoi de ce mémorandum, « que maintenant « les affaires seront conduites d'une manière satisfaisante. « J'ai travaillé, comme un nègre, jusqu'à ce moment, tout « malade que j'étais (3). » Cependant Baird, ainsi que Wellesley l'avait prévu, ne put gagner les côtes de la mer Rouge en temps opportun pour agir de concert avec

(1) Bombay, 25 mars 1801. Dans cette même lettre, il exprime la crainte que Baird n'arrive trop tard et que l'expédition ne manque son but.

(2) On trouve dans ce mémoire des idées justes et profondes sur l'occupation de l'Égypte par l'armée française.

(3) Bombay, le 8 avril. La lettre au général Baird est du 9. On lit dans une missive confidentielle de sir Arthur Wellesley à son frère : « Je suis loin d'être satisfait de la manière « dont le gouvernement m'a traité dans cette occasion ; néanmoins, je n'ai perdu ni ma « santé, ni mon courage, ni ma bonne humeur. Il est donc inutile de parler d'une chose dont « je ne veux garder aucun souvenir. »

Abercromby (1). Le grand coup était porté quand il arriva; sa présence ne fut utile que pour hâter la reddition du Caire, suivie de près par l'évacuation d'Alexandrie et de toute l'Égypte.

(1) Baird était arrivé seulement le 30 mars à Bombay. — Voir la lettre du 31 mars, de Wellesley au comte de Mornington.

CHAPITRE III.

GUERRE DES MAHRATTES.

1803-1804.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE :

Guerre des Mahrattes. — Comment sir Arthur Wellesley se prépare à cette guerre. — Plan de campagne. — Rétablissement du peschwah sur le trône de Poonah. — Siége d'Ahmednuggur. — Bataille d'Assye. — Siéges de Burhampoor et d'Assirghur. — Négociation avec Scindiah. — Bataille d'Argaum. — Siége de Gawilghur. — Négociations avec Scindiah et le radjah de Berar. — Traités de paix. — Expédition contre une bande de brigands. — Wellesley demande à retourner en Angleterre. — Témoignages de reconnaissance et d'admiration qu'il reçoit en partant.

Wellesley, guéri de la fièvre, était retourné à Seringapatham, où l'on s'attendait à une guerre prochaine contre les Mahrattes.

Ces peuples turbulents et barbares s'étaient emparés, au commencement du XVIIIe siècle, de la plus grande partie de l'empire du Mogol (1), empire jadis célèbre et qui maintenant tombait en ruines, par la faiblesse et l'incapacité des descendants de Timour.

(1) L'empire mahratte avait été fondé vers 1674 par Sevadjée, soldat d'aventure au service du roi de Visapour. Le noyau de cet empire fut une ancienne tribu du Deccan, originaire des montagnes du Mahrat (dans le Visapour). A l'époque où nous sommes arrivés, la domination des Mahrattes s'étendait sur un territoire habité par 40 millions d'habitants.

L'Angleterre, à prix d'argent, par ruse ou par violence, était parvenue à détacher quelques parties de cet empire; d'autres s'étaient déclarées indépendantes et formaient une sorte de confédération analogue à celle de l'Allemagne. L'empereur mogol était le chef de cette confédération; mais, en réalité, il n'avait aucun pouvoir ni aucun prestige. Livré aux plaisirs d'une vie efféminée, il subissait avec indifférence la domination de son premier ministre ou *peschwah*, espèce de majordome héréditaire qui résidait à Poonah, et concluait, en sa qualité de chef d'une oligarchie de petits États confédérés, tous les traités des Mahrattes avec la Compagnie et les princes de l'Inde (1). Cependant l'autorité de ce ministre, à l'époque dont il s'agit, était plutôt nominale que réelle, puisque les principaux chefs de la confédération jouissaient d'une indépendance absolue, et qu'ils ne voulaient plus reconnaître la suprématie de la cour de Poonah. Trois d'entre eux, le radjah de Berar, Holkar et Scindiah s'élevaient au-dessus de tous les autres et se montraient particulièrement jaloux de leur autorité. Le plus redoutable, à tous égards, était Dowlut-Rao (2), neveu de ce célèbre Maadjée Scindiah qui, sous le masque d'une feinte soumission aux empereurs mogols, avait étendu son autorité d'Agra jusqu'à la Sudledje, c'est-à-dire sur tout le nord-ouest de l'Indostan (3). Rusé et ambitieux comme son prédécesseur, Dowlut-Rao ne chercha qu'à étendre les bornes de son empire. C'était, de nom, le sujet et, de fait, le maître du malheureux empereur Shah-Alum; l'ami ostensible, et l'ennemi secret de son rival Holkar; le serviteur apparent, et l'oppresseur réel des États voisins (4). Il se prétendait le soutien du trône chancelant du peschwah et n'aspirait

---

(1) Cantu, *Histoire universelle*, t. XVII.

(2) Il avait établi le siége de son pouvoir à Ongein, dans le district de Malwâ.

(3) L'Angleterre avait reconnu Maadjée comme prince indépendant en 1782: Dowlut-Rao lui succéda en 1794.

(4) *Auber's Rise and progress of the British Power in India*, t. II, p. 272, 277.

qu'à le renverser. Homme nul, au témoignage de Wellesley (1), mais doué d'une énergie rare, et comme tous les Mahrattes avide de pouvoir et de célébrité, il ne visait à rien moins qu'à la conquête de l'Indoustan.

Le hasard avait amené (en 1784) à Ougein un officier savoyard, nommé Leborgne ou de Boigne, qui, après avoir servi la Russie et la Compagnie anglaise, vint chez Maadjée organiser à l'européenne seize bataillons d'infanterie mahrattes. Parmi les aventuriers admis dans cette armée, se trouvait Perron, sous-officier de marine, échappé à l'escadre de Suffren (2). Dowlut-Rao avait en outre 18,000 hommes de bonne cavalerie et 200 pièces de canon (3). Cette armée, la plus forte et la mieux organisée de l'Inde, était conduite par des officiers européens.

Le radjah de Berar commandait sur tout le territoire qui s'étend depuis la côte occidentale du golfe de Bengale jusqu'aux domaines du nizâm.

Sa capitale était Nagpoor, et il pouvait mettre sur pied 20,000 hommes de cavalerie disciplinée et 10,000 hommes d'infanterie.

Holkar, issu d'une tribu de bergers, était le chef d'un territoire situé entre les États de Scindiah et le comptoir de Bombay; son armée, composée principalement de cavalerie, s'élevait à 80,000 hommes (4). Il était très-jaloux de l'ascendent que Scindiah exerçait à Poonah. En 1802, trouvant l'occasion d'écraser ce rival incommode, il passa la Nerbudda et marcha sur Poonah, où il battit, le 25 octobre, les armées réunies de Scindiah et du peschwah. A la suite de cet

(1) Au major Malcolm, 7 janvier 1804.

(2) Petit de Baroncourt, p. 467.

(3) D'après Maxwell et Gurwood, l'armée régulière de Scindiah comptait, au moment du départ de de Boigne (1796) 38,000 hommes d'infanterie, 8,000 hommes de cavalerie, 120 canons en fer et plus de 150 en bronze. D'après Barchou de Penhoën, Maadjée avait, dans les derniers temps de son règne, 16 bataillons, 10,000 chevaux et 500 canons.

(4) Holkar avait établi sa résidence à Indore, dans le district de Malwa.

échec, Badge-Rao (1) fut obligé d'abandonner sa capitale, de chercher un refuge à Bassein et d'implorer la protection de la Compagnie.

Il ne fallait rien moins qu'un pareil concours de circonstances pour l'amener à faire cette démarche, devant laquelle il avait toujours reculé (2), par la crainte de se brouiller avec Scindiah et Holkar, et de favoriser le rapide développement de la puissance britannique dont il était jaloux.

La Compagnie, débarrassée par l'évacuation de l'Égypte du danger le plus grave qui eût menacé l'Inde, trouva que le moment était venu de dissoudre la confédération mahratte, en profitant de la division momentanée de ses chefs. Déjà, au temps de Warren Hastings, elle avait cherché à établir sur cette confédération une influence analogne à celle que lui assura lord Clive sur l'empire du Mogol; mais aucune de ses tentatives n'avait abouti à un résultat satisfaisant. Il était réservé à lord Wellesley d'atteindre le but d'une manière complète, malgré les instructions du Parlement, qui déclaraient contraires à l'honneur et à la politique anglaise toute conquête ou alliance offensive avec les princes indiens (3). Habile à profiter des circonstances, le gouverneur accueillit avec empressement le peschwah fugitif; il lui donna même un vaisseau pour se rendre à Bombay, en attendant qu'on pût le replacer sur son trône. A partir de ce moment, Badge-

(1) C'était le nom du peschwab.

(2) Le comte de Mornington avait échoué peu de temps auparavant dans une démarche auprès du peschwab pour l'engager à recevoir un corps de troupes auxiliaires.

(3) Le Parlement, indigné des violences commises par Clive, Hastings et autres gouverneurs généraux, avait plusieurs fois, et notamment à propos du bill de 1783 (qui réforma l'administration coloniale) exprimé le vœu que la colonie s'abstint de toute agression injuste. Mais cette recommandation ne fut jamais suivie, parce que la guerre était une condition d'existence de l'établissement des Indes. Lord Clive ne l'avait sauvé qu'en prenant l'offensive, et plusieurs de ses successeurs se virent obligés d'en faire autant, malgré leur désir de conserver la paix. Cela devait être. « Chaque contrée soumise, dit Cantu, avait un État voisin « qui devenait immédiatement ennemi et attaquait s'il n'était attaqué. Battu une fois, il réu- « nissait d'autres troupes et revenait à la charge ; de là nécessité de le détruire et de se « trouver ainsi en contact avec un nouveau voisin, qui devenait un nouvel ennemi. » — *Histoire universelle*, t. XVII.

Rao devint l'allié, ou plutôt l'instrument de la Grande-Bretagne.

Le 13 décembre 1802, ce prince conclut avec elle le célèbre traité de Bassein, dont les clauses importantes stipulaient l'admission dans les États du peshwach d'une armée de 6,000 hommes, la cession d'un territoire suffisant à l'entretien de cette troupe, l'engagement de ne plus faire la guerre sans le consentement de la Compagnie, enfin l'obligation de se soumettre à son arbitrage pour tous les différends qui pourraient surgir avec les États voisins (1).

Ce traité était un coup de maître. Il enlevait à Scindiah le principal levier de sa puissance, et l'exposait à la rivalité d'Holkar et des Anglais. La seule ressource qui lui restât fut de s'unir au radjah de Berar. Un traité d'alliance fut signé le 10 mars 1803, et aussitôt les forces des deux chefs allèrent s'établir à Bourampoor, sur les frontières du nizâm.

Scindiah ne possédait pas les talents militaires de Haïder-Aly et de Tippoo-Sahib; mais son armée était nombreuse (2), pourvue d'une artillerie redoutable et d'une cavalerie fort estimée dans l'Inde. Il pouvait en outre compter sur l'appui des forces organisées par le général français Perron sur les bords de la Jumna (3); cet officier, quoique au service de Scindiah, jouissait d'une sorte de pouvoir indépendant, que l'excellente constitution de son armée rendait de jour en jour plus menaçant. Il avait obtenu pour l'entretien de ses troupes la concession d'un vaste territoire qui s'étendait depuis la Jumna jusqu'à l'Indus, à travers le Pendjab, et comprenait

(1) Marquis Wellesley's, *Desp.*, t. III, p. 33 et 36.

(2) Elle s'élevait, à la date du 5 juillet, à 18,500 hommes de cavalerie, 11 bataillons d'infanterie, 35 bouches à feu de gros calibre et 170 pièces légères. L'armée du radjah de Berar, à la même époque, comptait 20,000 hommes de cavalerie, 6,000 d'infanterie, 35 bouches à feu et 500 pièces de montagne (*camel guns*). — Voir Maxwell, t. I, p. 132.

(3) Le général de Boigne partit en 1796 pour aller jouir en Europe de l'immense fortune qu'il avait amassée dans l'Inde. Il remit le commandement de ses troupes au général Perron, qui servait sous ses ordres. Cette armée semi-européenne s'élevait alors à plus de 20,000 hommes. Perron augmenta son effectif et l'améliora notablement.

Agra, Delhi et une grande partie du Doab. Le malheureux Schah-Alum était entièrement sous sa dépendance, et l'on pouvait craindre qu'il se servît de cette autorité pour obliger le grand-mogol à transmettre à la France les droits de la maison de Timour sur la presqu'île de l'Inde.

L'armée que Perron avait organisée avec le secours de plusieurs de ses compatriotes, s'élevait à 30,000 hommes d'infanterie et à 8,000 hommes de cavalerie, parfaitement équipés et disciplinés; elle avait près 290 bouches à feu, dont 150 en bronze (1).

On était alors au commencement de l'année 1803. Wellesley, élevé depuis l'année précédente au grade de général major, fut mis à la tête d'une partie de l'armée coloniale et chargé de rétablir l'autorité du peschwah. Les généraux plus anciens que lui désapprouvèrent ce choix et en conçurent une jalousie qu'ils ne cherchèrent point à dissimuler.

Cependant, par ses services antérieurs, par les soins qu'il avait apportés à l'organisation des troupes, et surtout par les notions exactes qu'il s'était procurées sur la topographie et les ressources du pays, sur le caractère de ses habitants, sur le système d'opérations qui devait conduire le plus sûrement au but de l'entreprise, il avait acquis des titres réels à cette préférence.

Son aptitude pour les affaires politiques et l'habileté avec laquelle il savait découvrir la vérité au milieu des plus vastes intrigues le rendaient d'ailleurs essentiellement propre aux guerres de l'Inde, qui exigent des généraux hommes d'État, financiers et diplomates.

Les nombreuses occasions que lui fournirent ces guerres de lutter contre la mauvaise foi des princes indigènes, la corruption des ministres, la barbarie des populations et la

(1) MALCOLM, *Political history of India*, p. 308.

haine tantôt apparente, tantôt cachée que provoquait le rapide développement de la puissance anglaise, le préparèrent merveilleusement au rôle difficile que l'avenir lui réservait dans la Péninsule.

Il était heureux toutefois que Wellesley eût alors à côté de lui, pour faire valoir ses titres et mettre en relief ses qualités brillantes, un homme aussi résolu et aussi fortement attaché à la gloire de sa maison que l'illustre comte de Mornington. Sans l'appui de cette main fraternelle, il ne se serait pas élevé si vite, ni peut-être si haut. Constatons au reste que sa noble et belle conduite effaça bientôt l'impression fâcheuse que son avancement rapide avait fait naître, et qu'il emporta en quittant l'Inde l'estime de ceux mêmes auxquels il avait été préféré.

Le premier soin du jeune général fut de se bien rendre compte des intérêts politiques engagés dans la lutte, et des moyens propres à écraser Scindiah et le radjah de Berar, sans provoquer un soulèvement général des princes mahrattes. Ce soulèvement était ce qu'il y avait de plus à redouter ; car toutes les forces de la colonie n'eussent pas suffi pour dissoudre une ligue aussi formidable. On ne saurait trop admirer le jugement et la perspicacité que Wellesley apporta dans l'examen de cette affaire. Il y avait longtemps au reste qu'elle fesait l'objet de ses méditations et de sa correspondance avec les autorités du pays : « Notre but, » écrivait-il à lord Clive, dès le mois d'octobre 1800 (1), « est d'établir le « pouvoir légitime du peschwah sur l'empire mahratte. Pour « y parvenir, il faut que Scindiah soit repoussé sur son « propre territoire. Il n'est pas à supposer qu'il se laisse en- « lever sans coup férir tout ce qu'il s'est efforcé d'acquérir « pendant ces quatre ou cinq dernières années ; tous les chefs

(1) Lettre du 9 octobre.

« de la domination mahratte attendent avec la plus grande « inquiétude l'issue du conflit. Ils se joindront à l'un ou à « l'autre parti, suivant l'idée qu'ils auront de leur force res« pective, et de leurs chances de succès définitif ; et dans « le cas d'une intervention inattendue de notre part, ils « seront pour ou contre nous, suivant que nos forces l'empor« teront ou ne l'emporteront pas sur celles que nous oppo« sera Scindiah. »

En janvier 1801, sir Arthur rédigea un nouveau mémoire sur cette question, où se trouvent exposées, avec une grande netteté de vues et l'autorité de l'expérience qu'il avait acquise dans la poursuite de d'Hoondiah, les principales considérations qui servirent à rédiger le plan de la campagne de 1803.

Pour éviter le soulèvement des princes mahrattes neutres ou indécis, Wellesley demanda que l'intervention de la Compagnie, dans les premiers moments surtout, eût lieu avec un corps de troupes imposant. Il démontra aussi la nécessité de commencer la campagne dans la saison où les rivières débordent, les Indiens n'ayant pas des moyens aussi efficaces pour franchir de larges cours d'eau que l'armée coloniale. Enfin le besoin d'assurer ses derrières et d'empêcher les petits princes mahrattes de se liguer avec Scindiah et le radjah de Berar, lui fit recommander certaines précautions que les circonstances rendaient importantes, et qu'un général moins habile ou moins prudent auraient dédaignées. On le voit ici pour la première fois tel qu'il fut toute sa vie : observateur judicieux, se rendant compte des moindres difficultés, et cherchant, à force de prudence et de talent, à mettre de son côté les chances favorables, que d'autres attendent uniquement du hasard ou de la fortune.

Le plan du gouverneur général était vaste autant que hardi. Au Nord, le général Lake devait attaquer avec 14,000 hommes Delhi et le corps de Perron; au Sud, Wellesley avait l'ordre d'assaillir sur la Nerbudda les troupes de Scindiah et

du radjah de Berar avec 25,000 hommes. La division de Bombay, forte de 7,000 hommes, devait opérer par Surate et Baroda dans le Nord-Ouest, tandis qu'à l'extrémité opposée celle du général Harcourt, partie de Calcutta, s'emparerait de la riche province de Cuttack, appartenant au radjah de Berar, et dans laquelle se trouve la fameuse pagode de Yagernaut, objet d'une vénération si extraordinaire de la part des Indiens. Trois corps de réserve devaient, en outre, couvrir les possessions anglaises et alliées : l'un était chargé de garder Poonah et le peschwah, le second de prendre position sur la Kistna pour défendre le Deccan, et le troisième de s'établir à Mirzapoor et à Bénarès pour protéger la vallée du Gange.

M. Petit de Baroncourt fait observer avec raison que cette dissémination de forces, capable d'imposer aux Indiens, eût amené la ruine des troupes coloniales, si elles avaient eu affaire à des chefs expérimentés.

Dans les premiers jours du mois de mars 1803, Wellesley, avec 10,617 hommes dont 1,709 de cavalerie (2), alla rejoindre les troupes de la Compagnie à la solde du nizâm (3) et celles du peschwah, réunies sur la frontière de l'ouest. Il fit avec sa petite armée 200 lieues dans le pays des Mahrattes, non-seulement sans aucune opposition de leur part, mais en recevant d'eux tous les secours que la contrée pouvait fournir (3). Le 15 avril il rencontra l'armée du nizâm, et trois jours après il fut informé par le lieutenant Close, résident à Poonah, qu'Amrit-Rao (4) avait l'intention de brûler la ville en se reti-

---

(1) GURWOOD, t. 1, p. 421. D'après Barchou de Penhoën, Wellesley avait 9,000 hommes d'infanterie, 1,800 chevaux au service de la Compagnie et 2,300 appartenant au radjah de Mysore.

(2) Ces troupes étaient à Paraindah, sur la frontière ouest d'Hyderabad, à 116 milles de Poonah. Elles avaient pour chef le colonel Stevenson, et leur effectif, d'après Gurwood, t. 1, p. 417, s'élevait à 8,368 hommes, dont 1,018 de cavalerie.

(3) *Wellesley à lord Hobart*, 10 mai 1803.

(4) Au commencement des hostilités, Holkar avait quitté Poonah et s'était contenté d'y laisser une garnison de 1,500 hommes, sous les ordres d'Amrit-Rao, lequel à son tour évacua la ville, quand il vit arriver la cavalerie de Wellesley.

rant (1). « Sir Arthur, » dit M. Barchou de Penhoën, « déploya « dans cette occasion cette activité dont il n'a jamais cessé de « donner des preuves. Il prit avec lui seulement sa cavalerie « (moins de 4,000 hommes), fit une marche de nuit à travers « un pays difficile, ne parcourut pas moins de 60 milles en « 30 heures (2) et arriva le 20, à l'improviste, sous les murs « de Poonah » (3). Cette marche rapide sauva la ville d'une destruction imminente, et le peuple reconnaissant de ce bienfait reçut les Anglais comme des libérateurs. Wellesley prit possession de la ville et envoya le colonel Stevenson avec les forces auxiliaires du nizâm sur la Seenah, afin d'être en mesure de protéger les États du soubah du Deccan et d'appuyer au besoin la division restée à Poonah. Cette division, commandée par sir Arthur en personne, était obligée d'attendre le peschwah Badge-Rao pour le rétablir sur le trône des Mahrattes, conformément au traité de Bassein.

Badje-Rao arriva le 13 mai et prit aussitôt les rênes du gouvernement. L'obligation de régler quelques points importants retint Wellesley à Poonah jusqu'au 4 du mois suivant. Ce même jour, Stevenson traversa la Godavery, et les deux armées prirent isolément la direction d'Aurengabad. Malgré le service signalé qu'elles venaient de rendre au peschwah, elles ne tardèrent point à ressentir les effets de l'inertie et de la duplicité de ce prince, qui, après avoir sollicité leur appui, n'eut pas honte de les abandonner à elles-mêmes, sans vivres et sans ressources à 700 milles de leurs dépôts : « Nous n'avons pas « encore reçu, » écrivit leur chef, « la moindre assistance « de Poonah en quoi que ce soit. . . . . . . Les gens du « peschwah sont très-prodigues de promesses, mais très- « avares quand il s'agit de les exécuter. . . . . . Il y a abon-

(1) *Wellesley au gouverneur général*, 21 avril.
(2) *Dép. du marquis Wellesley*, t. III, p. 37 et 38. — Voir SHERER, t. I, p. 50.
(3) T. IV, p. 484.

« dance dans le pays, mais tout est enfoui, et malgré le prix « que nous offrons, nous ne pouvons avoir autre chose que ce « que nous déterrons; en sorte que nous serions beaucoup « mieux dans un pays ennemi (1) . . . . . L'absence com« plète de pouvoir et d'autorité de nos alliés, le peschawh et « le soubah du Deccan, sont les plus grandes difficultés avec « lesquelles nous aurons à lutter dans cette guerre. Chaque « killadar (gouverneur de fort) et chaque chef de village ou « de district agit d'après ses propres sentiments (2). »

Cette situation exerçait une influence fâcheuse sur l'esprit des chefs mahrattes, qui attendaient pour se prononcer que l'un des partis se montrât le plus fort (3) « Ceux du Midi, « écrivait Wellesley (4) sont tous ennemis déclarés ou secrets « du peschawh......., et les confédérés les pressent vivement « de se joindre à eux...... Nous ne pouvons nous dissimuler « que notre cause, dans cette guerre, ne soit très-impopulaire « chez ceux qui dirigent les conseils et la conduite de ces « chefs, et que chacun d'eux ne soit fortement porté par tous « les motifs d'orgueil national et de famille à s'opposer au « gouvernement anglais, dans une guerre qui renversera « nécessairement la puissance nationale des Mahrattes. »

Cependant Wellesley n'avait pas renoncé à l'espoir d'arranger les choses par voie de négociation, et c'est assurément une circonstance remarquable de la vie et du caractère du héros anglais, que ce désir d'éviter une lutte armée vers laquelle devaient l'entraîner ses goûts, ses penchants et surtout son intérêt.

« J'ai confiance, dit-il, que nos ressources ne seront pas

(1) 18 juin 1803, au lieutenant général Stuart, et 24 août au major Shawe.

(2) 20 septembre 1803, au général Campbell ; voir également les lettres du 28 septembre au major Shawe et celle du même jour au major Kirkpatrik.

(3) C'est ce qui fit dire à Wellesley : « Si nous avons une autre guerre contre les Français, « il n'y a pas de doute que nous aurons la guerre avec les Mahrattes. »
20 juin 1803, au major Malcolm.

(4) Lettre du 6 août 1803.

« au-dessous de cette guerre, cependant il est de notre devoir « envers la patrie de l'éviter, si nous pouvons le faire avec « honneur, et j'espère qu'en prenant nos mesures en temps « opportun, nous en viendrons à bout » (1).

Mais Scindiah n'avait aucun désir de faire la paix. Son hostilité au traité de Bassein et à la politique anglaise l'emporta sur son amitié pour le peschwah, sur sa haine contre Holkar. Se séparant du premier de ces chefs et se rapprochant par une alliance du dernier, il vint occuper avec ses troupes et celles du radjah de Berar une position menaçante sur les frontières du Deccan (2).

Le gouverneur général le somma d'abandonner cette position dans le plus bref délai; Scindiah, sans obtempérer à cet ordre, protesta de ses bonnes intentions et chercha visiblement à gagner du temps pour organiser ses forces et reculer les hostilités jusqu'au moment où les eaux baissent dans toutes les rivières de l'Inde.

Quand le général anglais eut acquis la preuve de ce fait, il enjoignit à Scindiah de quitter la frontière du nizâm et de se retirer dans ses cantonnements ordinaires (3). Mais à cette injonction, le chef mahratte répondit effrontément qu'il ne se retirerait que lorsque l'armée coloniale serait rentrée à Sérigapatam, à Madras et à Bombay.

Il n'y avait plus à négocier après une telle déclaration, et Wellesley écrivit en conséquence : « Je vous offrais la paix à « des conditions justes et honorables pour les deux parties; « vous avez préféré la guerre, vous en subirez toutes les « calamités (4). »

---

(1) Wellesley : 20 septembre 1803, au général Campbell.

(2) Wellesley : 25 juin 1803, au lieutenant-colonel Close.
Le 28, il écrivit à Stevenson. « Nous ne devons rien faire qui puisse amener les hostilités « ou fournir un prétexte à Scindiah, ou au radjah de Berar de les commencer. »

(3) *Le général Wellesley à Henri Wellesley*, 17 septembre 1803.

(4) Lettre du 14 juillet.

Les pouvoirs étendus que sir Arthur avait reçus de son frère lui permettaient de tenir ce langage (1). Il était obligé seulement de se conformer aux vues générales du gouverneur et de prévenir Lake de tout ce qu'il avait résolu de faire (2). Le comte de Mornington, en lui conférant ce pouvoir discrétionnaire, lui écrivait : « Votre habileté reconnue, « votre zèle, votre caractère et votre jugement réunis à votre « grande expérience locale; votre influence établie et votre « haute réputation parmi les chefs et les États mahrattes et « votre intime connaissance de mes vues et sentiments, par « rapport aux intérêts britanniques dans l'empire mahratte, « m'ont déterminé à vous investir de ces importants et « difficiles pouvoirs (3). »

Le gouverneur général, tout en cherchant à négocier avec les princes mahrattes et à les absorber par des traités d'alliance, s'était préparé de longue main à les écraser par un coup de vigueur. A l'époque où nous sommes arrivés, toutes ses mesures étaient prises pour commencer les opérations. Vingt mille hommes se trouvaient réunis dans le royaume d'Oude : lord Lake en prit le commandement. Il devait attaquer l'armée de Perron, établie sur les bords de la Jumna, s'emparer de Delhi et d'Agra, ainsi que de la personne de Schah-Alum, puis former des alliances avec les Radjpoots et autres princes établis au delà de la Jumna, afin de fermer l'Inde septentrionale à Scindiah, pendant que les coups décisifs seraient portés au centre des forces ennemies.

Sir Arthur avait pour mission d'occuper Scindiah et le radjah de Berar, en les attaquant vigoureusement sur la frontière du nizâm. Enfin, le colonel Campbell devait diriger une

(1) Voir dans GURWOOD, t. II, p. 49, les instructions du gouverneur général à sir Arthur Wellesley : elles portent la date du 26 juin 1803.

(2) « Vous donnerez avis au général Lake, par le canal le plus direct, de votre plan d'opération politique et militaire. » *Instructions* du 27 juin : GURWOOD, t. II, p. 55.

(3) *Instructions* du 26 juin.

opération subsidiaire contre la province de Cuttack et la ville de Juggernauth, dont la possession était vivement désirée par la colonie (1).

Le général Lake partit le 7 août de Cawpoor, avec 14,000 hommes environ (2). Le 28, Perron lui proposa un arrangement, en vertu duquel ses troupes resteraient neutres pendant la guerre; mais comme l'Angleterre désirait avant tout la destruction complète de l'armée semi-européenne du général français, Lake rejeta cet arrangement. Le lendemain, il trouva l'ennemi dans une forte position en avant du fort d'Allighur, résidence ordinaire de Perron. Ce général, depuis longtemps en pourparlers secrets avec les Anglais, se défendit mollement. Ses troupes furent battues, et immédiatement après l'on commença les travaux du siége (3). Perron signa une convention particulière avec le général Lake, et se retira ensuite à Chandernagor (4), où il s'embarqua pour la France, emportant les immenses trésors qu'il avait amassés au service des Mahrattes.

Son successeur Louis Bourquien, d'origine française, se porta au devant des Anglais avec des forces nombreuses et une imposante artillerie (5).

---

(1) AUBER, t. III, p. 301, 305. Et marquis de WELLESLEY's, *Dépêches*, t. III, p. 210, 215.

(2) Jancigny porte l'effectif de Lake à 10,000 hommes seulement.

M. Barchou de Penhoen prétend que Lake avait 10,500 hommes, plus 3,500 prêts à le soutenir.

Les forces de Perron s'élevaient à 43,630, dont 15,000 de cavalerie irrégulière et 5,000 de cavalerie régulière. Son artillerie comptait 464 bouches à feu.

(3) Cette place était très-forte, et regardée par les Indiens comme inexpugnable.

Ses fossés, ordinairement remplis d'eau, avaient 200 pieds de largeur et 32 de profondeur. Elle était entourée d'immenses marais et pourvue d'un système de contre-mines sur sa partie attaquable. Perron y avait réuni de vastes approvisionnements et 300 bouches à feu de tout calibre. Les Anglais s'en rendirent maîtres le 5 septembre par escalade, opération dirigée avec autant d'habileté que de courage par le colonel Monson. — Voir BARCHOU, t. IV, p. 508.

L'assaut coûta aux assiégés 2,000 hommes.

(4) D'après Jancigny, Perron ne traita qu'après la perte d'Allighur.

(5) D'après Alison et Maxwell, les forces de Louis s'élevaient à 20,000 hommes (dont 16,000 disciplinés à l'européenne) et à 100 pièces d'artillerie.

Mais cette armée, abattue par la trahison de Perron, fut culbutée le 11 septembre 1803, dans une forte position, en avant de Delhi, par 5,000 hommes de troupes coloniales. 3,000 Indiens 68 pièces de canon et 11 étendards restèrent sur le champ de bataille. Les pertes des Anglais, malgré la brièveté de la lutte, s'élevèrent à 400 hommes blessés ou tués.

A la suite de ce fait d'armes Delhi, l'ancienne capitale de l'Indoustan, tomba au pouvoir de la Compagnie (le 14). Sehah-Alum, délivré du joug des Mahrattes et de l'influence française, fut rétabli sur son trône et reconnu solennellement par l'Angleterre, qui avait plus d'intérêt à exploiter le prestige et la vaine autorité de ce prince qu'à le renverser complétement.

Louis et la plupart des officiers français sous ses ordres traitèrent avec le général Lake, et leur malheureuse armée, privée de ses chefs, se retira sur Agra, où elle fut battue de nouveau et complétement dispersée le 10 octobre. Le même jour les Anglais pénétrèrent dans la ville et mirent le siége devant son château. Les tranchées avancèrent rapidement. Le 17, les brèches étant praticables, la garnison, forte de 6,000 hommes, se rendit à discrétion. On trouva dans l'intérieur de la place un dépôt de munitions, 164 bouches à feu (parmi lesquelles un canon gigantesque connu dans toute l'Inde) et de l'argent monnayé pour une valeur de 280,000 livres sterling.

Ces rapides succès frappèrent de terreur la plupart des princes du nord de l'Indoustan. Seindiah cependant ne per-

---

Barchou de Penhoën évalue ces forces à 19,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, et celles de Lake à 4,500. Le même auteur estime les pertes des Mahrattes à 3,000 hommes et celles des Anglais à 409.

Jancigny évalue les forces de Bourquien à 16 bataillons d'infanterie et à 6,000 hommes de cavalerie, et les pertes des Mahrattes à 8,000 hommes tués et blessés, plus de 68 canons et 63 caissons, dont deux chargés d'or et d'argent.

dit pas courage; quatorze de ses meilleurs bataillons d'infanterie se joignirent aux débris de l'armée de Perron pour recommencer la lutte. Le général Lake, avec sa cavalerie et son infanterie légères, se mit le 27 octobre à la poursuite de ces troupes, qu'il atteignit le 1er novembre près du village de Laswari. A son approche l'ennemi commença à battre en retraite; craignant de sa part quelque démonstration sur ses derrières, Lake résolut de l'attaquer immédiatement, bien qu'il n'eût alors que sa cavalerie sous la main, et que les forces mahrattes s'élevassent à 16,000 hommes, soutenus par 70 pièces de canon (1).

Cette puissante artillerie couvrait le front de la ligne de bataille, mais de hautes herbes et un nuage de poussière avaient empêché Lake de la voir, de sorte qu'il se porta en avant comme si elle n'existait point. Une canonnade des plus vives, accueillit ses escadrons et les obligea à battre en retraite. Heureusement pour lui, dans ce moment critique, les chefs mahrattes demandèrent une courte suspension d'hostilités, qu'il leur accorda avec empressement. Dans l'intervalle, arrivèrent à l'armée coloniale 4,000 hommes d'infanterie et 3,500 chevaux, qui lui permirent de recommencer l'attaque avec de meilleures chances. Cette fois, un plein succès couronna ses efforts. La bataille, longtemps incertaine, fut gagnée par la bravoure et l'opiniâtreté des Anglais et des cipayes. Jamais ces derniers ne se montrèrent aussi brillants.

Les Mahrattes laissèrent sur le champ de bataille 5,000 tués et blessés, 2,000 prisonniers 70 canons, 44 drapeaux, tous leurs bagages et toutes leurs munitions. Les pertes de l'autre côté, malgré l'opiniâtreté de la lutte, ne s'élevèrent qu'à 800 hommes mis hors de combat (2).

---

(1) D'après Maxwell, Barchou de Penhoën estime ces forces à 17 bataillons (ou 9,000 hommes), 4,000 à 5,000 chevaux et 72 canons.

(2) Lord LAKE : *Lettre du 2 novembre* 1803, — Voir les *Dépêches du marquis de Wellesley*, t. III, p. 435 et 446.

Cette victoire porta un coup mortel à la puissance de Scindiah dans les provinces septentrionales.

Du côté de l'Est, le colonel Harcourt, successeur de Campbell, devenu malade, avait conquis sans difficulté l'importante province de Cuttack (septembre 1803).

Wellesley ne fut pas moins heureux dans les provinces de l'Ouest où il avait affaire au radjah de Berar et à Scindiah en personne. Son plan était d'attaquer Ahmednuggur, d'assurer par la prise de cette place ses communications avec Poonah et Bombay, de laisser l'armée du nizâm sur la défensive à la frontière des États du peschwah, et d'amener enfin l'ennemi à une action générale (1).

Les fortifications d'Ahmednuggur se composaient d'une faible muraille sans parapet, flanquée aux angles par des tours en maçonnerie.

Un espace vide séparait cette espèce de *place du moment* (à laquelle les Indiens donnent le nom de *pettah* (2), du fort d'Ahmednuggur, où se trouvait un palais de Scindiah et des valeurs considérables appartenant à ce chef.

Le siége commença le 8 août, et le même jour Wellesley enleva de vive force le *pettah* qui défendait l'approche du fort. Cette opération lui coûta 141 hommes tués ou blessés (3). Un biographe (4) prétend que pour se dispenser de l'obligation d'escalader l'un après l'autre tous les points fortifiés et pour donner aux Mahrattes une haute opinion de la valeur des troupes anglaises, sir Arthur avait prescrit de passer au fil de l'épée, en cas de résistance vigoureuse, les défenseurs du premier fort qu'on enlèverait.

Nous n'avons trouvé nulle part de traces de cet ordre; cepen-

---

(1) *Arthur Wellesley au général Lake*, 29 juillet 1803.

(2) Le plus ordinairement le *pettah* est un faubourg ou un ouvrage avancé entouré d'un mur et d'un fossé.

(3) Gurwood, t. II, p. 195; 118 hommes d'après Sherer.

(4) L'auteur de la notice du *Times*, p. 40.

dant, un document publié par le colonel Welsh, témoin oculaire de la prise d'Ahmednuggur semble en confirmer l'existence (1). C'est une lettre écrite par Gooklah, chef mahratte, à l'un de ses amis de Poonah, après l'assaut du pettah (2) :

« Ces Anglais, dit-il, sont un peuple étrange, et leur géné-
« ral un homme extraordinaire. Ils sont venus ce matin, ont
« examiné les murailles, les ont franchies, ont tué *toute la gar-*
« *nison de la place*, et sont ensuite retournés pour déjeûner.
« Qui pourrait résister à des hommes de cette trempe? »

La tranchée devant le fort avait été ouverte le 9; trois jours après, les remparts étaient en brèche et la garnison réduite à capituler. Elle se composait de 1,400 hommes. Suivant leur coutume, les troupes anglaises se mirent à piller; mais Wellesley arrêta le désordre en faisant pendre quelques pillards à la porte même du palais de Scindiah (3).

La prise d'Ahmednuggur assurait à l'armée coloniale une excellente place de dépôt; elle facilitait ses opérations dans le Nord, couvrait Poonah et les frontières occidentales du nizâm, rendait les Anglais maîtres des territoires de Scindiah au sud de la Godavery et enfin mettait obstacle à l'union des chefs mahrattes avec les princes du Midi. Ces derniers avaient une si haute opinion de la force et de l'importance d'Ahmednuggur, que la perte de ce point suffit pour les engager à rester neutres (4). C'était le principal avantage que Wellesley avait cherché à obtenir pour assurer le succès de son entreprise.

Six jours après la reddition du fort, sir Arthur se mit en marche pour rejoindre Stevenson. Sa division passa la Godavery le 24 août, entra sans résistauce, le 29, dans la noble

(1) *Military reminescences.*
(2) Voir aussi MAXWELL, t. I, p. 129.
(3) Colonel WELSH, *Military*, etc.
(4) Ahmednuggur était en effet une place imposante. « C'est, disait Wellesley, le fort du « pays le plus formidable que j'aie jamais vu, à l'exception de Vellore dans le Carnatic. » (*Arthur Wellesley à Henri Wellesley*, le 7 septembre 1803.)

cité d'Aurungabad, et chemin faisant enleva deux convois destinés à l'armée ennemie. Le résultat de cette marche fut de prévenir le mouvement offensif que Scindiah voulait diriger sur Hyderabad.

Dans la nuit du 7 septembre, Wellesley surprit et mit en déroute un détachement considérable de l'ennemi. Cinq jours auparavant, Stevenson avait enlevé Jalna, forteresse importante, sur la frontière des États mahrattes; et presque en même temps, le colonel Woodington, opérant du côté de Bombay, s'était emparé de la forteresse et du district de Baroach (1).

A cette époque, Wellesley reçut avis du gouverneur de Bombay (2) que le plan auquel ce gouverneur avait acquiescé pour l'organisation des troupes et la défense du Guzerat n'était pas approuvé; que néanmoins il pouvait le mettre à exécution, mais sous sa responsabilité personnelle. Sir Arthur, qui comptait sur l'appui de ses forces, eût accepté sans crainte une pareille responsabilité, s'il avait eu la garantie qu'après le désaveu du gouverneur les mesures prescrites auraient été bien exécutées (3). Mais faute de cette assurance, il crut devoir abandonner le commandement du Guzerat aux autorités publiques, et modifier en conséquence ses dispositions premières. Ainsi la faiblesse et l'indécision des fonctionnaires anglais eux-mêmes vinrent ajouter de nouvelles difficultés aux embarras déjà très-sérieux qu'il éprouvait (4).

Sir Arthur ayant été rejoint par Stevenson à Budnapore, le 21 septembre, prit dès le lendemain ses mesures pour attaquer l'ennemi. Stevenson devait se porter contre la droite de

(1) Le 29 août.
(2) Par lettre du 23 août.
(3) Lettre au major Shawe, 31 août 1803.
(4) Au major Malcolm, 6 septembre 1803.

la position où était l'infanterie, et le général en chef, contre la gauche, où était la cavalerie.

Les deux corps se séparèrent en conséquence, pour tourner l'un à l'Ouest et l'autre à l'Est les montagnes au delà desquelles se trouvait Scindiah (1).

Wellesley, se fiant aux rapports qu'il avait reçus, comptait que la gauche ennemie serait appuyée au village de Bokerdun; mais c'était au contraire la droite qui se trouvait réunie sur ce point, tandis que la gauche occupait le poste d'Assye. Il en résulta qu'au lieu d'être le 23 à quatre ou cinq lieues de l'ennemi, comme il le croyait, sa division en était éloignée de six à sept milles seulement. Quelque grave que fût cette méprise, elle n'émut point le général anglais, qui se décida sur-le-champ à prendre un parti énergique. Pensant avoir affaire à la cavalerie seule, il mit son bagage en sûreté (2) et se porta vivement à l'attaque. Mais à peine eut-il déployé ses troupes qu'il aperçut devant lui toute l'armée mahratte, forte de 50,000 hommes environ (3), établie dans une position excellente, couverte en front par la Kaitna, et protégée par

---

(1) Cette dispersion de forces était motivée par l'impossibilité de faire passer en un seul jour les deux corps dans un même défilé.

(2) Dans la guerre de l'Inde, les armées doivent se faire suivre par de nombreux bagages, forcées qu'elles sont de changer fréquemment de ligne d'opérations. Avant la bataille, elles mettent ces bagages à couvert, soit dans un fort voisin, soit dans un camp retranché ou tout autre lieu sûr.

(3) D'après le colonel Collins, résident anglais près de Scindiah, les forces de ce prince, réunies au camp de Julgong, s'élevaient, le 25 juillet 1803, à 18,500 hommes de cavalerie, 11 bataillons ou 7,700 hommes d'infanterie, 35 pièces de gros calibre, et 170 bouches à feu de campagne. (Lettre du colonel Collins à sir Arthur Wellesley, camp près de Julgong, 25 juillet 1803.)

Le radjah de Berar avait à la même date 20,000 hommes de cavalerie, 6,000 d'infanterie et 35 pièces de campagne. (D'après Collins, cité par Gurwood, t. II, p. 136.)

M. Barchou de Penhoën estime que les Mahrattes opposèrent à Wellesley dans les plaines d'Assye 10,500 hommes disciplinés à l'européenne, 30,000 à 40,000 hommes d'infanterie et de cavalerie régulières et 100 pièces de canon.

L'artillerie était commandée par des officiers français.

On est à peu près d'accord que l'effectif total de la cavalerie s'élevait à 30,000 hommes et celui de l'infanterie à 20,000.

L'auteur des *Campaign's of the field marchal of duke of Wellington* évalue les forces de sir Arthur à 5,000 hommes et celles de l'ennemi à 40,000.

128 pièces de canon (1). Se retirer avec sa division en présence de la nombreuse cavalerie de Scindiah, c'était courir les chances d'une destruction complète, et dans tous les cas exposer ses bagages, dont l'ennemi ignorait encore l'emplacement. Attendre l'arrivée de Stevenson, c'était remettre l'affaire au lendemain, et suivant toute apparence perdre l'occasion de détruire l'armée mahratte et de mener la guerre à une conclusion rapide. D'un autre côté, livrer bataille à des forces si considérables avec 8,000 hommes, dont 1,500 européens seulement, 17 pièces de canon et un bétail de trait exténué de fatigue, c'était une résolution des plus audacieuses, un *parti désespéré,* comme le disait Wellesley lui-même dans sa lettre du 1er novembre, au colonel Munro. Cependant cette résolution, promptement et vigoureusement exécutée, pouvait conduire à un grand résultat, et trouver sa justification dans les circonstances exceptionnelles où était l'armée anglaise. Il n'en fallut pas davantage pour décider le général en chef.

Un coup d'œil rapide jeté sur la position ennemie lui donna la conviction que l'attaque devait être dirigée contre la gauche (2).

En faisant une reconnaissance de ce côté, il trouva comme il s'y était attendu, un gué sans défense près d'un vieux fort appelé Pepulgaon. Sa principale colonne fut immédiatement dirigée sur ce point, avec ordre de déborder la gauche ennemie. Protégée en arrière par la cavalerie anglaise, et sur son flanc droit par la cavalerie des Mahrattes et du Mysore (3), cette colonne attaqua le village au milieu d'une grêle effroyable de

---

(1) D'après WELLESLEY : lettre du 28 septembre au major Shawe : « Sur ces 128 canons, » dit-il, « 100 furent pris, et 20 jetés dans la rivière ou dispersés le long de la route. »

(2) « La défaite du corps d'infanterie, » dit WELLESLEY dans sa dépêche au gouverneur général « me paraissait plus probable. »

La gauche cependant était plus forte et mieux défendue que la droite, où se trouvait la cavalerie ; mais Wellesley savait par expérience que la cavalerie indienne ne tient jamais quand l'infanterie est mise en déroute. Au surplus, devant la gauche se trouvait le seul point de passage de la rivière qui couvrait le front de l'ennemi.

(3) *Rapport de Wellesley au gouverneur général*, 24 septembre 1803.

projectiles, avec un ensemble et un courage au-dessus de tout éloge : « Les troupes, dit M. Barchou de Penhoën (1), marchaient en bon ordre, et en conservant soigneusement leurs intervalles comme à une revue. Le calme et le sang-froid de ce petit nombre d'hommes frappèrent les Mahrattes d'étonnement. »

La faible artillerie de Wellesley fut bientôt mise bors de combat et obligée de prendre la queue de la colonne (2). Cette circonstance ne ralentit point l'ardeur de l'infanterie anglaise, qui se jeta la baïonnette en avant sur les lignes ennemies. Le plus grand succès couronna cet effort héroïque. La cavalerie de Scindiah, qui menaçait de charger en flanc et à revers (3) fut tenue à distance; l'artillerie, dont le feu bien dirigé avait fait tant de mal, abandonna ses canons, et l'infanterie, trois ou quatre fois plus nombreuse que celle de l'armée coloniale, fut obligée de battre en retraite.

Les cipayes se lancèrent à la poursuite des fugitifs avec une ardeur extrême, mais qui pensa leur devenir funeste.

Un grand nombre de Mahrattes, en effet, s'étaient blottis sous les canons; d'autres feignaient d'être morts. A peine les cipayes les eurent-ils dépassés qu'ils se relevèrent et dirigèrent leurs pièces sur les assaillants.

Cette canonnade engagea quelques corps ennemis à s'arrêter et à faire volte face, pendant que la cavalerie de Scindiah, qui avait constamment serré de près les troupes coloniales, se montrait encore à petite distance.

Le combat reprit aussitôt sur plusieurs points, et la situation devint fort critique pour l'armée victorieuse, que la poursuite avait désunie. Wellesley s'en aperçut, et pour

(1) T. V, p. 38.
(2) D'après Mac Farlane, elle resta en arrière faute de bœufs; d'après Sherer et Maxwell, parce que l'artillerie ennemie l'avait réduite au silence.
(3) *Rapport de Wellesley au gouverneur général.*

conjurer le danger se précipita incontinent avec le 78e de ligne et le 7e de cavalerie indigène au milieu des troupes ralliées. Cette charge meurtrière le rendit maître une seconde fois de l'artillerie des Mahrattes et de tout le champ de bataille (1). Le cheval qu'il montait fut tué d'un coup de canon; c'était le deuxième qu'il perdait dans cette journée (2). Jamais sir Arthur ne paya plus vaillamment de sa personne.

Un peu avant la charge finale, le colonel Maxwell avait trouvé la mort en attaquant, à la tête de sa brigade, une colonne de fuyards qui venait de se rallier.

Quatre-vingt-dix-huit canons et toutes les munitions de Scindiah tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Il y eut 1,200 hommes tués sur place et 800 dans la poursuite; les blessés, au témoignage de Wellesley, étaient répandus sur tous le pays (3); il paraît que le nombre s'en élevait à plus de 6,000 (4). Les artilleurs furent presque tous hachés sur leurs pièces, et l'on trouva des rangs entiers de soldats couchés par terre.

L'ennemi aurait éprouvé des pertes plus grandes encore, sans l'erreur que commit le 74e en commençant trop tôt l'attaque du village (5), erreur qui non-seulement coûta beaucoup de monde aux Anglais, mais obligea encore leur général à faire donner la cavalerie pour dégager les troupes compromises. Il résulta de cet incident qu'à la fin de la journée, les chevaux se trouvèrent hors d'état de poursuivre l'armée battue.

Les pertes du côté des Anglais s'élevèrent à 44 officiers et à 365 soldats tués; à 126 officiers et à 1,841 soldats blessés (6).

---

(1) Voir BARCHOU DE PENHOEN, t. V, p. 40 ; SHERER, t. I, p. 61, et MAXWELL, t. I, p. 139.

(2) *Lettre du 3 octobre à Henri Wellesley.*

(3) Au lieutenant-colonel Close, 24 septembre 1803.

(4) M. Petit de Baroncourt évalue le nombre des morts et des blessés à 4,000.

(5) Cette erreur doit être imputée à l'officier que Wellesley chargea d'exécuter ses ordres. Voir le *Recueil choisi des dépêches de Wellington*, p. 393 et 403.

(6) *Rapport officiel.* D'après ce même rapport, la cavalerie eut 303 chevaux tués et 78 blessés.

Ces pertes, comparées à l'effectif de l'armée coloniale, prouvent que jamais bataille plus meurtrière ne fut livrée dans l'Inde. On admet généralement que Wellesley n'avait à la journée d'Assye que 4,500 hommes (1,600 de cavalerie et 3,900 d'infanterie), et que sur cet effectif un tiers seulement, ou 1,500 hommes étaient anglais (1); MM. Barchou de Penhoën, Xavier Raymond, Sherer, Southey, Petit de Baroncourt, Stocqueler, Mac Farlane, Jomini et d'autres historiens ont adopté ces chiffres; Alison et Maxwell, au contraire, estiment les forces de Wellesley à 8,000 hommes présents sous les armes. Comme Gurwood et les dépêches officielles gardent le silence sur ce point, il est difficile de dire laquelle des deux évaluations doit être préférée. Nous inclinons cependant pour la dernière, par la raison qu'au mois d'août, l'effectif de la division de Wellesley, d'après une situation officielle, s'élevait à 8,903 hommes (2), et que dans une lettre adressée le 1er novembre au colonel Munro, sir Arthur affirme que la division Stevenson *était de force égale sinon supérieure* à la sienne. Or, cette division, qui d'après les documents de l'état-major comptait au mois d'août 7,920 hommes (3), ne devait pas être sensiblement réduite le 1er novembre, puisqu'elle n'avait pas eu de combat à soutenir.

Il est possible au reste que les auteurs qui se sont prononcés avec tant d'unanimité pour le chiffre de 4,500 hommes, n'aient tenu compte que des troupes réellement engagées.

La bataille fut gagnée par les régiments d'infanterie, qui

---

(1) D'après M. Barchou de Penhoën, Wellesley avait 1,200 hommes de cavalerie européenne et indigène, 1,300 hommes d'infanterie et d'artillerie européennes, et 2,000 cipayes.

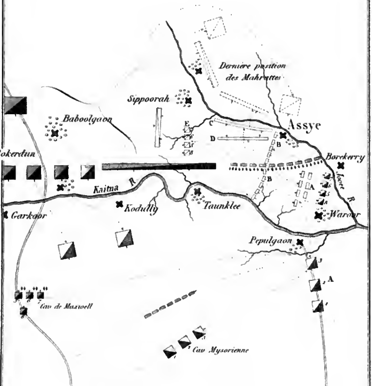
(2) Ce chiffre comprenait 1,347 hommes de cavalerie indigène, 384 de cavalerie anglaise, 1,368 d'infanterie anglaise.

Wellesley avait en outre sous ses ordres 2,400 hommes de cavalerie du radjah de Mysore et 3,000 de cavalerie mahratte. (*Lettre du gouverneur général à la cour des directeurs.* — GURWOOD, t. II, p. 188.)

(3) *Lettre du gouverneur général à la cour des directeurs.* — Voir GURWOOD, t. II, p. 188.

BATAILLE D'ASSYE,

23 Septembre 1803



Tente rouge Armée Coloniale marchant à l'attaque.
Id. bleue: 1re position des Mahrattes

A Position de l'armée Coloniale, au moment de l'attaque.	C 3e position de l'Inf. Mahratte
	D 3e id. . . Coloniale
B 2e position de l'Inf. Mahratte.	E 3e id. . la Cav. Anglaise

attaquèrent le village à la baïonnette; la cavalerie anglaise ne prit qu'une part secondaire à l'action, et celle des Mahrattes et du radjah de Mysore fut pour ainsi dire inutile. On peut donc affirmer que les troupes de Seindiah, à la journée d'Assye, combattirent dix contre un, et que le tiers au moins de l'armée coloniale resta sur le terrain, fait sans exemple dans l'histoire.

« Jamais » dit Southey (1), « une bataille ne fut gagnée avec tant de chances contraires. L'ennemi avait dix fois plus de combattants; ses troupes, disciplinées, commandées par des officiers européens, étaient en nombre double de celles de l'armée coloniale, et son artillerie, servie avec le plus grand sang-froid, avait une telle prépondérance, qu'elle mit dès le premier feu toutes les pièces de Wellesley hors de service. »

Le général en chef s'estima très-heureux du résultat obtenu, bien que l'obscurité de la nuit et la fatigue de sa cavalerie l'eussent empêché de tirer de sa victoire tout le parti qu'elle offrait : « Cette bataille, » dit-il, « a été la plus sérieuse que « j'aie jamais vue et qui ait été, je crois, livrée dans l'Inde. « La canonnade de l'ennemi fut terrible » (2). . . . « Je ne « trouve pas d'expression assez forte pour la belle conduite « des troupes. Elles ont marché dans le meilleur ordre, et « avec la plus grande fermeté, sous un feu des plus meur- « triers (3). »

Quelques auteurs prétendent que l'infanterie de Seindiah trahit son chef pendant la bataille, et donna ainsi la victoire facile aux Anglais. Ils ajoutent même que Wellesley avait été prévenu de ce fait, et que par conséquent sa résolution d'atta-

(1) *Quaterly-Reviev*, t. XIII, p. 225.

(2) Au colonel Murray, 13 octobre 1803. Dans sa lettre au général Stuart, écrite le lendemain de la bataille, Wellesley dit que la canonnade fut « la plus vive qu'on eût jamais vue, dans l'Inde. »

(3) *Rapport au gouverneur général*, 24 septembre.

quer le 23 fut la chose du monde la plus naturelle. Mais rien ne justifie cette assertion, ni les documents officiels, ni les relations des militaires en position d'être bien informés. Le général Wellesley, dont la véracité ne saurait être mise en doute, et qui pousse la franchise dans sa correspondance jusqu'à révéler des fautes auxquelles personne n'aurait songé, affirme que l'infanterie de Scindiah *se battit bien et défendit ses canons jusqu'à la dernière extrémité* (1).

La cavalerie, dont l'organisation était défectueuse, fit moins bien son devoir; mais elle ne déserta point.

Au reste, la reprise des hostilités après l'enlèvement des canons, les charges de Wellesley et de Maxwell contre les troupes ralliées des Mahrattes, et plus encore le nombre des tués et des blessés qui, de part et d'autre, restèrent sur le champ de bataille, prouvent bien qu'il n'y eut ce jour-là ni défection ni panique.

« La résistance des Mahrattes, dit un auteur français (2) fut héroïque; les canonniers périrent sur leurs pièces; des corps entiers d'infanterie se firent hacher en morceaux aux postes qui leur avaient été assignés, sans reculer d'un pas. » Si la cavalerie avait eu les qualités des deux autres armes, et si l'ennemi surtout n'avait pas laissé libre au delà de son flanc gauche un des gués de la Kaitna (3), la petite armée de Wellesley aurait été exterminée.

Ce fut donc une inspiration des plus hardies, et non pas un calcul fondé sur la défection où la faiblesse de l'ennemi qui porta le général anglais à combattre des forces décuples des siennes, et couvertes en front par une rivière importante. La bataille d'Assye passera toujours pour une des plus auda-

---

(1) Au lieutenant général Stuart, 24 septembre 1803; et au major Shawe, même date.

(2) *Histoire d'Angleterre*, par MM. ROUJOUX et MAINGUET. — Voir aussi BARCHOU DE PENHOEN.

(3) Au major Shawe, 24 septembre, et au lieutenant-colonel Munro, 1er novembre 1803. Il n'était pas possible de traverser la Kaitna sur un autre point.

cieuses entreprises de ce général, que certains auteurs représentent comme doué seulement des qualités nécessaires à la guerre défensive!

L'armée victorieuse fut rejointe le lendemain sur le champ de bataille par la division du colonel Stevenson.

Cette dernière, forte de 8,000 hommes environ, poursuivit quelque temps les restes éparpillés de l'armée de Seindiah, puis, revenant sur ses pas, mit le siége devant Burhampoor (1) et Assirghur (2). Wellesley se chargea de couvrir ces siéges, d'assurer la marche des convois et de protéger en même temps les États du nizâm et du peschwah. Toutes ces opérations réussirent complétement, grâces à la vigilance des généraux et à la rapidité avec laquelle ils exécutèrent leurs marches.

Bientôt cependant les troupes commencèrent à sa plaindre des fatigues et des privations auxquelles ces courses aventureuses les exposaient.

L'argent était épuisé, et les chefs indigènes ne faisaient aucun effort pour en trouver. Les vivres aussi devenaient de plus en plus rares. Sans le secours des *Brinjarries*, que Wellesley sut attirer à lui dans un moment si critique, les opérations auraient été entravées à cause du manque de grains, de bœufs et de moyens de transport (3). « Les gens du nizâm, » écrivait-il le lendemain de la bataille d'Assye, « se compor-
« tent bien mal, et son gouverneur à Dowlutabad a refusé de
« recevoir mes blessés . . . . . Voilà comme nos meilleures
« dispositions sont entravées, et ces gens-là se disent pour-
« tant nos bons alliés (4) ! »

(1) Cette place fut prise sans difficulté le 16 octobre.

(2) Le pettah de cette importante forteresse du radjah de Berar fut très-facilement enlevé; mais le fort dut être battu en brèche; il ne se rendit que le 21 octobre.

(3) Voir la lettre du 28 septembre au major Kirkpatrick.

(4) Au lieutenant-colonel Close. Dans une lettre du 13 janvier 1804, au major Shawe il dit : « Le nizâm n'a pas donné un sou. »

Cinq semaines après, sir Arthur renouvela ces mêmes plaintes et laissa percer le même découragement: « Ces expé-« ditions, je le crains bien, ne pourront durer. Si on les aban-« donne cependant, ce pays-ci est tellement dépourvu de tout « gouvernement et de moyens de défense, qu'il sera nécessai-« rement perdu. Je suis malade d'avoir à me mêler de ses « affaires, et il est impossible de dire dans quel état elles « sont (1). »

Le peschwah, malgré toutes les obligations qu'il avait à l'armée coloniale, se conduisit encore plus mal que le nizâm.

« Il n'a aucune sympathie pour le bien public, » écrivait sir Arthur (2) « et ses sentiments sont affreux. Je n'ai pas de « preuves positives qu'il ait trahi, mais j'ai de graves « soupçons qu'il l'a fait... »

Pour tirer son armée de cette situation difficile et payer les *Brinjarries,* que retenait seulement l'appât du gain, Wellesley leva une contribution à Burhampoor et vendit les marchandises trouvées à Assirghur; mais le gouverneur général n'approuva point cette résolution, contraire, disait-il, aux usages de l'Inde, et le général en chef dut se justifier d'avoir sauvé la vie de ses troupes, l'honneur et les intérêts de la colonie! (3)

Cependant Scindiah ayant perdu tout espoir de reprendre les hostilités avec quelques chances de succès, après le rude échec qu'il venait d'éprouver, envoya le 6 novembre un négociateur offrir une suspension d'armes aux Anglais. Wellesley accepta cette offre pour plusieurs raisons. D'abord, en forçant l'ennemi à évacuer ses possessions dans le Deccan, il avait atteint le but qu'il s'était proposé; en second lieu, l'armée anglaise se trouvait hors d'état de poursuivre la ca-

(1) Au lieutenant-colonel Munro, 1er novembre 1803.
(2) 26 janvier 1804, au major Shawe.
(3) Voir ses lettres du 13 janvier 1804 au major Malcolm et au major Shawe.

valerie mahratte, qui pouvait encore lui faire beaucoup de mal et entraver surtout ses opérations dans le Berar (1) ; enfin, la suspension d'armes accordée à Scindiah et le refus de cesser la guerre avec le radjah permettaient de rompre les liens qui existaient entre ces deux alliés, en séparant leurs intérêts et leurs causes.

C'était un coup habile qui disloquait la confédération et préparait les voies à un arrangement définitif. « Je sais bien » disait Wellesley, « que cette cessation des hostilités est « contre toutes les règles ; mais dans cette occurrence, je « crois qu'il y a des règles dont la violation est plus avanta- « geuse au bien général que ne le serait leur observation (2). » Le comte de Mornington ayant approuvé cette manière de voir, le vainqueur d'Assye fut chargé de négocier un traité de paix, en se conformant toutefois aux vues générales qui lui avaient été indiquées.

Les bases de cet arrangement étaient difficiles à établir, non-seulement à cause de la mauvaise foi et de la duplicité de Scindiah, mais parce que de nombreux intérêts, presque tous opposés l'un à l'autre, se trouvaient en jeu (3).

Les idées que Wellesley émit à cette occasion sont remarquables. Il proposa entre autres (4), d'obliger le nizâm à tenir sous les armes des forces plus nombreuses et mieux organisées. « Sans cela, » disait-il, « tout ira bien en apparence à « Hyderabad et dans les dépêches du résident au gouver- « neur général, mais en réalité et au fond, tout ne sera que « faiblesse et confusion, et à la fin le gouvernement du « nizâm tombera en poussière. »

Il insista fortement aussi pour qu'on ne renvoyât pas les

---

(1) *A Henri Wellesley*, 24 *janvier* 1804.

(2) Au général Stuart, 23 novembre 1803.

(3) Les intérêts de la colonie, de Scindiah, du peschwah et du nizâm étaient directement en cause dans cette négociation.

(4) *Au gouverneur général*, 11 *novembre* 1803.

troupes de Scindiah, ni celles des autres chefs que la colonie pourrait être dans le cas de soumettre encore. Ce renvoi lui semblait impolitique et dangereux, parce que les soldats licenciés n'ayant d'autre ressource que le métier des armes se dispersaient pour se livrer au brigandage, ou allaient grossir les rangs des chefs ennemis (1). Ainsi le renvoi des forces du nizâm avait augmenté la puissance du radjah de Berar et de Scindiah, comme sans doute la ruine des établissements militaires de ces derniers augmenterait les ressources d'Holkar, le seul ennemi, encore redoutable, de la domination anglaise.

Wellesley pensait d'ailleurs que les *forces auxiliaires* de la colonie étaient insuffisantes pour maintenir l'ordre dans des contrées d'une vaste étendue : « Leur nombre, » disait-il, « devrait être doublé ou triplé pour réprimer les bandits qui « troublent la sécurité de ces États (2). »

Après avoir signalé cet inconvénient avec plusieurs autres, il demanda que les alliés de la Compagnie fussent obligés, par le traité de paix, à maintenir leur puissance militaire intacte : « Le comte de Mornington, » dit-il, « n'a jamais eu ce tableau « devant les yeux. Personne n'a eu tant d'occasions que « moi d'examiner ce sujet sous toutes ses faces, et peut-être « même qu'on n'y a jamais fait attention. Le remède est « évidemment de forcer les alliés à conserver leur établissement militaire. Ce serait le premier pas. Je voudrais en- « suite ne plus leur donner de secours pour diriger leur gou- « vernement intérieur, excepté lorsqu'il s'agirait de combat- « tre de formidables rébellions (3). »

On objecta que son remède était contraire au principe sur

(1) Voir encore sa lettre du 26 février 1804 au major Shawe, où il prouve que le licenciement des armées des princes soumis doit engendrer le pillage et obérer les populations, par les subsides énormes qu'elles sont obligées de fournir à l'Angleterre pour l'entretien d'un nombre suffisant de troupes.

(2) Au major Shawe, 14 janvier 1804

(3) 26 février 1804 : au major Shawe. (Le major Shawe était attaché au gouverneur général.)

lequel tous les traités d'alliance avaient été fondés, principe qui consistait à mettre à côté de chaque prince, soumis ou protégé, une force auxiliaire, afin de le tenir, pour le maintien de l'ordre et la défense extérieure, dans la dépendance de la colonie.

Wellesley eut beau démontrer que ce principe donnait des résultats fâcheux, qu'il entraînait à des dépenses énormes (1), qu'il remplissait les États subsidiaires de bandes de pillards, qu'il troublait l'ordre et la sécurité, sources premières de toute richesse (2), — on ne voulut point l'écouter, et on persévéra dans le système contraire, uniquement parce qu'on le croyait favorable au développement de la puissance anglaise.

Cependant Scindiah, tout en faisant poursuivre les négociations (3), méconnut les clauses de l'armistice au point de réunir ses troupes à la plus grande partie de l'armée du radjah (4), avec lequel la guerre n'avait point cessé. Comme ces forces empêchaient Stevenson de commencer le siége de l'importante place de Gawilghur, Wellesley se mit en marche pour les détruire de concert avec lui. La jonction des deux armées se fit très-heureusement le 28 novembre, à Parterley (5). Voyant l'ennemi disposé à tenir ferme, il l'attaqua le même jour en avant du village d'Argaum, bien que ses troupes eussent fait depuis le matin 26 milles par de fortes chaleurs (6), et que déjà le soleil commençât à baisser.

Il avait alors 14 bataillons d'infanterie, 6 régiments de cavalerie, en tout 14,000 hommes, non compris

---

(1) Au major Malcolm, 9 avril 1804.

(2) Le 26 février 1804, au major Shawe.

(3) A cette époque, le traité était signé, mais non encore ratifié par Scindiah.

(4) Cette fraction, composée en grande partie d'infanterie et d'artillerie, était commandée par Ragojée-Bhoonslah, fils du radjah.

(5) Depuis plus de deux mois, il avait été séparé de Stevenson par une distance de près de 300 milles. Wellesley avoue que cette concentration, dans un moment si critique, fut un des incidents les plus heureux de son expédition.

(6) *Rapport au gouverneur général*, 30 novembre 1803, et lettre à Henri Wellesley, 24 janvier 1804.

4,000 cavaliers irréguliers. Les forces de l'ennemi, commandées par Scindiah en personne et par le frère du radjah de Berar, s'élevaient à 40,000 hommes environ.

L'infanterie et les canons du radjah étaient à gauche du centre; l'armée de Scindiah, consistant en un corps de grosse cavalerie, était à droite, et sur chacune des ailes se trouvait de la cavalerie légère. La ligne de bataille avait au delà de 5 milles de longueur; en arrière étaient le village, les vastes jardins et les clôtures d'Argaum, et sur le front s'étendait une plaine traversée par un cours d'eau. Wellesley attaqua sur deux lignes, en avançant l'aile droite pour serrer la gauche de l'ennemi. Ses troupes marchèrent dans le plus grand ordre et ne parurent point se ressentir de leurs fatigues; mais, à la première décharge, trois bataillons de cipayes, qui s'étaient admirablement comportés à la bataille d'Assye, éprouvèrent une terreur panique et lâchèrent pied (1).

Wellesley heureusement se trouva assez près de ces bataillons pour les rallier à temps et rétablir l'ordre de bataille :

« Si je n'avais pas été là, » dit-il, « je suis convaincu que « la journée eût été entièrement perdue pour nous (1). »

Après une tentative inutile de la cavalerie de Scindiah pour enfoncer la gauche de la première ligne, composée d'infanterie anglaise, l'armée mahratte, mise en désordre par la retraite de cette cavalerie, abandonna le terrain, laissant 38 pièces de canon et toutes ses munitions sur le champ de bataille (3). Un clair de lune favorable permit à la cavalerie de Wellesley de poursuivre l'armée pendant plusieurs milles, et de lui faire essuyer des pertes sensibles.

---

(1) *Rapport au gouverneur général*, 30 novembre 1803.

(2) Au major Shawe, 2 décembre 1803; au lieutenant général Stuart, 3 décembre 1803.

(3) Sherer, t. 1, p. 64. — Voir pour de plus grands détails les *Military reminiscences* du colonel Welsh.

Les Anglais s'emparèrent de toute l'artillerie, d'un grand nombre d'éléphants, de chameaux et de bagages. Ils n'eurent que 46 hommes tués et 308 blessés (1).

Sir Arthur était resté à cheval depuis six heures du matin jusqu'à minuit. S'il avait pu engager le combat une heure plus tôt, les forces ennemies auraient été complétement détruites.

La victoire d'Argaum fit une grande impression dans tout le pays, et provoqua la désertion d'une partie de l'armée mahratte (2).

Le 31, Wellesley se mit en marche pour Gawilghur. Cette place célèbrc appartenant au radjah, était située dans une forte position, sur la crête de partage entre les sources de la Poonah et celles de la Taptie. Ellc tirait sa principale defense de deux forts: l'un au Sud, couronnant un rocher à pic (c'était le *fort intérieur*), et l'autre au Nord, interdisant l'entrée du premier (c'était le fort *extérieur*). Des remparts flanqués de tours et des murs solidemcnt construits (3) enveloppaient la ville, où l'on ne pouvait entrer quc par trois portes ouvrant sur des défilés étroits, ou sur des chemins exposés au feu de la garnison.

---

(1) GURWOOD, t. II, p. 559. On ne connait pas les pertes de l'ennemi ; mais Wellesley, dans une lettre, adressée le 2 décembre au major Shawe, affirme qu'elles furent très-grandes.

(2) Wellesley au lieutenant-colonel Close, 6 décembre 1803.

(3) *Le 15 décembre 1803, au gouverneur général* : « Les remparts de Gawilghur se composaient de murs solides, surmontés de parapets et flanqués de tours. »

L'ennemi avait une très-baute opinion de cette place et attachait une grande importance à sa conservation. Elle était couverte depuis Ellichpoor par un groupe de montagnes escarpées. La division de Stevenson éprouva d'immenses difficultés à franchir cet obstacle. Toute sa grosse artillerie et ses fourgons durent être traînés à bras d'hommes sur une longueur de 30 milles, et par des chemins que la troupe fut obligée de pratiquer elle-même. Cette opération terminée, on put commencer le siége. Les batteries ouvrirent le feu dans la nuit du 12 décembre; quatre jours après, les murs extérieurs de la porte du Sud offraient une brêche assez grande pour donner l'assaut. En conséquence, le 17, un détachement fut dirigé sur cette porte pendant qu'un autre détachement fesait une fausse attaque sur la porte du Nord-Ouest. Aussitôt que la garnison vit le haut de la brèche garni de baïonnettes anglaises, elle chercha son salut dans la fuite et se dirigea en toute hâte vers la porte du Nord-Ouest, où elle se trouva de nouveau en présence de l'ennemi, qui la tailla en pièces. Ce succès assura aux Anglais la possession du fort extérieur. Restait à prendre celui du Sud, qui semblait devoir offrir une plus longue résistance. Après avoir vainement essayé d'enfoncer la porte de ce fort, on découvrit un endroit où les murs pouvaient être escaladés. Le capitaine Campbell s'y précipita avec un régiment d'infanterie légère; il atteignit le haut des murs, et parvint à ouvrir l'entrée à un de ses détachements. Les Anglais se répandirent au même instant dans l'ouvrage et passèrent la garnison au fil de l'épée (1).

Ce siége, qui coûta à l'armée coloniale 126 hommes seulement, fut très-meurtrier pour l'ennemi. Le gouverneur, les principaux officiers et la plupart des défenseurs y perdirent

(1) *Campaign's of the duke of Wellington.*

la vie (1). On trouva dans la place 52 canons, 2,000 fusils anglais et 150 pièces de rempart, d'une demi-livre à une livre de balles (2).

Bien que la division de Wellesley eût coopéré à ce résultat, la plus belle part en revint néanmoins aux troupes de Stevenson, qui avaient donné l'assaut et soutenu le combat le plus meurtrier.

Toujours juste et bienveillant envers ses subordonnés, sir Arthur se plut à constater ce fait, dans un ordre du jour à l'armée. Il se montra particulièrement satisfait de ce que ses efforts pour déraciner les habitudes de pillage qui existaient dans l'Inde, avaient obtenu un premier résultat : son armée, une heure après l'assaut de Gawilghur, était sortie de cette place avec autant d'ordre que si elle n'avait fait que la traverser (3).

Pendant le siége, les négociations avaient marché rapidement : le radjah de Berar conclut avec Wellesley un traité d'alliance à la date du 17 décembre, et Scindiah, privé de troupes, d'argent et d'alliés, signa un traité semblable le 30 du même mois.

En vertu de ces traités, les princes mahrattes devaient céder à la Compagnie un territoire de 4,200 lieues carrées, donnant un revenu de 3 millions sterling, et renfermant Delhi, Agra, Gwalior, Gohud, Baroach, Ahmednuggur et autres places importantes. Ils devaient en outre s'engager à ne prendre aucun européen à leur service, sans la permission de la Compagnie.

---

(1) *A Henri Wellesley, 24 janvier* 1804.

(2) Il faut entendre sans doute par cette désignation de très-petites bouches à feu, servant à lancer des boulets du poids d'une demi-livre et d'une livre.

(3) Au colonel Stevenson, 17 décembre 1803.

Le gouverneur général se montra fort satisfait de ce résultat, qui dépassait son attente (1).

« Votre traité avec le radjah de Berar » écrivit-il le 9 janvier 1804, à sir Arthur, « est sage, honorable, glorieux; « j'en éprouve un grand orgueil, et je suis convaincu qu'il « formera un point brillant dans l'histoire de cette contrée, « un noble couronnement *(termination)* de votre gloire militaire. »

Dans sa lettre du 11 février, il exprima la même satisfaction à l'égard du traité avec Scindiah, qu'il appela « *une glorieuse et brillante fin de la guerre.* »

Quoique Wellesley eût été dirigé dans ces négociations par les vues générales de son frère, il est certain qu'il y déploya un véritable talent, et que la Compagnie n'aurait pas obtenu des conditions aussi avantageuses, si son négociateur n'avait su gagner la confiance des chefs ennemis par sa franchise et sa loyauté, vertus rares dans l'Inde, et dont le vainqueur des Mahrattes faisait un cas extrême.

S'il ne craignait pas de recourir, dans certaines circonstances, à l'intrigue pour déjouer l'astuce et la mauvaise foi des princes indigènes, et si au début de la guerre, il avait proposé de tenter la vénalité des Mahrattes, pour savoir ce qui se passait dans les conseils du peschwah (2), jamais cependant il ne se serait permis d'être infidèle à ses promesses

---

(1) Dans sa lettre du 13 janvier 1804 au major Shawe, Wellesley dit lui-même qu'il croyait avoir obtenu plus que n'espérait son frère. « I believe I have made a better peace than he expected. »

(2) Il fit une proposition de ce genre à Close, le 5 août 1803, en ajoutant cette recommandation expresse : « Si vous envoyez ma lettre au gouverneur général, je vous recommande que ce soit par une occasion particulière, attendu que le sujet qu'elle traite « n'est pas très-convenable à mettre sous les yeux du public, quoiqu'il soit nécessaire de ne « pas le négliger. »

Le 26 octobre, il écrivit encore au même : « Les Mahrattes ont été renommés par la facilité « avec laquelle ils se laissaient corrompre, mais nous ne les avons jamais tentés à cet égard. »

Il faut dire, à propos de ces lettres, qui pourraient donner une fausse idée du caractère de Wellington, que le peschwah était l'allié des Anglais, et que ses ministres, en ne donnant aucun renseignement au général en chef, paraissaient vouloir se faire acheter comme ceux du nizâm l'avaient été dans une guerre précédente.

ou à ses engagements. Cette droiture fut d'autant plus remarquée dans l'Inde, que lord Clive, Hastings et d'autres personnages célèbres ne s'étaient point fait scrupule de commettre, dans certaines circonstances, et de glorifier même des actes d'une déloyauté flagrante.

Le succès avait justifié ces actes aux yeux de bien des gens; mais sir Arthur Wellesley ne se fût pas contenté d'une pareille justification: son mérite le plus incontestable est d'avoir réussi dans toutes ses entreprises sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir été jamais parjure, ni fourbe, ni cruel. Il doit être permis de rappeler ce fait, dans un temps où l'on a trouvé naturel qu'un général, appartenant à la nation la plus civilisée du monde, enfumât dans des grottes des femmes, des enfants et des vieillards sans défense!

CHAPITRE IV.

SERVICES RENDUS PAR WELLINGTON A L'EMPIRE DE L'INDE.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE :

Wellesley poursuit et met en déroute un parti de brigands réuni sur la frontière du Deccan. — Il organise les forces militaires du peschwah. — Donne des conseils pour écraser Holkar. — Demande à partir pour l'Europe. — Arrive à Calcutta. — Est obligé de reprendre la direction des affaires politiques et militaires du Deccan. — Résigne de nouveau ses pouvoirs et s'embarque en mars 1805. — Témoignages de regret et de sympathie que lui donnent les autorités et les habitants du pays. — Il est nommé chevalier de l'ordre du Bain. — Félicitations du roi et du Parlement. — Services de tout genre rendus par Arthur Wellesley à la colonie. — Ses idées sur l'avenir de l'Inde et sur le gouvernement de ce pays. — Réformes qu'il introduisit dans l'organisation des troupes et dans les différentes branches de l'administration. — Influence qu'il exerça sur les indigènes ; sa justice, sa loyauté, sa clémence, son désintéressement. — Parallèle entre Wellesley et lord Clive. — Conclusion.

Vers la fin de janvier 1804, Wellesley se mit en marche pour surprendre et tailler en pièces un corps de brigands réuni sur la frontière du Deccan. Ces aventuriers, dont les forces se composaient en grande partie de troupes à cheval, avaient battu un détachement du nizâm et se préparaient à de nouveaux coups de main.

Quoique souffrant, à cette époque, d'une maladie de reins

fort commune dans l'Inde, Wellesley exécuta des marches d'une rapidité extraordinaire (1). « La fatigue de cette expédition fut telle, dit Vieusseux, que le duc, après bien des années, en parlait encore comme du service le plus pénible qu'il eût jamais fait. » Ses troupes, pour atteindre les brigands, firent 60 milles en 30 heures (2) ; mais à peine se trouvèrent-elles en vue, que les brigands, avertis sans doute par un soldat de l'armée anglaise (3) levèrent leur camp avec la plus grande précipitation. On put néanmoins leur donner la chasse, les mettre en déroute, et s'emparer de leurs canons, de leur matériel et de la plus grande partie de leur bagage.

Après cet exploit, Wellesley, chargé de la direction des affaires politiques et militaires du Deccan et des États mahrattes, se rendit à Poonah pour organiser les forces auxiliaires du peschwah (4). Sa correspondance prouve que cette mission lui fut rendue pénible par le mauvais vouloir du prince, qui manifestait contre lui « la plus inconcevable jalousie (5). »

De Poonah, Wellesley se rendit à Seringapatam, d'où il écrivit peu de temps après au général Lake pour lui demander s'il ferait opposition à ce qu'il retournât en Europe, pour rétablir sa santé, qui commençait à se ressentir des fatigues et du climat de l'Inde (6).

Lake lui répondit le 12 mai : « Je puis vous assurer que, quelque répugnance que j'éprouve à me passer de vos services, de votre aide et de vos avis, pour avancer les opéra-

(1) « Le duc de Wellington a souvent cité cette expédition, comme la marche la plus rapide « qu'il eût jamais faite. » — Colonel GURWOOD, t. III, p. 44.

(2) « L'infanterie parcourut 60 milles, depuis la matinée du 4 jusqu'à l'heure de midi le 5, « et encore fit-elle halte de midi à huit heures, le 4. » WELLESLEY, paroles citées par MAXWELL, t. I, p. 189.

(3) *Wellesley au gouverneur général*, 5 *février* 1804, et au général Stuart, même date.

(4) Ces forces, composées d'Européens et de cipayes, étaient, comme toutes les forces auxiliaires, sous les ordres des résidents anglais.

(5) Au général Stuart, 14 février 1804.

(6) Voir sa lettre du 11 décembre 1804, au colonel Close, où il se plaint d'une attaque de fièvre aiguë, qui était venue compliquer les douleurs rhumatismales dont il souffrait depuis dix-huit mois.

tions dans lesquelles nous sommes maintenant engagés, je ne serai pas assez égoïste pour refuser la permission que vous sollicitez, etc., etc. »

Ayant obtenu quelques temps après un congé du gouverneur général, Wellesley résigna les pouvoirs politiques et militaires qu'il exerçait dans le Deccan (1), et se rendit à Calcutta, où il arriva dans les premiers jours d'août. En attendant qu'il reçût dans cette ville l'ordre de s'embarquer, il s'occupa d'une foule de questions relatives au gouvernement et à la pacification des États nouvellement conquis.

Au mois de novembre cependant, la situation des affaires politiques obligea le comte de Mornington à rétablir momentanément son frère dans le commandement du Deccan. Wellesley retourna donc à Seringapatam, où il ne tarda point à ressentir de nouvelles attaques de fièvre ; cette circonstance, jointe à l'état satisfaisant de la contrée, le décida à faire une nouvelle demande pour quitter l'Inde. Le gouverneur général y accéda sans difficulté et, en conséquence, sir Arthur prit définitivement congé des habitants et de la garnison de Seringapatam, en février 1805 (2).

Nous devons faire observer, toutefois, que le délabrement de sa santé ne fut pas la seule raison qui engagea le vainqueur des Mahrattes à rentrer en Angleterre. A l'époque où il demanda pour la première fois un changement de position (en juin 1804), la colonie était en paix avec tous les princes guerriers de l'Inde, sauf avec Holkar dont l'armée, notablement réduite par la défection et la misère, ne semblait pas devoir tenir longtemps contre les forces de Lake, qui la

(1) Ces pouvoirs, bien plus étendus que ceux dont il avait été investi précédemment dans le Mysore, lui furent conférés le 26 juin 1803, dans les termes suivants : « I em powor and « further direct you to assumo and oxercise tho general direction and control of all the poli- « tical and military affairs of the british government in tho territories of the nizâm, of the « peschwab and of the maharatta States and chiefs. » Comte do Morningtoŋ.

(2) Sa dernière lettre, datée de cette ville, est du 9 février.

serraient de près. Il n'y avait plus dès lors ni beaucoup de gloire à acquérir, ni de grands avantages à espérer. En Europe, au contraire, un vaste champ s'offrait à l'activité du jeune général, et lui-même avoue « qu'il n'était pas assez « vain pour croire que ses services militaires dans l'Inde « seraient mis en balance avec des services semblables, « rendus dans toute autre partie du monde (1). » . . . . « Je « crois, dit-il, avoir servi dans ce pays aussi longtemps que « le doit tout homme qui peut rendre d'autres services, et « qui a la perspective d'être employé en Europe de manière « à pouvoir très-vraisemblablement se produire (2). » Sir Arthur était d'ailleurs en ce moment fort ennuyé par les contestations que la mauvaise foi des princes indigènes soulevait à propos des traités qu'il avait conclus : « Tous, dit-il, « étaient d'abord enchantés de la paix ; mais le démon de « l'ambition paraît maintenant s'être emparé d'eux, et cha- « cun tâche, par des interprétations forcées, de gagner « ce qu'il peut. Toute cette affaire m'inspire le plus « profond dégoût (3). »

A ces puissantes raisons venait se joindre un secret déplaisir de la conduite peu généreuse qu'avaient tenus à son égard le gouvernement anglais et la cour des Directeurs. Depuis deux ans, il commandait une division ou plutôt un corps d'armée avec lequel il avait livré plusieurs combats et gagné deux batailles importantes. Or non-seulement on ne lui donna pas le grade de général de division, auquel il avait des droits si bien établis, mais on ne confirma pas même sa nomination à l'état-major de Fort-Saint-George, faite par le général Stuart. « Je pouvais m'attendre, dit-il, à cette « nomination, et cependant, sans la mort déplorable du

(1) Wellesley au major Shawe, 4 janvier 1805.
(2) Au major Shawe, 8 juin 1804.
(3) Au major Malcolm, 13 avril 1804.

« général Fraser, l'arrivée du général Smith aurait fait de « moi un surnuméraire (1). »

Quant à la cour des Directeurs, il se plaignait d'avoir été traité par elle avec peu de justice, « bien qu'il pût invoquer « ce fait sans exemple qu'il avait été employé sous tous les gou- « vernements de l'Inde, et mis en relation avec tous les rési- « dents politiques et avec beaucoup d'autorités civiles, sans « qu'il y eût la moindre trace sur les registres officiels, ni « dans la correspondance particulière qu'on eût désapprouvé « aucun de ses actes, porté une seule plainte contre lui, ou « signalé une apparence de mauvaise disposition de la part « d'une seule des autorités civiles ou politiques avec les- « quelles il avait été en rapport (2). »

Aucun général, depuis Robert Clive, n'avait fait autant pour la gloire et la prospérité de l'Inde. Toujours victorieux, à force de talent et de prévoyance, il put se féliciter, en quittant le théâtre de la guerre, « de n'avoir pas perdu un « seul convoi, ni la moindre partie des propriétés de la colo- « nie, pendant toute la durée de ses campagnes (3). »

Cependant le désir de retourner en Europe ne l'emporta point chez Wellesley sur la considération plus forte de l'intérêt public. Il ne demanda à partir que lorsqu'il ne restait plus rien d'important à faire. Dans plusieurs de ses lettres, il manifesta même l'intention de rester, « fût-ce plusieurs « années encore, si sa présence eût été de la moindre utilité « à la colonie (4). » C'était agir conformément à la règle qu'il avait tracée, quelques mois auparavant, en refusant à l'un de ses amis, le major Graham, l'autorisation de quitter Madras pour affaires de famille. Il avait écrit à cette occasion :

(1) Au major Shawe, 8 juin 1804 et 4 janvier 1805.
(2) Wellesley au major Shawe, 4 janvier 1805.
(3) Au gouverneur général, 17 janvier 1804.
(4) « Si le gouverneur manifeste le moindre désir que je reste ici, je demeurerai avec plai- « sir. » Au major Shawe, 8 juillet 1804.

« Un homme qui remplit un emploi et auquel sont « confiés de grands intérêts publics, doit mettre de côté « toutes considérations, les siennes propres comme celles « des autres (1). »

Avec le même patriotisme, sir Arthur, avant de s'embarquer pour l'Angleterre, crut devoir communiquer aux principaux officiers avec lesquels il avait été en relation ses idées sur l'avenir de la colonie, sur le moyen de la faire prospérer, d'y maintenir la paix et, au besoin, d'y continuer la guerre.

Au colonel Murray, détaché dans le Guzerat, il écrivit que pour obtenir l'appui des Mahrattes, « il devait les traiter « *avec la plus grande bienveillance et la plus grande dou-« ceur*, sans jamais oublier toutefois que ces peuples man-« quent de loyauté et qu'ils sont toujours prêts à trahir. »

Au lieutenant-colonel Wallace, successeur de Stevenson dans le commandement des troupes auxiliaires du nizâm, il donna d'utiles conseils sur la manière de conduire les affaires politiques (2).

A ce même officier, au colonel Murray et au général Lake, il exposa le système d'opérations le plus convenable pour soumettre les indigènes et en particulier Holkar, le seul prince mahratte qui fût encore ouvertement hostile à la colonie : « Ayez, leur disait-il, assez de vivres pour vous ren-« dre indépendants de vos magasins, au moins pendant tout « le temps nécessaire à l'expédition. Si l'ennemi approche « avec son infanterie et du canon, jetez votre bagage dans « quelque village fortifié, ou élevez, pour le mettre à l'abri, « de petites redoutes dans un lieu convenable. Laissez

(1) Poonah, 2 mars 1804.

(2) Il lui recommanda entre autres d'être discret sur toutes les affaires publiques, afin d'échapper à la nécessité de faire mystère de quelques-unes : pensée fine et juste que M. de Talleyrand n'eût pas désavouée.

« une garde avec ce bagage, et jetez-vous ensuite résolu-
« ment sur les bataillons en marche. Si vous les battez, la
« cavalerie lâchera pied...... Il n'y a pas de position où vous
« puissiez défendre votre camp contre une artillerie aussi
« formidable que l'est celle des Mahrattes.... Si vous avez de
« la cavalerie, harcelez les troupes ennemies aussi souvent
« que possible. Surtout ne vous laissez pas attaquer par elles
« dans votre camp (1)..... »

« Ne cherchez pas non plus à forcer leur position, car elles
« la choisissent toujours forte et presque inaccessible. Mais
« lorsque vous apprendrez qu'elles sont en mouvement, mettez
« en sûreté vos bagages et sortez de votre camp. Vous les ren-
« contrerez dans le désordre ordinaire d'une marche, et elles
« n'auront pas le temps de se former, car ce sont des trou-
« pes à moitié disciplinées. En tout cas, vous aurez l'avan-
« tage de les attaquer sur un terrain qu'elles n'auront pas
« choisi, et dont vous connaîtrez toutes les ressources. Une
« partie seulement de leurs forces sera engagée, et il se peut
« que vous obteniez une victoire facile (2). »

Ces recommandations annoncent un jugement sûr, mûri par l'expérience, et un esprit d'observation remarquable (3).

C'est pour n'avoir pas aussi bien compris la tactique des indigènes et le moyen de la déjouer, qu'un détachement

---

(1) Au colonel Murray, 14 septembre 1801.

(2) Au colonel Stevenson, 12 octobre 1803.

(3) Une lettre du 3 juillet 1804, au général Stuart, mérite également d'être signalée comme une preuve de la perspicacité du général Wellesley. Cette lettre embrasse l'hypothèse plus vaste d'une attaque générale de l'Indoustan par une armée européenne. On y trouve la même sagacité militaire, et, de plus, cette clairvoyance politique dont ses dépêches fournissent tant d'exemples. A propos des armements de la France et des préparatifs qui se faisaient alors à Boulogne et à Cherbourg : « Je n'ai jamais, dit-il, eu beaucoup de crainte d'une agression dans « l'Inde de la part d'un ennemi d'Europe, et encore moins dans la guerre présente, car l'en- « nemi paraît avoir employé ses ressources à un genre d'armement naval qui, selon toute « apparence, ne peut lui servir pour attaquer ce pays (3 juillet 1804). » Le résultat a pleinement confirmé cette judicieuse remarque, ainsi que la plupart de celles que Wellesley eut l'occasion de faire en quittant l'Inde.

de l'armée de Lake, sous les ordres du colonel Monson, fut complétement écrasé en 1804, par les troupes d'Holkar. Ce détachement, fort de 12,000 hommes environ, ne ramena au point de départ que le dixième de son effectif : désastre sans exemple, qui faillit provoquer un nouveau soulèvement des Mahrattes et détruire tout l'effet des victoires antérieures. Voici en peu de mots comment les choses s'étaient passées.

Holkar, qui détestait Scindiah, était resté neutre dans la guerre soutenue par la colonie contre ce prince et le radjah de Berar; mais, après les défaites successives des troupes de son rival, il avait réuni environ 100,000 hommes, presque tous montés, pour entreprendre une guerre de partisans.

Le général Lake s'était porté au-devant de cette multitude et l'avait mise en fuite sans difficulté. Un de ses subordonnés, cependant, le colonel Monson, laissé seul dans Malwa, à 200 milles de l'armée, avait été attaqué par les brigands et obligé de battre en retraite. Sa petite armée, forte de 4,000 soldats réguliers, de 3,000 cavaliers irréguliers et de 15 canons, fut rejointe à Rampoor par deux bataillons et 3,000 chevaux irréguliers. Holkar la suivit avec 20,000 cavaliers, autant de fantassins et 160 bouches à feu, et il sut si bien profiter du terrain et de l'inexpérience du colonel Monson, que celui-ci rentra dans Agra avec 1,000 soldats éclopés ou malades, sans artillerie, sans bagages et sans munitions (1). Les fatigues et la désertion lui avaient fait essuyer plus de pertes que les combats. Cette pénible retraite, qui s'accomplit en juillet et août 1804, faillit avoir les conséquences les plus graves, par l'effet moral qu'elle produisit dans l'Inde. Déjà Holkar assiégeait Delhi, quand Lake, reprenant l'offensive, le fit rétrograder (Vers le milieu d'octobre).

(1) Maxwell, l. I, p. 208.

Le 13 du mois suivant, le général Fraser battit, aux environs de Deeg, 24 bataillons ennemis, appuyés par une forte cavalerie et 160 canons. Trois jours après, Lake en personne rencontra l'armée d'Holkar, forte de 20 à 30,000 hommes, à Furukabad, la mit en déroute sans éprouver de pertes sensibles (1). Les troupes ennemies qui parvinrent à se rallier se jetèrent dans Deeg. On mit aussitôt le siége devant cette place, dont la garnison se rendit sans condition le 23 décembre. Holkar abandonna au vainqueur son artillerie et ses magasins, qui étaient considérables, et se réfugia avec 4,000 cavaliers dans l'état de Bhurtpoor, où le radjah lui fit une réception amicale. Voulant obtenir satisfaction de cet acte d'hostilité, le général Lake vint assiéger la capitale du radjah. Malheureusement les travaux d'attaque n'eurent pas le succès qu'on en devait attendre, de sorte qu'après de nombreux assauts, où la valeur des troupes anglaises brilla d'un vif éclat, l'assiégeant dut renoncer à son entreprise et conclure, le 2 mai 1805 (2), un traité à la suite duquel le radjah transmit à Holkar l'ordre de quitter Bhurtpoor.

Le chef mahratte ne se laissa point abattre par ce nouveau coup de la fortune. Suivi de 3,000 à 4,000 hommes seulement, il alla trouver Scindiah, qui l'accueillit malgré le traité de paix conclu avec l'Angleterre. Les troupes de ce perfide allié, réunies à celles de Holkar, firent peu de temps après une excursion sur le territoire de la Compagnie; mais, rencontrées à 60 milles de Bhurtpoor par le général Lake, elles essuyèrent une déroute complète. Ce fut le dernier épisode de la guerre des Mahrattes et le dernier

(1) A Deeg, Fraser perdit 643 hommes, et les Mahrattes 2,000 hommes. A Furukabad, Lake perdit 30 hommes, et Holkar 3,000 hommes. — Voir Brachou, t. V, p. 90.

(2) Les assauts de Bhurtpoor échouèrent, parce que les brèches étaient mal faites, et leur accès mal assuré. Lake eut 3,100 hommes et 103 officiers tués et blessés pendant ce siége, qui dura trois mois et vingt jours.

succès obtenu par l'habile administration du comte de Mornington.

Cet illustre homme d'État se trouvait depuis longtemps en butte à l'hostilité de la cour des Directeurs et d'une partie de la nation anglaise, qui attribuaient à une ambition démesurée la continuation de la guerre et les embarras financiers dont ils se plaignaient (1). Fatigué de cette opposition, il avait, dès le mois de décembre 1803, sollicité la permission de rentrer en Angleterre; mais les événements qui survinrent l'obligèrent à différer son départ jusqu'au commencement de l'année 1805.

Son successeur, lord Cornwallis, arriva à Calcutta le 30 juillet : épuisé par l'âge et le travail, ce noble vieillard mourut deux mois après. En attendant la nomination d'un nouveau titulaire, George Barlow prit en main les rênes du gouvernement. Homme d'État médiocre et entêté, il soutint, contre l'avis du général Lake, la politique de paix que Cornwallis avait été chargé de rétablir ; et par suite lorsque Scindiah exprima l'intention d'acquiescer à un nouvel accommodement, il fut très-heureux de lui envoyer un négociateur au lieu d'une armée. Le vainqueur de Laswarri, formé à la grande école des Wellesley, aurait voulu, au contraire, qu'on punit le chef indien d'avoir soutenu Holkar et d'avoir fait arrêter un résident anglais; mais ses remontrances furent dédaignées , et le trop faible gouverneur signa, le 23 novembre 1805, un traité auquel Scindiah ne devait certes pas s'attendre.

Holkar, qui avait dit lui-même, *tous mes États sont sur la*

---

(1) Ces embarras n'étaient que momentanés, puisque la richesse de la colonie s'était notablement accrue. Les habitants de Calcutta constatent ce fait dans le passage suivant d'une adresse au gouverneur général :

« Par cette heureuse conclusion d'une si courte et si glorieuse guerre, nous voyons les en-« nemis de l'Angleterre abaissés, l'influence française annihilée et nos ressources augmen-« tées. »

selle de mes chevaux, fut l'objet de ménagements pareils, et conclut, le 24 décembre (1), un traité non moins avantageux qui mit fin à la guerre des Mahrattes.

Le comte de Mornington retourna en Angleterre, mécontent de la cour des directeurs, mais enchanté du roi, qui l'avait nommé marquis de Wellesley, et convaincu d'ailleurs qu'il serait bientôt vengé des calomnies de la presse, par la gloire et les avantages impérissables qu'il avait assurés à sa patrie.

Sir Arthur n'intervint point directement dans la guerre contre Holkar; mais sa correspondance prouve qu'il la dirigea par ses conseils depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous citerons particulièrement sa lettre du 17 mars 1804, au général Stuart et celle du 27 mai, au général Lake : dans l'une et l'autre, les projets du chef mahratte et les moyens propres à ruiner son influence sont indiqués avec une grande netteté de vues. Celle du 18 mars, au gouverneur général, contient un projet de plan de campagne en cas de rupture avec Holkar, événement qui à cette date n'était pas encore certain. Le gouverneur, à propos de cette lettre, écrivit à son frère, le 16 avril : « J'ai invité le général Lake à commencer les « opérations contre Holkar, dès que le temps le permettra, « et je vous autorise à coopérer avec lui. J'approuve entière- « ment la disposition des troupes sous votre commandement, « aussi bien que le plan d'opérations militaires que vous « avez suggéré dans l'éventualité d'une guerre avec Djeswunt- « Rao Holkar. »

Pour connaître exactement la part que prit Wellesley à cette guerre et l'influence qu'il exerça dans l'Inde, il faut lire encore son memorandum du 5 novembre 1804 (2), et celui du

(1) D'après quelques auteurs, le 27 janvier 1806

(2) GURWOOD, t. III, p. 530.

3 novembre de la même année (1), où il développe ses idées sur le mode d'opérations et de subsistances à prescrire au général Lake.

Ce dernier memorandum paraît avoir été demandé par le comte de Mornington, qui, à cette époque, recevait des plaintes fréquentes sur la misère des troupes envoyées contre Holkar.

Au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, Arthur Wellesley insista une dernière fois pour qu'on forçât les alliés à entretenir des troupes dans l'intérêt de la sécurité et du bien-être de la colonie. « C'est le seul moyen, dit-il, d'être partout « sur nos gardes, de comprimer les révoltes et d'avoir la paix « intérieure. Jusqu'à ce qu'il en soit ainsi, notre système « sera profondément vicié, et notre empire prêt à tomber « en poussière, par l'effet de sa trop grande faiblesse (2). »

Quand on réfléchit à l'instabilité des gouvernements et à la décadence progressive des États de l'Inde depuis un siècle, on se demande si Wellesley n'a pas eu raison de se plaindre du système suivi par les hommes d'État de l'Angleterre, et si la conquête par l'ordre et la civilisation n'eût pas été plus fertile en résultats avantageux que la conquête basée sur l'antagonisme des races, l'ignorance des peuples et la faiblesse des souverains indigènes. Matière délicate à traiter, parce qu'elle touche à l'avenir des possessions anglaises, aussi bien qu'à la réputation des hommes d'État qui ont fait prévaloir le système actuel. Cependant dans un ouvrage consacré à la biographie de Wellington, il faut bien rechercher si cet homme illustre a pu émettre, sur une question aussi importante, des idées qui ne seraient ni justes ni réalisables.

(1) Gurwood, t. III, p. 534.

(2) Au colonel Close, 27 décembre 1804. — Voir également la remarquable lettre qu'il écrivit au major Shawe, le 26 février de cette même année, et les deux memorandum du 2 novembre sur l'état du gouvernement de Scindiah. — Gurwood, t. III, p. 516 et 520.

En lisant les ouvrages de Sinclair, de Malcolm, de Héber, d'Alison, de Porter et autres écrivains anglais, on est tenté de croire que la péninsule du Gange a fait depuis quelques années des progrès remarquables. Mais ces auteurs, s'ils sont impartiaux, ont probablement jugé de l'état du pays d'après quelques faits isolés ou d'après la situation toute exceptionnelle de certaines villes maritimes, telles qne Madras, Bombay et Calcutta. Ceux qui ont visité l'Inde dans toute son étendue, et qui ont comparé sans esprit de parti l'état actuel de ses peuples à leur état antérieur, sont arrivés à une conclusion bien différente : « Sons le rapport matériel, dit le comte de Warren, la situation des indigènes s'est empirée d'année en année, et sous le rapport moral, ils n'ont pas fait un progrès depuis Alexandre. » Telle est aussi l'opinion de Metcalf, de Henri Russell, de Macaulay, de Mill, de Montgommery-Martin et du célèbre Burke.

Ce dernier osa dire en pleine Chambre des Communes : « Si les Anglais avaient été chassés de l'Inde, ils n'auraient pas laissé de meilleures traces de leur domination que la hyène et le tigre ! »

Il y a sans doute de l'exagération dans ce langage ; cependant, on ne peut nier que la misère des Indiens ne soit extrême, et qu'elle n'augmente tous les jours.

L'industrie occupait autrefois un grand nombre de bras; elle est aujourd'hui remplacée par l'agriculture, sur laquelle pèsent de lourds impôts toujours rigoureusement exigés. La culture de l'opium et le monopole du sel font le plus grand tort aux populations rurales (1). Le haut commerce, les usines et les manufactures sont entre les mains des sujets britanniques, qui seuls profitent de cet état de choses. Les vastes

(1) La Compagnie a le monopole sur le sel, le tabac et l'opium. Le premier rapporte, année moyenne, 58 millions de francs ; le second, 36 ; et le troisième, 1 et demi.

Le revenu total de la Compagnie est estimé à 465 millions. — Voir DE BIORNSTIKSNA, p. 186.

travaux publics construits par les princes indigènes tombent en ruines faute d'entretien ; et la Compagnie n'en a pas édifié d'autres, hormis ceux que réclament ses opérations militaires (1).

« Ainsi la Grande-Bretagne a trouvé moyen d'épuiser tous les trésors de ce beau pays sans en employer la moindre fraction au bonheur matériel des peuples conquis (2). »

Montgommery-Martin a démontré que le capital retiré de la circulation depuis cinquante ans s'élève à 2 milliards et demi, et que la quantité des métaux exportés en Angleterre, pour le compte du gouvernement de la Compagnie, de 1811 à 1834, atteint le chiffre énorme de 200 millions. C'est ce qui lui fait dire :

« La situation de l'Inde peut être comparée à celle d'un individu privé de nourriture, et à qui cependant on enlève journellement une partie de sang. Le résultat est atrophie, convulsions, mort ! »

Un membre du Parlement anglais, M. Mill, caractérise avec non moins de sévérité le système politique qui régit l'Inde : « Ce système, dit-il, consiste à décharger les princes subsidiés par la Compagnie (3) de toute responsabilité en ce qui concerne le maintien de l'ordre et la défense extérieure... »

« Le peuple des États à subsides sait fort bien que la puissance anglaise est trop formidable pour laisser le moindre

(1) De ce nombre sont quelques voies de communication récemment établies. L'industrie particulière, heureusement s'occupe, dit-on, de réaliser en ce moment des améliorations qu'on eût vainement attendues du gouvernement colonial.

(2) De Warren.

(3) Les princes *subsidiés* sont le roi d'Oude, le radjah de Nagpoor ou de Berar, le nizâm d'Hyderabad, Holkar, le sultan de Mysore, le gaëkwar de Baroda, les radjahs du Travancore, Cochin et Cutsch. Les princes *protégés* sont les radjahs de Bhopâl et du Sikim ; les sikhs indépendants, sous Rundjet-Sing, les États de Boondels, du Guzerat et de Malwa ; les princes féodaux de Radjepootna et les petites principautés voisines des Birmans. Les princes dits *indépendants* et liés seulement à la Compagnie par des traités sont : Scindiah, le roi de Lahore et les émirs du Sind.

espoir de succès au soulèvement isolé d'une partie de l'Inde ; il sait aussi que la péninsule est trop morcelée et trop divisée pour tenter jamais un effort commun, et c'est ce qui fait qu'il se résigne au joug le plus dur. La même conviction enhardit les princes indous ou musulmans à abuser du reste de puissance qui leur est laissé. Tous se livrent en conséquence aux exactions les plus violentes, n'attachant aucun prix à la ruine ou au bien-être de ceux qu'ils gouvernent..... On comprend que l'administration de la justice doit être déplorable dans tous ces États, où le prince n'a aucune récompense à attendre de l'amour de ses peuples pour les bonnes mesures qu'il pourrait prendre, ni rien à redouter pour les mauvaises (1). »

Le général suédois comte de Biornstierna, qui fut pendant dix ans ministre résident à Londres, confirme ces faits dans son remarquable ouvrage sur l'Inde anglaise (2).

« Tel est, dit-il, l'état des choses dans les pays à subsides, que les peuples n'ont pas de désir plus ardent que celui de passer sous la domination directe de la Compagnie, beaucoup plus douce et plus juste, sous tous les rapports, que celle de ces princes. »

On reproche à de Biornstierna d'être trop favorable au système anglais, et cependant, après avoir constaté par des chiffres que les Indiens exportaient encore en 1814 pour 50 millions de tissus en Europe, tandis que maintenant ils sont tributaires de la Grande-Bretagne pour une somme équivalente, il avoue que « grâce à ce triomphe de l'industrie européenne, il existe des millions d'ouvriers sans pain et

(1) *Rapport à la Chambre des Communes*, le 1er février 1832.

M. de Jancigny, s'élève avec non moins de force contre le système subsidiaire, « né de la nécessité de priver ces soi-disant princes des moyens de renverser la souveraineté réelle qu'exercent les Anglais. » P. 136.

(2) *Tableau politique et statistique de l'empire britannique dans l'Inde*, traduit par PETIT DE BARONCOURT, p. 210.

réduits à la mendicité (1). » Tous les ans, les exportations diminuent et les importations augmentent, « ce qui amène nécessairement, dit le même écrivain, un décroissement successif dans les richesses du pays... »

« Les seuls produits favorisés dans la métropole sont la soie et l'indigo; encore ce dernier ne profite-t-il qu'aux Anglais, qui possèdent presque toutes les plantations. Au fond, le principal commerce de l'Inde repose aujourd'hui sur une énorme immoralité, c'est-à-dire sur l'exportation de 20 mille caisses d'opium, de la valeur de 75 millions de francs, avec lesquelles on empoisonne les Chinois (2). » ... « Voilà où est réduite cette contrée, réputée jadis la plus riche de l'univers, et sur laquelle la nature semble avoir épuisé ses faveurs (3). »

Sir Henri Russell, qui, de 1811 à 1820, remplit les fonctions de résident à Hyderabad, écrivit, le 21 septembre 1824, à la cour des directeurs, une lettre remarquable, où se trouve exprimée la même opinion sur le système subsidiaire: « Du moment, dit-il, que nous établissons un gouvernement à subsides, nous nous trouvons sur une pente fatale où nous ne pouvons plus nous arrêter; le premier pas entraine au dernier, et tous conduisent invariablement au même but : la ruine et la destruction de l'État protégé. »

« Nous n'avons rien à craindre du dehors; c'est dans chaque accroissement de territoire que nous trouvons et que nous créons des dangers. » . . . . . « Du moment qu'un État passe sous notre autorité directe, nos employés européens inondent toutes les carrières; les classes supérieures et les classes moyennes ne trouvent plus une seule place pour se caser, et périssent bientôt de misère! Ainsi la somme des haines nationales va croissant. » . . . . « Notre empire ne peut

(1) Page 246 et 247.
(2) De Biornstierna, page 250.
(3) *Idem*, page 247.

rester stationnaire, et du jour où nous cesserons d'avancer, nous reculerons. »

Il faut conclure de ces témoignages et de ces faits irrécusables, que, sous le rapport matériel, l'administration anglaise a été fatale aux Indiens. Sous le rapport moral, cette administration n'a pas été beaucoup plus heureuse; cependant elle a réalisé quelques progrès dont il serait injuste de ne pas lui tenir compte (1); ainsi elle est parvenue à établir, dans les États conquis ou protégés, une police sévère, qui a fait décroître rapidement la proportion des crimes ; elle a réprimé d'innombrables actes d'oppression de la part des gouvernements indigènes; elle a mis un terme aux révoltes intérieures, provoquées dans certains États par la turbulence de chefs puissants; elle a concédé aux Indiens la liberté de la presse et des cultes, et le droit sacré d'être jugés par leurs pairs; elle a supprimé plusieurs usages barbares, moins cependant qu'on était en droit d'attendre d'une nation aussi éclairée (2); ses missionnaires ont répandu avec succès, dans quelques contrées, les lumières de l'Évangile (3); enfin de bonnes écoles ont été ouvertes dans les principaux centres de population. Toutefois ce dernier bienfait ne produira pas de grands résultats, aussi longtemps qu'on laissera subsister les castes, qu'on ne fera rien pour le bien-être matériel du peuple, et qu'on excluera systématiquement les

(1) Ces progrès datent de l'administration philanthropique de lord Bentinck. On les a continués depuis, et c'est ce qui a fait dire, en 1845, à M. de Jancigny : « Nul doute que l'influence du gouvernement anglais n'ait amélioré à un degré très-remarquable la situation générale, politique et commerciale de l'Inde. » Nous ne pouvons accepter ce jugement, après avoir enregistré les témoignages qu'on a lus plus haut. Il met du reste l'auteur en contradiction avec lui-même, puisqu'il qualifie (page 34) l'administration de la colonie « d'exploitation égoïste. »

(2) Le gouvernement a interdit les sacrifices humains, etc. « Il reste néanmoins beaucoup à faire dans cette voie. » — Comte DE BIORNSTIERNA, p. 235, 236.

(3) Il ne faudrait pas cependant exagérer l'importance de ces missions. Les rapports des voyageurs constatent, en effet, que les apôtres du protestantisme n'ont pas montré, à beaucoup près, dans l'Inde, ce zèle et ce courage persévérant dont les missionnaires catholiques ont donné tant de preuves remarquables dans les contrées asiatiques.

indigènes des fonctions importantes de l'armée (1), de l'administration et des finances.

Il semble, d'après tout ce que nous venons de dire, que l'Angleterre ait bien plus cherché à exploiter l'Inde qu'à la civiliser; à rendre ses populations incapables de se gouverner elles-mêmes, qu'à les initier à des connaissances et à des arts qui inspirent d'ordinaire à ceux qui les possèdent le désir de s'émanciper.

Cette politique peut être habile, mais elle est à coup sûr peu libérale. La conscience de Wellesley ne lui permit pas de la sanctionner. Il résulte de sa correspondance que le bonheur des Indiens lui donna plus de souci que l'intérêt de l'Angleterre. Probablement croyait-il aussi qu'il serait plus facile de s'assurer de la fidélité des indigènes en les attachant par des bienfaits, et qu'il y aurait finalement plus de profit à favoriser le développement de la richesse, nationale qu'à tarir toutes les sources de cette richesse en voulant obtenir des bénéfices trop immédiats (2). C'est l'avenir qu'il voyait et non le présent. Or, l'avenir dans le système de Wellesley, c'était la prospérité par la civili-

(1) « Les officiers, depuis le général jusqu'à l'enseigne, sont anglais de naissance. » Comte DE BJORNSTJERNA, ouvrage cité. D'après Warren, il y a par régiment 18 officiers indigènes, dont les grades sont assimilés à ceux de capitaine et de lieutenant; « mais ces officiers sont réellement subordonnés au dernier sous-lieutenant européen. »

(2) Ces idées ont fait des prosélytes depuis quelques années dans le Parlement et dans la presse.

M. Dubois de Jancigny, aide de camp du roi d'Oude, qui, dans son ouvrage sur l'Inde, se montre très-bienveillant pour le gouvernement colonial, s'exprime de la manière suivante :

« Le gouvernement supérieur des Indes n'a aujourd'hui que le choix entre deux maux : il faut que, dans son respect pour les traités, il consolide l'oppression, qu'il attende au moins en silence que les effets du despotisme, devenus désormais intolérables, nécessitent son intervention, ou qu'il manque à la foi jurée, qu'il ait le courage de montrer plus de respect pour les droits imprescriptibles de l'humanité que pour des traités, dont l'ambition et l'intérêt matériel peuvent seuls, non pas justifier, mais expliquer l'origine. Une telle résolution serait la gloire du gouvernement, et nous n'hésitons pas à le dire, ce serait également une des plus précieuses garanties du bonheur et de la prospérité de ces vastes et populeuses contrées. » Page 136.

» Le gouvernement n'a pas fait pour les peuples de l'Indoustan tout ce qu'il aurait pu, tout ce qu'il aurait dû faire... Mais, tôt ou tard, entraîné par le mouvement irrésistible de la civilisation et par les exigences de sa position, il comprendra que le temps est venu de substituer à une exploitation égoïste une administration prévoyante et paternelle. » *Idem*, p. 34.

sation, et l'avenir dans le système actuel, c'est la misère par la compression.

Mais en donnant aux princes indiens une armée nationale, en augmentant leur importance, et en diminuant celle de la Compagnie, on aurait peut-être travaillé à l'affranchissement des possessions anglaises, et c'est là ce que les hommes d'État de la Grande-Bretagne voulaient et veulent encore éviter à tout prix. Y parviendront-ils et pourront-ils longtemps encore exploiter l'Inde comme ils le font? C'est ce que l'expérience seule peut décider. En attendant qu'elle se prononce définitivement, soit pour le système de la Compagnie, soit pour celui dont Wellesley voulut jeter les premières bases, on doit reconnaître que toutes les probabilités sont en faveur de ce dernier (1).

Nous avons insisté sur les principales circonstances qui marquèrent le départ de Wellesley, parce qu'elles font bien ressortir l'importance du rôle que ses talents et ses services lui avaient assigné.

On ne saurait douter qu'il ait été le vrai chef militaire de la colonie. Les témoignages d'estime et de reconnaissance

(1) Au moment où nous écrivions ces lignes, paraissait l'*Exposé de la situation de l'Inde*, par CHARLES WOOD, président du bureau du contrôle (travail lu à la Chambre des Communes en juillet 1854).

Il résulte de cet exposé, que la Compagnie a donné depuis quelque temps un développement considérable aux travaux publics : chemins de fer, canaux et télégraphes. On ne peut que la féliciter de ces mesures réparatrices; cependant nous croyons que ces travaux ont été faits principalement dans un intérêt militaire.

Le même exposé constate que les revenus de l'exercice 1852-1853 ont été de 26,915,000 livres, et les dépenses de 26,275,000; l'exercice suivant présentera un déficit de 22 millions de francs environ. L'armée compte 50,000 hommes de troupes européennes, dont 30,000 appartenant à l'armée de la reine, et 20,000 recrutés par la Compagnie. — L'armée indigène s'élève à 240,000 cipayes et à 30,000 hommes de troupes indiennes, commandées par des officiers anglais. Ces derniers représentent les contingents fournis et entretenus par certains États tributaires.

qu'il reçut après la guerre des Mahrattes et au moment de quitter l'Inde, le prouvent surabondamment.

Les Anglais établis à Calcutta lui offrirent une épée de grande valeur (1), et non contents de cet hommage, ils votèrent la construction d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de la bataille d'Assye.

Les habitants anglais de Bombay ne furent point en reste sur ceux de Calcutta ; ils donnèrent au vainqueur de Scindiah des fêtes somptueuses, et lui remirent une adresse de félicitations. où ils le proclamèrent *aussi grand dans le cabinet que sur le champ de bataille* (2).

Enfin les officiers de l'armée du Deccan lui firent présent d'un service en or, de la valeur de 2,000 livres, avec cette inscription : *Bataille d'Assye*, 23 *septembre* 1803.

Quand sir Arthur fut sur le point de s'embarquer, d'autres manifestations se produisirent. Les officiers de la division qui avait été en dernier lieu sous ses ordres, ceux de la garnison de Séringapatam et ceux du 33ᵉ, son ancien régiment, lui exprimèrent leurs regrets dans des adresses empreintes des sentiments les plus nobles et les plus chaleureux.

Mais quelque douce que dut lui paraître cette expression spontanée de l'estime et de la reconnaissance de ses braves compagnons d'armes, il fut sans doute plus touché encore des sentiments naïfs et vrais que lui exprimèrent les habitants indigènes de Séringapatam :

« Vous avez droit à notre gratitude, lui dirent-ils, pour la « tranquillité, la sécurité et le bonheur dont nous avons joui « sous votre bienfaisante administration..... Nous adressons « nos prières au Dieu de toutes les castes et de toutes les « nations, pour qu'il vous accorde santé, gloire et bon- « heur ! »

---

(1) SHERER, t. I, p. 66. — Lake reçut un cadeau semblable.
(2) GURWOOD, t. III, p. 144.

Quelques jours avant son départ de Madras, les officiers civils et militaires de la présidence organisèrent en son honneur une grande fête au Panthéon. Ils firent peindre son portrait, et le placèrent au milieu des hommes qui avaient illustré la ville.

Vers la même époque, le comte de Mornington reçut de lord Castlereagh une lettre contenant des félicitations, tant pour lui que pour les généraux qui avaient exécuté ses plans, et dans laquelle le chef du cabinet anglais lui annonçait que le parlement avait voté des remerciments au gouverneur général de l'Inde, aux vainqueurs d'Assye et de Laswarri.

Lord Camden, de son côté, par une lettre très-flatteuse, informa le comte de Mornington, de la part du roi, que Sa Majesté avait élevé le général Lake à la pairie et nommé Wellesley chevalier de l'ordre du Bain, *au-dessus du complet*. Cet ordre se composait alors de vingt-quatre chevaliers; et comme il ne pouvait pas y en avoir un de plus, on décida, par faveur spéciale, que sir Arthur n'attendrait pas l'occasion d'une vacance pour prendre rang (1).

Le futur héros de la Péninsule s'embarqua le 10 mars à bord du *Trident*. La veille de son départ, il avait fait ses adieux aux troupes de sa division, dans un ordre du jour aussi simple que modeste, où l'on trouve ce paragraphe, digne d'être cité : « Le major général, sir Arthur Wellesley, recom-
« mande instamment aux officiers de ne jamais perdre de
« vue les grands principes du service militaire; qu'ils main-
« tiennent la discipline dans les troupes, et qu'ils encouragent
« dans tous les corps l'esprit et les sentiments qui conviennent
« à des *gentlemen;* c'est le moyen le plus sûr d'atteindre à

(1) « His creation and investiture shall not wait for a succession to a regular vacancy thereto. » Camden, lettre du 30 août 1804, mise à l'ordre du jour de l'armée, le 7 mars de l'année suivante. — Voir Gurwood, t. III, p. 658.

« tout ce qu'il y a de noble et de grand dans leur profes-
« sion (1). »

Le passage des deux Wellesley dans l'Inde fut marqué par des succès qu'on pourrait croire l'œuvre d'un siècle.

Grâce à l'alliance heureuse du politique habile et du général entreprenant, l'influence française à la cour du nizâm avait été détruite, et l'empire de Tippoo-Sahïb renversé; le peschwah, remis à la tête de la confédération mahratte, était devenu l'allié soumis de la Compagnie; les troupes indo-françaises réunies par le général Perron sur les bords de la Jumna avaient été dispersées; le grand mogol n'était plus qu'un pensionnaire à la solde de l'Angleterre; les trônes de Scindiah, d'Holkar et du radjah de Berar avaient été rétablis dans des conditions avantageuses; d'immenses territoires ajoutés à l'empire britannique avaient triplé son étendue, sa richesse et sa puissance; enfin l'œuvre de Clive, de Warren Hastings et de Cornwallis avait reçu son dernier complément (2). L'Inde désormais n'était plus mogole ni mahratte, elle était définitivement anglaise (3)!

A ces résultats merveilleux il n'y a de comparables que les succès obtenus au milieu du XVIIIe siècle, par Robert Clive, comte de Plassey, à une époque où la colonie semblait être perdue sans ressource. Les uns et les autres ont assuré à la

---

(1) Ordre du jour du 9 mars 1805.

(2) Roujoux et Mainguet, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 749; Alison, *History of Europe*, t. VII, p. 102, etc.; Barchou de Penhoen, t. V, p. 163; Mill, *History of India*.

(3) On lit dans une adresse des habitants de Calcutta, remise à lord Wellesley, le 29 juillet 1805, au moment de son départ de l'Inde. « The events of the last seven years have market the period of your government as the most important epoch in the history of European power in India. » — Voir *Dép. du marquis Wellesley*, t. IV, p. 613.

Grande-Bretagne l'ascendant irrésistible qu'elle a conservé jusqu'à ce jour dans les contrées asiatiques.

Quand sir Arthur Wellesley quitta le théâtre de ses premiers exploits, le gouvernement anglais était maître d'une grande partie de la Péninsule, protecteur des principales puissances et médiateur, en vertu d'un traité, des contestations qui pouvaient survenir (1). Il ne lui restait plus qu'à soumettre quelques chefs mahrattes au Nord (2), et à étendre, dans un avenir plus ou moins éloigné, ses conquêtes au delà de l'Indus sur les Birmans, les Sikhs et les Afghans.

La guerre avec les premiers est terminée, celle avec les Afghans se poursuit encore (3).

De beaux succès sans doute ont marqué cette double lutte, mais aucun n'a eu pour la colonie l'importance de ceux de Clive et de Wellesley. Ces grands hommes, les véritables fondateurs de la puissance anglaise dans l'Inde, ont exercé l'un et l'autre dans ces contrées une influence que leur position semblait devoir exclure.

Robert Clive, d'abord simple employé aux écritures dans l'administration coloniale, devint lieutenant. A peine nommé à ce grade, il conçut le projet, qu'il mit bientôt à exécution, de chasser les Français des régions orientales, où ils étaient alors tout-puissants. Avec une poignée de braves, en effet, il se rendit maître d'Arcot, prit l'offensive, expulsa l'ennemi de tout le Carnatic et releva la colonie sur le point de succomber.

Wellesley, moins audacieux mais non moins habile, fut, quoique simple colonel, l'âme et le chef véritable de l'armée qui envahit le Mysore ; ses services l'élevèrent au gou-

---

(1) Lettre de sir Arthur Wellesley, 16 janvier 1804.

(2) En 1819, lord Moira eut à réprimer une tentative de révolte du peschwah, qui fut à cette occasion dépossédé d'une partie de ses provinces. En 1825, lord Amherst s'empara des États du radjah de Bhurtpoor.

(3) Aujourd'hui le territoire de l'empire indo-britannique est égal en surface à la moitié de l'Europe. Il compte 150 millions de sujets immédiats, et 47 millions de sujets protégés.

vernement de cette importante contrée, et bientôt après il dirigea comme général major les principales opérations de la guerre des Mahrattes. Ainsi que Robert Clive, il avait le coup d'œil sûr et la force de résolution qui caractérisent les véritables généraux. Tous deux savaient gagner la confiance de leurs soldats, imposer le respect ou la crainte aux nations indigènes, et agir de leur propre mouvement quand les circonstances l'exigeaient. Tous deux aussi joignaient à des talents militaires distingués, une aptitude remarquable pour l'administration civile et le maniement des affaires politiques (1).

Mais Wellesley l'emporta sur Clive par un fonds d'honnêteté et de droiture qui l'empêcha constamment de recourir à l'emploi de moyens que la justice ou la loyauté réprouvent. La conduite souvent barbare et presque toujours machiavélique du vainqueur de Plassey lui suscita de nombreux ennemis : la justice et la bonne foi de Wellesley ont, au contraire, été citées par les Indiens eux-mêmes comme un titre spécial à leur admiration (2). Dans toutes les circonstances, il se montra fidèle à ses engagements, aussi jaloux de la réputation de l'Angleterre que préoccupé de ses intérêts politiques et de sa prospérité matérielle. Nous pourrions citer vingt lettres où il insiste auprès de ses subordonnés, comme auprès de ses chefs, pour faire admettre des mesures réparatrices ou blâmer des actes de nature à porter atteinte à la haute opinion que les indigènes devaient avoir de la justice et de la grandeur du peuple anglais.

« Je suis certain » écrivait-il au gouverneur de Bombay, « que « vous ne réussirez dans aucune négociation qui ne sera pas

(1) « Wellesley se montra à la fois grand général et politique habile, dans un pays où chaque « victoire était une perte, où chaque conquête augmentait le nombre des ennemis. » — Cantu, *Histoire universelle*, t. XIX, p. 147.

(2) Wellesley put écrire sans exagération à son frère, le 13 mars 1803 : « Depuis quatorze « ans que je réside ici, j'ai acquis dans le pays une influence considérable. »

« fondée sur le respect du caractère de notre gouvernement, et « dans laquelle vous n'emploierez pas un langage franc et hon- « nête (1). » C'est le même sentiment qui lui fit dire, à propos des négociations avec les Mahrattes : « Je donnerais volontiers « dix fois Gwalior, ou toute autre forteresse de l'Inde, pour « conserver notre réputation de scrupuleuse bonne foi et les « avantages de l'honneur que nous avons gagnés dans la der- « nière guerre, et par la paix qui l'a terminée. » . . . « Nous « ne devons pas sacrifier ces avantages à des raisonnements « puisés dans les principes du droit des nations, lesquels « seraient fort peu compris des populations indigènes. « Qu'est-ce qui m'a guidé au milieu des embarras de la « guerre et des négociations qui l'ont suivie? La bonne foi « britannique et pas autre chose (2) ! »

Cette droiture et cette loyauté, on les chercherait en vain dans les actes ou dans la correspondance de Clive et de Warren Hastings, qui se sont malheureusement plu à justifier dans l'Inde le reproche qu'on a si souvent adressé à la politique anglaise en Europe, de manquer de franchise et de bonne foi.

Wellesley se distingue aussi de la plupart des hommes d'État qui ont joué un rôle dans les affaires de la colonie, par sa délicatesse et par son désintéressement extrême.

« Depuis longtemps, dit Cantu, une corruption ignoble s'était introduite partout; elle se mêlait à la politique pour profiter des dons, qui toujours eurent une grande part dans les négociations orientales, et que la loi peut restreindre, mais non prohiber (3). »

Hastings fut convaincu d'avoir profité de ce système, et il était de notoriété publique que lord Clive avait reçu en une seule fois 6 millions de francs de Mir-Jaffier, pour l'avoir

(1) Le 22 février 1804.
(2) Au major Malcolm, 17 mars 1804.
(3) *Histoire universelle*, t. XVII, p. 395.

placé sur le trône du Bengale (1). A son retour en Angleterre, sa fortune personnelle s'élevait à 2 millions de rentes.

Aucun fait de ce genre ne peut être imputé à Wellesley. Quand le radjah de Kittoor lui fit offrir 10,000 pagodes (2) pour obtenir par son intermédiaire la protection du gouvernement anglais, sir Arthur répondit à l'officier porteur de ce message : « Je suis surpris qu'un homme revêtu du caractère « d'officier anglais n'ait pas fait comprendre au radjah, « qu'une telle offre serait considérée comme une insulte, et « qu'il n'ait pas empêché le radjah de la renouveler au lieu « de l'y encourager, et même de lui proposer de recevoir tout « de suite le quart de la somme offerte (3). »

Le colonel Gurwood (4) raconte qu'une offre de même nature fut faite directement à Wellesley par le premier ministre de la cour d'Hyderabad :

Dans une conférence tenue au camp de l'armée anglaise, le 24 décembre 1803, Mohiput Ram, envoyé du nizâm, montra un vif désir de savoir quels districts seraient assignés à son maître. Il insista auprès de Wellesley pour obtenir des renseignements sur ce point ; et comme sir Arthur évitait de s'expliquer, il finit par lui offrir sept *lacs de roupies* (environ 1,750,000 francs). Le général écouta cette proposition avec le plus grand sérieux ; puis, quand l'Indien eut cessé de parler, il lui dit : « *Pouvez-vous garder un secret?* » Mohiput, espérant avoir réussi, répondit avec empressement : « *Oui, certes!* » — « *Et moi aussi* », répliqua simplement sir Arthur, en congédiant le ministre. Ce mot est digne de l'histoire (5).

Nous citons ces traits de désintéressement, parce que les

---

(1) Il reçut du même prince un fief de 750,000 fr. de rentes. — Outre son traitement de gouverneur, il toucha en moyenne 500,000 fr. sur le produit du monopole du sel.

(2) La valeur moyenne d'une pagode est de 9 fr. 50 c.

(3) Voir sa lettre à M. X..., Seringapatam, 20 janvier 1803, et celle du 17 juillet 1804, au lieutenant N...

(4) T. Ier, p. 522.

(5) Ce fait est aussi rapporté par AUBER, t. II, p. 325.

annales de l'Inde en offrent peu d'exemples, et que plusieurs écrivains ont accusé Wellington d'avoir attaché trop d'importance à l'argent. Sa vie tout entière proteste contre cette accusation : jamais il n'a cherché la fortune, et, dans plus d'une circonstance, il a au contraire négligé les moyens de s'enrichir légitimement. S'il acquit par la suite des domaines considérables, c'est que la Grande-Bretagne récompense les généraux autrement que par des couronnes de laurier, et que personne ne fournit à l'Angleterre plus d'occasions d'appliquer ce système que l'heureux vainqueur d'Assye, de Salamanque et de Waterloo.

Les guerres de l'Inde n'avaient pas permis à Wellesley de déployer toutes ses connaissances en stratégie et en tactique européennes. La difficulté de ces guerres réside bien plus en effet dans la nature du pays, la rareté des subsistances, le nombre et le caractère des troupes ennemies, que dans la bonne constitution de ces troupes et le talent des généraux chargés de les conduire.

Mais Wellesley n'eut pas seulement le mérite de vaincre ces difficultés avec un rare bonheur, il sut encore se rendre utile par les réformes qu'il introduisit dans le système militaire de la colonie. L'administration et l'organisation de l'armée étaient très-défectueuses. De nombreux abus s'y étaient glissés. Wellesley essaya de les détruire l'un après l'autre; et quoique ce fût une entreprise délicate, il eut la satisfaction d'obtenir quelques beaux résultats. Dans l'intérêt de la discipline et du bon ordre, il punit sévèrement toute infraction aux règlements en vigueur, et fit disparaître peu à peu les mauvaises habitudes que la négligence des chefs

avait encouragée (1). Il saisit les diverses occasions que lui fournirent la paix ou la guerre pour instruire les troupes, les discipliner, les rompre aux fatigues et aux pénibles travaux de la vie des camps. Il améliora successivement toutes les branches du service, et s'appliqua notamment à régulariser l'emploi des bœufs (2), afin d'accélérer les mouvements et de les rendre indépendants des magasins, au moins pendant la durée d'une expédition. Il introduisit également dans la manière de nourrir les soldats en campagne de notables modifications, qui permirent de diminuer les moyens de transport (3). Il améliora les équipages de pont (4), et rédigea lui-même une instruction sur l'établissement des ponts de bateaux (5). Il montra une sévérité inflexible envers les maraudeurs et les pillards. Il abolit les nombreuses exemptions et les congés de faveur, qui réduisaient outre mesure l'effectif des troupes au moment du besoin (6); enfin il profita de la guerre des Mahrattes « pour améliorer les moyens de « communication, obtenir de meilleurs renseignements, « augmenter la régularité et surtout la vitesse de la marche. » « On n'avait jamais vu, » écrivit-il à son frère Henri (7), « on « n'avait jamais imaginé, avant cette guerre, des marches « pareilles à celle que j'ai exécutées... Lorsque je me décidai « à me porter dans le Berar, je ne fis pas moins de 17 à

(1) Entre autres abus que Wellesley dut réprimer, nous citerons l'habitude qu'avaient prise les officiers de chasser le long des colonnes lorsque les troupes étaient en marche.

(2) « Il est plus que probable que si j'avais eu des bœufs semblables à ceux dont se servirent lord Cornwallis et le général Harris dans les guerres précédentes, je ne serais jamais venu jusqu'à Poonah; j'aurais été obligé de rétrograder sans chariots et du mieux que j'aurais pu. » — Lettre de Wellesley au lieutenant général Stuart, 2 août 1804.

(3) *Recueil choisi des dépêches et ordres du jour de* WELLINGTON. Édition belge, p. 184.

(4) Voir GURWOOD, t. I, p. 484.

(5) Voir GURWOOD, t. I, p. 487.

(6) « Il y a, à cet égard, dans le service de ce pays, une facilité à tolérer des abus, telle que je n'en ai vue nulle part. Je ne puis pas dire si on doit l'attribuer à d'anciennes habitudes et à de mauvais exemples, ou au relâchement qui atteint tous les établissements éloignés. » Wellesley : au colonel Murray, 26 janvier 1804.

(7) 24 janvier 1804.

« 20 milles par étape, et le jour de la bataille d'Argaum (bien « que la chaleur fût excessive), je fis 26 milles. »

Cette rapidité, qui n'a pas été égalée depuis dans l'Inde, tenait surtout à la diminution des bagages.

Pour apprécier le changement que Wellesley avait introduit sous ce rapport dans l'armée coloniale, il faut savoir que dans l'Inde on fait la guerre autrement qu'en Europe. Les soldats anglais sont les seuls auxquels le gouvernement distribue des vivres. Les cipayes, quatre fois plus nombreux, ne reçoivent qu'une indemnité en argent, au moyen de laquelle ils sont obligés de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Il en résulte que l'armée doit traîner à sa suite une troupe considérable de marchands, d'ouvriers, de bestiaux, et d'objets de toute espèce. Boulangers, bouchers, cabaretiers tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve au camp, et l'on y rencontre même ce qui dans d'autres pays s'appellerait du luxe : des chèvres pour le lait indispensable au thé des officiers, des filles publiques pour les soldats, etc.,

. . . .

« Une armée, dit le comte de Warren, a son bazar ; un régiment, une compagnie en marche ont le leur ; chaque officier porte en outre avec lui un énorme bagage ; il traine dix, quinze, trente domestiques, une tente très-lourde et le monde nécessaire pour la dresser ; une table, un lit, des chaises, souvent une voiture. »

On voit que le système n'a pas changé depuis Xercès et Darius.

Cette masse d'individus, qui le jour d'une bataille ne servent absolument à rien, et qu'il faut protéger avant tout pour ne pas mourir de faim, déroutent complètement les prévisions d'un général européen, puisqu'un tiers de l'armée tout au plus est capable de faire le coup de feu, et que le moindre mouvement rétrograde livre toutes les ressources à l'ennemi.

Pour donner une idée du nombre de bras inutiles qui accompagnent les troupes dans l'Inde, nous rappellerons que le général Harris, dans son expédition de 1799 contre le Mysore, avait 35,000 combattants et 120,000 individus à sa suite, et que le marquis Hastings (à cette époque, général Moira) ouvrit la campagne de 1817 avec 610,000 hommes, dont 500,000 non-valeurs (1).

Le général Wellesley, au moment d'envahir le territoire des Mahrattes réduisit considérablement ces *impedimenta*. Il fixa d'une manière rigoureuse le nombre des voitures de chaque régiment et de chaque officier, puis simplifia d'une manière notable le train du commissariat, en profitant d'une expérience qui avait été faite accidentellement dans la guerre de 1791 contre Tippoo-Sahib.

Il existe dans l'Inde des marchands nomades, appelés *Brinjarries*, exclusivement occupés du commerce des grains et des vivres, qu'ils transportent à dos de bœufs et de chameaux, dans toutes les directions (2). Ces bohémiens se nourrissent et se logent à la façon des militaires en campagne. Dans un moment où Cornwallis se trouva sans vivres au centre du Mysore, il les prit pour intermédiaires et, en quelques jours, grâce à leur nombre croissant, le service des subsistances se trouva complétement assuré. Wellesley, appréciant combien il serait avantageux d'avoir toujours à sa disposition ces marchands nomades, qui joignent à des moyens de transport rapides une connaissance parfaite du pays, et qui ont en outre des camps régulièrement établis qu'ils

(1) Malte-Brun, t. III, p. 328.

Nicholls qui faisait partie de l'état-major de Wellesley pendant la guerre des Mahrattes, dit, dans son *Journal*, qu'il fallait à cette époque, pour traîner une pièce de 12, quarante-quatre bœufs, attelés sur neuf rangs, et qu'à chaque section de deux pièces de 12 se trouvait un éléphant pour venir en aide aux bœufs dans les terrains difficiles.

(2) Il existe, en outre, dans l'Inde, des Biparries, qui ne vont pas à de grandes distances, et se contentent d'opérer dans les environs des camps en marchant avec les bazars, auxquels ils sont généralement attachés.

défendent au besoin eux-mêmes, n'hésita point à les utiliser de préférence au commissariat anglais. Cette réforme, trop peu connue, est la principale cause des succès rapides qu'il obtint pendant la guerre des Mahrattes.

Le général Nicholls (1) explique de quelle manière Wellesley parvint à s'attacher les Brinjarries, après la bataille d'Assye, et à nourrir ses soldats au milieu du désert, où sans cette ressource ils seraient morts de faim, par la faute des alliés, sur lesquels ils avaient compté, et qui les laissèrent manquer de tout.

Revenant aux anciens errements, les généraux de l'Inde ont depuis lors dédaigné les Brinjarries, organisé un *commissariat* (2), rétabli les immenses convois, augmenté le luxe et le bien-être, rendu enfin les armées plus nombreuses et plus lourdes que jamais. Aussi, bien que les forces de la colonie aient triplé et quadruplé, on n'a plus obtenu de succès comparables à ceux de Wellesley.

La plus grande amélioration introduite par ce général dans le régime militaire de l'Inde, est, sans contredit, l'adoption d'un système de guerre plus concentré et plus mobile. Aux petites garnisons éparses, il substitua des corps d'armée en campagne et des agglomérations de troupes assez considérables pour exercer une action puissante, instantanée.

C'est à l'aide de ces réformes heureuses que sir Arthur fit exécuter à son armée des choses qu'on n'avait pas encore vues dans l'Inde. La victoire d'Assye peut être citée comme la plus remarquable dont les annales de ce pays fassent mention. La bataille de Plassey fut gagnée, il est vrai par 4,000 hommes seulement, dont 2,000 cipayes; mais en atta-

(1) Voir le journal de cet officier, à la date du 5 octobre 1803.

(2) En 1835, le commissariat de l'armée anglaise avait, dans les divers établissements coloniaux, 3,000 éléphants et 40,000 chameaux. (DE BIORNSTIERNA.)

quant les 50,000 indigènes du soubah du Bengale, lord Clive savait de source certaine que la presque totalité de cette armée déserterait pendant l'action. Le résultat fut tel qu'on devait s'y attendre : la défection d'une partie des forces ennemies détermina la fuite de l'autre. Il n'y eut presque point de lutte, et la preuve, c'est que les Anglais ne perdirent que 50 hommes (1).

A la bataille d'Assye, au contraire, la lutte fut si vive et si opiniâtre, que les Mahrattes eurent 2,000 morts et 6,000 blessés, et que l'armée coloniale, sur un effectif de 7,500 hommes, laissa 2,000 combattants en arrière.

On peut donc affirmer que, sous le rapport militaire, l'expédition des Mahrattes est la plus remarquable que la colonie ait entreprise. Dans cette expédition, Wellesley s'est montré l'égal de Clive et supérieur à Lawrence, à Smith, à Coote, à Harris, à Cornwallis, à Lake, et à tous les militaires qui se sont fait depuis une réputation dans l'Inde.

Nous suivrons maintenant le vainqueur d'Assye et d'Argaum sur un autre théâtre, où nous le verrons combattre avec succès les meilleurs lieutenants de l'Empereur, et fonder sa gloire sur des titres plus solides que ceux de Marlborough lui-même !

(1) Roujoux et Mainguet, *Histoire d'Angleterre*, t. II, p. 383.

CHAPITRE V.

CAMPAGNE DE 1808 EN PORTUGAL.

VIMIEIRO.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE :

A peine de retour en Angleterre, Wellesley est désigné pour une expédition dans le Hanovre. — Cette expédition devient sans objet. — Sir Arthur est chargé de l'instruction d'une brigade à Hastings.—Il entre au Parlement en qualité de député du bourg de Rye.— Il est nommé chef secrétaire du duc de Richmont, lord lieutenant d'Irlande.— Il prend part à l'expédition contre le Danemark. — Il bat l'ennemi à Kioge. — Est chargé de négocier la reddition de Copenhague. — Reçoit les remercîments de la Chambre des Communes. — Prophétie de William Pitt. — État intérieur de l'Espagne. — Projets de Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Invasion et conquête du Portugal. — L'armée française prend possession de quelques forteresses en Espagne. — Coup d'État de Bayonne. — Insurrection générale. — Affaire de Baylen. — Députés des Asturies envoyés à Londres. — Wellesley, à la tête d'un corps de 9,000 hommes, est chargé de soutenir les insurgés.— Il offre ses services à la junte de la Corogne, qui les refuse.—Il débarque à l'embouchure du Mondégo.—Défait Laborde à Rorissa et Junot à Vimeiro. — Convention de Cintra. — Évacuation du Portugal par l'armée française. — Mécontentement que soulève la conduite des généraux alliés. — Wellesley traduit devant un conseil d'enquête. — On lui rend justice, mais le gouvernement, pour contenter l'opinion publique, le retient en Angleterre avec les généraux Burrard et Dalrymple.

Au moment où Wellesley quitta l'Inde, Napoléon était à Boulogne, ordonnant de grands préparatifs pour une expé-

dition navale. « Pendant quatre semaines, dit M. Thiers (1), il resta suspendu entre l'idée d'envoyer cette expédition dans les Indes et l'idée de franchir le Pas-de-Calais. . . . »

« Le renversement de l'empire anglais dans la péninsule du Gange lui semblait un résultat tellement considérable, qu'il espérait être dispensé par là de risquer sa personne et son armée dans une tentative aussi hasardeuse que la descente (2). »

Ainsi, peu s'en fallut que sir Arthur Wellesley et Bonaparte se rencontrassent à l'extrémité opposée du monde, dix années avant le jour mémorable où ils fixèrent les destinées de l'Europe dans les plaines de Waterloo. Mais quelque influence que ce fait eût exercée sur la marche des événements, il est permis de croire que les succès de Bonaparte en Orient n'auraient point retardé la chute inévitable et nécessaire de l'empire français. Ce colosse mal étayé se trouvait dans les conditions des masses pesantes, qui, plus on les élève, plus leur tendance à tomber est forte, impérieuse...

Ce fut en septembre 1805, après neuf ans d'absence, que Wellesley rentra dans son pays natal, avec la satisfaction d'avoir pacifié, agrandi et consolidé le vaste empire de l'Inde.

---

(1) En mars 1805.

(2) Napoléon finit par donner la préférence au projet de descente, « parce qu'il regardait ce coup, dit M. Thiers, comme plus prompt, plus décisif et comme à peu près infaillible, si une flotte française arrivait à l'improviste dans la Manche. » Cependant, il n'abandonna jamais l'idée de détruire la colonie des Indes. Les faits suivants en donnent la preuve :

A la fin de 1807, débattant avec Alexandre la cession des provinces danubiennes ou le partage éventuel de la Turquie d'Europe, il écrivit à son puissant allié une lettre dans laquelle il admettait l'Autriche au partage, et posait, pour condition essentielle de ce partage, une expédition gigantesque dans l'Inde, à travers le continent d'Asie, exécutée par une armée française, autrichienne et russe.

Au mois de mai de l'année suivante, pendant son séjour à Bayonne, Napoléon prit toutes les mesures nécessaires pour ravitailler les colonies et envoyer de Lorient et de Brest à l'île de France un nombre suffisant de troupes et de vaisseaux pour mettre le général Decaen à même d'ébranler, ou de renverser l'empire britannique dans les Indes.

Le comte de Warren a fait connaître un autre plan d'invasion, conçu par le général Gardane (ambassadeur de France en Perse), et rédigé sans doute par ordre de son maître. D'après ce plan, trouvé dans les bagages de Napoléon en 1812, 30,000 Français et autant de Russes devaient, à l'issue de la campagne de Moscou, se réunir à Asterabad et envahir l'Inde par la Perse et l'Afghanistan.

Son arrivée coïncidait avec le renouvellement de la guerre contre la France, par la troisième coalition européenne.

L'Angleterre faisait partie de cette coalition. Jusque-là elle n'était intervenue dans ces sortes d'alliances que pour assurer aux belligérants des vaisseaux et des subsides. Le moment approchait où son armée de terre, classée parmi les contingents de second et de troisième ordres, allait acquérir une influence prépondérante.

A cette époque, Wellesley jouit de trois années de repos, qui ne laissent pas d'offrir quelques incidents remarquables.

En novembre 1805, il partit avec l'expédition de lord Cathcart pour le Hanovre, en qualité de commandant d'une brigade d'infanterie; mais l'issue de la bataille d'Austerlitz rendit cette expédition sans objet, et les troupes à peine arrivées durent se rembarquer (février 1806).

De retour en Angleterre, Wellesley fut chargé d'instruire et de discipliner une brigade à Hastings, dans le comté de Sussex. Quoique cette mission dut froisser la susceptibilité d'un général qui avait commandé à 40,000 hommes dans l'Inde, et reçu pour ses victoires les félicitations du Parlement, sir Arthur s'acquitta du devoir imposé avec ce soin religieux et cette modestie rare qu'il apportait en toute chose.

Par suite de la mort de Cornwallis, sir Arthur obtint, en juin 1806, la place de colonel au 33e régiment de ligne, dans lequel il avait servi treize ans comme lieutenant-colonel.

Le 10 avril de la même année, il épousa Catherine Pakenham, troisième fille du comte de Longford, d'une très-ancienne et très-honorable famille anglaise. Il avait demandé la main de cette dame à l'époque où il n'était que simple capitaine d'infanterie. Agréé pas la demoiselle, mais rebuté par les parents, il était parti pour les Indes avec l'engagement réciproque de remettre le mariage à un autre

temps. Quelques mois après, miss Longford fut atteinte de la petite vérole et perdit toute sa beauté. Elle informa son fiancé de cette circonstance, et avec un noble désintéressement lui offrit de le dégager de sa promesse. Sir Arthur refusa de profiter de cette offre, et, plus tard, Catherine Pakenham devint lady Wellesley (1).

Deux enfants sont nés de ce mariage, le 3 février 1807 et le 16 janvier 1808. Entrés de bonne heure au service, ils avaient le grade de lieutenant-colonel à la mort de leur père.

Ce fut dans le courant de l'année 1806, que Wellesley entra au Parlement en qualité de représentant du bourg de Rye.

Il trouva bientôt une occasion de se faire remarquer. Plusieurs députés remuants avaient proposé de mettre le marquis de Wellesley en accusation pour sa conduite dans l'Inde. A la tête de cette opposition tracassière était un certain M. Paull, qui accusa formellement l'ancien gouverneur général d'avoir dépensé, dans une expédition injuste, un et demi-million sterling sans l'autorisation de la Compagnie; d'avoir gaspillé annuellement 25,000 guinées par pure ostentation, et enfin d'avoir élevé la dette de 11,035,648 livres à 31,000,000. Ce député ayant été évincé du Parlement avant d'avoir obtenu le résultat qu'il poursuivait, lord Folkstone reproduisit les mêmes attaques en mars 1808, et cette fois la Chambre, mise en demeure de se prononcer, émit un vote entièrement favorable au marquis de Wellesley (2).

Sir Arthur, par ses explications simples et loyales, contribua pour une bonne part à ce résultat. « S'il ne réussit pas à ramener tous les Anglais à son opinion, du moins il ne laissa sur la mémoire du gouvernement de son frère aucune tache odieuse. Il prouva entre autres que le marquis avait augmenté

(1) *The military and political life of Arthur Wellesley*, p. 33.
(2) Ce vote fut émis à la majorité de 180 voix contre 29.

le revenu de l'Angleterre, dans l'Inde, de 6 à 7 millions de livres sterling (1) » et cet argument sans réplique ne laissa pas de produire un grand effet.

Au mois de septembre, la mort de Fox donna naissance à un nouveau ministère ayant pour chef lord Portland. Le duc de Richmond ayant été nommé par cette administration lord lieutenant d'Irlande, Wellesley l'accompagna au mois d'avril, en qualité de premier secrétaire. Cette charge importante, qui donnait entrée dans le conseil privé de la couronne, exigeait alors beaucoup de tact, de fermeté et de résolution. L'Irlande, mécontente de l'*Union* et du gouvernement des torys, commençait à s'agiter pour l'émancipation des catholiques ; l'ordre y était fréquemment troublé par des manifestations libérales. Sir Arthur s'appliqua à prévenir ces excès et à calmer les esprits ; mission ingrate, et qu'il accomplit néanmoins avec un rare bonheur en s'attirant l'estime de tout le monde (2). Il introduisit dans l'administration plusieurs réformes utiles, au nombre desquelles on doit citer une meilleure organisation de la police de Dublin, organisation qui produisit d'excellents résultats et servit, longtemps après, de base à l'admirable système des *policemen*, dont l'Angleterre est redevable à sir Robert Peel (3).

La connaissance que Wellesley avait acquise des intérêts et des besoins de l'Inde lui permit aussi de rendre quelques services à la colonie pendant cette période d'inaction militaire. Il eut notamment la satisfaction de faire renoncer le ministère à l'absurde projet de remplacer une partie des troupes anglaises, dans les possessions orientales, par des nègres, et dans les possessions occidentales, par des cipayes (4).

---

(1) *Campaign's of the duke of Wellington.*

(2) « I did not hear one complaint against any part of his conduct, either as public or private man. » BARRINGTON.

(3) Voir MAXWELL, t. I, p. 224, et lord ELLESMERE, p. 22.

(4) SHERER, t. 1, p. 67.

En 1807, sir Arthur fut appelé à prendre part à l'injuste et regrettable expédition de Copenhague (1).

Cette expédition se composait de 27 vaisseaux de ligne et d'un grand nombre d'autres bâtiments, à bord desquels se trouvaient plus de 20,000 hommes de troupes. Lord Cathcart en était le commandant supérieur; l'amiral Gambier dirigeait la flotte, et Wellesley commandait une division d'infanterie.

Cathcart mit à la voile sans faire connaître l'objet de sa mission.

Le 4 août, la flotte jeta l'ancre entre le château de Cronemberg et Copenhague. La population danoise, bien qu'étonnée de cette apparition inattendue, ne montra cependant aucune inquiétude; parce qu'elle n'avait point de haine contre les Anglais, et que son gouvernement était dans les meilleurs termes avec la Grande-Bretagne (2).

Elle ne tarda point à connaître l'étendue de son malheur. L'armée expéditionnaire ayant été rejointe le 12 par la légion allemande de la Poméranie (3), lord Cathcart fit sommer le gouvernement danois de remettre à l'Angleterre, jusqu'à la conclusion de la paix générale, sa flotte et ses approvisionnements maritimes. Le prince royal rejeta fièrement cette proposition et se décida à tenter le sort des armes, bien que la faiblesse et la mauvaise organisation de ses troupes ne lui laissassent aucune chance de succès.

L'armée anglaise débarqua le 16, entre Elseneur et Copen-

(1) « Cette expédition, a dit M. Thiers, était inique sous le rapport de la morale, et inepte sous le rapport de la politique. » Alison et les historiens torys la trouvent, au contraire, juste et intelligente : « L'Angleterre avait appris, disent-ils, qu'en vertu d'une clause secrète du traité de Tilsit, les deux empereurs s'étaient engagés à forcer les marines danoise et portugaise à rompre leur neutralité en faveur de la France. » Cela fût-il vrai, l'expédition n'en serait pas moins injuste, puisque le Danemark et le Portugal n'avaient point participé à la négociation. Au reste, la clause secrète ne fut publiée qu'en 1817, et tout porte à croire que l'Angleterre n'en avait qu'un vague soupçon quand elle résolut de bombarder Copenhague.

(2) STOCQUELER, t. I, p. 30.

(3) MAXWELL, t. I, p. 226.

hague, et se porta immédiatement en trois colonnes sur la capitale du Danemark. La flotte prit de son côté des mesures pour seconder les opérations de l'armée de terre.

Le 19, Cathcart enleva le poste de Frédérickswerk, où il fit 850 prisonniers. Cinq jours après, son aile droite investit la capitale et commença l'établissement de deux batteries de mortiers.

Les Danois cependant avaient réuni leurs troupes régulières et leurs milices à Rochild, sous les ordres du lieutenant général Castenskiold. Lord Cathcart jugeant que cette petite armée pouvait contrarier le siége et favoriser le soulèvement du pays, chargea Wellesley de la disperser avec une division de 4 à 5,000 hommes. Bien que les troupes ennemies s'élevassent à 14,000 combattants, Castenskiold se retira à l'approche de la division anglaise sur Kioge, où il pouvait présenter à l'ennemi un front protégé par des ouvrages de campagne.

Wellesley, après avoir observé la position, reconnut qu'elle donnait aux Danois une grande supériorité. Il dit aux officiers qui l'entouraient et qui montraient une certaine inquiétude : « Messieurs, nous aurons ici un chaude affaire (1). » L'armée danoise en effet déboucha le même jour (2) sur le front de la division anglaise; elle était animée d'un esprit excellent, mais composée de jeunes soldats. Sir Arthur l'attaqua vivement et la mit en déroute après une action de peu de durée (3). Les Danois laissèrent un assez grand nombre de combattants et dix pièces de canon sur le champ

---

(1) Stocqueler, t. 1, p. 31, et *Bussy's life of Napoleon.*

(2) Le 29 août.

(3) Les auteurs français ont rendu justice à l'habileté montrée par Wellington dans cette circonstance : « Wellesley, dit le général Jomini, ne s'était pas moins distingué dans l'expédition de Copenhague que dans l'Inde. » Et le général Foy, dans le t. IV de son *Histoire des guerres de la Péninsule*, constate également que « dans la courte campagne de Copenhague, sir Arthur s'était fait remarquer à la tête d'une brigade. »

de bataille. On leur fit en outre 1,160 prisonniers, dont 60 officiers (1).

Le général Wellesley, après avoir obtenu ce résultat, s'avança dans l'intérieur de l'île, pour contenir et désarmer les forces irrégulières. Il s'acquitta de cette mission difficile avec beaucoup de modération et de douceur. Les Danois eux-mêmes ont constaté qu'il donna en cette circonstance de nouvelles preuves de cet esprit de justice et de conciliation qui l'avait animé dans ses rapports avec les Indiens, et qu'il montra dans la suite à l'égard des habitants de la Péninsule et de la France. Ses troupes furent maintenues dans l'ordre le plus parfait. Aucune plainte ne s'éleva contre elles; et on peut dire que les malheureux habitants des campagnes trouvèrent en Wellesley plutôt un protecteur qu'un ennemi; il punit sévèrement le moindre acte de pillage, et obligea ses soldats à payer exactement tous les objets dont ils avaient besoin.

Cependant Copenhague, bombardée depuis le 2 au soir par la flotte et les batteries de terre, demanda à capituler dans la soirée du 5. Lord Cathcart lui accorda un armistice de 24 heures, puis désigna le général Wellesley, sir Home Popham et le lieutenant-colonel George Murray pour arrêter les articles de la capitulation (2). Ces articles furent apportés au camp dans la nuit du 6 au 7, et le lendemain la malheureuse capitale du Danemark tombait au pouvoir de ses perfides ennemis.

La ville avait beaucoup souffert : elle brûlait encore sur plusieurs points. Mais quelque grands que fussent ces dégâts, ils n'approchent point de ceux que l'on commit après la reddition. Les marins anglais, livrèrent au pillage plusieurs

(1) *Wellesley à lord Cathcart*, 29 août. (C'est par erreur sans doute que Gurwood et Maxwell donnent à cette lettre la date du 19.) — Voir aussi ALISON, t. IV, p. 225; SHERER, t. I, p. 69; MAXWELL, t. I, p. 226.

(2) Voir dans GURWOOD, t. IV, p. 5, une lettre de lord Cathcart au vicomte Castlereagh, 8 septembre 1807.

quartiers dépouillèrent les arsenaux, culbutèrent les chantiers et détruisirent jusqu'aux outils et aux machines nécessaires à la construction des navires. Après avoir accompli cette barbare exécution, la flotte cingla vers l'Angleterre, traînant à sa suite 16 vaisseaux de ligne, 9 frégates, 14 corvettes et beaucoup d'autres bâtiments danois chargés de mâts, de cordages, de poutres et de toute espèce d'approvisionnements maritimes. L'opinion publique se prononça énergiquement contre cette violation de la neutralité d'un peuple ami, et ce ne fut qu'après des débats orageux que le ministère obtint un vote de remercîment pour les chefs de l'armée expéditionnaire (1).

Il est regrettable que l'on n'ait rien trouvé dans la correspondance de Wellington qui fasse connaître son sentiment sur l'inqualifiable agression du Danemark; mais le caractère franc et loyal du duc, son respect pour la légalité et sa scrupuleuse bonne foi; tous les actes de sa vie et les preuves multipliées de bonté et de clémence que fournit sa carrière militaire permettent de croire qu'il désapprouva dans son for intérieur la conduite des ministres anglais. Son silence même donne un grand poids à cette opinion. Au reste, quelques-uns de ses biographes ont attribué à l'horreur du spectacle qui s'offrit à ses yeux, lorsqu'il entra dans la malheureuse cité de Copenhague, la résolution qu'il prit ultérieurement de n'attaquer jamais aucune forteresse par la méthode des bombardements : résolution digne de son caractère chevaleresque, et à laquelle il se conforma strictement, en France comme dans la Péninsule. Malgré toutes les observations que lui firent à ce propos les officiers sous ses ordres, il aima mieux faire couler le

(1) Sir Arthur Wellesley était présent à la Chambre des Communes quand, le 1er février 1808, le *speaker* se leva, et dans une courte allocution le remercia « pour le zèle, l'intrépidité et les talents qu'il avait montrés dans les diverses opérations nécessitées par la conduite du siége, la prise de la flotte et de l'arsenal de Copenhague. » — Voir Gurwood, t. IV, p. 7.

sang de ses braves soldats que d'écraser de paisibles ménages sous les ruines fumantes de leurs maisons (1).

Suivons maintenant l'heureux vainqueur des Mahrattes sur le théâtre de la Péninsule, et voyons par quels efforts de génie, par quelle suite de succès mémorables il éleva sa gloire et la réputation des armées britanniques à une hauteur si prodigieuse.

La grande lutte qui changea les destinées du monde, et qui eut pour point de départ l'insurrection du peuple espagnol, fut annoncée d'une manière prophétique par l'illustre fils de Chatam. Cette circonstance remarquable a été rappelée par Wellington lui-même, dans un diner que le duc de Richelieu donna, en 1816, au corps diplomatique à Paris.

Vers la fin de 1805, Pitt avait réuni à sa campagne quelques hommes d'État et quelques militaires, parmi lesquels se trouvait sir Arthur Wellesley, tout récemment revenu de l'Inde. Pendant le dîner, Pitt reçut la nouvelle de la capitulation de Mack à Ulm et de la marche offensive de l'empereur sur Vienne.

Un des amis du premier ministre, en apprenant ce revers, s'écria : « Tout est perdu, il n'y a plus de ressources contre « Napoléon !..... — Vous vous trompez, dit Pitt, il y a encore « de l'espoir si je parviens à soulever en Europe une guerre « nationale, guerre qui doit commencer en Espagne !..... »

Et comme Pitt voyait à ces paroles l'étonnement se peindre sur tous les visages, il ajouta : « Oui, messieurs, l'Espagne

---

(1) L'illustre Vauban avait à cet égard la même manière de voir : « Il faut, disait-il, faire la guerre aux remparts et non pas aux toits des maisons. »

« sera le premier peuple où s'allumera cette guerre patrio-
« tique, qui peut seule délivrer l'Europe. Mes renseignements « sur ce pays, et je les tiens pour très-exacts, prouvent que « si la noblesse et le clergé ont dégénéré par l'effet du mau- « vais gouvernement et sont aux pieds du favori, le peuple « a conservé toute sa probité, toute sa sobriété et toute sa « haine contre la France, haine aussi vive que jamais, et « presque égale à son amour pour ses souverains. Bonaparte « croit et doit croire l'existence de ceux-ci incompatible avec « ses desseins sur l'Espagne ; il essayera de les chasser : c'est « là où je l'attends, avec la guerre que je désire si vive- « ment (1). »

En comparant ces paroles remarquables aux premières instructions de l'empereur sur la guerre de la Péninsule, on est frappé de la supériorité d'intelligence et des vues profondes que montra dans cette circonstance l'illustre chef de la politique anglaise.

Après avoir dissous par des victoires éclatantes la troisième coalition européenne, Napoléon, assuré de l'alliance de la Russie, peu inquiet encore sur les dispositions de l'Autriche et n'ayant à redouter que la politique anglaise, jeta un regard de convoitise sur la Péninsule ibérique, dont il n'avait pu jusqu'alors s'occuper avec suite.

Depuis longtemps déjà il nourrissait le projet, sinon de détrôner les familles de Bourbon et de Bragance, du moins

(1) Le comte Toréno dit que pendant son séjour en Angleterre, les mêmes paroles lui ont été répétées par plusieurs personnes présentes au dîner de Pitt. (T. II, p. 374.)

d'étendre sur leurs États la protection absorbante de son gouvernement. Le traité d'Ildefonse fut un premier pas dans cette voie; mais Godoï, intérieurement froissé d'avoir été forcé de souscrire à ce pacte humiliant, s'était promis de saisir la première occasion favorable pour donner satisfaction à son amour-propre; et en effet, il conclut bientôt un traité secret avec le baron Strogonoff, traité que signa également l'ambassadeur portugais, et en vertu duquel les deux royaumes de la Péninsule devaient déclarer la guerre à la France, au moment où ses armées seraient engagées contre l'empereur de Russie.

Pour entrer dans l'exécution de ce plan, Godoï fit une proclamation par laquelle il appela aux armes tous les bons et loyaux Espagnols, afin de délivrer le pays des maux qui le menaçaient.

Cette pièce parut au moment même où Napoléon ouvrit la campagne de 1806, contre la Prusse (1).

Le baron Strogonoff et l'ambassadeur portugais la trouvant imprudente, furent obligés de déclarer qu'ils n'y étaient pour rien, et Godoï, se voyant dès lors isolé, fit faire à l'empereur les plus humbles soumissions.

Mais le coup était porté : cette trahison et le souvenir de l'insulte que le Portugal avait faite autrefois à la république, en joignant dans la Méditerranée une escadre à la flotte anglaise (2), éveillèrent dans l'esprit de Napoléon des pensées de vengeance, que la politique se chargea de faire tourner au profit de son ambition.

Après la conclusion du traité de Tilsit, le moment lui sembla favorable pour établir la domination de la France sur la

---

(1) Cette proclamation est du 3 octobre 1806. Godoï, après la victoire de Jéna, chercha à persuader qu'elle était dirigée contre l'empereur du Maroc; mais Napoléon ne fut pas dupe de cette fourberie.

(2) Déjà, pendant son séjour en Égypte, Bonaparte avait déclaré à ses soldats, que le temps viendrait où le Portugal payerait cette grave insulte « par des larmes de sang. »

Péninsule, où la Grande-Bretagne, déjà très-influente, pouvait tôt ou tard acquérir assez de prépondérance pour ruiner à jamais non-seulement le système continental, mais encore le système maritime de l'empire. Diverses circonstances poussaient d'ailleurs Napoléon à l'exécution de ce projet, encore mal digéré, mais déjà fermement arrêté dans sa vaste intelligence.

Les Bourbons de Madrid et de Lisbonne étaient plongés dans la mollesse. Un ancien garde du corps devenu le favori d'une reine impudique, et le chef méprisé de la monarchie espagnole; — un roi imbécile couvrant de sa protection ce misérable instrument de son déshonneur, parce qu'il le déchargeait du poids de la couronne; — et dans la même famille, un prince astucieux et fourbe, qui enveloppait dans un égal mépris le roi, la reine et Godoï (1); — une nation abâtardie, mais encore assez noble cependant pour rougir des scandales et des turpitudes de sa cour, nation loyale, fidèle, attachée à ses souverains, docile dans sa servitude, mais terrible dans sa colère, agitée sourdement par un besoin de vie et de réformes que les classes élevées, soit orgueil ou insouciance, s'obstinaient à ne pas comprendre (2); — des finances délabrées; une administration incapable et sans vigueur; une marine déchue; des colonies sur le point de se révolter; les forces de terre négligées; les arsenaux vides (3); — aucune prévoyance, aucune dignité

(1) Pour donner une idée du caractère de Ferdinand, il suffit de citer ce fait, qu'à la date du 22 juin 1808, il écrivit à Joseph pour le féliciter de son avénement au trône d'Espagne. L'histoire signale peu d'exemples d'une pareille bassesse.

(2) La théocratie était toute-puissante en Espagne. Elle avait inondé le pays de moines et de religieuses. D'après le recensement de 1797, publié par ordre du roi, en 1801, l'Espagne comptait 2,051 couvents d'hommes et 1,075 couvents de femmes. La population totale de ces communautés s'élevait à 92,727 individus.

(3) « L'armée espagnole, qui, sous Charles V et Philippe II avait fait l'admiration de l'Europe, n'était plus qu'un objet de dérision et de mépris pour les militaires étrangers. Le peu de soldats qu'on avait gardé sous les armes n'étaient ni payés, ni habillés; les officiers, sortis des plus basses classes de la nation, n'étaient pas honteux, même revêtus de leur uniforme,

dans les classes supérieures, — et dans les bas-fonds de la société, de sourdes rumeurs, des passions inassouvies, des haines invétérées, que l'ardeur du sang espagnol pouvait rendre féroces : telle était alors la situation de la Péninsule !

Essayer de faire renaître à la vie sociale un pays si misérable et si déchu n'était pas sans doute une entreprise dépourvue de grandeur; mais comment la mener à bonne fin, sans abandonner les avantages qu'on recherchait pour la France, sans provoquer un soulèvement général? Voilà où était la grande et peut-être l'insurmontable difficulté. Aussi l'empereur resta-t-il longtemps irrésolu sur le meilleur parti à prendre.

La honteuse violence commise par l'Angleterre à Copenhague pouvait lui inspirer une action analogue; mais, dans les premiers temps du moins, il ne crut pouvoir tirer de ce fait, que le droit d'agir sans ménagements envers le cabinet de Londres et envers tous les souverains qui embrassaient sa cause en Europe. Cette politique, juste en principe, mais appliquée sans discernement et à l'aide de moyens que la raison et l'équité réprouvent, conduisit les armées françaises à Lisbonne, et mit entre les mains de Napoléon un sceptre que la maison de Bragance avait seule le droit de porter, bien que par sa fuite honteuse elle s'en fût montrée indigne!

L'empereur, pour donner un prétexte à son agression, avait fait déclarer au prince régent, que, le 1er septembre 1807, il eût à rompre entièrement avec l'Angleterre, ou à se résigner à voir le Portugal envahi par les armées françaises; qu'il

de se tenir ainsi que des domestiques derrière les chaises des grands. On n'aurait pu trouver une seule forteresse renfermant assez d'approvisionnements pour nourrir pendant un mois sa misérable garnison. Le travail des fonderies était suspendu, ou on le reprenait qu'à de longs intervalles. » — Voir LONDONDERRY, t. I, p. 19.

devait, en outre, réunir l'escadre portugaise à celles des autres puissances du continent pour écraser l'ennemi commun; ordonner la confiscation de toutes les marchandises d'origine anglaise, et faire arrêter, en qualité d'otages, les sujets de S. M. Britannique établis en Portugal. L'envoyé d'Espagne, qui négociait en ce moment un traité avec Napoléon, prêta les mains à cette iniquité, dont il ne tarda point à se repentir.

Le prince régent promit le secours de sa flotte, mais refusa d'accepter les deux autres conditions.

Napoléon, s'attendait à ce refus et même le désirait. Aussitôt qu'il en eut connaissance, il donna à Junot l'ordre d'entrer en Espagne, bien que la convention en vertu de laquelle le droit de passage devait être accordé ne fût point encore conclue (1). Cette convention, en effet, jointe au traité secret de Fontainebleau, porte la date du 27 octobre, et le 18, Junot avait déjà franchi la Bidassoa. Ses instructions étaient précises et ne laissaient aucun doute sur les projets de l'empereur. Elles portaient qu'il fallait se hâter autant que possible, pour donner à l'invasion du Portugal le caractère d'une véritable surprise. Fidèle à cette recommandation, Junot quitta Salamanque le 12 novembre, et arriva le 23 à Abrantès.

Lorsque le prince régent apprit que les Français avaient passé la frontière de ses États, une sorte de terreur s'empara de lui. Pour conjurer l'orage, il accepta toutes les conditions qu'il avait d'abord rejetées; ordre fut donné de saisir toutes les marchandises anglaises et de garder à vue tous les sujets britanniques qui se trouvaient en Portugal : inutile et lâche concession! à laquelle on ne daigna pas même s'arrêter un

(1) « La colonne de Junot était près de Valladolid quand le traité de Fontainebleau fut connu à Madrid. » — *Mémoires de Joseph*, t. IV, p. 257.

instant. Le 30 novembre, l'armée française entra sans coup férir dans Lisbonne, et la famille de Bragance, qui aurait pu défendre son trône avec avantage, ne trouva que le misérable expédient de fuir avec ses trésors et ses courtisans (1)!

Quoique favorable aux Anglais et toujours prête à trahir la France, cette famille, cependant, s'était enfin soumise à toutes les volontés de Napoléon, et celui-ci, dès lors, n'avait plus aucun prétexte de la renverser. Mais on conçoit qu'il ne convenait pas à l'empereur de traiter avec elle, et de renoncer au plan qu'il avait formé.

Wellington était d'avis que l'invasion du Portugal se rattachait bien moins dans son origine à de vastes projets politiques qu'au désir de créer de nouvelles ressources pour l'armée française, en dévastant le pays et en mettant la main sur les trésors de la couronne, ainsi que sur toutes les richesses navales accumulées pendant cinquante années de paix (2).

M. Thiers semble corroborer cette opinion en disant que « Junot reçut l'ordre de redoubler de célérité, de n'épargner à ses soldats ni fatigues ni privations, afin d'arriver à temps pour surprendre non la famille royale dont l'empereur se souciait peu, mais la flotte portugaise et les immenses richesses appartenant aux négociants anglais (3). »

Quoi qu'il en soit, la conduite du chef de la nation française à l'égard de la maison de Bragance fut marquée au coin de la plus révoltante injustice. Elle souleva une réprobation unanime, moins grande toutefois et moins méritée que celle avec laquelle toute l'Europe accueillit la nouvelle de la chute des Bourbons de Madrid.

---

(1) De l'aveu même des Français, 5 à 6,000 Portugais eussent anéanti en ce moment les troupes de Junot, exténuées par la faim et la fatigue. — Voir *Mémoires de Joseph*, t. IV, p. 261.

(2) Voir notamment sa proclamation du 10 avril 1811 à la nation portugaise.

(3) Thiers, t. II, p. 509.

Envers le Portugal, Napoléon n'avait été que violent; envers l'Espagne, il se montra fourbe, astucieux et au-dessous du rôle que lui assignaient son génie et sa position de souverain. Témoin des inimitiés qui divisaient la cour de Madrid, il imagina de les faire servir d'excuse ou de prétexte à ses desseins, de jouer le rôle d'arbitre intéressé, perfide, et de ne se prononcer pour aucun des partis, jusqu'à ce que les circonstances lui eussent inspiré une résolution définitive.

Il avait à choisir entre trois lignes de conduite, également injustes, mais non pas également utiles au succès de sa politique.

La première consistait à renverser le favori sans imposer aucun autre sacrifice à la couronne; à flatter l'amour-propre et l'intérêt de la nation, déjà favorablement disposée par cet acte de vigueur, en unissant le Portugal à l'Espagne, et à gagner l'appui de Ferdinand, en lui accordant la main d'une princesse de la maison Bonaparte. Cette demande avait été plusieurs fois faite par le prince et par son père (1).

Le second plan, auquel M. de Talleyrand accordait une préférence peu justifiable, consistait à faire prendre les mêmes dispositions, moyennant toutefois une cession de territoire qui aurait assuré à la France les bords de l'Èbre, les côtes de la Catalogne et la jouissance commune des colonies espagnoles.

Enfin, le troisième projet, celui vers lequel Napoléon inclina de prime abord (2), malgré les sages avis de Cambacérès, consistait à détrôner les Bourbons et à les remplacer

---

(1) La première demande de Ferdinand porte la date du 11 octobre 1807; elle resta sans réponse.

On trouve cette lettre dans le tome Ier de l'ouvrage du comte Toréno.

(2) M. Thiers croit pouvoir affirmer que l'idée de renverser les Bourbons d'Espagne ne vint à l'empereur qu'en février ou en mars 1808. Il est certain que le premier document où cette idée se trouve nettement formulée est la lettre du 27 mars, par laquelle Napoléon offre le trône d'Espagne à son frère Louis. (Cette lettre importante n'a point été citée, par l'historien français; on la trouve dans Toréno, t. I, p. 100; dans les *Documents historiques sur la Hol-*

par une dynastie nouvelle, dont on n'exigerait aucun sacrifice territorial. Après mûre réflexion, l'empereur se prononça pour ce dernier système, plus radical, mais beaucoup moins équitable et moins prudent que les deux autres, et surtout que le premier. Toujours aveuglé par cette crainte ou cette haine des Bourbons qui lui avait fait commettre l'assassinat de Vincennes, il ne croyait pas à la possibilité de s'attacher l'Espagne et de gouverner l'empire sans expulser, du dernier trône qu'ils occupaient encore en Europe, les membres de cette illustre et malheureuse famille.

Mais ce n'était pas la seule considération qui le poussât à commettre une si grande faute et une si déplorable injustice : depuis longtemps il était dominé par la fatale résolution de donner des trônes à tous les Bonaparte, et peut-être aussi par le désir de renouveler la politique de Louis XIV, en réunissant dans un même intérêt la France, l'Espagne et l'Italie contre l'alliance des cours du Nord et la force navale de l'Angleterre.

Cette politique était avouable, grande même, et digne du vainqueur d'Austerlitz, mais elle aurait dû s'appuyer sur d'autres moyens que sur la ruse, et se produire dans un autre moment que celui où la France était obligée d'avoir

---

lande, par le comte DE SAINT-LEU, t. II, et dans l'*Histoire générale des traités de paix*, par le comte DE GARDEN, t. XI, p. 200).

Depuis longtemps déjà, la conduite et le langage de l'empereur faisaient présager quelque chose d'analogue. Ainsi, dès 1805, furieux de ce que le roi d'Espagne ne voulait pas reconnaître Joseph, il s'était écrié : « Si Charles IV ne veut pas reconnaître mon frère comme roi de Naples, son successeur le reconnaîtra. » (TORENO, t. I, p. 8.) L'année suivante, comme pour préparer les voies à l'exécution de cette menace, il avait fait dégarnir l'Espagne de troupes, en demandant à Charles, devenu en apparence son allié, 5,000 hommes pour tenir garnison à Florence, puis 9,000 hommes pour être dirigés sur le Danemarck, où ils furent bientôt rejoints par ceux qui avaient pris la route d'Italie.

Enfin M. Thiers lui-même en convient, dans les premiers mouvements des troupes ordonnés par l'empereur, à la fin de 1807 on reconnait l'intention d'effrayer les Bourbons d'Espagne et de les engager à fuir : « Seulement, dit M. Thiers, pour prévenir les suites de cet éloignement au point de vue des colonies, on aurait fait arrêter la famille royale dans les eaux de Cadix. « Il n'est donc pas vrai que l'idée de renverser les Bourbons d'Espagne ne vint à l'empereur qu'en février ou mars 1808.

300,000 hommes entre l'Oder et la Vistule, pour s'assurer la soumission de l'Allemagne et l'alliance de la Russie, et 120,000 hommes en Italie, pour empêcher l'Autriche de repasser les Alpes.

On sait par quelle série d'intrigues et de perfidies, l'empereur entra dans l'exécution de cette politique, que M. Thiers appelle *une politique digne de la fourberie du* xve *siècle* (1), et comment, sous prétexte d'assurer l'exécution du traité secret de Fontainebleau (2) et de surveiller les Anglais du côté de Gibraltar et de Cadix, il fit pénétrer ses colonnes en Espagne, enlever par surprise un grand nombre de forteresses (3), et planter ses étendards victorieux sur les tours de Madrid. Jusque-là, affectant les apparences les plus amicales, se déclarant hautement le protecteur de la nation et l'arbitre de la famille royale, flattant tous les partis, et donnant à tous l'espoir qu'il leur serait favorable, il n'avait rencontré aucune résistance, bien que l'entrée des troupes françaises eût excité de violents soupçons.

Mais bientôt la conduite de Murat, sa froideur marquée pour Ferdinand VII, que les troubles d'Aranjuez avaient élevé sur le trône, ses égards pour Charles IV, la reine et Godoï, que la vengeance populaire suivait jusque dans leur

(1) T. II, p. 604.

(2) L'art. 6 de la convention annexée au traité de Fontainebleau, portait : « Un corps de « 40,000 hommes de troupes françaises sera réuni à Bayonne, le 20 novembre au plus tard, « pour être prêt à entrer en Espagne, à l'effet de se rendre en Portugal, dans le cas où les « Anglais y enverraient des renforts ou le menaceraient d'une attaque. Néanmoins ce nouveau corps n'entrera en Espagne que lorsque les deux hautes parties contractantes auront « été mutuellement d'accord sur ce point. » Or les troupes françaises commencèrent à entrer en Espagne, sans qu'on eût pris à leur égard les arrangements que cet article imposait à l'empereur.

(3) Les Français, sous les apparences les plus amicales, avaient enlevé tout doucement aux Espagnols leurs principales villes. « Perfidie atroce, dit le comte Toréno, ruse déshonorante pour des guerriers blanchis dans la noble profession des armes, et indigne à coup sûr d'une grande et belliqueuse nation. »

Le maréchal Moncey s'était introduit jusqu'à Burgos et y avait établi son quartier général; d'Armagnac s'était rendu maître de Pampelune; Duhesme, de Barcelone et de Figuières, et Thouvenot, de Saint-Sébastien.

retraite, firent douter sérieusement des bonnes intentions et de la sincérité de l'empereur des Français. Cependant il fallut, pour dessiller tous les yeux et changer en opposition formidable la débonnaire confiance du peuple espagnol, que Napoléon, par un machiavélisme sans exemple, attirât toute la famille royale à Bayonne (1), et là, faisant de son pouvoir le plus honteux usage, plaçât sur la tête de son frère la couronne de Charles-Quint et de Philippe II, arrachée des mains de ses légitimes possesseurs (2).

Quand ce ténébreux coup d'État, auquel le grand-duc de Berg et Savary prêtèrent la main, fut officiellement connu, il excita en Espagne et dans le monde entier la plus vive et la plus juste réprobation. Le colosse s'était fait nain; César était descendu au rôle de Borgia, il avait imprimé sur son front une tache indélébile!

L'histoire fait mention de quelques actions atroces qui ont abouti à des résultats utiles et durables. Le supplice de l'infortuné Charles I[er], pour ne citer qu'un seul exemple, amena une dictature qui fonda la puissance maritime et continentale de la Grande-Bretagne. Cromwell, en voyant les grandes choses qu'il avait réalisées, put un moment se croire absous; mais la conscience de Napoléon lui refusa toujours cette consolation, et lui-même s'est accusé d'avoir, par sa politique à l'égard de l'Espagne, sapé les fondements de son em-

---

(1) Napoléon disait, à propos de l'entrevue de Bayonne : « On m'accusa dans cette affaire de perfidie, d'embûches et de mauvaise foi ; il n'y avait rien de tout cela » (*Mémorial*). L'empereur oubliait en ce moment ses instructions à Murat et au général Savary.

Il oubliait que ce général eut l'ordre d'enlever le roi dans la nuit du 18 au 19, s'il ne se montrait pas disposé à entrer en France de bon gré, et que, pour le déterminer à se jeter dans la gueule du loup, Savary s'était écrié : « Je veux qu'on me coupe la tête, si un quart d'heure après l'arrivée de Sa Majesté à Bayonne, elle n'est pas reconnue par l'empereur comme roi d'Espagne et des Indes. » — Voir TORENO, t. I, p. 117 et les *Mémoires de Joseph*, t. IV, p. 276.

(2) Joseph arriva à Bayonne le 7 juin. Le 15, il réunit dans cette ville une assemblée de 91 Espagnols de marque, qui reconnurent Joseph comme roi d'Espagne et acceptèrent la constitution élaborée par l'empereur.

pire (1) : *Il y a des fautes,* dit-il un jour, *qui sont pis que des crimes.* Or le coup d'État de Bayonne était à la fois un crime et une faute; il détruisit le prestige de sa gloire, le rendit odieux à la nation espagnole et ouvrit sous ses pas l'abime où la France et lui-même allèrent s'engloutir.

Déjà le 2 mai, c'est-à-dire trois jours avant la signature du traité d'abdication, le peuple de Madrid s'était soulevé pour empêcher le départ des infants, et une émeute terrible avait ensanglanté les rues de la capitale. Murat cependant était parvenu à rétablir l'ordre, mais il avait souillé sa victoire par des rigueurs inutiles, que Joseph lui-même a qualifiées sévèrement. La nouvelle de cette répression meurtrière et le retentissement douloureux de l'abdication mystérieuse de Bayonne, se répandirent avec la rapidité de l'éclair dans toute la Péninsule; elle détermina un soulèvement général.

Carthagène, dans les provinces de l'Est, et Oviédo, dans celles de l'Ouest, donnèrent, le 22 mai, le signal de l'insurrection : la Galice et l'Andalousie se soulevèrent presque le même jour, et l'Espagne entière, comme si une trainée de poudre eût mis ses provinces en communication, prit feu avec une rapidité sans exemple dans l'histoire (2). Jamais soulèvement plus général et plus spontané ne marqua la résurrection d'un grand peuple. Toutes les forces vives de l'Espagne se réunirent dans un même élan de patriotisme contre la plus odieuse des agressions, et cette résistance fut si éner-

(1) On lit, en effet, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Cette malheureuse guerre m'a « perdu; toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal. « Elle a compliqué mes embarras, divisé mes forces, ouvert une école aux soldats anglais, « détruit ma moralité en Europe... Les événements ont prouvé que j'avais fait une grande « faute dans le choix de mes moyens... Je crus nécessaire, trop légèrement peut-être, de « changer la dynastie... Les Espagnols en masse se conduisirent comme des hommes d'hon- « neur. » Napoléon a déclaré aussi à Sainte-Hélène, qu'il aurait dû donner une constitution libérale à l'Espagne et charger Ferdinand de l'exécuter. Et en effet, que ce prince réussit ou ne réussit point, le résultat ne pouvait qu'être favorable à la France. — Voir le *Mémorial*.

(2) Toutes les provinces, sauf la Navarre et les provinces basques, se soulevèrent du 22 au 31 mai spontanément, et sans qu'elles se fussent concertées.

gique, si prompte, si terrible dans ses effets, qu'elle déjoua les profondes combinaisons à l'aide desquelles Napoléon se flattait de maîtriser l'insurrection et de rendre impuissantes ce qui restait de troupes régulières à l'Espagne.

L'État intérieur de la Péninsule était singulièrement propre à favoriser le mouvement insurrectionnel. Le peuple, courbé depuis deux siècles sous le poids du despotisme, subissait encore l'influence des nobles et des prêtres, qui exploitaient habilement son ignorance et sa crédulité. Les intérêts de ces deux castes étant menacés par l'introduction des idées françaises, elles se mirent les premières en avant, certaines d'entraîner les masses à leur suite.

L'action des prêtres surtout fut considérable. C'étaient les agents les plus actifs et les chefs réels de la révolte : ils donnaient et transmettaient les ordres, en surveillaient l'exécution, cachaient avec soin les défaites des troupes nationales, exagéraient les moindres succès remportés sur l'ennemi, inventaient même quelquefois des victoires; dans l'intérêt de la cause nationale, ils ne se faisaient aucun scrupule de répandre de fausses nouvelles, de prêcher la haine, d'encourager d'horribles représailles... C'étaient à la fois les missionnaires et les officiers d'état-major de la croisade. Ils empêchaient les paysans et le bas peuple de voir ce qu'il y avait d'avantageux dans les réformes annoncées par la France; ils leur fesaient croire que Godoï était la cause de tout le mal, et que Ferdinand seul pouvait sauver l'Espagne. Ces manœuvres étaient favorisées par l'absence de publicité et de communications rapides. Les nouvelles arrivaient de loin en loin et presque toujours par le canal des chefs, c'est-à-dire avec de notables altérations. Il était facile d'ailleurs de former des camps et des rassemblements de troupes dans un pays où les habitants, toujours armés, vivent sans la moindre répugnance en plein air. Sobres, agiles, insouciants, prompts à s'enflammer, terribles et persévérants dans leurs haines,

les Espagnols sont essentiellement propres à la guerre d'insurrection. Leur sol même offre des avantages remarquables pour soutenir longtemps ce genre de guerre. Dans certaines provinces, des bandes d'un millier d'individus, mal armés et mal vêtus, peuvent se soustraire presque indéfiniment à la poursuite d'une armée nombreuse, tout en faisant courir à cette armée des dangers sérieux.

Aussi, à peine l'insurrection eut-elle éclaté, que les corps disséminés de l'armée française se virent tout à coup privés de leurs communications et de leurs dépôts. Duhesme essaya vainement de se rendre maître, par une attaque de vive force, de Saragosse, de Manresa et de Gironne; Reille échoua dans une attaque semblable contre Rosas; Moncey fut repoussé de Valence; le général Dupont, victime fort à plaindre d'un moment de faiblesse et d'un concours inouï de circonstances fâcheuses, mit bas les armes devant les troupes insurrectionnelles de Reding et de Castanos; enfin la capitale de l'Aragon, si justement célèbre, soutint un siége de deux mois contre les troupes de Lefebvre, prélude heureux d'un autre siége qui rappelle ceux de Numance, de Sagonte, de Jérusalem, et qui ne fut surpassé, croyons-nous, que par l'héroïque défense de Gironne (1); — à Cadix, l'amiral Rosily se vit dans la triste nécessité de se rendre avec son escadre, sans autre condition que la vie sauve. A la suite de tous ces désastres, le roi Joseph, à peine depuis dix jours sur le trône, dut abandonner sa capitale, faire lever le siége presque terminé de Saragosse et arrêter Bessières dans

---

(1) Gironne n'avait pas comme Saragosse un système de terreur qui contrebalançait au dedans la crainte de l'ennemi. Ses ressources étaient plus faibles, et les assiégeants, proportion gardée, bien plus nombreux. Jamais population ne montra plus d'héroïsme.

(2) Joseph avait fait son entrée à Madrid le 20 juillet 1808; il en sortit le 30. Ce départ précipité ne fut pas la moindre de ses fautes; il aurait pu et dû tenir sa capitale; le désastre de Baylen n'était pas sans remède, puisque, sur tous les autres points, les Français avaient battu les insurgés en campagne, et que ces derniers ne tenaient que dans les places.

sa marche victorieuse (2). La débâcle fut si rapide que, dès le mois d'août, le midi de l'Espagne était évacué, la capitale de l'Aragon affranchie, l'armée de la Catalogne (la seule qui n'eût point battu en retraite) enfermée dans Barcelone par les *miquelets* et la marine britannique, le corps de Dupont retenu dans une affreuse captivité et toutes les autres troupes cantonnées derrière l'Èbre, où elles se croyaient à peine en sûreté.

Le contre-coup de ces événements se fit sentir en Portugal.

Au mois de juin, il s'était formé à Oporto une junte dont le pouvoir, combiné avec celui de l'évêque, avait été reconnu par tout le nord du pays. L'un des premiers actes de cette assemblée fut d'ouvrir des négociations avec l'Angleterre en envoyant deux députés à Londres; elle conclut ensuite avec la Galice un traité d'alliance offensive et défensive (1).

Du Nord le mouvement s'étendit vers le Sud, et la position de Junot devint si grave, qu'il fut obligé, pour sa sûreté, de désarmer et de retenir prisonniers les soldats espagnols qui, en vertu du traité de Fontainebleau, avaient été mis à sa disposition.

Napoléon ne s'était pas attendu à ce soulèvement général de la Péninsule; aveuglé par son ambition, il avait répondu à ceux qui essayèrent de lui faire entrevoir la possibilité de cette résistance: « Il n'y a rien à craindre d'une nation *abrutie par les moines et l'inquisition* (2). » La facilité avec laquelle on s'était emparé de quelques places et de Madrid l'avait confirmé

(1) Toreno, t. I, p. 265.

(2) Voir le livre de M. de Pradt sur les affaires d'Espagne ; dans ce livre, écrit malheureusement avec trop de partialité, l'auteur affirme que Napoléon lui dit à Bayonne : « Si cette entreprise devait me coûter 80,000 hommes, je ne la ferais pas; mais 12,000 y suffiront : c'est « un enfantillage. » La même confiance se remarque dans les lettres de Napoléon à Joseph, et dans celles des généraux attachés à sa personne. Son major-général entre autres écrivit, le 11 août 1808, à Joseph : « Dans six semaines, l'Espagne sera soumise. »

dans cette opinion, mais bientôt son langage prit un autre caractère. Le 29 mars, dix jours après les troubles d'Aranjuez, il écrivit à Murat : « Cette affaire a singulièrement « compliqué les événements : je reste dans une grande per- « plexité. »

On le conçoit aisément. Les forces envoyées dans la Péninsule étaient insuffisantes pour résister à un soulèvement général, et cette circonstance, jointe à beaucoup d'autres, pouvait décider le cabinet de Londres à intervenir dans la lutte pour vaincre les derniers scrupules de l'Autriche, qui n'attendait qu'une occasion pour se rapprocher ouvertement de la Grande-Bretagne.

S'il avait prévu cette explosion formidable, Napoléon aurait sans doute reculé devant le coup d'État de Bayonne et traité avec plus de ménagements ce *peuple de moines*, qui devait être la cause première de sa chute.

Il redoutait maintenant la guerre et cherchait à l'éviter, quand déjà elle était devenue inévitable. Le 14 mars 1808, il écrivit à Murat : « J'espère que la guerre n'aura pas lieu, « ce que j'ai fort à cœur. »

Par une inconséquence singulière, dans ce même moment, l'empereur conduisait avec une déplorable habileté l'odieuse intrigue qui devait renverser du trône toute la famille de Charles IV, et pousser l'exaspération du peuple espagnol aux dernières limites.

Rien n'eût été plus grand et plus majestueux que le soulèvement spontané de ce peuple, si d'horribles excès n'avaient terni l'éclat de ses premières victoires. A Villa-Franca, à Valladolid, à Séville, à Cordoue, à Malaga, à Grenade, à Badajoz, à Valence, à Cadix, à Plasencia, à Carthagène et dans plusieurs autres villes, la démagogie, triomphante sous le manteau du royalisme, se montra aussi féroce que l'avaient été les égorgeurs de 1793.

Les plus illustres citoyens et les officiers généraux les

plus capables d'organiser les forces insurrectionnelles (1) : Filangieri, Solano del Aguila, Torre del Fresno, Francesco de Borja, don Miguel de Cévallos et tant d'autres furent massacrés, uniquement parce qu'ils n'avaient pas l'aveugle confiance et la forfanterie des exaltés, qui croyaient, après l'affaire de Baylen, ne plus devoir compter avec l'armée française, ni avec l'empereur Napoléon.

A Cordoue, un moine fanatique, du nom de Calvo, fit égorger en une seule nuit 330 Français, qui depuis longtemps habitaient la ville. Il est juste de dire cependant, que la majorité des citoyens déplora ces excès, et que les meurtriers furent généralement livrés au supplice, quand on parvint à rétablir l'ordre (2).

Cependant les résultats matériels obtenus par l'insurrection, et l'arrivée à Londres de deux députés de la junte des Asturies (3), chargés de réclamer des secours et des subsides, engagèrent la Grande-Bretagne, depuis longtemps indécise, à soutenir énergiquement la Péninsule, où elle voyait moins un principe à défendre qu'une partie à gagner contre l'empereur.

« L'Espagne fut envahie, dit Napier, parce qu'elle faisait partie de la grande aristocratie européenne, et elle fut délivrée, parce que l'Angleterre donna à cette aristocratie

---

(1) A cette époque, l'armée régulière d'Espagne était dispersée. La plupart des soldats avaient passé dans les rangs des insurgés.

(2) A Cordoue, le nombre des coupables qui furent pendus s'éleva à près de deux cents.

(3) L'un de ces députés fut l'historien comte Toréno. Il raconte, t. 1, p. 183, que son collègue et lui furent reçus le 7 juin par Canning, qui « n'hésita pas un instant à leur assurer que le gouvernement de Sa Majesté Britannique protégerait de tous ses efforts le glorieux soulèvement de la province qu'ils représentaient. » Toréno ajoute que leur présence à Londres et la nouvelle de l'insurrection contre Bonaparte, excitèrent un enthousiasme général, indescriptible. Ce fait est confirmé par Alison et Southey.

les moyens de triompher, pour un moment, des principes de la révolution française. »

Dans les premiers moments, la Grande-Bretagne avait cru pouvoir se borner à faire sur les côtes de la Péninsule une diversion comparable à celles du Helder, de Saint-Domingue, de Quiberon, du Ferrol, d'Otrante ou de Stralsund (1); mais à peine le ministère de lord Portland eut-il ordonné l'embarquement de 9,000 hommes, réunis à Cork et destinés primitivement à l'Amérique du Sud, qu'il sentit la nécessité d'agrandir le caractère de la lutte et de faire partir de nouveaux renforts (2). Il fut poussé d'ailleurs à cette résolution par l'opinion publique, qui se montrait de plus en plus favorable aux Espagnols, et par les représentations énergiques de Shéridan et de Windham, qui, dans le Parlement, s'élevèrent avec force contre les expéditions *lilliputiennes* entreprises jusqu'alors par les ministères torys. Les hommes d'État de tous les partis commençaient à voir que le mouvement insurrectionnel de la Péninsule offrait à la politique anglaise des chances de succès que n'avaient pas présentées les diversions antérieures (3).

Pour la première fois, en effet, la Grande-Bretagne allait avoir pour auxiliaires contre Napoléon l'opinion publique et le fanatisme religieux, violemment surexcités.

Cependant, quand Wellesley s'embarqua avec les pre-

---

(1) « On croyait utile d'envoyer quelques mille hommes et de distribuer quelques mille « fusils aux patriotes... L'expédition, très-limitée, fut évidemment ordonnée sans idée « bien arrêtée sur le point de savoir où elle devait se rendre et sur ce qu'elle devait faire. » — Comte Gray, p. 78.

(2) Voir la lettre du 15 juillet de lord Castlereagh. — Gurwood, t. IV, p. 27.

(3) Dans le courant du mois de juin, Shéridan s'écria en plein parlement : « Jamais cir- « constance plus heureuse et plus opportune ne s'offrit à la Grande-Bretagne pour frapper un « coup hardi et délivrer le monde. Jusqu'ici Bonaparte a remporté des victoires, parce qu'il « a eu à affaire à des princes sans dignité, à des ministres sans prévoyance, ou à des peuples « sans patriotisme ; il n'a pas encore appris ce que c'était que de combattre des populations « animées d'un esprit hostile. » Le ministre Canning répondit à cet appel, en promettant l'appui du gouvernement à la cause des insurgés, malgré l'état de guerre qui existait entre l'Espagne et l'Angleterre. — *Débats parlementaires* de la Grande-Bretagne, t. XI, p. 886, 889.

mières troupes expéditionnaires, le gouvernement et le peuple anglais n'avaient que de fausses idées sur la situation de la Péninsule (1). Ils croyaient ce pays convenablement organisé pour la guerre, ils étaient pleins de confiance dans son enthousiasme, et discutaient les chances de la victoire sans presque tenir compte des immenses ressources dont l'empereur pouvait disposer, grâce à la conclusion de la paix de Tilsit. Les Espagnols, par leur forfanterie, accréditèrent cette erreur, que l'absence de tout concert et de toute unité d'action entre les dépositaires de l'autorité légitime rendait extrêmement dangereuse.

Sans la moindre entente des choses militaires, le cabinet de Londres avait expédié, en pure perte, des sommes énormes aux juntes, aux autorités locales et à une foule d'agents obscurs, dont les rapports ne méritaient aucune confiance. Sur la foi de ces documents inexacts, et peut-être aussi entraîné par le courant de ses passions, il s'imaginait que les armées espagnoles étaient formidables, que les généraux français étaient mécontents et leurs soldats sur le point de se révolter.

La même incurie et la même indécision se firent remarquer lorsqu'il s'agit d'intervenir par la voie des armes dans la Péninsule. Au lieu de concentrer toutes les forces disponibles, et de frapper les esprits par un coup décisif, lord Castlereagh tint les régiments anglais dispersés. Dix mille hommes, sous les ordres du général Moore, avaient été envoyés inutilement en Suède pour soutenir le roi dans sa lutte contre la Russie (2).

---

(1) Le ministère anglais avait envoyé en Espagne et en Portugal une foule d'agents peu versés dans les choses militaires, souvent peu honorables, dont la principale mission était d'entretenir l'esprit insurrectionnel et d'observer les mouvements de l'armée française. « Le choix peu judicieux et le nombre de ces agents, dit le colonel Napier, furent cause de bien des maux. Leurs rapports donnaient les notions les plus erronées sur la force relative et sur la situation des armées espagnoles et françaises »

(2) Cette expédition, dont l'utilité et l'opportunité ont été généralement contestées, n'obtint aucun résultat, parce que le roi de Suède refusa ses services.—Voir ALISON, t. VI, p. 356.

Gibraltar, avec aussi peu de nécessité, regorgeait de soldats, et la division du général Spencer, sans but déterminé, faisait de continuelles allées et venues entre Ceuta, Lisbonne et Cadix.

A toutes ces difficultés venaient se joindre l'inexpérience de l'armée et le manque absolu de confiance de la nation anglaise dans le succès d'une lutte continentale. Malgré les améliorations notables que le duc d'York avait introduites dans la discipline et l'organisation des troupes (1). Plusieurs considérations entretenaient encore la répugnance du ministère à faire figurer l'armée sur le vaste théâtre de la Péninsule. « On doutait, dit Londonderry, que nos généraux pussent entrer en lutte avec les généraux habiles et expérimentés de la France.».... « Nous n'avions jamais entrepris, excepté dans les Indes, une guerre de longue haleine, et encore pensait-on que pour assurer le succès d'une campagne dans cette région lointaine, de grands talents n'étaient pas nécessaires. Ensuite, on jugeait qu'il n'était ni prudent ni juste de jeter au cœur de l'Europe une poignée de troupes qui, éloignées de la mer et privées de toute communication avec l'Angleterre, pouvaient à chaque instant, par la trahison ou l'incurie de notre allié, se trouver compromise. » Les exemples ne manquaient point d'ailleurs pour justifier ces craintes.

Si l'on excepte, en effet, la courte campagne d'Égypte et l'affaire isolée, quoique brillante du Maïda, toute la période depuis 1793 jusqu'au commencement de la guerre de la Péninsule ne présentait aucun fait d'armes digne de l'ancienne renommée de la Grande-Bretagne; car la conquête de quelques iles des Indes occidentales, la prise de Toulon, presque aussitôt abandonné, les combats livrés en France et au Texel,

(1) Voir Londonderry, t. I, p. 4.

même la réduction de Copenhague, ne pouvaient raisonnablement ajouter un nouveau lustre à la réputation militaire de l'Angleterre (1).

L'expédition projetée mit à la voile le 12 juillet, à Cork; elle se composait de 9,000 hommes seulement.

D'après les instructions de lord Castlereagh, Wellesley devait en avoir le commandement effectif (2); mais d'autres instructions, écrites le même jour (3), donnaient au général Spencer le droit de commencer à volonté les opérations du Sud, sans en référer à Wellesley, et autorisaient l'amiral Purvis (4) à entreprendre de ce côté quelque chose que ce fût, et « même à disposer d'une partie des troupes de sir Arthur, lorsqu'il le jugerait convenable. » Il résultait de toutes ces instructions qu'aucun officier de terre ou de mer ne savait exactement quels étaient ses pouvoirs (5).

Rien n'était précisé, et le chef de l'expédition ne se trouvait guère fixé que sur ce point, qu'il devait agir en Portugal et venir en aide à l'insurrection espagnole (6).

La flottille cependant était à peine en mer, quand lord Castlereagh, par une inconséquence plus grave que toutes les autres, remplaça Wellesley par Dalrymple, et le mit au quatrième rang, dans une armée pour le commandement de

---

(1) LONDONDERRY, t. I, p. 2.

(2) Ces instructions étaient du 30 juin.

(3) Castlereagh au général Spencer, 28 et 30 juin.

(4) Castlereagh à l'amiral Purvis, 28 juin.

(5) Ceux de Purvis seuls étaient bien définis. Ils lui donnaient de fait le commandement en chef, puisqu'ils lui permettaient de disposer des troupes de Wellesley.

Sans les circonstances qui modifièrent les ordres ultérieurs du ministère, on aurait donc pu voir un amiral à la tête de l'expédition.

(6) « That corps must be employed under your orders, in counteracting the designs of the enemy, and in affording to the Spanish and Portuguese nations every possible aid in throwing of the yoke of France. » — *Castlereagh to lieutenant general Wellesley*, 30th *June* 1808 : ;

laquelle il avait reçu, quinze jours auparavant, les instructions les plus étendues (1).

Le général Moore, par suite d'une injustice semblable, fut à la même époque placé sous les ordres de sir Harry Burrard, qui lui était notoirement inférieur en capacité et en expérience militaire. Ainsi deux hommes inconnus, comparativement à Wellesley et à Moore, remplacèrent dans le commandement les seuls généraux anglais dont les talents fussent éprouvés et dignes de confiance.

« Les motifs d'une telle conduite, dit le colonel Napier, ne sont pas si cachés qu'ils puissent échapper à l'investigation ; mais cette tâche n'appartient pas à l'historien ; c'est assez qu'il expose les effets de l'envie, de la trahison, de la ruse et de la bassesse, sans faire remonter le reproche de ces vices jusqu'à ceux qu'ils déshonorent (2). »

Les instructions du ministère, établies sur des prévisions

---

(1) « Ces instructions, dit Napier, lui conféraient jusqu'au pouvoir de favoriser la création d'un papier monnaie dans la Péninsule. » Nous n'avons pas trouvé la confirmation de ce fait, qui semble au moins douteux.

(2) On a expliqué le remplacement de Wellesley par cette considération, qu'il était peu convenable de donner le commandement d'un corps expéditionnaire, dont la force devait être portée insensiblement à 33,000 hommes, à un lieutenant général, nommé depuis deux mois seulement. Cette raison pourrait être jusqu'à un certain point acceptée, s'il était prouvé que la résolution d'envoyer au secours de la Péninsule tout ce qu'il y avait de troupes disponibles sur le territoire et dans les ports de l'Angleterre, n'avait point été prise à l'époque où Castlereagh proposa à ses collègues et fit nommer sir Arthur Wellesley. Or nous ne croyons pas que cela puisse être soutenu, puisque les instructions du 30 juin prévoyaient le cas où Wellesley serait obligé d'attendre de nouveaux renforts, indépendamment des troupes de Spencer déjà mises à sa disposition. Au reste, quand il s'agit de conférer les hautes fonctions du commandement en chef, ce n'est pas l'officier le plus ancien, mais le plus digne qui doit être désigné. A l'époque où Bonaparte fut mis à la tête de l'armée d'Italie, il était un des plus jeunes généraux et avait sur ses collègues moins de supériorité que Wellesley n'en avait sur Burrard et Dalrymple. Alison attribue la conduite du ministère à son ignorance profonde des choses militaires (t. VI, p. 356); mais Castlereagh n'était pas si simple. Il appréciait Wellesley; sa correspondance le prouve. Lorsqu'il avait besoin d'un avis ou d'un conseil, c'est à sir Arthur et non à Burrard ou à Dalrymple qu'il s'adressait. (Voir entre autres la remarquable lettre écrite par Wellesley, le 5 septembre, en réponse à celle par laquelle le ministre lui demandait son opinion sur l'état de la guerre d'Espagne et sur le résultat probable des opérations ultérieures).

De toutes les explications, la plus satisfaisante est celle du comte Grey, qui prétend (p. 77), qu'à l'époque dont il s'agit, Wellesley était en butte à l'hostilité jalouse et tracassière des *horse-guards* (bureaux de la guerre), qui invoquaient contre lui les traditions, jusqu'alors respectées, dans la distribution des commandements européens.

fausses et des renseignements inexacts, étaient en opposition avec les règles de l'art, et, ce qui est plus inconcevable, remplies de contradictions.

Ainsi le 15 juillet, le jour même où Dalrymple fut nommé commandant en chef, Castlereagh écrivait à Wellesley : « Il convient à Sa Majesté que l'attaque sur le Tage soit considérée comme *l'objet principal* que l'on se propose; » et il terminait sa lettre en disant : « Si Cadix est sérieusement menacé, c'est à l'officier commandant dans le Tage de détacher, sur la réquisition qui lui en sera faite, une force suffisante pour mettre cette place importante hors d'un danger immédiat, *alors même que cela suspendrait pendant quelques temps les opérations sur le Tage.* »

L'occupation de Cadix était alors le projet favori du ministère. Il ne comprenait pas que sans cette place on pût songer à défendre la Péninsule. Wellesley heureusement ne fut point de cet avis. Avec son jugement sûr et son coup d'œil si prompt, il avait vu de prime-abord qu'il serait difficile, peut-être impossible, de créer un établissement solide autour d'une ville où les partis étaient ouvertement hostiles l'un à l'autre, et très-mal disposés pour l'Angleterre.

Il lui semblait donc préférable d'organiser une bonne base d'opération en Portugal, sur le flanc des lignes françaises et dans une situation où la flotte pouvait efficacement venir en aide à l'armée de terre. Nous verrons plus loin avec quel talent cette idée fut réalisée, et comment elle devint la cause principale des succès de la guerre.

Quand Wellesley s'embarqua, l'armée française, portée à 120,000 hommes environ, occupait toutes les places fortes du Portugal et une grande partie de celles de l'Espagne.

L'armée anglaise, vers la mêmc époque, ne s'élevait qu'à 30,000 hommes, disséminés autour de Cadix, sur la côte du Portugal, dans la partie orientale de l'Angleterre et dans la Manche. Cette armée n'avait pas de réserve, et devait agir sur une double ligne d'opérations. Les Français, au contraire, avaient une bonne réserve à Bayonne, un système d'opérations combiné par le plus grand général de l'époque, et une armée forte de 400,000 soldats aguerris, prête à soutenir les troupes de la Péninsule, si les circonstances l'exigeaient.

« Heureusement le plan du ministère anglais ne fut pas suivi par les généraux chargés de l'exécuter. Plusieurs causes se combinèrent pour amener ce résultat: d'abord la catastrophe de Baylen, qui déjoua les grandes combinaisons de l'empereur, ensuite le hasard, qui réunit toutes les divisions éparpillées de l'armée britannique; enfin la viguenr décisive de sir Arthur Wellesley, qui sut, en mettant de côté de si misérables projets, obtenir tout le succès que les mauvaises dispositions du cabinet pouvaient encore permettre (1). »

Le lendemain de son départ, Wellesley passa à bord du *Crocodile* et prit les devants pour se concerter avec les juntes et déterminer le point de débarquement des troupes. Il arriva le 20 juillet à la Corogne (2), où il apprit le résultat de la bataille de Rio-Seco, livrée le 14. Voyant la junte consternée par cet échec, il lui offrit immédiatement ses services. On ne pouvait les présenter dans un meilleur moment. Néanmoins la junte les refusa, déclarant quelle n'avait besoin que de secours en argent et en munitions (3).

« Ce refus, dit le comte Toréno (4), venait d'un certain

(1) Napier.

(2) Le marquis de Londonderry prétend que le port de la Corogne fut désigné à Wellesley comme un point favorable pour commencer les opérations. — Voir t. I, p. 114.

(3) *Mémoire* adressé par Wellesley à la cour d'enquête (convention de Cintra). Londonderry prétend quo Wellesley remit à la junte de Galice une somme do 5 millions de francs. — Voir t. I, p. 119.

(4) t. II, p. 42 et 43.

orgueil national, louable sans doute, mais peu intelligent, en ce qu'il ne se fondait point sur l'expérience. Au reste, les troupes anglaises étaient tombées en discrédit depuis le début de la révolution française, toutes leurs expéditions ayant mal tourné. »

Nous croyons plutôt que les hommes exaltés et violents qui dominaient la junte refusèrent les secours de la Grande-Bretagne parce qu'ils se méfiaient de l'armée d'un gouvernement aristocratique, ou parce qu'ils jugeaient cette armée inutile, à cause de la haute opinion qu'ils avaient de la bravoure et de la solidité des soldats espagnols (1).

Quoi qu'il en soit, dès que Wellesley eut reconnu le mauvais vouloir des autorités asturiennes et galiciennes (2), il n'insista plus et se rendit à Oporto. Là, un colonel du nom de Bowne le mit à même de constater que l'armée portugaise, dont on lui avait fait une description si pompeuse, ne se composait que de 6,500 soldats mal équipés et de 10 à 12,000 paysans sans armes, concentrés sur le Mondégo. A cette première déception succédèrent une foule d'autres mécomptes du même genre. Wellesley ne tarda point à se convaincre que les affaires de la Péninsule étaient dans la plus grande confusion ; que l'armée insurrectionnelle n'avait ni armement ni discipline ; que son organisation était détestable ; que son effectif était notablement inférieur à ce qu'on le supposait (3), et que ses chefs montraient autant d'ignorance que de présomption.

---

(1) D'après LONDONDERRY, t. I, p. 119, la junte fit observer que l'ennemi était maître des rives du Douro et interceptait toute communication entre la Galice et les provinces du Sud et de l'Est; que, par conséquent, il valait mieux débarquer en Portugal. (Cet avis du reste s'accordait avec les instructions et les vues particulières de Wellesley.

(2) Voir sa lettre du 21 juillet 1808 à lord Castlereagh.

(3) En 1807, d'après les calculs d'Alison, l'armée espagnole, affaiblie par l'envoi de 16,000 hommes sous la Romana dans le Holstein, et de 6,000 hommes dans la Toscane, et par les garnisons des îles Canaries et Baléares, pouvait mettre seulement 70,000 hommes en campagne; et ces troupes, de l'aveu des auteurs espagnols eux-mêmes, étaient encore plus faibles par leur organisation que par leur nombre.

L'enthousiasme aussi était loin de justifier la haute opinion qu'on en avait au delà du détroit. Sans doute il se montraits ous des dehors bruyants dans quelques grandes villes; mais, dans la plupart des localités, et même dans quelques provinces, il n'en existait pour ainsi dire aucune trace. Pour comble de malheur, l'intervention anglaise, au lieu d'être sympathique aux Espagnols, leur apparaissait comme une humiliation. Les généraux eux-mêmes éprouvaient ce sentiment, bien qu'ils fussent incapables de sauver le pays avec ses propres ressources, et qu'ils eussent approuvé l'appel fait par les juntes au gouvernement de S. M. Britannique. Ainsi Castanos, le plus modéré et le plus capable d'entre eux, s'adressant aux officiers français, après l'affaire de Baylen, leur dit en propres termes: « Que Napoléon n'insiste pas sur une conquête impossible; qu'il ne nous oblige pas à nous jeter dans les bras des Anglais; *ils nous sont odieux*, et jusqu'ici nous avons repoussé leur secours (1). »

Le Portugal se trouvait dans des conditions plus favorables.

Le projet de partage conçu par l'empereur (2) avait soulevé contre lui le sentiment national, qui fut bientôt surexcité par le système de guerre des Français, par l'arrogance de Junot, et par les exécutions sanglantes auxquelles donnèrent lieu les premiers actes de révolte.

Le sac d'Évora, par le général Loison, produisit une exaspération universelle (3). Néanmoins, l'insurrection portugaise eût été facile à comprimer, si l'arrivée de Wellesley,

---

(1) THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. II p. 676.

(2) On sait que, par le traité secret de Fontainebleau, le nord du Portugal était promis à la reine d'Étrurie, le midi au prince de la Paix, et la partie intermédiaire réservée à Napoléon, qui se proposait d'en disposer à sa convenance, après la guerre.

(3) « La ville est saccagée de fond en comble; et nos soldats, las de carnage, font enfin 2,000 à 3,000 prisonniers, restes de 8,000 miliciens ou habitants armés. Cette sanglante exécution assure au général Loison une triste célébrité dans ces contrées. » — JOMINI : *Vie de Napoléon.*

coïncidant avec l'annonce de quelques avantages remportés par les Espagnols, n'était venue raviver à propos toutes les espérances et fortifier tous les courages.

Le maréchal Junot, que ces victoires et notamment l'insurrection de l'Estramadure mettaient dans l'impossibilité de communiquer avec les corps français de la Manche, se trouvait dans une situation des plus difficiles. Son armée, forte de 26,000 hommes (1), s'était affaiblie par de nombreux détachements, et les soldats qui la composaient avaient beaucoup moins d'expérience que ceux des autres corps. Toutes ces considérations, mais plus particulièrement la nature du terrain et la situation avantageuse du Portugal (2), déterminèrent Wellesley à faire choix de ce pays comme base de ses opérations futures (3).

Les premiers renseignements qu'il obtint lui donnèrent la conviction que le projet de descente à l'embouchure du Tage n'était pas réalisable. L'autre projet, mis en avant par le ministère, et qui consistait à débarquer au Sud pour agir de concert avec le général Spencer contre les troupes de Dupont, offrait moins de chances encore, par la raison que Bessières menaçant le nord du Portugal, et Junot occupant Lisbonne sur le flanc de la ligne d'opérations de l'armée anglaise (parallèle à la frontière), eussent compromis cette ligne, ou nécessité la présence d'une armée d'observation sur la Guadiana.

Les Espagnols, au surplus, venaient de refuser, par un

(1) D'après Thiébault, Junot avait, le 15 juillet 1808, 26,533 hommes et 3,274 chevaux.

(2) Par un bon vent, on pouvait en quatre jours se transporter des côtes de l'Angleterre à celles de la Corogne, aux bouches du Douro et du Tage.

(3) Le 26 juillet 1808, il écrivit au général Spencer : « Nous ne pouvons rien faire qui soit « plus avantageux aux Espagnols que de prendre possession du Portugal et d'y organiser une « bonne armée. » (Du vaisseau le *Crocodile*, en dehors du Tage.)

Le 1er août, il proposa à lord Castlereagh la formation d'une armée de 30,000 hommes de troupes portugaises.

Ainsi, dès son arrivée, Wellesley indiqua les mesures qui ont assuré le succès de la guerre de la Péninsule. Son coup d'œil et son jugement ne furent pas un instant en défaut.

sentiment de défiance exagérée, l'admission des troupes anglaises dans Cadix; en sorte que Wellesley se fût trouvé, dans le Midi, sans place d'armes et sans bases assurées.

Il devait, par conséquent, chercher un point de débarquement convenable au Nord. Après en avoir délibéré avec l'amiral Cotton, il se prononça pour l'embouchure du Mondégo (1). Spencer reçut l'ordre de se rendre sans délai sur ce point. En attendant, on fit débarquer les troupes anglaises pour les mettre en bon état et rassurer les Portugais, qui s'étaient un peu alarmés de les voir rester si longtemps à bord (2).

Mais au moment d'exécuter ce dessein, Wellesley reçut la lettre du 15 juillet, par laquelle lord Castlereagh lui annonçait l'arrivée de renforts et la nomination de Dalrymple au commandement en chef. Cette nouvelle l'affligea, mais ne ralentit point son zèle ni son dévouement :

« Que je commande ou que je ne commande pas l'expédi-
« tion, » écrivit-il au ministre, « je ferai de mon mieux pour
« qu'elle réussisse. Le gouvernement décidera ensuite de
« quelle manière il convient de m'employer, soit ici, soit
« ailleurs. »

Sir Arthur ignorait encore en ce moment l'affaire de Baylen, qui lui fut annoncée tandis qu'il faisait ses préparatifs de descente. Appréciant avec son ordinaire sagacité toutes les conséquences de ce triomphe inattendu, il n'hésita point à ouvrir la campagne sans attendre Spencer, ni les 15,000 hommes que devaient amener les généraux Moore, Ackland et Anstruther (3). Cette détermination indique la

---

(1) Les raisons à l'appui de ce choix se trouvent indiquées dans une lettre du 1er août à lord Castlereagh.

(2) *Mémoire de sir Arthur Wellesley à la cour d'enquête.*

(3) Moore devait lui amener 10,000 hommes qui, à leur retour de la Baltique, étaient allés se reposer un peu en Angleterre. Les 5,000 hommes d'Ackland et d'Anstruther se trouvaient à Harwich et à Ramsgate.

Il faut noter que, par sa lettre du 15 juillet, Castlereagh avait autorisé Wellesley à agir

froide et décisive fermeté de son caractère : car si d'un côté il était certain que la défaite de Dupont empêcherait Bessières d'entrer en Portugal (1); d'un autre coté, ses informations lui faisaient croire que Junot avait 16 ou 18,000 hommes (2), et ce chiffre, quoique au-dessous de la vérité, était suffisant pour faire réfléchir le général le plus hardi. Il s'agissait en effet pour sir Arthur de débarquer avec 9,000 hommes, n'ayant aucune certitude que sa flotte pourrait rester un seul jour dans ces parages dangereux; très-certain, en revanche, qu'un autre chef allait profiter de ses succès, s'il en obtenait, et qu'un seul revers le perdrait dans l'esprit des Anglais, toujours disposés à se moquer de l'habileté d'un ancien général de l'armée des Indes (3).

L'opération du débarquement fut longue et difficile : commencée le 1er août, elle dura jusqu'au 5. Par un hasard vraiment extraordinaire, Spencer, qui n'avait pas reçu la dépêche de Wellesley, arriva le 3. Ce renfort porta l'effectif à 12,300 hommes (4). Cependant le général en chef ne tarda point à voir qu'il devait peu compter sur l'appui de l'insurrection, et cette circonstance, autant que la faiblesse numérique de la

---

comme il le jugerait convenable, aussi longtemps que Dalrympin et Burrard ne seraient pas arrivés.

(1) *Mémoire de sir Arthur Wellesley à la cour d'enquête.*

(2) Wellesley dit, dans son *Mémoire à la cour d'enquête*, que ses informations portaient à 14 ou 15,000 hommes seulement l'effectif des troupes que Junot pouvait mettre en plaine. Mais dans ses lettres écrites, au moment du débarquement, il porte cet effectif à 16 ou 18,000 hommes.

(3) « La résolution de combattre immédiatement, dit M. Thiers, était parfaitement sage et dénotait chez le général anglais les qualités que sa carrière révéla bientôt : le bon sens et la fermeté, les premières de toutes, après le génie. »

Le général Jomini approuve également cette résolution. « Le calcul de Wellesley, dit-il, était juste; car Junot, forcé de contenir la population entière de Lisbonne, de défendre les forts et les batteries de cette ville et du port, et de garder les Espagnols désarmés, ne pouvait lui opposer que 10 à 12,000 hommes; encore fallait-il attendre pour cela l'arrivée de Loison, qui venait d'Evora. »

Nous ferons observer cependant que la plupart de ces circonstances n'étaient pas connues de Wellesley, et ne pouvaient l'être; de sorte qu'il y a dans sa résolution pour le moins autant de hardiesse que de calcul.

(4) Spencer avait, officiers compris, 4,793 hommes, et Wellesley, 9,280 hommes; cette petite armée ne comptait que 200 chevaux et 18 pièces d'artillerie, d'après Gurwood.

Londonderry estime les forces anglaises à 13,000 hommes d'infanterie et 200 chevaux.

cavalerie anglaise, l'obligea à concerter ses mouvements avec beaucoup de circonspection. Il avait besoin d'ailleurs, avant de se mettre en route, de faire une remonte considérable et de réunir des moyens de transport suffisants pour ses bagages, ses munitions, etc.

Or, comme l'administration militaire était livrée à des fonctionnaires incapables et sans aucune expérience (1), il ne put, malgré toute son activité, partir que le 8 (2); c'est donc bien à tort que le général Thiébault lui reproche d'avoir, par sa lenteur, permis aux troupes françaises de se concentrer et de rétablir les chances de la lutte.

Junot, en apprenant l'arrivée des Anglais, envoya Laborde avec cinq mille baïonnettes, 500 chevaux et 5 pièces d'artillerie (3) pour les observer et couvrir la marche de Loison, qui avait ordre de le rejoindre à Leyria. Ce point de concentration était trop rapproché (4) : Wellesley y arriva assez tôt pour couper la ligne de communication entre les deux corps, faire perdre à Loison plusieurs marches forcées, et obliger Laborde à risquer un combat avec des forces inégales. A Leyria se trouvait don Bernardin Freire avec 5 à 6,000 Portugais. Il était tout naturel de supposer que cette force se joindrait avec empressement à l'armée britannique. Il n'en fut rien cependant. Freire désirait que sir Arthur abandonnât la côte, et s'avançât au cœur du Beira pour ou-

---

(1) « Les gens qui administrent, écrivait Wellesley à lord Castlereagh le 8 août, sont « incapables d'administrer autre chose que des comptoirs de négociants. » Dans sa lettre du 5 septembre, il dit : « qu'avec de pareils employés, l'armée eût-elle des vivres en abondance, mourrait de faim. (Even if plenty could be expected to exist, we should starve in the midst of it for want of due arrangement).

(2) L'avant-garde seule se mit en route ce jour-là ; le gros de l'armée ne partit que le 10, à la demande des officiers portugais et dans l'intérêt de leurs troupes, qui manquaient de tout. (*Mémoire à la cour d'enquête.*)

(3) D'après Jones, Thiers et Jomini, Laborde n'avait que 3,000 fantassins, d'après Thibeaudeau, 3,500; d'après Belmas, 2,200. L'évaluation de Foy est un peu inférieure à 3,000. Napier, Sherer et Toréno estiment les forces de Laborde à 5,000 hommes, Sarrazin à 6,000 hommes, et Wellesley à 6,000 hommes au moins. Thiébault et les auteurs des *Victoires et conquêtes* ne l'évaluent qu'à 1,900, mais ces derniers sont évidemment dans l'erreur.

(4) Il aurait fallu choisir Santarem.

vrir une campagne offensive. Il lui offrait, s'il voulait suivre ce plan, une abondante fourniture de vivres; mais le général anglais refusa de changer sa ligne d'opération, parce qu'il lui semblait dangereux de s'éloigner trop de la flotte (1). En conséquence, Freire déclara qu'il n'avancerait que si le commissariat anglais voulait s'engager à nourrir ses troupes durant toute la campagne (2). Wellesley se trouva dans l'impossibilité d'accepter cette proposition, d'autant plus ridicule, que le général portugais s'était déjà emparé des vivres réunis pour l'armée anglaise par les soins de l'évêque d'Oporto (3). Ayant prié Freire de lui assurer son appui à des conditions acceptables, celui-ci, pour toute réponse, fit savoir qu'il allait se retirer sur la ligne du Tage et agir d'après ses propres inspirations. La jalousie ou la défiance pouvaient seules expliquer une semblable conduite (4). Cependant, après bien des pourparlers, sir Arthur obtint du général portugais qu'il mit à sa disposition 1,400 fantassins et 250 hommes de cavalerie, et qu'il laissât jusqu'au 22 le restant de ses troupes sur les derrières de l'armée; Wellesley, de son côté, dut prendre l'engagement de nourrir, aussi longtemps qu'il en aurait besoin, les 1,650 hommes placés sous ses ordres.

Laborde, vigoureusement pressé par l'armée anglaise, fut obligé de s'arrêter le 16 à Rorissa (ou Roliça), parce qu'il eût perdu sa communication avec Loison, en continuant sa retraite sur Torrès-Vedras et découvert Lisbonne, en mar-

(1) Sherer, t. 1, p. 108.
(2) A lord Castlereagh, 16 août 1808.
(3) Cet évêque avait formellement promis à Wellesley de nourrir ses troupes.
(4) « Je crois ne pouvoir attribuer sa persistance qu'à la crainte que nous ne fussions pas « en force suffisante contre l'ennemi. » (*Mémoire de Wellesley à la cour d'enquête.*) Sherer, t. 1, p. 110, explique ainsi la conduite de Freire :

« Si les Anglais étaient battus comme il croyait qu'ils le pouvaient être, Freire ne se serait point compromis et aurait fait des conditions pour lui-même. S'ils l'emportaient, il pouvait, en restant indépendant de l'armée anglaise, soutenir plus efficacement les vues de la junte d'Oporto, qui visait à l'autorité suprême. »

chant sur Alcoentre, d'où les secours devaient arriver. Sa position était forte d'ailleurs et il pouvait espérer d'y être rejoint pendant le combat par les 5 à 6,000 hommes que son collègue amenait de Rio-Mayor (1). Wellesley quitta ses bivacs le 17 au point du jour avec 13,480 baïonnettes, 470 chevaux et 18 pièces de canon (2). Ces troupes avancèrent en ordre de bataille sur trois colonnes : la colonne de droite, composée de 1,200 hommes d'infanterie portugaise et de 50 chevaux, devait faire un long circuit dans les montagnes pour tourner la gauche de l'ennemi et tomber précipitamment sur ses derrières ; celle de gauche, formée des brigades Bowes et Fergusson, de 3 compagnies de voltigeurs, d'une brigade d'artillerie légère et de 40 chevaux, avait l'ordre de franchir les collines d'Obidos pour chasser tous les postes qui se trouvaient de ce côté de la vallée et tourner la droite de l'ennemi, appuyée à Rorissa ; elle était en outre chargée de surveiller les mouvements de Loison, dont on avait appris l'arrivée à Rio-Mayor depuis la veille, de combattre ce général en cas d'apparition, et avant qu'il pût communiquer avec Laborde. La colonne du centre, composée des brigades Hill, Crawfurd, Nightengale et Fane, avec 400 hommes d'infanterie légère portugaise, le reste de la cavalerie et deux batteries de 6 et de 9, fut destinée à l'attaque principale (3).

A peine les troupes du centre eurent-elles fait replier les tirailleurs français qu'on vit la brigade Fergusson descendre des collines et chercher à gagner la ligne de retraite de l'ennemi. Mais le général Laborde n'était pas assez imprudent pour se laisser couper de la sorte. Les postes qui couvraient sa position de la plaine ayant été emportés, il se

(1) Loison était parti le 15 de Santarem avec 4,800 baïonnettes, 40 chevaux et 6 canons. — Voir SHERER, t. I, p. 112.

(2) Dans cet effectif étaient compris les 1,630 hommes du corps de Freire.

(3) Voir LONDONDERRY, t. I, p. 112.

retira, en défendant le terrain pied à pied, dans une nouvelle et plus forte position, sur les hauteurs de Colombara. Wellesley, au lieu de le déloger de cette position en faisant tourner sa gauche, commit la faute de l'attaquer de front sur un point d'où l'on ne pouvait approcher que par des sentiers étroits, bordant et traversant de profonds ravins. Cette circonstance prolongea inutilement le combat et le rendit meurtrier. Laborde, assailli par cinq colonnes à la fois, se comporta vaillamment; il n'ordonna la retraite sur Montechique que lorsque sa droite fut complétement tournée. Quoique blessé au cou dès le commencement de l'affaire, il ne quitta point le commandement. La lutte avait duré depuis 9 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, et le général français avait changé de position sept fois (1). Il laissa 3 canons et 600 blessés et tués sur le champ de bataille (2) : ses pertes eussent été bien plus considérables si Wellesley avait possédé assez de cavalerie pour charger les colonnes dans leur mouvement rétrograde. Les Anglais comptèrent environ 500 hommes hors de combat (3). Ils n'avaient engagé qu'une partie de leurs forces (4), ce qui témoigne honorablement en faveur de la bravoure et de la solidité de leurs troupes. « La victoire de Rorissa, dit le comte Toréno, leur rendit une confiance bien altérée par de précédentes et funestes expéditions. Ce fut là que prit naissance la renommée de sir Arthur Wellesley, qu'augmentèrent depuis des triomphes plus importants (5). »

---

(1) Thiébault.

(2) Évaluation de Napier et des auteurs des *Victoires et conquêtes*. D'après Londonderry, Laborde eut 1,000 hommes hors de combat ou faits prisonniers.

(3) M. Thiers et les auteurs des *Victoires et conquêtes* sont dans l'erreur en estimant le chiffre des pertes à un minimum de 1,200 hommes; le général Thiébault commet une double exagération en portant l'effectif des forces de Wellesley à 15 ou 18,000 hommes, et celui des pertes à 2,000; d'après les états officiels, ce dernier chiffre n'est que de 479 hommes; savoir : 70 tués, 335 blessés et 74 manquants.

(4) 4,000 hommes, d'après Napier.

(5) T. II, p. 47.

Le colonel Napier pense qu'après cette victoire, le général anglais aurait pu marcher au-devant de Loison, l'écraser, l'acculer au Tage et atteindre le but de l'expédition, sans livrer une nouvelle bataille avec des forces inégales ; mais nous ne pouvons admettre cette opinion, attendu que Laborde et Loison se réunirent la nuit même du combat et marchèrent ensemble dans la direction du Montechique (1).

Cependant si Wellesley s'était avancé le 18 de grand matin sur Torrès-Vedras, il aurait pu empêcher l'arrivée du restant des troupes françaises, et obtenir ainsi le résultat que devait seulement lui assurer le gain de la bataille de Vimeiro. Il eut au reste le projet d'exécuter ce mouvement, et déjà même les ordres étaient donnés quand il reçut avis de l'arrivée des troupes du général Anstruther. Jugeant d'après ce qui s'était passé à Rorissa que l'appui de ces troupes n'était pas à dédaigner, il marcha le 18 sur Lourinha pour être à en mesure de protéger leur débarquement.

Le lendemain toutes ses forces réunies se trouvèrent à Vimeiro ; dans le courant de la même journée, l'armée entière de Junot, forte de 12,700 fantassins, de 1,300 cavaliers et de 26 canons (2), prit position à Torrès-Vedras (3). Wellesley avait en ce moment 16,000 baïonnettes (4), 240 chevaux et 18 pièces de campagne (non compris les 1,400 fantassins et les 240 chevaux portugais). Son plan était de porter les premiers coups à l'ennemi, de le poursuivre de façon à l'empêcher de se rallier et de marcher ensuite sur

---

(1) *Mémoire à la cour d'enquête.*

(2) Junot, avec 3 bataillons, un régiment de cavalerie et 10 canons, avait quitté Lisbonne le 16, et était arrivé à Torrès-Vedras le 18, jour même du départ de Wellesley pour Lourinha ; le lendemain, il fut rejoint par Laborde, et le 20, par la réserve.

(3) Chiffres donnés par un état de situation trouvé sur le champ de bataille. Thiébault porte cette armée à 12,000 hommes ; Jomini à 11,500 ; Thiers à 9,000 ; les *Victoires et conquêtes* à 9,200 ; le général Sarrazin à 14,000, et Wellesley à 15,000. (*Mémoire à la cour d'enquête*.)

(4) Ce chiffre comprend la brigade d'Ackland, arrivée le 20 dans la baie de Maceira.

Lisbonne, tandis que Moore, débarquant au Mondégo, se porterait sur Santarem, pour protéger la gauche de l'armée anglaise, bloquer la ligne du Tage et menacer les communications des Français avec Elvas (1).

Cette double ligne d'opérations offrait moins de difficulté qu'une ligne simple et n'assurait à Junot, malgré sa position intermédiaire, aucun des avantages qui font rejeter en général l'emploi de ces sortes de lignes (2). Pour donner à ce plan un commencement d'exécution, sir Arthur se proposait de tourner, par une marche accélérée, la forte position de Junot (en suivant le chemin qui se trouve entre la côte et Torrès-Vedras), et de gagner Mafra avec une solide avant-garde, pendant que le gros de l'armée, en s'emparant des hauteurs les plus avantageuses à proximité de cette ville, intercepterait la communication des Français sur Montechique. Outre les avantages stratégiques assurés à cette opération, Wellesley pensait qu'il avait tout à gagner à prendre les chemins des montagnes, son armée étant en quelque sorte privée de cavalerie.

Déjà ses principales dispositions étaient prises, quand Harry Burrard arrivant dans la rade de Maccira, lui donna, à bord de son vaisseau, l'ordre d'attendre le corps de John Moore, qu'il avait dirigé sur cette rade (3).

En vain sir Arthur fit observer que ce renfort était inutile, que toutes les chances étaient pour l'armée anglaise, et qu'il valait mieux attaquer immédiatement que d'être attaqué le lendemain; Burrard ne voulut rien changer à son ordre,

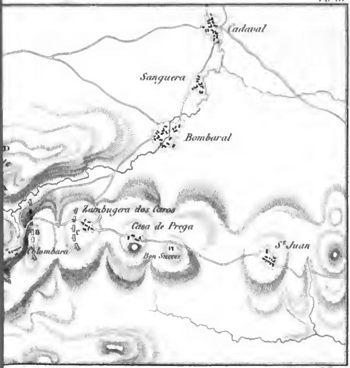
---

(1) Wellesley pensait qu'après la bataille, l'ennemi chercherait à se retirer au delà du Tage, à Elvas, ou le long de la rive droite du Tage par Santarem et Almeida. C'était en effet le projet arrêté en conseil. Si donc John Moore s'était porté sur Santarem, il aurait pu couper la retraite à l'ennemi dans l'une ou dans l'autre de ces directions.

(2) Le colonel Napier indique parfaitement les faits et les circonstances qui justifient cette exception à la règle. — Voir t. 1, liv. II, chap. VI.

(3) Voir MAXWELL, t. 1, p. 325; STOCQUELER, t. I, p. 42, et LONDONDERRY, t. I, p. 141.

BAT DE RORISSA. PL. III



e position, C trois^e position, D colonne de Fergusson, E brigade Fane,
H brigade Crawfurd (en reserve), I colonne de Trant

jugeant qu'une marche de flanc entre la mer et une chaîne de montagnes, par un chemin coupé de ravins et de torrents, était une opération par trop téméraire.

Il se trouvait, au surplus, encouragé dans sa résistance par le témoignage des principaux officiers de l'armée anglaise. Wellesley seul, d'après l'idée qu'il s'était formée sur les lieux, croyait l'opération praticable, et longtemps après il regrettait encore qu'on ne lui eût pas permis d'en accepter la responsabilité. « Il retourna au camp, dit le marquis de Londonderry, avec la conviction que l'incapacité de son nouveau chef, après avoir paralysé le succès de Rorissa, attirerait sur l'expédition des disgrâces et des revers sérieux. »

Le 21, Junot quitta la position de Torrès-Vedras, et, conformément aux prévisions de Wellesley, vint attaquer le plateau de Vimeiro.

Quoique trop étendu, ce plateau offrait une bonne position (1), mais qui, en cas de revers, eût été désastreuse pour l'armée anglaise.

« Cette armée en effet, n'aurait eu pour retraite qu'une côte à pic, bordée par une mer houleuse, et cependant » dit le général Foy, « Wellesley n'éprouva pas le moindre frémissement d'inquiétude. »

Il faut remarquer d'ailleurs que sir Arthur ne s'était pas établi à Vimeiro avec l'intention de recevoir la bataille dans cette position.

Junot avait un plan très-simple à suivre, c'était de réunir toutes ses forces, et de tomber sur la gauche des Anglais. « Victorieux, la mer eût englouti tous ceux qui auraient échappé à ses armes ; repoussé, sa retraite n'eût offert aucune difficulté (2). »

---

(1) La droite de l'armée anglaise était appuyée à la mer et flanquée par toute la flotte, qui de plus protégeait ses derrières. « C'était, dit Jomini, une forte position. »
(2) Napier.

Mais au lieu de prescrire ce mouvement, que les circonstances et plus encore l'infériorité numérique de ses troupes rendaient nécessaire, le duc d'Abrantès forma deux attaques séparées, et commit en outre la faute de les commencer l'une après l'autre, de sorte que les Anglais purent dégarnir leur gauche au profit de leur droite, et réciproquement.

Quand les brigades Brenier et Solignac, retardées par les difficultés du terrain et les détours qu'elles furent obligées de faire, ouvrirent leur feu contre l'ennemi, l'attaque des brigades Charlot et Thomières était pour ainsi dire terminée (1). Les troupes françaises néanmoins se comportèrent vaillamment, et, grâce à la supériorité de leur cavalerie, firent plus d'une fois reculer les bataillons anglais; mais les vices du plan d'attaque de Junot et les habiles dispositions de Wellesley ne permirent pas à la victoire de se ranger sous leurs aigles. Après une lutte de trois heures, ils se replièrent dans une position voisine, dont le front était visiblement parallèle à celui des Anglais. Brenier fut blessé et pris; Solignac, Charlot et Foy, deux colonels et un grand nombre d'officiers supérieurs, reçurent des blessures plus ou moins graves. L'armée battue laissa 1,800 hommes (2), 13 canons, 23 caissons et plus de 20,000 cartouches sur le terrain (3). Les pertes du côté de l'armée anglaise ne s'élevèrent qu'à 720 hommes, dont 135 tués et 534 blessés (4).

---

(1) La brigade Brenier attaqua la gauche une heure après celle de Thomières, dirigée contre la droite de l'ennemi. Cette dernière brigade ayant été accablée, Junot la fit soutenir par la brigade Charlot de la division Loison, et envoya l'autre brigade de cette division (celle de Solignac) suivre la brigade Brenier. — Voir Thiébault.

(2) Jomini, Belmas, Thiébault. Parmi ces 1,800 hommes se trouvaient les blessés et les prisonniers. Londonderry évalue les pertes à 4,000 hommes sans les prisonniers, qui furent nombreux; les *Victoires et conquêtes* estiment les pertes à 1,900 hommes.

(3) Wellesley au lieutenant général Burrard, 21 août 1808.

Thiébault et les *Victoires et conquêtes* prétendent que les Français perdirent seulement 10 canons et quelques caissons.

(4) D'après Gurwood, t. IV, p. 112. Le général Thiébault et les *Victoires et conquêtes* éva-

Napoléon, en apprenant la défaite de Junot, émit l'opinion suivante :

« Si le duc d'Abrantès eût marché avec 12,000 hommes, qu'il pouvait réunir à la rigueur, au lieu de 9,200; qu'il eût laissé dans le défilé de Torrès-Vedras un bon bataillon d'infanterie et 600 chevaux, et se fût porté rapidement avec le reste de son armée pour attaquer son adversaire en flanc et à revers, tandis que le détachement du défilé eût fait une démonstration sur le front de la ligne anglaise : si toutes ces dispositions avaient été faites pendant la nuit, et qu'une attaque ferme, vigoureuse, eût commencé avec le jour, la victoire couronnait certainement une fois de plus les efforts de l'armée française, et les Anglais pouvaient être jetés dans la mer (1). »

Il y a beaucoup de choses vraies dans cette critique; cependant elle repose sur un fait que nous ne pouvons admettre, bien que Thiébault le certifie exact; c'est qu'il y eût seulement 9,200 Français présents à la bataille. Les documents officiels démentent positivement ce chiffre.

Burrard s'était montré sur le plateau de Vimieiro, pendant que la lutte durait encore; mais par courtoisie, il avait laissé à son jeune collègue le soin de terminer seul une action si heureusement commencée (2). Il ne s'écarta de cette réserve que pour donner, fort intempestivement, à la colonne Fergusson l'ordre de faire halte au moment où, après avoir séparé complétement les brigades Brenier et Solignac, elle allait forcer la plus grande partie de cette dernière à se rendre.

---

luent les pertes des Anglais à 50 prisonniers, 500 morts et 1,200 blessés. Il faut remarquer que les Portugais, ainsi que la 1re et la 5e brigade anglaise, c'est-à-dire près de 7,000 hommes ne tirèrent pas un coup de fusil pendant le combat.

(1) Paroles citées par le général Thiébault.

(2) Voir sa lettre du 21 août à lord Castlereagh où il dit : « Qu'il approuva toutes les dispositions de Wellesley et jugea inutile d'y rien changer ». — GURWOOD, t. IV, p. 108.

Il empêcha (1) également Wellesley d'exécuter un mouvement habile destiné à compléter sa victoire, et qui consistait à repousser Junot avec cinq brigades au delà de la Sierra-Baragueda, et à le forcer sur le Tage, pendant que trois autres brigades, s'emparant des défilés de Torrès-Vedras, pousseraient jusqu'à Montechique et lui couperaient le chemin de Lisbonne. « C'était, dit le colonel Napier, une de ces promptes et audacieuses conceptions qui distinguent les grands généraux. » A cause de cela même, elle effraya Burrard, qui allégua, pour justifier son refus : l'arrivée de quelques troupes fraîches, (découvertes par Spencer, sur les hauteurs en arrière de Junot), le délabrement du matériel, la fatigue des chevaux de trait, le désordre de l'administration, l'insuffisance des moyens de transport; le fâcheux état de la cavalerie (2), et l'absence de tout appui efficace de la part des populations et des troupes portugaises.

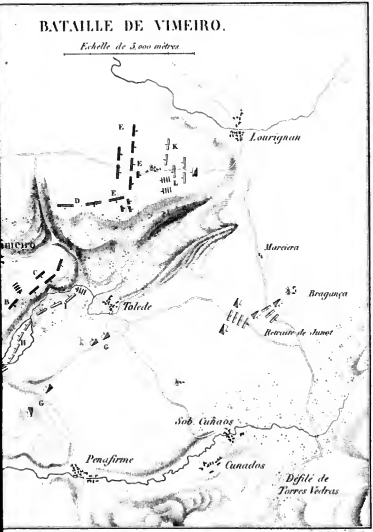
Ces raisons avaient sans doute quelque poids, dans un moment où l'on attendait les secours de Moore, et où l'ennemi opérait sa retraite avec une intelligence et un sang-froid qui annonçaient sa ferme résolution de continuer la lutte. Elles entraînèrent l'adjudant-général Clinton et le quartier-maître général Murray.

En vain Wellesley fit-il sur le champ de bataille même, et très-énergiquement (3) ressortir la nécessité de poursuivre immédiatement les troupes battues, et de les refouler vers le Nord; il fut obligé de céder à l'opinion générale. Cet échec lui causa tant d'humeur, qu'il ne put s'empêcher de dire aux officiers de son état-major : « Gentlemens, il ne nous reste

(1) Le général Foy se trompe en disant que c'est Wellesley qui défendit à ses soldats de poursuivre l'ennemi. Burrard seul est responsable de cet ordre.

(2) Elle était, pour ainsi dire, démontée et si peu nombreuse d'ailleurs qu'à Vimeiro, l'armée anglaise dut attendre pour riposter au feu des Français que les colonnes ennemiee débouchassent sur sa première ligne.

(3) ALISON, t. VI, p. 364, et LONDONDERRY, t. I, p. 149.



r Hill, B brig. Fane, C brig. Anstruther, D brig. Ackland
les Fergusson, Nightingale, Bowes, Crawfurd et les Portugais de Trant.
I Laborde, K Brenier, L Solignac, G Cavalerie de Kellerman.

« plus maintenant qu'à faire la chasse aux perdrix rou-
« ges (1). »

Il n'en persista pas moins à soutenir qu'il avait conseillé le seul mouvement capable de donner un résultat décisif. Le 22, écrivant au duc d'York : « Je pense, dit-il, que si la « brigade du général Hill et l'avant-garde eussent marché « sur Torrès-Vedras aussitôt qu'on eut la certitude que la « droite de l'ennemi avait été mise en déroute par notre « gauche, et que celle-ci poursuivait ses avantages, l'ennemi « aurait été coupé à Torrès-Vedras, et nous serions arrivés « à Lisbonne avant lui. Je doute même qu'il fût resté une « armée française en Portugal. » Sir Arthur exprima la même opinion dans plusieurs circonstances, et notamment dans son *exposé à la cour d'enquête.*

Nous ne citons ce fait que pour combattre l'assertion, si souvent reproduite par les auteurs français, que Wellington manquait de hardiesse et de résolution. On aurait pu, au contraire, dans le cas présent, lui faire le reproche d'avoir conseillé une opération hardie jusqu'à la témérité. Quoi qu'il en soit, l'inspection des lieux et la situation respective des belligérants donne la conviction que la prise de Torrès-Vedras et de Mafra eût forcé Junot à abandonner son artillerie et plusieurs milliers de traînards pour gagner Almeida et Elvas. Encore ce mouvement fût-il devenu impossible, si Moore avait débarqué au Mondego et occupé Santarem, suivant le plan d'opérations conçu par Wellesley.

Le duc d'Abrantès ayant regagné le défilé de Torrès-Vedras, grâce à la prudence exagérée de Burrard, la position respective des deux armées, à la nuit tombante, fut la même que le soir précédent. Le lendemain 22, sir Hew Dalrymple dé-

(1) ALISON, t. VI, p. 364, *Londonderry's peninsular campaings*, t. I, p. 145, 146 : BURGHERST, *Opérations of the allies in Portugal in* 1808, t. IV, p. 214.

barqua de grand matin et vint prendre le commandement en chef. Ainsi, dans le court espace de 24 heures, l'armée avait passé successivement aux ordres de trois généraux, venant de divers lieux, avec des vues, des habitudes, des renseignements différents, et n'ayant pas même eu l'occasion de se concerter par écrit pour adopter un plan d'opération uniforme (1). L'armée fut mécontente de voir son véritable chef relégué au quatrième rang et sacrifié à des hommes dont l'incapacité s'était révélée par les ordres malencontreux qu'ils avaient donnés, après Rorissa et Vimeiro.

Les officiers généraux crurent même devoir protester indirectement contre cette façon d'agir, en écrivant à leur jeune collègue une lettre collective, pour le féliciter de la manière dont il avait exercé le commandement (2).

L'intention de Dalrymple était d'attendre le corps de sir John Moore (3), quand le 22, Junot, alarmé par les symptômes d'une prochaine explosion à Lisbonne, lui fit proposer par le général Kellermann un armistice et un projet d'évacuation du Portugal. Cette offre, assez surprenante de la part d'un général qui avait montré tant d'audace au commencement de la guerre, fut accueillie avec empressement par le nouveau chef de l'armée anglaise.

Wellesley et Burrard assistèrent à la conférence, mais seu-

(1) Ce fait et l'obstination qu'on mit à rester sur le champ de bataille de Vimeiro donnèrent beaucoup d'ennui à Wellesley : « Je vous assure » écrivit-il le 30 août à lord Castlereagh, » que « les affaires ne sont pas brillantes ici, et que j'éprouve un vif désir de quitter l'armée. » Le 5 septembre, il demanda formellement l'autorisation de rentrer en Angleterre, disant « qu'il lui était tout à fait impossible de rester plus longtemps sous les ordres de Dalrymple. »

(2) Cette lettre, du 3 septembre 1808, est signée par les généraux Spencer, Hill, Fergusson, Nightengale, Bowes, Fane et Crawfurd.

On y remarque le passage suivant : « Anxious to manifest the high esteem and respect we bear towards you and the satisfaction we must ever feel in having had the good fortune to serve under your command, we have this day directed a piece of plate, value 1,000 guineas, to be prepared and presented to you. » La valeur de ce cadeau fut augmentée dans la suite par la souscription des généraux Anstruther et Ackland, et de tous les officiers qui avaient servi sous les ordres de Wellesley à Vimeiro. —Voir Gurwood, t. IV, p. 137.

(3) Wellesley aurait au contraire voulu marcher en avant. Le 25, il écrivit à Charles Stuart : « Si je n'en avais pas été empêché, j'aurais poursuivi le soir l'ennemi à Torrès-Vedras, et pro-

lement à titre de conseils. Le véritable négociateur fut Dalrymple, qui accepta plusieurs articles, malgré l'opposition de ses collègues (1); cependant, il ne mit point sa signature au bas de la convention, parce qu'il est contraire à l'usage qu'un général en chef traite avec un officier d'un rang inférieur. C'est Wellesley, dont le nom du reste figurait en tête de la note rédigée par Kellermann, qui signa l'acte ; et en accédant sur ce point au désir de son chef, il était persuadé qu'il n'engageait en aucune façon sa responsabilité, puisqu'il n'approuvait l'armistice qu'en principe, et qu'il voulait même le limiter à 48 heures.

Quant à la convention définitive du 30 août, appelée improprement *convention de Cintra* (2), elle fut négociée par l'intermédiaire du colonel Marray ; et sir Arthur n'en connaissait pas la teneur quand il fut appelé devant la cour d'enquête pour justifier sa conduite.

La convention de Cintra déplut fort au général Freire et à la faction remuante qui avait pour chef l'évêque d'Oporto. Ce parti reprochait aux généraux anglais de n'avoir fait mention dans le traité ni de l'armée portugaise, ni de la

---

« bablement, je l'eusse entièrement détruit. » Et, le 29, au capitaine Malcolm : « En attendant (la conclusion du traité), l'armée reste sur le terrain qu'elle occupe à présent bien « contre mon avis. »

(1) Le colonel Napier, Jomini, le comte Teréne et la plupart des auteurs se trompent en disant que Wellesley fut le principal ou l'unique négociateur de l'arrangement préliminaire de Vimeiro, voire même de la convention de Cintra. En arrivant à Londres le 6 octobre, sir Arthur écrivit à lord Castlereagh, ministre de la guerre : « Je vous demande la « permission d'informer votre seigneurie que je n'ai point négocié cette convention, qu'elle « a été traitée et conclue par Son Excellence le général Dalrymple en personne, et que je l'ai « signée pour complaire à Son Excellence. Mais je ne me regarde en aucune manière comme « responsable des termes dans lesquels elle a été conçue, ni des clauses qu'elle peut con- « tenir. »

Voir encore sa lettre du 5 septembre au capitaine Malcolm, celle du 6 septembre à l'évêque d'Oporto et ses diverses communications à la cour d'enquête. Il résulte de ces pièces, que Wellesley consentit en principe à l'évacuation, et qu'il donna le conseil d'y accéder. Son rôle n'alla pas plus loin.

(2) Napier prétend que la convention de Cintra fut conclue à Falus, à 30 milles de Cintra ; cependant elle porte ces mots : « Fait et arrêté à Lisbonne le 30 août. » Nous croyons qu'on ne donna à cet acte le nom de Cintra, que parce que la lettre de Dalrymple, contenant une copie de la convention, était datée de ce village.

junte d'Oporto, ni du prince régent, ni d'aucune autorité civile ou militaire représentant la nation alliée, oubli en effet très-singulier, et que Dalrymple expliqua en disant que la convention était purement militaire. L'évêque leur en voulait aussi de ce qu'ils avaient reconnu le droit de conquête invoqué par les Français; permis à ces derniers (art. 5) d'emporter le produit de leurs pillages, et de mettre, par l'art. 6, les traîtres et les soutiens de l'usurpateur à l'abri de toute persécution. L'ensemble de ces concessions lui semblait indiquer un parti pris de soustraire les envahisseurs au châtiment que méritaient leurs rapines et leurs cruautés. Mais la principale raison du mécontentement de Freire et de ses adhérents tenait à la mission qu'avait reçue l'armée anglaise d'aider le prince régent à recouvrer ses droits légitimes, mission contraire aux vues de l'évêque d'Oporto, qui voulait être à la tête des autorités insurrectionnelles. Heureusement le peuple, un moment trompé par cette manœuvre, ne tarda point à reconnaître les services que l'Angleterre lui avait rendus en le débarrassant de l'armée française. Cependant, les choses avaient été si loin, que les généraux anglais s'étaient vus obligés de méconnaître l'autorité des juntes et de rétablir, le 18 septembre, suivant les instructions de leur gouvernement, la régence instituée par le prince don Juan à son départ pour le Brésil (1). Le Portugal avait reconnu ce nouveau gouvernement, et toutes les juntes s'étaient désorganisées (2).

Mais c'est surtout en Angleterre que le mécontentement fut extrême (3). Il se manifesta par des signes d'indignation et de douleur dont il n'y avait pas eu d'exemple jusqu'a-

(1) « Après le départ des Français, l'évêque d'Oporto, et à son instigation la junte de cette ville, cherchèrent à obtenir le pouvoir suprême et à transférer le siége du gouvernement à Oporte. Mais cette proposition fut très-sagement rejetée par Dalrymple. » — Shaner, t. I, p. 124.

(2) Toréno, t. II, p. 55.

(3) Londonderry prétend que dans les rangs inférieurs de l'armée le mécontentement fut

lors (1). « Les journalistes encadrèrent leurs feuilles dans des bandes noires en signe de deuil public, et l'on vit abonder des caricatures où trois potences étaient élevées pour les trois généraux qui s'étaient succédé dans le commandement en chef (2). »

« Une folie générale, dit le colonel Napier, semblait s'être emparée de toutes les classes de la société, et, semblable aux Athéniens après le combat d'Arginuses, le peuple anglais, si les lois l'eussent permis, aurait condamné ses généraux à mort pour avoir remporté la victoire. »

Cependant, de l'aveu même de M. Thiers, « l'expédition du Portugal fut l'une des mieux conduites et des plus heureuses que l'Angleterre eût encore exécutées sur la terre ferme. »

En vain les canons du Parc et de la Tour annoncèrent-ils la victoire de Vimeiro, comme ils avaient annoncé toutes les autres victoires remportées par les armes britanniques ; en vain les hommes d'État les plus recommandables essayèrent-ils de résister au courant de l'opinion, — la masse du peuple et les journalistes s'obstinèrent à représenter la convention de Cintra comme plus honteuse encore que celles du Helder et de Closter Seven (3), et il fallut, pour contenter l'opposition, que le gouvernement soumît le traité à une enquête solennelle, comme s'il eût été funeste pour le pays, déshonorant pour l'armée anglaise. Sir Arthur, qui avait signé la convention préliminaire de Vimeiro, fut particulièrement en butte à la rage

aussi très-vif. On y blâmait surtout le général en chef d'avoir accepté conditionnellement l'inconcevable demande de stipuler que la flotte russe pourrait se retirer sans être molestée (t. I, p. 155). L'auteur, qui était sur les lieux, doit être cru sur ce point, bien que sa relation soit inexacte sur plusieurs autres. Le mécontentement dont il parle avait, au reste, pour cause principale l'ordre donné par Dalrymple de suspendre les hostilités après la victoire.

(1) « L'arrangement de Vimeiro, dit le général Foy, était protégé dans l'armée par la popularité du général Wellesley, qui l'avait signé. » Il aurait pu ajouter : et par la connaissance des faits qui la rendaient désirable et utile.

(2) Général Foy, les historiens anglais, Alison et Southey confirment ce fait.

(3) ALISON, t. VI, p. 367.

Un écrivain whig avoue naïvement que l'opposition de son parti à la convention de Cintra avait pour but principal de renverser le ministère. *Edimburgh review*, 1852, p. 218.

des partis. On l'accusa d'avoir laissé échapper une proie plus facile à saisir que celle de Baylen, et on ne laissa pas d'ajouter qu'en pareille occurrence les volontaires espagnols auraient obtenu de meilleurs résultats. Mais de retour en Angleterre, Wellesley n'eut point de peine à faire évanouir cette accusation (1). Il prouva qu'il n'avait pas tenu à lui que Junot ne fût battu complétement; et cette réserve faite, au lieu de se mettre à couvert en déclarant qu'il s'était strictement conformé aux ordres de Dalrymple, il prit hautement la défense de la convention. Utile et politique dans son ensemble, elle ne lui paraissait défectueuse que dans quelques-uns de ses détails (2). Les raisons qu'il donna étaient plausibles : Junot tenait plusieurs fortes positions en avant de Lisbonne ; sa retraite sur Elvas était facile et sûre ; il pouvait donc prolonger la lutte et rendre de nouveaux sacrifices nécessaires. Or, l'armée anglaise n'était pas dans une situation à supporter facilement ces sacrifices, ayant un matériel de campagne disloqué, des chevaux trop faibles et en nombre insuffisant, peu ou point de chariots, une cavalerie démontée et des vivres pour dix ou douze jours seulement. Le moindre vent contraire pouvait

---

(1) La correspondance de Wellington prouve qu'il était mécontent de la marche imprimée aux affaires par sir Hew Dalrymple. (Voir notamment ses lettres du 9 et du 17 septembre 1808 à Castlereagh et à J. Moore.) Le 17 septembre, il écrivit au général en chef pour lui demander la permission de retourner en Angleterre et de reprendre ses fonctions de chef secrétaire d'Irlande. Cette permission lui fut accordée cinq jours après l'embarquement des troupes françaises. Vers la même époque, Dalrymple fut rappelé pour justifier sa conduite, et quelque temps après, Burrard s'embarqua pour cause de maladie. A la suite de ces mutations, plutôt forcées que volontaires, le commandement en chef revint à sir John Moore, qui avait déjà signalé son nom dans les Indes occidentales, en Hollande et en Égypte.

(2) Il désapprouva l'art. 7 relatif à la flotte russe, et l'art. 9, qui stipulait que la rupture de l'armistice serait dénoncée quarante-huit heures avant la reprise des hostilités. Ce dernier article, favorable seulement aux Français, aurait donné à Junot le temps de faire des préparatifs de défense pour passer le Tage, s'assurer la coopération de la flotte russe, gagner Almeida, Elvas et la Lippe, et porter ensuite la guerre sur la frontière.

Wellesley voulait accorder seulement une suspension limitée et laisser la flotte russe en dehors de l'arrangement pour séparer sa cause de celle des Français, avec laquelle il n'était ni prudent ni juste de la confondre. Sur ce dernier point, il obtint gain de cause, puisque, à la suite du refus de l'amiral Cotton d'adhérer à la proposition d'armistice, Junot offrit de laisser la question des flottes en dehors de l'arrangement et d'en faire l'objet d'une négociation séparée entre les deux amirans.

éloigner la flotte, seule ressource de cette armée, et empêcher le débarquement de sir John Moore. Enfin le matériel de siége était encore sur les vaisseaux (1), et d'ailleurs il aurait fallu, pour l'amener à destination, le tirer à bras d'hommes au-dessus des montagnes. Rejeter les propositions de Junot, c'était donc poursuivre la lutte et courir de nouvelles chances; les accepter, au contraire, c'était délivrer le Portugal sans perte de temps et sans sacrifices, considération importante, au moment où il s'agissait de porter la guerre le plus tôt possible en Espagne; c'était éviter la difficulté de réduire les forteresses et le danger de perdre les communications avec la flotte; c'était préserver Lisbonne d'une destruction certaine, et sauver les trésors accumulés dans cette ville (2); c'était obtenir enfin pacifiquement tout ce qu'on pouvait attendre d'une suite d'opérations habilement exécutées.

La cour d'enquête formée d'officiers honorables (3), mais énervés par l'âge, admit la plupart de ces raisons et déclara, le 22 décembre, après six semaines d'examen : « Que vu l'ar- « rivée successive de deux nouveaux commandants d'armée « après Vimeiro, il n'était pas étonnant que cette victoire « n'eût pas été plus vigoureusement poursuivie, et que dès

---

(1) Le colonel Jones dit (*Journaux des siéges*, p. 450) : « Si sir Hew Dalrymple eût eu besoin d'un argument sans réplique pour justifier la convention de Cintra, il serait pu établir que la Grande-Bretagne n'avait pas le matériel nécessaire pour réduire Almeida et Elvas. »

C'est la même pénurie de matériel qui avait empêché, en 1793, le duc d'York de s'emparer de Dunkerque et de Valenciennes.

(2) Thiébault, chef d'état-major de Junot, dit, p. 217 : « Si l'on avait refusé la convention, Junot brûlait le port, les arsenaux, la flotte, la douane, les magasins..., détruisait l'artillerie, défendait Lisbonne pied à pied, et s'ensevelissait sous ses ruines... Junot laissa dans les caisses et à la monnaie pour 9 millions de francs de valeur. »

(3) La cour siégea pour la première fois à Chelsea, le 14 novembre 1808. Elle était composée des généraux comte de Moira, Peter Craig, Francis lord Heathfield, George comte de Pembroke, George de Nugent et Olivier Nicholls.

La cour, dans son rapport du 22 décembre 1808, rendit pleine justice au courage et à l'habileté de Wellesley, mais elle n'osa point juger le plan qu'il avait proposé après la bataille de Vimeiro, bien que sir Arthur eût pleinement justifié la bonté et l'opportunité de ce plan, et combattu victorieusement le général Dalrymple, qui maintint l'opinion qu'il avait émise sur les lieux. — Quatre membres approuvèrent la convention, trois la rejetèrent.

« lors il n'y avait pas lieu de recourir à de plus amples « mesures judiciaires. »

Ce jugement donna pleine satisfaction à Wellesley (1), qui avait proposé de marcher sur Torrès-Vedras après la bataille; néanmoins sir Arthur aurait vu sa carrière brisée comme celle de Dalrymple et de Burrard, s'il n'avait pas été soutenu par le crédit de sa famille et le prestige de ses victoires antérieures (2).

C'est par une semblable injustice de l'opinion publique, que Robert Calder, lord Melville, Warren Hastings, le duc d'York, le marquis Wellesley et plusieurs autres personnages illustres étaient tombés en disgrâce après avoir rendu les services les plus signalés. Il y a des moments où les hommes en masse perdent la faculté de raisonner, de voir et de sentir juste. Ces moments de vertige et de folie sont heureusement fort rares et de courte durée.

Bientôt la raison et le sang-froid, reprenant leur autorité, firent reconnaître unanimement que la campagne de Portugal avait été, somme toute, funeste à la France et très-favorable à la Grande-Bretagne. Pour la première fois, en effet, l'armée anglaise, si malheureuse dans les expéditions antérieures, s'était mesurée avec les troupes impériales, et l'avantage lui était resté; elle avait donné la plus haute opinion de son courage et de sa fermeté; son général, qu'on appelait par dérision *un général indien*, s'était montré digne de combattre les vétérans de Napoléon; enfin Junot, qui avait cru un moment obtenir la couronne d'Étrurie, était passé de l'autre côté de la frontière, et le Portugal, en moins de trente jours avait été débarrassé de tous ses ennemis!

---

(1) Sir Hew fut moins heureux. Par sa lettre du 18 janvier 1809, lord Castlereagh lui fit savoir que le roi, tout en adoptant l'opinion unanime de la cour d'enquête, blâmait le retard que le général en chef avait mis à faire connaître à son gouvernement l'armistice conclu le 22, et désapprouvait les articles de la convention « in which stipulations were made affecting the interests or feelings of the Spanish and Portuguese nations. »

(2) ALISON, t. VI, p. 367. « Il ne fallut rien moins, dit le général Jomini, que ses talents re- « connus et le crédit de sa famille pour le sauver d'une disgrâce. »

La convention de Cintrá nous paraît moins honorable pour le duc d'Abrantès que pour Wellington, bien que certains auteurs français aient considéré cet acte comme une habile concession arrachée au vainqueur (1). Et en effet, la situation de Junot était-elle donc si désespérée que l'abandon immédiat du Portugal et l'embarquement de ses troupes dussent être regardés comme des avantages? Il nous est impossible de l'admettre. Sans doute c'était une entreprise dangereuse que de continuer la guerre avec 12,000 hommes (2), dans un pays soulevé, à 200 lieues des corps français les plus rapprochés, contre un peuple vindicatif, soutenu par une flotte imposante et par une armée de 14,000 Anglais, que l'arrivée prochaine de Moore devait porter à 33,000 combattants! Mais si l'on songe que les forts et la flotte russe auraient pu défendre efficacement l'entrée du Tage; qu'une menace de bombardement aurait contenu l'insurrection de Lisbonne; que Junot avait les moyens de passer le fleuve, d'occuper Abrantès et d'approvisionner Elvas avec le matériel pris à Évora; que sa retraite sur Almeida, Elvas et la Lippe ne pouvait plus être coupée, du moment où Burrard avait refusé à Wellesley l'autorisation de poursuivre les troupes battues à Vimeiro;—quand on estime ce qu'il aurait fallu de temps aux Anglais pour réduire les forts du Tage, organiser les ressources de Lisbonne, préparer le matériel du siége, prendre Almeida et Elvas (dans la saison la plus malsaine et dans une contrée où règnent des miasmes pestilentiels), et porter les derniers coups à l'armée française sur la frontière d'Espagne; quand on songe surtout

(1) Jomini, Foy, etc.

(2) D'après Thiébault, Junot avait perdu depuis le 15 juillet 4,400 hommes, dont 900 prisonniers : 2,000 hommes périrent en mer, par suite des tempêtes furieuses qui assaillirent les vaisseaux français. Belmas porte le nombre des soldats qui s'embarquèrent à 25,747, et George Murray à 25,661 hommes (*Memoir of the war*, etc., p. 4). Junot emmena également 1,655 chevaux et 30 pièces d'artillerie. On peut considérer ces chiffres comme exacts : mais il faut observer que plus de la moitié de l'effectif était immobilisé dans les postes fortifiés, circonstance dont on fit plus tard un sujet de reproches fondés au duc d'Abrantès.

que ce temps aurait permis à Napoléon d'envoyer à Junot une partie de la Grande Armée devenue disponible en Allemagne, — on doit reconnaître que le duc d'Abrantès n'était plus ce général audacieux qui, avec une poignée de soldats exténués de fatigue, s'était emparé de Lisbonne en dépit de l'escadre anglaise, de 14,000 soldats portugais et d'une population de 30,000 habitants, hostiles à la France. Aussi Napoléon fut-il si mécontent de la conduite de son lieutenant, qu'il l'aurait traduit devant un conseil de guerre, si les Anglais, par leurs injustes diatribes, n'avaient en quelque sorte glorifié le duc d'Abrantès aux dépens de leurs propres généraux (1).

A la suite des incidents qu'avait produit la convention de Cintra, le ministère crut devoir priver de leur commandement les généraux qui avaient pris part à cette négociation, condescendance regrettable envers une opposition qu'il aurait dû combattre ouvertement. Wellesley, dont les talents avaient été neutralisés par l'action de chefs médiocres, et qui d'ailleurs trouvait que la guerre de la Péninsule était entrée dans une mauvaise voie, abandonna son poste sans le moindre regret, et vint reprendre ses travaux au secrétariat d'Irlande et au Parlement (2). En sa qualité de député, il put faire prévaloir quelques idées utiles, et conjurer l'orage dont l'Espagne lui semblait menacée dans un avenir très-prochain. L'opinion cependant se calma peu à peu, et la faveur popu-

(1) Thibaudeau prête à Napoléon les paroles suivantes:
« J'allais appeler Junot devant un conseil de guerre; mais heureusement les Anglais y « citèrent leurs généraux et m'épargnèrent la peine de punir un vieil ami. »

(2) Voir la note (1), p. 190.

laire finit par revenir à celui qui n'avait pas cessé d'en être digne, ayant tout fait pour la mériter et rien pour l'obtenir.

En janvier 1809, la Chambre des Communes rendant justice aux talents et au caractère du jeune général, lui adressa par la voix de son orateur des remerciments, *pour la valeur distinguée et l'habileté* dont il avait fait preuve les 17 et 21 août 1808 en Portugal.

« A Vimeiro, vous avez remporté sur l'armée ennemie, dit « le *Speaker*, une victoire signalée, honorable et glorieuse « pour les armes britanniques (1). »

Quelques jours après, la Chambre des Lords voulut donner à Wellesley, ainsi qu'aux officiers et soldats sous ses ordres, les mêmes marques d'estime et de reconnaissance.

C'était une satisfaction suffisante pour sir Arthur, en attendant le jour où, désigné par la voix publique, il fut réintégré dans son commandement et choisi pour relever en Espagne l'honneur du drapeau anglais.

Après l'évacuation du Portugal (2), lord Stuart, représentant de la Grande-Bretagne, fit de nombreuses et pressantes démarches pour obtenir la formation d'une *junte centrale*. Jusque-là, chaque junte avait cherché à établir la suprématie de la province qu'elle représentait; celle de Séville, sans aucun droit, s'était arrogé le titre de *junte suprême*, mais son autorité n'avait nullement répondu à ce titre. La plupart de ces assemblées désiraient un gouvernement fédératif.

(1) Séance du 27 janvier.

(2) La première division française partit le 15 septembre, et les autres suivirent à courtes distances. Il fallut que le général Hope les protégeât contre la population de Lisbonne.

Un petit nombre seulement parut incliner vers la monarchie. Des conflits sérieux pouvaient naître de cette situation; la junte centrale (1), fort heureusement, donna aux passions le temps de se calmer, en préparant les lois en vertu desquelles les Cortès devaient être convoquées.

Les anciennes lois qui régissaient le parlement espagnol étaient défectueuses à ce point, que si on les eût appliquées sans modification, la Galice n'aurait été représentée que par un seul député, et les Asturies par aucun (2).

L'institution de la junte centrale exigeait comme mesure complémentaire la nomination d'un chef unique à la tête des armées espagnoles. Mais telle était l'apathie ou l'ignorance du nouveau gouvernement (3), que rien ne put le décider à prendre cette sage et indispensable résolution, que l'intérêt national réclamait vivement.

Les capitaines généraux et les juntes locales conservèrent donc leur autorité individuelle. Quant à l'assemblée d'Aranjuez, sans principes et sans vues générales, elle adopta, suivant l'expression de Stuart : « un système de gouvernement qui ne pouvait inspirer ni le courage, ni augmenter l'enthousiasme. » Trop nombreuse comme pouvoir exécutif, trop bornée dans sa composition pour exercer la puissance législative, elle s'occupa de futilités (4) et compromit son influence par des mesures rétrogrades, dans un moment où le salut de la cause nationale exigeait de promptes et vigoureuses

(1) Elle se réunit à Aranjuez le 25 septembre.

(2) TORÉNO, t. II, p. 77.

(3) « On eut la douleur de voir le nouveau gouvernement s'occuper avec lenteur et mollesse de la défense du pays, ne s'inquiéter que de détails, etc... » — Voir TORÉNO, t. II, p. 96.

(4) Les membres de la junte se donnèrent le titre d'Excellence, avec un traitement de 120,000 réaux. Le président eut le titre d'Altesse, et la junte en corps celui de Majesté. Cette assemblée suspendit la vente des biens de main morte, permit aux jésuites de rentrer isolément en Espagne, rétablit les lois restrictives de la presse, nomma un inquisiteur, général, etc..... Toutes mesures propres à mécontenter l'opinion publique — Ses dernières résolutions, toutefois, eurent un cachet plus libéral et plus intelligent.

résolutions. L'armée ne fit aucun progrès, et les secours abondants de l'Angleterre (1) furent aussi mal employés que dans les premiers temps de la révolution. La même incurie et les mêmes dilapidations continuèrent (2).

Pour comble de malheur, la conduite du gouvernement anglais, à l'égard de la Péninsule, « fut à peine supérieure à celle de la junte centrale elle-même (3). » Les ministres avaient les plus fausses idées de la force et de la valeur relatives des armées française et espagnole (4), ils ne savaient prendre aucune résolution opportune, aucune mesure utile. Leur lenteur et leur incapacité furent cause que l'armée anglo-portugaise arriva trop tard à Salamanque pour agir de concert avec les troupes espagnoles. En effet, sir John Moore ne reçut que le 6 octobre une dépêche renfermant le premier projet arrêté pour la campagne; par cette incurie, on lui fit perdre l'avantage incalculable d'être le premier sur les lieux; on eut en outre le tort grave de lui donner un nombre de troupes insuffisant pour atteindre le but indiqué. Sur un effectif de 30,000 hommes, il avait 20,000 Portugais sans expérience, dont l'équipement et l'organisation laissaient beau-

---

(1) « Depuis le commencement de la guerre, la Grande-Bretagne avait envoyé aux armées espagnoles, outre 2,000,000 de livres sterling, 150 pièces d'artillerie de campagne, 42,000 gargousses (rounds of ammunition), 200,000 mousquets, 61,000 sabres, 79,000 piques, 23,000,000 cartouches à balles, 6,000,000 balles en plomb, 15,000 barils de poudre, 92,000 habillements, 310,000 paires de souliers, 37,000 paires de bottes, 40,000 tentes, 250,000 yards de drap, 10,000 fournitures de campement, 118,000 yards de toile, 50,000 grandes capotes, 50,000 cantines (canteens), 54,000 havre-sacs, avec une variété d'autres objets trop longs à énumérer. » — JONES, t. I, p. 116.

(2) « En 1808, les autorités asturiennes se partagèrent ouvertement les subsides de l'Angleterre et frustrèrent non-seulement les soldats de leur paye, mais encore les malheureux « paysans du prix de leur travail. » — NAPIER.

Les armes et la poudre, au lieu d'être distribuées, furent la plupart du temps enfermées dans des magasins dont l'ennemi s'empara.

(3) NAPIER.

(4) Le gouvernement écrivit à Moore que plus de 170,000 Espagnols protégeraient sa marche, et que le peuple, animé du plus vif enthousiasme, était prêt à tout entreprendre pour la délivrance de la Péninsule ! — Et au moment même où l'Espagne allait être inondée par 330,000 Français, il donna des instructions à lord William Bentinck pour presser la junte centrale de faire envahir la France aussitôt que l'armée de l'Èbre serait anéantie !

coup à désirer. L'état-major et l'intendance de cette armée se composaient en grande partie de jeunes officiers qui ne possédaient aucune notion de leur métier (1); les chemins étaient mauvais, et la saison des pluies, si malsaine pour des troupes en marche, approchait; enfin l'on devait, pour rencontrer l'ennemi, faire 600 milles dans un pays pauvre et ravagé, montrant peu d'empressement à soutenir l'armée anglaise (2), et ne lui fournissant les vivres et les moyens de transport nécessaires qu'à prix d'argent. « Or telle était la politique des ministres, qu'ils prodiguaient les ressources du trésor aux Espagnols, et laissaient l'armée anglaise dans l'alternative de manquer de tout, ou de recourir à la voie des emprunts (3). »

Les instructions de Moore portaient qu'il devait ouvrir des communications avec les autorités espagnoles « afin de préparer le plan de campagne, » mais aucune de ces autorités n'avait le droit ni le pouvoir de prendre une résolution, et, d'un autre côté, sir John manquait des données nécessaires pour établir lui-même un plan convenable (4).

On doit avouer que rarement un général se trouva dans des conditions plus fâcheuses. Moore cependant mit beaucoup d'énergie à vaincre ces difficultés, car le 26 son armée était déjà suffisamment équipée, organisée et approvisionnée

---

(1) « L'administration de l'armée est inexpérimentée. » J. Moore à Bentinck, 22 octobre :
« On ne manque pas de zèle dans aucune des branches de l'administration, mais bien d'expérience dans les plus importantes. » J. Moore à Castlereagh, 18 octobre.

(2) Témoin le corps du général Baird, qui fut retenu pendant dix-sept jours à la Corogne, parce que la junte locale, dans la crainte que ce corps lui donnât quelques embarras, ne permit pas à Baird de débarquer avant qu'elle en eût référé au gouvernement d'Aranjuez.

(3) Napier. — Le 24 novembre 1808, John Moore écrivit à Castlereagh :
« Je suis sans un schelling, et journellement dans l'appréhension que le manque d'argent ne m'empêche d'obtenir les provisions nécessaires. Il est impossible de décrire les embarras que nous cause le besoin de cet objet essentiel. »

(4) « Je ne suis en communication avec aucun des généraux espagnols, et je ne connais ni leurs plans, ni ceux du gouvernement. Aucune ressource ne m'a été ouverte, et je n'ai sur la force et la situation de l'ennemi d'autres notions que celles que, comme étranger, je me procure çà et là. » *Journal de Moore*, 28 novembre 1808.

pour commencer son mouvement de concentration sur Salamanque.

Mais avant de rendre compte de ce mouvement, nous devons jeter un coup d'œil sur l'état de la Péninsule, et relater sommairement les principaux faits de la campagne de Somo-Sierra, qui aboutit à la prise de Madrid.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE SOMO-SIERRA.



A. [illegible] sculp

NAPOLÉON Ier

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE :

Arrivée de Napoléon en Espagne. — Défaites successives des armées nationales. — Prise de Madrid. — Sir John Moore se dirige sur Salamanque. — Ses idées sur les opérations des généraux espagnols. — Embarras et difficultés qu'il éprouve. — Après avoir hésité quelque temps, il se décide à menacer les communications de l'armée française. — Effet salutaire de cette diversion.— Napoléon se met à la poursuite de l'armée anglaise.—John Moore parvient à lui échapper.—Sa retraite sur la Corogne. — Glorieux combat soutenu sous les murs de cette ville. — L'armée anglaise se rembarque. — Réflexions sur cette désastreuse campagne. — Embarras de sir John Cradock. — Nomination de sir Arthur Wellesley.

On a vu que Napoléon s'était mépris complétement sur le caractère du peuple espagnol, et qu'à l'espoir d'une restauration pacifique avait succédé la certitude d'une guerre terrible. Mais l'empereur n'était pas homme à reculer devant une entreprise où il s'était engagé après mûre délibération, pour soutenir sa lutte maritime contre l'Angleterre, et pour enlever aux Bourbons leur dernier point d'appui en Europe. Il prit donc la résolution de mettre à profit le peu de temps

que l'Autriche semblait devoir lui laisser avant la fin de ses armements, pour écraser par un coup de vigueur les troupes anglo-nationales, dont les succès récents avaient amené l'évacuation du Portugal et des neuf dixièmes du territoire espagnol.

Le moment qu'il choisit coïncidait avec le premier essai de reconstitution d'une autorité centrale supérieure aux juntes, essai patronné par l'Angleterre, et qu'il importait de faire avorter le plus tôt possible.

L'armée française, campée derrière l'Èbre (1), fut renforcée par un corps de vieilles troupes, tiré de l'Allemagne, et portée au chiffre de 150,000 hommes (2). Napoléon lui-même, après avoir resserré ses liens avec la Russie (3) et obtenu la reconnaissance de Joseph par Alexandre, vint prendre le commandement de cette armée à Vittoria, le 8 novembre 1808. Avant de quitter Paris, il fit l'ouverture de la session du Corps législatif (25 octobre); à cette occasion, il prononça une harangue orgueilleuse, où il annonça ses projets sur l'Espagne dans les termes suivants : « C'est un bienfait particulier de la « Providence, qui a constamment protégé nos armes, que « les passions aient assez aveuglé les conseils anglais pour « qu'ils renoncent à la protection des mers et présentent

(1) L'empereur avait blâmé l'évacuation de Madrid et la retraite de l'armée derrière l'Ebro (voir sa lettre du 16 août 1808 à Joseph, et celle du 2 septembre de Berthier à Jourdan : *Mémoires de Joseph*, t. V). Mais Joseph, dans ses lettres du 22 août et du 9 septembre 1808, donne de bonnes raisons pour justifier ce mouvement de retraite; il fit observer notamment que les maréchaux Ney, Bessières et tous les officiers généraux avaient approuvé sa résolution.

(2) D'après du Casse (compilateur des *Mémoires de Joseph*), la récapitulation des forces, au début de la guerre qui allait s'ouvrir, était de 186,700 hommes.

(3) Par la convention signée à Erfurt le 12 octobre, les deux puissances s'engageaient à regarder comme condition absolue de la paix avec l'Angleterre, qu'elle reconnaîtrait la Finlande, la Valachie et la Moldavie comme faisant partie de l'empire russe. — Voir Bignon, t. VIII, p. 5.

On ne peut plus douter aujourd'hui que la France, en faisant la guerre à l'Espagne, n'ait été soutenue et encouragée dans le principe par la Russie.

Les *Mémoires de Joseph* en fournissent un grand nombre de preuves. Voir notamment les lettres de Napoléon à Joseph des 10, 23, 28 et 31 juillet 1808.

L'Autriche ne reconnut Joseph que par le traité de Presbourg, après Wagram.

« enfin leur armée sur le continent... Je pars dans peu de « jours pour me mettre moi-même à la tête de mon armée, et, « avec l'aide de Dieu, couronner dans Madrid le roi d'Es- « pagne et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne. »

Le sénat, toujours servile quand le maître était puissant, répondit à cette communication par des vœux pour la guerre *politique*, *juste* et *nécessaire* qu'on allait entreprendre.

Napoléon fit ses préparatifs avec une intelligence et une activité admirables. Quoique la dispersion des corps espagnols lui permît de se jeter sur Madrid sans éprouver d'obstacle sérieux, il ne voulut rien donner au hasard et prit toutes les mesures nécessaires pour vaincre méthodiquement ceux-là mêmes qui affectaient dans leur faiblesse le plus grand mépris des règles de l'art. Depuis l'affaire de Baylen, les généraux espagnols ne songeaient qu'à *envelopper* l'armée française ; système d'opération absurde, et qui eut pour résultat de paralyser tous les efforts de la junte centrale.

L'emplacement des corps espagnols, au début des hostilités, fut un premier gage de leur défaite.

Sur la gauche se trouvait l'armée de Galice et des Asturies, commandée par Blake, et forte de 45,000 hommes (1). Cette armée, composée en grande partie de troupes de ligne, avait dépassé Bilbao et se dirigeait vers Mondragon, pour déboucher derrière Vittoria.

Au centre, l'armée d'Estramadure, qui comptait plus de 12,000 hommes (2), commandée par Galluzo et le marquis de Belvéder, occupait Burgos.

A droite, l'armée d'Andalousie, d'environ 30,000 hommes, sous Castanos, bordait l'Èbre de Logrono à Calahorra.

---

(1) Dont 9,000 sous les ordres de la Romana ; ces derniers étaient venus récemment du Danemark, où Napoléon les avait envoyés quelque temps auparavant, dans le but de garder la Baltique, mais en réalité dans l'intention de disperser l'armée régulière d'Espagne.

(2) Quelques auteurs la portent à 20,000.

L'armée d'Aragon, forte de 18,000 hommes (1), commandée par Palafox, occupait la rive gauche de l'Aragon; enfin un corps de réserve de 10,000 hommes (qui ne parut jamais en ligne) devait s'établir en avant de Madrid.

Ces diverses armées, dont la force s'élevait à 105,000 hommes, non compris les *miquelets* (qui, en dehors de l'échiquier stratégique, disputaient la Catalogne au général Duhesme), allaient être soutenues par les 30,000 Anglais sous les ordres de Baird et de John Moore, arrivant les uns de la Corogne, les autres des bords du Tage, et se portant tous ensemble sur Valladolid.

Le général Moore avait, dès le mois d'octobre, signalé à son gouvernement les vices du système d'opération adopté par les Espagnols. « Tant que les Français, dit-il, resteront sur la défensive, on s'apercevra peu des défauts du plan d'opérations, mais dès qu'on attaquera, il y aura quelque grande catastrophe. »

Cette prédiction ne tarda point à se réaliser. Le plan de Napoléon était de culbuter le centre de la ligne ennemie, de se rabattre ensuite sur les deux ailes et de les écraser avant d'assiéger Madrid. Pour mettre ce plan à exécution, il fit avancer Soult le 10 novembre avec ordre de s'établir à Burgos, point central d'où il pouvait menacer la capitale, tenir l'armée anglaise en échec, envelopper et détruire l'aile gauche des Espagnols à l'insu de l'aile droite, menacée par ce même mouvement (2). Le duc de Dalmatie rencontra sur les bords de l'Arlanzon, à quelque distance de la ville, l'armée d'Estramadure, commandée par le jeune et présomptueux marquis de Belvéder. Après une attaque vigoureuse du général Mouton, cette armée tout entière se débanda avee une

(1) D'après d'autres calculs, cette armée comptait 25,600 hommes.

(2) Burgos devait être, dans la pensée de l'empereur, la base et le pivot des opérations ultérieures : il y forma de vastes magasins.

promptitude inouïe; elle fut taillée en pièces par la cavalerie de Lasalle et de Milhaud. La ville et le château de Burgos tombèrent le même jour au pouvoir du vainqueur, et le même jour encore Soult se dirigea sur Reinosa, afin de couper la retraite à Blake, qui reculait devant les corps de Lefebvre et de Bellune.

Le 11, Victor, renouvelant une attaque commencée la veille, dispersa complétement les troupes de Blake à Espinosa. Il ne restait plus dès lors à combattre que les armées de Castanos et de Palafox, établies l'une et l'autre sur la gauche des Français. Napoléon chargea le brave Lannes de culbuter ces corps et de les refouler ensuite sur le maréchal Ney, qui avait ordre d'avancer sur leurs derrières. Le duc de Montebello arriva à Tudela dans la journée du 23, au moment où les deux généraux espagnols disputaient encore sur le meilleur plan de campagne à suivre (1). Lannes les attaqua et les défit avant qu'ils eussent eu le temps de concentrer leurs forces (2). Ce fut une déroute complète : ici comme à Burgos et à Espinosa, une sorte de terreur panique s'empara des Espagnols dès qu'ils virent leurs premiers corps enfoncés, et cependant jamais ils ne montrèrent individuellement plus de bravoure.

Si le maréchal Ney avait exécuté son mouvement avec autant de promptitude et de vigueur que Lannes exécuta le sien, l'armée espagnole eût été obligée de mettre bas les armes; mais, induit en erreur par les bruits exagérés qu'il recueillit en chemin sur l'effectif de Castanos, Ney s'était arrêté quelque temps à Soria, malgré l'avis de son chef d'état-major (3), qui voulait marcher sur Catalayud : cette faute lui avait fait perdre l'occasion de couper la retraite à l'ennemi!

---

(1) Ces disputes ridicules duraient depuis plusieurs jours. Déjà les Espagnols, impatients de combattre, accusaient les généraux de trahison.

(2) Les Espagnols occupaient en ce moment un front de quatre lieues, entre Cascante et Tudela. — Voir TORENO, t. II, p. 140.

(3) Le général Jomini.

Dès que Napoléon eut connaissance de la dispersion des troupes andalouses et aragonnaises, n'ayant plus rien à craindre pour ses flancs, il se porta vivement de Burgos à Bocequillas, au pied du Guadarama.

Le 29, il alla reconnaître la gorge de Somo-Sierra, défendue par les débris de l'armée d'Estramadure conjointement avec les troupes andalouses restées à Madrid, et, dès le lendemain, une charge brillante des lanciers polonais et des chasseurs de la garde, commandés par Montbrun, le rendit maître de ce passage. L'empereur fit déblayer à fond de train les fuyards répandus dans les plaines de la Castille, et le 2 décembre, jour anniversaire de son couronnement et de la bataille d'Austerlitz, le gros de l'armée française se présenta devant les portes de Madrid.

La capitale de l'Espagne avait été fortifiée à la hâte. Le général Morla y commandait 8,000 hommes de troupes réglées et 30 à 40,000 paysans armés (1). Après deux sommations inutiles, l'empereur fit jeter quelques bombes et battre en brèche le Retiro, château royal entouré de murs, et construit sur une hauteur attenant à l'enceinte.

Dès le 3 au matin, la division Villatte pénétra dans ce réduit, traversa la promenade du Prado, s'empara des barricades à l'entrée des rues, et prit possession de l'immense palais du duc de Medina Cœli, l'une des clefs de Madrid. En ce moment, le désordre était à son comble dans la ville; les habitants manquaient de vivres, et la populace ne connaissait plus de frein.

Le marquis de Castelar profita de ce désarroi pour se retirer, pendant la nuit, à la tête des troupes de ligne. Se voyant dès lors abandonné à lui-même, le peuple ne songea

(1) D'après du Casse (*Mémoires de Joseph*, t. V, p. 199), il y avait à Madrid 6,000 hommes de troupes de ligne, auxquels s'étaient joints 12 à 15,000 paysans des environs et une grande partie de la population.

plus qu'à se mettre à l'abri du courroux de Napoléon. Les habitants déposèrent les armes, et les paysans quittèrent la ville.

Le 4, à 6 heures du matin, le général Morla (1) et don Fernando de Lavera vinrent annoncer à l'empereur qu'il pouvait prendre possession de la capitale (2). Enivré par ce brillant et rapide succès, Napoléon crut avoir terminé d'un seul coup la guerre et affermi la couronne de Charles-Quint sur le front de Joseph. Sa réponse au corrégidor de Madrid en offre la preuve : « Les Bourbons, dit-il, ne peuvent plus « régner en Espagne. » . . . . . « Les armées anglaises, « je les chasserai de la Péninsule. Saragosse, Valence, « Séville, seront soumises, ou par persuasion, ou par la « force de mes armes; il n'est aucun obstacle capable de « retarder l'exécution de mes volontés!..... »

Ce n'était pas sans motif que l'empereur tenait ce langage. Il savait à quoi s'en tenir maintenant sur la puissance de l'insurrection et sur la valeur des troupes espagnoles. Il voyait les armées des provinces écrasées, abattues, et ce qui en restait, affaibli par la désertion à l'intérieur et par le relâchement de la discipline (3). Il voyait les généraux s'accusant l'un l'autre du mauvais résultat des opérations, le peuple et les soldats mécontents de la junte et des chefs qu'elle leur avait donnés; enfin, l'anarchie et le découragement partout où régnaient naguère l'enthousiasme et la confiance. Tandis que la cause nationale perdait ainsi le terrain qu'elle avait si brillamment conquis, l'armée française, remplie d'espoir et d'ardeur, fut portée au chiffre énorme de 330,000 hommes, non compris les réserves (4).

---

(1) Morla fut accusé d'avoir trahi; cette accusation vraisemblablement n'aurait pas été dirigée contre sa mémoire s'il n'avait eu la faiblesse d'accepter du service sous Napoléon.

(2) *Mémoires de Joseph*, t. V, p. 208.

(3) Plusieurs officiers furent tués par leurs propres soldats. — Voir TORÉNO, t. II, p. 159, 160, 162.

(4) 250,000 fantassins, 50,000 cavaliers et les artilleurs nécessaires au service de 400 bouches à feu étaient présents à l'armée active; 32,000 hommes étaient dans les garnisons, ou occupés

Les troupes nationales, pendant la campagne qui venait d'aboutir à ce triste résultat, n'avaient montré aucune fermeté, aucune valeur militaire, bien que les soldats isolément se fussent conduits avec bravoure ; leurs généraux s'étaient signalés par une profonde ignorance de l'art de la guerre, par des dissensions continuelles, un amour-propre excessif et une forfanterie digne du héros de Cervantes. Le peuple ne s'était montré plein d'élan et vraiment admirable qu'à Saragosse et à Gironne. Partout ailleurs, son énergie avait dégénéré en férocité, du moment où la victoire s'était déclarée contre lui. Alors, comme au premier jour de l'insurrection, on avait vu des assassinats ayant le patriotisme pour prétexte, des haines et des passions individuelles pour cause véritable (1). Quant à la junte centrale, elle s'était rendue odieuse par son incurie, par ses folles prétentions et par sa funeste tendance à maintenir les vieux abus (2).

Ainsi, après Somo-Sierra, la force et l'énergie de l'Espagne étaient véritablement affaissées. La capitale de l'Aragon et la petite armée anglaise montraient seules encore de la fermeté; mais l'empereur se flattait de renverser bientôt ces digues impuissantes et d'assurer, par un dernier triomphe, la soumission complète et définitive de la Péninsule.

Telle était la situation du pays, quand le général Moore fut rejoint, à Salamanque (3), par la colonne de sir John Hope, formée de toute la cavalerie de l'armée, de toute son artillerie

---

à protéger les derrières de l'armée. Sur un effectif aussi considérable, les Espagnols n'avaient pu faire que 1,900 prisonniers.

(1) Toréno, t. II, p. 168.

(2) A l'approche de l'armée française, elle se retira sur Badajoz et de là sur Séville.

(3) L'avant-garde de Moore était arrivée à Salamanque le 13 novembre ; les dernières troupes n'y étaient entrées que le 23, jour même de la victoire de Tudela ; enfin l'artillerie et la cavalerie, sous les ordres de Hope, n'avaient rejoint que le 3 décembre, après avoir couru de grands risques. Elles avaient été un moment sur point de tomber au milieu des escadrons de Lasalle ; mais le général Hope s'était dérobé à ce danger par une marche habile dans la montagne.

et de 3,000 hommes d'infanterie. Cette colonne avait pris par Talavéra de la Reyna, la route royale qui traverse la Guadarrama, et s'était dirigée par Espinar sur Salamanque ; route dangereuse, que le général en chef aurait pu éviter en faisant reconnaître à temps le chemin d'Almeida à Ciudad-Rodrigo (1).

Sir John Moore eut à peine réuni toutes ses forces, que la nouvelle de la destruction des armées espagnoles et du siége de Madrid le mit dans l'alternative de retourner précipitamment à Lisbonne, ou de continuer la campagne en changeant sa ligne de retraite. M. Frère, ministre britannique près de la junte centrale, le pressa vivement de secourir Madrid, et M. Charles Stuart, autre agent anglais accrédité auprès du gouvernement portugais, lui écrivit dans le même sens, parce qu'il croyait le peuple de la capitale disposé à faire une résistance énergique.

Les conseils de ce diplomate, qui était un homme plus réservé et plus judicieux que Frère, firent quelque impression sur le général anglais (2); mais de nouveaux renseignements qu'il reçut lui donnèrent la conviction qu'un mouvement sur Madrid offrait peu de chances de succès, et que même la retraite sur l'embouchure du Tage était

(1) Ce chemin était difficile sans doute, mais non impraticable. Le colonel Napier, qui a si noblement vengé Moore des accusations que la haine et l'envie ont dirigées contre sa mémoire, ne parvient pas, nous semble-t-il, à justifier ce général de la résolution qu'il prit de diriger son infanterie seule par ce chemin, et de faire prendre aux deux autres armes la route si longue et si dangereuse par Talavéra, l'Escurial et Salamanque. Cette faute aurait pu avoir de graves conséquences, si Napoléon avait fait attaquer Moore pendant que l'armée française se dirigeait sur Madrid, ou si le 4e corps avait surpris la colonne de Hope dans la marche de flanc, excessivement compromettante, qu'elle fit à proximité de ce corps. En supposant toutefois que Moore eût fait prendre à son armée une seule route, cela n'eût pas empêché la défaite des Espagnols, car Soult battit l'armée d'Estramadure le 10 novembre, tandis que Baird n'atteignit Astorga que le 4 du mois suivant.

(2) Londonderry, qui commandait un régiment de cavalerie dans l'armée de John Moore, pense que l'armée anglaise aurait pu, sans courir aucun risque, marcher de Salamanque sur Madrid par Alba de Tormès, défendre la Guadarrama, et se retirer en cas d'insuccès par la Sierra-Morena sur Cadix. Ce plan offrait des avantages, mais pour que John Moore pût le suivre, il fallait qu'il fût informé à temps de la véritable situation des armées espagnoles, ce qui n'eut pas lieu.

gravement compromise par la présence de Napoléon au cœur de l'Espagne (1).

Sir John prenant alors le parti le plus sûr pour concilier ses devoirs envers la nation espagnole avec l'intérêt des troupes anglaises, se décida à battre en retraite sur la Corogne, où il pouvait réunir assez de bâtiments pour transporter au besoin toute son armée en Angleterre. Déjà Baird marchait sur cette ville, quand, le 5 décembre, on reçut au quartier général une lettre de Frère annonçant que Madrid, après avoir résisté à un premier assaut, se disposait à imiter la conduite de Saragosse. Cette nouvelle, toute extraordinaire qu'elle parût, engagea le commandant en chef à faire une tentative en faveur des Madrilènes. Il envoya à Baird l'ordre de retourner à Astorga et dépêcha le colonel Graham à Madrid pour s'enquérir de l'état réel des choses. Cet officier revint le 9, ayant appris l'avant-veille, à Calaveyra, que la capitale était au pouvoir des Français; mais que néanmoins la population avait gardé une attitude excellente, et qu'il ne serait pas inutile de venir à son secours (2). « A la suite de ce renseignement, dit le marquis de Londonderry, John Moore partit le 12, avec l'intention de s'avancer sur Valladolid, pour se réunir à l'armée de la Romana (3) et menacer les communications entre Madrid et la France. » Il jugea qu'en faisant cette diversion sur les derrières de l'armée française, il forcerait l'empereur à revenir sur ses pas, ce qui donnerait quelque répit aux provinces méridionales, retarderait la prise de Saragosse, et fournirait aux Espagnols l'occasion de tenter un nouvel effort.

« Je fus décidé, écrivit-il, à faire cette marche offensive,

(1) C'est la version de Napier : d'après Clinton, Jones et Londonderry, il semble, au contraire, que Moore n'eut aucun doute sur la possibilité d'atteindre Lisbonne, et qu'il changea de ligne de retraite uniquement parce que les lettres de Frère, les nouvelles apportées par Graham et les vœux de son armée le décidèrent à tenter une diversion en faveur de Madrid.

(2) LONDONDERRY, t. 1, p. 229.

(3) Cette armée avait déjà commencé sa retraite : elle venait de Léon.

« pour l'honneur des armes anglaises, et pour montrer
« qu'elles restaient attachées à la cause des Espagnols, long-
« temps après que ceux-ci l'avaient regardée comme per-
« due. »

L'intention de John Moore (1) était de gagner Valladolid. Mais, le 14, étant à Alaejos, il reçut du général Stewart une lettre interceptée du prince Berthier au duc de Dalmatie, laquelle démontrait que Soult se trouvait dans une position critique à Saldanha, sur le Carrion. Jugeant la circonstance favorable pour un mouvement offensif, sir John se dirigea sur Mayorga, où la colonne de Baird le rejoignit dans la journée du 20 (2). Le 22, ses forces réunies, s'élevant à 23,000 baïonnettes, 2,278 sabres et 60 canons (3), furent obligées de s'arrêter à Sahagun pour attendre l'arrivée des approvisionnements. L'armée ne put se remettre en route que le lendemain au soir.

L'intention de Moore était de faire une marche de nuit et de tomber, le 24 au matin, sur le corps de Soult, dont l'effectif ne s'élevait qu'à 12,000 hommes environ (4); mais à peine eut-il commencé son mouvement, qu'il reçut un premier avis annonçant que le duc de Dalmatie battait en retraite, et un second avis de la Romana, portant que l'empereur s'avançait à marches forcées contre l'armée alliée.

Déjà, depuis le 23, des rumeurs vagues avaient fait pressentir cet événement; mais John Moore s'était persuadé qu'il

---

(1) *Journal de Moore*, Sahagun, 24 décembre 1808. (Voir aussi l'annexe I.) M. Thiers, qui attribue le mouvement offensif de Moore uniquement à la résolution qu'avait prise ce général de changer de ligne de retraite, oublie que l'armée pouvait atteindre la Corogne sans attaquer auparavant Soult sur le Carrion. Le compilateur des *Mémoires de Joseph* porte sur la conduite de John Moore un jugement plus faux encore. — Voir t. V, p. 243.

(2) Voir LONDONDERRY et les *Remarques du général Clinton*. Le colonel Jones se trompe en disant que la jonction de Baird et de Moore se fit le 21 à Toro.

(3) Évaluation de Napier. D'après Londonderry, Moore avait 23,000 hommes d'infanterie, 2,300 cavaliers et 50 canons; d'après Jones, 29,000 baïonnettes; c'est un chiffre trop élevé.

(4) Il avait 16,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux : de cet effectif, 12,000 hommes seulement étaient disponibles. — Voir SHERER, t. I, p. 150 et 151.

aurait le temps d'engager Soult avant l'arrivée des secours. Le rapide mouvement de l'armée française ne tarda point à le détromper. Ayant appris dans la journée du 21 la marche offensive de John Moore, l'empereur suspendit immédiatement l'exécution de ses projets sur Lisbonne et sur les provinces méridionales de l'Espagne (1); il réunit 50,000 hommes de troupes à la hâte, et à la tête de cette armée d'élite, il franchit les sommets neigeux du Guadarrama, dans l'intention de manœuvrer sur les derrières des Anglais et de les séparer du Portugal (2) et des ports de la Galice.

Parti le 22, il se trouva le 28 à Villapando, ayant fait en sept jours 59 lieues, par des chemins détestables et un temps affreux. De Tordésillas, il écrivit le 26 au maréchal Soult : « Si les Anglais conservent encore aujourd'hui leur « position, ils sont perdus; si, au contraire, ils vous atta- « quent, retirez-vous à la distance d'une journée de marche, « car plus ils s'obstineront à avancer, mieux ce sera pour « vous. » Mais le général Moore était trop prudent pour donner dans ce piége. Averti du danger qui le menaçait, il quitta Sahagun le 24 au soir, arriva le 28 à Benavente, et continua le lendemain son mouvement rétrograde, satisfait d'avoir attiré l'empereur loin de Madrid. Quand ce dernier arriva près de Valderas, il apprit avec douleur que, malgré la rapidité de sa course, il était en retard de 12 heures sur les Anglais, qui venaient de passer l'Elsa. Si Napoléon avait appuyé plus à gauche et marché directement sur Benavente, il aurait prévenu le général Moore dans cette ville; toutefois c'est là une opinion formée après l'événement, et qui n'implique aucune idée de blâme pour l'illustre chef de l'armée française.

---

(1) « Je marchais sur Lisbonne et Cadix lorsque, etc. » NAPOLÉON : Discours prononcé le 8 décembre 1809 à l'ouverture du Corps législatif.

(2) Napoléon avait été jusque-là dans la persuasion que Moore se repliait sur le Portugal ; sans cette erreur, l'armée anglaise eût été écrasée.

Le 29, John Moore rencontra à Astorga la colonne de Baird, qui avait opéré sa retraite par Valencia, et le lendemain il rallia dans la même ville le corps de la Romana. Le 31, commença la retraite sur Vigo, où les bâtiments de transport étaient réunis pour le rembarquement des troupes (1). L'armée anglaise prit la route de Manzanal, et l'armée de la Galice le chemin raboteux de Fuencebadon (2).

A partir d'Astorga, la poursuite fut confiée à Ney et à Soult, qui la dirigèrent avec leur talent accoutumé. Napoléon avait reçu près de cette ville un courrier porteur de la nouvelle que l'Autriche faisait des armements considérables et se disposait à entrer en campagne pour le commencement de l'année 1809 (3). Aussitôt il avait pris la résolution de quitter la Péninsule, et de revenir à Paris surveiller les apprêts d'une nouvelle guerre d'Allemagne; cependant, il resta quelques jours encore à Valladolid pour être bien certain que les Anglais continuaient leur mouvement de retraite.

Les chemins encaissés que suivaient les troupes de Moore ne permirent point aux généraux français de les entamer ni de les prendre en flanc : circonstance d'autant plus heureuse pour les alliés, que les magasins distribués sur la ligne de retraite (4) n'offraient pas des ressources suffisantes :

---

(1) Général CLINTON.

(2) Le général Jomini, Alison et le marquis de Londonderry ne comprennent pas pourquoi Moore ne défendit pas la Corogne. Il nous semble que le projet de ce général de s'embarquer à Vigo pour renouveler la guerre dans les provinces du Sud explique fort bien cette résolution; au surplus, il eût été impossible au général anglais de se défendre longtemps sans magasins, sans argent et sans moyens de transport, contre une armée supérieure en nombre, dans une province peu disposée à le soutenir, et qui n'offrait aucune position susceptible d'être défendue pendant trois semaines seulement.

(3) Napoléon savait depuis longtemps que l'Autriche manifestait des sentiments hostiles à son égard, mais il s'était flatté de contenir l'explosion de ces sentiments en mettant promptement fin à la guerre d'Espagne. Or le départ des régiments français stationnés en Allemagne fut précisément ce qui engagea l'Autriche à hâter la rupture. Ici encore les prévisions du grand homme se trouvèrent renversées par un concours de circonstances fâcheuses, et peut-être inévitables.

(4) Le général Jomini se trompe en disant que rien n'avait été préparé sur la ligne de retraite de Moore. Il y avait des magasins de vivres à Benavente, à Astorga, à la Baneza, à Villa-Franca, à Lugo et à la Corogne. Il y avait en outre quelques petits dépôts sur la ligne d'Orensé et de Vigo.

les animaux de trait et les moyens de transport faisaient défaut; la cavalerie avait été obligée de tuer bon nombre de chevaux, et l'infanterie, harassée de fatigue, presque sans souliers, souffrait cruellement du mauvais état des routes et de la neige mêlée de pluie qui tombait en abondance. Pour comble de malheur, les habitants de cette partie de l'Espagne étaient hostiles aux Anglais, qui, par représailles, avaient commis la faute de les maltraiter.

« Les granges des villages de la Galice, écrivait Napoléon « à son frère (1), sont pleines d'Anglais pendus par les « paysans, en vengeance des horribles pillages qu'ils com- « mettent (2). »

Le 3, Moore livra, près de Villa-Franca, un combat d'arrière-garde très-vif et parfaitement conduit. Dans la soirée du 5 (3), son armée occupait une très-forte position en avant de Lugo. Soult aurait pu l'attaquer avec avantage dès le 7, mais il remit l'opération au 8, puis au 9. C'était trop présumer de la patience de l'ennemi. Satisfait d'avoir gagné trois jours, Moore décampa secrètement dans la nuit du 8 au 9 et se dirigea sur la Corogne. Il préféra ce port à celui de Vigo, où cependant les transports étaient rassemblés, parce que la distance de Lugo à Vigo est double de celle de Lugo à la Corogne, et que la route de Vigo était impraticable aux voitures (4).

A partir de Lugo, l'indiscipline et le désordre devinrent extrêmes. Cependant, quand l'armée arriva le 12 en vue de la Corogne, bien que les troupes fussent harassées de fatigue et les embarcations retenues au large par des vents

(1) Le 9 janvier 1809.

(2) Les auteurs des *Victoires et conquêtes* confirment ce dernier fait, attesté également par Wellington.

(3) Ce fut ce même jour qu'il obtint les renseignements positifs qui le décidèrent à s'embarquer à la Corogne de préférence à Vigo.

(4) Opinion du général Clinton. — Voir JONES, t. II, p. 333.

contraires, John Moore rejeta fièrement la proposition que lui firent ses principaux officiers de négocier avec Soult, pour obtenir une convention analogue à celle de Vimeiro (1). En ce moment, ses forces s'élevaient à 14,500 hommes (2); Soult en avait plus de 20,000, mais trop fatigués et trop dispersés pour entrer immédiatement en ligne. Il dut attendre le 13, le 14 et le 15 pour rallier les traînards. Pendant ce temps, la flotte anglaise entra dans le port. Si le duc de Dalmatie avait agi avec plus de vigueur, il aurait prévenu cet événement et rendu l'échec des Anglais beaucoup plus désastreux.

Le général Moore occupait en avant de la ville une position assez avantageuse; mais il avait trop peu d'artillerie et sa cavalerie était détruite. Soult l'attaqua vivement dans cette position, le 16, à deux heures de l'après-midi. Son principal objet était de tourner la droite des Anglais, qui se trouvait être la partie faible de leur ordre de bataille. Ayant échoué complétement dans cette tentative, il fut, après quatre heures de lutte opiniâtre, obligé de reculer devant une charge vigoureuse de la réserve anglaise, sous les ordres du général Paget. Les pertes de John Moore, d'après Londonderry (témoin oculaire), s'élevèrent à environ 800 hommes (3), et celles de l'ennemi à plus du double (4). L'armée anglaise resta maîtresse du terrain et put s'embarquer la nuit suivante, sans éprouver de nouvelles pertes (5). Son chef, cependant, ne l'accompagna

(1) Londonderry, t. I, p. 285.

(2) C'est l'évaluation de Napier; d'après les documents publiés par le général Murray, John Moore avait 13,244 hommes effectifs; d'après Jones, il en avait 15,000.

(3) Il y a loin de là aux 2,500 hommes dont parlent les auteurs des *Victoires et conquêtes*.

(4) Maxwell et Sherer évaluent la perte de l'armée française à 3,000 hommes.

Belmas porte la perte des Anglais à 400 tués et 2,000 blessés, et celle des Français à 150 tués et 500 blessés; nous croyons ces chiffres exagérés, au moins en ce qui concerne l'armée anglaise. D'après du Casse, Soult et Moore perdirent l'un et l'autre environ 1,000 hommes.

(5) Belmas prétend qu'elle abandonna les riches magasins de la Corogne, des malades, des blessés, 15,000 fusils, 19 canons et 2,000 chevaux, dont elle coupa les jarrets; mais d'une part nous ne trouvons pas la confirmation de ce fait dans le rapport de John Hope (du 19 jan-

pas! il était tombé glorieusement à la fin de la journée, en menant à la charge le 42ᵉ régiment de ligne. L'épaule droite fracassée par un boulet, et souffrant horriblement de cette blessure, sir John Moore ne se laissa emporter du champ de bataille que quand il vit ses troupes gagner du terrain sur l'ennemi. Epuisé par cet effort suprême, il mourut peu d'instants après, avec le calme et la sérénité d'un homme qui a la conscience d'avoir noblement fait son devoir : « J'espère, dit-il, que le peuple anglais sera satisfait, et que « mon pays me rendra justice (1)... »

On ensevelit ce brave officier dans un bastion, à la lueur des torches, et au bruit lointain des derniers coups de canon. Plus tard, le maréchal Soult fit élever un monument sur le lieu même où il avait été tué (2).

Les soldats anglais déployèrent à la Corogne une fermeté à laquelle on ne devait pas s'attendre, après les scènes de désordre qui avaient marqué une partie de leur retraite. Ce sont précisément ces regrettables scènes qui ont fait dire à plusieurs auteurs, et notamment à l'impartial Jomini, que la retraite de Moore *ne fut autre chose qu'une fuite*.

La vérité proteste contre cette assertion. Une armée composée de jeunes soldats, commandés par des officiers sans expérience, et qui soutient pendant onze jours, sans en être ébranlée, la poursuite d'une armée supérieure en nombre, composée de vieilles troupes et conduite par des chefs tels que Ney et Soult, — qui, malgré la vivacité de cette poursuite, fait six lieues et demie en vingt-quatre heures (3) et se repose trois

---

vier 1809), et d'autre part le marquis de Londonderry, qui assistait à la bataille, prétend que tout fut embarqué, sauf les chevaux que l'on tua. (T. I, p. 267.) Jones et Napier confirment ce dernier renseignement, que nous tenons pour exact.

(1) *Moore's narrative*, p. 354, 371.

(2) Ce monument est un rocher, avec cette simple inscription :
« Hic cecidit Johannes Moore, dux exercitus, in pugnâ januarii XVI MDCCCIX contra Gallos,
« a duce Dalmatiæ ductos. »

(3) Elle fit cinquante-six lieues en onze jours, dont trois furent des jours de repos.

jours sur onze,—qui, arrivée au terme de son voyage, soutient un combat opiniâtre et se rembarque en présence d'un ennemi supérieur, — qui enfin n'a perdu et laissé en arrière, depuis le commencement de la campagne, que 4,033 hommes (1) : une telle armée ne fuit pas; elle ne fait pas même une retraite précipitée.

Au reste, le maréchal Soult a noblement donné son témoignage pour disculper le général Moore, si indignement calomnié dans son propre pays : « Sir John, dit-il, sut partout « profiter des avantages que le pays lui offrait pour opposer « une active et vigoureuse résistance (2) et il a fini, en succombant dans un combat qui doit à jamais honorer sa mémoire (3). »

Les historiens anglais, Londonderry, Alison, Maxwell et Southey ont traité Moore avec une sévérité excessive. Et cependant, à part l'irrésolution qu'il montra à Salamanque (4), on n'a aucune faute à lui reprocher (5). Les désordres qui si-

(1) D'après les documents publiés par Murray (p. 6), l'armée de J. Moore avait, le 19 décembre 1808, 27,309 hommes, et, le 16 janvier 1809, 23,276; différence en moins 4,033, dont 800 avaient quitté la colonne en marche et s'étaient dirigés vers le Portugal. M. Thiers porte le nombre de chevaux tués par les cavaliers à 3,000, et celui des morts, des blessés et des prisonniers à 6,000. Ce dernier chiffre, indiqué par Jones et d'autres écrivains, doit être considéré comme inexact; cependant il cadre avec l'évaluation faite par Berthier dans une lettre à Joseph, 17 janvier 1809, où il porte le nombre des prisonniers à 4,000, celui des chevaux tués à 3,000, et celui des chariots de bagages et de munitions abandonnés par les Anglais à 7,000. Les *Victoires et conquêtes* estiment les pertes de Moore au chiffre exagéré de 8 à 9,000 hommes et de 6,000 chevaux.

(2) Ceci est en opposition formelle avec le témoignage du comte de Toréno, qui dit, t. II, p. 196, que John Moore « ne tira aucun parti des grands avantages du terrain; » mais on nous permettra de préférer à ce jugement celui du maréchal français.

(3) Lettre au colonel Napier, 15 novembre 1824.

(4) Cette irrésolution se manifeste clairement dans l'extrait suivant d'une lettre de John Moore à son frère : « Prie pour moi, afin que je puisse prendre une bonne décision; si j'en « prends une mauvaise, ce ne sera pas par défaut d'examen (want of consideration). »

(5) Pour des raisons qu'il est inutile de développer ici, nous avons écarté les deux reproches suivants qu'adressent à John Moore les auteurs des *Victoires et conquêtes :*

1° John Moore, au lieu de faire son mouvement intempestif sur Toro, aurait dû se porter derrière le pont d'Almaraz sur le Tage, et s'y occuper de la réorganisation des troupes espagnoles ;

2° Étant à Benavente, il aurait dû descendre la rive droite d'Esla et gagner la province de Tras-os-Montès, où il devait supposer que Béresford aurait tout disposé pour protéger sa retraite. Ce parti valait infiniment mieux qu'un embarquement à la Corogne.

Les dates et les faits exposés dans le texte peuvent servir de réponse à ces critiques.

gnalèrent la retraite depuis Lugo doivent être attribués à l'inexpérience des officiers et des soldats, à l'extrême relâchement de la discipline, augmenté par l'excès des fatigues, les rigueurs de la saison, le mauvais état des routes et le manque de vivres. Ces désordres, assez fréquents dans l'armée anglaise (1), et que Wellington lui-même n'a pu prévenir dans plus d'une circonstance, notamment pendant la retraite de Burgos (aussi déplorable que celle de Moore), n'affectèrent point cependant le courage ni les forces morales des troupes; les combats de Lugo et de la Corogne en fournissent la preuve. Au résumé, l'expédition de John Moore ne porta aucune atteinte à l'honneur militaire de la Grande-Bretagne; mais, comme le fait observer avec raison l'auteur du *Consulat et de l'Empire* « elle enleva aux Anglais beaucoup de leur considération politique auprès des Espagnols, et fit croire, pour le moment du moins, qu'ils étaient incapables de sauver la Péninsule. » D'un autre côté, les désastres de la courte campagne de Somo-Sierra et de la Corogne eurent cet avantage, qu'ils donnèrent au peuple anglais la conviction que, pour combattre avec succès Napoléon, une armée de volontaires, fût-elle composée des héros de Baylen et de Saragosse, ne suffisait pas. Or cette conviction, jointe à l'espoir que donna au gouvernement anglais l'imminence d'une rupture entre la France et l'Autriche, décida la Grande-Bretagne à faire de plus grands sacrifices pour mener la guerre à bonne fin.

A la suite de l'embarquement des troupes de Moore, les places importantes de Corogne et de Ferrol tombèrent au pouvoir des Français, et la Galice pendant longtemps ne donna plus signe de vie.

Ainsi, en moins de trois mois, les Français avaient détruit

(1) Il faut remarquer, au surplus, que l'armée française, malgré l'avantage du succès, avait beaucoup de traînards, et qu'à Lugo ainsi qu'à la Corogne, Soult dut attendre plusieurs jours pour avoir son armée au complet.

trois armées castillanes, occupé Madrid, chassé les Anglais, pris Saragosse, battu Vivès et Reding en Catalogne, occupé la Galice, et frappé d'épouvante toute la Péninsule.

De l'aveu même d'un célèbre historien espagnol, cette campagne mit au jour « de grandes fautes et l'impéritie de « la plupart des généraux, l'inexpérience des soldats et « l'abandon complet où le gouvernement antérieur de la « Péninsule avait laissé le département de la guerre, ainsi « que les autres branches de l'administration (1). »

A la suite du rappel de Dalrymple, de Burrard, de Wellesley et de Spencer, sir John Cradock avait été chargé de la conduite des affaires militaires du Portugal. Ses instructions portaient qu'il devait renforcer l'armée de Moore et diriger lui-même les opérations, si le cours des événements ramenait ce général en Portugal. Mais le gouvernement anglais procédait avec tant de lenteur, que sir John ne toucha à la Corogne que le 5 décembre.

Aux premières investigations, Cradock reconnut que la régence n'avait aucune activité, que le peuple manquait d'enthousiasme, et que l'armée, sous le rapport du nombre, de l'organisation et de la discipline, était dans les plus fâcheuses conditions. Le désordre et l'anarchie se révélaient en toutes choses. Les membres du cabinet de Londres, M. Frère leur agent principal, l'évêque d'Oporto, les em-

(1) Toreno, t. II, p. 242.

ployés secondaires même, avaient la prétention de former des plans de campagne et de les imposer au général en chef (1). « Chaque semaine, dit un historien, amenait quelque nouveau projet; les généraux étaient les seules personnes qui n'eussent pas le pouvoir de régler les opérations militaires (2). » La faction turbulente de l'évêque, si hostile aux Anglais, parvint à soulever contre eux la populace d'Oporto et de Lisbonne, et à renouveler dans ces villes les scènes violentes qui avaient signalé l'occupation de la capitale par l'armée française (3). Les embarras de la situation étaient tels enfin, que le cabinet de St-James prit secrètement des mesures pour abandonner le Portugal, dans le cas où l'ennemi s'y présenterait en force (4). La régence cependant fit d'énergiques efforts pour stimuler l'esprit national et organiser la défense sur des bases plus solides. Elle ordonna entre autres la levée en masse de tous les citoyens de 18 à 60 ans; elle prononça la peine de mort contre ceux qui refuseraient de marcher; elle décréta en outre que tout village qui accueillerait l'ennemi serait incendié. . . . A la suite d'une démarche faite par l'un des agents de l'Angleterre, la régence annonça au cabinet de Londres l'intention de donner le commandement de toutes les forces nationales à un général de l'armée britannique, avec plein pouvoir de changer et d'améliorer la discipline, de nommer les officiers, enfin d'agir

(1) M. Frère, entre autres, proposa d'envoyer les forces anglaises qui se trouvaient alors dans les eaux de Cadix à Tarragone pour seconder Reding, et cela dans un moment où Soult s'apprêtait à envahir le Portugal !

(2) NAPIER.

(3) Les courriers étaient pillés et les gardes insultées à leur poste. L'uniforme anglais n'était plus en sûreté, et si l'armée, accusée de trahir les intérêts du Portugal, avait voulu s'embarquer dans ce moment, elle aurait dû s'ouvrir un passage vers la flotte. — Voir MAXWELL, t. I, p. 504.

Sherer prétend que cette irritation eut pour cause principale les mesures prises par John Cradock pour embarquer toute l'armée anglaise.

(4) Voir NAPIER, t. III, p. 181, et MAXWELL, t. I, p. 504 et 505. SHERER dit, t. I, p. 191, que John Cradock avait déjà fait des préparatifs pour embarquer ses troupes, le cas échéant, malgré l'opposition des Portugais.

sans contrôle. La junte proposait d'investir de cette confiance sans borne sir Arthur Wellesley, mais celui-ci, ne voulant pas accepter un emploi qui aurait absorbé tout son temps, pria le conseil des ministres de désigner le général Béresford, que ses talents et son activité recommandaient d'une manière spéciale. Ce général avait d'ailleurs conquis l'estime et la confiance de l'armée par ses beaux services dans l'Inde, en Égypte, au cap de Bonne-Espérance, en Amérique, et tout récemment en Portugal, où il avait fait, sous John Moore, la malheureuse campagne de 1809.

Béresford débarqua à Lisbonne dans le courant du mois de mars; son premier soin fut de nommer des Anglais à tous les emplois militaires importants. Avec le concours de ces officiers, il modifia peu à peu l'organisation et l'équipement des troupes nationales, qui devinrent, sous son habile direction, aussi remarquables par leur bravoure que par leur discipline et leur instruction (1).

Ce résultat, et plus encore la déclaration de guerre de l'Autriche, auraient dû exercer une heureuse influence sur le gouvernement anglais; mais la retraite précipitée de Moore, la déroute des patriotes et l'occupation de Madrid avaient notablement refroidi l'enthousiasme populaire.

Par un de ces revirements subits dont l'histoire de la Grande-Bretagne offre tant d'exemples, la nation était passée tout à coup d'une confiance extrême à un sentiment irrésistible de crainte et de découragement. Ceux même qui avaient le plus poussé à la guerre semblaient maintenant convaincus qu'il était absurde de chercher à combattre Napoléon sur le continent.

Le gouvernement fut ébranlé par ces déclamations, au point qu'il voulut rappeler ses troupes en Angleterre. Tou-

(1) Béresford laissa les colonels portugais à la tête des régiments, mais il plaça à côté d'eux des majors qui faisaient toute la besogne. — Voir SHERER, t. I, p. 196.

tefois, avant de prendre cette mesure extrême, il crut devoir consulter sir Arthur Wellesley, qui, dans un mémoire daté de Londres (7 mars 1809), non-seulement soutint la possibilité de défendre le Portugal en toute circonstance (1), mais encore fit connaître avec une grande précision le moyen d'organiser cette défense, de créer de nouvelles forces, d'améliorer les finances du pays et de faire vivre les troupes alliées, au milieu de provinces appauvries et dévastées. « Avec son rare bon sens, dit M. Thiers, il avait aperçu tout de suite comment les Anglais devaient se comporter dans la Péninsule, et malgré l'avis de ceux que l'expédition de Moore avait profondément effrayés, il affirmait qu'on pourrait toujours se rembarquer à temps, en sacrifiant tout au plus le matériel. Il allait même jusqu'à désigner d'une manière presque prophétique une position dans laquelle, appuyé sur la mer et couvert de retranchements, il serait assuré de tenir plusieurs années contre les armées victorieuses de l'empire. La confiance qu'inspirait ce général, d'un esprit droit et ferme, vainquit la répugnance de son gouvernement à risquer de nouvelles armées dans l'intérieur de la Péninsule, et le disposa à défendre courageusement les intérêts de la nation anglaise contre la nation elle-même (2). »

Le cabinet de Londres avait conclu, à la date du 9 janvier 1809, un traité de paix et d'alliance avec l'Espagne; en même temps, il avait fait de vastes préparatifs militaires pour que la Grande-Bretagne jouât désormais le premier rôle dans la lutte. C'était un acte d'énergie et de courage par lequel, on doit le dire à son honneur, le ministère assumait sur sa tête une responsabilité que le moindre revers, le moindre mécompte

---

(1) « J'ai toujours été d'opinion que le Portugal peut être défendu, quel que soit le résultat « de la lutte engagée en Espagne, et qu'en même temps les mesures adoptées pour la défense « du Portugal seront très-utiles aux Espagnols dans leur lutte avec la France. » (Voir la lettre du 7 mars de Wellesley).

(2) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. 36.

pouvait faire retomber sur lui d'une manière accablante. Or cette éventualité n'était pas si incertaine qu'elle n'eût fait reculer beaucoup d'hommes d'État, même parmi eux qui affectaient le plus ardent amour pour la cause espagnole. L'Angleterre, en effet, ne pouvait opposer plus de 60,000 combattants aux 300,000 hommes disponibles de Napoléon; et encore ces soldats n'avaient-ils aucune expérience de la guerre européenne. Quant aux troupes espagnoles, elles manquaient de discipline, étaient mal équipées, mal organisées, avaient des chefs incapables, et ne montraient aucune sympathie pour l'armée anglaise. Mais ce qui rendait surtout la situation du gouvernement délicate et précaire, c'était la violence de l'opposition, qui entravait sans cesse les efforts du cabinet de Londres; dans la suite, elle suscita les plus grands embarras au général en chef lui-même.

Arthur Wellesley fut désigné par la voix publique comme le seul homme capable de sortir avec honneur d'une pareille situation, et le ministère, en ratifiant ce choix (1), fit pour la cause espagnole ce que le directoire avait fait pour la cause de la Révolution française, en mettant le jeune Bonaparte à la tête de l'armée d'Italie.

(1) Le 2 avril 1809.

CHAPITRE VII.

OPORTO-TALAVERA.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE :

Deuxième invasion du Portugal par l'armée française. — Soult passe le Minho, refoule devant lui les armées nationales et s'empare d'Oporto. — Arthur Wellesley brusque le passage du Douro et force l'armée française à battre en retraite sans bagages, sans artillerie et presque sans munitions. — Il abandonne la poursuite pour s'opposer à Victor, qui s'avance sur Lisbonne par la vallée du Tage. — Opérations combinées de Wellesley et de Cuesta. — Incapacité de ce dernier. — Négligence de la junte centrale. — Fâcheux état de l'armée anglaise. — Wellesley et Cuesta battent l'armée du roi à Talavera de la Reyna. — Soult cependant menace de couper la retraite de l'armée alliée, qui passe le Tage à Arzobispo et se retire sur Badajoz. — Malheureuse situation de l'armée anglaise. — Les troupes espagnoles sont successivement écrasées à Banos, à Almonacid, à Ocana, à Alba de Tormes. — Wellesley se dirige vers le Nord pour protéger Almeida et Ciudad-Rodrigo. — Son départ provoque l'invasion de l'Andalousie. — Changement de ministère à Londres. — Le marquis Wellesley est chargé du portefeuille des affaires étrangères. — La campagne de Talavera est blâmée dans le Parlement. — Le cabinet obtient cependant l'autorisation de continuer la guerre.

Dès que Wellesley reçut avis de sa nomination de commandant en chef de l'armée péninsulaire, il résigna les fonctions de député et de chef secrétaire d'Irlande, qu'il avait conservées jusque-là. Il s'embarqua à Portsmouth le 16 avril,

et après une traversée extrêmement dangereuse, il entra dans le Tage le 22. Les habitants de Lisbonne le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie excessive (1).

La confiance qu'ils avaient dans ses talents et dans son caractère ranima leur énergie défaillante et leur donna l'espoir d'une prochaine amélioration.

Wellesley ne négligea rien pour entretenir et justifier cette confiance, premier gage de succès. Les difficultés cependant étaient immenses. On avait partout les idées les plus fausses sur la nature de la guerre, sur la position des belligérants et sur les moyens propres à atteindre le but qu'on poursuivait.

Le gouvernement et la nation portugaise voulaient attaquer les Français en Espagne en s'appuyant sur Cadix et Gibraltar. Wellesley au contraire pensait que, pour délivrer la Péninsule, on devait s'établir en Portugal et faire de Lisbonne le lieu de débarquement, le dépôt général et la base des opérations de l'armée. Il fut presque seul de cet avis. Parmi ses officiers, les uns soutenaient, d'après le témoignage de John Moore, qu'il était impossible de se maintenir en Portugal (2), et les autres qu'en dehors de Gibraltar et de Cadix, il n'y avait dans la Péninsule aucune position convenable pour appuyer un système d'opérations contre l'armée française. Wellesley néanmoins resta inébranlable dans sa résolution de défendre le Portugal, s'exposant ainsi à être blâmé par son gouvernement, par son armée et par la nation portugaise, si le moindre échec venait trahir ses prévisions. Ce courage moral, résultat d'une conviction profonde et d'un jugement éclairé, fait le plus grand honneur au général anglais, et doit être regardé comme la cause principale de ses succès dans la Péninsule.

---

(1) LONDONDERRY, t. I, p. 299, 300.

(2) John Moore toutefois n'émit pas cette opinion d'une manière générale; il soutint seulement qu'avec l'armée *qu'il commandait*, on ne pouvait pas songer à se maintenir en Portugal.

Avant de commencer le récit de la mémorable campagne de 1809, jetons un coup d'œil sur les événements qui suivirent la retraite de John Moore.

Napoléon, croyant que ses nombreux et rapides succès dans la campagne de Somo-Sierra avaient calmé l'enthousiasme des Anglais et forcé leur gouvernement à renoncer pour quelque temps, sinon pour toujours, à ses projets d'intervention, donna au maréchal Soult l'ordre de prendre Lisbonne et de venger le désastre de Vimeiro, pendant que les autres maréchaux pacifieraient les provinces déjà conquises, et acheveraient de disperser les fractions incohérentes de l'armée espagnole (1).

Les instructions portaient que le duc de Dalmatie ferait en sorte d'être le 5 février à Oporto; que le jour de son arrivée dans cette ville, on donnerait à Lapisse, dont la division était à Salamanque, l'ordre de marcher sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès; que Victor appellerait cette division à Mérida et tenterait, avec les 30,000 hommes réunis sur ce point, une diversion en faveur de Soult, quand ce dernier serait près d'arriver à Lisbonne; qu'il pousserait même une forte colonne sur cette ville, si l'on avait à craindre de grands obstacles pour s'en rendre maître, et qu'après l'embarquement des alliés, il marcherait sur Séville par Mérida, avec l'appui d'une fraction de l'armée de Soult (2).

Ce plan, habilement conçu, avait toute chance de succès, d'autant plus que les forces anglo-portugaises n'étaient pas en état de soutenir pendant une heure le choc de 10,000 Fran-

---

(1) D'après les instructions données le 21 janvier 1809 par Berthier au duc de Dalmatie, ce dernier devait tâcher d'être avant le 5 février à Oporto, et avant le 16 à Lisbonne.

Dans les instructions antérieures du prince de Neufchâtel au roi Joseph (datées du 17), on « lit : « Il n'est pas à présumer que le duc de Dalmatie puisse être à Oporto avant le 1er février, « et à Lisbonne avant le 10. »

(2) Instructions de Berthier à Joseph, 17 janvier 1809. — Voir les *Mémoires de Joseph*, t. V, p. 370. On remarquera que ces instructions prescrivaient la conquête du Portugal et de l'Andalousie.

çais (1). Mais le temps et les circonstances empêchèrent qu'il ne fût exécuté avec la promptitude qu'il exigeait. Le corps du maréchal Soult avait besoin de se remettre, ayant beaucoup souffert du froid et de la fatigue (2); les routes étaient mauvaises; les rivières débordaient; on était au milieu d'un pays soulevé, et pour marcher en force sur Oporto, il fallait abandonner momentanément toute communication avec la Galice.

Ces difficultés ne permirent pas au maréchal d'être à Oporto le 5 février, comme l'avait prescrit Napoléon. Le 15 seulement il fut en mesure de passer le Minho. Une tentative faite ce jour-là à Campo-Saucos ayant échoué par suite de la violence du courant, Soult se décida à pénétrer en Portugal par la province de Tras-os-Montès. Ses colonnes prirent la route d'Orense; mais la population de cette partie de la Galice, excitée par les habitants de la frontière et par des détachements de l'armée de la Romana, avait repris les armes. Il fallut s'arrêter plusieurs jours pour réprimer cette insurrection, qui aurait compromis la ligne de retraite. Ce fut seulement le 4 mars que l'armée put commencer sa marche offensive, et encore se vit-elle forcée, à cause des pertes de chevaux occasionnées par la disette des fourrages et le mauvais état des chemins, de laisser à Tuy son artillerie de réserve et une partie de ses bagages (3).

(1) Après la retraite de John Moore, il n'était resté que 10,000 Anglais environ en Portugal. « Ces soldats, dit Napier, étaient mal vêtus et manquaient de souliers; il n'y avait pas de chevaux pour l'artillerie, et l'administration de la guerre n'avait pas le quart des fourgons nécessaires pour le transport des subsistances et des munitions.» Quant aux troupes réglées du Portugal, Béresford lui-même avouait qu'elles n'observaient aucune discipline; qu'elles choisissaient leurs heures de repos et de combat, les lieux où elles voulaient prendre leurs quartiers, etc., etc.

Au début des hostilités, les forces belligérantes étaient réparties de la manière suivante: Cradock avait 12,000 hommes; Cuesta, 16,000; Carloajal, 12,000: total 40,000 hommes; — Soult avait 23,000 hommes; Lapisse, 9,000; Victor, 25,000; Sébastiani, 15,000; Mortier, 15,000; les gardes du roi et la garnison de Madrid en représentaient 12,000: total 99,000 hommes.

(2) Si Napoléon avait été sur les lieux, cette circonstance, qu'il ignorait, l'aurait probablement engagé à renforcer le corps de Soult par celui de Mortier, résolution qui eût changé la face des choses.

(3) Soult laissa à Tuy 36 bouches à feu avec environ 2,000 hommes; il se contenta d'emmener 22 pièces de campagne, bien attelées et pourvues des munitions nécessaires.

Soult éloigna d'abord la Romana et Sylviera, qui couvraient la route de Chaves et pouvaient prendre ses colonnes en flanc et à revers (1). Il refoula ensuite, sans la moindre difficulté, les bandes tumultueuses des *ordenanzas* (2), puis il continua sa marche sur Oporto, qui était son premier but objectif.

Le 13, l'armée française emporta Chaves, et le 20 elle battit, à une demi-lieue de Braga, 35,000 Portugais, dont la moitié n'étaient armés que de piques (3). Ce même jour, Soult prit possession de la ville.

Le 28, son armée parut devant Oporto, que l'évêque avait fait entourer d'une ligne de redoutes assez mal disposées, mais défendues par 40,000 hommes (4) et 200 pièces de canon. Le maréchal attaqua ce camp retranché, dans la journée du 29, avec les 20,000 hommes qui lui restaient encore des 25,500 qui avaient passé le Minho (5).

Il força la position et se rendit maître de la ville, où il trouva beaucoup de vivres et de munitions, un vaste matériel de guerre apporté par les Anglais et une foule de navires chargés de vin.

Cette importante conquête ne coûta au maréchal que 3 à

---

(1) La Romana fut battu à Monterey et Sylviera à Villasa ; ces deux généraux avaient, d'après Sherer, l'un 9,000 et l'autre 7,000 hommes. Ils occupaient une ligne de cinq lieues entre Monterey et Chaves. En deuxième ligne se trouvait l'armée de Freyre, postée à Braga et forte de 25,000 hommes, dont 6,000 seulement étaient armés de fusils. La troisième ligne était formée par les défenseurs d'Oporto.

(2) Les troupes qui défendaient la frontière étaient portugaises et espagnoles. Il existait entre elles une grande inimitié nationale. Leur organisation et leur discipline étaient pitoyables. Après chaque revers, elles accusaient de trahison quelques-uns de leurs officiers, et presque toujours les égorgeaient pour ce crime imaginaire.

Le Portugal avait, outre les troupes réglées, les milices des districts et les ordenanzas : « Toutes ces troupes, dit Napier, ne différaient alors que de nom. »

(3) Les vaincus, d'après le rapport de Soult, laissèrent 5,000 morts sur le champ de bataille; on leur prit 400 hommes et toute leur artillerie. Les Français n'eurent que 40 tués et 160 blessés.

(4) Napier et Sherer. D'après M. Thiers et les auteurs des *Victoires et conquêtes*, Oporto était défendu par 60,000 hommes, tant soldats que gens du peuple.

D'après du Casse, par 45,000 hommes et 200 canons.

Le colonel Jones prétend que la garnison ne s'élevait qu'à 25,000 hommes.

(5) Le compilateur des *Mémoires de Joseph* dit que Soult n'eut que 22,000 hommes pour faire la conquête du Portugal ; mais il oublie de mentionner les 3,500 hommes que le duc de Dalmatie tira de Tuy.

400 hommes : les Portugais en perdirent 9 à 10,000 (1). Malheureusement les troupes françaises, exaspérées par les mauvais traitements qu'on avait fait subir aux prisonniers, ternirent l'éclat de leur victoire par des actes de brigandage inouïs; dans le palais de l'évêque seul, 200 Portugais furent passés au fil de l'épée (2) : triste condition de ces sortes de guerres où, pour échapper à la cruauté, on devient cruel soi-même...

Soult avait pris sans autorisation (3), à Chaves, le titre de *gouverneur général du Portugal*. Attachant à ce titre une importance qui n'était peut-être pas en rapport avec sa mission toute militaire, il s'appliqua à tranquilliser le peuple et à le rendre favorable au gouvernement de l'empereur. Il résulte même de témoignages irrécusables, qu'il s'exagéra la portée de son rôle au point de se croire appelé à devenir roi de Portugal (4).

Les soldats, qui se rappelaient ce qu'il en avait coûté à l'amour-propre de Junot pour avoir caressé la même illusion, se moquèrent de Soult et lui donnèrent ironiquement le titre de *Nicolas Ier*.

Cependant Victor était à Talavera de la Reyna, où il attendait, conformément aux instructions de l'empereur (5), que le

---

(1) D'après Sherer, toute la campagne ne coûta aux Français que 1,000 hommes, dont 500 tombèrent dans l'assaut d'Oporto.

D'après Soult, les Portugais eurent 18,000 morts, non compris les hommes engloutis dans le Douro. Les pertes des Français ne s'élevèrent qu'à 80 tués et 350 blessés.

(2) SHERER, t. I, p. 172. Jones dit que Soult ne parvint à arrêter le désordre qu'au bout de vingt-quatre heures.

(3) DU CASSE, *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 111.

(4) Ce fait, mis en doute par le colonel Napier, est clairement établi par la fameuse circulaire du 19 avril 1809, adressée au nom du maréchal à tous les généraux de division de son armée : circulaire étrange où l'on disait que la population d'Oporto, de Braga et de plusieurs villes voisines, avait prié Soult de revêtir les attributs de la souveraineté, en attendant que Napoléon eût fait un choix définitif. Voir THIBAUDEAU, t. VIII, p. 546; SAVARY, t. IV, p. 126; THIERS, *Histoire du Consulat*, etc., et les *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 129.

(5) Berthier, dans les instructions qu'il communiqua sous la date du 17 janvier au roi Joseph, disait que le duc de Bellune ne devait se porter sur Mérida « qu'au moment où le duc de Dalmatie serait près d'arriver à Lisbonne. »

Et Napoléon, dans sa lettre du 7 février à son frère, s'exprima dans le même sens : « L'art

duc de Dalmatie fût arrivé à Oporto. S'il avait pu se diriger plus tôt sur Mérida, il aurait relégué Cuesta dans la Sierra-Morena, et probablement enlevé Badajoz, qui n'avait alors aucun moyen de résistance.

Ce fut seulement le 14 mars, sur l'ordre du roi (1), que ses premières troupes franchirent le Tage à Arzobispo et à Talavera, dans le but d'éloigner les Espagnols de l'autre rive et de favoriser la construction d'un pont volant à Almaraz. Toute l'armée de Victor passa le fleuve sur ce pont, dans la nuit du 19 au 20. Ne pouvant la contenir, Cuesta gagna Villa-Nueva de Serena, où il fut rejoint le 27 au soir par le corps d'Albuquerque. Le duc de Bellune négligea de le poursuivre, et cette faute enhardit Cuesta au point de lui faire prendre l'offensive; mais à son tour le général espagnol eut le tort de s'arrêter à Medellin pour couvrir Badajoz, qui lui donnait des inquiétudes. Ce retard le perdit. En continuant au contraire son habile mouvement, il aurait pu battre les divisions éparpillées de Victor, et changer peut-être le sort de la campagne.

Le 28, l'armée espagnole, forte de 25,000 hommes, 400 chevaux et 20 pièces de canon (2), fut attaquée par Victor,

---

de la guerre, dit-il, veut qu'on ne démasque le mouvement sur Mérida que lorsque le duc de Dalmatie sera à Oporto, et il ne peut y être avant la fin du mois. »

Quand on rapproche ces instructions de la lettre écrite par Joseph à Napoléon, le 22 avril, lettre dans laquelle il se plaint de n'avoir aucune nouvelle du duc de Dalmatie (la dernière reçue étant du 10 mars), on acquiert la conviction que Napier a été injuste envers le duc de Bellune, en lui reprochant d'avoir commencé ses opérations beaucoup trop tard. Il eût été plus équitable d'imputer le mauvais résultat de la campagne au duc de Dalmatie, qui ne fit aucun effort pour informer le roi de la marche de ses troupes, à laquelle tout cependant était subordonné.

(1) Cet ordre, loin d'être tardif comme le prétend Napier, était prématuré, en ce sens que le roi le donna sans avoir aucune nouvelle de Soult. (Voir t. VI de sa *Correspondance*.) Au reste, les auteurs des *Victoires et conquêtes* font observer que Victor se trouva arrêté devant le Tage par la destruction du pont d'Almaraz et par l'impossibilité d'arriver avec son artillerie aux ponts d'Arzobispo et de Talavera. Il fut obligé en conséquence, de faire rétablir le pont d'Almaraz, sous le feu de l'armée de Cuesta.

(2) NAPIER, SHERER et DU CASSE. D'après M. Thiers, l'armée de Cuesta comptait 36,000 hommes; d'après le comte Toréno, 20,000 fantassins et 2,000 chevaux. Nous croyons l'une et l'autre de ces deux évaluations inexactes.

dont l'effectif s'élevait à 14,000 hommes, 2,500 chevaux et 42 bouches à feu. Quoique inférieures par le nombre, ces forces l'emportaient réellement par la qualité des soldats. L'action fut meurtrière (1), et les troupes espagnoles, sauf une partie de la cavalerie, qui tourna bride au moment de charger (2), se comportèrent vaillamment. La cause principale de leur déroute fut l'ordre de bataille ridicule qu'avait adopté Cuesta. « Il fit déployer son armée, dit le comte de Toréno, sur une ligne d'une lieue de longueur, en forme de demi-lune et sans garder le moindre corps de réserve (3). »

Le duc de Bellune, à propos de cette victoire, écrivit, le 2 avril 1809, au roi : « J'ai annoncé à Votre Majesté qu'il « était resté 10 à 12,000 hommes sur le champ de bataille; « je crois m'être trompé, et je pense aujourd'hui qu'il y en « avait davantage. Tous les officiers qui l'ont vu pensent « comme moi. Ce spectacle est vraiment affreux. On ne doit « pas conclure cependant de ce massacre qu'il a été fait im- « pitoyablement sur des prisonniers. Les hommes morts se « sont défendus jusqu'à la dernière extrémité, criant eux- « mêmes en très-bon français, *pas de quartier!* Cuesta leur « avait sans doute appris à prononcer cet arrêt, qui a terminé « leur vie; il n'est d'ailleurs que la suite du décret rendu par

---

(1) D'après Belmas, les Espagnols eurent 10,000 hommes tués et 4,000 prisonniers ; on leur enleva 25 canons et 6 drapeaux. Les Français, chose inexplicable, n'eurent que 340 tués et blessés. Il est vrai que les auteurs des *Victoires et conquêtes* diffèrent sur ce point avec Belmas : les Espagnols, suivant eux, laissèrent 12,000 morts sur le champ de bataille; ils perdirent en outre 7 ou 8,000 prisonniers et 19 canons ; les Français n'eurent pas plus de 4,000 hommes hors de combat (T. XIX, p. 31.). D'après le général Sémélé, chef d'état-major de Victor, 15,000 Espagnols furent couchés sur le terrain, et 5,000 sabrés ou faits prisonniers par Lasalle, à une petite distance du champ de bataille. La perte des Français ne s'éleva qu'à 300 hommes, tués et blessés. Le capitaine du Casse dit que le nombre des Espagnols tués fut estimé à plus de 12,000, et celui des prisonniers, d'après le *Moniteur*, à 3,000. Toutefois, il est constaté qu'à Talavera, on ne remit à l'adjudant commandant Bagnères que 1,850 prisonniers en tout.

Jones estime à 9,000 le nombre des Espagnols sabrés ou tués à coups de baïonnette.

Victor ne sut pas profiter de cet immense succès ; Belmas explique sa lenteur en disant que le duc de Bellune était sans nouvelles de Soult, et qu'il considérait l'invasion de l'Andalousie comme l'objet principal des opérations de son corps d'armée.

(2) Voir le rapport de Cuesta, dans les *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 467.

(3) T. II, p. 287.

« la junte de Séville le 10 février dernier, décret qui con-
« damne à mort toute l'armée française, sans exception (1). »

La veille de cette catastrophe (le 27 mars), Cartoajal s'était fait battre à la tête de 12,000 hommes (2), à Ciudad-Réal, par 10,000 Français, sous les ordres de Sébastiani. Un grand nombre de soldats espagnols avaient succombé dans la bataille, et 3,000 environ étaient morts pendant la retraite.

Ces désastres successifs répandirent la terreur jusqu'aux portes de Séville.

Dans ces entrefaites, le général Lapisse avait très-mal rempli les intentions de l'empereur. Sa division était destinée à rallier les corps de Soult et du duc de Bellune. Pour atteindre ce but, elle devait marcher sur Abrantès (3). Or, contrairement à ce qui avait été prescrit, elle se dirigea sur Alcantara et de là sur Mérida, où elle se joignit au premier corps dans la journée du 19 (4).

Malgré cette concentration, le roi ne peut se mettre en mouvement, parce que le Nord, enthousiasmé par la nouvelle de la guerre d'Autriche, était sur le point de lui échapper, et aussi parce qu'il n'avait aucune nouvelle de Soult, dont la coopération lui était nécessaire pour atteindre le but de la campagne. Joseph ne se serait pas trouvé dans cette situation et les événements auraient pris une autre tournure, si le duc de Dalmatie, négligeant de poursuivre la Romana, après une

(1) Voir, outre ce décret, l'instruction du 17 avril 1809, où la junte suprême dit, en propres termes : « Nous adopterons donc un système de corsaires envers les troupes françaises, dans « le dessein de les détruire, etc., etc. » — Belmas, t. I, p. 366.

(2) 15,000 d'après les auteurs des *Victoires et conquêtes*. Ces mêmes auteurs estiment la perte des Espagnols à 1,500 tués et blessés, 4,000 prisonniers, 7 canons et 4 drapeaux.

(3) Il eût été plus prudent encore de la diriger sur Lamégo et Viseu. « En se portant sur ce point, Lapisse assurait sa jonction avec Soult, ce qui ne l'empêchait pas de se rendre ensuite à Abrantès. » Napier.

(4) Du Casse, dans les *Mémoires de Joseph*, nous apprend que cette faute doit être imputée au roi (T. VI, p. 18 et 29). Et en effet, Joseph, dans sa lettre du 19 avril à Napoléon, revendique pour lui l'ordre de marcher sur Alcantara. L'empereur aurait voulu qu'on employât Lapisse contre la Romana, pour rétablir les communications avec le duc d'Elchingen (voir sa lettre du 2 avril), ce qui était cependant contraire à ses instructions primitives. Toutefois, il aurait mieux valu encore les modifier dans ce sens que d'agir comme fit le roi.

première rencontre, n'eût permis à ce général d'interrompre toute communication des armées du Centre et du Sud avec celles du Nord. Nonobstant cette circonstance, ce fut une grande faute de laisser le corps du duc de Bellune si longtemps inactif, car en avançant dans l'Alentejo, il eût empêché Wellesley d'écraser la faible armée du Douro; mais cette faute, que plusieurs historiens et entre autres Napier ont imputée au roi Joseph, est la conséquence des instructions positives que ce prince avait reçues de l'empereur. Comme toutes les instructions de ce genre, celles-ci avaient le tort d'être subordonnées à des éventualités qui pouvaient ne pas se réaliser et qui de fait ne se réalisèrent point. D'un autre coté, ni Joseph ni ses conseillers n'avaient assez de pouvoir ou de génie pour modifier au besoin les ordres du maître.

Ainsi, la nécessité où se trouva l'empereur de conduire de loin la guerre d'Espagne fut une des principales causes de l'insuccès des armées française. Nous aurons bien souvent l'occasion de constater ce fait!

Cependant Soult avait rétabli ses communications avec Tuy, forcé le passage d'Amarante, repoussé Sylviera au delà du Douro (1) et pris toutes les mesures nécessaires pour exécuter un système de guerre régulier, sous la protection de l'excellente base que lui assurait la ville d'Oporto. Si son mouvement offensif sur Braga et sa résolution de se fier à la victoire pour rouvrir ses communications avec la Galice sont dignes des plus grands éloges, en revanche, on doit le blâmer d'avoir perdu à Oporto un temps précieux en soins administratifs et en informations sur les mouvements de l'ennemi (2). Cette lenteur, qui s'explique par l'ignorance

(1) Sylviera avait repris Chaves et ranimé l'insurrection entre le Minho et le Douro, sur les derrières de Soult.

(2) Ces informations étaient devenues très-difficiles, par suite de la position qu'avait prise la Romana. Ce général, que Soult aurait dû battre avant de s'engager dans le Portugal, avait profité de l'éloignement momentané du corps de Ney, appelé sur le littoral, pour envahir la

complète où il se trouvait de la position des corps destinés à le soutenir, exerça la plus fâcheuse influence sur le résultat de la campagne. Elle permit au général Cradock de recevoir de nouveaux renforts (1) et de stimuler l'ardeur des Portugais et des Espagnols, par un mouvement offensif sur Leiria (2).

Napoléon et le maréchal Jourdan ont vivement critiqué Soult d'avoir attendu que les événements lui dictassent la résolution de rétrograder, ou de pousser plus loin ses conquêtes. Ils auraient voulu qu'il se repliât sur-le-champ derrière le Minho ou remontât par Bragance vers la Vieille-Castille, afin de s'appuyer à la masse principale des armées françaises, opérant dans le centre de l'Espagne. Quoique cette critique, faite après l'événement, soit plus judicieuse qu'équitable, il est certain que Soult, par son séjour prolongé à Oporto, causa beaucoup de mal aux armées françaises (3). Mais ce qui sur toute chose devait leur être funeste, ce fut l'arrivée opportune du vainqueur de Rorissa et de Vimeiro.

Au moment où Wellesley débarqua dans le Tage (4), le Portugal semblait avoir perdu toute confiance dans l'appui de l'Angleterre. « Son armée était totalement désorganisée et presque anéantie » (5). « Les officiers n'avaient que

---

haute Galice et la frontière du royaume de Léon. Il interceptait toutes les communications de Soult avec Madrid.

(1) Il résulte d'une lettre écrite par J. Cradock à Beresford, le 29 mars 1809, qu'à cette date ses forces s'élevaient à 14,000 hommes, dont 2,000 au moins devaient rester à Lisbonne et dans les places maritimes. On conviendra que la faiblesse de cet effectif témoigne hautement de l'insouciance du ministère anglais.

(2) Ce mouvement avait surtout pour but de protéger Abrantès et d'assurer l'obéissance des troupes portugaises, sur le point de se révolter contre leurs chefs, qu'elles accusaient de trahison.

(3) Soult resta quarante jours à Oporto. Le compilateur des *Mémoires de Joseph* affirme, T. VI, p. 130, que le duc de Dalmatie apprit d'une manière certaine, vers la fin d'avril, le débarquement des Anglais et leur marche vers le Douro. Cette nouvelle aurait dû le décider à battre en retraite, ou à hâter sa réunion avec les autres corps. Il n'en fit rien, et c'est là ce qu'on est en droit de lui reprocher.

(4) D'après du Casse, Wellesley amena avec lui 10 à 12,000 hommes; nous n'avons pas trouvé d'état officiel indiquant ce chiffre.

(5) WELLESLEY, *Relation des opérations de* 1809 : Badajoz, 9 décembre 1809.

la solde des sergents, voire même des soldats anglais (1). »

Le génie organisateur de Wellesley changea en peu de jours la face des choses. Le peuple reprit courage, et la régence, un moment abattue, se rassura; elle nomma sir Arthur *maréchal général* des troupes portugaises, et ces troupes, sous un chef si habile, secondé par l'intelligente coopération de Beresford, acquirent promptement une grande solidité.

Le nouveau général en chef vit de prime abord que la fausse marche de Lapisse sur Mérida avait dérangé toutes les combinaisons des Français, en plaçant un peuple entier, ses places fortes et ses troupes, entre Soult et Victor. Il pouvait, grâce à sa position centrale, se porter contre l'un de ces maréchaux avant d'être rejoint par l'autre. Victor était le plus redoutable des deux, et son armée n'avait qu'un seul obstacle à vaincre pour atteindre Lisbonne, c'était le Tage, dont le lit est presque toujours guéable, tandis que Soult, retenu avec une armée inférieure en nombre, à 75 lieues de la capitale, ne pouvait approcher du but qu'en traversant un pays entrecoupé de montagnes, de défilés et de rivières grossies par les eaux pluviales. Bien que cette considération dût engager Wellesley à se jeter d'abord sur le duc de Bellune, il résolut, conformément à l'avis de Beresford et contrairement à celui de Cuesta et du gouvernement espagnol (2), de marcher contre Soult, qui occupait une province riche, d'où l'armée anglaise tirait la majeure partie de ses bestiaux; il s'était formé d'ailleurs dans l'entre-Minho et Douro un parti français qu'il importait de dissoudre promptement; enfin le peuple et la régence, vivement affligés de la prise et du sac

(1) Wellesley à J. Villiers, 24 septembre 1809.

Le 14 novembre de la même année, Wellesley écrivit à lord Liverpool, pour demander qu'on portât l'armée régulière du Portugal de 20 à 30,000 hommes et qu'on augmentât la solde des officiers, ce que le gouvernement de Lisbonne était dans l'impossibilité de faire. (On sait qu'antérieurement, l'Angleterre avait pris à sa charge la solde des soldats portugais et celle des officiers anglais qui servaient dans cette armée.)

(2) TORÉNO, t. II, p. 344.

d'Oporto, la seconde ville du royaume, exprimaient hautement le désir de la reprendre.

Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires pour arrêter le duc de Bellune, ou du moins entraver son mouvement sur Lisbonne (1), Wellesley donna l'ordre de réunir les troupes alliées et de les mettre en marche vers le Douro (2). Du 2 au 5 mai, 13,000 Anglais, 9,000 Portugais et 3,000 Allemands furent concentrés à Coïmbre (3).

La position de Soult en ce moment n'était pas rassurante. Ses soldats, à bout de patience, commençaient à murmurer; quelques-uns même se trouvaient engagés dans une conspiration, dont le but était de renverser le maréchal et de mettre fin au pouvoir absolu de Napoléon (4). C'étaient pour la plupart d'anciens républicains de l'armée du Rhin, dégoûtés de travaux qui n'avaient plus pour objet la grandeur du pays, et qui semblaient ordonnés dans le seul but d'élever la famille Bonaparte au-dessus de toutes les familles régnantes.

« La gloire, dit M. Thiers, avait caché un moment le vide ou l'égoïsme de cette politique. Les premiers revers

---

(1) Il donna au général Mackensie 8,000 Portugais, 2 bataillons et 2 régiments de cavalerie anglaise, pour défendre la rive droite du Tage. Le colonel Mayne avec un régiment de milice et une partie de la légion lusitanienne fut posté à Alcantara pour garder, et au besoin détruire le pont de cette ville. Ces forces, jointes à celles de Cuesta, étaient suffisantes pour entraver la marche de Victor. Il paraît, au surplus, que Wellesley s'attendait plutôt à voir le duc de Bellune envahir l'Andalousie que s'avancer vers Lisbonne. C'est même en prévision de ce mouvement qu'il avait donné à Cuesta le conseil de se retirer dans les montagnes et d'y rester sur la défensive. (LONDONDERRY, t. I, p. 309.)

(2) Cradock lui remit le commandement le 27 avril, et ce même jour l'ordre fut donné de réunir les troupes.

(3) Les ressources de Wellesley se composaient alors de 26,000 Anglais et Allemands, de 16,000 Portugais organisés et armés, de la milice et des Ordenanzas; des places d'Almeida, de Ciudad-Rodrigo, d'Elvas, d'Abrantès, de Peniche et de Badajoz; de la flotte anglaise; enfin de l'armée de Cuesta, forte de 30,000 fantassins et de 6.000 cavaliers (25,000 hommes de cette armée étaient alors en avant du défilé de Monasterio pour surveiller le duc de Bellune).

(4) Ce complot, dans lequel plusieurs officiers se trouvaient engagés, fut seulement découvert dans la nuit du 8 au 9 mai, quand déjà l'armée anglaise était près d'Oporto. Les conspirateurs voulaient offrir une trêve aux Anglais, dépasser Soult, quitter la Péninsule, se mettre sous le commandement de Moreau, proclamer la déchéance de Napoléon, et marcher ensuite contre ce despote, à qui ils reprochaient son orgueil, son pouvoir absolu, et les dures privations qu'ils avaient à supporter dans la Péninsule. (Voir au t. VI, p. 126 des *Mémoires de Joseph*, un extrait de la déposition de d'Argenton.)

amenaient la réflexion, et la réflexion amenait le dégoût. »

On comprend ce qu'avait de dangereux en pays ennemi et devant une armée solide, commandée par un général tel que Wellesley, cette fâcheuse tentative d'opposition, qui devait relâcher les liens de la discipline et affaiblir considérablement l'ardeur des troupes.

A la tête du complot, dont les auteurs avaient pris le nom de *Philadelphes,* se trouvait le capitaine d'Argenton et quelques officiers supérieurs mécontents de leur chef. D'Argenton vint trouver le général anglais à Coïmbre et lui proposa de favoriser, par les mouvements des troupes alliées, les vues secrètes de la conspiration. Wellesley répondit que ses opérations ne seraient jamais réglées sur des trames de ce genre (1), et qu'il devait traiter l'armée française en ennemie aussi longtemps qu'elle serait en Portugal. Seulement, il ajouta que si elle se déclarait contre Bonaparte, on pourrait tomber d'accord sur un arrangement qui faciliterait la retraite (2).

Les confidences de d'Argenton au général Lefebvre firent découvrir la conspiration et amenèrent l'arrestation de ses chefs (le 9 mai), avant que leurs menées eussent produit aucun résultat. Le général anglais, cependant, sut tirer un excellent parti des renseignements que les séditieux lui avaient procurés. « Tout en les considérant comme fort exagérés, avec son bon sens ordinaire, il vit clairement que la politique conquérante de Napoléon était jugée, même dans l'armée française; que cette armée était divisée, que les liens de la discipline y étaient fort relâchés; que les devoirs militaires, si grande que fût la bravoure des soldats, devaient y être mal

(1) Sherer, t. I, p. 205. Le même auteur dit que Wellesley avait eu une première entrevue avec d'Argenton à Lisbonne : Les *Mémoires de Joseph* confirment ce fait.

(2) Toréno, t. II, p. 345.

Voir aussi la lettre de Wellesley à lord Castlereagh (27 avril). Il dit dans cette lettre, à propos des offres que lui firent les conspirateurs philadelphes : « In the existing situation of « affairs in Portugal, I have considered it proper to refuse to attend to these communica- « tions. »

compris, et, sans croire à une révolte sérieuse, il espéra quelque chose de plus vraisemblable et malheureusement de plus praticable, c'était de surprendre les Français en pleine ville d'Oporto et de leur faire essuyer un revers humiliant (1). »

Soult ignorait la concentration des forces ennemies sur Coïmbre. Son armée, répandue entre la Vouga et la Tamega, le Douro et la Lima, occupait une position dont les ailes n'avaient d'autre moyen de communication que le pont de bateaux d'Oporto.

Voyant qu'il s'obstinait à garder cette position étendue, Wellesley conçut l'espoir de l'envelopper ou de le forcer à une retraite désastreuse. Il dirigea en conséquence Beresford, avec 6,000 Portugais (2), 2 bataillons anglais, 5 compagnies de tirailleurs et un escadron de grosse cavalerie, sur Lamego, par la route de Viseu, pour franchir le Douro et joindre Sylviera, que l'on supposait aux environs d'Amarante. Ce mouvement avait pour but de tourner l'aile gauche des Français, de les couper du Tras-os-Montès et de détourner leur attention d'Oporto, où le général en chef se proposait d'écraser leur aile droite avec 14,500 hommes d'infanterie, 1,500 de cavalerie et 24 bouches à feu (3). L'opération terminée, et la colonne détachée se trouvant établie dans la province d'entre-Minho et Douro, le reste des troupes devait s'avancer de Coïmbre sur Oporto par la grande route de Vouga et d'Avouros. « Beresford, dit Londonderry, avait ordre de descendre le Douro, de s'emparer de toutes les embarcations qu'il trouverait le long des rives et de les mettre en état de

(1) THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

(2) Ces troupes étaient plus faibles encore par leur organisation que par leur nombre. « Sir Arthur ne leur demandait que de contrarier la ligne de marche des Français et, d'obliger Soult, en occupant la route de Villa-Real, à prendre celle beaucoup moins facile de Chaves et à se retirer sur la Galice plutôt que sur le royaume de Léon. » Napier.

(3) Les raisons qui déterminèrent Wellesley à porter le gros de ses forces sur cette ville, étaient : la facilité d'approvisionner les troupes par mer et la position découverte de l'aile droite de l'ennemi.

traverser le fleuve quand les alliés se présenteraient (1). »

Ce plan, d'après Jomini, était bien conçu et les forces tellement disposées qu'il devait réussir (2).

Le 4 au soir, arriva la nouvelle que Sylviera avait été complétement battu à Amarante et que Soult faisait des préparatifs pour abandonner Oporto. Cette nouvelle obligea lo général en chef à modifier quelques-unes de ses dispositions. Il décida que son armée se porterait en deux eolonnes sur le Douro, l'une par Aveiro et l'autre par Vouga, tandis que Beresford, la précédant d'une journée avec l'avant-garde, s'avancerait par Viseu sur Lamego.

Beresford partit le 6 à la pointe du jour; et le 7, toute l'armée se mit en marche dans l'ordre eonvenu. Hill se dirigea avec sa colonne sur Aveiro, et Wellesley prit la grande route avec le eorps principal. Tous deux firent halte le8, pour donner à leur collègue le temps de gagner le haut Douro avant le commencement de l'attaque. Dans la nuit du 9, le corps de Wellesley arriva sur la Vouga. Le même jour, Hill, eommandant la première colonne, embarqua ses troupes à Aveiro pour traverser le lae Ovar et tourner, le lendemain de bonne heure, le flanc droit de l'ennemi. Ce même jour eneore Beresford, réuni à Wilson, poussa Loison vers Amarante et déborda la gauche de Soult.

Au moyen de ces habiles et rapides manœuvres, l'armée alliée refoula en très-peu de jours les eorps français établis entre la Vouga et le Douro.

---

(1) T. I, p. 316.

(2) Le témoignage de ce juge éclairé nous dispense de l'obligation de réfuter le général Sarrazin, ancien chef d'état-major de Bernadotte, qui dit, p. 77 de son ouvrage sur les guerres d'Espagne :

« Si, au lieu de diriger ses principales forces contre Oporto, Wellesley n'avait fait qu'une fausse attaque dans cette direction et qu'il se fût porté avec l'élite de ses troupes à Penafiel, après avoir passé le Douro vis-à-vis de Poucinho, Soult aurait été séparé de Loison. »

Il y aurait beaucoup à dire sur ce plan conçu après l'événement, et qui, suivant toute apparence, n'aurait pas donné à Wellesley les avantages qu'il retira du sien, malgré les nombreuses fautes que le général Sarrazin y découvre. (Voir p. 80.)

Cependant, Soult prévenu dès le 8 de l'arrivée des Anglais, détruisit le pont de bateaux d'Oporto, et fixa son départ au 12, comme s'il n'avait plus rien à craindre. Il se proposait de marcher sur Mirandella et Bragance, pour rentrer dans le royaume de Léon par Zamora. C'était pour faciliter ce projet que dès le 2, Loison avait, par un coup d'audace, repoussé les troupes de Sylviera et enlevé le pont d'Amarante (1). Ce pont, vers lequel Soult dirigea ensuite son artillerie et ses bagages (2), était la seule ressource qui restât à l'armée française pour se tirer avec honneur de la situation périlleuse où elle se trouvait (3). Nonobstant, Loison eut l'insigne faiblesse de l'abandonner sans coup férir au maréchal Beresford, qui depuis le 10 avait rejoint Sylviera sur la rive gauche de la Tamega.

Le 12, les deux armées se trouvèrent en face l'une de l'autre, séparées seulement par le Douro, fleuve profond et rapide, dont la largeur devant Oporto est de plus de 300 mètres. Traverser ce fleuve sans équipage de pont et devant 20,000 vétérans, n'était pas une entreprise ordinaire. Aussi le maréchal Soult n'en eut-il aucune crainte et se montra-t-il préoccupé seulement du danger d'un débarquement à l'embouchure du fleuve. C'est probablement la raison pour laquelle il négligea de faire garder sa position, bien qu'il sût l'ennemi proche de lui, et que trois jours à peine se fussent écoulés depuis la découverte du complot de d'Argenton (4).

---

(1) Voir dans les *Mémoires de Le Noble*, ordonnateur en chef du 2e corps, la relation de ce beau fait d'armes, qui illustra le capitaine du génie Bouchard.

(2) D'après M. Thiers, les bagages et l'artillerie restèrent à Oporto, et ne furent disposés pour le départ que le 12.

(3) Soult avait fait attaquer ce poste par Loison et Laborde, qui s'en rendirent maîtres le 2 mai. La nouvelle de cette prise arriva à Coïmbre le 4; elle influa nécessairement sur les dispositions que Wellesley prit le 6 et le 7. (Voir ci-dessus.)

(4) « Soult, dit le général Jomini, trompé par les rapports des généraux et la négligence « des avant-postes était tranquille à Oporto, où l'alarme fut bientôt répandue. » Si le maréchal avait montré plus de vigilance, il eût été prévenu assez à temps de l'arrivée de Wellesley pour opérer sa jonction avec Loison, à Amarante, se diriger sur Almeida et se rapprocher

Cependant Wellesley craignait, s'il ne se hâtait de passer le fleuve, que Soult, par une marche rapide, ne portât toutes ses forces contre Beresford. Il n'en fallut pas davantage pour le décider à tenter une opération que les auteurs français eux-mêmes ont qualifiée de *hardie* et de *téméraire* (1).

En faisant la reconnaissance du fleuve, il découvrit sur la rive ennemie un édifice non terminé, appelé le *Séminaire,* qui dominait le terrain environnant, et particulièrement la ligne de retraite de l'armée française. Ce bâtiment, entouré d'une haute muraille qui s'abaissait de chaque côté vers le rivage, formait un enclos assez vaste pour servir de tête de pont provisoire à deux bataillons. Il était en outre situé de manière que l'on pouvait, grâce à la montagne de *Serra,* passer le Douro sans être vu de la place. Cette même hauteur offrait encore une position favorable pour diriger un feu plongeant d'artillerie sur le flanc gauche du *Séminaire* et dans l'espace limité par le mur d'enclos. Wellesley saisit promptement les avantages de cette position et en tira un parti admirable. La plus grande difficulté pour lui était de trouver un moyen de passage. Le hasard heureusement vint à son aide. Le colonel d'état-major Waters, connu par son audace et sa présence d'esprit, trouva, à 2 milles au-dessus de la place, une barque embourbée cachée dans les roseaux. Il demanda à quelques paysans de la mettre à flot et de venir avec lui sur l'autre rive (2); les paysans hésitèrent, mais le prieur d'Amarante étant survenu, les décida à suivre le colonel anglais,

---

de la division Lapisse. Ce mouvement aurait changé la face des choses, même après le faux mouvement de Lapisse, dont Soult, au reste, n'avait pas connaissance.

D'après M. Thiers, Soult ayant à sa droite, à sa gauche et sur ses derrières une population insurgée, aurait dû se retirer en Galice, par Braga et Thuy. Nous ne sommes pas de cet avis; au point où les affaires en étaient venues, il fallait, ou bien disputer le passage du Douro, ou bien se rapprocher de l'armée du centre. L'une et l'autre opérations étaient faisables, mais il ne fallait pas commencer par se laisser surprendre.

(1) Voir les *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 135, où l'on qualifie ce projet de « projet d'une hardiesse incroyable. »

(2) Voir LONDONDERRY, t. I, p. 335.

en se mettant lui-même à sa disposition. Avec l'appui de ces braves gens, Waters passa le fleuve et découvrit sur la rive ennemie quatre grandes barques abandonnées, qu'il put emmener sans être vu. Dès que Wellesley fut informé de cette trouvaille, il ordonna au général Murray de se porter sur Avintas avec un bataillon de la légion allemande, un escadron de cavalerie légère et deux pièces de 6 (1); de traverser le fleuve sur ce point, à l'aide du bac qui se trouvait là ou par tout autre moyen; de réunir les barques nécessaires au passage du reste de l'armée, et de surprendre enfin l'ennemi en flanc pendant que le gros des forces alliées l'attaquerait de front.

Vingt pièces de canon furent amenées sur le *Serra;* dès qu'elles se trouvèrent en batterie, la première barque, chargée de vingt-cinq hommes, passa la rivière sans être vue; la seconde obtint le même résultat; mais la troisième, avec le général Paget, attira l'attention de l'ennemi (2). L'état-major français toutefois ne montra aucun souci de cette découverte; persuadé que l'armée anglaise ne pouvait franchir le fleuve qu'à l'aide de sa flotte, en aval de la position, il refusa de croire au passage devant la ville, et il fallut, pour le désabuser, que Foy, monté par hasard sur la hauteur située en face du couvent de Serra, vint annoncer que ce couvent était déjà occupé par des troupes anglaises (3). A cette nouvelle, tout le camp s'émut et prit les armes. Des bandes de tirailleurs se précipitèrent sur le point menacé, et l'on forma rapidement quelques colonnes pour les soutenir; mais l'action des vingt bouches à feu établies sur le Serra fut si meurtrière,

(1) *Memoir of the war*, etc., by G. MURRAY, p. 14. C'est par erreur que les *Victoires et conquêtes* portent le détachement de Murray à 5,000 hommes.

(2) TORENO, t. II, p. 346, et MAXWELL, t. II, p. 18.

(3) « Il était plein jour, dit M. Thiers, que l'état-major français ne savait pas ce qui se passait et refusait de croire les avis qui lui avaient été donnés par plusieurs témoins oculaires. Le général en chef, au lieu d'y aller voir, se fia d'abord aux rapports négatifs de ses lieutenants, etc. — Voir aussi TORENO, t. II, p. 346. »

que les assaillants durent borner leur attaque à l'assaut de la grille.

Le général Paget défendait énergiquement ce point avec un seul bataillon anglais. Bientôt cependant une blessure le força de s'éloigner. Au même instant arriva le général Hill avec deux régiments de sa brigade, un bataillon portugais et un bataillon de la brigade Stewart. Ce renfort et l'appui des canons de l'autre rive rétablirent le combat en faveur des alliés.

Sur ces entrefaites, les troupes de Sherbrook, secondées par les habitants d'Oporto, avaient franchi le Douro en face de Villa-Nova (1) et forcé l'ennemi à fuir dans le plus grand désordre vers Amarante, abandonnant 5 pièces de canon, 8 caissons, un grand nombre de prisonniers et tous les blessés (2).

Le général Laborde avait soutenu l'attaque avec une rare intrépidité; mais sa conduite, toute admirable qu'elle fût, ne parvint pas à sauver l'armée de la honte d'une surprise « sans exemple dans les annales de la guerre (3). »

Pendant que les troupes de Sherbrook serraient de près l'arrière-garde de Soult, le général Hill maltraitait fort la colonne française obligée de passer sous le feu du Séminaire. A droite, sur le flanc de la ligne de retraite, se trouvait le détachement de Murray. Le reste de l'armée anglaise traversait le fleuve sur divers points, tandis que l'artillerie du mont Serra plongeait dans les colonnes ennemies au fur et à mesure qu'elles se présentaient. Si le général Murray était tombé en ce moment sur ces colonnes en désordre, le maréchal

(1) Cette démonstration sur la ville avait pour but d'empêcher que l'attention de Soult ne se portât sur le Séminaire et sur les troupes de Murray. Londonderry prétend qu'elle fut favorisée par les habitants d'Oporto, qui envoyèrent de nombreuses embarcations au secours des troupes anglaises. (T. I, p. 337.)

(2) D'après Soult, les Français ne perdirent que 300 hommes ; d'après Wellesley, ils en perdirent 700.

(3) Thiers.

Soult eût été battu complétement. Wellesley pouvait réparer cette faute en donnant à Murray un ordre positif, ou en se mettant lui-même à la poursuite des Français ; mais ne voulant rien donner au hasard, il attendit vingt-quatre heures pour faire reposer ses hommes et ses chevaux (1), et pour donner à ses provisions, à son artillerie et à ses bagages, restés fort en arrière, le temps de le rejoindre. Il avait, en outre, dit Napier, une raison toute politique pour en agir de la sorte : « Le cabinet anglais, quelque imprévoyant qu'il fût dans ses préparatifs, appréhendait beaucoup les revers, et son général n'eût osé risquer que pour un objet très-important la sûreté d'une seule brigade, dans la crainte qu'une telle perte ne provoquât le rappel de l'armée. On trouve des traces de l'incapacité ministérielle à laquelle Wellesley était obligé de se soumettre jusque dans la bataille de Salamanque ; de là cette apparence d'excessive prudence que les écrivains militaires ont souvent blâmée comme une faute, et que Napoléon lui-même prit si bien pour une marque caractéristique de l'homme, qu'il réprimanda ses généraux de n'en avoir pas su profiter. »

Le passage du Douro, si heureusement effectué, coûta aux Français 500 hommes, tués et blessés. Indépendamment des pièces de campagne et des caissons abandonnés dans le combat de la ville, ils avaient laissé 50 canons dans l'arsenal et 700 malades dans les hôpitaux (2).

Les pertes du côté des Anglais ne s'élevèrent qu'à 20 tués et 95 blessés (3).

La surprise avait été si complète, que Wellesley, à quatre

---

(1) Notez que ces troupes avaient fait quatre-vingts milles en quatre jours, dans un pays difficile, et combattu presque tous les jours.

(2) Voir le *Rapport du 12 mai à lord Castlereagh* et les *Mémoires de* SARRAZIN, t. I, p. 212. D'après les *Victoires et conquêtes*, il resta 1,200 malades dans les hôpitaux.

(3) D'après l'état officiel (GURWOOD, t. IV, p. 326), l'armée de Wellesley eut, les 10, 11 et 12 mai, 43 tués, 168 blessés et 17 manquants.

heures, dinait tranquillement à la table qui avait été préparée pour le maréchal Soult (1).

Rarement le général anglais montra plus de résolution et de sang-froid que dans cette circonstance. On peut même dire qu'il fit preuve d'une excessive témérité, en se fiant à la chance de trouver quelques barques sur le Douro, et en attaquant 20,000 Français, commandés par un illustre maréchal, sans avoir un seul gué, ni un seul pont, sur ses derrières. « Il savait, dit Londonderry, que la hardiesse de son plan en assurait le succès, et que le sort de Beresford dépendait de la promptitude de ses mouvements. S'il avait suivi le plan que Soult lui prêtait, de franchir le Douro à son embouchure, avec le secours de la flotte, il aurait perdu deux jours, et l'armée française aurait pu se retirer en bon ordre. »

Le soir, Wellesley reçut à Oporto, illuminé en signe de réjouissance, le même accueil enthousiaste qui avait marqué sa route depuis Lisbonne.

Un des premiers soins du général en chef fut de protéger les blessés français, que la populace voulait maltraiter (2). Il fit afficher une proclamation dans laquelle il dit aux habitants : « Je vous prie d'être miséricordieux..... Par les lois « de la guerre, ces Français ont droit à ma protection, et je « suis déterminé à la leur accorder. »

Ce fut seulement à la nuit tombante, à Balthar, que Soult apprit l'évacuation d'Amarante (3). Rien ne pouvait lui être

(1) Alison, t. VII, p. 361 ; Sherer, t. I, p. 213 ; Londonderry, t. I, p. 339. « Nous trouvâmes, « dit ce dernier, un somptueux diner que le maréchal avait fait préparer pour lui. »

(2) « Le duc de Wellington se comporta dignement dans cette circonstance. Il fit demander à l'armée française ses propres chirurgiens pour soigner ses malades, en accordant à ces chirurgiens des sauf-conduits pour leur venue et leur retour. » Thiers.

(3) Le 9, Beresford avait jeté Sylviera à Villa-Real, et le 11, il était entré dans Amarante, après une légère escarmouche avec les troupes de Loison. Ces dernières, vivement poursuivies, se réunirent le 12 à Soult. Le 13 au matin, Beresford reçut l'ordre de se rendre à Chaves, dans la prévision que le duc de Dalmatie se dirigerait sur Valladolid, prévision qui ne se réalisa point, à cause de l'audacieuse résolution que prit le maréchal français de détruire son matériel et de se diriger de Montalègre sur Orense.

plus fatal, car pour gagner la route directe d'Oporto à Tuy par Braga, il devait revenir jusque dans le voisinage de la place. M. Thiers pense qu'il aurait dû le risquer; nous croyons au contraire qu'il fit bien de s'en abstenir, et de prendre le parti extrême de déboucher sur la route de Braga, en traversant une chaîne de montagnes où l'infanterie seule pouvait s'engager.

Arrivé à Penafiel, le maréchal fit détruire tous ses canons, la plus grande partie de ses munitions et de ses bagages, afin de se porter de Montalègre sur Orense et d'éviter Chaves, où Beresford l'avait prévenu. Quand Wellesley apprit cette résolution (dans la journée du 15), il comprit tout d'abord qu'il lui serait difficile de suivre l'armée française, « attendu qu'elle prendrait des chemins où ne s'engage point « une armée qui n'a pas fait les mêmes sacrifices (1). »

Soult se dirigea successivement sans être entamé sur Guimaraens, où il fut rejoint par Loison; sur Braga, qu'il traversa douze heures avant Wellesley; sur Montalègre et sur Orense. Quand il arriva le 19 dans cette dernière ville avec 18,000 hommes seulement (2), il n'avait plus ni artillerie, ni provisions, ni munitions, ni bagages, ni caisse militaire. Ses soldats étaient épuisés de fatigue et de misère; le plus grand nombre manquaient de vêtements et de chaussures; quelques-uns même n'avaient plus de fusils (3). Les pertes s'élevaient à 6,000 hommes, dont le moitié étaient morts dans les hôpitaux, et à 58 pièces d'artillerie, la plupart tombées entre les mains des alliés. Néanmoins cette retraite se fit au milieu de circonstances si difficiles,—la trahison de quelques

---

(1) Lettre à Castlereagh, 18 mai.

(2) *Relation des opérations de* 1809, par WELLESLEY.

D'après Napier, Soult avait encore 19,300 hommes; d'après Belmas, 19,700 (y compris 3,500 hommes ramenés de Tuy), et d'après M. Thiers, 17,000 seulement.

(3) Soult arriva à Lugo le 23, et ce fut seulement le 14 juin que le roi fut officiellement informé de sa marche rétrograde. Il ne l'avait apprise jusque-là qu'indirectement par la voie de Paris. (*Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 141.)

officiers, le mauvais vouloir d'un grand nombre d'autres; le mécontentement des troupes, le manque de vivres, de vêtements et de chaussures; l'état affreux des chemins, l'absence de ponts et de moyens de passage; des rivières débordées; partout des habitants hostiles qui mutilaient horriblement les traînards, les malades, les blessés; des pluies torrentielles (1), un vent furieux; des munitions trempées,—que la réputation de Soult ne fut pas compromise par ce désastre, dont cependant l'armée française éprouva plus de dépit que de la capitulation de Cintra. Sans doute le duc de Dalmatie eut le tort grave de se laisser surprendre; mais, à part cette faute, il montra une énergie, un sang-froid, une habileté remarquables. M. Thiers est injuste lorsqu'il prétend que ce maréchal aurait pu faire une meilleure retraite (2), et Napoléon ne le fut pas moins lorsque, dans un premier mouvement de colère, il manifesta l'intention de le mettre en jugement (3). Étant alors à Schœnbrunn, il ne pouvait se rendre compte de toutes les circonstances au milieu desquelles l'armée de Portugal s'était trouvée. Peu de temps après, d'ailleurs, il revint sur son appréciation et rendit au maréchal toute sa confiance (4).

La courte campagne du Douro eut des résultats qui font honneur aux talents militaires de Wellesley.....

En vingt-huit jours, il avait rétabli l'ordre et la confiance en Portugal, improvisé une défense sérieuse contre Victor, fait un trajet de 70 lieues en pays de montagnes, effectué le passage du Douro de la manière la plus brillante, et forcé

(1) Du 13 au 19, la pluie tomba sans interruption.

(2) T. II, p. 219. Les auteurs des *Victoires et conquêtes* se montrent plus équitables envers le duc de Dalmatie, en déclarant « qu'il ne pouvait mieux faire sa retraite. » (T. XIX, p. 45.)

(3) THIERS, t. II, p. 220.

Le colonel Angoyat, plus juste que M. Thiers, attribue l'insuccès de l'expédition de Soult à l'insuffisance des ressources qu'on avait mises à la disposition de ce maréchal: reproche qui tombe sur l'empereur et non sur le duc de Dalmatie.

(4) SAVARY, t. IV, p. 128 de ses *Mémoires*, dit que Napoléon, après la malheureuse campagne du Douro et la ridicule tentative faite par Soult pour obtenir la couronne de Portugal (sous le titre de Nicolas Ier), écrivit au maréchal : « Je ne me souviens que d'Austerlitz. »

PASS

Page 248



son adversaire à gagner Lugo, sans artillerie et sans bagages, dans un pire état que celui où s'était trouvé, six mois auparavant, sir John Moore en traversant la même ville.

Wellesley ayant appris, le 19, que Lapisse avait forcé le passage du pont d'Alcantara, défendu par Mayne, abandonna les montagnes de Chaves pour revenir sur le Tage (1), et poursuivre le but principal de la campagne, qui était d'écraser Victor avant l'arrivée des troupes de Joseph. L'inertie du duc de Bellune favorisa ce projet (2); mais de grands embarras d'un autre côté en rendirent l'exécution difficile. Les fatigues extraordinaires d'une longue marche avaient jeté plus de 4,000 hommes dans les ambulances; les vivres de toute nature commençaient à faire défaut (3), les soldats marchaient presque nu-pieds; leur paye était depuis longtemps en souf-

(1) La poursuite cessa le 18, et Wellesley arriva à Coimbre le 26. A partir de cette ville, il ralentit sa marche, parce que la division française avait repassé le Tage. Ses troupes atteignirent ce fleuve du 7 au 12 juin; elles l'occupèrent jusqu'au 27.

(2) Dès que le roi eut appris que Soult était à Oporto, et qu'il avait devant lui une armée anglaise, il ordonna au duc de Bellune de se porter sur Alcantara et de pousser de là une division sur Castel-Branco; mais Victor répondit qu'il lui était impossible d'exécuter cet ordre, son armée ne pouvant pas vivre dans la contrée où l'on voulait qu'il se rendît. (Voir la lettre de Jourdan au ministre de la guerre, 26 juin 1809, et celle de Victor à Jourdan, du 29 mai. L'une et l'autre se trouvent dans les *Mémoires de Joseph*.) « Nos soldats, disait le duc de Bellune, sont à la demi-ration, que l'on a beaucoup de peine à leur procurer. » Il craignait en marchant sur Alcantara de voir tomber le fort de Merida, ce qui eût été extrêmement nuisible à l'expédition d'Andalousie. Néanmoins, le 1er juin, le roi fit réitérer à Victor l'ordre de marcher sur Alcantara. Il refusa de nouveau, et allégua pour excuse (dans sa lettre du 8 juin à Joseph) la retraite de Cuesta sur Elma, retraite qui, disait-il, lui faisait appréhender que son mouvement sur la Guadiana fût inutile. Le maréchal ajoutait que le pont d'Alcantara avait été coupé, qu'il n'y avait plus moyen de vivre entre le Tage et la Guadiana, et que le premier corps était menacé d'une dissolution complète si, sous cinq jours, il ne recevait pas l'ordre d'entrer en Andalousie, ou de revenir sur la rive droite du Tage. Le roi apprit en même temps (1er juin) par le ministre de la guerre de Paris, et non par Soult, les succès de Wellesley sur le Douro. Pensant que dans cette circonstance il serait imprudent d'entreprendre l'expédition d'Andalousie, il autorisa Victor à revenir sur la rive droite du Tage, entre Almaraz et Talavera. (Voir la lettre de Joseph à Napoléon, du 10 juin 1809.)

Il résulte de ce qui précède, que le duc de Bellune resta inactif du 22 mai au 10 juin, parce qu'il craignait d'être coupé par Cuesta. Rien cependant n'eût été plus facile que d'écraser un pareil adversaire et de marcher ensuite sur Lisbonne. Au lieu d'agir ainsi, le duc de Bellune laissa Cuesta intact et négligea l'occasion de prendre Badajoz, qui eût été d'un grand secours pour les opérations ultérieures.

(3) Il n'y eut point disette cependant, et Napier se trompe en affirmant que pendant quelque temps la troupe fut sans vivres. On lit en effet, dans un ordre de Wellesley, daté de Coimbre, 29 mai 1809 : « Jamais il n'y eut une armée aussi bien nourrie, et, partant, aussi peu excusable de se livrer au pillage, si tant est qu'on puisse être jamais excusable de piller. »

france(1), et la caisse militaire n'offrait plus aucune ressource. Ces maux se trouvaient encore aggravés par l'indiscipline des soldats et par les funestes habitudes de pillage qu'ils avaient contractées. Wellesley pour les corriger ne leur épargna ni les reproches ni les humiliations. « L'armée, écrivit-il « à lord Castlereagh, se conduit horriblement. C'est une « bande de vauriens (*they are à rabble*) qui ne supporte pas « mieux le succès que l'armée de sir John Moore ne supporta « la défaite. Je fais tous mes efforts pour la mater ; si je n'y « réussis pas, je porterai officiellement plainte contre elle, « et je renverrai en punition un ou deux corps en Angle- « terre : nos soldats pillent partout (2). »

Cette odieuse conduite devait nécessairement exaspérer les habitants du Portugal et provoquer des représailles terribles. Elle causa de grands embarras et un véritable chagrin au général en chef, qui avait en outre à se plaindre des généraux espagnols, dont le caractère fâcheux excluait tout concert dans les opérations, et entravait l'exécution des mesures les plus simples et les plus utiles. Ainsi, après l'expédition contre Soult, Cuesta mit une telle obstination à faire prévaloir ses idées, que Wellesley perdit l'occasion de couper Victor de Madrid, en tournant sa position à Torre-Mocha(3).

Sur ces entrefaites, on apprit au quartier général anglais

On lit encore dans une lettre du même, écrite le 17 juin, d'Abrantès, au vicomte de Castlereagh : « Il n'y a pas de violences de quelque espèce que ce soit que n'ait eu à souffrir un peuple qui nous a reçus comme amis, de la part de soldats qui cependant n'ont jamais, même pour un moment, souffert le plus léger besoin ou la plus petite privation. » Voir encore la lettre adressée par Wellesley à Frère, le 24 juillet 1809, dans laquelle il dit que pendant ses opérations en Portugal, il n'a manqué de pain qu'un seul jour, sur les frontières de la Galice.

(1) Voir SHERER, t. I, p. 223, et les lettres de Wellesley, du 30 mai, datées de Coïmbre, du 11 et du 24 juin, datées d'Abrantès.

(2) Coïmbre, 31 mai 1809.

(3) Wellesley dut renoncer à ce projet, à cause du grand nombre de malades, du manque d'argent et de chaussures, de la difficulté de se procurer des vivres, de la dispersion de l'armée espagnole dans un pays ouvert, entre les défilés de Monasterio et la Guadiana, et de l'entêtement de Cuesta, qui ne voulait ni se retirer ni se concentrer.

que le duc de Dalmatie, dont on croyait l'armée hors d'état de continuer la guerre, avait évacué la Galice (1) et s'était rendu à Zamora (2) pour secourir Madrid et le 1[er] corps, menacés par le mouvement de l'armée anglaise sur le Tage. Cette circonstance obligea Wellesley à diriger les troupes portugaises commandées par Beresford sur Almeida, d'où elles pouvaient tenir l'ennemi en échec (3).

L'armée du duc Del Parque et une partie de celle de la Romana, occupaient alors Ciudad-Rodrigo. Les forces concentrées autour de ces deux places s'élevaient à 25,000 hommes.

Cependant le manque d'argent (4), les maladies, le mauvais vouloir de Cuesta (5), l'insuffisance momentanée des troupes anglaises (6), le retard dans l'envoi des secours et d'autres difficultés encore, retinrent Wellesley aux environs d'Abrantès jusqu'à la fin de juin (7). A cette époque, on apprit que Victor s'était retiré de Torre-Mocha (8), et que

---

(1) Le maréchal Ney évacua la Galice vers le milieu de juillet et alla prendre position à Astorga. Cette résolution était la conséquence du départ de Soult, départ que le duc d'Elchingen qualifia « d'indigne trahison. » On sait que ces maréchaux étaient convenus à Lugo d'un plan d'opérations. M. Thiers prétend que le duc de Dalmatie ne s'y conforma point, et que cette circonstance décida le maréchal Ney à hâter l'évacuation de la Galice. Mais le général Jomini, alors chef d'état-major du duc d'Elchingen, m'a prouvé que Soult ne mérite pas ce reproche, et que si l'arrangement convenu n'a pas été suivi, il faut l'attribuer à Ney, homme très-entêté et fort jaloux de tous ses camarades.

(2) Vers la fin de juin.

(3) En envoyant Beresford dans l'entre-Douro et Minho, Wellesley avait pour but principal de lui donner le temps et l'occasion de former ses troupes. (Voir sa lettre du 30 octobre 1809 au marquis Wellesley.) Il espérait aussi que, grâce à l'appui de la brigade anglaise qui avait été réunie à l'armée portugaise pour lui servir d'exemple, Beresford pourrait tenir en échec l'armée de Soult, cantonnée à Zamora, et observer en même temps la gauche de l'armée anglaise.

(4) « Nos soldats n'avaient pas de souliers, les convois n'arrivaient pas, et la caisse militaire « était entièrement vide. » — Voir LONDONDERRY, t. I, p. 367.

(5) Ce général avait fait proposer à Wellesley trois plans d'opérations qui furent tous écartés. C'est là, d'après Londonderry, la principale cause du mauvais vouloir de Cuesta. (T. I, p. 35.)

(6) Le 30 juin, Wellesley écrivit à Castlereagh : « A votre compte, j'ai 35,000 hommes ; suivant le mien, je n'en ai que 18,000. » (Déduction faite des malades.)

(7) C'est donc bien injustement que le général Sarrazin accuse Wellington de n'avoir pas quitté Abrantès un mois plus tôt. Ce même général ne se montre pas plus judicieux quand il critique le plan concerté entre Wellington et Cuesta, et quand il prétend que le commandant en chef de l'armée alliée manqua, dans cette campagne, de courage et d'esprit (p. 89).

(8) Quand le roi Joseph apprit la déroute de Soult, il ne songea plus à pousser le maréchal Victor en Andalousie. Il le retint au contraire sur le Tage pour faire face aux Espagnols de Cuesta, ou aux Anglais, dans le cas où ces derniers voudraient envahir l'Estramadure.

8,000 hommes de troupes anglaises étaient en vue de Lisbonne.

Jugeant l'instant favorable, Wellesley se mit en marche (1), par les deux rives du Tage, pour se joindre à Cuesta sur le Tietar (2) et arrêter de concert avec lui un plan d'opérations contre Madrid. Ses forces s'élevaient alors à 22,000 hommes; Cuesta en avait 33,000 (3). C'était peu sans doute pour aller au-devant des Français, qui avaient encore en ce moment 250,000 combattants dans la Péninsule; mais sur ce nombre, ils ne pouvaient opposer immédiatement aux alliés que 28,000 hommes sous Victor, 12,000 sous Sébastiani et 5,000 de la garnison de Madrid, aux ordres du roi (4).

Wellesley n'ignorait aucun des dangers de cette situation, à laquelle il avait vainement essayé de se soustraire en sollicitant de nouveaux renforts. Au lieu de faire droit à ses justes demandes et de réunir, comme cela était possible, 80,000 Anglais dans le Portugal, le ministère avait employé ses meilleures troupes à des expéditions secondaires, d'où il ne tira ni

---

(1) Le 27 juin; à cette époque, Soult était à Zamora, Ney à Astorga, Kellermann à Valladolid, Victor à Talavera, Sébastiani près de Tolède, Suchet à Sarragosse, et Saint-Cyr devant Gironne. Cuesta occupait sur le Tage le Puerto de Mirabette et Arzobispo.

Wellesley fait observer, dans sa *Relation des opérations de* 1809, que l'argent indispensable pour ouvrir la campagne arriva seulement à Abrantès le 25, et que l'ordre de marche fut donné aussitôt qu'on eut reçu cet argent: « Au reste, dit il, quelle différence y aurait-il eue « dans la position de Victor, si Wellesley était parti d'Abrantès quelques jours plus tôt? La « seule différence, c'est que Victor se serait retiré de l'autre côté du Tage quelques jours « plus tôt qu'il ne le fit. »

(2) Cuesta avait quitté Torre-Mocha à la fin de juin.

(3) Napier, Sherer et Londonderry assurent qu'il avait 38,000 hommes; mais Wellesley, qui devait être bien renseigné à cet égard, dit, dans sa lettre du 15 juillet 1809 à Castlereagh, que Cuesta avait seulement 33,000 hommes.

Le colonel Jones estime les forces de Wellesley à 19,000 Anglais, et celles de Cuesta à 30,000 hommes d'infanterie et à 7,000 chevaux.

(4) Les forces françaises s'élevaient à 207,000 hommes d'infanterie et à 36,000 de cavalerie, dont 175,000 d'un côté et 33,000 de l'autre, présents aux drapeaux: « C'étaient en grande « partie, dit M. Thiers, les meilleures troupes de la France, celles qui avaient fait les campa- « gnes de la révolution et de l'empire, qui avaient vaincu l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne et la « Russie. Voilà où nous avait conduit cette conquête d'Espagne, regardée d'abord comme « l'affaire d'un simple coup de main. »

Les troupes nationales régulières s'élevaient, dans les provinces du Sud-Est, à 20,000 hommes; dans le Nord-Ouest, à 25,000, en Andalousie et en Estramadure, à 70,000, y compris l'armée de Cuesta. Les troupes régulières du Portugal ne montaient qu'à 15,000 hommes.

profit ni honneur (1). Ce n'est donc point à sa prévoyance ni à sa fermeté que l'on doit attribuer l'heureuse issue de la guerre d'Espagne. La suite des événements prouvera que ce résultat est dû au génie militaire de Wellington, à la constance et à la bravoure des troupes anglo-portugaises.

Dès le mois de juin, Soult avait proposé à Joseph d'assiéger Ciudad-Rodrigo pour attirer sir Arthur hors de la vallée du Tage, et ouvrir ainsi à l'armée du centre le chemin de Lisbonne (2); c'était faire preuve de sagacité, mais le roi trouva bien plus important de protéger Madrid contre Vénegas et Cuesta, et cette faute provoqua le mouvement offensif de l'armée anglaise, dont allons nous occuper maintenant.

Le 30 juin, Soult reçut à Zamora une lettre datée de Schœnbrunn (12 juin), par laquelle Napoléon lui confiait la direction des 2ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ corps, avec ordre de les concentrer pour un mouvement décisif contre les Anglais (3).

« Wellesley, écrivait l'empereur, avancera probablement « par le Tage contre Madrid; dans ce cas, passez les monta- « gnes, tombez sur son flanc et ses derrières, et écrasez-le (4). »

---

(1) 12,000 hommes quittèrent la Sicile pour envahir la partie méridionale de l'Italie, et plus de 40,000 hommes furent engagés dans la malheureuse expédition de lord Chatam contre Anvers.

(2) M. Thiers explique autrement le projet de Soult. Il prétend que ce maréchal, convaincu que les Anglais ne reparaîtraient pas sur le théâtre de la guerre avant le mois de septembre, voulait mettre à profit le temps disponible pour assiéger les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, nécessaires à la sûreté de sa ligne d'opération sur Coïmbre. C'était, selon lui, la véritable route pour pénétrer en Portugal. Mais Jourdan et Joseph déclarèrent ce plan inadmissible, en ce qu'il exigeait, outre la réduction des armées d'Aragon, de Catalogne et du centre, des ressources que l'on était alors dans l'impossibilité d'obtenir.

(3) Voir cet ordre dans les *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 189.

(4) Ces lignes sont extraites de l'ouvrage de BIGNON, t. VIII, p. 330. Nous ne les avons pas retrouvées dans les *Mémoires de Joseph*. Il existe toutefois dans cette collection une lettre

En conséquence, le duc de Dalmatie résolut de faire observer Beresford et Del Parque, de presser les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et de diriger le restant de ses forces sur Placencia, pour menacer les communications de l'armée anglaise avec Lisbonne.

Wellesley avait à choisir entre trois plans d'opérations :

1° Passer le Tage, se joindre à Cuesta et attaquer Victor en s'appuyant sur Elvas et Badajoz;

2° Opérer par la ligne d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, avec l'assistance de Beresford, du duc Del Parque et de la Romana, pendant que Cuesta et Vénegas tiendraient le 1er et le 4e corps en échec;

Et 3° avancer avec Cuesta par Placencia et Almaraz sur Madrid, Vénegas agissant de concert par la Manche.

Le général anglais donna sagement la préférence à ce dernier plan, dont il exposa les divers avantages dans ses instructions du 9 juin au lieutenant-colonel Bourke.

Toutes les mesures ayant été prises, l'armée anglo-portugaise établit son quartier-général à Placencia dans la journée du 8 juillet.

Ainsi l'Espagne se trouva envahie dans le moment même où le roi songeait à prendre l'offensive contre les Anglais en Portugal.

Victor était à Talavera avec 22,000 hommes; Cuesta occupait Almaraz avec 40,000, dont 7,000 de cavalerie; et sur le flanc gauche de l'étroite et longue vallée du Tage, où l'armée anglaise allait s'engager, se trouvaient les corps réunis de Ney et de Soult.

---

du 17 juillet 1809, où Clarke dit à Jourdan : « Dans sa lettre du 8 courant, Sa Majesté me « charge de vous mander que le coup de Jarnac viendra des Anglais, et que si les affaires ne « sont pas mieux menées, il est à craindre que les Anglais ne débouchent du Portugal par « Abrantès et ne surprennent le roi à Madrid par des mouvements qu'ils auraient cachés. » Si les lignes citées par Bignon sont authentiques, nous ne comprenons pas que l'empereur ait pu reprocher au roi, à Jourdan et à Soult le mouvement exécuté par ce dernier sur Placencia.

Bien que Wellesley ignorât la jonction de ces derniers corps et le danger qui menaçait sa ligne d'opération, il s'adressa à Cuesta pour faire garder les défilés de Banos et de Peralès, les seules routes praticables à l'artillerie par lesquelles Soult pût déboucher sur son flanc : précaution excellente, mais qui devint malheureusement inutile par l'entêtement et le mauvais vouloir du général espagnol (1).

Le 20, l'armée anglaise effectua sa jonction avec Cuesta dans Oropeza (2). Le plan des deux généraux était de marcher ensemble sur Madrid, où Vénegas (3) devait se porter simultanément avec 26,000 hommes par Tolède et Aranjuez. Le colonel Wilson, avec son corps de partisans, fort de 4,000 hommes (4), avait ordre de s'avancer dans la direction de l'Escurial et de Naval-Carnero, pour menacer la ligne de communication de Joseph avec le nord de l'Espagne; enfin les 15,000 Portugais, sous le commandement de Beresford, devaient occuper les Français sur le Douro et à Salamanque,

---

(1) Après un refus formel suivi de nouvelles instances, Cuesta consentit enfin à envoyer dans chaque défilé deux bataillons de 300 hommes : précaution véritablement ridicule, surtout pour le défilé de Banos, qui n'avait aucune autre défense, tandis que celui de Peralès se trouvait, par ordre de Wellesley, protégé à distance par l'armée de Beresford.

(2) Wellesley, *Dépêche du 15 juillet à lord Castlereagh.* « Les troupes de Cuesta, dit-il, « sont mal habillées, mais bien armées...... Quelques-uns des corps d'infanterie sont certai- « nement bons, et les chevaux de la cavalerie se trouvent dans d'excellentes condi- « tions. »

Le marquis de Londonderry, qui servait dans l'état-major anglais, raconte, t. I, p. 378, la fâcheuse impression que laissa la visite faite par Wellesley, dans la journée du 10 juin, au camp de Cuesta (à Casa del Puerto) : « Nous trouvâmes, dit-il, un général infirme et une armée sans consistance : Cuesta avait peine à se tenir à cheval ; il ne prononça pas cinq paroles pendant toute notre visite. En retournant à nos quartiers, nous fûmes plus que jamais persuadés que si la Péninsule était affranchie, ce serait par notre fait et non par celui des Espagnols. »

Le lieutenant-colonel Leith Hay et le capitaine Sherer, autres témoins oculaires, portent sur l'armée de Cuesta le même jugement. Wellesley, qu'on a souvent accusé d'être prévenu contre les Espagnols, est le seul qui ait émis sur cette armée une opinion quelque peu favorable.

(3) Vénegas commandait une partie de l'armée d'Andalousie. « Ses troupes, dit Napier, étaient les meilleures que les Espagnols eussent jamais mises en campagne. » Jomini et Thiers en portent le nombre à 18,000 hommes, et le colonel Jones, à 14,000 seulement. Il y a erreur dans l'une et l'autre évaluation.

(4) Les Français croyaient ce corps beaucoup plus fort qu'il n'était. Le général Koch, dans les *Mémoires de Masséna*, se fait l'écho de cette erreur, en portant l'effectif de Wilson à 12 ou 14,000 hommes. Jones l'évalue à 5,000 hommes et du Casse, (*Mémoires de Joseph*), à 6,000.

de concert avec le duc Del Parque, qui commandait à 10,000 Espagnols autour de Ciudad-Rodrigo (1). « Cette opération, dit le général Jomini, était habilement conçue...; toutefois le succès en eût été plus certain, si on l'avait exécutée dès la fin de juin. Mais Wellesley ne commandait pas aux Espagnols, et il devait concerter ses mouvements avec deux généraux et avec la junte, ce qui n'était pas l'affaire d'un jour. » Le célèbre critique aurait pu ajouter que l'ignorance et la ridicule présomption de Cuesta donnèrent plus d'embarras au chef de l'armée anglaise, que les périls même de la situation où il se trouvait engagé, et que Vénegas, en n'exécutant pas la partie du plan des opérations qui le concernait (2), permit aux Français de réunir pendant les journées des 24, 25 et 26 toutes leurs forces entre Torrijos et Tolède (3). D'un autre côté, la junte et le plénipotentiaire de la Grande-Bretagne (4) ne prirent aucune mesure pour assurer les transports et les subsistances. Wellesley aurait pu sans doute prévenir les effets de cette incurie; mais comment supposer qu'il ne trouverait aucun appui chez le peuple qu'il venait secourir; que les Espagnols cacheraient leurs vivres, et qu'ils pousseraient le mauvais vouloir jusqu'à refuser d'enterrer les morts et les carcasses d'animaux, dont les

---

(1) « Le général Wellesley, dit Belmas, avait jugé que ces troupes (celles de Beresford et de Del Parque) suffiraient pour tenir en échec le maréchal Soult, qu'il croyait seul dans le royaume de Léon, ignorant l'arrivée du maréchal Ney à Astorga, et la présence du maréchal Mortier à Valladolid. » (T. I, p. 90.)

(2) Il avait été convenu que Vénegas s'avancerait par Tembléque, Ocana et Fuenti-Duena sur Arganda près de Madrid, de façon à se trouver là du 22 au 23 juillet, pendant que les armées combinées seraient à Talavera et à Escalona. C'est la junte centrale qui empêcha Vénegas d'exécuter ce mouvement. (V. lettre du 30 octobre 1809 de sir Arthur, au marquis Wellesley.)

(3) *Rapport officiel de Wellesley.*

(4) M. Frère. Cet agent se mêlait d'une foule de choses qui ne le regardaient point, et négligeait en revanche ses véritables devoirs. « Lui, dit Napier qui n'avait rien pu régler pour « la subsistance des troupes (préliminaire indispensable qui entrait dans ses attributions), se crut compétent pour diriger les opérations, ce qui de droit appartenait exclusivement aux généraux. Il eut le tort de se mêler à toutes les intrigues du jour; de « chercher à faire et à défaire des chefs pour l'armée espagnole; d'insulter sir John Moore; « d'importuner sir J. Cradock par ses plans de campagne, et de combiner un système « d'opération pour sir Arthur Wellesley, sans l'avis ni le concours de ce capitaine. »

émanations engendraient les plus graves maladies (1)!..

Le 22 juillet, sir Arthur Wellesley entra dans Talavera. Il aurait voulu attaquer les Français le lendemain, sachant qu'ils n'étaient pas encore concentrés, et que le duc de Bellune ne pouvait lui opposer que 22,000 combattants; mais Gregorio de Cuesta déclara qu'il n'était pas encore prêt. De sorte que Victor put se retirer tranquillement derrière l'Alberche, et de là sur Tolède, pivot stratégique d'une grande importance.

Le comte Toréno attribue l'opposition de Cuesta à un excès de prudence, au moins fort extraordinaire chez un homme de ce tempérament; mais Napier, Shérer et Maxwell affirment que le général espagnol ne voulut pas attaquer le 23, uniquement parce que ce jour était un dimanche. Quoi qu'il en soit, cette première dissidence entre les deux généraux fut un des événements les plus funestes de la campagne (2).

Joseph, prévenu le 23 de la concentration des troupes alliées et de leur marche sur Talavera, prit la sage résolution d'aller à leur rencontre avec toutes ses forces disponibles, c'est-à-dire avec les corps de Sébastiani et de Victor et 5,000 hommes tirés de Madrid. L'ensemble de ces forces s'élevait à 50,000 combattants (3); il aurait été de 68 à 70,000, si le corps de Mortier, établi par ordre du roi à Villa-Castin (à deux marches de Tolède) n'avait pris le chemin de Salamanque. Joseph s'était opposé à ce départ (4), mais Soult

(1) Voir la lettre du 31 juillet 1809 à M. Frère. On lit entre autres dans cette lettre : « Il y « a près de 4,000 blessés, mourant à l'hôpital de Talavera, faute du moindre secours et des « choses les plus nécessaires, que dans tout autre pays on fournirait même à ses ennemis. »

(2) Wellesley, à propos de ce différend, écrivit à Frère : « I can only say that the obstinacy of this old gentleman (Cuesta) is throwing out of our hands the finest game that armies ever had. » Ailleurs il dit : « I find Cuesta more and more impraticable every day. It is impossible to do business with him. » — Voir GURWOOD, t. IV, p. 496.

(3) 45,000 hommes, d'après du Casse ; 40,000, d'après la correspondance de Joseph et les auteurs des *Victoires et conquêtes* ; mais en réalité 45 à 50,000 hommes.

(4) Voir sa lettre du 3 juillet à Napoléon.

l'avait exigé, se fondant sur l'ordre intempestif donné par Napoléon, à 600 lieues du théâtre de la guerre, et trois mois avant l'époque où les événements devaient s'accomplir. Le roi songea à réparer le mal en portant le duc de Dalmatie sur Avila pour descendre de là vers le Tage, entre Madrid et Talavera; mais craignant que ce mouvement n'exigeât trop de temps, il préféra faire déboucher Soult directement de Salamanque sur Placencia, où il pouvait être rendu le 30 ou le 31 juillet (1). Ce plan avait le grave défaut de séparer l'armée française en deux masses et de donner à Wellesley l'avantage des lignes intérieures. Napoléon le critiqua vivement dans une lettre qu'il fit écrire par son ministre de la guerre au maréchal Jourdan (2). On doit faire observer cependant que chacune des masses séparées de l'armée française était suffisante pour écraser au besoin l'ensemble des forces alliées (3). Mais la véritable raison qui décida le roi, et sa meilleure excuse, en faveur de ce plan d'opérations, est celle que le maréchal Jourdan fit valoir dans sa lettre du 15 septembre 1809 au ministre Clarke. « Le roi calcula, dit-il, que les trois corps de Soult pouvaient être en quatre jours à Placencia, tandis qu'ils auraient dû en mettre sept ou huit pour gagner Madrid. Or, pendant ce temps, Wellesley et Cuesta, réunis à Vénegas, se seraient emparés de la capitale (4). »

---

(1) Ce plan, proposé par Soult, ne trouva d'abord aucun accueil ; mais Foy vint le soutenir à Madrid et finit par l'emporter, bien que la plupart des généraux fussent favorables au premier plan. — Voir t. VI des *Mémoires de Joseph*, la *relation de la campagne de Talavera*, par le colonel Desprez.

(2) Lettre du 31 août 1809. (Voir BALMAS, t. I, p. 403.) Dans celle du 7 août, Napoléon écrivit à Clarke : « Il est bien malheureux que le maréchal Soult ait si mal manœuvré que de ne s'être pas réuni au roi. » Et dans celle du 15 août au même, il formule encore plus nettement son opinion en disant : « Le plan de faire venir le maréchal Soult sur Placencia est fautif et « contre toutes les règles. »

(3) En effet, les trois corps sous les ordres de Soult s'élevaient à environ 50,000 hommes tandis que Wellesley n'avait que 25,000 hommes environ de bonnes troupes.

(4) Le compilateur des *Mémoires de Joseph* dit que Napoléon admit dans la suite cette explication comme une excuse suffisante de la conduite du roi ; mais il ne produit aucune lettre à l'appui de cette assertion.

Le général Desprez fait observer que, dans tout état de choses, c'était trop de 50,000 hommes

Le maréchal Soult avait reçu, le 24, l'ordre de marcher sur Placencia (1). Néanmoins le 5e corps ne partit de Salamanque que le 27, le 2e que le 30, et le 6e que le 1er août. Le duc de Dalmatie invoqua, pour justifier ces retards, les réparations qu'avait exigées son matériel d'artillerie. En admettant cette raison comme fondée, il est une autre perte de temps qu'on n'explique pas d'une manière satisfaisante : c'est celle qu'occasionna l'arrivée tardive des trois corps dans la vallée du Tage; et, en effet, quoique de Salamanque à Placencia il n'y ait que 25 lieues, ces corps ne se trouvèrent réunis entre Placencia et Naval-Moral que le 5 du mois d'août (2).

Dans cette situation, le devoir du roi était de chercher à gagner du temps. « Mon plus grand désir, lui avait écrit le « duc de Dalmatie, est que Votre Majesté ne livre pas une « bataille générale avant qu'elle soit certaine que toutes mes « forces sont concentrées près de Placencia. On obtiendra « les résultats les plus importants, si Votre Majesté s'abstient « d'attaquer, jusqu'au moment où la connaissance de ma « marche obligera l'ennemi à rétrograder, ce qu'il doit faire, « ou il est perdu. »

Au lieu de suivre ces conseils, le roi, adoptant l'avis de Jourdan (3) et de Victor, se décida à prendre l'offensive. Depuis le 25, toutes ses forces disponibles étaient réunies à Vargas, près de Tolède. C'est là, paraît-il, qu'il reçut une lettre de Soult, annonçant que le corps de Mortier et le sien

pour faire une diversion sur les derrières des alliés. Deux corps eussent suffi ; le 3e (celui de Mortier) aurait donc pu se réunir au roi.

(1) D'après les auteurs des *Victoires et conquêtes*, il l'aurait reçu le 27 seulement. Cette erreur explique pourquoi ils n'ont pas un mot de reproche à adresser au duc de Dalmatie.

(2) Cependant Soult, dans une de ses lettres, insérées au t. VI, p. 322 de la correspondance de Joseph, dit : « Nous avons fait des marches inouïes... » inouïes en effet ! car ces vingt-cinq lieues, faites en dix jours, avant la bataille, Ney les fit en quatre jours, après la bataille.

(3) Jourdan qui avait conseillé le mouvement offensif de Joseph, reconnut bientôt son erreur et s'opposa à la bataille de Talavera. Joseph, en se ralliant à l'opinion de Victor, était uniquement dirigé par la crainte de voir Venegas s'emparer de Madrid et de toutes ses ressources.

pourraient partir de Salamanque le 26 et être par conséquent le 30 ou le 31 sur les derrières des Anglais (1) Cette nouvelle, qui ne fut point confirmée par les faits, exerça une grande influence sur la détermination du roi.

Wellesley ne pouvait opposer aux 50,000 hommes de Victor (2) que des forces inférieures en qualité, à peine égales en nombre, et divisées, par suite des fautes de Cuesta, en quatre masses inégales, sans aucune liaison entre elles.

Les trois quarts de ces forces étaient renfermées entre l'Alberche et le Tage, et l'armée tout entière se trouvait dans le plus grand dénûment (3).

Rien ne s'opposait donc à ce que Joseph attendit l'arrivée de Soult; mais la lenteur obligée de Wellesley lui avait donné une fausse idée du caractère et des talents de ce général, et c'est ce qui le décida à prendre la fâcheuse résolution de passer la Guadarrama le 26 juillet.

Cependant Cuesta, qui, le 23, hésitait à attaquer les Français, poussé maintenant par de funestes conseils, et sentant renaitre en son cœur l'ambitieux désir d'entrer le premier dans Madrid, s'avança seul et arriva le 25 jusqu'à Santa-Olalla et

---

(1) M. Thiers admet l'existence de la lettre de Soult, en s'appuyant sur l'autorité du maréchal Jourdan (*Mémoires inédits* de ce maréchal).

Cette lettre ne se trouve pas dans les *Mémoires de Joseph;* mais on y voit, en revanche, que le général Foy donna, au nom du maréchal Soult, l'assurance que vers le 30, les trois corps de ce maréchal déboucheraient dans la vallée du Tage.

(2) D'après M. Thiers, Victor avait 22,542 hommes; Sébastiani, 17,690, et Joseph, 5,077. Total : 45,309. D'après un état officiel français, produit par MAXWELL, t. II, p. 69, l'armée du roi comptait 56,122 hommes et 80 pièces de canon, et l'armée alliée 59,997 hommes et 100 pièces de canon. Mais cette évaluation est inexacte, au moins en ce qui concerne l'armée alliée, puisque les Espagnols y figurent pour 39,000 hommes au lieu de 33,000.

(3) Celle de Victor n'était pas sous ce rapport dans une situation meilleure; elle avait, en outre, beaucoup de malades.

Le 24, Wellesley écrivit, de Talavera de la Reyna à M. Frère : « *Je* déplore certainement la « nécessité qui me force à m'arrêter à présent, et qui m'obligera à quitter l'Espagne, si cela « continue... Je n'ai jamais vu une armée aussi maltraitée dans aucun pays. »

Et dans une autre lettre, datée de Badajoz, 30 octobre 1809, il dit à son frère : « Depuis le « 21 juillet jusqu'au 24 août, les hommes ni les chevaux n'ont reçu régulièrement leur « ration... Le fourrage donné aux chevaux était arraché des champs par les cavaliers. C'était « ordinairement du blé ou du seigle, nourriture qui passe pour être très-malsaine; aussi « l'armée, dans un court espace de cinq semaines, a-t-elle laissé en arrière plus de 1,500 che- « vaux, sans compter ceux qu'elle a perdus dans les engagements avec l'ennemi. »

Torrijos (1). Le lendemain, il attendit avec une partie de ses troupes l'avant-garde de Victor, qui l'attaqua et le battit complétement à Alcabon (2). « Si dans ce moment, dit M. Thiers, le 1er corps avait été en mesure de donner, l'armée espagnole tout entière aurait été mise en déroute; mais les troupes étaient fatiguées, le terrain offrait de grandes difficultés, et Victor ne voulait pas risquer une nouvelle action (3). »... « Cet excès de prudence fut très-favorable aux alliés, dont les corps avaient si peu de liaison, qu'une vigoureuse initiative les aurait écrasés (4). »

Le 27, Cuesta consentit enfin à se retirer sur Talavera et à se mettre sous le commandement de Wellesley. Les deux armées réunies se composaient alors de 44,000 baïonnettes, de près de 10,000 chevaux et de 100 pièces d'artillerie (5); mais dans cet effectif, les Anglais et les Allemands n'entraient que pour 19,000 hommes environ.

Les alliées prirent en avant de Talavera une position assez avantageuse. La droite de cette position, occupée par les troupes espagnoles, était couverte par des oliviers, de légères éminences et des fossés; la gauche, occupée par l'armée anglaise, offrait une plaine ouverte, dominée par une hauteur sur laquelle se tenait, comme seconde ligne, la division

(1) TORÉNO, t. III, p. 39.

(2) Il perdit 7 à 800 hommes dans cette affaire. Général DESPREZ. — Les pertes des Français furent presque nulles (*Idem*). Wellesley ne devait ni ne pouvait s'attendre à un pareil coup de tête. Le général Sarrazin n'est donc point fondé à dire qu'il commit une grande faute en ne suivant pas le mouvement de Cuesta (p. 104). Se conformer aux tristes inspirations d'un pareil général, c'eût été, de la part du commandant en chef, une sottise impardonnable.

(3) « Victor prétendit que sa cavalerie avait besoin de faire rafraichir les chevaux. » *Mémoires de Joseph*, t. V, p. 234.

(4) NAPIER.

(5) D'après Toréno, l'effectif présent s'élevait à 34,000 Espagnols, dont 6,000 de cavalerie et à 19,000 Anglais, dont 3,000 de cavalerie; d'après Maxwell, à 33,000 Espagnols et 19,000 Anglais. D'après le général Koch, « à 60,000 hommes, ou un tiers de plus que l'armée française. »

Les auteurs des *Victoires et conquêtes* tombent dans une exagération plus grande encore, en attribuant à Wellesley des « forces presque doubles, » c'est-à-dire 80,000 hommes environ. (T. XIX, p. 284). Ils se trompent aussi, en disant que la position de Wellesley « était pour ainsi dire inexpugnable. »

du général Hill. Entre cette hauteur et une chaine de montagnes bordant la vallée du Tage, se trouvait une gorge que Wellesley négligea de faire occuper, la croyant suffisamment défendue par les troupes de Hill (1). (*Voir* Pl. VI.)

Devant le centre s'étendait un plateau sur lequel on avait commencé la construction d'une redoute. Enfin, dans l'espace libre en arrière de cet ouvrage se tenaient la division de Campbell, la brigade de dragons du général Cotton et une partie de la cavalerie espagnole.

Cette position, dont la droite s'appuyait à Talavera et la gauche aux montagnes, présentait plus de 2 milles en longueur.

Le 27, les Français en approchèrent (2) avec 43,000 hommes d'infanterie, 7,000 de cavalerie et 90 bouches à feu (3). Une partie de l'armée anglaise occupait alors le poste de Casa de Salinas. Les bois par lesquels on pouvait déboucher sur ce point ayant été mal gardés, les divisions Lapisse et Ruffin surprirent la Casa et mirent en déroute deux régiments anglais qui n'avaient pas encore vu le feu. Dans cette brusque attaque, Wellesley fut sur le point d'être fait prisonnier. Au même moment, les Espagnols de la droite, menacés par la cavalerie légère de Milhaud, se débandèrent après avoir déchargé leurs armes, et s'enfuirent à plusieurs milles en arrière, répandant la nouvelle que tout était perdu. Victor les eût poursuivis et sabrés si la nature du terrain et l'appui de la cavalerie anglaise n'y avaient mis obsta-

(1) *Rapport de Wellesley à Castlereagh.*

(2) Depuis l'affaire de Victor avec Cuesta, le roi s'était imaginé que Wellesley était en pleine retraite et qu'il ne cherchait qu'à lui échapper. Il y eut même à ce propos une très-vive explication entre le duc de Bellune, Jourdan et le roi, parce que ce dernier, sans tenir compte de la chaleur du jour et de la fatigue des troupes, ne cessait de donner des ordres au 1er corps pour le pousser en avant, ce dont Victor se sentit blessé outre mesure. (Voir le *Mémoire du général Desprez.*)

(3) D'après Jomini, il y avait à Talavera 40,000 Français et 60,000 alliés. D'après le général Desprez, les Français comptaient seulement 33,000 fantassins, 5,500 chevaux et 80 canons ; Jourdan (voir sa lettre du 9 août) et le roi estimèrent leurs forces à 40,000 hommes et celles de l'ennemi à 60,000 (chiffre exagéré).

cle. Environ 4,000 de ces fuyards furent ralliés à Talavera; les 6,000 autres ne reparurent plus sur le champ de bataille (1).

Après avoir enlevé la Casa, les divisions Ruffin et Lapisse dirigèrent leur attaque sur la montagne défendue par Hill. Le duc de Bellune, encouragé par le succès de ses premiers efforts, envoya comme soutien de ces troupes une nouvelle division d'infanterie, sa cavalerie et son artillerie légère; mais Wellesley suivi de ses vétérans accourut sur les lieux, répara le désordre, et permit aux avant-postes de se replier sur le corps principal.

Le même jour, Victor fit une nouvelle tentative pour enlever de vive force la montagne, clef de la position. Un combat opiniâtre s'engagea sur ce point au milieu du crépuscule. « Pendant l'action, dit Napier, on put voir, à la lueur des détonations, des lignes d'infanterie qui se fusillaient à trente pas l'une de l'autre, avec une intrépidité rare. » Un moment, l'issue de la lutte parut douteuse; mais bientôt on entendit, malgré le bruit des armes, le cri de victoire des Anglais, annonçant que l'ennemi était de nouveau culbuté dans le ravin.

Au lieu de livrer ces deux combats avec des ressources insuffisantes, la prudence conseillait à Victor de réserver ses forces pour l'attaque générale, qui aurait pu se donner le 27. En la remettant au lendemain, il permit à Wellesley de prolonger son flanc gauche à travers la vallée et de protéger ainsi plus efficacement la montagne (2). Cette dernière fut attaquée une troisième fois, dans la matinée du 28, et, mal-

(1) Napier.—ALISON, t. VII, p. 366.—TORENO, t. III, p. 43.—MAXWELL, t. II, p. 78.—SHERER, t. I, p. 240. Ce dernier dit que 5,000 Espagnols seulement prirent la fuite.

(2) Il plaça dans la vallée deux brigades de cavalerie anglaise, soutenues en arrière par la division de cavalerie espagnole, sous les ordres d'Albuquerque. Ce furent les attaques partielles du duc de Bellune qui lui donnèrent l'occasion de corriger ainsi le principal défaut de son ordre de bataille.

gré l'ardeur des troupes françaises, avec aussi peu de succès que précédemment.

Il fallait s'en tenir là pour le moment et attendre Soult, qui, dans une lettre reçue au quartier général le 28 au matin, avait informé le roi que son armée ne serait réunie à Placencia que du 3 au 5 août (1). Nonobstant cet avis et l'opinion de Jourdan, qui trouvait la position de Wellesley inattaquable de front (2), le roi se décida à livrer bataille. Il avoua lui-même qu'il céda dans cette circonstance au langage persuasif de Victor, qui promit d'enlever la hauteur contre laquelle il avait échoué deux fois, ajoutant que s'il ne réussissait pas, *il faudrait renoncer à faire la guerre* (3). Joseph pensait d'ailleurs que s'il refusait la bataille qui lui était offerte, le duc de Bellune l'accuserait plus tard d'avoir manqué une belle occasion d'écraser l'armée anglaise et de rendre la paix à l'Espagne. Or la crainte de paraître faible et timide aux yeux de son frère, qui lui reprochait sans cesse de manquer d'énergie, était aussi puissante sur l'esprit du roi que ses préoccupations au sujet de Madrid, menacée à la fois par l'armée de Vénegas, par le corps de Wilson et par une vive agitation dans le peuple. Ce furent toutes ces raisons, accessoires au fond, mais très-fortes pour le roi, qui l'empêchèrent d'attendre Soult, lequel d'ailleurs par ses retards, il faut bien le dire, avait complétement dérangé le plan de la campagne.

Après l'engagement du matin, les armées belligérantes se préparèrent à une lutte décisive : toutes deux, mais celle des alliés principalement, se trouvaient dans des conditions difficiles. Les soldats anglais mouraient de faim; depuis plusieurs jours, les distributions régulières avaient cessé; et ces hommes, encore fatigués des combats de la veille, sur le point de

---

(1) *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 239.
(2) *Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 237.
(3) Voir la relation du général Desprez et la lettre du 27 août 1809, où Joseph rappelle ces paroles au duc de Bellune lui-même.

soutenir une nouvelle lutte, n'avaient reçu pour toute subsistance que quelques onces de froment. La plus grande confusion régnait dans le camp espagnol. Enfin Cuesta, pour masquer son insuffisance, montrait une sévérité excessive, qui terrifiait son armée et lui ôtait toute confiance.

Au moment où les Français allaient engager la bataille, Albuquerque envoya un officier d'état-major à Wellesley pour le prévenir que son collègue espagnol le trahissait. Ce message, vraiment étrange, fut remis au colonel Donkin, qui alla trouver le général en chef sur la crête de la montagne où l'on s'était battu depuis deux jours. Sir Arthur observait de ce point les premiers mouvements offensifs de l'armée ennemie. Après avoir lu la lettre d'Albuquerque, il se contenta de dire : « *Très-bien, colonel, vous pouvez retourner à votre brigade.* » Puis, sans ajouter un seul mot, il continua tranquillement sa reconnaissance (1). Pour accueillir dans un pareil moment une communication si grave avec tant de calme et de dédain, il fallait qu'il fût bien sûr de lui, ou que la nature l'eût doué d'une très-grande force de caractère. Heureusement les prévisions du duc d'Albuquerque ne se réalisèrent point, et l'armée de Cuesta, si elle rendit peu de services, du moins ne se couvrit pas de honte en désertant sa propre cause.

Entre neuf heures et midi, le champ de bataille n'offrait aucune apparence d'hostilité; de part et d'autre, on se livrait au repos en attendant la lutte; et comme il faisait une chaleur excessive, les soldats des deux armées quittaient les rangs et se mêlaient sans défiance et sans colère pour étancher leur soif dans un petit ruisseau qui séparait leurs positions respectives (2).

Vers une heure, la scène change tout à coup; les Français

(1) Napier.
(2) *The Bivouac...* Ouvrage cité par Maxwell, T. II, p. 82

se groupent autour de leurs drapeaux : le tambour bat; les aigles se déploient; les colonnes se forment et se mettent en mouvement. A deux heures, les premiers coups de fusil se font entendre; la bataille commence!

Les troupes françaises, pleines d'ardeur, semblent marcher à une victoire certaine; mais au lieu d'enfoncer par une attaque bien liée la gauche des Anglais, qui est un point faible, le duc de Bellune dirige son principal effort sur leur droite, défendue par Campbell (1). Au moment où Sébastiani commence à plier sur ce point (2), l'attaque contre le centre, dirigée par Lapisse et celle contre la gauche (3), commandée par Ruffin et Villatte, se poursuivent avec des chances diverses. La dernière, beaucoup trop faible pour enlever la montagne et tourner la gauche des Anglais, ne gagne pas un pouce de terrain; celle de Lapisse, au contraire, soutenue par une batterie formidable, parvient à ébranler le centre de l'armée anglaise et paye ce commencement de succès par la mort de son chef intrépide. Elle est près d'obtenir un résultat décisif et de gagner la bataille, quand, sur l'ordre de Wellesley, le 48e de ligne descend de la hauteur qu'il occupe, s'avance au milieu des masses ébranlées, arrête l'impulsion des Français et protége le ralliement d'une partie de la division Sherbrooke, en arrière du point menacé. Dans ces entrefaites arrive une brigade de cavalerie légère, que Wellesley jette fort à propos sur les colonnes françaises, au moment où celles-ci commencent à tourbillonner sous le feu de l'artillerie. Cette charge vigoureuse décide la victoire.

On doit s'étonner que Victor n'ait point cherché à rétablir

---

(1) Le général Desprez, chef d'état-major de Sebastiani, dit que le 1er corps aborda l'ennemi avant le 4e et eut par suite beaucoup à souffrir. Il attribue cette circonstance au terrain, qui était trop couvert pour obtenir beaucoup d'ensemble dans les opérations.

(2) Sébastiani perdit dans ce combat plusieurs pièces d'artillerie qui restèrent engagées au milieu des plantations.

(3) Hill ayant été blessé le matin, cette aile passa sous le commandement du général Tilson.

le combat en portant au secours de Lapisse et de Sébastiani la brigade du roi et la réserve, qui n'avaient pas encore donné. La conjoncture cependant était favorable, car Ruffin venait de pénétrer dans le vallon, où il aurait pu attaquer les Anglais par derrière, tandis que Villatte les eût attaqués de front; or Wellesley pour s'opposer à ces efforts n'avait que 14,000 Anglais et Allemands, épuisés de faim et de fatigue. Quant aux Espagnols, ils auraient été, au moment décisif, plutôt un embarras qu'une force réellement utile (1).

Il y avait donc encore des chances pour l'armée française quand le roi, contrairement à l'avis du duc de Bellune, donna l'ordre de la retraite. Jourdan, qui avait combattu l'idée de livrer bataille, approuva cet ordre, soit qu'il jugeât l'armée hors d'état de continuer la lutte, soit qu'il eût, comme Joseph, la crainte d'être tourné par Vénegas, dont les troupes venaient d'être aperçues autour de Madrid (2).

---

(1) Wellesley reconnait que les troupes espagnoles auraient pu se jeter avec succès sur le flanc de l'ennemi pendant que celui-ci attaquait les troupes anglaises; mais il pense qu'elles n'étaient pas assez solides pour exécuter un pareil mouvement dans un terrain couvert d'oliviers. Si le désordre s'était mis dans leurs rangs, tout aurait été perdu, et c'est pourquoi il préféra les laisser dans l'inaction. Néanmoins une partie de l'artillerie et de la cavalerie rendirent de bons services pendant la bataille.

(2) Le capitaine du Casse (*Mémoires de Joseph*, t. VI, p. 243) dit que Joseph, avant de cesser le combat, voulut porter sa réserve (forte de 4,900 hommes) sur la droite; mais qu'on lui fit observer que la journée était trop avancée..., et « qu'il se retira en conséquence au milieu de sa garde, où il établit son bivac, bien déterminé à livrer une seconde bataille le lendemain, ou du moins à ne prendre un parti contraire qu'après avoir reconnu au jour les dispositions des Anglais. »...« Le roi, ajoute le même auteur, ne se retira définitivement qu'à la fin de la nuit, quand Sébastiani vint lui annoncer qu'il s'était mis en retraite, parce que le 1er corps se repliait sur Casa-Legos, en longeant la montagne. » Le général Desprez, chef d'état-major de Sébastiani, soutient également que Victor se retira sans en avoir reçu l'ordre. Toutefois il atteste que déjà antérieurement, le roi sur les instances de Jourdan, avait fait cesser le combat. « Cette résolution, dit-il, fut prise sur l'annonce d'une nouvelle de Milhaud qui prétendait avoir vu déboucher une colonne nombreuse sur la route de Talavera. » On crut qu'elle se portait directement vers le pont de l'Alberche. Jourdan déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour commencer la retraite. La réserve n'avait pas encore donné, mais sa position était détestable. Desprez, chargé de faire revenir Victor sur Alberche, trouva ce maréchal si calme et si certain de pouvoir conserver sa position, qu'il prit sur lui de ne pas lui communiquer l'ordre de battre en retraite. Il s'était assuré, d'ailleurs, que la nouvelle de Milhaud n'avait point de fondement. Le roi approuva sa conduite, et le mouvement de retraite fut suspendu jusqu'au moment où Sébastiani vint annoncer que Victor se retirait sur Casa-Legos. Ainsi, les deux armées restèrent en présence une partie de la nuit et « à une si petite distance, dit le général Desprez, que les sentinelles pouvaient s'entendre. »

Nous donnons ces détails comme un correctif aux récits exagérés des historiens anglais.

A six heures environ, les hostilités cessèrent, et les deux armées reprirent leurs positions du matin. La victoire des alliés eût été complète si, au moment de la retraite du corps de Sébastiani, les troupes espagnoles avaient exécuté un mouvement offensif contre les flancs de ce corps, en se portant par une marche rapide sur l'Alberche; mais il fut absolument impossible de les faire manœuvrer en présence de l'ennemi (1).

Les Anglais perdirent à Talavera 6,268 hommes (2), et les Français 7,396 (3). Ces derniers laissèrent en outre 17 pièces de canon (4) sur le terrain. Vers la fin de la journée, des centaines de blessés furent calcinés ou brûlés horriblement par un incendie que le papier des cartouches communiqua aux herbes et aux broussailles desséchées de la plaine (5).

« Cette bataille, dit le général Jomini, releva la gloire des successeurs de Marlborough, qui depuis un siècle avait décliné. Il fut reconnu que l'infanterie anglaise pouvait le disputer à la meilleure de l'Europe. » Et, en effet, dans la journée de Talavera, 16,000 Anglais, dont un grand nombre tirés

---

(1) LONDONDERRY, t. II, p. 12.

(2) D'après l'état officiel, GURWOOD, t. IV, p. 538, l'armée de Wellesley eut, les 27 et 28, 857 hommes tués, 3,913 blessés et 653 manquants.

(3) Situation officielle (voir les *Mémoires de Joseph*). D'après Napier, les Anglais, dans les combats du 27 et du 28, eurent 3 généraux, 31 officiers et 767 hommes tués; 3 généraux, 192 officiers et 3,718 hommes blessés. Les Français eurent 3 généraux et 944 officiers et soldats tués, et 6,294 blessés. Les Espagnols eurent, d'après Cuesta, Jones et Sherer, 1,200 tués et blessés; mais Napier croit ce chiffre exagéré. Belmas évalue la perte des Français, en blessés et tués, à 7,300 hommes, Jones à 10,000, Jomini à 8,000, et celles des Anglais à 7,000. M. Thiers estime qu'il y eut 7 à 8,000 hommes hors de combat du côté des alliés (dont 3,000 Espagnols) et 7,000 du côté des Français. Le comte Toréno accepte les chiffres donnés par Napier, qui sont en effet les seuls exacts. Suivant les rapports de Jourdan et de Semélé, les Français eurent 944 tués, 6,294 blessés et 156 prisonniers.

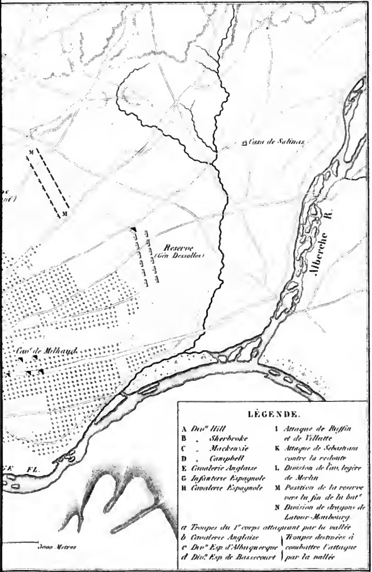
(4) D'après Jones, les Français perdirent 20 canons; d'après le général Koch, 15; d'après M. Thiers, 8; d'après le général Desprez, 6; et d'après Joseph, Jourdan et Sénarmont, 2 seulement. (Voir la *Correspondance de Joseph*, t. VI.) Wellesley, dans un rapport officiel, porta le nombre des pièces à 17; il indiqua le calibre de chacune d'elles et le numéro des régiments qui les avaient prises. Si réellement il n'y avait eu que 2 bouches à feu, c'eût été un mensonge ou une forfanterie. En était-il capable? Rien n'autorise à le croire; au reste, le général Sénarmont fut obligé de convenir, dans la suite, qu'il avait trompé le roi et l'empereur, en affirmant qu'on n'avait pris que 2 canons. Son dernier chiffre est 8. — Voir les *Mémoires de Joseph*, t. VII, p. 47.

(5) *Victories of the British armies*, et *Memoir of the war*, par MURRAY, p. 20.

LLE DE TALAVERA,

llet 1809

PL. 17



Gravé par J. Chez

depuis peu seulement des régiments de milice (1), avaient repoussé l'attaque de 30,000 vétérans français et donné par ce fait d'armes un démenti éclatant à ceux qui prétendent que, pour avoir de la fermeté l'Anglais doit être bien nourri et bien reposé (2). Aussi remarque-t-on, à partir de ce jour, que Napoléon modifia dans sa correspondance l'opinion qu'il avait exprimée jusqu'alors sur la valeur des troupes anglaises (3) et sur la capacité de leurs généraux.

M. Thiers, les auteurs des *Victoires et conquêtes* (4), Belmas et le compilateur des *Mémoires de Joseph* ne font pas preuve d'une grande impartialité en soutenant que la bataille demeura indécise. Napoléon, avec plus de franchise, dans une lettre à son frère, qualifia la journée de Talavera de *bataille perdue*, et il était dans le vrai (5). L'historien du *Consulat et de l'empire* a raison toutefois de supposer que, sans les fautes de Victor et sans l'indécision de Joseph (qui se trouvait pour la première fois de sa vie sur un champ de

---

(1) « Il n'y avait que les gardes, les *buffs*, les 48e et 61e régiments de ligne qui fussent en « état de faire un service actif. L'armée de J. Moore était bien supérieure à celle-là. » LONDONDERRY, t. II, p. 33.

Excepté les troupes engagées avec la division du général Sherbrooke, l'armée espagnole ne prit aucune part à la bataille de Talavera. « The spanish troops that were engaged behave « well; but there were very few of them engaged as the attack was made upon us. » — Wellesley, 29 juillet, à J. Villiers.

« Cette bataille, écrivit encore sir Arthur au colonel Malcolm, le 3 décembre 1809, a été cer- « tainement la plus terrible des temps modernes et la plus glorieuse pour nos troupes dans « ses résultats. De chaque côté l'on a perdu le quart de son monde. »

(2) On peut citer comme une preuve de la vigueur des soldats anglais la marche de la brigade Crawfurd, venue de Lisbonne au secours de Wellesley. Pour rejoindre à temps, cette brigade avait fait soixante-deux milles anglais en trente-six heures, dans la saison la plus chaude de l'année : chaque soldat portait cinquante à soixante livres, et néanmoins quand Crawfurd arriva le 29 au soir à Talavera, il n'avait que 17 traînards.

(3) Voir entre autres la lettre qu'il fit écrire, le 31 août 1809, par son ministre de la guerre à Jourdan. (*Mémoires de Joseph.*)

(4) Ces derniers jugent Wellesley dans les termes suivants, qui ne font pas honneur à leur impartialité : « Le début de ce héros, que la cour de Londres éleva à la dignité de pair pour la « prétendue victoire de Talavera, était loin d'annoncer cette haute réputation que d'autres « circonstances également heureuses lui ont donnée. » T. XIX, p. 293.

(5) « L'honneur de la journée, dit le général Desprez (l'un des combattants de Talavera), appartient à l'armée anglaise, » et Napoléon, dans sa lettre du 21 août 1809, à son ministre de la guerre écrivit, avec la même franchise : « J'ai appris à temps que mon armée a été battue. » (*Mémoires de Joseph*, t. VI.)

bataille), la victoire serait certainement demeurée aux Français.

Les deux armées restèrent en présence toute la journée du 29. Le lendemain, ayant appris que les partisans de Wilson menaçaient la capitale, gardée par trois bataillons seulement, Joseph se retira avec une partie de l'armée, et laissa Victor sur l'Alberche pour écraser l'arrière-garde des alliés, au moment où Soult les forcerait à battre en retraite.

Le 29 étaient arrivés 3,000 hommes de troupes fraîches que le général Crawfurd, au bruit du canon, avait dirigés en toute hâte sur Talavera; ces troupes avaient fait soixante-deux milles en trente-six heures, dans la saison la plus chaude de l'année.

Malgré ce renfort, Wellesley ne voulut point continuer son mouvement offensif, soit qu'il jugeât les Français plutôt repoussés que battus, soit qu'il se défiât de la discipline et de l'organisation de l'armée espagnole.

D'autres raisons encore influèrent sur sa détermination : d'abord l'annonce de l'armistice de Znaïm, publiée dans la *Gazette ordinaire de Madrid* du 27 juillet, ensuite la marche de Soult, sur laquelle il avait les renseignements les plus certains. Cependant il ne fit valoir aucun de ces motifs, sans doute parce qu'il craignait d'offenser les chefs espagnols ou d'alarmer les esprits. La seule raison qu'il donna en faveur de son inaction fut le manque de vivres et de moyens de transport (1).

Dans la soirée du 2 août (2), Wellesley apprit qu'il ne devait

(1) TORÉNO, t. III, p. 48. — Jones croit que ce fut en réalité le seul motif qui l'empêcha de poursuivre l'armée du roi; motif sérieux et nullement ridicule, quoi qu'en disent les auteurs des *Victoires et conquêtes*. (T. XIX, p. 294.)

(2) Lettre du 30 octobre de sir Arthur au marquis Wellesley. Napier se trompe en disant que le général anglais apprit l'arrivée de Soult le 1er août. Ce fut seulement le 2, en effet, que Wellesley obtint de Cuesta qu'il dirigeât Bassecourt sur Puerto de Banos; donc, le 2 au matin, il ignorait encore l'abandon de ce poste et son occupation par les troupes françaises. Il n'en reçut avis que le soir, et d'une manière certaine que le lendemain. L'information reçue le 30 au soir portait seulement que 12,000 rations avaient été dirigées d'Alba de Tormes sur Bejar. — Voir la correspondance de Wellington, fin du IVe volume.

rien attendre de Vénegas (1); que le défilé de Banos, gardé par le marquis Del Reino avec 4 bataillons, avait été abandonné sans coup férir (2), et que l'avant-garde de Soult était aux environs de Placencia (3). Comme les rapports lui faisaient supposer que les forces du maréchal ne s'élevaient qu'à 12 ou 15,000 hommes, il eut l'imprudence de marcher seul à sa rencontre le 3 au matin (4), et de laisser l'armée espagnole à Talavera pour tenir tête aux Français, dans le cas où Victor reviendrait de ce côté. Ce faux mouvement faillit tout compromettre; car lorsque dans la soirée du 3, Wellesley arriva à Oropesa avec 17,000 hommes seulement, le duc de Dalmatie venait d'être aperçu à Naval-Moral, dans la vallée du Tage.

Ainsi 47,000 alliés, dont la force ne représentait pas 20,000 bons soldats, se trouvaient entre deux armées, l'une de 50,000 et l'autre de 35,000 hommes (5). Cette situation causait une inquiétude générale; Wellesley cependant n'en fut pas affecté. Jugeant ce péril avec le sang-froid et le coup d'œil d'un grand capitaine, il prit sur-le-champ la seule résolution capable de sauver l'armée anglaise : celle de rebrous-

---

(1) L'attente de Vénegas et les faits rappelés ci-dessus expliquant pourquoi Wellesley resta plusieurs jours inactif à Talavera, circonstance dont les auteurs des *Victoires et conquêtes* lui ont fait un grief peu justifié, comme la plupart de ceux qu'ils ont articulés contre le général anglais.

(2) Wellesley se reproche d'avoir compté sur Cuesta pour la défense de ce point (voir sa lettre du 8 août, à Castlereagh). Dans celle du 3 octobre à son frère, il dit : « Si le général Bassecourt avait été envoyé à Placencia le 30 juillet, lorsque je priai qu'on opérât ce mouvement, et si les troupes avaient fait leur devoir, Soult aurait été arrêté à Tietar assez de temps au moins pour que je pusse assurer le passage du Tage à Almaraz, et là encore on aurait sauvé l'hôpital; mais Bassecourt ne fut envoyé à Placencia que le 2 ....; le général Cuesta pensait que cette marche était inutile. »

(3) Les troupes de Soult arrivèrent à Placencia du 1er au 4 août : elles s'élevaient à 34,000 hommes, d'après la correspondance de Wellesley ; à 35,000, d'après Jones ; et à 37,000, d'après les calculs de Napier. M. Thiers porte cet effectif à 50,000 hommes, et M. Mac Farlane à 53,000, sans doute parce qu'ils font entrer en ligne de compte les troupes de Ney, qui suivaient à quelque distance. M. Thiers dit que Soult aurait pu partir le 26 et le 27 avec son corps d'armée et celui de Mortier, mais qu'il crut devoir attendre Ney et remplacer quelques parties d'artillerie qui lui manquaient.

(4) Ce même jour, il fut rejoint par le général Bassecourt, qui avait été chargé de défendre le défilé de Banos.

(5) 53,000 et 37,000 d'après Napier; 50,000 et 30,000 d'après le compilateur des *Mémoires de Joseph*.

ser chemin (1), de passer le Tage à Arzobispo (2) et de gagner ensuite la route d'Estramadure, en descendant par des chemins presque impraticables la rive gauche du fleuve jusqu'à Almaraz. Mais pour réussir dans ce plan, il fallait empêcher Soult de s'emparer du pont de bateaux d'Almaraz et de couper la ligne de retraite de l'armée anglaise; or déjà Mortier était en route pour atteindre ce but; mais Wellesley lui opposa Crawfurd, qui, prenant le chemin des montagnes et transportant son artillerie à bras d'hommes (3), fut assez heureux pour gagner Almaraz avant la division française, pour détruire le pont de bateaux et surveiller le passage du gué en aval de la ville (4).

Cependant Cuesta ayant appris, dans la journée du 3, par des lettres interceptées du roi et de Jourdan, l'état réel des forces de Soult (5), sa jonction prochaine avec Ney débouchant de la Castille, et le mouvement offensif projeté par Joseph de concert avec ces deux maréchaux, quitta Talavera la nuit suivante et marcha sur les traces de Wellesley, qu'il rencontra, le 4 au matin, dans le voisinage d'Oropesa (6).

---

(1) « Je pris cette résolution, dit-il, parce qu'on m'informa que le corps de Soult était « nombreux, et parce que je voyais que le départ de Cuesta de Talavera avait laissé les dar- « rières de l'armée découverts; que notre seule retraite pouvait être coupée, et que l'ennemi « était maître de réunir ses forces ou de nous attaquer séparément. » (30 octobre 1809, au marquis Wellesley.) Dans cette lettre, sir Arthur blâme Cuesta d'avoir quitté Talavera. Il aurait voulu qu'il restât un jour de plus pour protéger l'évacuation des hôpitaux et contenir au besoin l'armée de Victor. — Voir aussi la lettre du 4 août, écrite d'Arzobispo, et dans laquelle il justifie la résolution qu'il prit de passer le Tage à cet endroit.

(2) Après l'abandon de Talavera, c'était le seul passage dont l'armée alliée pût se servir, le pont d'Almaraz étant trop près de Soult.

(3) Ce travail exigea 5 jours, bien que les gens du pays vinssent en aide aux troupes.

(4) Heureusement pour Wellesley, le maréchal Victor, resté sur l'Alberche pour observer les Anglais, s'était replié sur Madrid, menacé par Wilson. La crainte exagérée qu'il avait, ainsi que le roi, du faible corps de ce chef de partisans, fut cause qu'il manqua l'occasion de tomber sur l'armée anglo-espagnole au passage du fleuve.

(5) Il nous semble que cette circonstance, mentionnée par Wellesley lui-même dans sa *Relation de la campagne de* 1809, et que la plupart des auteurs, y compris Napier, n'ont point signalée, justifie le départ de Cuesta.

(6) D'après le comte Toréno, t. III, p. 50, Cuesta abandonna Talavera parce qu'il n'osait pas attendre Joseph et Victor, qui se réunissaient de nouveau. Cette détermination indisposa Wellesley, à qui elle parut précipitée; il se plaignait surtout de l'abandon de 1,500 blessés qu'il

Ce même jour, l'armée anglaise se dirigea sur Arzobispo, où elle traversa le fleuve assez rapidement pour continuer sa route dès le lendemain matin. Cuesta aurait pu effectuer le passage immédiatement après, s'il avait quitté Oropesa en temps opportun; mais, poursuivant jusqu'au bout son système d'opposition inintelligente, il refusa de suivre l'armée anglaise, sous prétexte qu'Oropesa était un lieu propre à livrer bataille. Le lendemain cependant, à la vue des Français, il reconnut son erreur, passa le Tage, et porta son quartier général à Paraleda de Garbin, laissant à Arzobispo (1) deux divisions d'infanterie et une de cavalerie sous les ordres d'Albuquerque. Cette arrière-garde fut surprise le 8 par Mortier, qui la mit en déroute et lui prit 30 pièces de canon (2). Si les Français avaient poursuivi cet avantage, ils auraient probablement écrasé toute l'armée espagnole (3).

Les Anglais se réunirent les 7, 8 et 9 à Deleytosa, où ils apprirent officiellement, par une dépêche de lord Wellesley, datée de Séville, les désastres de l'armée autrichienne. « Cette nouvelle, dit un témoin oculaire (4), jeta du découragement

---

avait recommandés d'une manière spéciale (2,000 seulement furent évacués; les 1,500 autres auraient pu l'être également, si Cuesta avait différé son départ de vingt-quatre heures). Nous rappelons ces faits, parce que les auteurs des *Victoires et conquêtes* ont prétendu que Wellington abandonna 5,000 blessés et malades à la générosité des Français, et que Cuesta n'eut d'autre mission que de couvrir la retraite de l'armée anglaise.

Sherer dit que Wellesley reçut, le 3, à six heures de relevée, la lettre par laquelle Cuesta lui annonçait sa résolution de partir le soir, et qu'il lui fit écrire, par retour du courrier, de rester au moins jusqu'au lendemain afin d'avoir le temps de faire évacuer les blessés. Cette lettre toutefois arriva trop tard. (Voir, au sujet des reproches que Wellesley crut devoir adresser à Cuesta, sa lettre du 8 août, à Castlereagh, et celle du 3 octobre à son frère le marquis.)

(1) LONDONDERRY. D'après Napier, il n'y eut à Arzobispo qu'une seule division d'infanterie.

(2) NAPIER. D'après Londonderry, les Espagnols ne perdirent que 12 pièces; d'après Maxwell et Sherer, 5 seulement. C'est une erreur : Soult, dans son rapport du 13 août au général Clarke, dit que les Espagnols perdirent 30 canons, 45 caissons, 600 prisonniers et 400 chevaux. La cavalerie française n'eut que 28 hommes tués et 80 blessés. Le rapport de Mortier confirme ces données, sauf le chiffre des prisonniers qu'il porte à 8 ou 900.

(3) Mortier avait 6,000 hommes de cavalerie et une brigade d'infanterie. Napoléon lui fit un grief de n'avoir pas continué la poursuite. (*Mémoires de Joseph.*)

M. Thiers se trompe en disant que toute l'armée espagnole fut engagée dans ce combat; il n'y eut en réalité que deux divisions d'infanterie et 4,000 chevaux présents.— Voir le *Rapport de Soult à Joseph*, 8 août 1809, et celui du 13, *au ministre de la guerre.*

(4) LONDONDERRY, t. II, p. 24.

dans l'armée anglaise et lui fit douter de la possibilité de résister avec succès à Napoléon. Sir Arthur cependant ne partageait point cette opinion. Il parlait et agissait comme si les événements avaient pris la direction qu'il souhaitait, et cette conduite eut l'avantage de faire croire à chacun qu'il avait pourvu, ou qu'il était en mesure de pourvoir à toutes les éventualités. »

Le quartier général des alliés fut transféré à Jaraicejo, dans la journée du 11.

Le lendemain Cuesta résigna son commandement, et l'armée espagnole passa sous les ordres du général Eguia, qui établit son quartier général, le 13, à Deleytosa.

Ainsi, grâce aux retards que la destruction des ponts d'Almaraz et d'Arzobispo avaient fait éprouver à l'armée française, les alliés occupaient dès le 11 une bonne ligne de défense. Les Anglais gardaient le gué d'Almaraz, à gauche; et les Espagnols, le passage important de Meza de Ibor, sur la droite (1).

L'armée resta neuf jours dans cette position, et elle ne reprit sa marche sur Truxillo (2) et Mérida que lorsque Wellesley eut la certitude que les Français ne cherchaient point à envahir le Portugal. Son intention était de les suivre dans tous les mouvements qu'ils eussent pu tenter contre Lisbonne(3). Il aurait même continué ses opérations en Espagne,

---

(1) Le gué d'Almaraz ne pouvait être d'aucune utilité aux Français, tant que les défilés de Mirabete et de Meza de Ibor étaient au pouvoir des alliés, parce qu'ils s'exposaient en passant ce gué à être enfermés entre la montagne de Mirabete et le fleuve.

(2) Wellesley avait été obligé de construire, avec ses soldats et les paysans de la contrée, un chemin de traverse jusqu'à la route de Truxillo, pour évacuer son artillerie et ses bagages, acculés à la montagne impraticable de Guadalupe.

La retraite n'aurait pas offert toutes ces difficultés, si Wellesley avait pu effectuer le passage de l'armée à Almaraz.

(3) Wellesley a déclaré (papiers du parlement cités par Napier) que dans ce cas, malgré le fâcheux état de son armée, il eût repassé le Tage, opéré sa jonction avec Beresford, qui était à Moralejo, et attaqué la droite des Français à Placencia. (Voir aussi Sherer, t. I, p. 261). On doit convenir que cette entreprise eût été hardie autant que périlleuse; car, dans une lettre écrite de Deleytosa, à son frère Henri, le 8 août 1809, le général en chef dit : « Les soldats

si le manque de vivres et de moyens de transport ne l'avait obligé à rebrousser chemin (1), et s'il n'avait acquis, à ses dépens, la preuve qu'il ne fallait attendre aucun secours efficace d'un peuple assez indifférent pour laisser mourir de faim les braves soldats qui, non-seulement défendaient sa cause gratuitement mais, offraient encore de payer tout ce qui leur serait fourni (2). « Les Espagnols, écrivit-il à Huskisson, « n'ont assez de monde, ni assez d'activité, de discipline, de « courage et d'esprit d'ordre pour conduire la guerre; si je « consentais à rester en Espagne, tout le poids de la lutte et « la honte, en cas d'insuccès, retomberaient sur moi (3). »

Le 3 septembre, Wellesley porta son quartier général à Badajoz, excellente position d'où il pouvait à la fois protéger le Portugal et le midi de l'Espagne.

Il est hors de doute que si Ney avait pu trouver le gué d'Almaraz, le corps de Soult aurait complété la ruine de l'armée anglaise et forcé Wellesley à une retraite beaucoup plus désastreuse. Au surplus, Joseph éloigna bientôt tout danger en envoyant le 1[er] corps (Bellune) soutenir le 4[e] (Sébastiani), alors opposé à Vénegas; le 5[e] (Mortier) à Oropesa, pour observer le Tage, d'Almaraz à Tolède, le 2[e] (Soult) à Placencia, pour surveiller les débouchés du Portugal, et le 6[e] (Ney)

« perdent leur discipline et leur ardeur. Ils pillent même en présence de leurs chefs. Les « officiers sont mécontents et ne valent guère mieux que les soldats, c'est à tel point qu'avec « cette armée qui battait, il y a quinze jours, un ennemi deux fois plus nombreux qu'elle, « j'hésiterais maintenant à me trouver devant un corps de moitié moins fort. » — Voir également la lettre insérée dans GURWOOD, t. V, p. 54, où il dit : « Notre cavalerie, à cause du « manque de fourrages, est à peine capable de quitter son terrain ; les chevaux d'artillerie « sont hors d'état de traîner les pièces. Je n'ai pas le moyen de me porter en avant, et mes « soldats sont épuisés par toute espèce de privations. »

(1) Voir ses lettres du 18 et du 19 août, datées de Jaraicejo et adressées au général Eguia.

(2) Le comte Toréno cherche à disculper la junte centrale et ses compatriotes, en alléguant l'inexpérience de l'assemblée, le peu d'autorité qu'elle exerçait, l'incapacité de son agent principal, Lozano de Torres, l'insuffisance des ressources locales, etc., etc. (T. III, p. 60) mais les faits positifs avancés par Wellesley démontrent qu'il y eut plus qu'incurie ou faiblesse, qu'il y eut mauvais vouloir de la part de la junte et des habitants.

(3) Mérida, 30 août 1809.

à Salamanque, pour dissoudre les bandes du duc Del Parque, qui infestaient la vieille Castille (1).

On a justement reproché à Joseph de n'avoir pas su profiter de cette conjoncture favorable et de la réunion momentanée de 85,000 hommes dans la vallée du Tage, pour détruire le petit corps de Wellesley (2), ou du moins pour lui couper la retraite sur Lisbonne (3).

« Il fallait, dit Jomini, laisser un corps à Tolède, et fondre avec les quatre autres sur les Anglais partout où on les trouverait, fût-ce à Lisbonne ou à Cadix (4). »

Dans toute la guerre d'Espagne, il ne s'est pas présenté une meilleure occasion pour tenter un mouvement décisif contre les alliés. Le maréchal Soult eut seul la conscience de cette situation (5) : « Son désir, dit le roi (6), était qu'on pût réunir une armée d'environ 60,000 hommes pour entrer immédiatement en Portugal et marcher sur Lisbonne, afin de chasser l'armée anglaise, de détruire les forces des Portugais, de se diriger ensuite sur Séville, de dissiper la junte, de conquérir l'Andalousie, et d'anéantir les armées insurgées de Cuesta, Vénegas et autres. » C'eût été sans doute un magnifique résultat ; mais, pour y parvenir, il aurait fallu opérer pendant les chaleurs, ce que Napoléon lui-même avait

(1) Le général Desprez attribue cette dispersion de forces à la mésintelligence qui régnait entre les maréchaux. Il dit même que Ney partit sans l'autorisation de Soult; mais sur ce point il se trompe, car c'est le roi qui ordonna ces divers mouvements, pour des raisons qu'il explique dans sa correspondance.

(2) Cette opération offrait d'autant plus de chances, que l'armée britannique n'avait alors aucun poste fortifié pour protéger son rembarquement.

(3) Ce dernier projet mis en avant par Soult était moins bon que l'autre; car, privé de Lisbonne, Wellington pouvait très-bien continuer la guerre en se basant sur Cadix et Gibraltar, avec lesquelles il avait des communications assurées. Napoléon, néanmoins, loua Soult d'avoir conseillé la poursuite et blâma Joseph de s'être arrêté dans un pareil moment.

(4) M. Thiers approuve Joseph, mais les raisons qu'il donne nous semblent peu décisives.

(5) Soult écrivait, le 25 août, à Jourdan : « C'était le moment d'agir avec vigueur; l'occasion « était belle, et il est probable qu'il ne s'en présentera pas de sitôt une pareille. Il est fâcheux « que d'autres considérations l'aient laissée échapper; il en résultera que la guerre d'Espa- « gne durera peut-être quelques années de plus. »

(6) Voir sa lettre du 20 septembre 1809, à Napoléon.

reconnu impossible, et avoir en outre des ressources qui manquaient entièrement.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que la chaleur, la nécessité du repos à donner à la troupe, et des réparations à faire au matériel n'auraient pas arrêté en pareil cas l'empereur. S'il eût été présent, l'armée anglaise aurait été probablement anéantie et l'Espagne de nouveau conquise. Mais Joseph était un général médiocre, à qui la crainte d'exposer Madrid ou de compromettre le sort d'une province faisait abandonner la recherche des grands avantages que les hommes de génie atteignent seuls. Le maréchal Ney, du reste, s'était prononcé pour la suspension des hostilités en Estramadure (1), et Joseph se rangea d'autant plus volontiers à cet avis, qu'il se rappelait que Napoléon, par sa lettre du 29 juillet, datée de Schœnbrunn, avait défendu qu'on s'engageât dans des actions importantes avant l'arrivée en Espagne des renforts qu'il se disposait à envoyer du fond de l'Allemagne. L'armistice de Znaïm donnait tout lieu de croire, au surplus, que ces renforts ne tarderaient point à venir (2).

Les plans de Wellesley avaient été combinés avec intelligence, eu égard aux ressources qu'il possédait et aux renseignements qu'il était parvenu à obtenir.

On ne serait en droit de les critiquer que s'il avait pu faire

---

(1) Joseph, dans sa lettre du 27 août à Napoléon, dit que personne n'approuvait le plan de Soult. — Voir aussi la lettre qu'écrivit à ce sujet le maréchal Ney au roi (24 août 1809), *Mémoires de Joseph*.

(2) Du Casse attribue la résolution de Joseph à la crainte d'engager l'armée dans les affreux défilés d'Arzobispo, d'où les Anglais n'avaient pu se tirer qu'après trois ou quatre jours de pénibles travaux, et à l'épuisement de la contrée qu'il s'agissait d'envahir, contrée où le duc de Bellune avait éprouvé naguère de telles privations que son armée fut sur le point de s'y désorganiser. (*Mémoires de Joseph*, t. VI. p. 252)

Joseph voulait en conséquence attendre la récolte avant d'entreprendre, soit l'expédition de Portugal, soit celle d'Andalousie. Il demanda de nouvelles instructions à l'empereur, qui donna l'ordre de différer l'expédition de Portugal jusqu'au mois de février, résolution que Soult critiqua dans une lettre à Jourdan, remplie de considérations judicieuses. - Voir t. VI des *Mémoires de Joseph*.

Du Casse, t. VII, p. 1, des *Mémoires de Joseph*, dit, au reste, que l'empereur approuva le parti qu'avait pris le roi de suspendre les opérations.

de Cadix sa place d'armes (puisque la véritable ligne d'opérations contre Madrid traverserait la Manche (1), et que les provinces du Midi offraient plus de ressources que le Portugal),—ou s'il avait connu la situation fâcheuse des troupes espagnoles, l'incapacité de leurs généraux, l'entêtement de Cuesta, les dispositions hostiles de la junte centrale, l'incurie de ses agents, le caractère égoïste et vindicatif des Espagnols, et surtout la force réelle des troupes que Soult pouvait jeter sur son flanc gauche (2). Mais au moment d'entrer en campagne, il ignorait et devait en quelques sorte ignorer toutes ces circonstances. La seule faute qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir confié à des soldats espagnols la défense du Puerto de Banos, d'où dépendait, comme il le reconnait lui-même (3), *le succès des opérations et le salut de l'armée!*

M. Thiers a eu raison de prendre la défense de Wellesley contre ceux qui soutiennent qu'il aurait dû profiter de la division de l'armée française en deux masses séparées, pour les écraser l'une après l'autre (4). Quant au soin que prend ce même écrivain de disculper Jourdan du reproche que lui fit Napoléon d'avoir amené Soult sur Placencia, nous devons faire observer que cette opération fut conseillée par le duc de Dalmatie et acceptée avec répugnance par Jourdan; qu'au point de vue des principes de la guerre, c'était une faute véritable, et que si réellement le roi l'approuva, dans la crainte d'être exposé seul aux coups des armées de Wellesley, de Cuesta et de Vénegas, avant l'arrivée de Soult

(1) Wellesley et Moore furent tous deux de ces avis.

(2) Bien secondé, Wellesley aurait pu entraver la marche de Soult par la défense des défilés de Banos, battre Victor, se retourner contre Soult, ou se frayer par la Manche un passage sur Cadix.

(3) Lettre du 30 octobre à son frère le marquis Wellesley.

(4) « Avec les 18,000 Anglais qui lui restèrent après la bataille de Talavera, que l'arrivée de « la brigade de Crawfurd (le lendemain de la bataille) portait peut-être à 22,000 hommes, « qu'aurait-il fait contre les 50,000 hommes du maréchal Soult? » — THIERS.

(le chemin sur Madrid étant plus long de trois ou quatre jours que celui sur Placencia), il commit une inconséquence en dirigeant Mortier de Villa-Castin sur Salamanque (1).

Cependant, malgré cette faute, la plus lourde de la campagne, le plan du roi aurait probablement réussi au gré de ses désirs, si Soult avait marché avec plus de célérité, et s'il y avait eu plus d'entente et d'harmonie entre les commandants des corps d'armée (2).

La junte centrale nomma Wellesley généralissime de l'armée espagnole, et le gouvernement anglais l'éleva à la dignité de pair d'Angleterre (3), avec le titre de lord Wellington, vicomte de Talavera, titre sous lequel nous le désignerons à l'avenir.

Quoique la campagne n'eût pas atteint le but qu'il s'était proposé, Wellington pouvait se féliciter d'avoir tiré un si bon parti de ses troupes, dans le moment même où une autre armée anglaise, bien plus nombreuse que la sienne, engagée dans la plus grande expédition maritime du siècle, fut couverte de honte et de ridicule par l'incapacité de lord Chatam : « Avec peu de soldats et un bon général, les Anglais avaient en Espagne tenu tête à des troupes admirables, et, en Flan-

(1) Deux corps (c'est-à-dire 32 à 33,000 hommes) auraient suffi au duc de Dalmatie pour faire une diversion sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi ; le 3e était de trop.

(2) Le général Desprez attribue en grande partie les fautes de la campagne de Talavera à la mésintelligence qui régnait entre les maréchaux.

(3) Le compilateur des *Mémoires de Joseph* attribue cette nomination « à la nécessité de « couvrir du voile d'une prétendue victoire les désastres qui suivirent Talavera. » Il est vrai de dire que ce critique, si sévère pour Wellesley, ne trouve pas un mot à répondre à cette proclamation de Joseph (9 août), dans laquelle on lit les énormités que voici :

« Le 27, l'ennemi repasse en toute hâte l'Alberche. Le 28, attaqués dans une position inex-« pugnable, 80,000 hommes n'ont pu lutter contre 40,000 Français.

« Les Anglais fuient en désordre de toutes parts, et par des chemins jugés impraticables à « l'artillerie...

« Soldats ! le frère de votre empereur voit fuir devant vos aigles l'ennemi éternel du nom « français ! »

Avec aussi peu de respect pour la vérité, Joseph écrivit, le 29, à son frère :

« Hier, l'armée anglaise a été forcée dans ses positions... Je n'ai pas eu besoin d'employer « ma réserve. .. .. » Napoléon, du reste, a flétri ces mensonges dans sa lettre du 25 août à Clarke. (*Mémoires de Joseph*.)

dre, avec des troupes excellentes, privées de général, ils avaient essuyé un désastre devant les recrues qui remplissaient Anvers. Avec 300,000 vieux soldats, les meilleurs que la France ait jamais possédés, donnant 200,000 combattants présents au feu, on s'était promis d'être en juillet à Lisbonne, à Séville, à Cadix, à Valence, et cependant on était non pas à Lisbonne, non pas même à Oporto, mais à Astorga; non pas à Cadix, non pas à Séville, mais à Madrid; non pas à Valence, mais à Saragosse (1). »

L'expédition de Madrid rencontra les mêmes obstacles qui avaient entravé le mouvement offensif de John Moore : l'ignorance et l'entêtement des généraux espagnols, l'obligation de concerter avec eux les moindres mouvements, la faiblesse de leurs troupes, l'hostilité sourde des juntes, l'apathie des Espagnols, la haine innée de ceux-ci pour les Portugais et leurs dispositions fâcheuses pour les soldats anglais, avec lesquels ils n'eurent jamais de bons rapports. A Talavera, les habitants cachèrent leurs vivres, qui auraient suffi aux besoins de l'armée pendant un mois (2); ils laissèrent mourir de faim les héroïques soutiens de leur cause, refusèrent de les assister pour enterrer les morts(3), et disputèrent même à leur humanité les corps des pauvres blessés français, qu'ils prétendaient massacrer ou mutiler ! Wellington se plaignit de cette conduite dans les termes les plus vifs : « Nous sommes plus mal ici qu'en « pays ennemi, dit-il. Les Espagnols font toutes sortes de « promesses et n'en tiennent aucune. Leurs armées ne « nous rendent aucun service : au contraire, nous sommes « obligés d'abandonner nos munitions et de vider les cais-

(1) Thiers.

(2) Southey dit qu'à Talavera les Français trouvèrent des vivres cachés pour trois mois.

(3) Ce refus a pour auteur Cuesta lui-même. — Voir Maxwell, t. II, p. 88.

Il est à noter que depuis cette campagne, les troupes anglaises eurent une haine violente pour les Espagnols.

« ses de l'armée, afin d'employer les fourgons au transport « de nos blessés et de nos malades. Les lois de l'humanité « ont été violées à leur égard, et il nous a fallu laisser der- « rière nous munitions, vivres et argent. Tout doit être fait « par l'armée anglaise (1). »

Du 20 juillet au 20 août, le général en chef n'avait pu donner à ses troupes que dix rations entières, bien que les Espagnols eussent des vivres en abondance (2). Elles étaient affaiblies par la faim; leurs malades périssaient faute de secours (3); la cavalerie était pour ainsi dire hors de service (4), et les commissaires des guerres n'avaient aucun moyen de transport. Le maréchal Beresford éprouva les mêmes difficultés aux environs de Ciudad-Rodrigo. « Les autorités espagnoles, dit Southey, refusèrent de donner une seule ration à ses soldats, et les magasins de la place, quoique payés par les Anglais, furent saisis par le *Cabildo*, sous prétexte qu'une dette de John Moore n'était pas encore liquidée. »

Aux autorités qui, pour justifier cette coupable indifférence, prétextaient la rareté des vivres, Wellington fit cette réponse méritée : « Il est ridicule de prétendre que le pays « ne peut suffire à nos besoins. L'armée française est bien « nourrie; l'armée espagnole a tout en abondance, et nous « seuls, sur qui tout repose, nous mourons de faim (5). »

Les auteurs espagnols ne veulent point admettre qu'il y

---

(1) Il est juste de dire cependant que toutes les juntes ne se montrèrent pas également indifférentes au sort de l'armée anglaise. Ainsi, avant de quitter Badajoz, Wellington se montra très-satisfait « du zèle et de la laborieuse sollicitude » (ce sont ses propres expressions) avec lesquels la junte d'Estramadure avait procuré les provisions nécessaires aux troupes de son armée, cantonnées aux environs de Badajoz. — Voir TORÉNU, t. III, p. 151.

(2) *Wellington à Frère*, 24 juillet 1809.

(3) « La maladie a considérablement augmenté, surtout parmi les officiers, qui ne se trou- « vent pas dans une meilleure condition que les soldats. Ils n'ont eu depuis un mois que de « l'eau à boire, souvent rien à manger que de la viande sans sel, et rarement du pain. » Wellington, lettre du 21 août datée de Truxillo.

(4) LONCONDERRY (témoin oculaire).

(5) Voir GURWOOD, t. IV, p. 496.

ait eu hostilité ou mauvais vouloir de la part de leurs compatriotes dans les faits cités par le général anglais (1); ils attribuent tout à la faiblesse de la junte centrale (2), à l'inexpérience de ses agents et à la misère du pays; mais en réalité, ces circonstances n'ont joué qu'un rôle secondaire, et Wellington en a tenu largement compte en écrivant après la campagne: « Je déclare que ce manque de toutes choses « ne doit pas être attribué à quelques négligences ou omis- « sions du dernier ministre britannique (M. Frère); il doit « être attribué à la pauvreté et à l'épuisement du pays, à « l'inactivité des magistrats et du peuple, à l'indolence qu'ils « montrent en toute occasion, excepté lorsqu'il s'agit d'em- « porter leurs biens ou de battre en retraite à l'approche des « Français, à leurs habitudes d'insubordination et de dés- « obéissance, enfin au peu d'autorité que possèdent le gou « vernement et ses officiers (3). »

John Moor avant de mourir avait donné à son gouvernement le conseil de ne plus envoyer de forces auxiliaires en Espagne. Wellington apprit à ses dépens combien ce conseil était judicieux; aussi replia-t-il successivement ses troupes sur Mérida, Badajoz et Lisbonne (4), sans s'inquiéter des généraux espagnols, qui, abandonnés à eux-mêmes, furent

---

(1) Louis de Calvo, que la junte avait chargé de la direction des transports et des subsistances, alla même jusqu'à écrire, pour se disculper, que le manque de vivres allégué par Wellington n'était qu'un prétexte pour retirer son armée de l'Espagne. (Voir GURWOOD, t. V, p. 64.) Le général Eguia ajouta foi à cette calomnie, et c'est ce qui engagea Wellington à rompre toute relation avec lui, ainsi qu'avec Louis de Calvo.

(2) Wellington attribue en partie à cette junte l'insuccès de la campagne :

« Elle a essayé, dit-il, de gouverner le royaume en état de révolution en restant fidèle aux « vieilles règles et aux vieux systèmes, et à l'aide de ce qu'on appelé l'enthousiasme, qui « n'est d'aucun secours et sert seulement d'excuse pour les irrégularités en toute chose, et « surtout pour le manque de discipline et de subordination des armées. »—Voir GURWOOD, t. V, p. 84.

(3) Voir GURWOOD, t. V, p. 13.

(4) L'armée anglaise quitta le 20 août Jaraicejo et Casas-del-Puerto; elle arriva le 24 à Mérida, et établit le 3 septembre son quartier général à Badajoz. Beresford se retira à peu près vers la même époque à Thomar.—Voir la lettre du 25 août, à Castlereagh, dans laquelle Wellesley expose les raisons qui l'engagèrent à se retirer sur la frontière du Portugal.

bientôt assaillis et dispersés (1). Depuis ce moment jusqu'à la fin de la guerre, Wellington combattit pour les Espagnols, mais plus jamais avec eux (2) : « J'ai vaincu bien des obstacles, dit-il; pour ceux de l'Espagne, j'y renoncc. » Et il tint parole. La lutte désormais s'établit pour ainsi dire exclusivement entre les armées françaises et anglaises ; les troupes espagnoles et la cause même de l'indépendance de la Péninsule devinrent des objets secondaires. En voyant la question prendre une importance européenne, le général en chef des alliés s'arrangea de façon à ne plus être gêné dans ses mouvements, trompé dans ses calculs ou déçu dans ses espérances par les fautes de l'armée et du gouvernement indigènes. Nous le suivrons pas à pas dans cette nouvelle voie, hérissée de difficultés plus grandes encore que les précédentes, et dont il triompha avec un rare bonheur, par cette admirable persévérance et par ce jugement élevé qui est plus que du bon sens, qui est du génie!

L'armée anglaise eût beaucoup à souffrir des vapeurs pestilentielles de la Guadiana (3); néanmoins Wellington crut

(1) Vénegas fut battu le 11 août à Almonacid par Sébastiani, avec une perte de 3,000 tués, de plus de 3,000 blessés, de 4 à 5,000 prisonniers, de 35 canons, de 100 caissons et de 200 voitures de bagages. (*Victoires et conquêtes.*)

Wilson fut défait le 12 du même mois à Banos par le corps du maréchal Ney.

(2) Le 30 octobre 1809, il écrivit à son frère : « Tant qu'on n'aura pas remédié aux maux dont j'ai eu à me plaindre; tant que je ne verrai pas établir des magasins aux vivres, et adopter un système régulier pour qu'ils soient remplis constamment; tant que l'armée espagnole, des mouvements de laquelle je ne puis dépendre, ne sera pas commandée par des officiers capables et ayant la volonté d'exécuter les opérations convenues d'un commun accord, je ne m'associerai à aucun système de coopération avec l'armée espagnole.

(3) Elle avait 6,000 malades sur un effectif de 30,000 hommes. (*Lettre au comte de Liverpool*, du 14 novembre 1809). D'après un état, publié par Maxwell, il y avait, le 25 septembre 1809, 8,827 hommes à l'hôpital sur un effectif de 35,017 hommes. (T. II, p. 127.)

devoir la maintenir le plus longtemps possible à Badajoz, afin de protéger l'Andalousie et l'Estramadure, pendant la crise politique qui suivit la retraite de Talavera.

L'opinion publique accusait hautement la junte du mauvais résultat de la campagne; elle se montrait d'autant plus impérieuse qu'elle trouvait un appui dans le mécontentement des Anglais, dans l'autorité du conseil de Castille, réinstallé depuis peu, et dans les récriminations de plusieurs députés de la junte elle-même. Les mécontents n'étaient pas éloignés de recourir à l'emploi de la force pour renverser ce gouvernement. Se voyant attaquée de si près, et sachant que l'opinion de l'ambassadeur d'Angleterre (1), bien qu'opposée à toute violence, était favorable à la concentration du pouvoir exécutif; convaincue d'ailleurs que les autorités auxquelles elle devait son existence étaient pour la plupart dans les mêmes sentiments, la junte institua une *commission exécutive* pour l'expédition de toutes les affaires du gouvernement (2), et fixa la convocation de cortès extraordinaires au 1er janvier 1810 (3).

La crise ayant été reculée par ces deux mesures, il fut de nouveau question de prendre l'offensive.

Vainement la junte pressa le général anglais de seconder les troupes espagnoles. Sir Arthur était d'avis que la guerre défensive offrait seule des chances avantageuses, et qu'il fallait profiter de la courte période pendant laquelle l'ennemi semblait rester inactif, pour organiser, équiper et discipliner les troupes alliées. Ce sage conseil fut dédaigné (4)

(1) C'était le marquis Wellesley, débarqué le 4 août à Cadix; il remplaça M. Frère, à qui la junte avait donné le titre de marquis de l'Union.

(2) Cette commission, formée de six membres et du président de la junte, devait se renouveler en partie tous les deux mois par la voie du sort. Les premiers membres nommés étaient connus par des opinions qui se rapprochaient de l'ancien ordre des choses — Voir Toreno, t. III, p. 129.

(3) L'assemblée toutefois ne devait entrer en fonctions que le 1er mars. (*Décret du 28 octobre*)

(4) Toreno, t. III, p. 140.

par les hommes d'État du gouvernement espagnol qui, avec autant d'ignorance que de présomption, organisèrent la plus ridicule et la plus désastreuse expédition où les armées nationales eussent été entraînées.

Le général Eguia, successeur de Cuesta, ayant reculé devant les troupes de Victor et de Sébastiani, après avoir déclaré *qu'il souhaitait de grands événements pour délivrer sa patrie des oppresseurs* (1), excita tant de mécontentement à Séville, qu'on dut le remplacer par Areyzaga, général improvisé, sans aucune notion de la stratégie moderne, ni aucune aptitude pour le commandement des troupes, mais fort en crédit depuis le combat d'Alcaniz.

Placé à la tête de 50,000 Espagnols formant l'armée d'Andalousie, il reçut l'ordre de concentrer ses forces avec celles de Del Parque et d'Albuquerque à Talavera, pour chasser les Français de Madrid. « La plupart des hommes d'État, dit le comte Toréno, étaient si persuadés du succès de cette entreprise ou plutôt si aveuglés sur ses difficultés, que la junte choisit MM. Jovellanos et Riquelme pour arrêter les mesures à prendre au moment de sa rentrée dans la capitale. »

Wellesley avertit les ministres et les membres de la junte que leur plan était mal conçu, et qu'il amènerait infailliblement la destruction de l'armée espagnole (2). Mais, aveuglés par le facile succès de Tamamès, ils dédaignèrent cet avis et se mirent en campagne avec une confiance dont ils ne tardèrent point à se repentir.

L'armée d'Areyzaga quitta la Caroline le 3 novembre, franchit la Sierra-Morena avec 60 canons, et vint s'établir à Ocana, où elle fut attaquée et battue complétement, le 19, par 25,000 Français (3). Le maréchal Mortier commandait

(1) Toréno, t. III, p. 139.
(2) Gurwood, t. V, p. 316.
(3) D'après le comte Toréno, Areyzaga trouva devant lui 34,000 hommes, sans compter les

l'infanterie, et le général Sébastiani, la cavalerie; le roi Joseph et son major général, arrivés sur les lieux au commencement de la bataille, avaient dirigé les mouvements d'ensemble.

Soult (1) rendit compte de cette brillante victoire dans les termes suivants : « L'armée de 55,000 Espagnols a été détruite. Tous ses bagages, toute son artillerie, 30 drapeaux, sont tombés en notre pouvoir. Les bouches à feu prises s'élèvent déjà à 50. Le nombre des prisonniers, parmi lesquels on compte 3 généraux, 6 colonels et 700 officiers de tout grade, est de 25,000 hommes ; la terre est jonchée de morts ; on amène à chaque instant de nouveaux prisonniers ; on pense que le nombre s'en élèvera à 30,000. Il paraît positif qu'il reste à peine à cette armée un bataillon en état de continuer la lutte (2). »

La bataille d'Ocana, si imprudemment engagée, ouvrit

14,000 de Victor, en position sur son flanc droit. Le 11, quand il arriva à Ocana, il n'y avait pas 30,000 hommes pour l'empêcher d'atteindre Madrid. Ses hésitations donnèrent aux Français le temps de se concentrer. J. Jones estime les forces françaises présentes sur le champ de bataille à 30,000 hommes ; Napier, à 25,000 ; les auteurs des *Victoires et conquêtes*, à moins de 30,000. M. Thiers porte l'effectif de l'armée espagnole à 50,000 fantassins, 7 à 8,000 bons cavaliers et 80 canons. D'après lui, le jour de la bataille, cette armée comptait 50 à 55,000 hommes présents, et l'armée française, 23 à 24,000.

Le général Sarrazin pense que Wellington aurait dû venir au secours d'Areyzaga avec ses troupes et celles de Vénegas. Mais agissant de la sorte il eût subordonné ses opérations aux caprices des généraux espagnols, et compromis en peu de temps le succès de la guerre.

(1) Il venait de remplacer Jourdan, qui avait obtenu l'autorisation de rentrer en France.

(2) *Ordre général* du 19 novembre 1809.

Dans un autre rapport de la même date, qui se trouve t. VIII, p. 419, des *Mémoires de Joseph*, le duc de Dalmatie évalue les pertes de l'armée ennemie à plus de 30,000 prisonniers, à 3,000 chevaux, 45 canons, 120 caissons ou voitures d'artillerie, 30,000 fusils et tous les bagages. Les Français, d'après lui, n'eurent que 330 tués, et 12 à 1,300 blessés. Il doit y avoir quelque exagération dans ce document, puisque Jones évalue les pertes des Espagnols à 15,000 hommes seulement, et que le comte Toréno arrive à peu près au même résultat : « La catastrophe, dit-il, fut des plus déplorables ; on compta au moins 13,000 prisonniers, « près de 4 à 5,000 morts ou blessés ; on abandonna plus de 40 canons, des chariots, des ma- « lades, des vivres ; ce fut enfin une désolation. » (t. III, p. 146). D'après du Casse, 20,000 hommes, 50 bouches à feu et 30 drapeaux restèrent au pouvoir des Français, dont la perte ne s'éleva qu'à 1,200 blessés et tués (t. VII, p. 16). D'après M. Thiers, la journée d'Ocana coûta aux Espagnols 20,000 hommes (dont 15,000 prisonniers), 46 bouches à feu et 32 drapeaux. Le lendemain, dit-il, on ramassa encore 5 à 6,000 prisonniers. Les *Victoires et conquêtes* estiment les pertes totales des Espagnols à 20 000 hommes, 50 canons et 30 drapeaux.

aux Français les portes de l'Andalousie, et répandit la terreur et l'abattement dans tout le royaume.

L'armée de Del Parque ne fut pas mieux traitée. Après avoir obtenu, le 18 octobre, à Tamamès, un avantage inespéré sur le corps de Ney, commandé par le général Marchand (1), elle s'était rendue à Salamanque, où elle resta dans l'inaction jusqu'au moment où elle fut obligée de coopérer au plan d'Areyzaga. D'après d'autres renseignements, cette armée quitta Salamanque uniquement parce que le corps de Ney avait reçu des renforts considérables de Valladolid.

Quoi qu'il en soit, le duc Del Parque, voyant les forces dirigées par Soult sur son flanc droit devenir menaçantes, s'arrêta quelques jours à Carpio, dans le voisinage de Medina del Campo, où il attaqua l'ennemi avec succès, dans la journée du 23 novembre; mais, au lieu de profiter de cet avantage pour se retirer immédiatement sur Ciudad-Rodrigo, il ne se mit en marche que dans la nuit du 26. La nouvelle du désastre d'Ocana, arrivée juste en ce moment, l'obligea à précipiter sa retraite. Ce nonobstant, il fut atteint, le 28, par l'avant-garde de Kellermann, dans Alba de Tormès, où son armée s'était éparpillée sans observer aucune précaution (2). Attaqué le même jour, il essuya un grave échec et laissa 3,000 hommes et 15 canons sur le champ de bataille, bien qu'il n'eût eu affaire qu'à 2,000 cavaliers dépourvus

(1) Ce général avait remplacé le duc d'Elchingen, rentré en France, mécontent de ce qu'on avait nommé Soult major général en remplacement de Jourdan. Marchand engagea le combat avec 9,000 hommes d'infanterie, 800 chevaux et 18 canons. L'attaque fut mal conduite, et les Français, de l'aveu même de leur chef, se retirèrent avec une perte de 1,300 hommes. — Voir la relation officielle, t. VII des *Mémoires de Joseph*.

Le duc del Parque, dans son rapport, évalue les pertes des Français à 3,500 hommes, et les siennes à 713 seulement.

(2) Jones estime que les forces de Kellermann, à l'affaire d'Alba de Tormès, s'élevaient à 15,000 hommes.

« 3,000 Espagnols restés sur le champ de bataille, 2,000 prisonniers, 15 pièces de canon, 10,000 fusils et 6 drapeaux, furent les trophées de cette brillante affaire. » — BELMAS, t. I, p. 102.

D'après du Casse, 15 bouches à feu, 15,000 fusils, 6 drapeaux et 2,000 prisonniers restèrent au pouvoir des Français, qui eurent seulement 18 hommes tués et 57 blessés.

d'artillerie (1). Le 29, une partie de son armée se trouvant à deux lieues de Tamamès, fut saisie d'une telle épouvante en voyant paraître à l'arrière-garde une trentaine de dragons (2), qu'elle se débanda et prit honteusement la fuite.

Pendant que ces événements se passaient dans la vieille Castille, la junte avait commis une nouvelle faute en ordonnant au duc d'Albuquerque de reculer avec son corps sur la Guadiana, et par conséquent d'abandonner la Meza de Ibor, ainsi que la position du Puerto de Mirabete sur le Tage.

Wellington se plaignit vivement (3) du tort irréparable que ces extravagances faisaient à la cause dont il était le principal soutien : « Si les Espagnols, dit-il, avaient conservé leurs « armées, tout était sauvé. . . . .
« les chances étaient en notre faveur, et au premier moment « de faiblesse occasionné par une diversion sur le continent, « ou par le mécontentement des Français, de plus en plus « dégoûtés de la guerre, on aurait chassé les armées des « conquérants de l'Espagne. »

On est surpris que Joseph n'ait point songé à profiter de ses avantages pour envahir l'Andalousie, protégée seulement à distance par 20,000 Anglais cantonnés sur la frontière du Portugal !

On a trouvé singulier aussi que Wellington ait refusé obstinément de prendre l'offensive, bien qu'il pût réunir à son armée environ 100,000 Espagnols, et que les faux mouvements des 1er et 2e corps lui eussent fourni l'occasion de battre ses adversaires isolément.

Pourquoi, dit-on, se montrer si timide, et reculer devant une opération en quelque sorte identique à celle que l'armée

(1) *Mémoires de Joseph*, t. VII, p. 19.
(2) *Relations des opérations de* 1809, par Wellington : 9 décembre 1809
(3) Lettre à Frère, 6 décembre 1809.

anglaise avait entreprise quatre mois auparavant sans la moindre hésitation ?

La raison en est toute simple : Wellington ne voulait plus suivre les inspirations de la junte, parce qu'il connaissait mieux les Espagnols qu'auparavant, parce qu'il savait qu'à la guerre, la force morale est à la force physique comme trois est à un (1), et parce qu'il avait prévu, comme il le dit lui-même, « qu'après une ou deux batailles, après une ou deux actions « brillantes et quelques défaites, toute l'armée espagnole se « débanderait (2). » Un célèbre critique militaire (3) approuve du reste la lenteur avec laquelle Wellington agit dans cette circonstance : « Quelque excessive qu'elle soit, dit-il, il y aurait de l'injustice à la blâmer ; peu importait en effet au duc que la guerre durât dix ans, pourvu qu'il ne donnât rien au hasard. Ce n'était pas le sol anglais qu'il laissait fouler aux pieds, et pour le salut duquel il eût été raisonnable de tout sacrifier. »

Sur ces entrefaites, M. Frère avait été remplacé par le marquis Wellesley, diplomate essentiellement capable de seconder les intentions du général en chef (4), et de donner une impulsion vigoureuse aux affaires politiques. L'armée, jusqu'alors mollement soutenue par les agents de la Grande-Bretagne, se réjouit de ce changement imprévu, et fonda les plus belles espérances sur la puissante intervention d'un homme d'État que les guerres de l'Inde avaient élevé si haut

(1) Aphorisme de Napoléon.

(2) *Lettre à lord Liverpool.*

On doit louer aussi Wellington d'avoir résisté au désir de son frère, qui le pressait d'adopter un plan d'opérations embrassant l'Andalousie. Le lecteur se rappellera que Moore avait déclaré ce plan préférable à celui qui consistait à porter la guerre dans le nord du Portugal. « Wellington, dit Napier, partageait la même opinion, mais il ne pouvait rien faire avec « la junte centrale. L'occupation militaire de Cadix et le commandement sans contrôle « d'une force espagnole étaient les seules conditions auxquelles il voulût entreprendre la « défense de l'Andalousie, conditions que la junte n'accepta point. »

(3) Jomini.

(4) Wellington apprit cette bonne nouvelle pendant son séjour à Oporto.

dans l'estime publique. Malheureusement le marquis Wellesley ne resta pas assez longtemps dans la Péninsule pour changer la face des choses(1), et peut-être aussi n'eût-il point réussi au gré de ses désirs, parce que les difficultés qui entravaient la marche des affaires dans ce pays étaient d'une toute autre nature que celles dont il avait si habilement triomphé à la tête de l'administration des Indes.

Le 8 octobre, sir Arthur se rendit de Badajoz à Lisbonne pour reconnaître les positions en avant de cette ville, où il avait l'intention d'établir un vaste camp retranché. Après cette excursion, il se rendit (le 1er novembre) à Séville pour jeter, de commun accord avec son frère, les bases d'un système qui assurât plus d'ensemble aux opérations militaires (2).

Il était à peine de retour au quartier général, quand eut lieu l'affaire d'Ocaña.

Jusque-là, malgré son désir de rentrer en Portugal, rien ne le forçait à quitter Badajoz; mais dès qu'il fut prévenu de la défaite du duc Del Parque, du danger que courait l'importante forteresse de Ciudad-Rodrigo et de l'évacuation du Puerto de Mirabete et de la Meza de Ibor, commandée au duc d'Albuquerque par la junte centrale, il se dirigea par Albuquerque vers le Nord (3), pour agir de concert avec les troupes espagnoles qui protégeaient Ciudad (4), et avec Beresford, qui couvrait Almeida. « Ce nouveau plan, dit le général Jomini, ne manquait pas de mérite, puisqu'il portait l'armée anglaise sur le point le plus important des communications de l'armée française, dégarnies par les rassemblements que Joseph

---

(1) Il se rembarqua pour l'Angleterre en novembre 1809.

(2) « Le danger qu'il avait couru à Arzobispo lui prouva qu'il ne devait pas s'abandonner à « des entreprises hardies au cœur du royaume, avant de s'être ménagé un refuge assuré, des « renforts suffisants et une coopération mieux combinée de la part des troupes espagnoles. » JOMINI.

(3) Le 20 janvier, le quartier général et les parcs d'artillerie se trouvèrent à Viseu.

(4) C'étaient les débris de l'armée du duc del Parque.

avait formés sur la frontière d'Andalousie. » Il avait, en outre, le grand avantage de mieux couvrir le Portugal, base essentielle de toutes les opérations britanniques.

Le départ de Wellesley fut le signal de l'envahissement de l'Andalousie (1).

L'idée première de cette entreprise, dont on a voulu rendre le roi seul responsable, se trouve dans les instructions données à Soult pour l'expédition du Portugal, en 1809.

Ces instructions n'ayant pu être suivies, Napoléon, après Talavera, ordonna de remettre l'invasion au mois de février; mais Joseph trouva l'esprit public si avantageusement modifié, par suite de la déroute d'Ocana, et le peuple si fatigué du gouvernement de la junte, qu'il demanda des ordres pour agir immédiatement. Il soumit deux plans de campagne à son frère, qui évita de se prononcer, sans élever toutefois aucune objection contre l'expédition elle-même (2). On s'explique difficilement cette circonstance, car ce fut évidemment une faute que de disséminer ainsi l'armée française dans toute l'Espagne, quand le seul obstacle sérieux à la soumission de la Péninsule était l'armée anglaise, dont l'importance augmentait chaque jour.

---

(1) Wellington réfute, dans sa *Relation de la guerre de* 1809, ceux qui l'ont accusé d'avoir quitté « le poste d'honneur » qu'il occupait en Espagne. Il n'y a rien à répondre à cette argumentation. La remarque suivante est également fort juste :

« Les détails de cette relation, dit-il, prouvent combien l'armée anglaise a été utile « à l'Espagne et au Portugal. Depuis leur arrivée en avril, les Français ont détruit trois ar- « mées espagnoles, celle de Blake, celle d'Areyzaga et celle de del Parque, et cependant ils « ne peuvent rien faire. Ils ont été forcés d'évacuer le nord du Portugal, la Galice et l'Estra- « madure méridionale. Ils n'occupent qu'une partie de la Manche et sont réduits à concen- « trer leurs forces dans la vieille Castille et autour de Madrid. » (Badajoz, 9 décembre 1809.)

(2) Voir la lettre de Joseph à Napoléon, 4 décembre, et celle de Soult à Clarke, 14 du même mois. M. Thiers, t. III, p. 370, dit que Soult approuva l'idée du roi d'envahir l'Andalousie avant de poursuivre les Anglais.

Il paraît que l'empereur eut un moment l'intention de commander lui-même cette expédition. Dans sa lettre du 7 octobre à Clarke (datée de Schœnbrunn), il dit en effet : « Mon « intention est de réunir, pour le commencement de décembre, 80,000 hommes d'infanterie « et 15 à 16,000 chevaux pour entrer en Espagne avec ces renforts. » Au reste, la nouvelle de l'arrivée de Napoléon fut confirmée en quelque sorte par la nomination de Berthier au poste de major général de l'armée de la Péninsule, nomination datée du 28 novembre 1809. Voir les *Mémoires de Joseph*, t. VII, p. 105.

Joseph, avec toute sa cour et un luxe de parade fort ridicule, se mit à la tête de 65,000 hommes et franchit la Sierra-Morena, dans la journée du 20 janvier. Onze jours après, il se rendit maître de Séville, dont la défense, ainsi que celle des autres points, se trouvait paralysée en ce moment par une insurrection violente contre la junte centrale (1). Grâce à cette circonstance, et surtout à l'incapacité avec laquelle la junte dirigea les opérations militaires (2), le roi conquit en trois semaines l'Estramadure méridionale et l'Andalousie, à l'exception des places de Gibraltar et de Cadix. S'il avait montré plus de vigueur et de diligence, cette dernière eût été probablement enlevée de vive force, car l'armée française, en ne faisant que des marches ordinaires, pouvait se trouver devant la place le 29 janvier, ou cinq jours avant le corps d'Albuquerque (3), tandis qu'elle n'arriva que le 6 février, lorsque déjà ce secours était entré dans la ville : il fallut dès lors faire

(1) Les membres de l'ancienne junte centrale s'étant retirés à Cadix, du 20 au 24, la junte provinciale de Séville se déclara (le 24), *junte suprême nationale*; mais sa vaine autorité ne dura que peu de jours ; car, le 31, la ville tomba au pouvoir des Français. L'ancienne junte centrale, à peine réunie à Cadix, jugea que l'état de l'opinion publique et les manifestations de plus en plus hostiles dont elle était l'objet lui faisaient un devoir de se démettre de son autorité avant la réunion des cortès. Elle se sépara en conséquence le 29 janvier 1810, après avoir nommé un conseil supérieur de régence, chargé du pouvoir exécutif. Ce conseil, formé de cinq membres, n'eut aucune influence, et se trouva complétement annihilé par la junte de Cadix. Ainsi disparut cette fameuse junte centrale qui, au témoignage d'un historien espagnol, « était devenue une pépinière de commérages, de petitesses et d'intrigues. » Le seul titre incontestable de cette assemblée est de n'avoir jamais désespéré de la patrie dans les circonstances difficiles (provoquées souvent par son incurie et ses fautes). Elle resta sourde aux propositions de ceux qui voulaient, dans l'intérêt général, traiter avec Joseph. C'est en grande partie pour dissoudre ce principal foyer de l'insurrection espagnole, que l'invasion de l'Andalousie avait été résolue. Toutefois ce fut un acte de faiblesse de la part de la junte centrale de déposer le pouvoir précisément à l'époque la plus calamiteuse. Le peuple lui pardonna ses fautes ; il ne lui a jamais pardonné cette lâcheté.

(2) Voir les détails intéressants que donne sur ce point LONDONDERRY, t. II, p. 44 et suivantes.

(3) Voir TORÉNO, t. VIII, p. 178, et SARRAZIN, p. 117. — Joseph aurait dû marcher sur Cadix avant de s'occuper du siége de Séville. Une partie de cette faute retombe sur le maréchal Soult.

Le 29 janvier, la place, de l'aveu même des Espagnols, se trouvait presque sans ressources : si elle put soutenir dans la suite un siége en règle, c'est que l'arrivée du corps d'Albuquerque et l'introduction de quelques troupes anglaises lui en fournirent le moyen. Ces troupes, que l'on avait enfin consenti à recevoir, arrivèrent le 11 février. Bientôt Cadix fut amplement approvisionné et pourvu de bons ouvrages de défense.

un siége ordinaire, et employer à cette opération des troupes qui auraient pu rendre sur d'autres points des services signalés.

« La conquête de l'Andalousie, dit Belmas, ne fut, à proprement parler, qu'une promenade militaire; elle ne coûta pas plus de 200 hommes à l'armée française (1). » Wellington avoue, dans sa relation de la campagne de 1810, qu'il ne s'attendait pas à ce résultat (2), persuadé que les Français avaient reconnu l'impossibilité d'envahir avec succès l'Andalousie et de rester maîtres de ce pays, aussi longtemps que l'armée anglaise serait en possession de Lisbonne et du Tage. Cette opinion était conforme, d'ailleurs, à la conduite que les généraux français avaient tenue en novembre, après la bataille d'Ocana. L'effet moral de cette bataille, et l'état où elle avait réduit l'armée espagnole leur offraient une occasion favorable d'entrer sans opposition dans l'Andalousie, et de s'emparer même de Cadix. Mais au lieu de poursuivre ce but, ils avaient fait rétrograder immédiatement leurs troupes dans la vieille Castille, et donné par là sujet de croire qu'ils allaient établir leur ligne d'opérations de ce côté.

Quoi qu'il en soit, dès que Wellington eut connaissance de l'expédition de Joseph, il forma le projet d'exécuter un mouvement semblable à celui de John Moore sur Sahagun, c'est-à-dire de menacer les derrières de l'armée ennemie, par une irruption en Castille, pour l'obliger à quitter l'Andalousie et à venir au secours de Madrid.

Mais dans l'état où se trouvaient les armées alliées, cette

(1) T. I, p. 109.

(2) « Il est évident, dit Wellington, que les Français commirent une faute en entrant « dans l'Andalousie. Ils auraient dû commencer par diriger de grandes forces contre les « Anglais en Portugal, pour tenir en échec l'armée espagnole en Andalousie, comme ils « avaient fait le printemps précédent ils se seraient alors aisément emparés de cette pro« vince. Mais de la manière dont ils s'y prirent, ils furent obligés de faire sortir l'un après « l'autre leurs corps d'armée de l'Andalousie pour les envoyer en Portugal. Cadix a été for« tifié ainsi que Lisbonne, et il est douteux qu'ils s'emparent jamais de l'une ou de l'autre. » (23 février 1811.)

opération offrait si peu de chances, qu'il était du devoir d'un général habile de ne la point risquer. En ce moment d'ailleurs, Napoléon s'apprêtait à faire une nouvelle tentative pour conquérir le Portugal.

Le blocus continental avait placé l'Angleterre dans une situation difficile. Lui porter un coup décisif en Espagne, c'était l'engager peut être à signer la paix et à souscrire à la transformation de l'Europe. « En frappant fort et vite, dit « M. Thiers, on pouvait tenter à Lisbonne le sort de l'Em- « pire. » Or rien n'était plus facile alors, puisque la paix avec l'Autriche rendait disponible l'armée d'Allemagne, dont 100,000 hommes déjà étaient en marche vers la Péninsule.

La journée de Talavera avait produit sur l'empereur le même effet que celle de Vimeiro. En voyant ses meilleurs soldats battus une seconde fois par ceux que conduisait « le *général des Indiens,* » il commença à éprouver de sérieuses inquiétudes pour sa conquête. Après l'échec du duc d'Abrantès, il était accouru, à la tête de ses gardes, à travers le Somo-Sierra, et avait terminé la campagne à Madrid. Cette fois, retenu par son mariage et par les embarras que lui donnait le blocus continental, il envoya, avec des forces plus imposantes encore, l'illustre Masséna, que la campagne de 1809 avait élevé au-dessus de tous les autres maréchaux, et qui, d'ailleurs, n'ayant pris aucune part aux rivalités des commandants de corps d'armée en Espagne, était essentiellement propre à diriger les opérations(1).

Wellington, avec sa perspicacité ordinaire, avait prévu ce résultat : « Je suis persuadé, » écrivit-il le 7 juin à Charles Stuart, « que les Français considèrent maintenant la néces- « sité de nous chasser de la Péninsule comme le premier

(1) Ce fut à cette époque que Napoléon créa les grands commandements militaires, indépendants les uns des autres et recevant directement des ordres du chef de l'État. Joseph apprit cette fâcheuse nouvelle à Séville, où elle empoisonna tout le bonheur que lui avait procuré sa nouvelle conquête. Nous verrons bientôt quelles furent les conséquences de cette mesure extrême.

« objet auquel ils doivent tendre; ils risqueront tout pour y « parvenir, et ils l'essayeront sous peu. »

Au moment où cette nouvelle campagne se préparait, la situation des alliés était peu rassurante : l'armée française avait repris l'offensive sur tous les points, écrasé l'une après l'autre toutes les armées nationales, obligé leurs masses disloquées à chercher un refuge dans les lieux les plus reculés, enlevé plusieurs forteresses importantes, pacifié l'Andalousie, comprimé l'enthousiasme populaire, et rendu la résistance en masse impossible (1).

L'armée anglaise, au contraire, réduite à 30,000 hommes, dont 9,000 malades, était forcée de garder la défensive; et quoiqu'elle eût fait de notables progrès, sa discipline laissait encore beaucoup à désirer : l'ivrognerie et le pillage nécessitaient chaque jour l'application des peines les plus rigoureuses, et l'on eut à constater des actes fréquents d'insubordination dans les rangs inférieurs. Wellington mit tout en œuvre pour combattre ces vices et rendre l'armée plus digne et plus forte. Mais pendant qu'il se livrait à ce devoir pénible, avec un courage et un dévouement dont on aurait dû lui tenir compte, il eut le chagrin de se voir abandonné par les uns, calomnié et vilipendé par les autres; non-seulement il ne recevait pas du ministère anglais les choses nécessaires à sa propre armée, mais il était encore, comme il le dit lui-même, *obligé de pourvoir aux besoins des alliés autant qu'à ceux de l'armée anglaise* (2).

Les troupes portugaises, bien que suffisamment instruites et disciplinées, manquaient d'expérience (3). Les armées ré-

(1) La totalité des troupes françaises en Espagne, au mois de juin, s'élevait à environ 270,000 hommes. (*Mémoires de Joseph*, t. VII, p. 147.)

(2) Le 22 janvier 1810, au vice-amiral Berkeley.

(3) « On ne peut compter sur les Portugais aussi longtemps qu'ils ne seront pas exercés « aux travaux de la guerre; leurs officiers n'ont aucune expérience des affaires militaires. » *Wellington à lord Liverpool*, 31 janvier 1810.

gulières d'Espagne étaient écrasées, dispersées, démoralisées, et leurs débris, au lieu de se reconstituer, avaient grossi les bandes des guerillas. Plus que jamais la guerre de campagne devait reposer sur l'armée anglo-portugaise seule, et quoique cette armée ne pût rien obtenir sans argent, les caisses des régiments étaient presque vides. Le conseil de régence n'avait pas l'énergie nécessaire pour soutenir efficacement le général en chef; il penchait d'ailleurs du côté des *fidalgos,* qui répugnaient à l'influence anglaise par la crainte de voir rétablir les anciennes institutions dont ils s'étaient peu à peu affranchis sous les règnes précédents. Enfin le Portugal était tellement épuisé que le gouvernement anglais, tant pour ce motif que parce qu'il était peu rassuré sur les conséquences probables de la guerre, s'occupa sérieusement des moyens propres à assurer le rembarquement de ses troupes (1).

Un événement extérieur vint tout à coup modifier cet état de choses. Après la désastreuse expédition de Walcheren, des explications vives, suivies d'un duel entre Castlereagh et Canning, provoquèrent un changement de cabinet : lord Liverpool reçut le portefeuille de la guerre (2) et lord Wellesley celui des affaires étrangères.

Pendant son séjour à Séville, Wellington avait révélé à ce dernier ses projets sur la Péninsule et lui avait fait comprendre en même temps l'impossibilité de les mettre à exécution, sans l'appui énergique et sincère du cabinet. Ce fut cette considération, et l'espoir d'illustrer sa patrie et sa famille par des services signalés, qui déterminèrent l'ancien gouverneur général de l'Inde à accepter la secrétairerie des affaires étrangères, malgré les vives répugnances qu'il avait

(1) Sa correspondance avec Wellington prouve qu'il regardait cette évacuation comme plus que probable. La même correspondance prouve, en outre, que sans l'énergie et la confiance du général anglais, la guerre de la Péninsule eût été abandonnée après la bataille de Talavera.

(2) Il succéda dans cet emploi à Castlereagh en novembre 1809.

plusieurs fois manifestées pour cette fonction. Le parti de la guerre et de l'honneur national trouva en lui un chef énergique et dévoué.

Pour se rendre compte de l'importance de ce changement, il faut savoir que le ministère précédent, découragé par le traité de paix conclu entre la France et l'Autriche et par l'issue malheureuse de la campagne de Walcheren, hésitait à continuer ou à cesser la guerre de la Péninsule. Il semble même, à en juger par sa correspondance, qu'il inclinât pour la dernière de ces solutions.

Dès le mois de septembre 1809, Wellington avait été consulté par lord Castlereagh sur l'opportunité de la défense du Portugal, sur la possibilité de continuer la guerre, et sur les dépenses que cette guerre nécessiterait (1). Sir Arthur avait développé son opinion sur ces divers points, dans une lettre adressée, le 14 novembre, au successeur de lord Castlereagh, « vrai chef-d'œuvre de précision et de jugement (2), » qui contient entre autres le passage suivant :

« Quoique je regarde le gouvernement et l'armée portu-
« gaise comme les principaux auteurs de la lutte entreprise
« pour l'indépendance du Portugal, et que le succès ou la
« non-réussite dépendra surtout des efforts de ce gouverne-
« ment et de la valeur de son armée (et j'ai grande confiance
« dans ce qu'il feront tous les deux, excités qu'ils seront par
« l'exemple des officiers et des soldats anglais), je perdrais
« tout espoir si Sa Majesté retirait maintenant son armée
« de la Péninsule, ou si cette armée était obligée d'éva-
« cuer le Portugal à la suite d'une défaite. Nul doute que la
« conséquence immédiate de notre retraite ne fût la prise de
« Lisbonne par l'ennemi (peut être sans coup férir), et un

(1) Cette lettre parvint à Wellington, le 14 septembre.
(2) Comte TORÉNO, t. III, p. 270.

« changement complet dans l'état de la guerre non-seule-
« ment en Portugal, mais encore en Espagne (1). »

Entraîné par ces raisons et par l'éloquence du marquis Wellesley, le ministère se décida à faire de nouveaux sacrifices pour continuer la guerre. Cette résolution, qui paraît si naturelle aujourd'hui, mais qui était alors un acte de grande énergie, souleva les clameurs de l'opposition et de la presse anglaise, dont la politique, depuis la bataille de Talavera, était de dénigrer à tout propos la conduite de Wellington dans la Péninsule.

Le peuple anglais, malheureusement peu accoutumé aux embarras d'une guerre sérieuse, se laissait égarer par les meneurs de cette opposition. Les choses allèrent même si loin, que le conseil communal de la cité de Londres pétitionna contre le bill tendant à allouer au général en chef une rente viagère de 2,000 livres en récompense des services rendus à Talavera, et qu'il adressa une requête au roi pour le prier d'empêcher que ses ministres ne donnassent, au mépris de la justice et de l'opinion publique, une marque de gratitude à l'homme « qui, avec autant de témérité que d'ostentation, « n'avait montré qu'une valeur inutile. » (Who has exhibited, with equal rashness and ostentation nothing but an useless valour (2).

Dans le Parlement, les mêmes récriminations se produisirent. Le comte Saint-Vincent, Ward, Ponsonby, le comte Grey, Burdett, lord Grenville et le général Tarleton, s'élevèrent avec une grande véhémence contre la guerre et contre le système d'opérations adopté par le général en chef.

« Pourquoi, disaient-ils, récompenser sir Arthur? ses ac-

(1) On voit également, dans la correspondance de Wellington, qu'à cette époque le ministère inclinait plus vers le système de continuer la guerre en s'appuyant sur Cadix que vers celui proposé par Wellington, qui consistait à prendre Lisbonne pour base d'opérations.

(2) Cette adresse fut remise au roi le 26 février 1810. Elle se trouve *Parl. deb.*, t. XV, p. 600. — Voir aussi ALISON, t. VIII, p. 56.

tions sont imprudentes, sottes, présomptueuses! Il n'a pas su assurer les subsistances de ses soldats; il s'est aventuré au cœur de l'Espagne, avec des troupes incapables de manœuvrer; il a exposé notre armée à des calamités sans exemple, et il s'est conduit enfin de manière à mériter un châtiment plutôt qu'une récompense. — La complète impossibilité de défendre le Portugal avec l'armée anglaise aidée par les levées portugaises est si apparente, ajoutait-on, *que c'est une plaisanterie de mauvais goût de raisonner encore sur ce point.* Avant six mois, si nos troupes ne se réfugient à bord des vaisseaux, il n'y aura plus dans la Péninsule d'autres soldats anglais que les prisonniers. »

Talavera n'était à leurs yeux qu'une *exhibition de confiance inconsidérée et de victorieuse témérité* (1).

« Il est à la fois triste et alarmant, dit M. Calcraft, que Wellington ait la prétention de défendre le Portugal avec 50,000 hommes, dont 30,000 Anglais; car si les Français avaient des projets sérieux sur cette contrée, avant trois mois lord Wellington et son armée seraient en Angleterre. Ni le Portugal ni aucune autre contrée ne pourrait être défendue par des victoires telles que Talavera. » Il y eut même un général, excellent et brave militaire, qui s'écria : « Vouloir se maintenir en Portugal, c'est le comble de l'erreur! » (*The climax of error!*)

Lords Wellesley, Castlereagh, Liverpool, Canning, Perceval, Windham et Holland réfutèrent ces assertions, en faisant ressortir d'une part les fautes de l'armée et du gouvernement espagnol, et d'autre part les résultats heureux que la campagne avait produits dans son ensemble. Ils insistèrent notamment sur ce point que, sans le talent et la bravoure de Wellington, le Portugal eût été envahi, et cela dans un

(1) Voir ALISON, t. VII, p. 400 à 404, et MAXWELL, t. II, p. 115 à 118.

moment où sa défense n'était pas encore solidement organisée. Mais l'opposition était si forte, que les orateurs du gouvernement durent lui représenter le danger d'un débarquement sur les côtes de l'Angleterre, danger qu'ils regardaient comme imminent, si l'empereur parvenait à affermir son autorité dans la Péninsule (1). Cet argument, exploité avec adresse par lord Wellesley, produisit tant d'effet, qu'en résultat final, le ministère obtint, pour la continuation de la guerre et la reconnaissance des services rendus par Wellington, une majorité de 124 voix contre 94 à la Chambre des lords, et de 263 contre 167 à la Chambre des communes (2).

Cependant la tournure générale du débat et les dispositions hostiles du peuple anglais « rendirent le pouvoir timide au delà de toute expression (3). » Au lieu de prendre les mesures énergiques que la situation réclamait, il écrivait à tout propos au général en chef : « Nous ne pouvons rien faire, *soyez prudent, et surtout ne risquez rien.* » Si Wellington avait été un homme ordinaire, fuyant les embarras et craignant de prendre sur lui une grande responsabilité, la lutte en Espagne eût été abandonnée dès ce moment.

Sur le continent, on jugea, par ce qui venait de se passer en Angleterre, que la guerre de la Péninsule ne serait plus de longue durée, et qu'au premier échec le gouvernement britannique se verrait obligé de rappeler ses troupes. Cette opinion fut même développée dans quelques articles du *Moniteur français*, et on a tout lieu de croire qu'elle inspira à Napoléon la fatale résolution de mener de front la guerre d'Espagne et celle de Russie.

---

(1) On trouve cet argument dans la lettre du 3 mars 1811, où Wellington cherchant à prouver l'utilité des dépenses faites dans la Péninsule fit observer à lord Liverpool, que l'armée anglaise défendait plus sûrement l'Angleterre à Lisbonne qu'elle ne l'eût fait entre Douvres et Londres. Il y avait dans cette opinion un grand fond de vérité.

(2) *Parl. deb.*, t. XV, p. 87, 90, 511 et 535.

(3) SHERER.

CHAPITRE VIII.

CAMPAGNE DE 1810 EN PORTUGAL.

TORRÈS-VEDRAS.



MR. YOUNG.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE :

Troisième invasion du Portugal. — Plan de Masséna. — Système de défense de Wellington. — Mesures énergiques qu'il fut obligé de prendre. — Lignes de Torrès-Vedras. — Premières opérations de l'armée française. — Prise d'Astorga. — Siége de Ciudad-Rodrigo. — Motifs pour lesquels Wellington ne vint pas au secours de cette place. — Attaque de Ney contre la division de Crawfurd. — Investissement et reddition d'Almeida. — État des esprits à Lisbonne et dans l'armée anglo-portugaise. — Opposition de la régence aux idées du général en chef. — Le prince d'Essling attaque l'armée alliée sur les hauteurs de Busaco. — N'ayant pu enlever cette position de front, il la tourne et se porte sur Lisbonne. — Après une reconnaissance détaillée des lignes de Torrès-Vedras, il renonce à l'attaque de ces lignes et se décide à demander des secours à l'empereur. — Wellington, en attendant, renforce sa position, et déploie une activité extraordinaire. — Il prend la résolution de rester sur la défensive. — Raisons qu'il donne pour justifier ce système. — Retraite de Masséna sur Santarem. — Avantages de cette position. — Wellington, après l'avoir reconnue, s'établit à Cartaxo. — Il se retranche dans ses cantonnements, et ferme de nouvelles lignes de défense sur la rive gauche du Tage. — Soult vient au secours de l'armée de Portugal. — Prise d'Olivenza. — Défaite de Mendizabal sur la Gebora. — Siége et prise de Badajoz. — Retraite de Masséna. — Combats de Pombal, de Redinha, de Condeixa, de Foz-d'Arunce et de Sabugal. — Masséna rentre en Espagne. — Il veut recommencer immédiatement les opérations d'après un plan nouveau. — Difficultés qu'il rencontre. — Insubordination du maréchal Ney. — Fin de la

campagne. — Situation misérable du Portugal. — Blocus d'Almeida par l'armée anglaise. — Masséna vole au secours de la place. — Bataille de Fuentès d'Onoro. — Le général Brenier abandonne Almeida après avoir fait sauter une partie des ouvrages de la place. — Conclusion.

L'échec de Walcheren avait notablement diminué les ressources de la Grande-Bretagne et compliqué les embarras du gouvernement.

Les meilleurs soldats encombraient les hôpitaux; le pays était inondé de papier-monnaie; l'enrôlement ne se faisait plus qu'avec des primes considérables (1), le besoin d'hommes et d'argent augmentait tous les jours.

Wellington eut la loyauté de tenir compte au gouvernement de cette situation critique. Bien que la responsabilité de la guerre fût plus écrasante que jamais (depuis les derniers débats), et que les ministres en accédant aux propositions du général en chef lui eussent formellement déclaré que désormais cette responsabilité pèserait *sur lui seul* (2), il s'abstint de demander plus qu'on ne pouvait raisonnablement lui accorder. « Je ne veux pas, écrivit-il à M. Villiers (3), re-
« jeter sur les ministres la responsabilité du mauvais succès
« en leur demandant des secours qu'ils ne peuvent me four-
« nir... ni donner au gouvernement qui est sans force, et qui
« doit sentir la faiblesse de sa situation, un prétexte de reti-
« rer l'armée d'une position où, suivant moi, l'honneur et
« l'intérêt du pays exigent qu'elle se maintienne le plus long-
« temps possible. »

---

(1) Il n'y avait pas moyen d'augmenter en ce moment l'effectif des troupes anglaises. Les engagements étaient hors de prix, et les lois ne permettaient pas de pourvoir au remplacement des troupes de terre par des conscriptions forcées. On donnait 11 guinées de prime pour chaque homme qui passait de la milice dans la ligne, et 10 pour ceux qui s'engageaient dans la milice. L'entretien de l'armée anglaise coûtait alors 500,000 livres de plus par an qu'il n'eût coûté si cette armée était restée dans son pays; quant aux subsides fournis par la Grande-Bretagne à la Péninsule, ils s'élevaient à près d'un million sterling. — Voir Toreno, t. III, p. 271.

(2) Alison, t. VII, p. 414 et 415.

(3) Lettre du 6 janvier 1810. — Voir aussi celle du 27 mars de la même année, au général Stewart.

Malgré toutes les difficultés qui l'entouraient, le mauvais vouloir des Espagnols, les tracasseries de l'autorité portugaise, l'inertie du gouvernement britannique et le découragement de sa propre armée, Wellington montrait une confiance, un sang-froid, une résolution qu'on ne saurait trop admirer. Si, à cette époque, moins sûr de lui-même, de la valeur de ses soldats et de la bonté de sa cause, il eût prêté l'oreille aux sinistres prédictions de ses compatriotes, la guerre eût cessé et l'Espagne se fût soumise. Les historiens de la Péninsule, eux-mêmes, ont été obligés d'en convenir (1).

Le premier soin du général en chef fut de fortifier Lisbonne, seule position capable d'assurer par sa résistance le succès des opérations ultérieures, et de protéger au besoin le rembarquement des troupes anglaises (2).

Dès le mois d'octobre 1809, il avait donné l'ordre de construire, sur les hauteurs de Torrès-Vedras, qui enveloppent une partie de cette position, tous les ouvrages nécessaires pour former un immense camp retranché.

---

(1) Voir entre autres le comte TORÉNO, t. III, p. 277.

M. Thiers rend justice à Wellington dans le passage suivant : « Avec une rare pénétration, le général anglais avait jugé la marche des choses dans la Péninsule mieux que « Napoléon lui-même... Il se disait, avec une conviction que rien n'avait pu ébranler, que ce « vaste échafaudage de grandeur (l'empire français) était miné de toutes parts, et que l'Europe, tôt ou tard, se révolterait contre le joug de Napoléon... Cette opinion, qui honore au « plus haut point le jugement militaire et politique de lord Wellington, était devenue chez « lui une idée invariable, et il y persévérait avec une sûreté d'esprit et une opiniâtreté de « caractère dignes d'être admirées. » (T. III, p. 392.)

(2) Voir sa lettre du 25 août 1809, à lord Castlereagh (où il mentionne pour la première fois le projet de faire un camp retranché autour de Lisbonne), ses instructions du 20 octobre, au colonel Fletcher, et sa lettre du 9 février 1810, au comte Liverpool.

THIBAUDEAU (t. VIII, p. 245) prétend que Junot avait eu le projet de couvrir Lisbonne par des travaux analogues, et que ce furent les croquis du colonel Vincent qui servirent de guide

A l'aide de ce camp, Wellington voulait assurer les flancs et les derrières de son armée, lui procurer le moyen de tenir tête à des forces supérieures, la garantir d'un blocus et lui permettre de donner la main aux troupes irrégulières, chargées de harceler l'ennemi, sans avoir rien à craindre pour ses communications avec la flotte. Il avait lui-même indiqué l'emplacement et le tracé de chaque ouvrage, ne laissant aux ingénieurs que le soin des détails (1).

Pendant que ces travaux se poursuivaient à l'insu de l'ennemi (2), le général en chef prenait les mesures les plus énergiques pour assurer la défense du pays contre une invasion française. Il obtint d'abord que son autorité comme maréchal général du royaume (3) fût indépendante du gouvernement local, et absolue en tout ce qui aurait rapport aux troupes réglées, milices ou *ordenanzas*. Armé de ce pouvoir, et fort de l'appui de l'Angleterre, il demanda ensuite qu'on remît en vigueur les anciennes lois militaires du royaume, en vertu desquelles toute la population mâle pouvait être enrôlée et mise sous les armes. Il exigea enfin qu'on imposât au peuple l'obligation de détruire les moulins et les ponts, d'éloigner les bateaux, de dévaster les champs, d'abandonner les habitations et d'emporter tous

---

au général anglais. D'après le comte Toréno, au contraire, l'idée première des lignes appartiendrait au général Stuart, qui dressa, en 1799, un plan détaillé de ces lignes et des ouvrages à élever autour de Lisbonne pour garantir le Portugal d'une invasion française. (T. III, p. 272). Nous n'avons pu trouver aucune trace de ces faits, qui semblent pour le moins douteux, puisque M. Thiers, les *Victoires et conquêtes* et le général Koch attribuent à Wellington tout l'honneur du choix de la position, et tout le mérite du système d'ouvrages qui fut exécuté. Ces écrivains se fussent sans doute exprimés dans un autre sens, si l'idée première des lignes de Torrès-Vedras avait appartenu à un de leurs compatriotes.

(1) Thiers, t. III, p. 393.

(2) Wellington évita d'en parler, même au gouvernement, tant il craignait que l'ennemi en eût connaissance; et il fit exécuter les travaux avec tant de discrétion, que la plupart des officiers de son armée, le public anglais et toute l'armée française manifestèrent leur surprise quand, après Busaco, il alla s'établir derrière ces fameuses lignes. — Voir comte Grey, p. 145.

(3) Cette nomination, signée en juillet 1808, à Rio-Janeiro, fut publiée à Lisbonne, le 23 novembre 1809. Le même décret obligeait la régence d'inviter Wellington à toutes ses séances, et de s'entendre avec lui sur toutes les mesures importantes.

les objets pouvant servir aux envahisseurs. La régence toutefois éleva des objections contre ces mesures rigoureuses, qui pouvaient compromettre sa popularité. Voyant cela, Wellington n'hésita point à accepter cette responsabilité pour lui-même; il adressa aux Portugais une proclamation sévère, où il dit entre autres : « Je déclare que « tout fonctionnaire qui restera dans les villes ou vil- « lages, après avoir reçu l'ordre de se retirer, et toute per- « sonne, à quelque condition qu'elle appartienne, qui aura « des relations avec l'ennemi, l'aidera ou l'assistera en « quelque manière, sera condamnée comme traitre à l'État « et punie en conséquence. »

Un système analogue avait été préconisé par Lloyd pour la défense de l'Angleterre; il devait plus tard être appliqué avec le plus grand succès par les armées russes. Wellington n'avait pas craint de le proposer au Portugal, en se fondant sur l'impérieuse loi de la nécessité, sur l'aversion très-vive qu'inspirait la domination française aux habitants des campagnes, enfin sur l'incontestable principe « que le peuple, pour sauver sa natio- « nalité, devait résister à l'ennemi, détruire ses biens, ou « les emporter en se retirant (1). » Le duc espérait par ce système affamer les Français, les obliger à se tenir en grandes masses pour échapper aux bandes insurrectionnelles, et neutraliser ainsi une partie de leurs forces, en leur donnant de continuelles inquiétudes sur leurs flancs et sur leurs derrières.

Quelques auteurs français ont blâmé ce système dans les termes les plus énergiques : « Pas une voix, s'écrie l'un d'eux, « ne s'est élevée pour flétrir cette manière odieuse et barbare « de poursuivre l'accomplissement d'un plan militaire, et « cependant combien de malédictions ne furent pas lancées « contre Turenne après la dévastation du Palatinat! Ce grand

(1) Proclamation de Wellington

« capitaine agissait pourtant alors en pays ennemi; Welling-« ton n'a pas même cette triste excuse, puisque le Portugal « était l'allié de l'Angleterre (1). » Mais c'est précisément parce que Wellington avait à défendre un pays allié, qui abhorrait la domination française, qu'il put imposer à ce pays des sacrifices aussi pénibles. La nation portugaise a gémi sans doute de ces sacrifices; elle n'a point flétri cependant le général qui les a conseillés. Autre chose est de dévaster un pays que l'on défend, et autre chose de mettre au pillage une province conquise. Ce qui est glorieux dans le premier cas devient odieux dans l'autre.

Au reste, tout en provoquant ces mesures extrêmes, Wellington fit ce qui dépendait de lui pour adoucir les maux qui devaient en résulter. Les pauvres habitants de la campagne, obligés d'abandonner et de détruire ce qui assurait l'existence de leurs familles, obtinrent de lui tous les secours qu'il était humainement possible de leur accorder.

Il écrivit en leur faveur au comte de Liverpool une lettre touchante, pour le prier « d'attirer sur les malheu-« reux Portugais les bienveillantes dispositions des sujets « britanniques..., dans d'autres moments, ils étaient ve-« nus au secours de peuples étrangers frappés de calami-« tés par la Providence, ou par un ennemi puissant et « cruel (2).... »

---

(1) Général Koch, *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 171. Il est inutile, croyons-nous, de relever l'insinuation suivante, par laquelle cet écrivain termine sa critique : « La ruine du Portu-« gal, loin de nuire aux intérêts mercantiles du Royaume-Uni, élargissait, au contraire, « le débouché de ses manufactures, et peut-être est-ce pour cela que, sourd à la voix « de l'humanité, égoïste, impitoyable, le général anglais poursuivit froidement son œuvre « jusqu'au bout. »

(2) C'est sans doute à la suite de cette lettre que le ministre demanda au Parlement une somme de 100,000 livres pour secourir les malheureux Portugais.

Malgré l'opposition secrète de la régence et des *fidalgos*, les mesures prescrites furent assez convenablement exécutées, grâce à l'énergie du général en chef et au patriotisme de la nation portugaise, laquelle se montra, dans cette circonstance, bien supérieure à l'enthousiaste, mais versatile nation espagnole (1).

Cependant, au moment d'entrer en campagne, les forces indigènes ne s'élevaient qu'à 56,000 hommes, dont la moitié appartenaient à la milice (2), et les forces anglaises, non compris la garnison de Gibraltar, à 38,000 hommes seulement; plus de 6,000 se trouvaient à l'hôpital ou en détachement; et des 32,000 restants, 7,000 tenaient garnison à Cadix (3).

Ainsi, déduction faite des *ordenanzas*, Wellington ne pouvait disposer que de 80,000 hommes bien armés pour défendre une frontière de 145 lieues de développement (depuis Bragance jusqu'à Ayamonte), et contenir un adversaire dont les forces *disponibles* dans la Péninsule s'élevaient alors à 280,000 combattants (4). Cette disproportion, toutefois, ne

(1) « Je déclare, écrivit Wellington, le 27 octobre, au comte de Liverpool, qu'il n'y a pas « d'exemple qu'aucune personne en Portugal, même de la plus basse classe, ait eu avec l'en- « nemi des rapports contraires à son devoir envers le souverain, ou aux ordres qu'on avait « donnés. » Masséna confirme ce fait dans sa correspondance avec Berthier.

(2) Ce chiffre ne comprend que les hommes réellement présents au drapeau. Les forces inscrites, malades, recrues, absents et hommes détachés compris s'élevaient, en mai 1810, à 50,000 hommes de troupes régulières, 55,000 hommes de milice, et 325,000 ordenanzas. Mais, par suite de la tolérance des autorités, ce dernier nombre n'a jamais existé que sur les rôles. « Il est scandaleux, écrivit Wellington le 23 mars à « l'amiral Berkeley, que l'armée portugaise régulière ne soit pas de 100,000 hommes au « lieu de 50,000. Il est plus scandaleux qu'il s'en faille de 10,000 pour compléter ce dernier « nombre, et plus scandaleux encore que le gouvernement n'ait pas même le moyen d'en- « tretenir son armée, etc. »

(3) D'après Toréno, l'armée portugaise s'élevait à 30,000 hommes; la milice à 26,000; l'armée anglaise, non compris la garnison de Gibraltar, à 40,000, et, sans les malades et la garnison de Cadix, à 26 ou 27,000 (T. III, p. 271). Il y a loin de ces chiffres et de ceux que nous donnons plus haut, d'après des situations exactes, aux chiffres accusés par la plupart des auteurs français, et notamment par les auteurs des *Victoires et conquêtes* et par le général Koch.

(4) 48,000 hommes étaient dans les hôpitaux, 4,000 retenus prisonniers, et 29,000 envoyés en détachement. Outre l'effectif disponible indiqué ci-dessus, il y avait une réserve de

lui causait aucune inquiétude, parce qu'il avait reconnu depuis longtemps la possibilité de défendre le Portugal contre des forces supérieures.

Ayant besoin de gagner du temps pour achever ses lignes, faire la récolte des grains, discipliner les troupes portugaises et compléter l'organisation des *ordenanzas*, Wellington résolut de prendre une position avancée. A cet effet, il établit quatre divisions d'infanterie anglaise, ou 38,000 hommes, à Viseu, Guarda, Pinhel et Célerico; 5,000 hommes des mêmes troupes, sous les ordres de Hill, à Abrantès; les Portugais de Beresford, à Thomar; 3,000 hommes de cavalerie dans la vallée du Mondégo; Baccellar et Sylviera, avec 21 régiments de milice, dans les provinces au delà du Douro; dix régiments de milice, un de cavalerie portugaise et la légion lusitanienne dans le pays entre Pena-Macor et le Tage; et les 19 autres régiments de milice sur les deux rives du fleuve, dans les Algarves et dans l'Alentejo, pour couvrir la droite de la ligne de défense. Cette aile était protégée en outre par la Romana, qui faisait une guerre de partisans entre Albuquerque et Ayamonte, tandis que l'extrême gauche était couverte par 15,000 Espagnols, défendant la Galice et les Asturies. Enfin des garnisons anglo-portugaises avaient été mises dans les places des Algarves, dans Elvas, Almeida, Valencia, Peniche, Abrantès et Sétuval.

Ces dispositions habiles permettaient à Wellington de parer à toutes les éventualités sans compromettre sa ligne de retraite, et d'opposer, sur chaque point menacé, un nombre de

---

18,000 hommes prête à entrer en Espagne (situation de juillet). Thibaudeau estime que les forces françaises dans la Péninsule s'élevaient à 372,058 hommes, dont 86,896 composant l'armée de Portugal (2e, 6e et 8e corps), t. VIII, p. 286. D'après une situation officielle, donnée par le général Koch dans les *Mémoires de Masséna*, il y avait, en janvier 1809, 324,411 hommes, dont 39,574 de cavalerie (en y comprenant les détachés et les malades). Du 15 décembre 1809 au 15 janvier 1810, 120,000 hommes furent dirigés de la France, de l'Allemagne et de l'Italie sur Bayonne. Ce renfort, d'après l'auteur des *Mémoires de Masséna*, porta l'effectif total à 360,000 hommes.

troupes assez considérable pour obliger l'ennemi à n'avancer qu'en masse, obligation que l'absence de magasins de vivres rendait extrêmement difficile.

Tel était l'état des choses quand Masséna reçut l'ordre de prendre l'offensive. Ce vieux guerrier n'avait pas eu besoin de l'avertissement d'Essling pour comprendre que les limites de la prudence étaient partout dépassées, et que le système de conquête sur lequel reposait l'Empire amènerait tôt ou tard une catastrophe. Sous l'impression d'une grande lassitude physique et morale, résultat de vingt années de guerre et de pénibles travaux glorieusement accomplis, le vainqueur de Zurich montrait peu d'ardeur et semblait en outre dominé par de sinistres pressentiments. Il savait que Ney et Junot se plaignaient d'être au second rang ; que son armée était insuffisante par le nombre et surtout par le matériel, et que le caractère du soldat était notablement altéré par le mauvais exemple des chefs. Aussi avait-il fallu que Napoléon l'entourât de prévenances et de séductions pour qu'il acceptât le commandement dans de pareilles conditions (1). L'armée, qui n'ignorait point cette circonstance et qui voyait son nouveau chef, dégoûté de la guerre, se livrer à des plaisirs qui n'étaient plus de son âge, et prendre cet air négligé qui ôte au commandement son prestige et son influence, disait hautement : *Masséna vieillit.* Il y avait du vrai dans cette appréciation ; cependant, nous verrons dans certains moments le prince d'Essling se montrer digne encore de sa brillante renommée.

L'empereur avait décidé que l'armée de Portugal, em-

(1) Il lui dit entre autres : « Qui pourrais-je envoyer en Portugal pour rétablir mes affaires « compromises par des maladroits, sinon celui qui les a toujours réparées ? Est-ce que vous « n'êtes pas l'homme des circonstances difficiles, des cas désespérés ? Et vous iriez me faire « défaut, quand vous seul pouvez me tirer d'embarras ! Puis-je, en effet, quitter Paris mainte- « nant ? Je vous envoie en Portugal à ma place, et vous me refuseriez, sous de futiles et ima- « ginaires prétextes ! » *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 20.

ployerait une partie de l'été à faire les siéges d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo (1).

Déjà le 21 avril, le duc d'Abrantès, commandant le 8e corps, avait conquis Astorga, dont l'occupation, conjointement avec celle des Asturies, était nécessaire pour assurer la droite de l'armée.

Le siége de Ciudad-Rodrigo fut confié au maréchal Ney. Il y avait dans cette place 5,500 Espagnols mal disciplinés, à la tête desquels se trouvait le général Herrasti, vieillard respectable, encore doué de toute l'énergie de la jeunesse (2).

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16 juin, et continuée avec ardeur les jours suivants.

Wellington, qui avait quitté Badajoz pour empêcher la prise de vive force de Ciudad, eut un moment l'intention de la secourir ou d'en retirer au moins la garnison; mais il fut détourné de ce projet par la conduite de la régence, qui le laissait sans vivres, et surtout par l'appréhension d'échouer dans une opération aussi dangereuse que peu nécessaire au succès de son plan de campagne (3). Il était pénible cependant de perdre cette place importante sans coup férir, et d'abandonner à son malheureux sort une garnison brave et dévouée. L'armée sentait qu'on lui ferait un reproche de cet abandon, et c'est pourquoi elle exprima hautement le désir de marcher en avant. Les Espa-

(1) Masséna était arrivé le 6 mai à Vittoria. Quelque temps après, il avait reçu une lettre du major-général, ainsi conçue : « Je dois vous prévenir que l'empereur ne veut pas entrer en « ce moment à Lisbonne, parce qu'il ne pourrait faire vivre la ville, dont l'immense popula- « tion reçoit ses subsistances par la mer. Il faut employer l'été à prendre Ciudad-Rodrigo et « ensuite Almeida; il ne faut pas aller par expédition, mais méthodiquement... » *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 62.

(2) Augoyat, p. 253.

(3) Il écrivit, le 11 juin 1810, à son frère : « Je crois que j'aurais pu retarder encore long- « temps l'investissement complet de la place, et que les chances de la guerre m'auraient « mis à même d'empêcher tout à fait le siége, si le gouvernement avait eu quelque force et s'il « avait voulu faire autre chose que ce qui est sans danger et ne coûte rien; mais je pense « que je ne dois pas risquer une bataille en plaine pour secourir la place, ayant une « armée bien inférieure en nombre, composée en grande partie de troupes douteuses et à « peine formées, et me trouvant en face d'un ennemi beaucoup plus fort en cavalerie. »

gnols, d'un autre côté, réclamaient cet effort comme une preuve de bonne foi, et les Portugais comme un moyen d'éloigner la guerre de leurs foyers (1). Enfin quelque chose disait à Wellington que s'il restait l'arme au bras, sa promesse de défendre la Péninsule semblerait une orgueilleuse forfanterie. Néanmoins il refusa obstinément de compromettre son armée pour sauver une ville dont la possession n'était pas indispensable au succès de son plan de campagne (2). « J'oublierais mon devoir, écrivit-il à don Miguel Forjas (3), « mon devoir envers le roi, envers le prince régent et envers « la cause commune, si je me laissais influencer par la clameur publique ou par la peur, au point de modifier le système d'opérations que j'ai adopté après mûre délibération, « et qu'une expérience journalière démontre être le seul qui « puisse mener les choses à bonne fin. » Cette fermeté constitue un genre de courage infinement plus rare et plus digne d'éloges que celui qui consiste à braver la mort au milieu des scènes émouvantes du champ de bataille (4).

Ce n'était pas seulement une campagne, mais une guerre terrible que Wellington avait entreprise. « S'il perdait, ne fût-

(1) « Le gouvernement portugais est impatient de voir l'ennemi en déroute, et, à l'imitation de la junte centrale, il demande à grands cris une bataille et un prompt succès. Si j'en « avais eu le pouvoir, j'aurais empêché les Espagnols de répondre à cet appel, et la cause « serait sauvée ; maintenant que j'ai le pouvoir en main, je ne laisserai pas échapper la « seule chance de succès qui me reste, en cédant aux suggestions insensées du gouvernement portugais. » (A Charles Stuart, 7 septembre 1810.)

(2) Wellington au surplus était d'avis que Ciudad-Rodrigo ne pouvait être sauvé qu'à l'aide d'une diversion opérée par le général Mahy en Galice, avec l'assistance des habitants et des guérillas de la Castille. « On aurait ainsi, dit-il, obligé les Français à détacher des troupes « pour étouffer l'insurrection ou pour forcer Mahy à se réfugier dans les montagnes, ce qui « aurait diminué assez la force de l'armée assiégeante pour nous permettre de l'attaquer. « Mais le général Mahy ne fit aucun mouvement, et les habitants restèrent spectateurs « apathiques, se bornant à nous injurier parce que nous n'avions pas voulu courir les mêmes « dangers que Ciudad-Rodrigo. » (*Relation des opérations en* 1810.)

(3) Lettre du 6 septembre. — Voir aussi celle du 11 juillet à lord Liverpool. Forjas était ministre de la guerre de la régence de Portugal. Wellington dit de ce personnage : « C'est l'homme d'État et l'homme d'affaires le plus capable que j'aie trouvé dans la Péninsule. (11 octobre 1813, à Ch. Stuart.)

(4) L'auteur des *Mémoires de Masséna* trouve la circonspection de Wellington inexplicable; nous la trouvons, au contraire, fort naturelle et parfaitement justifiée.

ce que 5,000 hommes, dit Napier, son gouvernement abandonnait la lutte, et s'il en perdait 15,000, lui-même y devait renoncer. » Ses forces disponibles s'élevaient à 56,000 combattants, et il n'aurait pu en diriger plus de 20 à 25,000 contre Ciudad-Rodrigo sans exposer ses derrières. Les miliciens, d'un autre côté, désertaient en masse pour vaquer à la moisson. Tout faisait donc un devoir au général en chef de rejeter l'opération qu'on lui proposait. Masséna, au contraire, la désirait, et à ce point qu'il essaya d'y provoquer son adversaire en retirant un peu ses troupes, en affectant une grande insouciance et en faisant des proclamations, où il disait : « que le duc avait peur ; que les vaisseaux chargés de l'emmener avaient déjà arboré leur pavillon et qu'insensible à l'honneur, il laissait tomber les villes de son allié sans risquer un coup de fusil pour les sauver ou racheter sa parole » (1). Mais toutes ces manœuvres n'aboutirent à rien : lord Wellington eut le courage de braver la critique et le sarcasme, et d'attendre pour agir le moment qu'il avait fixé lui-même. L'antiquité nous offre une situation analogue : « *Si tu es un grand général,* dit Sylla à Marius, *viens combattre!* » — « *Si tu es un grand général,* répondit Marius à Sylla, *force-moi à combattre!* » Ainsi firent Masséna et Wellington.

Cependant le 9 juillet, à 6 heures du soir, le gouverneur de Ciudad-Rodrigo, voyant la brèche faite, la garnison livrée à elle-même et les colonnes d'assaut formées, arbora le drapeau blanc et vint s'aboucher avec Ney, sur les ruines mêmes de la forteresse. Le maréchal lui serra la main comme à un brave soldat, et lui accorda les honneurs dus à une belle défense (2).

---

(1) THIBAUDEAU, t. VIII, p. 287.

(2) On trouva dans la place 125 bouches à feu, 200 milliers de poudre, 1,200,000 cartouches, et une quantité considérable de projectiles et d'approvisionnements d'artillerie, d'après les *Mémoires de Joseph* (t. VII, p. 170.); 105 bouches à feu, 3,655 fusils et 71,528 kil. de poudre, d'après les *Mémoires de Masséna.*

Ce siége coûta aux Espagnols 500 hommes environ, et aux Français 1,177, dont 168 tués (1).

En ce moment, le général Crawfurd soutenait la défense de la Coa, aux environs d'Almeida, avec 4,000 hommes d'infanterie, 1,100 chevaux et 6 canons (2). Enhardi par quelques avantages partiels, remportés sur les partis français, le 4 et le 11 juillet, il résolut, malgré les ordres de Wellington, de combattre au delà de cette rivière : c'était une faute. Le 24, en effet, 30,000 hommes, sous la conduite de Ney, tombèrent comme la foudre sur la division anglaise, avec l'intention de la couper d'Almeida et de la jeter ensuite dans le ravin profond de la Coa. Ils auraient infailliblement obtenu ce résultat, sans la bonne contenance et la présence d'esprit du général anglais, qui, malgré la vigueur de l'attaque, parvint à franchir la Coa sans perdre ses communications; il continua ensuite sa retraite avec tant de calme et de bravoure, que le maréchal Ney, après trois tentatives vigoureuses pour forcer le passage du pont, dut renoncer à la poursuite. Crawfurd cependant aurait éprouvé des pertes considérables (3), si Montbrun n'avait pas refusé de lui couper la retraite, sous prétexte qu'il était aux ordres de Messéna, à l'insu duquel Ney avait attaqué (4).

Le résultat de ce mouvement offensif fut l'investissement d'Almeida. Cette place, qui passait alors pour la plus forte du

(1) D'après les *Mémoires de Masséna.*

La place avait résisté à quarante-huit jours de blocus incomplet et vingt-quatre de tranchée. Les Français expliquent cette longue résistance par le manque de matériel, et par la mauvaise direction donnée aux premiers travaux du génie.

(2) Il y a loin de ce chiffre aux 10,000 hommes que les *Victoires et conquêtes* attribuent à Crawfurd.

(3) Les pertes des Anglais s'élevèrent non à 1,200 hommes, comme le dit Belmas ; non à 1,100, comme le disent les auteurs des *Victoires et conquêtes ;* non à 1,000 hommes, comme le dit le général Koch ; non à 700 ou 800, comme le dit M. Thiers, mais à 319 hommes, dont 36 tués et 83 manquants. Les Français, d'après Sherer, eurent environ 1,000 hommes hors de combat ; d'après les *Victoires et conquêtes*, 300 seulement ; mais la situation officielle porte 527 hommes, dont 117 tués. (*Mémoires de Masséna.*)

(4) TORÉNO, t. III, p. 275, et THIBAUDEAU, t. VIII, p. 299.

Portugal, avait une garnison de 6,000 hommes de troupes de ligne et de milice portugaise (1). Le gouverneur, le colonel Cox, avait promis à Wellington de faire une longue résistance; mais la mollesse de ses troupes et un accident funeste trompèrent ses espérances. Dans la soirée du 26 août, après dix jours de tranchée ouverte, une détonation effroyable se fit entendre; au même instant, on vit s'élever au-dessus de la ville un immense tourbillon de flammes et de fumée; le terrain des attaques fut couvert de débris d'affûts, de pierres et de matériaux. Deux bombes, tombées à la fois sur un magasin contenant 150,000 livres de poudre, avaient produit ce désastre. Le tiers des habitants (500 hommes) et un grand nombre de soldats périrent. Quelques maisons seulement restèrent debout (2). Wellington prétend (3) que l'explosion fit une brèche dans la place, qu'elle jeta tous les canons, à l'exception de trois, dans les fossés, et qu'elle détruisit entièrement les munitions, sauf dix barils de poudre. Mais Belmas, Augoyat, Koch et Londonderry affirment que la place ne fut pas ouverte, et qu'il y eut seulement quelques dégâts à la courtine près du château. D'après cette dernière version, qui semble la plus exacte, la défense était encore possible, et ce qui le prouve du reste, c'est que, pour obtenir une reddition, les soldats durent signifier à leurs officiers que si le gouverneur ne capitulait pas, ils ouvriraient les portes aux troupes françaises (4).

William Cox qui, depuis l'explosion du magasin, avait

(1) Augoyat, p. 260.

(2) Augoyat, les *Victoires et conquêtes* et le général Koch disent qu'une grande partie des maisons furent détruites. Le comte Toréno et Thibaudeau affirment qu'il ne resta que six maisons debout ; mais ce chiffre est évidemment exagéré.

(3) Lettre du 31 août 1810, à Ch. Stuart. Jones et Thibaudeau s'expriment à peu près dans le même sens.

(4) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 155.

M. Thiers attribue cette conduite des troupes à l'indignation que leur causa l'immobilité persévérante des Anglais. Elles disaient hautement qu'on ne devait pas les sacrifier plus longtemps à l'égoïsme d'un allié impitoyable.

rejeté deux sommations de Masséna, se vit obligé de céder à cette révolte, dans la nuit du 27 au 28. Le lendemain, la garnison sortit de la place, forte de 5,000 hommes. Les miliciens rentrèrent dans leurs foyers, sous la condition de ne plus servir contre la France; les troupes de ligne (24ᵉ portugais) se déshonorèrent en acceptant du service dans l'armée de Masséna (1).

L'ennemi trouva dans Almeida un approvisionnement considérable de vivres et de munitions (2).

Wellington fut d'autant plus contrarié de la perte de cette place, qu'il avait résolu (voyant le peu de vigueur avec lequel les Français entamèrent le siége) de brusquer le passage du pont et d'emmener la garnison avec son artillerie; mais l'explosion du magasin à poudre eut lieu juste au moment où il s'occupait des préparatifs de ce coup de main audacieux.

La chute d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo affligea l'armée (3) et produisit un vif mécontentement à Lisbonne, où la populace subissait la fâcheuse influence du principal Souza qui, depuis son introduction dans le conseil de régence, n'avait cessé de contrecarrer toutes les mesures du général anglais. « A l'imitation de la junte centrale, écrivait Wellington, « la régence a flatté la populace de la capitale au lieu de la « comprimer; elle s'est mêlée des opérations militaires, a « délibéré s'il ne conviendrait pas d'adopter des mesures « offensives, de faire avancer l'armée en Espagne, et s'est « permis enfin de jeter son blâme et ses soupçons sur tous « les Portugais employés par moi et par Beresford (4).

---

(1) LONDONDERRY, t. II, p. 106; *Mémoires de Joseph*, t. VII, p. 172.

(2) On y trouva entre autres 115 canons, un petit équipage d'artillerie de montagne et 500,000 cartouches.

Pendant ce siége, les Français eurent 439 hommes blessés, 62 hommes et 1,500 chevaux d'artillerie tués. (*Mémoires de Masséna*.)

(3) Une foule d'officiers écrivirent à leurs amis, en Angleterre et à Oporto, des lettres où les choses étaient exposées sous le jour le plus faux et le plus alarmant. Wellington se plaignit vivement de cette conduite. — Voir SHERER, t. II, p. 10 et 11.

(4) *Wellington au comte de Liverpool*, 13 septembre 1810.

Le général Jomini reproche à Wellington de n'avoir fait aucun mouvement pendant les siéges d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo, et d'avoir tenu ses forces dispersées, lorsqu'en les réunissant il aurait pu troubler les opérations des Français, sans compromettre le succès des siennes. Cette observation ne manque pas de justesse ; et en effet, quoique Wellington parvînt à concentrer ses forces dès qu'il fut attaqué, l'éloignement de Hill aurait amené la séparation de l'armée anglaise, si Masséna avait agi avec plus de vigueur. Cependant les considérations politiques énoncées plus haut, l'état des esprits à Lisbonne, l'opposition qu'un grand nombre d'officiers commençaient à faire aux idées du général en chef (1), et l'incontestable supériorité numérique des Français (2) ne nous permettent pas de blâmer le soin avec lequel Wellington s'abstint de commettre ses troupes en rase campagne.

Nous avons vu que Napoléon, sollicité par Joseph, avait fini par autoriser l'expédition d'Andalousie, qui offrait à ses yeux le triple avantage d'être peu dangereuse, de procurer à l'armée française d'abondantes ressources et d'ôter aux An-

(1) « La disposition d'esprit de quelques officiers de l'armée me cause vraiment plus de « souci que la folie du gouvernement portugais. J'ai toujours été accoutumé à avoir la con« fiance et l'appui des officiers des armées que j'ai commandées ; pour la première fois, je me « trouve dans d'autres conditions, soit qu'on doive en accuser l'opposition en Angleterre, ou « que la grandeur de l'entreprise soit au-dessus de la portée de leur esprit, ou qu'elle « irrite leurs nerfs, ou que je me sois trompé et qu'ils aient raison, ce que je ne puis dire ; « le fait est qu'il règne dans l'armée un système de clabauderie très-préjudiciable au ser« vice public, et qu'il faut que j'anéantisse, sans quoi c'est lui qui nous anéantira. » (Wellington à Stuart, 11 septembre 1810.)

Le marquis de Londonderry confirme ce jugement dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule* : « Beaucoup d'entre nous, dit-il, pensaient qu'il était impossible de tenter de se maintenir quelque temps en Portugal, dès que les Français auraient entrepris franchement de le subjuguer... On agita même la question de savoir si l'on ne retirerait pas de la Péninsule non-seulement tous nos soldats, mais encore l'armée portugaise. » (T. II, p. 60.) « Il est certain que les trois quarts au moins de l'armée désiraient se rembarquer. Le Portugal, disait-on, n'a pas de postes assez solides pour permettre à 30,000 Anglais de disputer l'entrée à l'armée française. » (T. II, p. 212.)

(2) L'armée qui couvrait Ciudad-Rodrigo était presque deux fois aussi forte que l'armée alliée, elle avait quatre fois autant de cavalerie, et se trouvait dans un pays essentiellement favorable à l'emploi de cette dernière arme. (Voir la *Relation des opérations de* 1810 par WELLINGTON, 23 février 1811.)

glais le moyen de s'établir à Cadix, dans le cas où ils seraient chassés du Portugal. La première idée de l'empereur avait été de faire marcher toutes ses forces disponibles sur Lisbonne par les deux rives du Tage, opération qui aurait produit sans doute un résultat décisif. Au reste, en donnant son consentement à l'expédition d'Andalousie, il pensa que 30,000 hommes au moins des 70,000 confiés à Joseph pourraient se détacher, l'expédition terminée, et se porter vers l'Alentéjo; que ces 30,000 hommes se dirigeant sur Lisbonne par la gauche du Tage, tandis que Masséna y marcherait par la droite avec les 60,000 hommes de Ney et de Junot, avec les 15,000 de la garde, avec les 10,000 cavaliers de Montbrun, sans parler de la réserve de Drouet, il serait impossible aux Anglais de résister à une masse aussi accablante de forces; que leur embarquement deviendrait inévitable, et que la campagne de 1810 serait peut-être la dernière de la guerre d'Espagne (1).

Mais toutes ces prévisions furent loin de se réaliser, parce que l'empereur, à la distance où il se trouvait, s'était fait une fausse idée de la situation des choses dans la Péninsule, et parce qu'il avait supposé aux généraux plus de forces qu'ils n'en possédaient réellement. Masséna, qui a le mérite d'avoir vu plus loin et plus juste que lui dans cette circonstance, partit pour le Portugal avec la conviction qu'il n'avait de secours à attendre d'aucun côté.

La possession de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida lui assurait une bonne base et d'excellents pivots de manœuvres. Cependant il aurait bien fait de raser la dernière de ces places, ainsi qu'il en avait eu l'intention.

Quand son armée se mit en marche, elle comptait 58,956 hommes, dont 7,468 de cavalerie et 84 pièces atte-

(1) THIERS, t. III, p. 372.

lées (1). Elle devait être rejointe en route par le 9ᵉ corps, sous Drouet, estimé à 20,000 hommes, et par 8,000 à 9,000 hommes, sous le général Gardanne.

Le mouvement offensif commença dans les premiers jours de septembre.

Wellington se trouvait alors à Célerico avec 30,000 hommes seulement (2); il jugea prudent de ne pas attendre l'ennemi sur ce point : son front était si étendu qu'une vive poursuite à travers la ville aurait porté les Français sur l'Alva et obligé l'armée anglaise à soutenir une bataille, avant l'arrivée de Hill (3), et peut-être de Leith.

Mais au lieu de marcher vers ce but et de gagner Coïmbre par la rive gauche du Mondégo, Masséna, se fiant à de faux renseignements, ou craignant d'éprouver les embarras qui avaient signalé la marche de Junot en 1808, prit le chemin plus long et plus difficile de Viseu (4), chemin qui avait

---

(1) D'après une situation officielle du 15 septembre 1810. (*Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 571.)

M. Thiers estime la force des trois corps de Masséna à 66,000 hommes, et Napier à 55,000 hommes d'infanterie et à 8,000 de cavalerie. Ce dernier chiffre est basé sur un état officiel du 15 août, qui porte, à cette date, l'effectif sous les armes (déduction faite des hommes malades, prisonniers et détachés, mais y compris les non combattants), à 65,746 hommes. Néanmoins l'évaluation de Napier ne nous semble pas plus exacte que celle du général Koch, qui défalque de la situation officielle du 15 septembre 1810, 5,400 hommes de cavalerie et 1,005 de cavalerie pour des détachements, qui n'ont pas, croyons-nous, été compris dans ladite situation, et qui, en revanche, eussent dû être défalqués de celle de Napier.

(2) D'après Londonderry, Wellington avait en tout 28,738 soldats anglais, dont 2,878 de cavalerie et 24,408 soldats portugais, dont 1,696 de cavalerie : 25,000 hommes étaient détachés sous les ordres de Hill et de Leith.

(3) Ce général était alors à Sarzedas.

(4) « Ce chemin, dit le colonel Napier, était le plus mauvais du Portugal. A mesure qu'il y avançait, le prince d'Essling devait le faire réparer pour que l'artillerie pût suivre. » Il ne l'eût pas choisi probablement, si des Portugais employés dans l'armée française ne lui eussent assuré qu'il était facile, et qu'aucune position importante ne le couvrait. « On ne se serait « jamais imaginé, dit Wellington, que les Français auraient fait la marche qu'ils exécutèrent « à travers le haut Beira, après avoir passé le Mondégo. » (*Relation des opérations de* 1810.) « Les chemins, d'après Belmas, étaient si mauvais, que dès le premier jour tous les chevaux se trouvèrent déferrés, et que Masséna fut obligé de s'arrêter deux jours à Viseu pour attendre son artillerie. » (T. I, p. 130.)

Après ces témoignages, on aura peine à se rendre compte de ce jugement de M. Thiers, emprunté, du reste, aux *Mémoires du prince d'Essling* : « Masséna n'avait pas une autre « route à suivre que celle de Viseu : » jugement que l'éminent écrivain croit justifier en disant que sur les pentes moins abruptes de la Sierra-Caramula, Masséna avait la chance de

en outre l'inconvénient de lui faire abandonner sa ligne de communication avant qu'il en eût établi une autre (1).

Le 21 septembre, jour même de l'arrivée de l'armée française à Viseu, les généraux anglais se trouvèrent réunis sur l'Alva. Dès ce moment, Coïmbre était couverte et la retraite assurée. Une seule éventualité pouvait la compromettre, à savoir si le maréchal Soult, profitant de l'éloignement et de la dispersion des troupes chargées de protéger l'Alentéjo (2), se jetait dans cette province avec 25 ou 30,000 hommes, pour forcer les Anglais à se rembarquer. Heureusement, le duc de Dalmatie, inquiété sur plusieurs points à la fois, attachait trop de prix au blocus de Cadix et à la pacification de l'Andalousie pour songer à faire cette importante diversion.

Arrivé sur le Mondégo, Wellington devait continuer sa retraite vers les lignes de Torrès-Vedras, ou accepter une bataille pour disputer le passage du fleuve. Le premier parti était plus sûr et plus conforme au plan d'opérations adopté par le général anglais; néanmoins il donna la préférence au

---

trouver plus de culture et plus de ressources pour son armée. Or, si nous pouvions entrer dans la discussion de ce point secondaire, il nous serait facile de prouver que cette raison n'est pas valable, et que le prince d'Essling prit la route de Viseu sans l'avoir fait reconnaître, la croyant beaucoup meilleure qu'elle n'était. Au reste, M. Thiers lui-même est obligé d'avouer « que cette route était mauvaise, presque impraticable, et que trois jours avaient suffi pour épuiser les chevaux et mettre dans le plus mauvais état le charronnage de l'artillerie. » Comment après cet aveu, l'historien français peut-il dire que « les critiques de Wellington sur le choix de ladite route sont indignes de la justesse et de la justice ordinaires de ses jugements ? »

Les *Victoires et conquêtes* et le général Pelet expliquent et justifient le choix de la route de Viseu, en disant que Wellington était préparé à recevoir l'armée française sur la rive gauche du Mondégo, et que le prince d'Essling espérait le gagner de vitesse sur Coïmbre en marchant par la rive droite.

L'événement a prouvé que cette raison n'était pas meilleure que l'autre.

(1) En prenant la route de Viseu sur Coïmbre, il fallait, pour assurer les communications, se rendre maître d'Oporto et établir des postes fortifiés entre cette ville et Almeida.

Londonderry, t. II, p. 111, dit que dans l'état-major anglais on avait cru que Masséna manœuvrerait sur la droite des alliés pour conserver ses communications avec Mortier et avec l'armée devant Cadix. En manœuvrant sur la gauche, il se privait de ces avantages.

(2) L'armée de la Romana avait été mise en déroute par le 5e corps, et forcée de se disséminer dans Elvas et dans d'autres places fortes.

second, parce que la situation des choses et l'état des esprits en rendait l'exécution désirable.

Malgré ses proclamations et ses remontrances énergiques, la régence de Portugal avait négligé l'exécution du plan arrêté de commun accord, dans l'intérêt de la défense. « Entre le Mondégo, le Tage et les lignes de Torrès-Vedras, le pays offrait encore assez de vivres pour nourrir les Français pendant tout l'hiver, et le peuple n'était préparé ni à recevoir l'ennemi ni à détruire lui-même ses propriétés (1). » Il fallait donc, ou bien continuer la retraite en dévastant le pays, ou bien arrêter les Français sur le Mondégo assez longtemps pour obtenir le même résultat, par des voies plus honorables pour l'armée et moins compromettantes pour l'autorité morale de son chef (2). Wellington n'hésita point entre ces deux résolutions. Il prit position sur la Sierra de Busaco (3) et fit venir en toute hâte la division de Leith, qui était à Thomar, et celle de Hill, qui se trouvait derrière l'Alva sur la Sierra-Murcelha.

Le corps de Ney, fort de 40,000 hommes (4), déboucha sur la position le 25 septembre.

En ce moment, les préparatifs du général anglais étaient encore incomplets. La première division, les troupes de Leith et celle de Hill, n'avait pas rejoint; 25,000 hommes seulement se trouvaient en ligne (2), et par suite de l'étendue de la Sierra, de grands intervalles séparaient les divisions.

---

(1) Napier.

(2) Le parti des nobles (*fidalgos*), qui trouvait de l'appui dans la régence, n'aurait pas manqué d'exploiter contre le général anglais le mécontentement et le désordre qu'eût produit la dévastation du pays par l'armée anglaise. Ce parti ne lui donnait déjà que trop d'embarras; on en voit la preuve dans une lettre écrite avant la bataille de Busaco, et par laquelle Wellington prévint les meneurs, « qu'ils eussent à cesser leurs misérables intrigues, ou qu'il « conseillerait à son gouvernement de rappeler l'armée anglaise. »

(3) Le comte Toréno est dans l'erreur quand il dit que Wellington livra la bataille de Busaco uniquement pour faire cesser les plaintes qui s'élevaient contre l'inertie de l'armée anglaise en Portugal.

(4) Il venait d'être rejoint par les troupes de Reynier.

(5) Napier et Thibaudeau.

Ces circonstances n'échappèrent point à la sagacité de Ney, qui, de concert avec Reynier, proposa de faire immédiatement une attaque vigoureuse (1). Mais le prince d'Essling, qui était resté à trois lieues en arrière, dans la persuasion que l'ennemi ne s'arrêterait pas en avant de Coïmbre (2), n'arriva sur les lieux qu'entre midi et deux heures. Il examina la position et reconnut qu'il serait dangereux de l'attaquer avant la jonction du 8e corps (3). Ce délai regrettable permit à Wellington de concentrer tous ses moyens de défense (4). Le lendemain, l'occasion favorable était perdue (5).

L'armée alliée occupait en force la Sierra de Busaco, située à 250 pieds au-dessus de la plaine, position en quelque sorte inattaquable de front, bien qu'elle eût le défaut d'être trop étendue (6). La division Hill, couverte par le fleuve, occupait la droite et défendait l'approche des collines; venaient ensuite dans l'ordre de bataille le corps de Leith, les divisions Picton, Spencer et Crawfurd, cette dernière placée en avant de la Chartreuse. La 4e division, commandée par Cole, se trouvait à l'extrême gauche, où elle couvrait un sentier menant à Milheada; la cavalerie était en face du village de ce nom, dans des

(1) Le 26, à la pointe du jour, Ney dépêcha un aide de camp à Masséna pour le prévenir qu'il était en présence de l'ennemi. Cet officier trouva Masséna, vers les dix heures, à Mortagao. A dix heures et demie, Ney envoya à son chef copie d'une lettre de Reynier et de sa réponse à cette lettre. Il disait dans cette réponse : « Si j'avais le commandement, j'attaque- « rais sans hésiter un seul instant. »

(2) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 185.

(3) « L'éloignement du 8e corps et de l'artillerie ne permettait pas de commencer l'attaque avant le soir. » *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 210.

(4) Wellington estime qu'à cette époque ses forces disponibles s'élevaient, non à 62,000 hommes comme l'affirment les *Victoires et conquêtes*, mais à 24,000 combattants anglais et 25,175 portugais : total 49,175 hommes, dont 2,839 de cavalerie anglaise et 1,375 de cavalerie portugaise (l'artillerie n'était pas comprise dans ces chiffres). Il porte à 72,000 hommes l'effectif de Masséna, mais ce chiffre est exagéré. Belmas estime les forces des Français à 62,000 hommes ; Londonderry à 60,000, les *Victoires et conquêtes* à 54,500, et M. Thiers à 50,000. Il faut remarquer, au surplus, que ces hommes étaient des soldats bronzés au feu, tandis que la moitié de ceux de Wellington n'avaient jamais vu l'ennemi.

(5) M. Thiers raconte ces détails d'une manière inexacte et trop favorable à Masséna.

(6) « Pour donner une idée de la grande extension de la position de Busaco, dit le lieutenant-colonel Leith-Hay, il suffit de rappeler qu'après que 50,000 hommes s'y fussent établis, un espace d'environ 2 milles séparait la gauche du corps de Leith de la droite de la 3e division, qui était en ligne à côté de lui. »

plaines où elle pouvait manœuvrer facilement; enfin 50 pièces de canon avaient été mises en batterie sur les points les plus favorables à l'action de l'artillerie (1). Cette position offrait tant d'obstacles, que l'on ne croyait pas que le prince d'Essling osât l'attaquer. « Wellington seul, dit Londonderry, était d'un « avis différent : tous les autres officiers pensaient que les « Français tourneraient la gauche, où le terrain était plat. » Cette opération eût été sans doute plus facile que l'autre, mais elle présentait le danger d'une marche de flanc, parallèle à la mer, et c'est ce qui engagea sans doute le général anglais à ne pas la considérer comme probable ; au reste, pour être en mesure contre toute éventualité, il avait donné au corps de Trant l'ordre de se rendre à Sardao, et de disputer à l'ennemi la route qui traverse ce village (2).

Dans un conseil tenu le 26 au soir, Ney exprima de vifs regrets de ce qu'on n'eût pas attaqué la veille, et soutint qu'il n'y avait plus moyen d'enlever la position. Junot, Eblé, chef de l'artillerie, et Fririon, chef de l'état-major, furent du même avis. Reynier et Lazowski, chef des ingénieurs, déclarèrent que l'attaque, quoique difficile, n'était pas sans offrir quelques chances de succès (3). Le prince d'Essling se rangea à l'avis de ces derniers, et fit en conséquence ses préparatifs pour attaquer le lendemain.

---

(1) Voir LONDONDERRY et NAPIER.

(2) L'ensemble de ces circonstances est loin de confirmer l'extrait suivant de M. Thiers : « Lord Wellington, croyant comme le maréchal Masséna qu'au delà de sa gauche ne se « trouvait pas de route praticable, avait borné sa surveillance de ce côté à l'envoi de quelque « cavalerie légère, sous le partisan Trant.... Il est étonnant qu'au seul aspect des lieux, il « n'ait pas deviné l'existence d'une route sur sa gauche... »

L'auteur des *Mémoires de Masséna* est plus équitable en disant que « Wellington, pré« voyant que son adversaire pourrait chercher à tourner sa gauche par le chemin de Mortagao à Oporto, prescrivit au colonel Trant de se porter avec sa brigade à Sardao, au débou« ché des montagnes. » (T. VII, p. 190.)

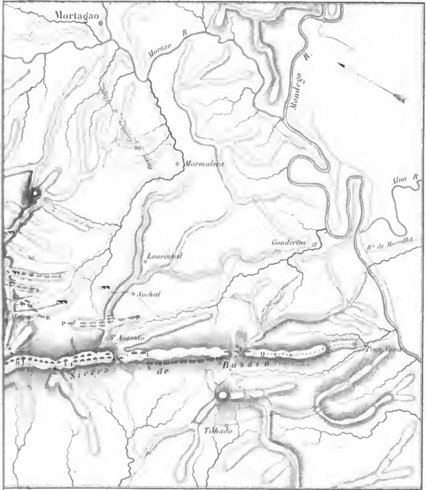
Du reste, Murray (*Memoirs of the war in Spain*, etc., p. 29) donne une lettre du quartier-maître général à sir Stapleton Cotton, datée du couvent de Busaco, 24 septembre, laquelle prescrivait à ce général de faire reconnaître la route de Sardao, de façon toutefois à ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur cette route. « It is desirable to avoid shewing the patrol « to the enemy, or attracting his attention towards the road in question. »

(3) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 191.

ATAILLE DE BUSACO.

27 Septembre 1810

PL. VIII



Gravé par J. Clae

Le 27 au matin, le 2e corps, massé derrière Saint-Antonio, fut chargé de pousser l'ennemi sur la Chartreuse; le 6e devait aborder Busaco directement, en débouchant de Moira; la cavalerie de Montbrun avait ordre de se tenir cachée derrière un mamelon à gauche de la route de Busaco (1), et le 8e corps, sous Junot, devait se masser par brigades derrière le corps de Ney, pour servir de réserve générale.

L'attaque eut donc lieu sur deux points espacés de quatre kilomètres, circonstance fâcheuse, mais que la position rendait inévitable.

Masséna comptait principalement sur le succès de Reynier, qui avait un terrain moins difficile à traverser. L'une des divisions de ce général parvint en effet à gravir les talus et à prendre pied sur le plateau, entre les divisions Spencer et Picton; mais ses soldats, hors d'haleine, exténués de fatigue, à peine ralliés, furent attaqués par les troupes anglaises, soutenues par une nombreuses artillerie, et forcés de redescendre la montagne avec une perte de 2,500 hommes.

On doit attribuer en partie ce désastre à Ney, qui, venant de plus loin et, s'il faut en croire ses compatriotes, moins audacieux dans cette circonstance qu'à Elchingen et à Jéna, commença son attaque trop tard, ce qui permit aux Anglais d'accabler Reynier avec des forces doubles des siennes (2).

Le 6e corps ne fut pas plus heureux que le 2e; dès que les colonnes de Ney eurent gravi les hauteurs défendues par la division légère de Crawfurd, elles furent mitraillées et fusillées à bout portant, chargées à fond par des troupes fraîches, prises en flanc par une nuée de Portugais, et culbutées enfin sur des pentes abruptes, où on les poursuivit encore pendant quelque temps à la baïonnette. Cette atta-

(1) Cette route, comme celle de Saint-Antonio, conduisait à Coïmbre.

(2) Voir les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 197. Le signal de l'attaque fut donné à sept heures, et Ney ne s'ébranla qu'entre huit et neuf, nonobstant les ordres donnés la veille.

que aurait obtenu sans doute un meilleur résultat, si le maréchal n'avait porté trop tôt sur la Chartreuse la division Marchand, qui devait donner en même temps que celle de Loison.

La bataille de Busaco affaiblit de 4,500 hommes l'armée française (1); les Anglais, d'après un état officiel, n'eurent, dans les journées des 25, 26 et 27 septembre, que 197 tués, 1,014 blessés et 58 manquants (2).

Wellington signala avec satisfaction le courage et la fermeté qu'avait montrée l'armée portugaise dans cette affaire, la première où elle se trouvât sérieusement engagée avec l'ennemi (3).

On reproche à Masséna de n'avoir pas fait soutenir ses troupes par l'artillerie (4), et de n'avoir pas eu ses réserves prêtes au moment où la colonne de Reynier se trouva aux prises avec l'ennemi. Londonderry (5) et les auteurs des *Victoires et conquêtes* (6) lui font aussi un grief de ce qu'il ne

---

(1) Évaluation de Napier, de Thibaudeau et de Thiers.

D'après le rapport de Wellington, le nombre des tués s'élevait à 2,000 hommes. Toréno évalue les pertes des Français à près de 4,000 hommes; le colonel Jones, à 2,000 tués, 300 prisonniers et 5 à 6,000 blessés; Napier, à 600 tués et 3,700 blessés et prisonniers; Belmas et les *Victoires et conquêtes*, à 1,800 tués et près de 3,000 blessés; Koch, à 4,486 hommes en tout (état officiel, *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 573); Sherer, à 5,000 tués et blessés et 300 prisonniers; Mac Farlane, à 1,000 tués et 3,000 blessés; Londonderry, à 5 ou 6,000 hommes, et Masséna (dans son rapport sur la bataille), à 4,000 hommes.

Les généraux Foy, Ferrey, Graindorge furent grièvement blessés; le général Simon fut fait prisonnier.

(2) D'après Napier et Thibaudeau, les alliés perdirent à Busaco 1,300 hommes; d'après Sherer, 1,200 dont 578 Portugais; d'après Londonderry et Sarrazin, 1,000 hommes seulement.

(3) Napoléon ne s'attendait pas à ce résultat, puisqu'il avait annoncé que les Portugais ne valaient pas mieux que les *brigands* (mot par lequel il désignait les soldats espagnols). Voir les *Mémoires de Joseph*, t. VII.

(4) Les auteurs des *Victoires et conquêtes* et celui des *Mémoires de Masséna* disent que l'artillerie française se trouva dans l'impossibilité d'agir; mais Napier fait observer avec raison que la division légère anglaise fut constamment rangée sur le revers de la montagne, et que 30 pièces dirigées sur ce point auraient merveilleusement secondé l'attaque du 6e corps: au reste, le général Koch lui-même dit (t. VII, p. 194): « Ordre fut donné au général « Tirlet de placer l'artillerie du 2e corps sur les points les plus favorables à son action, » preuve qu'on avait jugé possible l'emploi de cette arme.

(5) T. II, p. 120.

(6) « Ce fut alors qu'un blâme universel tomba sur le général en chef français: on lui « reprocha avec justice de n'avoir pas exécuté cette manœuvre avant l'attaque, et d'avoir « inutilement sacrifié 3,000 de ses plus braves combattants. — Jaloux de conserver cette épi- « thète d'heureux que lui avaient valus tant de glorieux combats, il crut devoir, pour son « honneur, affronter un écueil qu'un chef vulgaire eût prudemment évité. » (T. XXI, p. 83.)

songea point à tourner la gauche des alliés par la route de Milheada, où il eût été difficile de l'arrêter; mais on a vu plus haut les raisons qui nous empêchent de nous associer à cette critique. Il paraît, au surplus, que le prince d'Essling, en attaquant la Sierra de Busaco, ne savait pas que les corps de Hill et de Leith eussent opéré leur jonction avec Wellington. Sa plus grande faute est de n'avoir pas ordonné l'attaque le 26; Ney, qui la jugea possible le 25, prédit que le 27 elle ne réussirait point, et cette opinion était assez généralement partagée dans l'armée française.

La journée de Busaco changea les dispositions morales des belligérants et mit le prince d'Essling dans l'obligation de rester sans vivres au pied des montagnes d'Acobar, ou de battre en retraite devant un ennemi qui guettait ses moindres mouvements. Ney voulait rebrousser chemin; mais le général en chef, soupçonnant l'existence d'une route sur la droite, où le terrain allait en s'abaissant vers la mer, envoya pendant la nuit le général Montbrun et le colonel Sainte-Croix en reconnaissance avec un détachement de cavalerie. Ces deux officiers trouvèrent en effet une voie carrossable. Masséna en fut averti le 28 à midi. Il exploita cette circonstance avec son habileté ordinaire. Pendant toute la journée, il entretint une vive escarmouche sur le front de la ligne ennemie, comme s'il méditait une seconde attaque et, le soir venu, il fit partir Junot dans le plus grand silence, puis Ney, puis la colonne des bagages avec 3,000 blessés, puis enfin Reynier, suivi d'une arrière-garde de dragons. Le 29, tous ces corps débouchaient dans la plaine de Coïmbre sans être inquiétés, grâce à un malentendu (1), qui avait empêché Trant de se

(1) Le colonel Trant, au lieu de se rendre directement à Sardao, comme Wellington l'avait prescrit, fit un détour par Oporto, d'après les ordres du général qui commandait dans le nord, et n'arriva à Sardao que le 28 au soir, quand déjà l'ennemi était maître du terrain. (Voir la dépêche de Wellington du 30 septembre 1810, à Liverpool.) Le comte Toréno prétend que les milices de Trant étaient hors d'état de garder un défilé si important, et que Wellington

trouver à temps sur la route de Sardao. M. Thiers reproche à Masséna d'avoir attendu, pour reconnaître cette route, un échec qui l'obligeait de la trouver à tout prix : « Il aurait dû la rechercher d'avance, dit-il, car le seul aspect des lieux en indiquait l'existence, et, après l'avoir trouvée, faire sur Busaco une simple démonstration pour tromper les Anglais, pendant que le gros de l'armée aurait filé sur Boyalva. »

Nous ne pouvons partager cet avis; nous croyons au contraire que le prince d'Essling eût commis une faute impardonnable en engageant toutes ses forces dans un mauvais chemin, entre la mer et une armée en possession de hauteurs d'où elle pouvait voir tous les mouvements.

Quoi qu'il en soit, dès que Wellington fut informé de la marche de flanc du prince d'Essling (le 28 à minuit) (1), il quitta sa position pour ne pas être coupé, et le lendemain matin son armée se trouva en colonne sur la route directe de Coïmbre (2).

Masséna s'avança parallèlement à la mer et à portée de l'ennemi, par un chemin si difficile et dans un tel désordre, que les troupes de toutes armes, les malades et les blessés marchaient pêle-mêle.

Le duc de Wellington eut le tort grave de ne pas profiter de cette circonstance, en dirigeant immédiatement sa cavalerie et le corps d'infanterie le plus rapproché sur la

---

manqua de prudence en se fiant sur elles; d'autres disant au contraire que, vu l'état des forces alliées, il y aurait eu un grand inconvénient à détacher une partie importante de l'armée anglaise dans une position où des milices commandées par un homme tel que Trant pouvaient rendre de fort bons services. Quoi qu'il en soit, le fait seul de l'envoi de Trant à Sardao prouve que M. Thiers est dans l'erreur quand il dit (t. III, p. 412) « que Wellington fut gravement en faute d'avoir ignoré l'existence de la route de Boyalva. »

(1) M. Thiers se trompe en disant que ce fut dans la soirée du 29. Cette erreur fait tomber les reproches qu'il adresse à Wellington d'avoir manqué d'énergie et de vigilance pendant les journées des 28 et 29.

(2) « Après avoir quitté Busaco, il n'y eut, dit Wellington, aucune position que nous pussions occuper avec la certitude d'empêcher l'ennemi d'arriver à Lisbonne avant nous, à moins d'atteindre les positions fortifiées en avant de cette place. » *Relation des opérations de 1810.*

tête du défilé, qui se trouvait seulement à quatre lieues de là. On peut aussi lui reprocher d'avoir confié la défense du défilé de Boyalva à une simple brigade de milices : le souvenir de ce qui était arrivé à Banos, l'année précédente, aurait dû le mettre en garde contre cette espèce de troupes. Enfin Wellington est répréhensible de n'avoir pas pris de mesures pour être informé des mouvements qu'opéra l'armée française après l'attaque infructueuse du 27.

Le prince d'Essling ignorait encore l'existence des lignes de Torrès-Vedras, bien qu'on y travaillât depuis dix mois avec une activité prodigieuse (1). Convaincu que les Anglais ne trouveraient plus de position aussi forte que celle dont il venait de les déloger, il crut qu'ils avaient l'intention de quitter le pays. Cette circonstance explique et justifie peut-être la résolution qu'il prit de continuer l'offensive après Busaco. S'il avait connu l'existence des lignes et l'état du pays aux abords de Lisbonne, il aurait dû se retirer et attendre de nouvelles ressources pour reprendre la campagne dans de meilleures conditions. Bientôt, en effet, sa situation devint si mauvaise, qu'on pouvait la croire désespérée : devant lui se trouvait un camp inexpugnable et une armée qui grossissait en se retirant, tandis que la sienne devait nécessairement diminuer par les maladies et les privations à mesure qu'elle s'éloignait de sa base. Un corps d'armée important se formait en outre sur le Douro, pour inquiéter les derrières des Français, qui déjà n'avaient plus de communications assurées avec l'Espagne; enfin, à chaque pas, il se pré-

(1) Plus de 7,000 paysans furent employés à ces travaux ; les femmes et les enfants même y prirent part. Les réquisitions de travailleurs s'étendirent jusqu'à une distance de 10 lieues à la ronde. — Voir JONES, *Mémoire*, etc., p. 53.

sentait des embarras et des difficultés qui devaient rendre la retraite, en cas de revers, presque impossible. Aussi Wellington s'attendait-il, après l'affaire du 27, à ce que l'armée française rebroussât chemin, ou du moins ne franchît pas le Mondégo (1).

Mais le prince d'Essling, comme nous l'avons vu, ignorait la plupart des circonstances qui rendaient sa position si critique, et se trouvait d'ailleurs engagé à poursuivre son entreprise par la crainte de modifier les ordres itératifs de l'empereur, et par l'espoir d'obtenir des secours efficaces de l'armée d'Andalousie.

La retraite, à partir de Busaco, se fit sans aucun incident remarquable. A mesure que l'armée anglaise reculait, les populations fuyaient vers Lisbonne, emportant ce qu'elles avaient de plus précieux et détruisant ce qu'elles ne pouvaient emporter.

Il est extraordinaire qu'un général étranger ait pu obtenir d'aussi douloureux sacrifices d'une nation attachée à ses foyers et fortement travaillée en sens contraire par la faction des nobles. Ce résultat atteste à la fois l'influence qu'avait acquise Wellington, et le patriotisme qui animait à cette époque les malheureux Portugais. Beaucoup de provisions et quelques moulins échappèrent néanmoins à la destruction par la faute de la régence, dans le sein de laquelle l'évêque et le principal Souza continuaient à se plaindre de ce que le général en chef eût attiré la guerre au cœur du royaume, au lieu de livrer une bataille décisive sur la frontière du Beyra, et d'agir offensivement en Espagne (2). L'évêque refusa même sous ce ridicule prétexte d'appuyer une demande d'argent faite par le

---

(1) Voir la *lettre de Wellington à lord Liverpool*, 3 novembre 1810, et ALISON, t. VII, p. 422.

Dans sa lettre du 30 septembre 1810 à la Romana, Wellington prétend n'avoir jamais douté du succès de la campagne.

(2) *Au prince régent*, 30 novembre 1810.

général en chef pour subvenir aux besoins de l'armée portugaise. Souza et lui poussèrent les choses si loin, qu'ils essayèrent de former un parti ouvertement hostile à l'Angleterre (1), et qu'ils adressèrent au général en chef des lettres anonymes pleines de menaces (2).

A Leyria, une partie des magasins furent pillés par les troupes anglaises. Wellington, pour réprimer ces funestes habitudes de désordre et d'ivrognerie, fléaux ordinaires des armées britanniques (3), fit pendre les hommes trouvés en flagrant délit, et réprimander sévèrement les officiers qui les commandaient. Moins scrupuleux sur ce point, parce que le système des réquisitions nécessite et réglemente pour ainsi dire le pillage, les généraux français permirent à leurs soldats de vider les magasins et de piller la ville de Coïmbre de fond en comble; mais comme le désordre et l'indiscipline sont inévitables dans les armées qui n'ont point de subsistances assurées, « quelques jours suffirent pour dissiper des ressources « qui, ménagées, eussent alimenté les troupes de Masséna « pendant deux mois. — On perdit aussi par ce délai, « accordé à la débauche, tout l'avantage qu'on avait retiré « de la marche dangereuse de Sardao sur Boyalva (4). » Les troupes françaises, en effet, ne purent quitter la ville que le 4 (5). Si elles avaient marché plus vite et gagné Leyria, en traversant les gués du Mondégo, Masséna eût forcé probablement le général anglais à accepter une bataille dans des conditions défavorables; mais la promptitude des mou-

(1) Gurwood, t. VII, p. 92, 101.

(2) Gurwood, T. VII, p. 314, 321, 332; t. VIII, p. 52, 67.

(3) Wellington s'est plusieurs fois expliqué sur ces habitudes, qu'il attribuait à la mauvaise qualité des hommes dont l'armée anglaise devait se recruter.

(4) Napier; voir aussi les *Victoires et conquêtes*, t. XX, p. 89, et les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 207. — L'auteur anglais a tort d'imputer les faits dont il s'agit au prince d'Essling : ils retombent tout entier sur Junot, qui fut blâmé par Masséna dans les termes les plus énergiques et menacé d'être renvoyé en France.

(5) Le général Koch explique cette perte de temps par la nécessité de faire des réparations au matériel; mais il s'en faut bien que ce soit là une explication satisfaisante.

vements n'est pas ce qui distingue cette campagne du vainqueur de Zurich, la moins remarquable de toutes celles qui ont illustré sa carrière (1).

A peine l'armée française eut-elle quitté le Mondégo, que Trant, Miller et Wilson, se jetant avec 10,000 hommes de milice dans les Sierras, interceptèrent ses communications avec Almeida.

Trois jours après, le colonel Trant enleva par surprise Coïmbre (2), où se trouvaient les dépôts de Masséna et 2 à 3,000 blessés (3). Ce coup de main hardi ruina de fond en comble le plan d'invasion en coupant l'armée de Portugal de sa base, et en l'obligeant à prendre éventuellement une autre ligne de retraite.

Le prince d'Essling n'en continua pas moins sa marche, laissant au hasard le soin de ses communications de plus en plus compromises.

Le 10 octobre, il se trouva devant les redoutables lignes de Torrès-Vedras, dont rien jusque-là ne lui avait révélé l'existence, chose à peine croyable, et qui donne une juste idée de la situation de l'armée française au milieu de ce pays soulevé, où pas un homme ne voulait servir la cause de l'empereur (4).

Wellington entra dans son camp, le 8 octobre, avec 22,000 hommes d'infanterie anglaise, 3,000 hommes de cavalerie et 30,000 hommes d'infanterie portugaise (5).

---

(1) La preuve de sa lenteur résulte de ce fait, qu'il ne quitta Viseu pour marcher sur Coïmbre que dix jours après avoir passé le Pinhel.

(2) Le 7 octobre.

(3) Ces blessés, dont Napier porte le nombre à 5,000, étaient gardés par une compagnie de marine de la garde impériale. Ils furent dirigés sur Oporto et donnés pendant trois jours en spectacle à la populace de cette ville.

(4) Masséna écrivait, le 29 octobre 1810, à Berthier : « Nous n'avons pas trouvé un seul habitant dans tout le pays que l'armée a parcouru, et, ce qu'on aura de la peine à croire, pas même dans les grandes villes, comme Coïmbre, d'une population de 20,000 âmes. Depuis que je suis devant Lisbonne, je n'ai pu y faire pénétrer un seul homme. La classe moins aisée du peuple s'est réfugiée dans les bois; les riches ont suivi l'armée anglaise à Lisbonne. »

(5) JONES, *Mémoire*, etc., p. 57.

Ce camp se composait de trois lignes de défense. La première s'étendait depuis Alhandra sur le Tage, jusqu'à l'embouchure du Zizandre : elle suivait le pli des montagnes et avait 9 1/2 lieues de longueur (1): un peu en arrière de cette ligne, à Pero-Negro, se trouvait le quartier-général de Wellington, où venaient aboutir les télégraphes destinés à établir de promptes communications avec toutes les parties du camp (2). — La seconde ligne, située à 12 kilomètres environ de la première, avait un développement de 8 lieues. — La troisième, destinée à couvrir un embarquement forcé, était beaucoup moins étendue, et se trouvait en moyenne à 8 lieues de la seconde : cette dernière, la plus forte des trois, constituait une défense indépendante de la ligne avancée (3).

Le front de la position était hérissé de tous les obstacles que l'art et la nature peuvent créer : ses flancs s'appuyaient d'un côté à l'Océan et de l'autre au Tage, dont les rives avaient été solidement fortifiées; sa gorge était protégée par une flotte redoutable (4), et son espace intérieur avait été disposé de manière à offrir aux troupes alliées un champ de bataille avantageux, de quelque côté que vînt l'attaque.

Toutes les ressources de l'art avaient été mises à contribution pour rendre ce vaste camp retranché digne du rôle qu'il devait jouer : des redoutes occupaient les terrains abruptes; — les pentes des hauteurs étaient taillées aussi verticalement que le permettait la nature du sol; — des lignes redoublées d'abatis obstruaient les vallées; — des retranche-

(1) La première ligne avait un développement de 48 kilomètres; la seconde ligne, de 40 kilomètres, et le réduit de 3 kilomètres.

(2) En sept minutes, on échangeait les nouvelles d'une extrémité de la ligne à l'autre. JONES, *Mémoire sur les lignes de Torrès-Vedras*, p. 56.

(3) Pour de plus grands détails, voir *Victories of the british armies*, LEITH-HAY, VIEUSSEUX et JONES (annexe IV).

(4) « 20 vaisseaux et 3 ou 400 bâtiments de transport, du fret de 24,000 tonneaux, stationnaient dans le Tage. » — BELMAS.

D'autres auteurs n'estiment qu'à 200 le nombre des voiles qui se trouvaient en rade de Lisbonne.

ments continus défendaient les cours d'eau; — les rivières étaient enfermées dans des écluses, et celles que les pluies ne faisaient pas déborder naturellement étaient pourvues de barrages; — des abatis soutenus par des redoutes défendaient les parties boisées.

Une nombreuse artillerie, braquée sur les points accessibles, commandait les différentes approches et donnait une certaine égalité de défense à toute la ligne; — les routes favorables à l'ennemi avaient été détruites, les autres élargies; — de nouvelles communications avaient été créées pour faciliter les mouvements des troupes et l'arrivée des secours; — les ponts avaient été minés; — enfin l'on avait pris toutes les mesures nécessaires pour favoriser au besoin un mouvement offensif des troupes alliées.

A l'époque où Wellington entra dans ces lignes, elles se composaient de 126 ouvrages fermés, défendus par 29,751 hommes et 247 pièces de canon. Les ouvrages de St-Julien, destinés à couvrir le point d'embarquement, exigeaient 5,350 hommes et contenaient 94 bouches à feu (1).

Il n'existe pas d'exemple d'une position si habilement et si fortement retranchée (2).

---

(1) En 1812, les deux premières lignes, complétement achevées, se composaient de 152 ouvrages distincts, armés de 534 pièces d'artillerie. Ces ouvrages exigeaient 34,125 hommes de garnison. — JONES, *Mémoire*, etc., p. 157, 158.

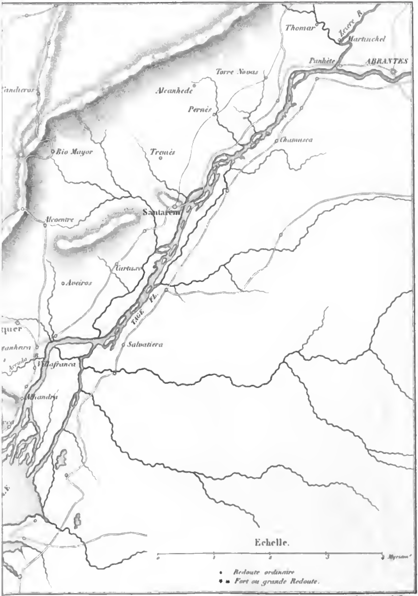
(2) Ce qui faisait la force de cette position, c'était 1° que l'attaque ne pouvait avoir lieu que par un petit nombre de points; 2° que les défenseurs pouvaient aller plus vite d'un point à l'autre que les assaillants; 3° que le terrain en arrière offrait un champ de bataille avantageux aux réserves, de quelque côté que vînt l'attaque, et 4° que les Anglais étaient maîtres de l'Océan, qu'ils ne manquaient de rien, et qu'ils avaient l'appui des habitants.

L'auteur des *Victoires et conquêtes* est pour ainsi dire le seul militaire qui ait trouvé la position de Torrès-Vedras défectueuse. L'opinion qu'il émet, t. XX, p. 97, tend à prouver que l'on aurait pu faire essuyer à Wellington un désastre dans cette position. « Loin, dit-il, de regarder à Torrès-Vedras la chance de succès comme certaine en sa « faveur, lord Wellington ne devait-il pas être frappé de justes craintes? Les dispositions « qu'il avait prises pouvaient être contrariées, rendues nulles et même entraîner par suite « la perte de l'armée anglo-portugaise... Un général d'armée ne doit il pas frémir lorsque « l'avenir lui offre de semblables probabilités, et lorsqu'il s'est mis dans une pareille posi« tion? »

Nous ne pouvons nous rendre compte des motifs qui ont dicté cette opinion, si contraire aux faits et aux témoignages les mieux établis.

S DE TORRÈS VEDRAS.

Pl. VII



Gravé par J. Claes

Jugeant qu'il ne fallait rien négliger pour la rendre plus imposante encore, Wellington y fit entrer 6,000 Espagnols (1) sous la Romana; de sorte qu'avant la fin d'octobre, les lignes étaient occupées par 130,000 combattants, dont plus de 70,000 de troupes réglées (2).

Le marquis de Londonderry, à cette époque adjudant général de Wellington, a prétendu que si Masséna, au lieu d'attendre son artillerie, avait dirigé immédiatement une attaque vigoureuse contre les ouvrages de Torrès-Vedras, il les eût enlevés, grâce à la confusion qui régnait dans l'intérieur du camp et à l'ignorance où étaient encore les soldats et les généraux du rôle qu'ils avaient à jouer (3). Le prince d'Essling n'en jugea pas ainsi. Après une reconnaissance détaillée des lignes anglaises, il estima que ses moyens n'étaient pas en rapport avec la difficulté de l'entreprise; et, en effet, n'ayant que 50,000 hommes et des munitions pour une seule bataille (4), il se fût exposé, en cas d'insuccès, à un immense désastre. Le colonel ingénieur Jones approuve les scrupules de Masséna (5), et le comte Toréno (6) affirme que les princi-

(1) 3,000, d'après Londonderry; 8,000, d'après le comte Toréno et Thiers; 6,000, d'après Napier, et 10,000 d'après les *Victoires et conquêtes*.

(2) Calculs de Napier et de Thibaudeau. D'après Londonderry, Wellington, après avoir reçu 3,000 hommes de la Romana, et 7 à 8,000 Anglais, venus de Cadix et de la mère-patrie, se trouvait à la tête de 33,000 Anglais, 30,000 Portugais et 3,000 Espagnols en état de tenir la campagne. Les *Victoires et conquêtes* estiment les forces des alliés à 97,000 hommes, dont 71,000 de troupes anglo-portugaises, et celles des Français à 35,000 seulement. Le général Pelet dit que : « 35,000 Français, manquant de tout, avaient contenu plus de 100,000 alliés, « sans toutefois penser à les bloquer comme on l'a cru. » *Victoires et conquêtes*, t. XXI, p. 325. D'après Jomini, il y avait dans les lignes, avant l'arrivée des secours anglais et espagnols, 60,000 hommes, dont 30,000 Portugais. Le même auteur estime les forces de Masséna, antérieurement à l'arrivée de Drouet, à 40,000 hommes.

(3) Maxwell, t. II, p. 207, dit que Junot et Ney furent également de cet avis et proposèrent à Masséna de brusquer l'attaque de la position. Nous n'avons trouvé aucune preuve de ce fait, et l'auteur des *Mémoires de Masséna* dit formellement, t. VII, p. 465 : « que tous les lieutenants du maréchal Masséna s'accordèrent à représenter les lignes comme inexpugnables. »

(4) Thiers, t. III, p. 422.

(5) *Mémoire sur les lignes de Torrès-Vedras*, p. 68. Parmi les circonstances qui empêchèrent Masséna d'attaquer les lignes, il faut signaler le mauvais temps, qui rendit le terrain impraticable pour l'artillerie partout, excepté sur les routes pavées *Memoir of the war in Spain and France*, p. 14.

(6) T. III, p. 289.

paux chefs de l'armée française, consultés sur ce point, opinèrent qu'il fallait demander des secours et réduire, en attendant, les opérations à un blocus (1). D'après ce conseil, Masséna envoya le général Foy à Paris, rendre compte de la situation de l'armée de Portugal, et solliciter de nouvelles instructions (2).

Afin de resserrer autant que possible la position des Anglais, les troupes françaises furent distribuées de la manière suivante : Junot à Sobral, vis-à-vis des avant-postes anglais ; Reynier près du Tage, à Villa-Nova, et le duc d'Elchingen, près d'Alenquer (où il était à même de soutenir le 8ᵉ corps). Une partie de la cavalerie fut détachée pour observer le Tage et communiquer avec Santarem.

Ces dispositions étaient très-bonnes au point de vue du blocus et de la subsistance des troupes ; mais prises devant un ennemi concentré, dont les forces étaient supérieures en nombre, elles auraient amené sans aucun doute la destruction de l'armée française, si cet ennemi avait pu ou voulu prendre vigoureusement l'offensive.

Le prince d'Essling jugeant que Santerem était un lieu convenable pour ses magasins et ses dépôts, chargea Montbrun de réunir dans cette ville les matériaux nécessaires à la construction d'un pont flottant (3) ; malheureusement, les troupes qui s'emparèrent de la place y commirent, pendant cinq jours, des excès comparables à ceux qu'elles avaient commis à Leyria (4) et qui, cette fois encore, privèrent l'armée des ressources dont elle avait le plus grand besoin.

---

(1) Les auteurs des *Victoires et conquêtes* prétendent qu'il était absurde de vouloir bloquer avec 38,000 hommes une position en communication avec la mer et renfermant 97,000 alliés. Ils ont raison en principe, mais Masséna devait étendre ses cantonnements pour avoir des vivres, et c'est ce qui explique que l'empereur ne fit aucune objection contre l'emplacement donné aux différents corps de l'armée du Portugal.

(2) Le général Foy partit le 29 octobre.

(3) Ce pont devait lui servir pour envoyer des fourrageurs sur l'autre rive, dans la fertile Alentejo, pour donner la main à Soult, et pour faciliter le siége d'Abrantès.

(4) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 239.

Le général Eblé, chargé de la construction de l'équipage de pont nécessaire pour franchir le Zezère et le Tage, rencontra des difficultés inouïes. Il n'avait trouvé à Santarem que deux vieilles barques submergées, et les magasins du port ne contenaient ni ancres, ni goudron, ni outils, ni cordages, ni madriers, ni rien de ce qu'il fallait pour organiser un chantier de construction (1). Mais grâce à son industrie et à son activité prodigieuses, ce général parvint à surmonter tous les obstacles : bientôt l'on vit une masse de soldats, transformés en ouvriers, débiter et mettre en œuvre le bois, le fer et le chanvre, avec des outils qu'ils avaient confectionnés eux-mêmes. La construction des ponts de l'île de Lobau n'avait pas offert plus de difficultés.

Pour assurer sa position et se ménager le moyen d'agir sur la rive gauche du Tage, il importait à Masséna d'occuper Abrantès. Montbrun fut chargé de s'emparer de ce point de vive force ou par ruse. Il brusqua facilement le passage du Zezère, mais il perdit ensuite par sa lenteur l'occasion de prendre la ville et de capturer cinquante barques portugaises abritées dans une crique du Tage, en face de Chamusa.

Le prince d'Essling fut vivement contrarié de cette maladresse. Cependant Montbrun s'empara, le 31 octobre, de Punhète, et le général Tirlet mit aussitôt cette ville en communication avec la rive droite du Zezère, à l'aide d'un pont sur chevalets. Une reconnaissance faite à la suite de cette opération convainquit le général en chef qu'Abrantès était à l'abri d'un coup de main et, que pour le moment, il ne fallait pas songer à s'en rendre maître. Il ordonna, en conséquence, au général Lazowski de mettre Punhète en état de défense,

---

(1) Il fallait 80 bateaux pour franchir le Tage, et 20 pour franchir le Zezère.

Le général Pelet dit qu'on ne pouvait songer à entreprendre le passage, ni à former un établissement solide sur le fleuve, sans avoir les matériaux nécessaires à un double pont.

Les premiers bateaux construits furent destinés à l'établissement de deux ponts sur le Zezère, l'un à Punhète, l'autre à Martinchel. — *Victoires et conquêtes*, t. XXI, p. 323.

et au général Eblé de diriger sur ce point les chantiers de Santarem (1).

Dans ces entrefaites, Wellington avait reçu des renforts, construit de nouvelles batteries; achevé ou complété les ouvrages des lignes. Le moral des troupes était excellent; officiers et soldats rivalisaient de zèle et de bonne volonté. « En dehors des heures de service, dit un témoin oculaire, ils se livraient à la chasse ou à la pêche, comme s'ils eussent été en Angleterre. » Entre autres détails donnés à ce sujet, le général Stewart nous a laissé la description d'une fête brillante qui fut organisée dans le camp des alliés pour célébrer la nomination de Beresford au rang de chevalier de l'ordre du Bain. Cette situation formait un contraste pénible avec celle de l'armée française, qui devenait chaque jour plus intolérable : privée de tout, en butte à l'hostilité des populations, harcelée sur ses derrières par les corps de milice et les *ordenanzas* du Nord, que Wellington avait appelés à lui et jetés dans les montagnes, cette armée devait employer la moitié de son effectif à chercher des vivres (2). L'armée anglaise elle-même, avec toutes les ressources que lui assuraient la flotte et l'appui des Portugais, avait une peine infinie à nourrir les habitants de Lisbonne et les milliers de campagnards qui s'étaient réfugiés derrière les lignes de Torrès-Vedras (3). Quelques auteurs pensent que si le maréchal Soult se fût hâté de prendre Badajoz et

(1) « Masséna, après avoir reconnu le Tage à Santarem, avait renoncé à l'idée d'y établir son pont de bateaux. » *Mémoires de Masséna.*

(2) « Il est certainement étonnant, dit Wellington, que l'ennemi ait pu rester si longtemps « dans ce pays, et c'est un exemple extraordinaire de ce que peut faire une armée française. « Avec tout notre argent et les bonnes dispositions du pays, je vous assure que je ne pourrais pas entretenir une seule division dans l'endroit où les Français ont entretenu jusqu'à « 60,000 hommes et 20,000 animaux pendant plus de deux mois. » (*Au comte de Liverpool,* 21 décembre 1810.)

(3) L'armée de Wellington était assez bien pourvue, et néanmoins un grand nombre de soldats passèrent à l'armée française, où la misère était au comble : circonstance d'autant plus extraordinaire, que le crime de désertion était, en quelque sorte, inconnu dans les troupes anglaises.

de faire par cette ville une diversion sur Lisbonne, il aurait forcé Wellington à sortir de son camp et fourni à Masséna l'occasion de s'emparer de la position (1). Mais nous doutons fort que le général anglais eût pris une résolution aussi dangereuse, pour couvrir une ville suffisamment protégée contre un bombardement par sa forte escadre et par un bras de mer de 1,500 toises de largeur. Il avait écrit, du reste, à son gouvernement dès les premiers jours de son arrivée à Lisbonne, qu'il était en mesure de résister, dans son camp, aux armées réunies de Masséna et de Soult (2).

Si Wellington avait été obligé de quitter les bouches du Tage et de se rembarquer, il aurait probablement trouvé sur les côtes du Portugal une autre position susceptible de devenir la base de ses opérations ultérieures. Ce n'était pas assez pour sauver la Péninsule de *balayer les Anglais dans la mer*, il fallait encore détruire leur flotte et gagner la confiance des populations : deux choses également difficiles, dans la situation où se trouvait alors l'empire français.

Cependant le duc n'était pas sans embarras, ni sans inquiétudes au milieu de ses lignes. La folie de George III avait surexcité les espérances de l'opposition, qui cherchait par tous les moyens possibles à s'emparer du pouvoir. Elle exploita avec une adresse perfide les désastres de la campagne précédente, les victoires de Suchet en Catalogne et les succès de Soult en Andalousie, pour amoindrir le résultat des opérations de Wellington; elle prit même un tel ascendant, que l'armée pouvait à peine compter sur le cabinet pour un appui ordinaire. On disait tout haut à la tribune et dans la Presse : « Qu'il y avait folie à laisser l'armée mourir de faim et de misère dans les lignes rocailleuses de Torrès-Vedras,

(1) On a remarqué sans doute que l'armée du centre ne fut d'aucun poids dans la balance ; le roi ne l'eût pas laissée dans cette inaction.

(2) *Au comte de Liverpool*, 21 décembre 1810.

et qu'il fallait absolument l'embarquer avant l'hiver (1). »

Le parti de la guerre, représenté par lord Wellesley, était en opposition continuelle avec Perceval, le chef du parti opposé, cœur dur, esprit turbulent, homme d'État médiocre, et tout à fait incapable de mener à bonne fin la lutte gigantesque où la Grande-Bretagne se trouvait engagée. « Il n'avait, dit un historien anglais, ni assez de sagesse pour vouloir la guerre, ni assez de fermeté pour y mettre fin (2). » Pris en masse, le ministère désespérait de pouvoir délivrer l'Espagne et croyait tout au plus encore à la possibilité de défendre le Portugal. « Le marquis Wellesley lui-même, atteint de l'inquiétude générale, se laissait aller à craindre que son frère, par obstination de caractère, par ambition peut-être, ne commît quelque imprudence et ne compromît l'armée anglaise en restant trop longtemps sur le continent (3). » Les subsides étaient insuffisants et n'arrivaient pas avec la régularité voulue. « Je ne « reçois, disait Wellington, que le sixième de l'argent néces- « saire pour tenir une aussi grande machine en mouve- « ment (4). » Abandonné, pour ainsi dire, à ses propres ressources, il créa un papier monnaie sur la caisse du commissariat, et s'entendit avec M. Stuart pour augmenter ses ressources en faisant un commerce de grains avec l'Amérique. Ce commerce, qui n'aurait dû assurément occuper ni le temps ni l'attention de lord Wellington, préserva l'armée et le peuple de la disette; et néanmoins, influencés par les réclamations des marchands de grains qui virent diminuer leurs

(1) MAXWELL, t. II, p. 207, 209.

(2) NAPIER.

(3) THIERS, t. III, p. 426.

(4) Napier, qui est parfois trop sévère pour les tories, aurait dû ajouter que la situation financière de la Grande-Bretagne était alors des plus fâcheuses. Les impôts s'élevaient à 925 millions, et les dépenses à 1,400. Il fallait donc emprunter chaque année 475 millions. Le papier monnaie était déprécié, et le change anglais, était descendu de 16 p. c. de perte, à plus de 20 p. c...

L'armée coûtait 250 millions par an, y compris 75 à 80 millions nécessaires à l'entretien de la flotte de transport.

gros bénéfices, les ministres anglais y trouvèrent à redire (1). Il y a plus : quand Wellington se plaignit de l'attention qu'avait prêtée le gouvernement aux craintes mal fondées de quelques-uns des officiers sous ses ordres, on lui répondit insolemment que ces officiers étaient meilleurs généraux que lui (2). En même temps et par un motif d'économie pitoyable, on l'obligea à renvoyer les bâtiments de transport sur lesquels reposait le salut de l'armée en cas de revers (3).

La situation de l'Espagne n'était pas de nature à rendre Wellington insensible à ces contrariétés. L'ardeur et l'enthousiasme des populations avaient fait place à une indifférence profonde et, dans quelques provinces même, à un commencement de réconciliation avec les Français. Par la défaite des armées régulières, les opérations étaient réduites à une infinité de petits engagements sans aucune liaison entre eux. Des généraux incapables, hostiles les uns aux autres, des places fortes mal approvisionnées et faiblement défendues, des bandes de soldats déguenillés, mourant de faim et vivant à la façon des brigands : voilà tout ce que pouvaient alors mettre dans la balance ces fiers Espagnols, qui naguère encore se croyaient propres à jouer le premier rôle. Wellington essaya vainement d'améliorer l'état des armées et d'introduire en Espagne le système adopté en Portugal. Les hommes qui se trouvaient à la tête des affaires ne voulurent point seconder ses efforts, et de fait le ministre Can-

---

(1) Napier.

(2) Napier, t. VII, p. 182.

(3) Au fond, le ministère anglais ne croyait pas, malgré ses forfanteries, au triomphe de la cause espagnole.

Wellington parvint cependant à calmer un peu ses appréhensions, de plus en plus vives, sur la crise dont le Portugal était menacé.

Dans une lettre adressée à lord Liverpool, il exprima ses vues, justifia ses plans, indiqua la marche probable des événements ultérieurs, et pénétra dans les desseins de l'ennemi avec une justesse de coup d'œil et une sûreté de jugement remarquables : « Cette lettre, dit un auteur, subsiste, et alors même que tous les autres témoignages du génie de Wellington seraient perdus, celui-là seul suffirait pour justifier sa haute réputation aux yeux de la postérité. »

ning avait tant vanté les patriotes, qu'ils devaient croire leur organisation militaire excellente.

La convocation des cortès (1) avait peu amélioré cet état de choses : l'enthousiasme n'était pas revenu; l'influence pernicieuse des juntes locales n'avait pas diminué; les chefs militaires n'étaient pas choisis avec plus de discernement, et les opérations n'étaient pas mieux conduites; enfin les rivalités, les extravagances et les fautes de tout genre qui avaient rendu la junte centrale si odieuse, se renouvelèrent sous l'administration des cortès, lesquelles d'ailleurs, par leurs tendances républicaines, déplaisaient aux nobles et aux prêtres, non moins qu'à la régence (2) et à l'aristocratie anglaise, alors au pouvoir (3). Cette assemblée était divisée en trois partis : celui des *libéraux*, qui voulaient des réformes; celui des partisans de l'ancien régime, qualifié de parti *servile*, dont l'influence était considérable au dehors, et celui des *Américains*, qui se composait de membres flottants entre les deux partis extrêmes. Le premier soin des cortès fut de satisfaire le parti des réformateurs, en proclamant la souveraineté de la nation représentée par ses députés, et en accordant la liberté de la presse en matière politique. L'assemblée se donna le titre de *majesté*, et fit prêter serment à la régence, qui continua à remplir auprès d'elle les fonctions de pouvoir exécutif. Elle ne tarda point cependant à ressentir l'hostilité secrète de cette régence. Vers la fin d'octobre 1810, sa dignité fut gravement compromise par un ordre donné au gouverneur de Cadix; et cet incident, joint à plusieurs autres, obligea les régents à

(1) Elles avaient été réunies à Cadix, le 24 septembre 1810.

(2) « La régence, qui avait convoqué les cortès à contre-cœur, chercha dès le premier jour à « les discréditer. » — TORENO, t. III, p. 365.

(3) « Le schisme qui existait entre les deux cabinets aurait inévitablement fait tomber « l'Espagne aux mains de Napoléon, si la fortune ne l'eût trahi en Russie » — NAPIER, t. VI, p. 130.

se démettre de leur charge. On les remplaça par une nouvelle régence de trois membres, qui entra en fonctions le 28 octobre 1810. Quoique celle-ci penchât vers le parti réformateur, elle s'inquiéta aussi peu que la première des questions de finance et d'organisation militaire. Le but essentiel fut négligé, et la turbulente activité des libéraux ne se révéla que par des discussions stériles et des mesures plutôt nuisibles qu'utiles à la cause nationale.

Un grand nombre de députés, influencés par les Souza, cherchaient à mettre sur le trône d'Espagne la princesse Charlotte, qui intriguait activement pour se créer des appuis à Cadix (1); mais les vœux de ce parti étaient trop manifestement contraires aux intérêts de la Péninsule et aux vues du cabinet de Londres pour qu'il osât les manifester publiquement. La majorité de l'assemblée déclara les membres de la famille royale inhabiles à gouverner comme régents, et ce vote s'il ne parvint pas à faire cesser les intrigues, du moins écarta pour un temps les sollicitations et les démarches de la princesse.

A cette époque, l'Angleterre, que toutes ces querelles mettaient fort mal avec une grande partie de la nation espagnole, eut un démêlé plus grave encore à soutenir avec le gouvernement de Cadix.

Les colonies américaines, froissées par la violence et l'injustice des juntes, avaient, dès la fin de 1808, demandé à grands cris la liberté de commerce avec l'Angleterre. On leur avait accordé quelque satisfaction sur ce point, mais les choses n'en restèrent pas là. L''invasion des Français en Andalousie et la malencontreuse dissolution de la junte centrale provoquèrent une explosion. Avec plus d'habileté que de loyauté, les colonies choisirent, pour donner le signal

---

(1) On voulait la mettre à la tête de la régence avec un pouvoir royal. Cette idée, dit Toreno, fut soutenue par don Pedro Souza, ministre de Portugal à Cadix

de cette explosion, le moment où la mère-patrie se trouvait dans l'abattement le plus profond, et venait de reconnaître ses possessions éloignées comme parties intégrantes de la monarchie, en les invitant à faire choix de députés pour les cortès. A la tête de la révolte se trouvaient la jeunesse créole de la classe moyenne et le bas clergé, instigués d'ailleurs par les Anglais, qui craignaient de voir succomber l'Espagne sous les efforts de la France, et par les émissaires de Joseph, qui voulaient soustraire les colonies à l'influence du gouvernement de Cadix et de Séville. Le mouvement commença par Caracas, le 19 avril 1810; il fut suivi par les autres provinces de Vénézuela, par Buénos-Ayres, Tucuman, le Paraguay, le nouveau royaume de Grenade, la Nouvelle-Espagne et le Chili. Dans ces deux derniers États, l'insurrection fut heureusement comprimée. Au Mexique, la lutte se prolongea avec des chances diverses, mais plus généralement défavorables à la mère-patrie. Pour mieux atteindre leur but, les insurgés affectaient le plus grand respect pour le roi d'Espagne et pour les juntes; ils déclaraient hautement ne vouloir faire usage de l'autorité souveraine que jusqu'au retour de Ferdinand sur le trône, ou jusqu'à l'installation solennelle du gouvernement constitué par les cortès. Malgré ces protestations rassurantes, l'Espagne vit bientôt se détacher de son tronc les rameaux les plus fructueux.

Ce fut le 4 juillet que la régence apprit l'insurrection de Caracas. Au lieu d'agir immédiatement avec une grande énergie, elle perdit un temps précieux à délibérer. Enfin le parti de la résistance prévalut, et l'on embarqua des troupes, mais en nombre insuffisant pour comprimer la révolte. Cette première faute fut bientôt aggravée par l'envoi d'expéditions plus importantes, formées avec une partie des secours de l'Angleterre et les meilleurs régiments espagnols. Ainsi plusieurs vaisseaux, frétés dans les ports de la Grande-Bretagne pour la guerre avec la France, servirent

à bloquer les colonies et à ruiner le commerce anglais (1). Cet état de choses exerçait une influence fâcheuse sur la Péninsule et compromettait de plus en plus le cabinet de Londres, qui désirait secrètement le triomphe des colonies dans l'intérêt du commerce britanique (2). Le gouvernement de Cadix ayant voulu l'entraîner dans la lutte, reçut une protestation énergique : « L'Espagne, disait le marquis Wellesley (3), « ne peut pas espérer que l'Angleterre concoure à la réali- « sation d'un système qui tue son commerce, et par lequel « l'Espagne ne dirige plus ses efforts contre la France, « mais bien contre la source réelle de sa force. » Mais la régence attacha si peu d'importance à cette considération, qu'elle refusa d'admettre les raisons données par le ministère en faveur du *traité amical* qu'il avait conclu avec les colonies (4). Elle accusa même le gouvernement anglais de duplicité et de machiavélisme. Voyant les choses envenimées à ce point, le marquis Wellesley proposa aux deux partis d'accepter la médiation de l'Angleterre ; en même temps il

(1) En 1811, les troupes de la Galice, habillées et armées par les soins de l'Angleterre, furent dirigées sur les colonies, au moment où une armée française était prête à envahir cette province ; et malgré les protestations de Wellington, une autre expédition, plus considérable, suivit celle-là, emportant la meilleure partie de l'artillerie.

(2) La Grande-Bretagne, par la liberté de son commerce avec le Brésil, avait ruiné le Portugal. C'est ce motif que Wellington invoqua dans sa lettre du 10 août 1810, à Henri Wellesley, pour justifier son opposition à la demande des colonies : « J'espère, dit-il, que la régence « aura la fermeté de repousser la liberté du commerce avec les colonies... Est-il « sage, libéral et juste de détruire le pouvoir et les ressources de nos alliés, et de les « ruiner de fond en comble, pour faire entrer dans la poche de nos marchands l'argent qui « remplissait auparavant les trésors de ces alliés, et qui devrait maintenant être employé au « soutien de leur établissement militaire contre l'ennemi commun ? »

Le comte Toréno cite (t. III, p. 406) l'extrait d'une lettre où lord Liverpool déclarait « que le gouvernement britannique resterait neutre entre les deux partis, aussi longtemps qu'ils seraient d'accord sur le même légitime souverain, et décidés à s'opposer à l'usurpation et à la tyrannie françaises. » Mais une lettre de Henri Wellesley, écrite au mois d'août, donnait à entendre que cette neutralité ne serait pas désintéressée ni même réelle. Cette missive portait en effet, que le gouvernement britannique, en réciprocité des sacrifices que lui imposait la guerre de la Péninsule, croyait juste que « le gouvernement de Cadix autorisât le « commerce direct des ports de l'Angleterre avec les possessions espagnoles des Indes, sous « un droit de 11 p. c. sur facture, avec cette condition, que la liberté du commerce ne dure- « rait que jusqu'à la conclusion de la guerre engagée contre la France. »

(3) Mai 1811.

(4) Wellesley avait fait valoir surtout cette considération, que si l'Angleterre avait refusé son intervention aux colonies, celles-ci se seraient adressées à la France.

s'adressa à son frère pour savoir si réellement il était d'avis, comme on l'assurait, que la Grande-Bretagne dût prendre part à la guerre des colonies.

Wellington écrivit à cette occasion une lettre qui mérite d'être citée comme une preuve remarquable d'intelligence et de perspicacité politique.

Il voulait que la Grande-Bretagne laissât de côté, au moins pendant la durée de la guerre, toute considération mercantile : « .....Quelques relations qui puissent être établies à « l'avenir entre l'Espagne et ses colonies, le résultat général, « disait-il, sera la diminution sinon l'anéantissement du com- « merce extérieur de la Péninsule, circonstance dont la « Grande-Bretagne aura la certitude de profiter seule..... « Il n'est que trop certain que les colonies se séparent tou- « jours de la mère-patrie dès qu'elles le veulent ; ce serait donc « un acte de folie à l'Espagne de vouloir empêcher par la force « cette séparation, et ce serait également folie à l'Angleterre « de seconder ou même d'encourager une telle tentative..... « Cette dernière puissance aurait pu, par son influence et par « ses avis, empêcher que les choses n'arrivassent à cette ex- « trémité ; maintenant elle n'a plus qu'à dissuader l'Espagne « de recourir à l'absurde moyen de la violence..... »

Après bien des discussions, les cortès acceptèrent la médiation en juin 1811 ; mais rien ne fut décidé par ce moyen (1), et les Espagnols continuèrent à envoyer des expéditions dans

(1) Voici la cause de l'insuccès de cette médiation, sur laquelle, au reste, nous serons obligés de revenir plus loin :

La régence ajouta au décret portant les bases de la médiation une clause secrète, dont voici la teneur : « Il demeure convenu entre les deux nations, que si la réconciliation n'est point effectuée dans le délai de quinze mois, la Grande Bretagne suspendra toute communication avec lesdites provinces, et que de plus, elle prêtera à la métropole le secours de ses forces pour l'aider à les réduire à l'obéissance. » Cette clause inopportune empêcha le gouvernement anglais d'adhérer aux bases. Henri Wellesley reprit la négociation avec la régence en mai 1812, mais ne pouvant obtenir le retrait complet de la condition stipulée dans la clause secrète, il souleva des incidents et traina les choses en longueur. Enfin les cortès ratifièrent le refus de la régence, et la négociation fut rompue en juillet 1812.—Voir TORENO, t. IV, p. 188, 189.

les colonies, au grand détriment de la Péninsule et malgré toutes les protestations de Henri Wellesley, ministre plénipotentiaire à Cadix. Une autre cause d'embarras, qui pensa devenir un sujet de guerre civile, était l'hostilité des Portugais et des Espagnols (1). Mais ce qui par-dessus tout rendait la position du général anglais difficile et précaire, c'était l'influence qu'exerçait à Lisbonne le parti des Souza et de l'évêque d'Oporto. Ces hommes remuants, tantôt soulevaient la populace contre les personnes soupçonnées d'être peu favorables au gouvernement (2), tantôt essayaient de la calmer, en s'opposant aux rigoureuses, mais justes demandes du général en chef. Ils détestaient ce dernier, parce qu'ils le savaient opposé aux prétentions des *fidalgos* et bien décidé à ne pas tenir compte de leurs misérables cabales. Enhardis par l'ascendant qu'ils exerçaient sur la régence et sur un prince facile à tromper, ils contrôlaient tous les actes de Wellington, en dénaturaient le sens, et en entravaient l'exécution par mille chicanes absurdes. Ils voulaient placer le duc de Brunswick à la tête de l'armée portugaise (3); et les choses étaient arrivées à ce point, que la régence et la faction Souza avaient organisé, au commencement de 1811, un parti anti-anglais. « Il y eut même, dit Napier, un complot formé pour « chasser du Portugal tous les Anglais, et sans la vigilance

(1) Plusieurs lettres de Wellington attestent que cette haine nationale était pour le moins aussi vive que celle dont les uns et les autres étaient animés contre les Français. En voici une preuve entre mille : « Les moyens de transport pour les vivres de l'armée anglaise reposaient principalement sur les muletiers espagnols ; eh bien, telle était la haine de ces muletiers contre les Espagnols, qu'ils ne voulurent jamais se charger du transport de provisions destinées aux troupes de cette nation. Wellington ne put obtenir des vivres pour les brigades attachées aux divisions anglaises qu'en faisant croire aux muletiers que ces vivres étaient nécessaires pour lui. » — Napier.

(2) Voir dans Maxwell, t. II, p. 212, une lettre par laquelle Wellington proteste contre ces violences.

(3) *Lettre de Wellington à lord Villiers*, 25 mai 1811. Voir aussi sa lettre du 10 octobre 1810 à l'amiral Berkeley, où il accuse la régence d'avoir laissé prendre à Santarem par les Français, malgré ses avertissements, 40 grandes chaloupes, des vivres et du bétail en quantité. Ce reproche toutefois, en ce qui concerne les chaloupes, n'est pas confirmé par les auteurs français, lesquels ne signalent aucune prise de ce genre.

« de M. Stuart et la fermeté de lord Wellington, il est à croire « que ce complot eût réussi (1). » Les plus graves désordres se commettaient sans que la régence essayât de les réprimer; les militaires anglais étaient journellement insultés à Lisbonne, quelques-uns même furent assassinés dans l'exercice de leurs fonctions; et on laissait les coupables impunis. Aucune mesure n'était prise contre les réfractaires, et on maintenait en place les autorités qui refusaient d'obéir aux proclamations. L'armée portugaise (2) mourait de faim et manquait des moyens de transport les plus indispensables; les forteresses n'étaient pas approvisionnées en temps opportun (3); enfin l'évêque, se faisant l'organe du parti Souza, avait osé dire en séance publique de la régence, qu'il ne permettrait pas à Wellington « de faire des réquisitions et d'imposer de « nouvelles charges au peuple, pour le seul but de nourrir « la guerre au centre du royaume (4). » Le général en chef se plaignit amèrement de cet état de choses; il s'éleva surtout avec énergie contre les discours du prélat ambitieux qui voulait lui imposer un système de guerre; il autorisa même Stuart à lire aux régents assemblés une lettre où il exhalait son mécontentement dans les termes les plus durs (5). L'évêque, outré de la rude franchise de ce document, insulta l'envoyé de l'Angleterre, et s'éleva contre le général en chef dans un lan-

---

(1) « Mon opinion est qu'on médite un complot contre les Anglais, à la tête duquel sont « l'évêque et Souza... Tout cela amènera la ruine du pays; mais qu'y a-t-il là que ne méditent « et n'entreprennent pas l'ambition et la folie? » *Wellington à Charles Stuart*, 5 janvier 1811.

(2) Les troupes portugaises que l'Angleterre avait prises à sa solde s'élevaient en mars 1809 à 10,000 hommes; en mai, à 20,000 hommes, et en juin, à 30,000 hommes. L'Angleterre ne s'était point engagée toutefois à nourrir ces troupes.

(3) On fut sur le point d'abandonner Abrantès, faute d'approvisionnements, au moment où Masséna était maître de Santarem. Par suite de l'insuffisance des moyens de transport, les opérations de Beresford furent entravées dans l'Alentejo et les hôpitaux laissés sans secours. A Fuentès-Onoro, les munitions manquaient à ce point que l'artillerie portugaise dut ramasser les boulets de l'ennemi pour tirer encore quelques coups. La cavalerie était entièrement ruinée et démontée, et des 40,000 hommes de troupes réglées formées par Beresford, 19,000 seulement restaient après la bataille d'Albuéra; le surplus avait déserté ou était mort de privations.

(4) Voir la lettre de *Wellington à Charles Stuart* (Cartaxo, 18 janvier 1811).

(5) Cette lettre porte la date du 18 janvier 1811.

gage peu apostolique (1). Pour mettre un terme à ces misérables intrigues, Wellington écrivit à M. Forjas, ministre de la guerre de Portugal (2) : « Je vous prie d'informer votre « gouvernement que je ne resterai pas dans le pays, et que je « conseillerai au gouvernement britannique de retirer l'assis- « tance que S. M. prête à l'Espagne. » Un mois après (3), il adressa à lord Stuart une lettre empreinte des mêmes sentiments : « Je vous prie d'informer la régence, dit-il, et surtout « le principal Souza (4), que S. M. et le prince régent m'ayant « confié le commandement de leurs armées et la conduite « exclusive des opérations militaires, je ne souffrirai pas « qu'eux ou personne viennent s'en mêler ; je sais très-bien « où mettre mes troupes et comment leur faire prendre po- « sition contre l'ennemi ; et malgré tout ce qu'ils peuvent dire, « je ne changerai pas le plan que j'ai arrêté après mûre déli- « bération. Ce n'est point à eux, c'est à moi qu'appartient la « responsabilité de mes actes... Les seules choses que je de- « mande à la régence portugaise, c'est la tranquillité de la « ville de Lisbonne, ce sont des provisions *pour ses propres « troupes*, tant qu'elles serviront dans cette partie du Por- « tugal. »

Tel était le dénûment de l'armée portugaise que, dans l'intervalle du mois d'avril au mois de décembre, plus de 10,000 hommes désertèrent, non compris les miliciens et les *ordenanzas*, qui abandonnaient leurs drapeaux en bien plus grand nombre. Toutes les troupes régulières se seraient débandées, si l'on ne leur avait fourni les choses les plus urgentes, aux dépens des magasins anglais.

La régence, qui voulait engager la lutte sur la frontière,

(1) MAXWELL, t. II, p. 219.
(2) Gouvéa, le 7 septembre 1810.
(3) Rio-Mayor, 6 octobre.
(4) « S'il ne va pas en Angleterre ou ailleurs, écrivait Wellington, le pays est perdu. » (*Lettre à M. Forjas*).

avait négligé de faire évacuer la ligne de retraite, d'éloigner les habitants, d'enlever les vivres et de détruire les moulins à farine. Par cette coupable inertie, elle espérait faire retomber sur les autorités anglaises tout l'odieux des mesures de rigueur qui avaient été prescrites. Mais Wellington déjoua cette intrigue, en s'avouant hautement, dans ses proclamations, l'auteur du plan de campagne si vivement attaqué, et en reprochant à la régence de tenir une conduite déloyale, contraire aux intérêts et à la dignité du pays. Il est incontestable que si les ordres avaient été rigoureusement exécutés, Masséna ne serait pas resté dix jours devant les lignes de Torrès-Vedras, que sa retraite eût été désastreuse, et que les vivres consommés par ses troupes auraient servi à la subsistance des Portugais campés autour de Lisbonne.

Au milieu de tous ces embarras, Wellington acquit la preuve que Souza avait organisé une opposition régulière et systématique contre les plans de défense de l'armée alliée. Justement indigné de cette trahison, il en appela au prince régent, qui mit fin pour quelque temps aux intrigues, en désapprouvant la conduite du principal (1), et en donnant au général en chef les pouvoirs les plus étendus. Le duc, en vertu de cette autorisation, élimina de la régence quelques partisans de l'évêque, et nomma à leur place l'amiral Berkeley, ainsi que d'autres soutiens de l'influence anglaise. Cependant, plus d'une fois dans le cours de cette lutte incessante, voyant ses efforts paralysés, son dévouement méconnu, ses intentions calomniées, ses talents même contestés par d'oisifs rhéteurs, son gouvernement près de l'abandonner,

(1) Wellington écrivit, le 30 novembre au prince régent, pour se plaindre de Souza et le prier de décider s'il était convenable que ce personnage continuât à être membre du gouvernement.

Souza ne tarda point à rentrer en faveur ; les intrigues et les difficultés recommencèrent alors de plus belle.

ses officiers mécontents, ses soldats rebutés,—il songea à se retirer d'une arène où il semblait n'avoir plus aucune chance de triompher. Mais sa confiance dans la valeur de l'armée britannique, dans le patriotisme de la nation portugaise, dans la bonté de sa cause, et peut-être aussi dans l'efficacité de ses talents, lui firent abandonner chaque fois ce projet, et lui donnèrent le courage de conserver son poste au fort de la tempête.

Dans cette situation, Wellington avait deux dangers à courir : l'arrivée de renforts importants tirés de France ou d'Andalousie, et le rappel de sa propre armée. Ce dernier danger, un moment très-sérieux et toujours menaçant, l'inquiétait moins cependant que l'autre. Il prit donc ses mesures pour le cas où Soult, négligeant les siéges de Cadix et de Badajoz, voudrait se porter au secours de l'armée de Portugal.

La régence fut invitée à donner aux Français devant Cadix le plus de soucis possible, à couper tous les ponts de la Guadiana et à renforcer Elvas, Campo-Mayor et Badajoz ; recommandations excellentes, mais qui furent très-mal observées, comme nous le verrons plus loin (1).

En présence de l'attitude qu'avait prise Masséna, le général anglais se demanda s'il devait le laisser poursuivre tranquillement son but, ou sortir des lignes pour l'écraser. Une première fois, considérant la supériorité numérique de l'armée alliée (2), il annonça au gouvernement l'intention d'attaquer (3); mais revenant peu de jours après sur cette décision (4), il se prononça irrévocablement pour la défensive.

---

(1) M. Thiers dit que Wellington demanda à la régence, mais en vain, la dévastation de l'Alentejo. Nous n'avons pas trouvé la confirmation de ce fait.

(2) Le 3 novembre 1810, Wellington, dans une *lettre au comte de Liverpool*, estimait la force de l'armée française à 55,000 hommes, dont 6 à 7,000 de cavalerie, et celle de l'armée alliée, à 58,615 hommes capables d'agir offensivement. Dans cet effectif, les Anglais ne figuraient que pour 29,000 hommes.

(3) Voir sa *lettre* du 27 octobre 1810, *au comte de Liverpool*.

(4) Voir ses *lettres* du 3 novembre et du 21 décembre, *au comte de Liverpool*.

Voici, en résumé, le langage qu'il tint pour justifier cette résolution :

« Je ne doute pas que, dans la situation actuelle, je ne puisse battre l'armée française; mais je perdrai du monde et j'exposerai une partie de mes troupes à contracter des maladies, par la nécessité où je serai de les soumettre aux intempéries de l'air dans cette saison rigoureuse, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs. Or que gagnerai-je à la défaite de Masséna et même à celle de Soult, qui sera probablement obligé de sortir de l'Andalousie?

« J'y gagnerai de débarrasser les provinces du Nord et l'Andalousie de la présence des Français. Mais il est probable que le cours des événements nous fera atteindre cet avantage sans courir le risque de la perte d'une bataille, qui pourrait tout compromettre. Au surplus, on a vu, par ce qui est arrivé après la dernière campagne, que l'évacuation des provinces n'améliorerait pas notre situation générale; ainsi, quand la Castille et le nord de l'Espagne furent délivrés, elles ne levèrent pas un seul homme et ne firent aucun effort pour la cause commune. Si tout cela est vrai, notre intérêt n'est pas de livrer bataille à l'armée française, que nous ne pouvons pas assurément chasser de la Péninsule, mais de donner autant d'occupation que nous pourrons à la plus grande partie de cette armée, et de laisser la guerre offensive aux guérillas. Tant que les Français ne menaceront pas nos vivres, les ressources du gouvernement portugais, ni rien de ce qui importe à notre sécurité, il est fort indifférent qu'ils soient en Espagne ou en Portugal. Je crois même, en voyant les difficultés plus grandes qu'ils ont à subsister dans ce dernier pays et à conserver leurs communications, qu'il est avantageux qu'ils restent où ils sont. Leur nombre diminue tous les jours; ils ne nous font aucun mal; nous sommes plus voisins de nos ressources que nous ne l'avons jamais été, et tout le nord de l'Espagne reste ouvert aux opérations des guérillas. »

L'importance de ces raisons ne saurait être contestée. Il faut remarquer au surplus que l'armée alliée, de l'avis même de ses chefs (1), n'était pas assez manœuvrière à cette époque pour lutter en plaine contre les vieilles troupes de Masséna, et que si elle avait attaqué, elle aurait dû se passer d'artillerie (2), les routes étant détruites et les collines couvertes d'escarpements. Un succès, même dans ces conditions, lui aurait créé des embarras, en rejetant Masséna sur ses renforts et en obligeant l'armée anglo-portugaise, affaiblie par la perte de ses meilleurs soldats, à s'éloigner de ses ressources, à parcourir un pays dévasté, et à laisser momentanément sans défense le point qu'elle avait mission de couvrir.

On conseilla à Wellington de tourner les flancs de l'armée française (3); mais, indépendamment des raisons précédentes, il avait, pour rejeter ce plan, un motif qui ne laisse pas d'avoir une certaine importance; c'est que le prince d'Essling, entouré et coupé (4), ne montrait aucun souci de ses communications, de sorte que rien ne l'empêchait de profiter d'une manœuvre « dont la conséquence inévitable était d'ouvrir l'une ou l'autre route conduisant à Lisbonne (5). »

Wellington n'avait qu'une chose à craindre en restant sur la défensive, c'était de favoriser la réunion des armées d'Andalousie et de Portugal; mais il se croyait en état de résister à toutes ces forces accumulées (6), et il avait, d'un autre

(1) Lord LONDONDERRY, t. II, p. 158.

(2) *Relation des opérations de* 1810, par WELLINGTON.

(3) Il est certain que la droite de Masséna était en l'air, et qu'une attaque de ce côté aurait eu du succès. Mais de là ne suit point, comme le prétendent les *Victoires et conquêtes*, que Wellington fit une faute en négligeant cette occasion favorable. Le général anglais avait ses raisons pour ne pas prendre l'offensive, et on a généralement trouvé depuis ces raisons excellentes.

(4) Il était coupé de sa base, tant par les partis espagnols des royaumes de Léon et de Castille, que par Sylviera, qui avait quitté le Douro (le 29 octobre), bloqué Almeida, et interposé ses troupes entre le Portugal et l'Espagne.

(5) *Au comte de Liverpool*, 3 novembre 1810.

(6) Voir sa *lettre* du 21 décembre 1810, *au comte de Liverpool*.

côté, pris ses mesures pour empêcher le seul mal qu'elles pussent lui causer, à savoir, la disette des subsistances. On doit donc approuver sa résolution d'éviter une bataille, dont le gain eût amené de faibles résultats, et dont la perte (1), au contraire, aurait eu les conséquences les plus désastreuses, au point de vue matériel comme au point de vue moral. Le duc se trouvait dans une position à ne rien aventurer; le moindre échec pouvait provoquer le soulèvement de Lisbonne et peut-être le rappel des troupes anglaises. Le ministère, en effet, n'avait pas confiance dans le succès de la guerre; et bien qu'il n'osât avouer ce point au général en chef, qui le combattait à outrance, il s'en expliquait franchement avec d'autres personnages. Ainsi pendant que Wellington était sur le Mondégo, lord Liverpool avait donné directement à un officier du génie de Lisbonne, des instructions dont le général en chef n'eut point connaissance, et qui commençaient par ces mots : « *Comme il est probable que l'armée s'embarquera en septembre*, etc. » Imprudent aveu qui aurait jeté le découragement dans l'armée, si Wellington n'avait montré d'autant plus de calme et d'assurance, que le ministère affichait plus de crainte et d'irrésolution.

Cependant, le prince d'Essling conserva sa position étendue entre Sobral et Abrantès, jusqu'à ce que le pays à plusieurs lieues en arrière fût complétement épuisé. Obligé enfin d'assurer la subsistance et d'améliorer l'état sanitaire de ses troupes à l'approche de l'hiver, il prit la résolution de s'établir dans un nouveau camp plus favorablement situé. Cette opération présentait de grandes difficultés, parce que Wellington épiait les moindres mouvements des Français. Elle

(1) « J'ai assez livré de batailles, écrivait Wellington à Charles Stuart, le 6 octobre 1810, « pour savoir que l'issue d'aucune n'est certaine, même après les meilleures dispositions. »

réussit néanmoins parfaitement, grâce à l'habileté que montra dans cette circonstance l'illustre maréchal. Dès la fin d'octobre, son hôpital, ses magasins et tous les *impedimenta* de l'armée avaient été dirigés secrètement sur Santarem.

Dans la nuit du 14 novembre, ses troupes prirent le même chemin.

L'ennemi ne s'aperçut de ce mouvement que le lendemain, après que le soleil eut dissipé le brouillard qui couvrait la plaine. En ce moment, les Français étaient encore embarrassés dans des défilés, où l'on aurait pu attaquer leurs derrières sans rien compromettre. Malgré cette circonstance favorable, Wellington commença la poursuite avec deux divisions seulement et n'imprima aucune vigueur à ses opérations, soit qu'il manquât d'énergie, soit qu'il poussât trop loin le système de prudence qu'il s'était imposé. Il est certain que le prince d'Essling fut plus habile et plus audacieux que lui : « Les difficultés, dit un auteur anglais (1), « avaient réveillé le talent de ce guerrier. Après avoir em- « mené son armée avec un ordre admirable, il choisit sa « nouvelle position avec autant de sagacité que de résolu- « tion (2). »

Pour se mettre à l'abri de toute opération offensive, Masséna retrancha son avant-garde à Santarem, et, pour assurer ses derrières, établit un poste à Punhète avec un pont sur le Zezère. Sa gauche était naturellement couverte par le Tage, et sa droite, exposée aux attaques des troupes irrégulières, était protégée par la cavalerie (3).

---

(1) Napier.

(2) Le 18, l'armée occupait les positions suivantes : le 2e corps à Santarem, sa gauche au Tage, et son front couvert par Rio-Mayor ; le général Loison à Golega, avec une division. Le 8e corps sur l'Alviella, la gauche à Torre-Novas, son centre à Pernès, sa droite à Alcanhède. Le 6e corps et la cavalerie à Leyria et Thomar ; le grand quartier général à Torrès-Novas.

(3) Ainsi la nouvelle position de Masséna s'étendait depuis Santarem jusqu'à Thomar, le long du Tage. Une division occupait Leyria pour surveiller le revers de l'Estrella et garder la route de Coimbre, soit contre un retour offensif des Anglais, soit contre les irruptions des insurgés espagnols et portugais, qui devenaient fort inquiétantes.

Cette position assurait à Masséna des vivres pour quelque temps et lui offrait au point de vue stratégique l'avantage de le mettre en communication avec l'Espagne (au moyen de ponts jetés sur le Zezère), de faciliter l'établissement d'un pont sur le Tage et de lui permettre d'assiéger Abrantès, sans interrompre le blocus des lignes anglaises, et sans renoncer à la possibilité de reprendre ses opérations directes à la première occasion favorable.

Wellington crut d'abord que Masséna n'avait laissé à Santarem qu'une arrière-garde, et qu'il continuait la retraite avec le reste de l'armée. Il prit même ses mesures pour attaquer cette position dans la journée du 18; mais l'ayant reconnue avec soin, et la jugeant trop forte (1), il se retira sur Cartaxo, où il établit son quartier général (2). On lui a reproché cette opération, et de fait, en laissant le prince d'Essling pendant plusieurs mois tranquille à Santarem, il permit au 9e corps et à de nombreux détachements de rejoindre l'armée française; il donna à cette armée le temps de se retrancher fortement; il prolongea les embarras et les souffrances des populations renfermées dans les lignes, — souffrances telles qu'on estime à 40,000 le nombre des individus morts de privations pendant l'hiver de 1810; — il encouragea le parti de l'évêque, si peu attaché à la cause nationale; il fournit un nouveau thème à l'opposition des whigs, que la maladie du roi et la perspective d'une régence remplissaient

---

(1) Voir sa *lettre* du 1er décembre 1810, *à lord Liverpool*.
Le colonel John Jones affirme également que la position de Masséna était forte. Londonderry, au contraire, prétend qu'elle était trop étendue et accessible partout ; mais cette opinion est combattue par le témoignage unanime des auteurs et des généraux français. Parmi ces derniers, nous citerons notamment le général Reynier, à qui Masséna avait confié la défense de Santarem.

(2) Ses troupes furent placées en cantonnements sur les deux rives du Tage : les divisions de Hill, Fane et Erskine sur la rive gauche; Brent, Spencer et Cameron, à Cartaxo; Crawfurd entre cette ville et Santarem, observant les avant-postes français; Picton à Torrès-Vedras, Campbell à Alenquer, Cole à Azambuja, Leith à Alcoentre, et le surplus de l'armée dans les lignes.

d'espoir; il ébranla l'autorité morale de l'Angleterre en rendant de plus en plus douteuse l'issue favorable de la lutte; il s'exposa enfin à voir Soult et les autres corps français venir au secours de Masséna pour attaquer les lignes ou les resserrer plus étroitement que jamais.

Wellington n'ignorait aucune de ces circonstances, aucun de ces dangers, et néanmoins il persévéra dans son système, parce qu'il avait d'excellentes raisons pour n'en pas changer. L'état des routes et des rivières d'abord s'opposait à toute entreprise contre la position de Masséna. « Nous « n'aurions rien pu faire, dit Wellington, quand même « nous nous serions jugés assez forts pour l'attaquer (1). » En outre, l'armée alliée, composée de régiments de trois nations différentes, n'était pas encore rompue aux grandes évolutions militaires (2). L'armée française, au contraire, quoique inférieure en nombre, était formée de troupes homogènes et parfaitement aguerries, qui brûlaient d'en venir aux mains, pour améliorer leur sort, devenu insupportable. Un échec dans de pareilles conditions n'était pas impossible, et il eût eu pour conséquence le triomphe du patriarche à Lisbonne, le renversement du cabinet de Londres, engagé alors dans de sérieux embarras (3), l'avénement au pouvoir d'un parti hostile à la guerre d'Espagne, et finalement le rappel de l'armée britannique. Wellington savait, au surplus, que Soult était peu disposé à venir au secours de Masséna; que la situation de celui-ci empirait tous les jours et que sa retraite définitive ne pouvait être longtemps différée (4). Il savait que les lignes de Torrès-Vedras étaient en

---

(1) *Memorandum des opérations* en 1811. Voir aussi sa *lettre* du 1er décembre 1810, *à lord Liverpool*, où il dit : « The cross roads are impassable for artillery and very difficult. »

(2) Wellington estime qu'en janvier Masséna avait sur le Tage 64,000 hommes, dont 14,000 environ dans les hôpitaux. A la même époque, l'armée alliée comptait, en fait d'hommes disponibles pour une bataille, 30,000 Anglais, dont 2,650 cavaliers, et 32,000 Portugais.

(3) On discutait au Parlement une proposition de régence.

(4) Néanmoins, voulant prendre les choses au pire, il avait supposé que Masséna serait

état de résister à des forces doubles de celles du prince d'Essling, et que, par suite, la continuation de la défense n'offrait aucun danger militaire.

Dans ce conflit d'intérêts divers et balancés, il était urgent que la bataille, sur laquelle reposait tant de destinées, ne fût livrée que dans des circonstances avantageuses. Or Wellington, après avoir tout examiné et tout pesé avec son sang-froid et son jugement ordinaires, n'hésita point à déclarer que ces circonstances n'existaient pas (1). Moins soucieux de sa gloire que du but à atteindre, ce général eut pour maxime constante de ne jamais compter sur le hasard; ce qu'il pouvait obtenir d'une manière sûre, il ne cherchait point à l'atteindre d'une manière brillante. Froid et prudent par calcul, plus encore que par tempérament, il devenait audacieux quand l'audace était une condition de succès. Personne n'a moins sacrifié que lui à la vanité personnelle et à cette valeur chevaleresque qui trop souvent se réduit en gloire pour les combattants, en désastres pour la cause ou pour le pays qu'ils ont mission de défendre.

Wellington cependant ne resta pas dans l'inaction : il se retrancha dans ses cantonnements de Cartaxo et continua à renforcer les lignes de Torrès-Vedras. Non content de ces précautions, il fit élever sur la rive gauche du Tage une nouvelle ligne de défense, depuis Aldea-Gallega jusqu'à Sétuval, et une série de forts entre Almada et Trafaria, afin d'être en mesure de résister à une attaque par les deux rives du fleuve.

Dans ces entrefaites, le général Foy était rentré (le 5 février) au camp des Français, après un voyage des plus dan-

---

renforcé par 40,000 hommes avant la fin de janvier, et qu'une partie des forces de Soult viendrait également se joindre à lui : cette supposition n'avait pas changé sa manière de voir ; seulement, dans la prévision qu'elle se réalisât, il avait chargé Beresford de prévenir le passage du Tage, et d'éloigner les renforts destinés au prince d'Essling.

(1) Voir sa *lettre* du 21 décembre 1810, *à lord Liverpool*, où il expose les raisons qu'il avait pour ne pas prendre l'offensive.

gereux. Il avait exposé à Napoléon les embarras de la situation où se trouvait l'armée de Portugal, et s'était donné beaucoup de peine pour engager le chef de l'État à intervenir d'une manière efficace dans la lutte. Mais ses paroles éloquentes, ses observations pleines de justesse, ses vives instances, au nom de Masséna, ne produisirent aucun effet. Ce n'est pas que l'empereur trouvât les demandes du prince d'Essling peu fondées, mais les circonstances s'opposaient à ce qu'il les admît. Avec 80,000 hommes il aurait pu terminer en quelques mois la guerre d'Espagne; nul ne le savait mieux que lui; malheureusement, sa politique conquérante avait suscité à l'empire des ennemis qui l'obligeaient à prendre des mesures dans la prévision d'une lutte prochaine avec le Nord. Dès le mois de janvier 1811, il avait commencé à surveiller les vastes préparatifs de la guerre de Russie, qui bientôt absorba toute son attention. Cette guerre funeste, qu'Alexandre ne désirait point, Napoléon aurait pu l'éviter en se montrant moins absolu sur la question du blocus. Mais entraîné par ses passions, et ne pouvant trouver la paix maritime en Espagne, il s'obstina à la chercher au Nord, où il ne rencontra que Moscou...

Tout rempli déjà de ce vaste projet à l'époque où le général Foy vint à Paris, il refusa d'envoyer de nouvelles troupes à Masséna. Cependant il prescrivit au maréchal Soult de diriger sur le Tage le 5e corps, supposé de 15 à 20,000 hommes, pour concourir au siége d'Abrantès (1) et occuper la rive gauche du fleuve. En même temps, il ordonna à Drouet d'accélérer sa marche; à Dorsenne, qui était avec la garde à Burgos, de soutenir au besoin les deux divisions de Drouet, et au roi, d'envoyer toutes ses forces disponibles sur Alcantara. Il recommanda en outre à Masséna d'établir de bonnes communications avec Madrid et Almeida, d'occuper les deux

(1) En vue de cette opération, Soult avait ordre de lui amener un équipage de siége.

rives du fleuve, de jeter deux ponts sur le Zezère (1), de retrancher ces ponts, de prendre Abrantès et Alcantara, d'attendre Drouet et Mortier, puis avec 80,000 hommes d'attaquer les lignes, et s'il ne les pouvait emporter, de continuer le blocus, dans l'espoir qu'un changement de politique en Angleterre ferait prévaloir l'opinion de la paix.

Il y avait plus d'illusions que de réalités dans ces projets. Soult, à qui l'on avait déjà maintes fois donné l'ordre de se porter sur le Tage à travers l'Alentejo (2), ne se trouvait pas en mesure d'exécuter cet ordre, et semblait dans tous les cas peu disposé à le faire. La construction de plusieurs ponts sur le Tage et le Zezère exigeait des ressources qui manquaient absolument. L'empereur ignorait ou feignait d'ignorer que le prince d'Essling n'avait ni bois, ni fer, ni cartouches, ni pain; que son armée n'avait pas trouvé dans le Portugal une pièce de monnaie; que l'habillement et les chaussures étaient en lambeaux; que les soldats vivaient de maraude, et que les officiers, plus misérables encore, n'avaient pour se nourrir que ce qu'ils tenaient de l'affection de leurs subordonnés (3). Quant aux secours promis, ils étaient loin d'avoir l'importance que Napoléon leur attribuait (4). Le général Drouet, se fondant sur les ordres de l'empereur, avait laissé une de ses divisions (celle de Claparède) entre Viseu et Almeida, pour assurer ses communications, et

---

(1) Quand Napoléon dicta ces instructions, il supposait, d'après le dire des journaux anglais, que Masséna avait des ponts sur le Tage.

(2) « Je viens de donner l'ordre, déjà réitéré plusieurs fois, au maréchal Soult, d'envoyer « le 5e corps sur le Tage entre Montalveo et Villaflor, pour faire sa jonction avec vous. » (*Le prince de Wagram au prince d'Essling*, Paris, 4 décembre 1810) : « L'empereur me charge de « vous renouveler l'ordre de vous porter au secours du prince d'Essling, qui est toujours à « Santarem. » (*Le même, au maréchal Soult*). Paris, 24 janvier 1811.

Dans sa lettre du 4 décembre, le major général avait formellement prescrit l'envoi immédiat de 10,000 hommes avec cette recommandation textuelle : « Toutes considérations doi« vent disparaître devant le mouvement que je vous prescris. » Malgré cet ordre formel, Soult écrivit, les 22 et 25 janvier, qu'il ne pouvait pas secourir Masséna, et qu'il se bornerait pour le moment à prendre Badajoz.

(3) THIERS, t. III, p. 451.

(4) Ainsi Drouet, au lieu des 30,000 hommes promis, n'en amenait que 17,000.

s'était avancé vers le Tage avec celle de Conroux, forte de 7,000 hommes, à laquelle vinrent se joindre 2,000 combattants sous Gardanne. Ces 9,000 hommes, sans argent, sans vivres, sans munitions, furent tout ce que Masséna reçut (1). Il avait encore quelque espoir d'être secouru par Soult, mais cet espoir diminuait tous les jours.

La réception des ordres de l'empereur obligea le maréchal, dont les forces, depuis l'arrivée de Drouet, s'élevaient à 55,000 hommes, à tenter le passage du fleuve (2). Cette opération était devenue extrêmement difficile, par suite de l'arrivée du corps de Hill sous les murs d'Abrantès. Il y avait du reste un véritable danger à répartir une si faible armée sur les deux rives du Tage avec un pont incertain pour toute communication. D'un autre côté cependant, il était nécessaire de pénétrer dans l'Alentejo pour faire vivre les troupes. On disputa longtemps sur la question de savoir si l'on établirait le pont à Punhète ou à Santarem. Reynier opina pour cette dernière ville, parce qu'il y avait à proximité, vis-à-vis des hauteurs de Boavista, une île dont on pouvait tirer parti. Mais le général Éblé objecta qu'on n'avait pas assez de chevaux pour transporter l'équipage jusque-là, et qu'il serait par trop dangereux de le faire descendre par eau, en passant sous le feu de l'ennemi (3). Ébranlé par ces avis contraires, Masséna résolut de remettre l'opération jusqu'à l'arrivée du 5e corps,

---

(1) Drouet arriva dans la dernière semaine de décembre. Se fondant sur les instructions de l'empereur, il voulut rétrograder immédiatement vers le Nord. Tout ce que Masséna put obtenir de lui, fut qu'il allât s'établir à Leyria, pour intercepter les communications de Wellington avec les provinces septentrionales du Portugal.

(2) Deux jours avant l'arrivée de Foy, Masséna avait donné des ordres secrets pour la retraite (*Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 304).

La réunion où furent discutés les différents projets de passage eut lieu à Golgao, treize jours après l'arrivée de Foy (le 18 février). Les travaux d'Éblé pour la construction des ponts sur le Tage étaient terminés depuis la fin de janvier (*Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 307) Le passage aurait dû se faire en présence de 13,000 fantassins et de 2,500 cavaliers réunis devant Punhète, sous les ordres de Beresford. (Ce général avait succédé à Hill, retenu en Angleterre pour cause de maladie.)

(3) Voir les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 320.

pensant que les Anglais dès ce moment ne resteraient plus vis-à-vis de Punhète (1).

Le duc de Dalmatie ne reçut d'instructions positives de l'empereur qu'à la fin de décembre (2).

Ces instructions lui prescrivaient de suspendre toutes ses opérations, sauf le siége de Cadix (3), et de diriger le 5ᵉ corps avec un équipage de siége sur Abrantès. C'était demander au maréchal Soult qu'il détruisît son œuvre pour faire réussir celle d'un rival. Il représenta au ministre de la guerre que le 5ᵉ corps succomberait entre les Anglais qui l'attendaient (4) et les 15 à 20,000 Espagnols de la Romana qui le suivraient, et qu'en outre il aurait sur ses derrières cinq places fortes : Badajoz, Olivença, Elvas, Campo-Mayor et Albuquerque. Cette raison lui parut suffisante pour ne pas obéir strictement à l'ordre donné : toutefois, n'osant pas l'enfreindre d'une manière absolue, il consentit à porter le 5ᵉ corps sur la Guadiana, pour assiéger Badajoz (5).

Après avoir employé tout un mois à réunir l'équipage

---

(1) Cette résolution fut approuvée par la majorité des généraux. — Il résulte d'une lettre publiée dans les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 297, que le prince d'Essling aurait laissé seulement le 6ᵉ corps sur la rive droite du Tage, et que, s'il avait été pressé trop vivement, toute l'armée se serait retirée dans l'Alentejo en repliant les ponts et en brûlant les barques : mesure extrême, qui aurait bouleversé entièrement le plan de campagne des Français, sans aucun avantage pour leurs opérations.

(2) Les lettres originales ayant été prises par les guérillas, Soult ne reçut que les duplicata. Les insurgés non-seulement interceptaient toutes les communications entre ce maréchal et Masséna, mais rendaient encore impossible tout échange de lettres entre le prince d'Essling, Napoléon et le ministre de la guerre. Dès que Masséna eut dépassé la frontière du Portugal, ses relations avec la France devinrent si incertaines, que la meilleure source d'information pour l'empereur furent les articles des journaux anglais.

(3) Ce malheureux siége de Cadix fut une des causes de l'insuccès de la campagne de 1810. Si Napoléon avait envoyé devant cette place les 18 vaisseaux réunis sous Ganteaume à Toulon, et 12 à 15,000 hommes de débarquement avec les munitions nécessaires, Cadix eût été pris, et 30,000 hommes de renfort auraient pu être dirigés sur Lisbonne. Telle fut, du moins, l'opinion de Victor et en partie celle de Soult; presque au moment même où ce maréchal reçut l'ordre d'envoyer ses forces disponibles au prince d'Essling, il venait d'écrire à Napoléon pour demander 25,000 hommes d'infanterie, 1,000 marins et 1,000 artilleurs, dans le but de conquérir Cadix et tout le midi de l'Espagne.

(4) C'était le corps de Hill, commandé en ce moment par Beresford ; il se trouvait à Abrantès, avait ordre de défendre les affluents du Tage, et de se retirer ensuite dans le camp de Torrès-Vedras sans rien compromettre.

(5) Le général Pelet (voir sa note insérée, t. XXI des *Victoires et conquêtes*) dit que

de siége nécessaire à cette opération, Soult quitta les environs de Cadix le 21 décembre, circonstance dont Wellington fut informé le 29 à Cartaxo; il commença son mouvement offensif le 5 janvier avec 16,000 hommes d'infanterie, 4,000 de cavalerie et 50 bouches à feu. Cette petite armée se dirigea successivement sur Mérida, Olivença et Badajoz. La première de ces places ne se défendit point, et la seconde, en fort mauvais état, se rendit le 22 janvier, après dix jours de tranchée ouverte. Sa garnison se composait de 4,160 Espagnols, et son armement de 18 bouches à feu seulement (1).

Badajoz présentait plus d'obstacles; néanmoins, on pouvait en brusquer le siége, et gagner de la sorte un temps précieux. Au lieu de cela, Soult fit trois attaques qui, dans le commencement surtout, manquèrent de vigueur, à cause du peu d'hommes qu'il y employa (2). Heureusement pour le maréchal, les généraux espagnols Ballesteros et Mendizabal négligèrent toutes les mesures que Wellington avait prescrites pour empêcher l'investissement de la place, le passage de la Guadiana et de celui de la Gébora (3). Mendizabal non-seulement oublia de fortifier le pont qui existait sur ce dernier cours d'eau, mais commit encore la faute de le détruire et de rompre les gués par lesquels il aurait pu attaquer les Français au moment du passage de la Guadiana. Pendant les douze

---

l'empereur, dans une conversation qu'il eut avec lui, le 8 avril 1811, approuva la prise de Badajoz et les opérations de Soult; mais il faut noter qu'en ce moment Napoléon était exaspéré contre le prince d'Essling, qu'il voulait rendre responsable de toutes les fautes et de tous les désastres de la campagne.

(1) Belmas, t. I, p. 156.

(2) Jusqu'à l'arrivée de la division Gazau, forte de 6,000 hommes, Soult n'eut que 9 à 10,000 hommes pour faire ces trois attaques.

(3) Wellington l'avait prévu. « Avec des soldats de toute autre nation, écrivit-il, le succès « serait certain, mais on ne peut faire aucun calcul, préjuger aucune opération, quand ce « sont des troupes espagnoles qui doivent agir. » S'il n'envoya pas de meilleures troupes sur la Guadiana, c'est qu'il attendait des renforts, et que Masséna venait d'être rejoint (le 26 décembre) par 10,000 hommes du 9e corps, sous les ordres de Drouet. 14,000 hommes sous les ordres de Beresford avaient reçu l'ordre de se mettre en mouvement dès que les renforts attendus pour la fin de janvier seraient arrivés. (Voir la *lettre* du 14 mars 1811, *de Wellington au comte de Liverpool.*)

jours qu'il était resté inactif, il n'avait détaché aucune avant-garde sur son front, ni pris aucune mesure pour retrancher son camp de Santa-Engracia, qu'il eût été si facile pourtant de rendre formidable.

Profitant de cette négligence, Soult traversa le 19, au point du jour, la Guadiana et la Gébora, qui coule au pied même de l'escarpement où était situé le camp ennemi. Ce fut une véritable surprise, favorisée d'ailleurs par un brouillard épais. Mortier, qui dirigeait les mouvements, forma rapidement sa ligne de bataille. A huit heures, quand le brouillard se dissipa, la gauche des Espagnols était déjà entourée par la cavalerie française; au centre, les troupes de toutes armes erraient en désordre, et sur la droite il n'y avait plus un seul bataillon pour défendre San-Christoval. L'armée française s'avança en colonnes sous la protection de son artillerie : six bataillons sur le centre, Girard sur la droite, Latour-Maubourg sur la gauche. Ces forces, estimées à 9,000 hommes, attaquèrent les 15,000 Espagnols (1) avec tant de vigueur, qu'à dix heures le combat était terminé.

Mendizabal laissa sur le champ de bataille 900 morts, 6 drapeaux, 17 canons, 20 caissons et 5,200 prisonniers (2). La perte des Français ne s'éleva qu'au chiffre de 400 hommes. Trois mille fuyards (3) se jetèrent dans Badajoz.

---

(1) D'après Napier.—Londonderry évalue les forces espagnoles à 9,000 hommes; Sherer, à 10,000; Belmas et Thiers, à 12,000; Toréno, à 8,000 fantassins et à 1,200 chevaux; Jones, à 9,000 hommes d'infanterie avec une brigade de cavalerie portugaise. Le même auteur estime les forces françaises à 6,000 hommes; Maxwell, à 7,000, dont 2,000 de cavalerie; Londonderry, Belmas et Sherer, à 6,000; Thiers, à 8,000.

(2) THIBAUDEAU, t. VIII, p. 479. D'après Belmas, les Espagnols eurent 850 hommes tués et 5,200 faits prisonniers; ils perdirent 6 drapeaux, 7 canons, 20 caissons, un équipage de pont et un camp tendu.

Mendizabal, à cause de cet échec, fut si fortement blâmé par les Espagnols eux-mêmes que, pour se réhabiliter, il s'engagea comme simple soldat, et combattit en cette qualité à Albuera, trois mois après. — BELMAS, t. III, p. 699.

(3) *Victoires et conquêtes*. D'après Jones, 500 hommes entrèrent dans Elvas, et 3,000 dans Badajoz; la cavalerie se sauva, le reste fut tué ou fait prisonnier. D'après Londonderry, des 9,000 hommes de Mendizabal, 3,500 seulement échappèrent.

M. Thiers estime les pertes à 2,000 morts et à 5,000 prisonniers; Napier à 1,000 morts et à 8,000 prisonniers.

Dès ce moment, on put investir la place sur la droite de la Guadiana. « Si Soult avait voulu profiter de la circonstance pour accélérer la reddition de Badajoz, il aurait certainement terminé le siége avant le 1[er] mars (1). » Mais il reprit lentement les travaux réguliers, comme s'il eût été dans des conditions normales. Or déjà Masséna commençait à prendre ses mesures pour battre en retraite, tandis qu'un corps nombreux d'Anglais et de Portugais se disposait à quitter le Tage pour délivrer la place.

Le gouverneur don José de Imar fut informé par le général Leith de ce double fait (2), et néanmoins il eut la lâcheté de se rendre le 11 mars, bien que la brèche ne fût pas encore praticable, qu'il y eut dans les magasins des vivres et des munitions en abondance (3), que la garnison comptât près de 9,000 hommes, et que les forces de Soult, réduites par les maladies, ne s'élevassent qu'à 11,600 combattants (4)!

Immédiatement après la reddition de Badajoz, le maréchal Mortier se dirigea sur Campo-Major, et Latour-Maubourg sur Albuquerque et Valencia-d'Alcantara, dont il s'empara sans difficulté.

Sur ces entrefaites, le maréchal Soult ayant été prévenu que les Anglais avaient essayé de faire lever le siége de

(1) THIERS, t. III, p. 475.

(2) Toréno, Jones, Lamare, Augoyat et le major Belmas ne jettent aucun blâme sur la conduite d'Imar, et Soult dans sa lettre du 12 mai 1811, au prince Berthier, exalte même les qualités du général espagnol en disant : « Imar, qui remplaça Menacho (tué), voulut « faire ses preuves, ce qui occasionna une plus longue résistance. » Mais il est démontré que, le 6 ou le 7, Imar reçut la lettre qui lui annonçait l'arrivée des renforts ; que cette lettre ne fut pas communiquée au conseil de défense, et que le gouverneur se prononça contre la capitulation, lorsque déjà tous les autres membres s'étaient prononcés pour. — Voir AUGOYAT, p. 285. — Wellington eut raison de qualifier cette conduite de lâche.

(3) Wellington : *Lettre du 16 mars 1811, au comte de Liverpool.* D'après Belmas, la brèche était aussi large, aussi accessible qu'on pouvait le désirer, et toutes les défenses du front d'attaque détruites. Augoyat et le colonel Lamare prétendent seulement que la brèche était praticable. Au moment de la reddition, 7,880 hommes déposèrent les armes ; il y avait 1,100 malades et blessés dans les hôpitaux. La place contenait 170 bouches à feu, 80,000 livres de poudre, 300,000 cartouches, beaucoup de projectiles et deux équipages de pont en fort bon état. La garnison sortit par la brèche avec les honneurs dus à une belle défense.

(4) D'après Napier, la garnison était de 8,000 hommes et le corps de Soult de 14,000

Cadix (1), retourna dans son gouvernement, où sa présence devenait de plus en plus nécessaire. L'expédition, d'ailleurs, était manquée : il l'avait entreprise quinze jours trop tard.

Dès que Wellington avait eu connaissance de la défaite de Mendizabal, il s'était mis en mesure de prendre l'offensive à l'arrivée des renforts, espérant que pour cette époque les ruisseaux et les routes seraient praticables. En même temps, il avait fait inviter le gouverneur de Badajoz à tenir le plus longtemps possible (2).

Son plan était d'attaquer de front l'armée française (du côté de Trémès), pendant que Beresford, passant le fleuve à Abrantès, tomberait sur ses derrières.

Cependant, la situation de Masséna empirait tous les jours. Les vivres étaient devenus si rares, que, vers la fin de février, les deux tiers de l'armée devaient battre la campagne

(1) Cette tentative eut lieu le 5 mars 1811. Elle échoua par la faute du général espagnol la Pena, qui laissa Graham exposé aux coups de Victor, sans faire aucun mouvement pour venir à son secours. Soit ignorance, soit pusillanimité, il resta spectateur de la lutte. Heureusement que les troupes anglaises déployèrent dans cette occasion un courage des plus remarquables. Malgré l'infériorité de leur nombre, elles parvinrent à repousser l'attaque du duc de Bellune et à rentrer dans Cadix, sans autres pertes que 50 officiers et 1,260 hommes laissés sur le champ de bataille. Du côté des Français, les pertes s'élevèrent à 2,400 hommes, 6 canons et une aigle. (THIBAUDEAU, t. VIII, p. 481.) L'indigne conduite de la Pena et la honteuse capitulation de Badajoz provoquèrent en Angleterre de violentes récriminations contre l'ingratitude et la mollesse des Espagnols, qui partout abandonnaient les Anglais à eux-mêmes.

Les forces de Graham s'élevaient à environ 4,000 hommes ; celles de la Pena à 12,000, dont 800 de cavalerie, et celles de Victor à 9,000. M. Thiers est dans l'erreur quand il attribue à Victor 5,000 hommes d'infanterie et 500 chevaux, à Graham 9,000 hommes, et aux Espagnols 11,000. Il n'est pas vrai non plus que Graham perdit 2,000 hommes, et que l'honneur de la journée fut pour le maréchal Victor. Les *Victoires et conquêtes* se trompent tout autant en affirmant que Graham avait 12,000 hommes, que les Français combattirent un contre deux, et que les alliés perdirent 3,500 hommes, 3 drapeaux et 4 canons.

(2) Il ne fut plus question alors de secourir Badajoz en renforçant l'armée espagnole : « La « bataille du 19 ayant anéanti cette armée, dit Wellington, il m'eût été impossible de déta- « cher un corps assez fort pour atteindre ce but, même après que j'aurais été rejoint par « les renforts que j'espérais voir arriver dans le Tage à la fin de janvier. Je résolus donc d'at- « taquer l'ennemi dans ses positions dès que les renforts seraient arrivés, et que les routes « seraient praticables. Les renforts sont arrivés dans les premiers jours de mars, mais ils « n'ont pas encore rejoint l'armée. » (*Lettre* du 14 *mars au comte de Liverpool.*)

pour en trouver. « Tel était l'épuisement du pays, que « le peu d'habitants qui restaient étaient réduits à vivre de « racines, de glands et d'herbages (1). » « Beaucoup de soldats, écrivait le maréchal, ont des chaussures faites avec des peaux fraîches; la viande est épuisée, la paille entièrement consommée, et les chevaux sont mis au vert depuis plus d'un mois. » Les maladies et les privations avaient diminué considérablement l'effectif, et la maraude, organisée depuis cinq mois, avait relâché tous les liens de la discipline (2); enfin les chefs, mécontents les uns des autres, continuaient à se plaindre amèrement et à faire surgir sans cesse de nouvelles complications (3).

Toutes ces circonstances engagèrent le prince d'Essling à battre en retraite sur Coïmbre, pour s'établir derrière le Mondégo (4). L'empereur lui-même avait désigné cette ligne, dans l'intention de faire, au mois de septembre, après les récoltes, une nouvelle expédition contre les Anglais avec les armées du Portugal, du Midi et du Centre (5).

Quoique la situation des Français autour de Santarem fût intolérable, on a lieu de s'étonner cependant que le prince d'Essling, après avoir attendu si longtemps, prit la résolution de battre en retraite, juste au moment où il pouvait compter sur l'assistance très-prochaine de Soult. C'est encore, probablement, un résultat de la funeste rivalité qui existait entre les maréchaux français, à tout moment blâmés pour ce fait, et toujours incorrigibles! Aucun d'eux ne voulait concourir à l'élévation, ni réclamer l'assistance d'un rival, quelque

(1) *Masséna à Berthier*, 6 mars 1811.

(2) Voir Belmas, t. I, p. 164, et la *Correspondance de Masséna*.

(3) « Le projet de mettre Saint-Cyr à la tête de l'armée d'Espagne n'était nullement abandonné. » (Napier.)

(4) Masséna aurait pris cette résolution bien plus tôt, si son armée avait eu aussi peu d'illusions que lui sur l'arrivée de Soult.

(5) Voir la *lettre du 29 mars 1811, de Berthier à Masséna*, et l'ordre dicté par Napoléon dans la nuit du 29 au 30 mars, pour le prince de Neufchâtel. — Belmas, t. I, p. 495, 517.

dommage qui dût en résulter pour le service de l'empereur (1).

Il est à remarquer aussi que l'armée de Portugal, réduite à 40,000 combattants, non compris les 9,000 de Drouet, cantonnés à Leyria, avait peu d'espoir de maintenir sa position étendue contre l'attaque que préparait Wellington (2); Napier pense que ce fut la principale raison qui décida le prince d'Essling à lever son camp, et, pour justifier son opinion, il fait observer que l'ordre de battre en retraite ne fut donné que lorsque les *fidalgos* eurent informé l'état-major français de l'arrivée des renforts de la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, ces renforts (3), débarqués le 2 mars, après une traversée de six semaines, n'avaient pas encore rejoint l'armée de Wellington, quand le 5, à la chute du jour, le prince d'Essling donna le signal du départ. Déjà la veille au soir, il avait fait partir les malades et les gros bagages en annonçant que cette évacuation avait lieu pour faciliter la concentration à Punhète, point où l'on supposait que l'armée française passerait le Tage (4). Son projet, comme nous l'avons vu, était de franchir le Mondégo à Coïmbre, de gagner Oporto,

---

(1) Belmas prétend que Masséna, au moment de se retirer, était dans la conviction que Soult, dont il n'attendait plus rien, avait été obligé de rentrer en Andalousie. Cette opinion est corroborée par une lettre du prince d'Essling, en date du 6 mars 1811, au prince Berthier, lettre où il dit : « que depuis vingt jours il n'entendait plus le canon de Badajoz, et que, par conséquent, il n'avait plus de coopération à attendre. »

(2) D'après le général Pelet, Masséna, au moment de la retraite, n'avait que 28,000 fantassins en état de combattre.

Le même général dit que jamais, dans cette campagne, l'armée de Masséna ne s'est élevée à 40,000 hommes.

L'un et l'autre chiffre sont inexacts.

(3) Ces renforts, dont Wellington fit la 7e division, rejoignirent le 28 mars. Ils se composaient de 7,000 hommes.

(4) « Mais ces bruits et d'autres, quoique habilement répandus, ne trompèrent pas la sagacité de Wellington. » (*Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 336). Le duc ne changea rien à ses cantonnements ; il se borna à rappeler les troupes de Beresford.

Londonderry prétend que les Anglais n'eurent aucune connaissance des mesures que Masséna avait prises depuis longtemps en vue de cette retraite : « Nous continuâmes, dit-il, jusqu'à la fin, à jeter des regards inquiets sur Abrantès, dont la sûreté nous donnait encore de vifs sujets de crainte. » (T. II, p. 193.) D'après M. Thiers, Wellington avait été fixé sur la retraite dès le 4, en apprenant les mouvements ordonnés par Masséna.

en traversant un pays encore intact, et de rester aux environs de cette ville jusqu'à ce que les opérations de Soult attirassent l'armée anglaise sur un autre point, ou que l'arrivée de Bessières avec l'armée du Nord lui permît de reprendre l'offensive. C'était sans doute le meilleur parti auquel on pût s'arrêter; mais pour réussir, il fallait opérer un changement de front perpendiculaire, l'aile gauche en arrière, devant un ennemi supérieur en nombre, qui occupait les environs du pivot ainsi que les débouchés de la ligne principale de retraite sur la route de Leyria, et qui avait à l'autre extrémité de la ligne, près d'Abrantès, un pont au moyen duquel il pouvait s'avancer dans la direction d'Ourem et de Thomar. Si Wellington prévenait Masséna sur Leyria, l'armée française devait livrer une bataille douteuse ou renoncer à Coïmbre pour gagner la mauvaise route d'Espinhal.

Voici comment le prince d'Essling se tira de ce pas difficile : il manœuvra de façon à laisser croire qu'il voulait franchir le Tage à Punhète, ou se retirer derrière le Zezère pour gagner Castelbranco. Tous les bateaux furent réunis à l'endroit désigné, et l'on simula les apprêts d'un passage. Tandis que l'ennemi surveillait ces apprêts, le 2e corps se replia le 5, à 8 heures du soir, de Santarem sur Thomar et Espinhal, et le 8e, de Trémès et d'Alcanhède sur Pernès. En même temps, Ney, avec le 6e corps et la cavalerie de Montbrun, réunis à Leyria, contenait l'ennemi sur la Liz et menaçait de se porter vers Torrès-Vedras. Par ces habiles manœuvres, le prince d'Essling donna le change à Wellington, et parvint à lui dérober quelques marches. Le 7, Reynier était à Thomar, Junot à Ourem, Ney à Leyria, et Loison à Punhète, où il attendait la fin du jour, pour livrer aux flammes le merveilleux, mais inutile équipage de pont du général Eblé (1). Le 8, toute l'armée se trouvait hors d'atteinte.

(1) Les auteurs des *Victoires et conquêtes* se trompent en disant que « Masséna fit brûler

Wellington ne commença la poursuite que lorsqu'il fut définitivement fixé sur le but de l'ennemi (1); jusque-là, il eût craint de dégarnir ses lignes. Dès le 6, cependant, il avait mis l'armée anglaise sur les traces de l'ennemi ; le même jour, il avait écrit de Santarem au général Leith, gouverneur d'Elvas, pour le prier d'instruire le commandant de Badajoz que Masséna se retirait, et qu'on allait diriger sans retard des secours sur la place. Ces secours, en effet, se mirent en marche le 8, au moment où l'on acquit la preuve que la retraite de l'ennemi était sérieuse (2).

Junot avait pris les devants pour occuper Coïmbre et le Mondégo.

Drouet devait soutenir le maréchal Ney, et celui-ci, placé à l'arrière-garde, avait pour mission de tenir ferme à Pombal et à Redinha.

Le 11, l'arrière-garde eut un premier engagement avec Wellington à Pombal. Si elle avait été plus forte, et si Drouet avait montré plus de bonne volonté (3), l'armée anglaise aurait eu beaucoup plus de peine à la déloger. Mais, faute de cet appui, la résistance de Ney fut pour ainsi dire nulle. On pouvait et on devait attendre mieux du duc d'Elchingen. Mais, s'il faut en croire l'auteur des *Mémoires de Masséna*, l'opinion de Ney, au début de la retraite, était qu'il fallait

---

« les pontons quelques jours avant de commencer le mouvement, et que cette mesure pré-
« maturée ne laissa à Wellington aucun doute sur les véritables intentions du maréchal. »

D'après le général Pelet, les ponts furent brûlés le 7 au matin. Belmas confirme ce fait. Wellington n'en parle pas : ce n'est donc pas l'incendie des bateaux qui trahit la retraite de Masséna.

(1) Wellington écrivit cependant à lord Liverpool, le 14 mars 1811, que dès le 6, au matin, il avait mis l'armée anglaise en marche ; mais la suite de cette lettre fait voir que la poursuite sérieuse ne commença que le 11.

(2) *A lord Liverpool*, 14 mars. Toutefois, pour être en force le 11, Wellington retint ces troupes jusqu'au 13. Dans la nuit de ce même jour, on apprit au quartier général la prise de Badajoz. Les troupes destinées à cette place continuèrent néanmoins à s'avancer, parce que leur présence sur le Tage était nécessaire pour couvrir le flanc droit des alliés, menacé par l'établissement des Français sur la Guadiana.

(3) Il partit le 10, à minuit, prétendant que ses instructions ne lui permettaient pas de rester où il était. L'affaire de Pombal ne coûta que 50 hommes aux Français. Ney incendia la ville pour couvrir sa retraite.

gagner l'Espagne par le plus court chemin. Cette opinion et la persistance de Drouet à se considérer comme n'étant pas sous les ordres du prince d'Essling, exercèrent une influence fâcheuse sur toutes les opérations de l'armée française.

Coïmbre était le point sur lequel les deux armées cherchaient à se prévenir. Le 12, elles étaient à trois heures de marche seulement l'une de l'autre. Ney, avec 6,000 hommes d'infanterie, soutenus par quelques escadrons et des pièces de campagne, occupait un plateau élevé en avant du village de Redinha (1). A la manière dont les troupes anglaises furent reçues, Wellington s'imagina que ce poste était occupé par des forces considérables. Il ordonna en conséquence vers trois heures une attaque générale parfaitement appuyée, dans l'espoir de surprendre le passage du défilé de Redinha. Un coup de canon, parti des rangs anglais, donna le signal du combat. En peu d'instants, 30,000 hommes faisant irruption des montagnes boisées, se rangèrent dans la plaine sur trois lignes et s'avancèrent confiants dans la victoire. La cavalerie et l'artillerie chargèrent les bataillons français, qui les reçurent par une volée générale, dont la fumée servit à les masquer entièrement. Lorsque cette fumée se fut dissipée, les bataillons avaient disparu. Ney traversa à leur tête le village de Redinha, pendant que son artillerie et une partie de ses forces contenaient l'armée anglaise ; il rejoignit ensuite Masséna à Condeixa sans être entamé : ce fut un beau fait d'armes (2).

Le 13, le prince d'Essling se trouvait adossé aux défilés qui

(1) D'après M. Thiers, Ney avait 6 à 7,000 hommes à Pombal et 13,200, dont 1,200 de cavalerie, à Redinha. De ces 13,200 hommes, 7,000 seulement furent engagés.

(2) THIBAUDEAU, t. VIII, p. 483.

D'après les *Mémoires de Joseph*, ce combat coûta aux Français 150 hommes; d'après M. Thiers, aux Français 200, et aux alliés 1,800, ce qui est exagéré; d'après Napier, aux Anglais 212, et environ autant aux Français.

mènent à Coïmbre; Montbrun, chargé d'aller prendre cette ville, y trouva le petit corps de Trant, qui avait détruit les ponts et disposé la ville pour une défense vigoureuse. Il crut que c'était le renfort anglais débarqué le 2 à Lisbonne, et fit part de cette opinion à Masséna qui, sur ce vague soupçon, n'hésita pas à changer sa ligne de retraite et à se diriger par un chemin des plus difficiles sur Murcelha.

Telle est à peu de chose près la version de Napier, celles de Thibaudeau, des *Victoires et Conquêtes* et du général Pelet (1).

L'auteur des *Mémoires de Masséna* explique autrement cet épisode, et nous croyons que son opinion, basée sur la correspondance du maréchal (2), doit être adoptée de préférence. Il prétend que Montbrun, en arrivant le 11 à Coïmbre, ne trouva qu'une seule arche du pont démolie, et que le colonel du génie Valazé, après une reconnaissance du fleuve faite le 12, demanda trente-six heures pour établir un bon passage en face de Pereira. En conséquence, Masséna enjoignit à Ney de tenir en avant de Redinha le plus longtemps possible. Le duc d'Elchingen disputa le terrain depuis six heures du matin jusqu'à midi; mais un peu plus tard, il se replia sans aucun motif (3) derrière Redinha, ce qui fit réussir l'attaque

---

(1) Ce dernier toutefois ne rend pas Masséna responsable de la non occupation de Coïmbre. « Le maréchal Ney, dit-il, avait ordre, dès le 10 mars, de faire marcher dans cette direction « la brigade Marcognet, qui se trouva retardée; enfin le général Montbrun, au lieu de se « porter sur Coïmbre, y envoya des officiers, dont le rapport fut qu'avec quelque infanterie « on aurait pu s'emparer du pont. »

(2) Voir entre autres la lettre du 19 mars 1811 à Berthier, où le prince d'Essling justifie son changement de ligne de retraite, en disant que le Mondégo était gonflé, le pont de Coïmbre ruiné, la rive droite occupée par les troupes de Trant et de Sylviera, et défendu par du canon. Il aurait fallu plusieurs jours pour opérer le passage, et pendant ce temps l'armée aurait eu les alliés sur le dos.

(3) D'après les *Victoires et conquêtes*, Ney se retira parce qu'il était menacé d'être tourné et coupé (t. XXI, p. 183). Napier, plus favorable encore au duc d'Elchingen, trouve que ce maréchal resta un « peu trop longtemps » dans sa première position. Nous avons adopté la version des *Mémoires de Masséna*, quoique l'auteur de ces mémoires se montre en général trop sévère pour Ney.

C'est ici l'occasion de faire observer que les *Victoires et conquêtes* accusent Wellington d'avoir commis une faute « énorme » en laissant échapper à Redinha l'occasion de forcer Mas-

ordonnée par Wellington, à quatre heures de l'après-midi.

Il ne restait plus dès lors qu'un seul moyen d'occuper Coïmbre, c'était de prolonger la défense de Condeixa. Si cette défense venait à manquer, il fallait se retirer sur l'Alva.

Par précaution, Masséna dirigea, dans la nuit même du 12, ses blessés et ses bagages par le chemin de Miranda de Corvo. La conduite de Ney dans la journée suivante ne justifie que trop cette mesure. Voyant son aile gauche menacée par la colonne de Picton, le duc d'Elchingen crut l'arrière-garde en danger et se retira vers deux heures, après une insignifiante démonstration, bien que le général en chef eût pris des dispositions pour entraver le mouvement de Picton. « En présence de ce fait, dit le général Koch, Masséna comprit enfin, ce qu'il n'avait jusqu'alors point voulu soupçonner, que toutes les manœuvres de son lieutenant depuis Pombal avaient eu pour objet de l'empêcher d'établir l'armée derrière le Mondégo (1). »

Montbrun se trouva complétement coupé par le mouvement

---

séna de mettre bas les armes « Un ennemi plus habile, sachant son adversaire dans la nécessité « absolue de se retirer, aurait dirigé de Thomar une forte division en droite ligne sur Espinhal... Ces troupes seraient venues se placer avant les Français sur la haute montagne en « pain de sucre qui se trouve en avant de Miranda, et qui défend si avantageusement l'ap- « proche de cette petite ville. Alors l'armée française n'aurait plus eu de retraite... »

Cette critique, faite après l'événement, tombe devant la simple remarque que, pour exécuter l'opération dont il s'agit, Wellington aurait dû savoir trois ou quatre jours avant l'affaire de Redinha que l'armée française ne franchirait pas le Mondégo. Or, il ne le sut d'une manière certaine que le jour où il vit l'arrière-garde prendre position à Condeixa

Au reste, les *Victoires et conquêtes* raisonnent dans la supposition que la ville de Coïmbre était assez bien défendue pour résister à une attaque de vive force. « Le bruit courait, « disent les auteurs de cet ouvrage, qu'il y avait alors dans la ville 15 à 18,000 hommes ; » bruit dénué de tout fondement, et que les *Victoires et conquêtes* n'auraient pas dû admettre pour en faire la base d'une critique acerbe des opérations du général anglais.

(1) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 374. Cette opinion est confirmée par une lettre de Masséna à Berthier, insérée dans lesdits mémoires, t. VII, p. 423. Pour être juste cependant, nous devons faire observer que le général Pelet, alors lieutenant-colonel et premier aide de camp de Masséna, est beaucoup moins sévère que le général Koch pour la mémoire du duc d'Elchingen. D'après lui, Masséna prit la résolution de changer de ligne de retraite après le combat de Redinha, « parce que le Mondégo était gonflé et le pont coupé de manière à exiger un « passage de bateaux, et à rendre presque impossible une attaque de vive force. » Le seul reproche fait à Ney est de n'avoir pas tenu assez longtemps entre Redinha et à Condeixa pour permettre l'évacuation de cette dernière ville (le maréchal avait promis de tenir quarante-huit heures, et il ne resta que la moitié de ce temps). Enfin le général Pelet affirme

précipité de Ney; il fut néanmoins assez heureux pour rejoindre l'armée, qui, à partir de ce moment, n'eut d'autre ressource que de gagner Almeida et Ciudad-Rodrigo par un chemin abrupte et dangereux.

La journée du lendemain, beaucoup mieux employée par l'arrière-garde française, prouva que Ney, quand il voulait s'en donner la peine, était un tacticien de premier ordre.

Jusqu'à ce moment, Wellington avait montré moins d'habileté et de résolution que son adversaire. Maintenant, c'est lui qui va prendre le dessus, malgré le talent remarquable avec lequel sera dirigée l'arrière-garde française.

L'armée de Portugal se retira en bon ordre par l'étroite zone comprise entre les montagnes et le Mondégo, où elle ne trouva plus ni vivres, ni habitants, ni ressources d'aucune espèce. En avançant, elle détruisit les bagages, les munitions, les chevaux et les bouches à feu qui la gênaient. Les fortes positions qu'elle rencontra sur sa route furent défendues avec opiniâtreté; mais Wellington, par des mouvements de flanc bien combinés et par de vigoureuses attaques, se rendit maître de toutes ces positions avec des forces inférieures en nombre (1), et quelquefois même réussit à les faire abandonner presque sans opposition, en menaçant les défilés en

---

que les premières altercations entre Ney et Masséna n'eurent lieu qu'à Miranda de Corvo, le 14 mars.

(1) Dès qu'on eut dépassé Pombal, la plupart des troupes nationales se trouvèrent hors d'état d'aller plus loin ; les brigades commandées par le général Pack et le colonel Ashworth, quoique toujours sous les armes et journellement engagées avec l'ennemi, manquaient de pain depuis quatre jours. Beaucoup de soldats étaient morts de faim pendant la marche, et il fallut, pour éviter de plus grands malheurs, que l'armée anglaise partageât ses provisions avec les troupes portugaises. « Il en résulta, écrivit Wellington dans une *lettre au comte « Liverpool* en date du 16 mars 1811, que les vivres destinés à l'armée anglaise étaient épui« sés, et que cette armée fut obligée de s'arrêter jusqu'à ce qu'il lui en arrivât de nouveaux. » Dans une autre lettre à Charles Stuart, il dit : « Les mules de l'artillerie sont, par manque de « nourriture, hors d'état de traîner les pièces d'ici à quelque temps... Trois hommes de la « brigade Pack moururent de faim dans la marche d'hier, et 150, dont plusieurs ont dû suc« comber, tombèrent de faiblesse par la même cause. »

La nouvelle de la prise de Badajoz, apportée à Wellington dans la nuit du 13, l'obligea à faire de nouveaux détachements dans l'Alentéjo.

Le 16, il n'avait plus que 25,000 hommes sous la main.

arrière des colonnes ennemies. On peut citer comme très-remarquable, sous ce rapport, le combat livré le 15 dans la forte position de Foz d'Arunce.

Wellington s'étant aperçu que Ney avait laissé une partie de ses troupes (deux divisions) en deçà de la Ceira, surprit et enveloppa ces divisions, qui fuirent en désordre vers le pont (1). C'était entre quatre et cinq heures du soir. Le maréchal ramena les fuyards, s'élança sur le pont et prit à son tour l'offensive avec assez d'avantage pour faire replier les Anglais. Malheureusement les Français, trompés par l'obscurité, tirèrent les uns sur les autres, ce qui augmenta leurs pertes (2). Pendant la nuit, Masséna se retira derrière l'Alva : Ney se maintint sur la rive gauche de la Ceira jusqu'à ce que tous les bagages fussent hors d'atteinte. Il fit sauter ensuite une partie du pont, envoya le gros de l'arrière-garde en avant, et resta avec un faible détachement sur la rive droite. Cette ferme contenance sauva l'armée.

Ici se termine la première partie de la retraite. « Malgré « toutes les précautions de Masséna, dit Londonderry (3), « l'armée française aurait essuyé une perte totale, si les « provisions et les munitions avaient pu suivre les troupes « alliées. Le 16, Wellington était au dépourvu, et une halte « de quelques jours devint nécessaire. » Les eaux d'ailleurs avaient fortement gonflé la Ceira, qui n'était plus guéable.

Masséna, contrarié de n'avoir pu s'établir derrière le Mondégo, à Coïmbre, aurait voulu rester quelque temps derrière l'Alva, à Ponte de Murcelha ; mais la défense de cette position, susceptible d'ailleurs d'être tournée, exigeait des approvisionnements qui n'existaient plus. D'un

---

(1) *Victoires et conquêtes*, t. XXI, p. 195, et *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 387. Plusieurs soldats se noyèrent : une aigle tomba au fond de la rivière et disparut.

(2) Les pertes s'élevèrent à 500 hommes d'après Napier, à 400 d'après les *Victoires et conquêtes*, et à 150 seulement, d'après les *Mémoires de Masséna*.

(3) T. II, p. 197.

autre côté, le général Reynier, chargé de couvrir la gauche de Ney, s'était éloigné pour vivre plus à l'aise, et avait dispersé ses troupes dans les villages (1).

Ainsi trompé dans tous ses calculs, Masséna dut continuer sa marche sur Célerico et Guarda, qu'il atteignit le 21.

Wellington, en attendant l'arrivée des vivres de Lisbonne, s'était concentré, le 19, sur le Serra de Moïta, où on lui remit plusieurs dépêches de son gouvernement, pleines de récriminations sur les dépenses que nécessitait son système de guerre. Ces missives étaient écrites avec tant d'amertume, qu'elles semblaient annoncer le rappel prochain de l'armée.

Pendant les loisirs que procura aux alliés le séjour de Masséna à Santarem, des généraux distingués, entre autres Fane et Crawfurd, s'étaient rendus sous divers prétextes en Angleterre, où ils avaient fait une opposition très-vive aux partisans de lord Wellington, et conjuré le ministère (pressé d'ailleurs par un parti nombreux dans la Chambre des Communes) de terminer une guerre ruineuse, dont le succès n'était rien moins que certain. Lord Wellington et son frère, le marquis Wellesley, avaient combattu ces officiers par d'adroites insinuations dans les journaux torys; néanmoins le premier s'attendait tellement à être rappelé, si les Français demeuraient encore quelque temps en Portugal, qu'en quittant ses lignes pour suivre l'ennemi dans sa retraite, il avait ordonné l'embarquement des bagages, et que, le 30 mars, il avait renouvelé cet ordre à l'amiral Berkeley, dans une lettre datée de Célerico (2).

---

(1) L'auteur des *Victoires et conquêtes*, fidèle à son système de critique exagérée, prétend que Wellington aurait pu profiter de l'éloignement du corps de Reynier pour couper à l'armée française ses communications avec ce corps et sa retraite sur Célerico. Il faut avoir une bien faible opinion du mérite des généraux français pour supposer qu'ils eussent laissé faire ce mouvement. Au reste, l'écrivain cité oublie que le 17, l'armée alliée n'avait plus de vivres, et que le seul but de sa démonstration était d'éloigner l'ennemi, dont la présence aurait gêné la marche des convois de Lisbonne.

(2) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 399.

Ces circonstances que Masséna ne pouvait ignorer entièrement, expliquent le chagrin qu'il éprouva de devoir renoncer à la ligne du Mondégo et le désir qu'il témoigna de rester coûte que coûte en Portugal.

Jusqu'à Guarda, la retraite de l'armée française fut marquée par une suite d'incendies et de dévastations que ne justifiaient point les nécessités de la guerre. Torre-Novas, Thomar et Pernès furent saccagées ; Leyria et le couvent d'Alcobaca (le Westminster du Portugal) devinrent la proie des flammes, et dans le district de Coïmbre, plus de 3,000 personnes furent mises à mort par une soldatesque effrénée. « *Cette re-« traite,* dit Wellington, *se distingua par une barbarie qu'on a « rarement égalée, jamais surpassée.* » L'esprit de vengeance pouvait seul inspirer de pareils actes de cruauté et de vandalisme.

Le général anglais avait prévu que telle serait la conséquence de l'invasion française, quand, en réponse aux proclamations où Masséna déclarait ne vouloir s'en prendre qu'aux Anglais, il engageait la nation portugaise à se défier de ce langage, et à ne chercher son salut que dans une défense énergique.

Cependant, pour être juste, nous devons dire que le prince d'Essling s'éleva plusieurs fois avec énergie contre les procédés barbares des soldats et des officiers sous ses ordres. A Leyria, entre autres, il enjoignit aux généraux de traduire les pillards devant un tribunal militaire : « Tous les jours, dit-il, « le soldat viole et pille sans s'inquiéter de l'effet moral que « produit une semblable conduite sur l'esprit de la nation « portugaise. En approchant de Lisbonne, nous devons « redoubler de rigueur, etc... »

Dans une circulaire datée de Santarem, il prit un ton plus sévère encore : « J'apprends, dit-il, que des soldats détachés « pour chercher des vivres se portent aux excès les plus inouïs. « Les habitants qui ont déjà fourni toutes les subsistances

« en leur pouvoir, ou que la misère empêche d'en fournir, « sont victimes de leur barbarie : vous n'apprendrez pas « sans frémir qu'ils ont pendu quelques-uns de ces malheu- « reux. L'honneur des armes de l'empereur et la générosité « du caractère français se révoltent également contre de « semblables atrocités. Si l'on ne s'empressait de les répri- « mer, nous serions bientôt au ban de toutes les nations « civilisées... »

L'incendie de Condeixa, ordonné par le duc d'Elchingen pour couvrir la retraite, motiva une nouvelle protestation du général en chef : « Cet incendie, écrivit-il au maréchal, est « encore quelque chose de fâcheux ; le système que nous « paraissons adopter doit nécessairement jeter une grande « défaveur sur l'armée française (1). »

Nous aimons à citer ces faits, parce qu'ils honorent infiniment le prince d'Essling, que notre impartialité ne nous a pas permis de trouver irréprochable en toute circonstance, et qui dans cette guerre eut le malheur d'être peu favorisé par le succès. Évidemment la fortune de l'empire commençait à baisser dans la personne illustre du héros de Rivoli, de Zurich et d'Essling. Cet avertissement de la Providence ne fut malheureusement pas compris, et le désastre de Moscou prouva bientôt à Napoléon qu'il avait été injuste en attribuant aux fautes de son lieutenant un échec qui était avant tout le résultat d'une politique imprévoyante et téméraire à l'excès !

Arrivée sur sa première base, l'armée française reçut l'ordre de marcher de Guarda et Belmonte sur Coria et Alcantara, pour établir une communication de l'autre côté du Tage avec Soult, et par la vallée même du Tage avec Joseph. L'historien du *Consulat et de l'Empire* prétend que l'intention du maré-

(1) Napier affirme toutefois que Leyria et le couvent d'Alcobaca furent incendiés par ordre de Masséna.

chal fut de recommencer immédiatement la campagne sur d'autres plans (1) : « Il lui restait encore, dit M. Thiers, 40,000 hommes, sans ceux de Drouet ; mais c'était trop présumer de l'armée, et surtout des chefs. Dès que les ordres furent donnés, ils soulevèrent de violentes critiques dans toute l'armée. » On avait raison, en effet, de trouver inexécutable l'idée d'envahir de nouveau le Portugal avec 40,000 hommes sans équipage de pont, et n'ayant aucun espoir d'être secourus par Soult. Le corps de Ney, cantonné à Célerico (2), dans un pays pierreux et sans ressources, fut le plus mécontent de tous. Le maréchal écrivit à Masséna, qu'il lui était impossible de nourrir ses troupes ; qu'elles ne seraient pas mieux en Estramadure ; qu'il fallait absolument regagner la Coa ; qu'une nouvelle campagne sur le Tage n'aboutirait à rien, et que dans tous les cas la marche de flanc projetée par le général en chef était « *une chose inconcevable, propre à entraîner la ruine entière des affaires en Espagne* (3). » Ney réclama la production des ordres de l'empereur, déclarant en outre que sans cette garantie il se verrait forcé de désobéir (4). Une vive discussion s'engagea entre les deux maréchaux, à la suite de laquelle Ney fut remplacé dans son commandement par le général Loison. Cette mutation regrettable influa sur les opérations jusqu'alors si brillantes de l'arrière-garde, et

---

(1) Déjà, avant de quitter Santarem, Masséna avait entretenu l'empereur de ce projet ; et on a su depuis que le chef de l'État y avait donné son entière approbation. Mais à cette époque, Napoléon ne savait pas quelle était la véritable situation de l'armée de Portugal. — Voir les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 401, 461 et 515.

(2) Le corps de Reynier avait pour lieu de repos Belmonte, et celui de Junot, Guarda.

(3) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 406.

(4) Il écrivit à Masséna : « Dussé-je être destitué ou y perdre ma tête, je ne suivrai pas le « mouvement dont votre excellence me parle sur Coria et Placencia, à moins, je le répète, « qu'il ne soit ordonné par l'empereur (lettre du 22 mars 1811).

A la suite de cette incartade, Ney se rendit à Salamanque, et de là partit pour Paris.

(Voir la *lettre du 22 mars à Berthier*, où Masséna se plaint amèrement de la conduite du duc d'Elchingen, et celle du 31 mars, où il constate le relâchement général de la discipline, provoqué par la maraude.

A cette époque, la plupart des généraux de l'armée de Portugal étaient en état d'hostilité ouverte avec le commandant en chef.

rendit la tâche du général anglais beaucoup plus facile (1).

L'insubordination du duc d'Elchingen et le commencement d'exécution qu'il avait donné à son projet de retraite sur Almeida, ne permirent pas à Masséna de marcher immédiatement sur l'Elga (2). Croyant pouvoir se maintenir à Guarda à l'aide de l'armée du Sud, il ouvrit des communications avec le roi et avec Soult. Mais bientôt, recevant des renseignements précis sur l'insuffisance des ressources de l'Estramadure, voyant les approvisionnements de Ciudad et d'Almeida réduits au point que ces places n'auraient pu résister à un mois de blocus, et constatant que ses troupes étaient plus que jamais exaspérées contre l'idée d'une nouvelle campagne, il renonça à son projet qui, de fait, n'avait pas la moindre chance de succès dans ce moment.

Le prince d'Essling fut surpris d'ailleurs par l'apparition soudaine de Wellington, qui franchit la montagne de Guarda sur cinq colonnes, dans la journée du 29.

L'armée française abandonna sa position, l'une des plus fortes du pays, avec une extrême précipitation, et presque sans la défendre. Pour conserver la possibilité d'opérer sur Coria ou sur Ciudad-Rodrigo et Almeida, elle passa ensuite la Coa et alla prendre position à Sabugal. C'est là que Wellington lui livra, le 3 avril, un dernier combat, qu'il appelle, avec un peu d'exagération, *l'un des plus glorieux où les troupes anglaises eussent encore été engagées* (3). Les troupes de Reynier, dans tous les cas, ne se montrèrent pas inférieures à celles de l'ennemi.

Masséna ayant passé la frontière dans la journée du 5, se

(1) Ney avait conduit l'arrière-garde en personne ; Loison y mit le général Reynier.

(2) NAPIER; THIBAUDEAU, *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 408.

(3 *Au comte de Liverpool*, 9 *avril* 1811. Les Français, d'après Sherer, laissèrent 300 morts sur le champ de bataille ; les alliés eurent 200 tués et blessés. D'après les *Mémoires de Masséna*, le 2e corps ne perdit que 250 hommes, dont 47 tués ; d'après les *Victoires et conquêtes*, les Français perdirent 1,400 hommes, et les alliés seulement 800.

dirigea sur Ciudad-Rodrigo et traversa l'Agueda (le 9 avril), malgré sa vive répugnance à quitter le territoire portugais (1).

Ainsi, le meilleur des généraux de l'empereur, celui qu'on avait surnommé l'*Enfant chéri de la victoire,* fut obligé de se replier avec une armée réduite de moitié (2), ayant perdu une grande partie de son artillerie, presque tous ses bagages et toutes ses munitions (3). Et ces mêmes Anglais, que son orgueilleux maître lui avait ordonné de *balayer dans la mer*, le suivirent jusqu'à sa dernière étape, après avoir sauvé Coïmbre, préservé le haut Beira, et rétabli leurs communications avec le nord de la Péninsule : résultat d'autant plus honorable pour Wellington, que les Espagnols avaient accumulé faute sur faute, lâcheté sur lâcheté! La régence avait tiré Ballesteros de l'Estramadure au moment où cette province allait être attaquée; Mendizabal s'était fait maladroitement écraser, le 19, sur la Gebora, malgré les avertissements et les conseils de Wellington; la garnison d'Olivenza s'était rendue intempestivement, enfin le gouverneur

(1) « Si je trouvais des vivres, je ne quitterais pas les frontières d'Espagne et de Portugal.» (*Masséna à Bessières.* Guarda, 29 mars 1811.)

Le long circuit fait par Masséna justifie entièrement l'opinion de Ney; car pour gagner Ciudad-Rodrigo, le chemin d'Almeida était plus court et plus sûr.

(2) Masséna avait envahi le Portugal avec 59,000 hommes, et il avait été rejoint à Santarem par 9,000 vieux soldats, sous le comte d'Erlon. Quand il leva son camp de Santarem, il avait perdu 27,000 hommes. (JONES, t. 1, p. 198.) Arrivé à Guarda il n'avait plus que 34,161 fantassins et 3,400 cavaliers. (*Mémoires de Masséna.*) « Sa cavalerie, dit Belmas, avait seulement « 2,000 hommes en état de combattre; l'artillerie ne pouvait montrer que 12 pièces, et l'armée « était encore plus faible par le moral que par le nombre. » Jones évalue les pertes depuis le départ de Santarem à 5,000 hommes du côté des Français, et à 650 du côté des alliés. Napier estime que l'invasion du Portugal coûta aux Français 30,000 hommes environ, dont 14,000 tombés sur le champ de bataille ou faits prisonniers. D'après un état officiel, publié par Gurwood, Wellington eut, du 16 mars au 7 avril, 20 hommes tués, 147 blessés et 5 manquants, et d'après la situation du maréchal Masséna, les pertes des Français, du 1er mars au 11 avril, s'élevèrent à 1,334 hommes et à 1,935 chevaux.

(3) Voir les lettres des 14, 16 et 21 mars adressées par *Wellington à lord Liverpool.*

Masséna prétend (t. VII, p. 427 de ses *Mémoires*) qu'il ramena l'armée sans pertes d'artillerie, de caissons et de bagages; mais ce dire n'est exact que par rapport à l'artillerie. M. Thiers est plus près de la vérité en affirmant que le prince d'Essling rentra en Espagne « sans matériel » (T. III, p. 486). Il est prouvé, en effet que Ney fit détruire une grande partie des bagages à Miranda de Corvo.

de Badajoz avait eu la faiblesse de signer une capitulation honteuse au plus beau moment de la défense !

Pour porter sur cette campagne un jugement équitable, il faut tenir compte à Masséna des difficultés de toute espèce qu'il eut à surmonter, et des circonstances qui vinrent en aide au général anglais : les instructions de l'empereur furent généralement incomplètes et quelquefois inexécutables ; l'armée de Portugal, trop faible par le nombre, manqua de matériel et de vivres; les gouverneurs indépendants de la Vieille-Castille et de la Gallice (Bessières et Dorsenne), refusèrent les secours demandés, ou montrèrent une indifférence coupable (1). Le général Drouet, qui, en vertu de ses instructions particulières, prétendait n'être pas sous les ordres de Masséna, fut plutôt un embarras qu'un appui; Soult, qui aurait pu faire une puissante diversion dans l'Alentéjo , ne sut prendre aucun parti décisif; enfin , Junot, Ney, Reynier, Loison, divisés entre eux et mécontents du général en chef, donnèrent un exemple funeste, qui réagit fortement sur l'esprit et sur le caractère du soldat.

Mais quelque influence que ces faits aient exercée sur le résultat final, toujours est-il que le prince d'Essling se montra dans cette campagne inférieur à lui-même et inférieur à Wellington (2). On ne peut reprocher à celui-ci qu'un peu de lenteur et d'hésitation dans la poursuite des colonnes françaises, au commencement de la retraite ; vers la fin , il se releva par l'habileté avec laquelle il sut manier ses troupes et profiter des accidents du terrain (3). Rarement il fit preuve de plus d'activité et de résolution : ainsi dans une de ses

(1) Voir les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 121.

(2) M. Thiers, si dur pour le maréchal Ney et pour Soult, montre une bienveillance excessive pour Masséna, en affirmant « que la principale et presque la seule faute de ce général, dans la campagne du Portugal, fut de n'avoir pas profité de l'île de Boavista pour passer le Tage. » — T. III, p. 476.

(3) « Les alliés ne purent pas faire plus qu'ils n'ont fait dans cette retraite. » — Général SARRAZIN, p. 178.

lettres, il révèle ce fait curieux que, n'ayant pu s'opposer au départ de quelques généraux (ses pouvoirs n'allaient pas jusque-là), il éprouva de tels embarras, que plusieurs fois il remplit, le même jour, les fonctions de général de cavalerie, de général d'avant-garde et de commandant de deux ou trois colonnes d'infanterie (1).

L'auteur des *Mémoires de Masséna* manque donc à la vérité, qui cependant distingue généralement ses appréciations, lorsqu'il dit : « Masséna fut suivi par 100,000 alliés « environ (exagération manifeste!) qui semblaient, jusqu'au « dernier moment, lui servir d'escorte d'honneur; s'il ne « fit pas tout ce qu'il voulut, ce ne fut pas Wellington « du moins qui dérangea ses combinaisons. » Si le prince d'Essling avait eu réellement affaire à un ennemi si peu décidé, il n'aurait pas manqué de mettre à profit une des occasions que lui offrit la retraite pour écraser cette prétendue escorte d'honneur. Or il ne le fit pas, au risque même d'encourir les reproches de Napoléon (2), preuve qu'il avait une meilleure opinion que le général Koch de l'armée anglaise et du chef qui la commandait.

La campagne de Torrès-Vedras, si glorieuse pour Wellington, offre un exemple mémorable de ce que peut une nation qui ne recule devant aucun sacrifice pour maintenir son indépendance.

Le commandant en chef de l'armée anglaise avait compris que pour sauver le Portugal, il fallait commencer par le ruiner, et cette conviction, il eut le talent de la faire partager aux malheureux habitants, qui se résignèrent non-seulement à détruire ce qui faisait leur unique fortune, mais encore à fuir leurs pénates, auxquels ils étaient si attachés, et à vivre comme des bêtes fauves dans les antres et les bois des pro-

(1) 23 mars 1811, *au comte de Liverpool.*
(2) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 490.

vinces méridionales. Un témoin oculaire, le colonel Jones, qui prit une large part à la construction des lignes de Torrès-Vedras, nous a laissé un tableau poignant de la misère de la population et de l'état du pays, au départ de l'armée française :

« Masséna, dit-il, au moment de quitter Santarem, avait perdu 27,000 hommes (depuis le commencement de la campagne). Des amas dégoûtants de boue et d'ordures, des restes d'aliments de l'espèce la plus malsaine, trouvés çà et là sur la route, l'apparence misérable et malpropre de la plupart des prisonniers français, l'état de dénûment et de négligence des hôpitaux et une mortalité supérieure à celle du champ de bataille, attestaient la déplorable condition à laquelle étaient réduits les envahisseurs. Les souffrances et les pertes des Français étaient peu de chose cependant en comparaison de celles que leur invasion avait fait éprouver aux Portugais. Environ deux cent trente lieues carrées se trouvaient depuis cinq mois sans habitant : tout ce que contenait ce grand espace avait été dévoré par l'ennemi ou détruit par la rigueur de la saison. La moisson se décomposait sur la terre et le fruit tombait pourri des arbres..... Des troupes innombrables de petits oiseaux se nourrissaient, sans être inquiétés, des raisins laissés sur les vignes; et les loups, délivrés de toute crainte par l'éloignement des habitants, ou rendus plus audacieux par la famine, hurlaient sur le passage des détachements envoyés en patrouille.....

« C'était un spectacle sublime, quoique triste, de voir, à l'approche des Français, la population entière quittant ses foyers, et sacrifiant ses propriétés au bien général, suivre d'étape en étape les colonnes de l'armée en retraite. Hommes, femmes, enfants, également effrayés, fuyaient, ne sachant ni quand, ni où ils devaient s'arrêter : 50,000 de ces fugitifs trouvèrent des secours et des consolations dans l'hospitalité et dans la bienfaisance des citoyens de Lisbonne. Les

autres allèrent s'établir sur la rive gauche du Tage, où ils restèrent longtemps exposés aux intempéries de l'air, et où une grande partie périrent misérablement de faim et de maladie, avant qu'on pût leur donner aucun secours. Quelque rigoureux que fût le sort de ces derniers, ils eurent moins à souffrir cependant que les villageois répandus sur les derrières de l'ennemi ou sur les confins de ses cantonnements. Plusieurs de ces malheureux passèrent toute la saison rigoureuse dans les bois ou dans les montagnes, ne subsistant que de racines et d'herbes; et, au retour des alliés, ils rentrèrent dans leurs habitations, le corps épuisé par la faim, l'esprit affaibli par une longue et continuelle appréhension : parmi ces infortunés, on remarquait des jeunes filles de seize ans qui, devenues imbéciles, ressemblaient, au physique, à des femmes de cinquante ans. Nombre d'enfants des deux sexes, ayant survécu à cette cruelle épreuve, s'assemblaient en troupes le long de la route, à mesure que l'armée anglaise approchait, et imploraient des secours d'une voix lamentable. Ils étaient si maigres, si pâles, avaient les yeux si hagards, que plusieurs fois on vit les soldats les plus endurcis détourner la vue avec dégoût, tandis que pleins de compassion ils donnaient à ces victimes de la guerre, une portion de biscuit pour les soutenir jusqu'au lendemain !

« On peut se faire une idée de la perte qu'éprouva le Portugal dans cette invasion, quand on pense qu'au départ des Français, il y avait des districts étendus, sans une tête de bétail et sans un objet de subsistance. « Les villes et les villages abandonnés; les moulins détruits; le vin coulant « dans les gouttières; des monceaux de blés brûlés; les meubles brisés; pas un cheval, pas une mule, pas un âne, pas « une vache, pas même une chèvre! » Telle est la description que les Français eux-mêmes ont faite du pays à l'époque de la retraite, et, à l'exception du vin coulant dans les gouttières, cette description est d'une rigoureuse exactitude.

Pour ménager l'approvisionnement de Ciudad-Rodrigo, le prince d'Essling alla réorganiser ses troupes à Salamanque.

La place d'Almeida se trouvant abandonnée par ce mouvement, Wellington la fit investir pendant que lui-même, avec une armée d'observation, s'établit en avant de la Coa (1). Toutefois, il ne resta pas longtemps à la tête de cette armée, jugeant nécessaire de se rendre à Badajoz, où le maréchal Beresford se trouvait en présence de difficultés sérieuses.

Peu de temps après, Masséna, qui avait recueilli dans l'Estramadure quelques détachements, entre autres, une excellente division de cavalerie, reçut l'ordre de faire une tentative pour délivrer Almeida (2). Sachant Wellington en ce moment sous Badajoz, il crut pouvoir mener cette entreprise à bonne fin, avant le retour du général. Mais il fut trompé dans ses calculs par les obstacles inattendus que lui créa le duc d'Istrie. Ce maréchal, qui, d'après les ordres de l'empereur, devait coopérer à l'expédition avec une partie de l'armée du Nord, montra si peu de bonne volonté, que le prince d'Essling, malgré de nombreuses et pressantes sollicitations, n'en put obtenir que la brigade de cavalerie légère de Watier, forte de 800 hommes, un détachement de cavalerie de la garde, fort de 700 hommes, une batterie de 6 pièces et 30 attelages (3). Ce secours, amené par le maré-

(1) S'il avait eu plus de troupes disponibles, il aurait également assiégé Ciudad-Rodrigo; force lui fut de remettre cette opération à un autre temps.

(2) Wellington apprit l'existence de cet ordre à Elvas par une lettre de Spencer, datée du 25. Il se mit aussitôt en marche et arriva le 28 au quartier général de Villa-Formosa. Si donc Masséna avait commencé son mouvement le 26, il aurait pu ravitailler Almeida sans difficulté. On doit admirer les soins que Wellington avait apportés dans l'organisation du service de la correspondance et de l'espionnage, car il fut, en général, promptement et très-bien informé de ce qui se faisait à Paris ou en Espagne.

(3) Dans une lettre écrite de Rambouillet le 19 mai 1811, Berthier adressa, au nom de l'empereur, un blâme sévère au duc d'Istrie « pour la faute énorme qu'il commit en n'envoyant « pas à Masséna une dizaine de mille hommes. Sa Majesté, dit-il, aurait vu dans cette dispo-

chal lui-même, plusieurs jours après l'époque fixée (1), ne se trouva à Ciudad-Rodrigo que le 30 avril, et ne rejoignit le gros de l'armée que dans la journée du 2 (2).

Bien que Wellington eût pris la ferme résolution de ne pas s'exposer à de grands risques pour maintenir le blocus, et que, sous le rapport du nombre, la cavalerie française eût une incontestable supériorité sur celle des alliés, il accepta la bataille qui lui était offerte, ayant pleine confiance dans la valeur de ses troupes, et voulant à tout prix maintenir l'ascendant moral qu'il leur avait assuré (3).

L'armée française traversa l'Agueda le 2 mai, au pont de Ciudad-Rodrigo (4). Wellington l'attendait de pied ferme.

« sition une nouvelle preuve de votre attachement à sa personne et de la haine que vous « portez aux Anglais. »

Le blâme était juste, mais, comme le dit fort bien Thibaudeau : « chacun pour soi, telle était la devise des lieutenants impériaux » (t. VIII, p. 480).

Les *Mémoires de Masséna* fournissent des preuves multiples de la mauvaise foi de Bessières. — Voir t. VII, p. 486 et suivantes, et surtout la lettre que le prince d'Essling écrivit au duc d'Istrie le 28. (*Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 543.)

(1) Le mouvement de Masséna avait été fixé pour le 22, puis pour le 26.

(2) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 519.

(3) Son armée comptait en ce moment 32,000 hommes d'infanterie, dont 11,000 Portugais et partidas, 1,200 de cavalerie mal montée et 42 pièces de canon. « L'infériorité de ma cavalerie, dit-il, provient surtout du piteux état de nos chevaux, causé par les dernières fatigues et par la pénurie de fourrages » (8 mai, *au comte de Liverpool*). Masséna avait 44,000 hommes, dont 7,000 de cavalerie. Ces chiffres sont de Napier. Sherer évalue les forces de Wellington à 32,000 hommes d'infanterie et 1,500 de cavalerie, et celles de Masséna à 44,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie. D'après le comte Toréno, Wellington avait 32 à 34,000 hommes d'infanterie, 1,500 de cavalerie et 43 canons, et d'après Masséna, 40,000 d'infanterie et plus de 5,000 de cavalerie.

Londonderry évalue les forces de Wellington à 29,000 Anglo-Portugais, dont 15 à 1,600 de cavalerie, et celles de Masséna à 45,000, dont 4,000 de cavalerie. M. Thiers porte l'effectif de Masséna à 32,000 hommes d'infanterie, 3,500 de cavalerie « incomparable » et 46 canons ; et l'effectif de Wellington, à 27 ou 28,000 Anglais, 12,000 Portugais et 2 à 3,000 Espagnols. Belmas prétend que Wellington avait 45,000 hommes, non compris les milices et les bandes espagnoles. Le général Pelet et les *Victoires et conquêtes* tombent dans une exagération plus grande encore, en disant que l'armée de Wellington était plus forte des deux cinquièmes ! Enfin Bessières, dans un *rapport du 12 mai* 1811 à *Berthier*, ne craint pas d'affirmer qu'il y avait à Fuentes d'Onoro 50,000 Anglais et 25 à 28,000 Français ! La vérité est que, d'après les situations officielles, Masséna avait, le 1er mai 1811, 42,423 hommes présents à l'effectif, dont 4,518 de cavalerie, et que le lendemain Bessières lui amena encore 1,500 cavaliers et 6 pièces attelées, ce qui porta son effectif à 44,000 hommes environ.

L'armée de Wellington, à la même époque, ne s'élevait qu'à 35,000 hommes. (Voir les *situations* dans Napier, t. VI, p. 328 et dans les *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 396.)

(4) Et non le 3, comme le dit par erreur Bessières dans son rapport du 12 mai 1811

« Nos insuccès, dit M. Thiers, commençaient à le rendre plus hardi. Il n'en était déjà plus au temps où il ne voulait livrer que des batailles inévitables. » Son armée occupait en force Fuentès d'Onoro, position importante qui couvrait la principale communication des Anglais avec le Portugal, par le pont de Castelbom, sur la Coa. Privé de ce pont, il ne lui restait qu'un passage (au-dessous d'Almeida) fort insuffisant pour une armée en retraite, surtout pour une armée vivement poursuivie.

La gauche de Wellington s'appuyait à l'ancien fort de la Conception, sur la route d'Almeida, et servait ainsi à compléter le blocus de cette ville, confié à la brigade Pack et à un régiment anglais, sous la haute direction de Spencer. Le centre occupait le sommet des collines qui bordent le Rio Dos Casas, à gauche de Fuentès, et la droite touchait au bois marécageux de Pozo-Belho. Au delà de ce bois, les troupes espagnoles de Julian Sanchez, soutenues par la division Houston, gardaient la montagne de Nave de Avel, séparée de la Coa par un terrain coupé, que le général en chef jugea impraticable (1). Le front de cette position, de plus de deux lieues de développement (2), était protégé par la gorge profonde de Dos Casas. Un autre ruisseau tout aussi encaissé, le Turones, coulait parallèlement derrière la ligne de bataille. A droite et au centre, l'armée n'avait pour effectuer sa retraite qu'un seul chemin carrossable, celui de Castelbom; enfin sur ses derrières se trouvait la Coa, dont les bords escarpés n'offraient partout que des précipices.

La première idée de Masséna fut de s'emparer de cette communication et de culbuter l'ennemi sur la basse Coa. Dans ce but, il fit attaquer le village de Fuentès d'Onoro, le 3 mai, à

(1) Ce fut seulement le 4, sur les instances du général Spencer, que Wellington étendit son aile droite jusqu'à Nave de Avel, et que dans la nuit du 4 au 5, il dirigea Houston sur Pozo-Belho.

(2) M. Thiers se trompe en évaluant cette longueur à trois lieues et demie.

une heure de relevée, par 3,000 hommes, sous les ordres du général Ferrey (1); mais, comme on devait s'y attendre, ce faible détachement fut repoussé. A 5 heures, le maréchal ordonna une seconde attaque, plus sérieuse, mais non assez puissante encore, avec toute la division Ferrey et une brigade de Marchand. Wellington, prévenu par la première attaque, se trouvait en force au point menacé; toutefois, après une lutte opiniâtre, qui se prolongea bien avant dans la soirée, les Français parvinrent à s'établir dans la partie basse du village. Le lendemain de bonne heure, Wellington essaya de les déloger; mais, n'ayant pas pu y parvenir, il occupa si fortement le haut du village, que Masséna dut renoncer à l'idée de forcer la position par une attaque de front. Après une reconnaissance minutieuse, le maréchal se décida à porter, dans la nuit du 4, le gros de ses forces vers la droite de l'ennemi, avec l'intention de gagner la tête du ravin de Dos Casas, au delà du bois de Pozo-Belho, et de tourner la position par la plaine qui s'étend entre ce bois et la montagne de Nave de Avel. Ce plan, qu'il aurait pu et dû exécuter le 3, réalisait sa pensée première de jeter Wellington sur la basse Coa, en lui coupant la route de Castelbom (2).

Montbrun occupait l'extrême gauche; à côté de lui, et en face de Pozo-Belho, se trouvaient 2 divisions du 6e corps ayant une division du 8e en réserve. Ces troupes, destinées à l'attaque enveloppante, comptaient environ 17,000 hommes. Dans la partie basse de Fuentès d'Onoro se tenait la division Ferrey, du 6e corps, laquelle formait avec le 9e corps, placé en

(1) D'après Thibaudeau, Pelet et Napier, ce fut le général Loison qui fit cette attaque, et sans y être autorisé; la correspondance de Masséna prouve le contraire; cependant, le général Pelet, alors premier aide de camp de Masséna, affirme que Loison attaqua malgré ses représentations le 3, vers le soir. (*Victoires et conquêtes*, t. XXI, p. 338.)

(2) D'après le général Koch, le prince d'Essling ne poussait pas ses prétentions jusque-là : il voulait seulement couper Wellington des chemins qui mènent au pont de Seceria et de Sabugal, en lui laissant Castelbom pour unique ligne de retraite. Resserrés ainsi entre le Dos Casas, le Turones, la Coa et Almeida, les alliés, avec un seul pont pour issue, auraient pu être culbutés dans le ravin de la Coa et perdre toute leur artillerie.

réserve derrière elle, le centre de la position. A droite était le 2e corps, dont la première division s'appuyait à Alameda, et dont la seconde occupait la place restée libre entre ce village et Fuentès d'Onoro.

Pendant que la droite converserait, on devait attaquer Alameda et Fuentès pour faire diversion. Ce plan était bien conçu, mais il fut mal exécuté.

Le 5 au matin, la cavalerie du général Fournier commença la bataille, en forçant Julian Sanchez à quitter Nave de Avel et à se retirer derrière le Turones. Dans le même moment, Montbrun déboucha sur les hauteurs de Pozo-Belho, où il trouva la première ligne du général Houston, couverte par 2 escadrons de hussards hanovriens et 6 escadrons de chasseurs portugais. Il chargea cette cavalerie et la dispersa; mais le feu de l'infanterie anglaise et les flots de mitraille vomis par les pièces qui la soutenaient, l'obligèrent bientôt à s'arrêter. Il fit demander en toute hâte des canons à l'artillerie de la garde; celle-ci, se fondant sur une règle dont on avait déjà senti les inconvénients à Wagram, répondit qu'elle n'avait d'ordres à recevoir que du maréchal Bessières. Il fallut alors s'adresser à Masséna, qui envoya 4 pièces, mais seulement au bout de trois quarts d'heure. Ce retard eut des conséquences funestes : il arrêta le mouvement offensif que la division Marchand, du corps de Loison, avait commencé à Pozo-Belho, sur la gauche de Houston (1), et permit à Wellington de faire arriver la cavalerie de Cotton au secours de sa droite.

Cependant Montbrun ayant reçu quelques pièces, attaqua résolûment la division anglaise, qui se replia avec des pertes sensibles, mais sans être entamée, derrière le Turones, grâce à l'appui qu'elle reçut de la division légère Crawfurd, dont les feux bien dirigés arrêtèrent de nouveau les efforts du gé-

(1) L'attaque de Marchand sépara l'artillerie de Houston de la division qu'elle appuyait. Cette artillerie cependant parvint à se dégager.

néral français. Crawfurd, forma sa division en trois carrés, appuyés par une forte masse de cavalerie et par 15 pièces de canon. Les escadrons français attaquèrent résolûment cette ligne, et déjà deux carrés étaient enfoncés (1), quand Montbrun, accablé par la mitraille, et voyant arriver à lui toute la cavalerie anglaise, fut obligé de se retirer, demandant avec instance la cavalerie de la garde et l'appui de l'infanterie.

Il y eut un moment où Montbrun aurait pu gagner la route de Castelbom, si le corps de Loison s'était jeté à propos dans le défilé formé par les ravins du Dos Casas et du Turones (2). Peut-être même, sans cet appui, l'attaque de la droite eût atteint son but, si la cavalerie de la garde eût donné. Masséna l'avait fait demander à temps, mais le général Lepic déclara qu'il ne reconnaissait pour chef que le duc d'Istrie, et ne tirerait le sabre que sur son ordre (3).

Grâce à toutes ces circonstances, Wellington eut le temps de replier son aile droite dans le défilé et d'y faire venir sa réserve. Dès lors Montbrun se trouva dans l'impossibilité de renouveler son attaque.

Le prince d'Essling, cependant, prit des mesures pour frapper un coup décisif. Voyant que Loison, trop fidèle aux instructions de la veille, avait laissé Montbrun sans soutien, il lui donna l'ordre d'obliquer à gauche : un courrier fut envoyé à la recherche de Bessières pour obtenir le concours de la garde; Reynier et Ferrey qui, jusque-là, avaient attaqué mollement Alameda et Fuentès d'Onoro, reçurent l'ordre de faire une diversion puissante contre ces deux villages ; enfin lui-même, quittant Fuentès, où il s'était tenu jusque-là inu-

---

(1) Napier affirme que ces carrés demeurèrent intacts au milieu de la multitude en désordre, mais c'est une erreur.

(2) Les *Victoires et conquêtes* pensent que cette faute n'eût pas été commise si le prince d'Essling se fût tenu à la gauche, au lieu de rester inutilement près de Fuentès d'Onoro.

(3) *Mémoires de Masséna*, t. VII, p. 538.

tilement, se disposa à conduire l'attaque de la droite en personne. Il était alors cinq heures. On allait prendre l'offensive sur toute la ligne, quand le prince fut averti par le général Eblé qu'il restait fort peu de cartouches aux soldats, le maréchal Bessières n'en ayant point apporté (1). Cette circonstance engagea Masséna à suspendre l'attaque et à faire partir immédiatement ses attelages pour chercher des munitions à Ciudad-Rodrigo (2). En attendant, les troupes bivaquèrent sur le champ de bataille, mangeant les vivres destinés à Almeida.

Wellington, malgré la fatigue de son armée, employa toute la nuit à élever des retranchements à Fuentès, et entre ce village et Villa-Formosa. Cette circonstance et le mauvais esprit des généraux, engagèrent plusieurs officiers à dissuader Masséna de livrer une nouvelle bataille. Le prince se rendit à ces sollicitations, et prit aussitôt des mesures pour battre en retraite, immédiatement après l'exécution de ses ordres pour la démolition d'Almeida.

La bataille de Fuentès d'Onoro, en comptant les pertes du 3 et du 5, coûta aux alliés 235 hommes tués, 1,234 blessés et 317 prisonniers ; et aux Français, 308 tués, 2,147 blessés et 210 prisonniers (3).

Quoique cette bataille fut indécise, en ce sens que les deux armées conservèrent leurs positions, et que la partie basse du village de Fuentès ne resta ni à l'une ni à l'autre, cependant le résultat fut, somme toute, favorable à Wellington, qui avait

---

(1) Chaque soldat, d'après les *Mémoires de Masséna* et d'après le général Pelet, n'avait plus que trente cartouches.

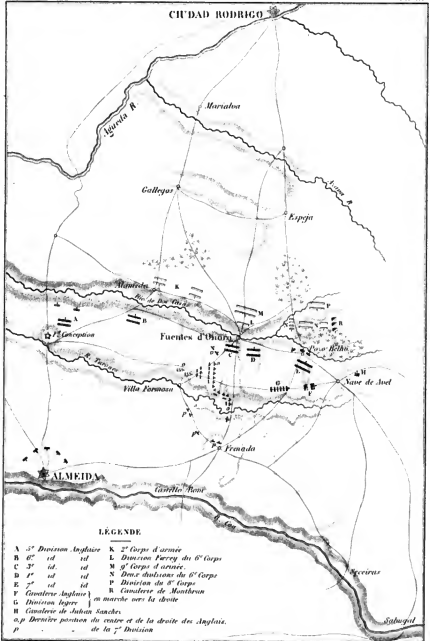
Les *Victoires et conquêtes* omettent cette circonstance, et prétendent que Masséna cessa la bataille parce qu'à la suite du changement de front opéré par Wellington sur son centre, l'aile droite en arrière, c'eût été une faute que d'attaquer les alliés dans une position où ils devaient vaincre ou mourir. (T. XX, p. 210.)

(2) Bessières ne voulut pas les faire partir le soir même, parce que les chevaux étaient trop fatigués; il ne les mit en route que le lendemain matin à six heures.

(3) D'après les *situations officielles* des deux armées.

BATAILLE DE FUENTES D'ONORO.

5 Mai 1811



Lith de Guyot et Stapleaux fils

Gravé par J. Claes

repoussé l'ennemi et empêché le ravitaillement d'Almeida (1).

Le 6 au soir, avant de commencer son mouvement rétrograde, le prince d'Essling avait envoyé à la garnison d'Almeida l'ordre de se frayer un passage les armes à la main, après avoir fait sauter les remparts (2).

Il n'y avait pas de honte à prendre cette résolution, puisque la place était sans vivres et ne pouvait plus tenir.

Dans la nuit du 10 au 11, le général Brenier mit le feu aux mines et immédiatement après sortit à la tête de 1,400 hommes. Le général Campbell, chargé du blocus, avait mal pris ses mesures (3); la gauche de sa ligne et les rives de l'Agueda étaient faiblement gardées. Cette circonstance permit à la colonne Brenier de s'ouvrir un chemin à travers les piquets ennemis et d'arriver au pont de Barca de Puerco, où le 2ᵉ corps se trouvait en bataille pour le recevoir. La jonction toutefois ne se fit pas sans coup férir : au moment d'atteindre le pont, la queue de la colonne fut attaquée par six bataillons anglais, qui lui firent éprouver des pertes sensibles. Brenier, dans son rapport au duc de Raguse (4), évalue ces pertes à 360 hommes, dont 150 tués. Les troupes de Campbell n'eurent que 4 morts, 16 blessés et autant de manquants.

« Masséna, dit un auteur anglais (5), se réjouit du bon trait « de Brenier, et Wellington en fut très-mortifié. » Le mé-

---

(1) Nous avons fait la relation de la bataille de Fuentes d'Onoro d'après les rapports de Wellington et de Masséna, complétés par les récits contradictoires de Napier, Pelet, Jomini, Belmas, Londonderry, Koch et les auteurs des *Victoires et conquêtes*.

(2) « L'empereur avait permis le démantèlement de cette place ou de Ciudad-Rodrigo, comme trop rapprochées et inutiles l'une à l'autre. » Général PELET, *Victoires et conquêtes*, t. XXI, p. 342.

(3) « Lord Wellington, dit M. Thiers, avec une injustice peu digne de lui, s'en prit au général Campbell, qui n'avait pas été plus coupable que le reste de l'armée, pas plus que le général en chef lui-même, car personne dans le camp britannique n'avait prévu que telle serait l'issue de cette courte campagne. » (T. III, p. 511.)

Il y a une double erreur dans cette phrase, puisque le général Campbell fut réellement coupable d'avoir mal surveillé les abords de la place, et que Wellington, malgré cette faute, ne l'accusa point.—Voir aussi Sherer et *Victories of the british armies*.

(4) *Rapport du 17 mai*. (Voir BELMAS, t. I.)

(5) LONDONDERRY, t. II, p. 232.

contentement de ce dernier se fit jour dans deux lettres qu'il adressa, sous la date du 15 mai, à lord Liverpool. On remarque que toutes les opérations auxquelles il ne présidait pas en personne étaient conduites avec négligence et tournaient à mal.

Napier prétend que la bataille de Fuentès d'Onoro « révèle plus de fautes que de talents des deux côtés. » Le lieutenant-général Pelet, dans une note insérée dans le t. XXI des *Victoires et conquêtes*, est arrivé à la même conclusion; seulement, il a formulé ses critiques en termes injustes pour le chef de l'armée anglaise: « Lord Wellington, dit-il, aurait dû appuyer contre le défilé la droite de son armée, et faire des dispositions le long des ravins, d'autant mieux qu'il était averti par l'attaque du 3 et les mouvements de toute la matinée du 5. *Si ensuite Wellington avait connu l'art des batailles*, il aurait rétabli parfaitement celle-ci en débouchant sur notre centre, ou, encore mieux, en envoyant sa cavalerie battue prendre une revanche contre le général Reynier, qui n'avait pas quitté Alameda. A la première nouvelle d'une attaque contre celui-ci, il fallait songer sérieusement à notre ligne de retraite sur Ciudad-Rodrigo. *L'excessive supériorité numérique* du général anglais lui donnait le moyen de tout entreprendre. Il s'est montré dans cette campagne, et même ailleurs, *fort étranger à la stratégie comme à la tactique!* »

Nous pourrions opposer à ce témoignage passionné celui du général Jomini et celui d'autres écrivains distingués, mais les faits exposés plus haut suffisent pour établir que Wellington mania ses troupes avec plus d'habileté que ne le fit le prince d'Essling, et qu'il montra surtout plus de sang-froid au moment décisif de la bataille, alors que toutes les chances étaient contre lui. Le seul reproche qu'on soit en droit de lui adresser est d'avoir accepté la lutte avec une armée trop faible, et dans une position trop étendue, ayant sur ses der-

rières la place d'Almeida, encore au pouvoir de l'ennemi, et la Coa, dont les rives escarpées eussent été fort dangereuses en cas de retraite précipitée (1).

Ainsi le général dont on a fait en France un modèle de timidité et de circonspection, s'est exposé plusieurs fois à être justement blâmé pour sa témérité (2)...

Le marquis de Londonderry accuse Masséna d'avoir perdu à Fuentès d'Onoro une belle occasion de battre l'armée alliée. « Il aurait dû, s'écrie-t-il, jeter sa cavalerie sur le flanc droit de l'ennemi, traverser la Coa, s'avancer sur les lignes de communication de l'armée anglaise, arrêter ses convois, et, tandis que son infanterie aurait menacé de la tourner, pousser sur Sabugal et sur les villages voisins, afin de forcer Wellington à passer la Coa avec son artillerie dans les endroits les plus mauvais, et lui couper sa retraite la plus sûre... On craignait sérieusement que le prince d'Essling ne prît ce parti, et c'est ce qui fit hésiter le duc entre l'abandon de Sabugal et la levée du blocus d'Almeida. Sa présence d'esprit toutefois ne fut pas en défaut un seul instant. Ayant confiance en ses soldats, il aima mieux renoncer à une ligne de retraite avantageuse, que d'abandonner une opération dont le succès n'était ni douteux ni éloigné; c'est ainsi qu'il se décida à livrer Sabugal plutôt que d'ouvrir à l'ennemi une communication avec Almeida : résolution hardie, mais

---

(1) Le général Pelet, toujours trop sévère pour Wellington, s'exprime dans les termes suivants :

« Je doute qu'il soit possible de justifier jamais une telle disposition du général ennemi, « quoique l'aveugle fortune se soit empressée de le sauver de là, comme de tant d'autres « occasions. Son front était fort, mais sa droite entièrement en l'air ; derrière lui, les préci« pices de la Coa, vallée infranchissable, s'étendaient bien au delà de sa gauche, où se trou« vait une place qui nous appartenait. — Refoulée par sa droite dans le cul-de-sac de la Coa « et du Douro, également infranchissables, cette armée n'avait pas de retraite et était fort « compromise. »

(2) La témérité de Wellington dut être bien grande pour qu'elle ait surpris M. Saint-Nexant de Gagemon, qui a écrit un ouvrage dans lequel il cherche à prouver que le vainqueur de Salamanque est un général timide et sans talent, qui doit au hasard la plupart de ses succès.

prise après mûre réflexion, et justifiée du reste par le succès le plus complet (1). »

En historien impartial, nous devons dire cependant que Masséna fut mal secondé le jour de la bataille. La garde impériale refusa d'obéir à ses ordres. Loison, sachant qu'il était remplacé par le duc de Raguse, montra peu de zèle, et ses troupes, qui regrettaient leur ancien chef, étaient en outre mal disposées pour lui. Le comte d'Erlon, sur le point de rejoindre Soult, ménagea trop le 9e corps, et Reynier, qui espérait et demandait un corps séparé, ne fit pas tout ce qu'il aurait pu faire. Le renvoi de Ney avait d'ailleurs dépopularisé le prince d'Essling dans l'esprit du soldat.

Toutes ces circonstances expliquent le décousu et le peu de vigueur des attaques françaises. Elles auraient servi d'excuse au prince d'Essling, si l'empereur avait eu moins de dépit et de passion. Mais, aveuglé par les faciles et rapides succès de la campagne de Somo-Sierra, il s'était imaginé qu'avec un peu de talent et d'énergie, on devait soumettre l'Espagne et balayer les Anglais dans la mer. De là sa colère contre Soult et ses ressentiments injustes contre Masséna. Cet illustre guerrier, qui lui avait rendu tant de services, et qui, au début de l'expédition, avait été l'objet de tant de caresses et de prévenances, fut désormais critiqué avec amertume et remplacé dans son commandement par le duc de Raguse (2).

Ici finit la carrière du prince d'Essling et la belle époque de l'empire. On devait encore tirer l'épée, mais non plus

(1) LONDONDERRY, t. II, p. 225.

M. Thiers reproche au maréchal Masséna d'avoir vu trop tard le côté faible de la position de l'ennemi, d'avoir perdu la journée du 3 en attaques inutiles sur Fuentès d'Onoro, et celle du 4 en reconnaissances tardives.

« Le 5, Reynier aurait dû être plus entreprenant devant Almeida, Drouet emporter Fuentes avec tout son corps d'armée, et Loison marcher plus vite et plus directement au véritable but de ses mouvements.

(2) « La nouvelle de cette disgrâce parvint à Masséna le 10, au soir (cinq jours après la bataille de Fuentes d'Onoro), tandis qu'il était à Ciudad-Rodrigo. » (Général PELET.)

par nécessité, non plus avec le sentiment d'un devoir national, mais avec l'entrainement d'une passion aveugle, irréfléchie, criminelle! Du fond de la retraite où l'ingratitude l'avait relégué, le vainqueur de Zurich put voir bientôt ces belles armées françaises, qu'il avait tant de fois conduites à la victoire, battues et ramenées par des hordes barbares jusqu'au sein même de la patrie. S'il eût été mauvais citoyen, ce jour-là eût vengé son amour-propre blessé par d'injustes reproches et par une disgrâce imméritée...

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE 1811 EN PORTUGAL.

CIUDAD-RODRIGO, BADAJOZ.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE :

Beresford commence le siége de Badajoz. — Soult vient au secours de la place. — Levée du siége. — Bataille d'Albuera. — Reprise du siége sous la direction de Wellington. — Insuccès de cette nouvelle tentative. — Concentration de Soult et de Marmont. — L'armée alliée se retire sur la Caya, se porte ensuite au Nord et prend Ciudad-Rodrigo. — Vaine tentative de Marmont pour secourir cette place. — Deuxième siége de Badajoz. — Admirable conduite des troupes anglaises pendant l'assaut. — Meurtres et pillages commis après l'assaut. — Soult, qui s'était mis en marche pour secourir Badajoz, retourne sur ses pas. — Examen des fautes commises de part et d'autre dans les siéges de Badajoz et de Ciudad-Rodrigo. — Inaction de l'armée espagnole. — Préparatifs pour la campagne de 1812.

La bataille de Fuentès d'Onoro eût été décisive, si la retraite de Ballesteros n'avait obligé Wellington à détacher Beresford en Estramadure pour couvrir le flanc droit de l'armée. Le général en chef prit cette résolution dans la nuit du 13 avril, en recevant la nouvelle de la reddition de Badajoz. Dès le 16, lendemain de l'affaire de Foz d'Arunce, Beresford se mit en route avec 20,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et 18 bouches à feu.

On a reproché à Wellington d'avoir fait ce détachement, qui l'exposait à un grave échec en cas d'agression. Deux fois,

en effet, dans le courant de la journée de Fuentès d'Onoro, la fortune fut sur le point de le trahir. Mais c'eût été une faute aussi que de laisser le duc de Dalmatie poursuivre tranquillement l'avantage que lui avait donné la prise de Badajoz. Le plus souvent, à la guerre, on en est réduit à faire choix parmi les fautes. Le mérite alors consiste à bien choisir et à faire moins de fautes que son adversaire. A ce point de vue, on peut juger diversement la question de savoir laquelle des deux fautes indiquées ci-dessus, le duc de Wellington aurait dû commettre de préférence.

Beresford s'étant emparé de Campo-Mayor le 25 avril, voulait, conformément à ses instructions, passer la Guadiana, bloquer Badajoz et reprendre Olivenza. Mais les Espagnols avaient négligé, en dépit des sollicitations réitérées de Wellington, d'envoyer à Elvas le pont de bateaux de Badajoz. C'était malheureusement le seul pont de ce genre que possédassent les alliés; si Beresford l'avait trouvé à destination, il aurait pu commencer le blocus dès le 26; et comme à cette date, la place avait encore sa brèche ouverte, ses tranchées non comblées, et ses magasins dépourvus d'approvisionnements (1), on l'aurait probablement enlevée sans difficulté, en épargnant à l'armée anglaise les pertes qu'elle fit dans la sanglante bataille d'Albuera et dans les siéges subséquents.

Pour suppléer aux pontons, les ingénieurs anglais construisirent des chevalets, au moyen desquels ils établirent à Jurumenha un pont, terminé seulement le 3 avril. On devait passer la Guadiana le lendemain à la pointe du jour; mais pendant la nuit, une crue subite de trois pieds mit le pont hors de service. Les eaux ayant éprouvé une nouvelle crue le 4, l'armée dut se résoudre à passer la rivière sur des

(1) J. Jones, *Journaux des siéges*, etc., p. 451.

radeaux; cette opération commença le 5, et fut continuée sans interruption le 6, le 7 et le 8.

Dès le premier jour, Beresford avait établi son quartier général dans un petit village sur la rive gauche. L'ennemi s'était emparé de ce village la nuit suivante, après avoir surpris un piquet de cavalerie; mais, attaqué presque aussitôt par l'infanterie anglaise, il avait été obligé de lâcher prise.

Pendant ce temps, les Français avaient comblé les tranchées de Badajoz, fermé en partie la brèche, approvisionné la place et emmené leur artillerie de siége (1).

A l'approche des alliés, le corps de Mortier, chargé de défendre et de surveiller les abords de la position, se retira à Séville, laissant une garnison dans la place et un détachement de 400 hommes à Olivenza.

Avec plus de vigilance, il eût été facile de s'opposer au passage de la Guadiana, car cette rivière n'était pas guéable pour l'infanterie, et les deux seuls ponts existants, ceux de Mérida et de Badajoz, se trouvaient entre les mains des Français. Les alliés étaient sans équipage de pont, et n'avaient pour toute ressource que des bois verts de dimensions trop faibles pour élever les chevalets à hauteur d'eau dans les crues subites.

Beresford ayant laissé une division devant Olivenza (2), se dirigea sur Zafra, et de là sur Elvas, où il fut rejoint par Wellington, dans la journée du 21. Le lendemain, les deux généraux firent une reconnaissance détaillée de Badajoz, pour régler de commun accord le plan des attaques. Wellington désirait enlever la place en quinze ou seize jours, laps de

(1) J. Jones, *Journaux des siéges*, p. 32.

Napier accuse Beresford d'avoir agi dans cette circonstance avec une excessive lenteur. Wellington, moins sévère et plus juste, croyons-nous, rend les autorités locales seules responsables du retard que ses troupes éprouvèrent.

(2) Cette place, qu'il avait inutilement sommée de se rendre le 9, fut assiégée par le général Cole, et prise dans la journée du 15. Le lendemain, la division anglaise rejoignit l'armée de Beresford, ne laissant dans Olivenza qu'une faible garnison.

temps qu'il jugeait indispensable à Soult pour venir au secours de la garnison.

Les officiers les plus distingués de l'armée anglaise étaient d'avis de diriger les travaux d'approche contre un des fronts du sud. Mais ce plan, quoique rationnel sous tous les rapports, avait le défaut d'exiger trop de temps. Il fallut donc recourir à un autre mode d'attaque. Le chef des ingénieurs proposa en conséquence : 1° de battre en brèche le fort Saint-Christoval, et d'y établir des batteries dont le feu plongeant empêcherait l'ennemi de faire dans le château aucun retranchement susceptible d'une bonne défense ; 2° d'ouvrir, dans la nuit même de l'assaut du fort, une parallèle dans la plaine en avant du château, et de construire, sous la protection de cette parallèle, une batterie destinée à battre en brèche les murs du château à la distance de 450 à 500 verges (1).

Le général en chef donna son consentement à ce projet, mais ayant appris aussitôt que Masséna avait réuni ses forces dans le dessein de faire lever le blocus d'Almeida, il se rendit à l'armée du Nord, laissant à Beresford la direction du siége, et lui remettant des instructions détaillées pour le cas où le maréchal Soult viendrait au secours de la place (2).

Avant de suivre le duc sur ce nouveau théâtre, nous relaterons succinctement les faits qui se passèrent sous les murs de Badajoz après son départ.

Dans la nuit du 23 avril, la Guadiana s'éleva de sept pieds et emporta le pont de bateaux, de sorte que le maréchal Beresford se trouva sans communication avec le Portugal.

Le 29, le passage fut assuré au moyen d'un pont volant, et

(1) JONES, *Journaux des siéges*, p. 41.

(2) D'après ces instructions, datées du 23 avril, Beresford était libre de se retirer ou de combattre ; seulement en cas de résistance, on lui conseillait de s'établir dans la position d'Albuera, que le général en chef avait jugée préférable à toute autre.

le 1er mai on parvint à rétablir le pont de bateaux. Le général Philippon avait profité de ces retards pour améliorer les défenses de Badajoz et se procurer quelques approvisionnements.

La place fut définitivement investie, au sud, le 4, et de l'autre côté de la rivière, le 8 mai. On ouvrit la tranchée le même jour, et on poussa les cheminements avec toute l'activité que comportaient les circonstances fâcheuses où se trouvait l'armée assiégeante. Lord Wellington avait ordonné, le 6 avril, d'amener de Lisbonne à Elvas une grande quantité de munitions de toute espèce; mais l'état d'épuisement du pays ne permit pas de se procurer les moyens de transport nécessaires. Les approvisionnements du génie pour l'attaque de Saint-Christoval étaient insuffisants (1); les ressources de l'artillerie se réduisaient à 3 pièces de 24 en bronze, pourvues de 300 gargousses chacune, et à 2 obusiers de huit pouces, approvisionnés de 200 coups seulement. Enfin, le corps assiégeant ne se composait que d'une brigade anglaise, de deux bataillons portugais et d'un bataillon de milice, formant un total d'environ 4,000 hommes.

La batterie de brèche contre le fort Saint-Christoval ouvrit son feu le 11, à quatre heures du matin; mais, servie par des recrues portugaises, elle ne produisit aucun effet : dans la journée même, elle fut réduite au silence par une batterie élevée dans l'intérieur du château. A partir de ce moment, l'attaque languit, faute de matériel et de troupes.

Sur la rive gauche, les travaux n'avançaient pas avec plus de rapidité.

La tranchée avait été ouverte devant le château dans la nuit du 12 au 13; mais à peine les travailleurs s'étaient-ils

(1) Les approvisionnements du génie consistaient en 500 outils de sapeurs, 200 sacs à terre, quelques madriers et environ 200 gabions. — Voir Jones, *Journaux des siéges*, p. 48.

mis à couvert, que le maréchal Beresford ordonna tous les préparatifs de la levée du siége, ayant reçu avis que Soult, en marche depuis plusieurs jours pour secourir la place, occupait déjà Llerena.

Du 13 au 14, les batteries furent désarmées, et dans la nuit suivante, on brûla le matériel qu'on ne pouvait emmener. Une partie de l'armée se dirigea sur Valverde, et la 4e division, avec quelques détachements espagnols, resta sur la rive gauche du fleuve pour couvrir les dernières opérations. Le 15, à la nuit tombante, cette division elle-même se mit en marche, et le siége se trouva complétement levé.

La perte de l'armée assiégeante s'éleva à 100 morts et à 650 blessés ou prisonniers.

Cependant Soult, après avoir réuni ses forces à celles du 5e corps, sous les ordres provisoires de Girard (1), s'approchait avec 15,000 hommes d'infanterie, 3,000 de cavalerie et 40 canons (2).

Beresford résolut de l'attendre et de lui livrer bataille, dans une bonne position en avant de la place. Il se rendit en conséquence à Valverde pour conférer avec les généraux Blake et Castanos, dont le concours lui était assuré.

Toutes ses mesures ayant été prises, l'armée alliée quitta Badajoz le 15, à cinq heures du soir, et se porta sur Albuera, où elle fit sa jonction dans la nuit avec les troupes espagnoles, et le lendemain, au début de la bataille (3), avec la 4e division, sous les ordres du général Cole.

Les forces totales de Beresford s'élevaient en ce moment

---

(1) Mortier venait d'obtenir un congé pour se rendre en France. Son corps d'armée, après la bataille d'Albuera, fut placé sous les ordres de Drouet, par suite de la dissolution du 9e corps, lequel avait été formé à titre provisoire, et de la réunion de plusieurs détachements.

(2) Évaluation des *Victoires et conquêtes*. Napier porte l'effectif de Soult à 23,000 hommes, dont 4,000 de cavalerie, et M. Thiers à 17,000 hommes seulement, dont 2,500 de cavalerie.

(3) Jones, Londonderry.

Napier se trompe en disant qu'au moment de livrer bataille, les troupes anglaises étaient encore en arrière.

à 32,000 hommes (1), dont 7,000 Anglais et 10,000 Portugais environ : la cavalerie entrait à peine dans cet effectif pour 2,000 hommes; l'artillerie comptait seulement 38 pièces.

Les Espagnols occupaient la droite de la position ; la division Stewart était au centre; la division portugaise de Hamilton à gauche, et la division Cole, avec une brigade portugaise en seconde ligne, derrière le milieu du front de bataille. La cavalerie protégeait le flanc droit des Espagnols, et une brigade légère d'Alten occupait le village d'Albuera.

Les troupes de Blake étaient harassées de fatigue, et affamées au point qu'elles avaient dû manger une partie de leurs chevaux; un grand nombre de soldats avaient passé à l'ennemi quelques jours avant la bataille pour échapper à la famine; leur organisation était si défectueuse et leur discipline si relâchée, qu'on ne pouvait pas songer à les faire manœuvrer en rase campagne devant l'ennemi; enfin leur chef manquait de résolution, et pour surcroît de malheur ne s'entendait pas avec Beresford.

La position d'Albuera était bonne en elle-même (2); seulement, on l'avait mal occupée. Sur la hauteur de droite, entièrement dégarnie de troupes, il aurait fallu, comme le dit fort bien Wellington (3), élever quelques ouvrages de campagne; en outre, il eût été prudent de confier la défense de cette aile, qui couvrait la route de Valverde, à des troupes plus solides que celles de Blake.

---

(1) D'après Toréno, 31,000 hommes, dont 3,500 cavalerie et 15,000 Espagnols; d'après Sherer, 29,000; d'après Maxwell, 30,000; d'après Pelet, 31,000 et 32 canons; d'après Mac Farlane, 27,000, dont 10,000 Espagnols ; d'après Thibaudeau, 33,000, dont plus de 2,000 de cavalerie et 38 canons; d'après Belmas, 31,000 hommes, dont 3,600 de cavalerie et 14,000 Espagnols; d'après Londonderry, 7,500 Anglais, 8,000 Portugais, 12,000 Espagnols et 30 canons; d'après Jones, 29,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie et 14,000 Espagnols. Les chiffres que nous avons adoptés comme étant les plus exacts sont de Napier.

(2) C'est l'opinion des auteurs des *Victoires et conquêtes*, et celle de Wellington (voir sa *lettre du 22 mai* 1811, *au général Spencer*). Le colonel Napier trouve, au contraire, la position de Beresford défectueuse; mais sa sévérité pour ce maréchal a mis cette fois son jugement en défaut.

(3) Sherer, t. II, p. 100.

Si Soult avait poussé directement sur Albuera, au lieu de prendre la route de Villa-Franca, il aurait pu attaquer l'ennemi le 15, avant la concentration de l'armée alliée. Cette circonstance seule fait voir combien Beresford, en acceptant la bataille, fit preuve de témérité; car, même avec la certitude (qu'il n'avait pas) de réunir ses forces au moment décisif, toutes les chances, au début de l'affaire, étaient contre lui. La prudence lui conseillait de temporiser et, au besoin, de repasser la Guadiana, pour attendre les renforts qu'il était naturel d'espérer, après le résultat connu de la bataille de Fuentès d'Onoro. Ses troupes, il est vrai, jalouses des succès de l'armée du Nord, demandaient avec instance à combattre; mais un général doit savoir résister à de pareilles sollicitations, quand l'intérêt public l'exige. Malheureusement, Beresford, quoique très-capable et d'une bravoure extraordinaire, ne possédait pas les qualités du commandement. S'il faut en croire Sherer (1), il n'était pas non plus fort aimé de ses troupes, qui regrettaient leur excellent et digne chef, le général Hill, retenu loin de l'armée par une maladie aiguë.

Le 16, à 9 heures du matin, Soult dirigea le corps de Girard contre la droite des alliés, pendant que Godinot s'avançait vers le pont d'Albuera, pour en forcer le passage.

La cavalerie, sous les ordres de Latour-Maubourg, marchait dans l'intervalle de ces deux colonnes, prête à soutenir l'une ou l'autre, suivant les circonstances; et l'artillerie, sauf une seule batterie, soutenait l'attaque du 5e corps. Soult espérait, en enfonçant l'aile droite de l'ennemi, se rendre maître de la route d'Olivenza, rejeter l'armée anglo-portugaise sur les baïonnettes de la garnison de Badajoz, et empêcher la jonction des Espagnols, qu'il croyait encore en arrière.

---

(1) SHERER, t. II, p. 103.

Lorsque Beresford vit ce mouvement se dessiner, il pria Blake d'opérer un changement de front; mais, soit mauvais vouloir, soit crainte de mettre du désordre dans les rangs, le général espagnol refusa d'obéir (1), et fut ainsi attaqué dans de mauvaises conditions. Ses troupes, malgré le courage dont elles firent preuve, ne purent arrêter un seul instant les colonnes françaises.

Ce premier revers suffit pour mettre les alliés dans une position critique (2). Le général Stewart, heureusement, porta sa brigade avec beaucoup d'à-propos à la rencontre de l'ennemi, et parvint à garder le terrain assez longtemps pour permettre à la brigade Houghton de venir l'appuyer. Cependant, quoique soutenues par l'artillerie du major Dickson et les dragons du général Lumley, ces deux brigades, à la fin, se replièrent devant les charges brillantes de la cavalerie française.

Il était près d'une heure, et la victoire allait se déclarer pour les Français; déjà Beresford s'occupait de la retraite, quand le colonel Hardinge, quartier-maître général des troupes portugaises, prit sur lui de faire avancer la division Cole, qui n'avait pas encore donné (3) : cette heureuse inspiration changea le sort de la journée. L'intrépide Cole, avec la brigade de fusiliers commandée par Meyers, la brigade portu-

(1) Voir BELMAS, t. I, p. 182 et LONDONDERRY, t. II, p. 246.

(2) Ce revers livrait à Soult la seule route par laquelle Beresford pouvait se retirer en cas de revers, il dégarnissait la ligne de communication des alliés avec Valverde et les exposait à être enfermés entre la rivière et les colonnes françaises. Il était de toute nécessité de reprendre les hauteurs perdues, et c'est en l'essayant qu'on sacrifia tant de monde. — Voir LONDONDERRY, t. II, p. 246.

(3) Beresford ne parle pas de cette circonstance dans son rapport officiel; il signale même Hardinge un des derniers. Les éloges qu'il adresse aux troupes espagnoles ne sont pas non plus marqués au coin de la plus rigoureuse exactitude. Wellington, en effet, tout en reconnaissant dans son *Memorandum des opérations de* 1811, que ces troupes se conduisirent avec la plus grande bravoure, affirme qu'on dut, à cause de leur indiscipline, renoncer à les faire manœuvrer. Beresford lui-même fit pendant la bataille de vains efforts pour les ramener à la charge, quand les brigades Stewart et Houghton furent sur le point de succomber. Il eut beau saisir un drapeau et se porter en avant, personne ne le suivit. Les Espagnols, dans ce moment critique, ne surent que tirailler, et avec si peu de discernement, qu'un grand nombre de balles atteignirent les Anglais et non l'ennemi. — Voir LONDONDERRY, t. II, p. 254.

gaise de Harvey et un bataillon de la légion lusitanienne, se porta sur la droite de Houghton, pendant que Beresford dirigeait la brigade Abercrombie sur la gauche. Cette attaque décisive fournit à l'infanterie britannique une admirable occasion de signaler son courage et sa solidité à toute épreuve : se séparant de la multitude en désordre qui couvrait la plaine, elle déboucha sur la tête des colonnes françaises, trop profondes et trop serrées pour agir vigoureusement, et les chargea avec un ordre, un sang-froid, une audace au-dessus de tout éloge. En vain Soult harangue ses soldats et les stimule par son propre exemple ; en vain toutes ses ressources sont mises en œuvre. Rien ne peut arrêter cette redoutable infanterie, ni les efforts d'un chef si habile, ni la bravoure des vétérans qu'il commande, ni les charges de sa fougueuse cavalerie, ni le feu meurtrier de ses têtes de colonne, ni le tir à mitraille de toute l'artillerie concentrée sur ce faible corps... Vainement les réserves cherchent à soutenir le combat : les masses noires de l'armée française, à la fin chancellent, tournoient, se confondent et battent en retraite (1) ; un immense *hourra* se fait entendre, puis, la fumée se dissipant, on voit au milieu de la plaine 1,500 braves (reste de 6,000 !), devant lesquels se replie en désordre une armée qui, peu d'instants auparavant, se croyait encore sûre de vaincre (2)...

« L'histoire moderne, a écrit le général Picton (3), n'offre

(1) « Bientôt le 5e corps ne présente plus qu'une masse confuse de fuyards, dont la plupart jettent leurs armes et vont se rallier loin du champ de bataille, à l'abri du danger, et de l'autre côté de l'Albuera... Tout était perdu, si dans ce moment l'artillerie eût partagé la terreur générale... La bonne contenance de cette arme et la cavalerie ramenèrent un peu d'ordre dans la retraite ». *Victoires et conquêtes*, t. XX, p. 240, 243.

(2) D'après l'état officiel publié par Gurwood, l'armée anglo-portugaise compta, après la bataille, 984 hommes tués, 2,993 blessés et 570 absents, dont 500 faits prisonniers. Les pertes des Espagnols s'élevèrent, d'après le comte Toréno, à 1,365 morts et blessés. Les Portugais eurent 389 hommes hors de combat, et les Allemands 120. Napier, Jones et Londonderry évaluent les pertes des Français à 8,000 hommes, Belmas et Thibaudeau à 7,000, Pelet à 6,800 (celles des alliés à 10,000), et M. Thiers, à 4,000 seulement (celles des alliés à 3,000). Au nombre des morts se trouvèrent 2 généraux anglais et 2 français, et parmi les blessés, 2 généraux anglais et 3 français.

(3) Fragments de lettres publiés par l'*United service Journal* en 1838.

« pas un exemple d'une action si opiniâtrément disputée. »

La lutte avait présenté un tel caractère d'acharnement, que le 57[e] anglais, sur un effectif de 570 hommes, eut 23 officiers et plus de 400 soldats hors de combat. Les brigades Meyers et Houghton, qui se portèrent en avant, chacune avec 1,400 hommes, à deux heures, quand le feu cessa, furent réduites à 400 combattants (1) ! « 7,000 morts et blessés, dit un général anglais (2), étaient entassés dans un espace de quelques centaines de pieds, et lorsque nos canonniers, vers la fin du jour, traversèrent avec leurs pièces cette scène de carnage, ils fermèrent leurs oreilles aux cris des blessés et détournèrent leurs regards avec effroi de ces monceaux de braves gisant au milieu de la poussière (3) ».

Les auteurs des *Victoires et conquêtes* prétendent que « cette affaire désastreuse exerça sur le moral des soldats français une grande et funeste influence, et que ces vieux guerriers, toujours vainqueurs dans le Nord, et si souvent en Espagne, n'abordèrent plus les Anglais qu'avec une certaine défiance (4). »

L'échec de Soult doit être attribué à deux causes : d'abord Godinot ayant agi mollement, l'attaque de Girard se fit dans de mauvaises conditions; ensuite, les colonnes fran-

(1) SHERER.

(2) LONDONDERRY, t. II, p. 252.

(3) M. Thiers, que nous aimons à réfuter, parce qu'il a de grandes prétentions à l'exactitude, dit que les Français « se retirèrent sans bataille perdue »(t. III, p. 514). Il motive ce jugement d'une singulière façon : « Les Anglais, dit-il, prenaient position sur un terrain bien choisi, se bornaient à y tenir avec fermeté, sans exécuter d'autre mouvement que de porter sur le point menacé les forces que nos attaques décousues laissaient disponibles; et nous, les abordant avec une vigueur incomparable, mais sans ensemble, surtout sans suite, nous nous retirions sans bataille perdue, mais sans autre résultat que des pertes d'hommes considérables et une sorte de dépit chez nos soldats, qui pouvait bien finir par se changer en découragement. Les batailles de Vimeiro, de Talavera, de Fuentès d'Onero et d'Albuera n'avaient pas présenté d'autres vicissitudes. »

Ainsi, d'après M. Thiers, une armée qui voulant culbuter une autre armée, est obligée de se retirer « avec des pertes considérables et un dépit voisin du découragement », n'est pas battue. Il nous est impossible d'admettre cette théorie, dont l'amour-propre français peut seul s'accommoder.

(4) *Victoires et conquêtes*, t. XX, p. 249.

çaises, trop lourdes et trop rapprochées les unes des autres pour se déployer, ne purent répondre au feu terrible des Anglais, ni se préserver des ravages de l'artillerie. Le système des masses profondes, employé si souvent par les généraux français, donna lieu ici aux mêmes désastres qui ont signalé depuis les formidables attaques des troupes impériales à Borodino et à la Belle-Alliance. Wellington n'est jamais tombé dans ce défaut, contre lequel il a eu soin de prémunir ses lieutenants, et que les tacticiens modernes n'ont pas toujours évité.

Beresford, qui s'était montré brave soldat, mais général médiocre pendant la bataille, retrouva son énergie et son sang-froid après la victoire, en gardant la position d'Albuera. Soult aurait dû l'attaquer une seconde fois dans cette position le lendemain(1). Il ne le fit point, et perdit ainsi une belle occasion d'écraser l'ennemi, de lui barrer le passage de la rivière, et de porter au sud du Tage un corps assez nombreux pour jeter la consternation en Angleterre. Au lieu de poursuivre ce but avec des chances si favorables, le duc de Dalmatie se retira le 18 sur Solano, pour y attendre des secours venant de l'Andalousie. Il est probable que la contenance de Beresford lui fit supposer que l'armée alliée avait reçu des renforts; car autrement, on ne s'expliquerait pas la conduite du maréchal dans cette circonstance.

Wellington arriva le 19 à Elvas, suivi de deux divisions. Il donna sur-le-champ à Beresford l'ordre de poursuivre l'ennemi « avec prudence, » et, le même jour encore, il fit investir Badajoz par la brigade portugaise de Hamilton (2).

Quand Soult se vit obligé, par les dispositions des alliés,

---

(1) D'après les *Victoires et conquêtes*, il en fut question un moment dans le camp de Soult, t. XX, p. 247.

(2) Peu de temps après, le maréchal Beresford retourna à Lisbonne pour y organiser de nouvelles levées, et Hill, revenu guéri d'Angleterre, reprit le commandement du corps détaché, qui resta sous ses ordres jusqu'à la fin de la guerre.

de continuer sa retraite, il changea de direction et marcha sur Llerena, qui lui offrait de nombreuses ressources, une position excellente, et un terrain favorable à l'action de sa cavalerie. Il s'arrêta sur ce point en attendant, soit la division Drouet (1), annoncée pour le 8 juin, soit une occasion qui lui permit de reprendre l'offensive. On l'informa que Napoléon, en recevant la nouvelle du désastre d'Albuera, avait prescrit à Marmont, successeur du prince d'Essling dans le commandement de l'armée portugaise (2), de manœuvrer par sa gauche sur le Tage et d'entrer en liaison avec l'armée d'Andalousie pour délivrer Badajoz. C'était une raison de plus pour engager Soult à rester dans sa position de Llerena, où il n'avait rien à craindre de la part de Wellington. Il importait bien plus en effet aux alliés de se rendre maîtres de Badajoz avant la jonction des armées françaises, que d'attaquer le duc de Dalmatie dans une très-forte position, d'où il pouvait se retirer en toute sécurité sur Séville ou sur Cadix.

La campagne de 1810 avait délivré le Portugal; mais, à part ce résultat, on peut dire que la situation générale des Français dans la Péninsule était meilleure après cette campagne qu'à la fin de l'année précédente : Soult occupait l'Andalousie, sauf Cadix et Gibraltar; Suchet, par la prise de Tortose et de Tarragone, avait fait un grand pas vers la soumission complète de la Catalogne ; enfin, l'opposition d'abord

(1) Drouet devait amener 8,000 hommes du 9e corps, dont la dissolution était un fait accompli.

(2) Il avait obtenu ce commandement le 20 avril. Berthier lui avait écrit à cette occasion : « Saisissez les rênes d'une main ferme, faites dans l'armée les changements qui deviennent « nécessaires, Sa Majesté met en vous une entière confiance. »

si vive des Castillans semblait faire place à des sentiments d'une toute autre nature (1). L'empereur, qui suivait de loin et avec une très-vive sollicitude les affaires d'Espagne, crut ces circonstances favorables pour tenter un grand effort sur l'Estramadure et *balayer* enfin, d'après son expression favorite, *les Anglais dans la mer*. Il tenait beaucoup à atteindre ce but avant la campagne de Russie, dont les préparatifs absorbaient déjà à cette époque toute son attention. En faisant de grands sacrifices, la chose n'était pas impossible. Au pis aller, Napoléon espérait gagner assez de temps pour venir lui-même prendre la direction des armées d'Espagne, après avoir écrasé les Russes.

Il eût été plus habile sans doute de différer la colossale expédition du Nord et de terminer la guerre de la Péninsule, qui pouvait tout aussi sûrement et avec bien moins de sacrifices et de chances contraires, conduire à la paix générale, que la gigantesque invasion de l'empire moscovite; mais l'*homme du destin*, aveuglé par sa brillante et rapide fortune, touchait à cette époque fatale où d'illusions en illusions, de fautes en fautes, de catastrophes en catastrophes, il devait se précipiter, et la France avec lui, dans le plus épouvantable des abîmes.

Pendant que Napoléon surveillait les vastes préparatifs de la guerre prochaine, Wellington, moins brillant, mais plus positif que lui, songeait à hâter la délivrance de la Péninsule, en profitant des embarras que cette guerre devait susciter à l'empire français.

---

(1) Cela résulte clairement de la correspondance de Joseph avec l'empereur et avec Berthier.

Dans une de ses lettres (du 27 juillet 1811) Joseph dit : « L'opinion s'améliore sensiblement; il ne nous manque que quelques millions pour avancer nos affaires davantage. »

Dans une autre (28 juillet) : « Je ne puis assez redire à Votre Majesté, que l'opinion est ici très-améliorée... Toutes les bandes demandent à entrer à mon service. »

Dans une autre encore (30 juillet) : « Le changement est grand, quelques secours, et il sera complet. » *Mémoires de Joseph*, t. VIII.

Le moment était bien choisi, et d'ailleurs l'on pouvait tout oser avec des troupes qui venaient de battre les vétérans de Soult et de Masséna. Mais avant de porter le coup décisif, il fallait prendre Badajoz et Ciudad-Rodrigo, pour assurer les communications des alliés avec le Portugal. Wellington dirigea en conséquence le gros de ses forces sur la Guadiana, ne laissant à Sabugal que 18,000 hommes, sous les ordres de Spencer, chargé de contenir Marmont.

Ici commence cette série de siéges fameux où la valeur des troupes anglaises obtint des résultats d'autant plus remarquables, qu'elle ne fut point secondée par les circonstances ni par les méthodes précieuses dont l'illustre Vauban avait doté l'art de l'ingénieur. Les officiers du génie, qui sont l'âme de ces sortes d'opérations, étaient en trop petit nombre et ne possédaient point en général une instruction pratique assez étendue. Depuis un demi-siècle, l'Angleterre n'avait fait que trois siéges dignes d'être cités : ceux de Louisbourg, au cap Breton (1758), du château de Belle-Ile-en-Mer (1761) et de la Havane (1762). Il n'est donc pas étonnant que les premières attaques de places fortes dans la Péninsule aient été conduites avec si peu d'entente. Elles révèlent non-seulement une grande ignorance des détails dans l'exécution, mais encore un certain manque d'habileté et de science dans les dispositions générales.

Le colonel ingénieur Jones avoue avec une franchise digne d'éloges que ses camarades n'étaient guère plus avancés dans l'art de prendre les villes qu'on ne l'était du temps de Philippe II : « L'usage d'attaquer les places, dit-il, en les battant en brèche à une grande distance, et de tout hasarder en se fiant à la bravoure des troupes bien plus qu'aux travaux d'attaque, avait généralement prévalu dans l'armée anglaise. Cette méthode avait réussi dans les guerres coloniales; mais on

s'était vu en quelque sorte obligé d'y recourir à cause de l'insalubrité du climat, qui rend souvent un retard plus funeste qu'un échec.

« Les journaux des siéges des Pays-Bas, sous le duc d'Albe et le prince de Parme, sont, pour ainsi dire, les journaux des siéges d'Espagne (1) ; nous y trouvons presque à la lettre la description des mêmes attaques : l'assiégeant, après avoir fait brèche avec des batteries éloignées, marche à découvert sous le feu intact de la place, est repoussé ou ne parvient à se loger sur la brèche qu'après des efforts inouïs de valeur (2). »

Le colonel Jones, toutefois, ne rend pas les ingénieurs anglais responsables de l'emploi de cette vicieuse méthode d'attaque; il la considère comme un effet des causes suivantes :

1° Le manque de troupes et de matériel du génie;

2° L'insuffisance des ressources en hommes, en artillerie et en matériel de siége;

3° L'ignorance des officiers et des soldats de la ligne, dans l'art de l'attaque des places.

Il est certain que Wellington eut constamment à se plaindre de l'insuffisance du personnel et du matériel de siége (3); mais toutes ses représentations à cet égard furent inutiles. C'était au surplus un mal ancien, et dont tous les généraux anglais avaient dû subir les funestes conséquences. Ainsi, en 1793, le duc d'York s'était trouvé, à défaut de matériel, dans l'impossibilité de faire les siéges de Valenciennes et de Dunkerque; et en 1808, le général Dalrymple, avait été déterminé à signer la convention de Cintra, parce que, d'après le colonel Jones, il ne pouvait pas, sans perdre beaucoup

(1) Voir les siéges de Haarlem et d'Alkmaar, par Frédéric de Tolède; celui du fort de Bommel, par Requesens, et celui de Maestricht, par le prince de Parme.

(2) *Journaux des siéges*, p. 336 et 337.

(3) Voir entre autres sa *lettre du* 13 *juin* 1811, *au comte de Liverpool*.

de temps et sans faire de grands sacrifices en hommes, s'emparer d'Elvas et d'Almeida.

Cette situation ne s'améliora point, et, jusqu'à la fin de la guerre, Wellington se vit obligé d'entreprendre des siéges sans parc du génie, sans sapeurs mineurs, sans outils convenables, sans mortiers et sans grenades (1).

Pour faire les travaux d'approche, il devait se servir des soldats de la ligne qui n'avaient aucune connaissance, même théorique, de ces travaux, et qui les exécutaient avec une répugnance invincible. Aussi obtint-il rarement la moitié de l'ouvrage qu'eussent fait, dans le même temps, les troupes d'une autre nation (2).

Il fallut donc, au risque d'éprouver des pertes et des retards fâcheux, renoncer à conduire les cheminements à couvert jusqu'au pied des murailles, et faire choix d'une méthode qui, au point de vue de l'art, était un véritable anachronisme. On employait des soldats d'infanterie à pousser les tranchées assez près de la place pour y établir des batteries de brèche contre l'enceinte. Une fois l'escarpe renversée par ces batteries, les troupes sortaient de la tranchée et se portaient à l'assaut, en parcourant des espaces souvent considérables. Elles perdaient ainsi l'avantage d'être à couvert au moment où le feu ennemi devenait le plus meurtrier; et ce qui ajoutait encore au danger, elles ne recevaient plus alors aucune protection de leurs propres batteries, trop éloignées ou construites de manière à ne pouvoir tirer sans atteindre les colonnes d'attaque. Enfin, quand les assaillants, malgré le feu de la place, arrivaient en bon ordre jusqu'au bord du fossé, ils rencontraient la contrescarpe, haute de quatorze à

---

(1) « Les Anglais n'avaient ni un corps de sapeurs mineurs, ni même un seul homme qui sût conduire une approche sous le feu de l'ennemi. Les meilleurs officiers et les plus braves soldats devaient se sacrifier d'une manière déplorable. » — NAPIER, t. VII, p. 268.

(2) JONES, p. 330.

seize pieds, qu'ils ne pouvaient franchir sans rompre leurs rangs. C'était donc en tirailleurs plutôt qu'en colonne serrée qu'ils se précipitaient vers la brèche : aussi furent-ils généralement repoussés (1).

Une autre cause de faiblesse était l'insuffisance du nombre des travailleurs. « Il fallut plus d'une fois, dit un ingénieur anglais, employer trois nuits pour creuser une tranchée facile à exécuter en une seule (2), et cela parce que l'effectif des Français en campagne exigeait que l'armée d'observation fût considérable. Au reste, eût-on possédé des travailleurs suffisamment instruits, le manque de fascines et de gabions se serait encore opposé à ce qu'on poussât les travaux de siége plus près des ouvrages attaqués. Dans plusieurs occasions, les travailleurs fournis par la troupe ne purent être employés, faute d'une quantité suffisante d'outils de tranchée (3). »

D'autre part les bouches à feu n'étaient pas toujours d'une espèce et d'un calibre convenables. On n'avait pas de mortiers, et les pierriers ainsi que les grenades étaient inconnus dans les parcs de siége (4). Il en résulta que les artilleurs français, n'ayant rien à craindre des feux verticaux, tiraient généralement beaucoup mieux que les artilleurs anglais.

On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que si Wellington avait eu affaire, en Espagne, à des places régulièrement fortifiées, d'après les idées de Vauban ou de Cormontaigne, il eût été dans l'impossibilité d'en prendre aucune.

Les historiens français qui portent un jugement défavorable sur les siéges entrepris par l'armée anglaise dans la Pé-

---

(1) Voir JONES, *Journaux des siéges*, p. 231.

(2) JONES, p. 323 et 327.

(3) JONES, p. 327. Cet auteur prétend qu'il y avait assez d'outils et de matériaux à Lisbonne, mais que, faute d'un équipage du génie et de moyens de transport, on ne pouvait les amener sur les lieux. (P. 327.)

(4) JONES, p. 326.

ninsule n'ont pas tenu compte de ces insurmontables difficultés (1).

Au point de vue de l'art, ces siéges n'offrent sans doute rien de remarquable, mais on doit les admirer comme des exemples de ce que peuvent le courage et la persévérance aux prises avec la mauvaise fortune et les vices d'une organisation militaire arriérée.

Wellington eut beaucoup de peine à faire disparaître quelques-unes de ces causes d'infériorité; aussi ne fut-il pas toujours heureux dans ses premières attaques de places fortes. Le siége de Badajoz nous en fournira la preuve.

Pour assurer le succès de cette opération, on aurait dû commencer par repousser le maréchal Soult au delà des montagnes; mais l'arrivée prochaine du duc de Raguse ne le permit point. C'est à peine s'il restait assez de temps pour emporter la place en poussant les travaux avec une extrême vigueur (2). Wellington se décida par conséquent à suivre en gros le plan d'attaque arrêté par Beresford, sauf à corriger dans l'exécution les détails reconnus défectueux.

La place ayant été investie le 25 mai et le passage de la Guadiana assuré à l'aide d'un pont volant, on put ouvrir la tranchée devant le fort Saint-Christoval dans la journée du 29. Les ressources de l'armée anglaise n'étaient malheureusement pas en rapport avec la difficulté de l'entreprise. L'équipage du train (le même qui avait servi à Beresford) était en mauvais état; les bouches à feu, dont quelques-unes dataient de Philippe II, étaient en général trop faibles (3) ; les boulets

(1) Au nombre de ces écrivains se trouve M. Thiers.

(2) Wellington estimait que les opérations devaient être terminées ou interrompues forcément le 10 juin, date probable de la jonction de Soult et de Drouet.

(3) « Les pièces portugaises étaient d'un mauvais métal et ne pouvaient résister à un feu vif. » — JONES, p. 83.

n'avaient pas le calibre voulu (1); le parc ne comptait pas un seul mortier; les artilleurs portugais manquaient d'expérience et ceux de l'armée anglaise étaient en nombre insuffisant; les sapeurs-mineurs faisaient complétement défaut; il y avait trop peu d'officiers du génie; enfin l'on n'avait pas assez de temps pour apprendre aux troupes de ligne à faire des gabions et des fascines (2). « A la honte du gouvernement anglais, dit Napier, jamais armée n'avait été si mal pourvue des choses nécessaires pour une telle opération. »

Les batteries dirigés contre le fort Saint-Christoval ouvrirent le feu dans la journée du 3 juin; mais les pièces se démontèrent l'une après l'autre par le seul effet du tir (3). Le 6, néanmoins, la brèche parut praticable; on y donna un premier assaut dans la nuit suivante; cet assaut échoua, parce que les troupes, en arrivant au pied de l'escarpe, s'aperçurent que les décombres formant la rampe avaient été enlevés. On continua de tirer avec 7 canons et 2 obusiers encore en état de servir. Le 9, la brèche parut de nouveau praticable; une seconde tentative fut faite pendant la nuit; mais le pied du mur ayant été déblayé comme la première fois, la colonne d'assaut, arrêtée par cet obstacle, fut mitraillée et repoussée avec perte (4).

Le 10, au matin, on reçut au quartier général anglais une

---

(1) « Les projectiles étaient de toute forme et de tous calibres, ce qui faisait que le vent, à chaque pièce, variait d'un pouce à un dixième de pouce ! » — JONES, p. 92.

(2) D'après JONES, p. 73 et 74, l'armée de siége avait 3,500 outils, 60,000 sacs à terre, 600 gabions, très-peu de fascines, seulement 30 pièces de canon et 6 obusiers de huit pouces. On suppléa aux mortiers par 4 obusiers de dix pouces, tirant sous 30° d'élévation.

Les assiégés avaient 3,587 hommes et 150 bonnes pièces. — Général LAMARE.

(3) LONDONDERRY, t. II, p. 262. D'après Jones, p. 80, le tir ne mit hors de service qu'un obusier et 2 affûts de mortier; mais, le jour suivant, on eut encore à déplorer la perte d'une pièce, d'un affût de mortier et d'un canon.

(4) Cette attaque, faite avec 225 hommes, fut très-mal conduite, de l'aveu même des auteurs anglais. Napier cherche à excuser la précipitation de Wellington en faisant observer que le duc avait reçu avis que le corps de Drouet était proche de Llerena, et que Marmont avait quitté Salamanque; mais cette observation, corroborée d'ailleurs par Londonderry, est en opposition avec une *lettre* du 13 juin *au comte de Liverpool*, où Wellington affirme que le renseignement dont il s'agit ne lui parvint que le 10.

dépêche (interceptée) du duc de Dalmatie au duc de Raguse, faisant entrevoir la réunion prochaine de toutes les forces françaises dans l'Estramadure. Ce renseignement et d'autres nouvelles arrivées presque en même temps, décidèrent Wellington à lever le siége, et à ne laisser devant la place que les troupes nécessaires pour maintenir le blocus (1). Il lui eût été d'ailleurs impossible de continuer le feu deux jours de plus sans exposer Elvas à manquer de munitions (2); son artillerie, en ce moment, n'avait que 9 bouches à feu en état de servir contre le fort Saint-Christoval; 12 autres étaient dirigées contre le château.

Dans la soirée du 10, on commença par faire filer secrètement les magasins et le parc, et, le 12, le siége fut levé ostensiblement : à cette date, les pertes des alliés s'élevaient à 34 officiers et 451 soldats tués, blessés ou manquants.

Les auteurs français ont vivement critiqué les opérations de ce siége; mais, à part quelques négligences dans l'exécution des ordres, on doit attribuer l'insuccès des attaques à l'absence de moyens propres à les faire réussir. « Depuis le général jusqu'au simple soldat, dit le colonel Jones, tout le monde fit bien son devoir, et le mauvais résultat obtenu ne saurait discréditer le plan des attaques. » Nous sommes entièrement de cet avis.

Ne tenant compte ni des moyens employés, ni du temps fort restreint qui devait s'écouler entre le commencement des travaux et l'arrivée des Français, certains critiques ont attribué l'échec des alliés :

1° A l'inexpérience du corps des ingénieurs et à celle du général en chef, qui n'avait fait, jusque-là, d'autres siéges que ceux de l'Inde;

2° Au choix défectueux des points d'attaque;

(1) Wellington savait que la place n'était approvisionnée que jusqu'au 20.
(2) *Lettre du 13, au comte de Liverpool.*

3° A la faute de n'avoir pas opposé de contre-batteries aux feux de l'assiégé;

4° A l'absence de mortiers dans le parc de siége et à l'emplacement vicieux des batteries de brèche, trop éloignées pour les mauvais canons que l'on possédait (1);

5° A ce qu'on ne fit point usage de la sape dans les derniers cheminements;

6° Enfin, à ce que l'assaut fut donné avant qu'on eût couronné le glacis et préparé convenablement le pied de la brèche.

Ne voulant pas entamer une discussion spéciale sur la valeur de ces critiques, nous demanderons seulement à ceux qui les ont formulées, s'il eût été possible d'exécuter tous les travaux qu'ils indiquent avec les éléments dont disposait les ingénieurs anglais? Le duc pouvait difficilement faire mieux dans la situation où il se trouvait; et, à cause de cela même, il eût agi sagement, peut-être, en ne faisant rien du tout.

Le 14, on apprit à l'état-major des alliés que Marmont était à Truxillo (2) et pouvait rallier Soult dans trois ou quatre jours (3). Cette nouvelle décida Wellington à lever le blocus et à battre en retraite. Il s'arrêta néanmoins quelque temps à Albuera, dans l'espoir d'attaquer l'armée d'Andalousie séparément; mais cet espoir ayant été trompé par une habile manœuvre de Soult (qui, refusant continuellement sa gauche, fila par sa droite sur Almendralejos), l'armée alliée passa la Guadiana dans la journée du 17 pour gagner Olivenza et Campo-Mayor (4).

---

(1) On remplaça les mortiers par des obusiers montés sur des blocs de bois, lesquels ne rendirent presque aucun service.

(2) Après avoir trompé le général Spencer par une démonstration sur le front de Ciudad-Rodrigo, il s'était dirigé, par les défilés de Banos, sur Placencia et Almaraz.

(3) En effet, l'avant-garde de Marmont arriva à Mérida et communiqua avec Soult le 18. Deux jours après, les maréchaux firent leur entrée à Badajoz. (Voir la *lettre* du 21 juin 1811 *de Marmont à Berthier* et celle du 22 juin, *de Soult au même.*) — Belmas, t. I, p. 572 et 569. Drouet-d'Erlon avait rejoint Soult à Fuente del Maestre, dans la journée du 13.

(4) Le blocus fut levé le 16 juin. Marmont et Soult entrèrent à Badajoz le 20, au mo-

Le général Jomini prétend que Wellington aurait dû marcher par Campo-Mayor sur Albuquerque au-devant de Marmont, et concerter ses opérations avec le corps de Spencer, qui, depuis Almeida, n'avait cessé de côtoyer l'armée du duc de Raguse : c'eût été, en effet, le moyen de battre les maréchaux l'un après l'autre, et de répéter ce que Bonaparte avait fait dans une circonstance analogue, à Castiglione (1).

Le général anglais établit son armée sur les deux rives de la Caya, et résolut, malgré la supériorité numérique de ses adversaires, d'accepter la bataille. C'était une inspiration hardie, car, en ce moment, il pouvait à peine mettre en ligne une force en infanterie et artillerie égale aux trois quarts, et une force en cavalerie égale à la moitié seulement de l'effectif des troupes correspondantes de l'armée française.

Le terrain, d'ailleurs, était peu accidenté, favorable par conséquent à l'action de la cavalerie; en outre, l'armée portugaise était réduite, par la famine, les maladies et la désertion, à 14,000 combattants (2); enfin, les places fortes au pouvoir des alliés se trouvaient dans un état pitoyable. Mais Wellington avait pour lui le puissant auxiliaire de la force morale. Son attitude énergique donna le change aux Fran-

ment où le gouverneur Philippon, désespérant d'être secouru et manquant de vivres, se disposait à sortir de la place.

(1) Il faut remarquer toutefois que la supériorité de Wellington sur chacun des deux maréchaux n'était pas très-considérable, puisque son armée, avant le 20, ne comptait que 23,484 Anglais, 13,785 Portugais et 8,000 Espagnols (sous Blake), et que sa cavalerie était réduite à 1,671 Anglais et 900 Portugais seulement. Le 24, quand toutes ses forces avaient rejoint, il comptait 48,446 Anglais et Portugais, dont 4,400 hommes de cavalerie. (Les Espagnols étaient partis le 22 pour Séville.) Dans ces chiffres se trouvaient compris les malades, si nombreux en ce moment, que l'armée anglaise, bien qu'elle eût été renforcée par le corps de Spencer, ne pouvait mettre en ligne que 28,000 hommes de toutes armes. Or le duc de Raguse avait amené (y compris un détachement de l'armée du Centre) 30,000 baïonnettes, 4,500 chevaux et 54 pièces de canon, et Soult comptait 25,000 hommes d'infanterie, 3,000 chevaux et 36 pièces de canon.

(2) D'après Napier. — Wellington prétend que l'armée comptait, à la date du 24 juin, 18,926 hommes d'infanterie portugaise et 1,200 de cavalerie; mais dans cet effectif étaient compris les malades. Au commencement de l'expédition contre Masséna, la force de l'armée portugaise s'était élevée à 40,000 hommes. On peut juger par là des pertes qu'elle avait éprouvées.

çais sur sa véritable situation et leur fit croire qu'il avait été rejoint par les troupes espagnoles. Dans cette conviction, ils manœuvrèrent toute la journée du 24 sur le front des alliés, bien qu'ils eussent une armée de plus de 50,000 hommes, qui, de l'aveu de M. Thiers, « n'avait pas d'égale en Europe, celle du maréchal Davoust exceptée. »

Après cette inutile démonstration, Soult se replia sur l'Andalousie, heureux d'avoir sauvé Badajoz, et Marmont revint sur le Tage, satisfait d'avoir échappé à la nécessité de combattre sous les ordres d'un rival pour lequel il éprouvait « une incurable défiance (1). »

Ainsi, par les fautes de ses chefs, l'armée française perdit une nouvelle occasion de soumettre la Péninsule en écrasant les forces britanniques (2). Wellington aurait eu le plus grand tort de lui fournir cette occasion, s'il n'avait eu un puissant intérêt à prévenir la chute d'Elvas et de Jerumenha, à réparer et à ravitailler les autres places fortes situées en arrière de son front d'opération, et à contenir, par une attitude énergique, non-seulement l'opposition anglaise qui dénaturait tous ses actes, mais encore sa propre armée, « qui n'augurait rien de bon de l'avenir (3), » et le cabinet de Londres, qui, dans la moindre hésitation du général en chef, aurait trouvé un motif de récriminations acerbes.

Depuis l'avénement de Perceval, le gouvernement soutenait à regret la guerre de la Péninsule, et paraissait même chercher un prétexte pour l'abandonner (4). Rarement la position de Wellington avait été aussi critique.

Pour éloigner Soult, il donna au général Blake l'ordre d'at-

---

(1) M. Thiers annonce que les *Mémoires de Marmont*, destinés à voir prochainement le jour, donneront sur ce point des détails curieux.

(2) Belmas prétend que l'attaque n'eut pas lieu, parce qu'au moment d'agir, Soult apprit que l'Andalousie était de nouveau menacée : pauvre prétexte!

(3) LONDONDERRY, t. II, p. 280.

(4) « La caisse de l'armée était vide, et il y avait peu d'espoir qu'on voulût soutenir plus longtemps le général anglais. » — NAPIER, t. VII, p. 261.

taquer Séville avec 10 ou 12,000 Espagnols, qu'il se souciait peu d'admettre dans son camp (1). Les arsenaux et les magasins de cette place étaient indispensables pour alimenter le blocus de Cadix. Blake eût fait prompte justice de sa faible garnison, s'il s'était hâté de l'investir, au lieu de perdre un temps précieux devant le fort de la Niébla. Et en effet, pendant qu'il cherchait à se rendre maître de ce fort, sans canons de brèche et sans échelles, ce qui était ridicule, le duc de Dalmatie passa la Sierra-Morena et marcha au secours de Séville. Blake n'eut que le temps de filer sur Ayamonte et de s'embarquer pour Cadix.

Vers la même époque, Ballesteros fut obligé de prendre la mer à Camelas, et l'Andalousie se trouva de nouveau pacifiée.

Après ces événements, le duc de Raguse, pour couvrir Madrid et se mettre en relation avec les armées du Nord et du Sud, alla s'établir sur le Tage, entre Talavera et Alcantara, occupant Truxillo, Placencia et les défilés de Banos.

Cette position était convenable sous tous les rapports, et Marmont eut raison de la prendre contre l'avis de Soult, qui aurait voulu attirer l'armée de Portugal dans le rayon de ses opérations ordinaires, en lui confiant la garde de Badajoz (2).

Ayant choisi Almaraz comme centre de ses communications, le duc de Raguse se mit en devoir de construire sur ce point une double tête de pont sur le fleuve.

Pendant ce temps, Wellington, heureux d'avoir une seconde fois sauvé le Portugal, cantonna le gros de ses forces

---

(1) MAXWELL, t. II, p. 391.

(2) N'ayant pu obtenir cette concession du duc de Raguse, Soult, en se retirant (le 27 juin), laissa le général Drouet avec deux divisions et un détachement de cavalerie en observation autour de Badajoz. « C'était une faute, car ce corps, inutile si les Anglais s'éloignaient, insuffisant s'ils restaient, ne pouvait qu'être compromis, comme le résultat ne tarda pas à le prouver, et il eût bien mieux valu se borner à laisser dans Badajoz une garnison de 10,000 hommes, au lieu 5,000, avec des vivres proportionné à ce nombre et emmener toute l'armée d'Andalousie. » *Histoire du Consulat et de l'Empire*, liv. XLII, p. 90.

à Castello de Vide, Marvao et autres lieux voisins du Tage. L'armée anglaise toutefois ne resta pas longtemps inactive. Pour empêcher la Galice et le général Abadia d'être attaqués par l'armée du Nord, et pour se procurer en même temps des vivres avec plus de facilité, elle se porta en juillet dans le Beira, avec le projet d'assiéger Ciudad-Rodrigo (1). Ignorant que l'armée française venait de recevoir des renforts considérables et, jugeant d'après certains renseignements que les provisions de la place seraient bientôt épuisées, Wellington espérait se rendre maître de cette place avant que le duc de Raguse pût faire une tentative sérieuse pour la secourir. Mais la réussite de ce plan exigeait qu'on donnât le change à l'ennemi, et c'est ce que le général anglais fit avec beaucoup d'adresse.

Il commença par embarquer ostensiblement à Lisbonne un équipage de siége et un renfort d'artillerie, venus récemment d'Angleterre; la flottille, chargée de ce transport, mit à la voile pour Cadix; mais, arrivée en pleine mer, l'artillerie fut transbordée sur des bâtiments plus faibles, qui se dirigèrent vers Oporto, pendant que les gros bâtiments cinglaient vers Cadix et Gibraltar. L'équipage de siége remonta le Douro jusqu'à Lamego, où il fut mis à terre; il fallut alors le trainer au moyen de bœufs, opération extrêmement difficile, parce que le pays en avant de Célerico avait des chemins détestables, traversant de hautes montagnes, et que, d'un autre côté, on devait éviter avec le plus grand soin de donner l'éveil aux Français (2). Cependant, grâce aux mesures habiles

---

(1) L'exécution de ce projet trompa les prévisions de l'empereur. Il résulte, en effet, d'une *lettre de Berthier à Marmont*, du 11 juillet 1811, que Napoléon, après la jonction de Soult avec le duc de Raguse, pensait que Wellington ne pouvait plus avoir d'autre but que de se porter sur l'armée du Midi. De même Berthier, dans une *lettre à Marmont*, datée du 18 septembre, émit l'opinion qu'une tentative sur Salamanque et Valladolid était moins probable que l'envahissement de l'Alentejo.

(2) Il fallut 5,000 bœufs rien que pour charrier le train d'artillerie. Pendant plusieurs semaines, 1,000 à 1,200 hommes de la milice travaillèrent à la réparation des routes.

prises par Wellington, le transport du matériel se fit avec un plein succès.

Les alliés quittèrent la Caya le 21 juillet et passèrent le Tage à Villa-Velha, en apparence pour chercher de meilleurs cantonnements, mais en réalité pour surprendre Ciudad-Rodrigo.

En ce moment, la Galice courait les plus grands dangers. Travaillée par les factions et laissée pour ainsi dire sans défense (1), elle était menacée par le général Dorsenne, qui espérait s'en rendre maître sans difficulté. La marche des alliés sur la Coa prévint heureusement cette invasion, dont les conséquences n'auraient pas tardé à se faire sentir, car la Galice était le boulevard du Portugal, la base de toutes les opérations des alliés contre la ligne des communications de l'ennemi, la province dont ils tiraient la plus grande partie de leurs bestiaux, celle enfin dont les ports offraient le plus de facilité pour entretenir une guerre de partidas dans la Biscaye et la Navarre.

Le 8 août, quand Wellington arriva sur la Coa avec l'intention de bloquer Ciudad-Rodrigo, il apprit que l'avant-veille, le maréchal Bessières avait fait entrer dans la place pour deux mois de vivres. Cette circonstance l'obligea à faire choix d'un autre mode d'attaque; il aurait commencé immédiatement les travaux d'un siége régulier; mais, d'une part, son matériel ne devait arriver à Almeida que dans la première semaine de septembre; d'autre part, il venait de recevoir avis que de nouvelles troupes françaises étaient entrées en Espagne, et que l'armée du Nord avait beaucoup plus d'importance qu'il ne lui en supposait (2). Tenant compte de ces faits et pensant avec raison qu'Almeida n'offrirait aucune

(1) L'armée de la Galice, forte de 8,500 hommes était sur le point de se débander, à cause de l'état misérable où elle se trouvait.

(2) Elle avait 20,000 hommes disponibles, prêts à seconder l'armée du Portugal.

sécurité pour son train de grosse artillerie, Wellington se décida à continuer le blocus (1), en attendant une occasion favorable pour agir, soit contre la place, soit contre les troupes en campagne. Son plan était de forcer l'ennemi à se tenir en masse et de profiter ensuite, pour lui porter un coup décisif, du moment où le besoin de vivres le forcerait à se disperser. Il avait alors, déduction faite du corps de Hill, détaché vers le Tage, 40,000 hommes de troupes, y compris la guerilla de Sanchez (2). Les forces réunies de Marmont et de Dorsenne s'élevaient à 54,000 hommes d'infanterie, 6,000 de cavalerie et 120 pièces de canon (3).

Comme les vivres introduits dans Ciudad n'étaient pas suffisants, le duc de Raguse, à qui cette force donnait une incontestable supériorité, se décida à faire un mouvement offensif pour interrompre le blocus et jeter de nouveaux secours dans la place. Laissant une division sur le Tage pour garder ses ponts et ses bateaux, il franchit le Guadarrama avec le restant de son armée, composée de cinq belles divisions. Ces troupes arrivèrent à Salamanque dans le commencement de septembre; le 20, elles opérèrent leur jonction avec 15,000 soldats incomparables, que Dorsenne, successeur de Bessières, avait dirigés sur Astorga.

Wellington ne s'attendait point à cette rapide concentration de forces. Son armée était numériquement inférieure à celle de l'ennemi, et, de plus, cruellement attaquée par la

---

(1) Voir le *Memorandum des opérations* en 1811.

(2) Depuis l'envoi des derniers renforts, l'armée alliée s'élevait à plus de 80,000 hommes, dont 56,000 Anglais; mais les miasmes délétères de la Guadiana avaient agi avec tant de violence sur cette armée, que 22,000 hommes se trouvaient dans les hôpitaux.

Le nombre des soldats présents aux drapeaux était donc seulement de 24,000 Portugais et de 33,000 Anglais, dont 5,000 cavaliers. L'artillerie comptait 90 pièces. La milice avait été appelée de nouveau sous les armes, mais cette mesure était demeurée sans effet, par suite des menées de la faction Souza, alors toute-puissante. Le marquis de Londonderry évalue les forces de Wellington à 42 ou 43,000 hommes, et les malades à 18,000, dont 5,000 Portugais. Le général Sarrazin porte l'effectif des alliés à 50,000 hommes tout au plus, et celui des Français à 60,000, dont 6,000 de cavalerie.

(3) D'après Wellington, il y avait 125 pièces.

maladie. Ayant égard à cette circonstance et, convaincu d'ailleurs qu'il serait imprudent de recevoir la bataille en avant de Ciudad-Rodrigo et de l'Agueda, il se retira dans une position voisine, moins dangereuse en cas de revers, mais trop étendue, et par conséquent très-difficile à défendre.

Les hauteurs d'Elbodon, occupées par le centre de son armée, n'étaient presque pas tenables; une rivière d'un accès difficile les séparait de la droite; et les deux ailes étaient si éloignées, qu'on pouvait leur couper la retraite en poussant brusquement le centre sur Guinaldo.

Profitant de ces circonstances, le duc de Raguse envoya, le 25 septembre, quatorze bataillons et trente escadrons, sous le commandement du général Montbrun, attaquer les hauteurs d'Elbodon et percer la ligne ennemie. Une lutte opiniâtre s'engagea sur ce point. Les Anglais, inférieurs en nombre, firent des prodiges de valeur; ils se maintinrent longtemps en position, et malgré les efforts incessants de l'armée française, parvinrent à se retirer intacts sur Guinaldo (1). Dans ce mouvement, un carré, formé de deux bataillons des 5e et 77e régiments de ligne, fut chargé sur trois de ses faces par la cavalerie ennemie, sans être entamé. D'autres charges succédèrent à celle-là, qui ne produisirent pas plus d'effet. Enfin, la cavalerie se contenta de suivre le carré, désespérant de l'enfoncer (2). Wellington, contrairement à son habitude, fit un ordre du jour pour signa-

(1) « Leur retraite s'effectua avec la même précision que sur un terrain d'exercice. » — SARRAZIN, p. 224.

(2) En rendant compte de cette affaire, le duc de Raguse écrivit au prince de Neufchâtel : « Le feu de Montbrun fut si vif, qu'il épuisa toutes ses munitions... Si j'avais eu alors « 15,000 hommes à ma disposition, l'armée anglaise aurait été surprise en flagrant délit et « battue en détail sans pouvoir se réunir. » On peut répondre à cela que si le maréchal avait été plus habile, son avant-garde n'aurait pas manqué de cartouches, et que les 15,000 hommes nécessaires se seraient trouvés sur les lieux au moment décisif.

ler ce remarquable fait d'armes et le proposer en exemple à toute son infanterie.

Ayant eu la précaution de faire élever d'avance quelques retranchements sur le front de sa position de Guinaldo, le duc résolut d'attendre les divisions des ailes, coupées par le mouvement offensif de Montbrun. C'était une résolution hardie, car il n'avait alors sous la main que 14,000 hommes, dont 2,600 de cavalerie pour défendre une position resserrée à la vérité, mais peu redoutable en front et facile à tourner. Le restant des forces alliées ne pouvait rejoindre qu'après quatre ou cinq heures de marche, et déjà l'armée française était en vue de Guinaldo. Heureusement le duc de Raguse, au lieu de profiter de ces circonstances, perdit un temps irréparable à faire d'inutiles manœuvres (une *exhibition de forces*, comme dit Londonderry), devant le front de l'armée alliée.

Wellington, cependant, attendait avec le plus grand calme l'arrivée de ses divisions extrêmes. Sherer raconte qu'un général espagnol le voyant assis tranquillement par terre, devant ses troupes, et nullement inquiet de sa situation, ne put s'empêcher de dire : « Eh bien, général, vous êtes « ici avec deux faibles divisions, et vous semblez fort à « l'aise! C'est à en avoir la fièvre! » Le flegmatique Anglais répondit : « J'ai fait, d'après mon jugement, le mieux pos- « sible tout ce qui pouvait être fait; c'est pourquoi je ne « m'inquiète ni de l'ennemi que j'ai en front, ni de ce qu'on « pourra dire en Angleterre (1). »

Le duc néanmoins fut contrarié de devoir attendre plus longtemps qu'il ne l'avait cru. Ce retard eut pour cause un faux mouvement de Crawfurd, qui, appréciant mal la situation de l'ennemi, avait pensé qu'il serait dangereux de battre en

(1) Sherer, t. II, p. 117.

retraite par Robleda et s'était, en conséquence, décidé à faire un long circuit par les montagnes. Or déjà les Français occupaient ce passage, de sorte que le général en chef dut envoyer à Crawfurd l'ordre de revenir sur ses pas et de prendre le chemin de Robleda, qu'il lui avait primitivement indiqué (1).

Ayant enfin réuni toutes ses forces, Marmont manœuvra de façon à faire croire qu'il voulait attaquer sérieusement la position des alliés, le 26, au matin; mais Wellington, ne jugeant plus nécessaire de rester dans cette position depuis que ses troupes l'avaient rejoint, leva son camp et se retira, par un mouvement concentrique fort habile, entre la Coa et les sources de l'Agueda (2).

Les Français, continuant la poursuite, attaquèrent, dans la journée du 27, le poste d'Aldea del Ponte, qui, après une lutte acharnée, resta en leur pouvoir. Ce succès, toutefois, ne leur procura aucun avantage sérieux (3).

Le 28, Wellington, supposant au duc de Raguse l'intention de passer la Coa, établit son armée sur les hauteurs derrière Soita, la droite appuyée à la Sierra de Meras et la gauche à Rendo (4). Cette position se trouvait à une lieue en arrière de la précédente; elle était plus forte, mais appuyée à un profond ravin qui, en cas d'échec, aurait compromis la retraite.

Marmont, que la fière contenance du général anglais ren-

---

(1) Crawfurd toutefois n'avait pas attendu cet ordre pour revenir sur ses pas.

(2) *Au comte de Liverpool*, 29 septembre 1811.

Les auteurs des *Victoires et conquêtes* prétendent que la position de Guinaldo ne fut point attaquée parce qu'à la suite d'une reconnaissance mal faite on l'avait déclarée inattaquable, « hérissée de redoutes, appuyée par sa droite à un talus à pic, couronné par un ouvrage, « revêtu et armé de pièces de siége, et par sa gauche à un bois impénétrable ; » ce qui était loin d'être vrai. — T. XXI, p. 31.

(3) Dans les journées du 25 et du 27, les alliés eurent 42 hommes tués, 185 blessés et 34 manquants. (*État officiel.*)

(4) Par ce mouvement, qui assurait ses communications avec Hill, Wellington compromettait la sûreté de son parc d'artillerie à Pinhel et à Villa-Ponte ; heureusement pour les alliés, le duc de Raguse ignorait l'emplacement de ce parc.

dait timide et qui, manquant de vivres, ne pouvait aller plus loin, se replia le même jour sur le Tage, satisfait d'avoir ravitaillé Ciudad-Rodrigo, mais visiblement contrarié d'avoir perdu une nouvelle occasion de battre l'armée anglaise (1).

Une partie des troupes alliées reprit le blocus de Ciudad-Rodrigo, pour tenir l'ennemi en éveil et empêcher qu'il fît une tentative sur d'autres points; le gros de l'armée alla s'établir des deux côtés de la Coa, et le quartier général fut transféré à Frénéda.

Les régiments anglais étaient à cette époque si cruellement atteints par les maladies inflammatoires, et surtout par la fièvre (2), qu'il eût été impossible de les employer à des travaux sérieux (3).

Les auteurs qui refusent à Wellington de la résolution et de l'audace, par une contradiction singulière, se sont demandé pourquoi il accepta la bataille d'Elbodon avec si peu de chances de succès. Le duc semble avoir été au devant de cette critique, en faisant observer à son gouvernemet qu'il eût été impolitique de reculer avec trop de précipitation à l'approche de l'ennemi. « Si le peuple, dit-il, n'avait pas vu « de ses propres yeux quelle était la force de Marmont, il « aurait conçu une opinion très-défavorable de l'armée an-« glaise, et c'est ce qu'il fallait éviter (4). »

L'affaire d'Elbodon, comme celle de Fuentès d'Onoro, aurait eu des résultats considérables si Wellington, par suite

(1) C'est le 23 que le convoi escorté par Dorsenne pénétra dans la place.

Les auteurs des *Victoires et conquêtes* attribuent le mouvement rétrograde qui suivit cette opération à la jalousie qui existait entre Dorsenne et Marmont. « Le général Dorsenne, d'après eux, ne cherchait qu'une occasion de décliner l'autorité supérieure du duc de Raguse, à qui la plus grande part serait revenue dans le succès si les armes françaises avaient été heureuses; et cette occasion, il dut la saisir avec empressement lorsqu'elle se présenta. » —T. XXI, p. 32.

(2) LONDONDERRY, t. II, p. 336, évalue le chiffre des malades, dans l'armée anglaise seule, à 16,000 hommes. Les Portugais n'étaient pas sous ce rapport moins éprouvés.

(3) Voir le *Memorandum*.

(4) *Memorandum*.

de l'ineptie de la régence espagnole, n'avait été obligé d'envoyer Beresford avec 22,000 hommes dans l'Estramadure, pour remplacer Ballesteros, couvrir Lisbonne et garder le flanc droit des alliés. Sans cette circonstance, il aurait pu s'emparer de Ciudad-Rodrigo dès le mois de mai, après la chute d'Almeida.

La campagne de 1811, dans le Nord, eut des conséquences heureuses pour les alliés, et fut généralement considérée comme très-honorable pour Wellington. Elle empêcha Dorsenne de poursuivre ses opérations contre Abadia, et obligea les Français à affaiblir les troupes qui tenaient tête à Mina, dans la Navarre. Si les Espagnols s'étaient bien comportés, ou si leur conduite eût été seulement passable, « la campagne de Masséna en Portugal « aurait eu pour résultat la délivrance du midi de la Péninsule (1)... » « Nous avons dû lutter, dit Wellington, contre « le mal provenant des fautes des uns, de la trahison des « autres, de la folie et de la vanité de tous. Mais, quoique « nous n'ayons pas réussi comme nous aurions pu et dû le « faire, nous n'avons pas du moins perdu de terrain; et avec « une poignée de soldats anglais en état de servir, nous « avons, depuis le mois de mars, tenu partout l'ennemi en « échec. Jusqu'à présent, il n'a fait de progrès d'aucun « côté (2). »

L'auteur des *Annales des campagnes de la Péninsule* et celui de *Londonderry's narrative* blâment le duc d'avoir offert la bataille à 60,000 Français dans la position de Soita, ayant à dos une rivière et un ravin profond. C'était sans

(1) *Memorandum*, etc.
(2) *Memorandum*, etc.

doute une résolution téméraire; cependant la retraite, quoique difficile, n'était pas impossible, et, d'un autre côté, Wellington, se fondant sur le caractère timide de son adversaire, avait presque la certitude de n'être point attaqué dans sa position, s'il se montrait bien décidé à la défendre. Il n'y a que les vrais généraux capables de raisonner et d'agir de la sorte. Si la guerre était un art fondé sur des combinaisons mathématiques, les grands capitaines ne seraient pas si rares !

On doit néanmoins reprocher à Wellington :

1° De n'avoir pas cherché à couvrir le blocus de Ciudad-Rodrigo, en prenant sur la Coa une position centrale qui lui eût permis de tenir en échec Marmont et Dorsenne avant leur jonction, ou de résister plus tard à leurs efforts combinés (1);

2° D'avoir attendu l'ennemi dans une mauvaise position à Elbodon, au lieu de porter immédiatement toutes les forces alliées derrière Guinaldo.

Quant à Marmont, sa faiblesse et son indécision sont prouvées par ce fait, qu'il permit aux alliés, malgré l'infériorité de leurs forces et les défauts de leur première position, de se retirer lentement, pendant trois jours, sans être entamés, et en acceptant le combat chaque jour. Le duc de Raguse ne sut profiter d'aucune des circonstances favorables qui se présentèrent, et il eut le tort grave d'exécuter une suite d'attaques partielles mal combinées, tandis qu'une bataille générale lui aurait assuré des résultats décisifs.

Sur ces entrefaites, Napoléon avait retiré de la Péninsule

(1) Aucune position autour de la place ne pouvait assurer à Wellington ce double avantage.

environ 60,000 hommes de troupes d'élite, pour la campagne de Russie (1).

Le théâtre des opérations de l'armée française allait donc être forcément restreint ; et les maréchaux, condamnés à ne recevoir pour tous renforts que de faibles détachements de jeunes soldats, allaient se trouver de plus en plus gênés dans leurs mouvements. Les rivalités et les fautes qui avaient entravé jusqu'à ce moment les meilleures combinaisons, allaient nécessairement s'accroître en l'absence du chef de l'État; enfin Napoléon, qui seul avait assez de génie pour faire face à toutes ces difficultés, allait être obligé de remettre la haute direction de la guerre d'Espagne à un roi sans prestige, sans talents militaires, sans force réelle, dominé par des ministres espagnols, incapable de faire cesser l'opposition de plus en plus vive des principaux chefs de l'armée.

Wellington, appréciant à leur juste valeur toutes les conséquences de ce changement, résolut de profiter du seul moment où une guerre offensive pût être conduite avec succès, pour délivrer enfin le territoire espagnol.

La dispersion des armées du Nord et du Centre, motivée par l'insuffisance des vivres, eût singulièrement facilité ce projet, si le duc lui-même n'avait été obligé d'étendre ses cantonnements pour un motif semblable (2).

Ses embarras et ses difficultés augmentaient tous les jours.

En Espagne, l'esprit public, influencé par la presse et par les cortès, était tellement aigri contre l'Angleterre, que Henri Wellesley déclara les affaires « en plus mauvais état qu'elles n'avaient jamais été (3). »

(1) Napoléon prit sans doute des mesures intelligentes pour remplir une partie de ces vides; mais, en définitive, il y eut diminution de plus de 25,000 hommes sur l'effectif antérieur.

(2) Il étendit ses cantonnements et principalement ceux de sa cavalerie, depuis la Cos jusqu'au Mondégo et dans la vallée du Douro.

(3) Cadix, 31 juillet 1811, à M. Stuart.

La nouvelle régence, nommée le 12 janvier 1812, aussi mal inspirée que sa devancière dans l'affaire des colonies américaines, ne fit aucun cas de la médiation et des conseils de la Grande-Bretagne; bien plus, elle organisa secrètement en Galice une expédition contre les colonies, et employa à cette expédition les pièces d'artillerie que le ministère anglais avait envoyées pour soutenir la guerre dans la Péninsule.

En Portugal, la faction Souza, irritée de ce que Wellington, pour se créer des ressources, voulait obliger tous les individus, sans distinction de rang, de fortune ou d'opinion, à payer exactement l'impôt de la *decima,* suscita au général en chef les plus grandes difficultés, et, soutenue par la régence, ne songea bientôt plus qu'à se délivrer des Anglais, en abreuvant de dégoûts l'homme illustre qui s'était dévoué si complétement à la défense de la cause nationale. Aucune affaire n'était convenablement traitée par les fonctionnaires portugais; et les employés refusaient d'accepter la plus mince responsabilité. Il fallait que le général anglais réglât lui-même dans ses bureaux jusqu'aux détails les plus insignifiants du service (1).

Les moyens de transport étaient toujours dans le même état, c'est-à-dire insuffisants et défectueux; les troupes ne recevaient le plus souvent que des demi-rations ou des quarts de rations; il leur arriva même de rester trois jours consécutifs sans pain; leurs vêtements étaient si délabrés qu'on pouvait à peine reconnaître un régiment à l'uniforme (2).

Les chevaux n'avaient d'autre nourriture que la paille hachée, et en si petite quantité qu'ils mouraient d'inanition. Enfin, les grandes pluies d'automne avaient occasionné des

(1) Napier, t. VIII, p. 109.
(2) Napier, t. VIII, p. 73.

maladies graves, par suite desquelles 20,000 hommes environ se trouvaient dans les hôpitaux (1).

Les cantonnements de la Coa apportèrent quelque soulagement à cet état de chose; néanmoins, il eût été impossible de prendre l'offensive contre les généraux français en Espagne sans éprouver de graves mécomptes. La réussite du plan des alliés exigeait d'ailleurs qu'ils se rendissent maîtres d'abord de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz (2).

Wellington espérait, en surprenant la première de ces forteresses, obliger le duc de Raguse (dont l'armée était sur le point de manquer de vivres) à quitter la vallée du Tage et à se concentrer dans la province de Léon, affaiblie par les détachements que l'empereur avait tirés d'Espagne. Il comptait ensuite, grâce à la mésintelligence qui régnait entre les maréchaux français, au mauvais état des routes pendant la saison des pluies et à l'extrême disette de l'armée du Centre, gagner assez de temps pour prendre Badajoz, envahir l'Andalousie, battre Soult et détruire l'arsenal de Séville (3).

Une autre raison encore engageait le duc à entreprendre le siége de Ciudad-Rodrigo, c'était l'espoir de faire rétrograder l'armée française en marche sur le royaume de Valence et sur l'Aragon. « Si nous ne réussissons pas à prendre la ville, « écrivit-il à lord Liverpool (4), nous attirerons au moins sur

---

(1) Les soldats de l'expédition de Walcheren étaient presque tous atteints de la fièvre.

(2) En effet, si Wellington s'était avancé vers le nord, Soult se serait appuyé sur Badajoz pour menacer Lisbonne. S'il avait attaqué l'armée du centre, même chose aurait eu lieu, et de plus, son flanc gauche eût été aux prises avec les forces de Marmont, appuyées à Ciudad-Rodrigo. S'il avait opéré dans l'Estramadure et dans l'Andalousie, Badajoz eût menacé ses flancs et Ciudad-Rodrigo appuyé les mouvements offensifs de l'armée du Nord contre Almeida, Oporto, Coïmbre et Lisbonne. — Badajoz et Ciudad-Rodrigo étaient par conséquent les pivots de toutes les opérations agressives contre l'armée française.

(3) Wellington jugea que le duc de Raguse ne pourrait dépasser la Guadiana, ni former une expédition sérieuse contre le Portugal avant l'époque des récoltes. Ce calcul était admissible, bien qu'il n'eût pas le caractère d'une démonstration évidente ; mais la guerre, après tout, n'est pas une opération soumise à des calculs mathématiques.

(4) Le 7 janvier 1812.

« nous toutes les forces qui se sont éloignées; ainsi peut-« être nous sauverons Valence; dans tous les cas, nous don-« nerons du temps aux Asturiens et aux Galiciens (1). »

Il fallait incontestablement beaucoup de hardiesse pour essayer de prendre, à l'insu de l'ennemi, deux places aussi importantes et surveillées d'aussi près par des forces considérables. Mais le sang-froid, la prudence et la résolution du général anglais étaient à la hauteur de cette difficile entreprise. Le duc s'y était préparé d'ailleurs longtemps à l'avance par une série de mesures habilement conçues. Ainsi, pour faciliter la surprise de Ciudad-Rodrigo, il avait, sans donner le moindre éveil, fait réparer Almeida et pourvu cette place d'un train d'artillerie, d'un équipage de pont sur chevalets, d'un grand nombre de gabions et de fascines;—il avait fait construire, d'après un modèle particulier, des centaines de charrettes légères, pour parer à l'insuffisance des moyens de transport (2); — il avait organisé complétement la ligne de communication avec Oporto, raccourci cette ligne en améliorant la navigation du Douro, fait venir enfin de Lisbonne à Villa de Ponte, sur la rive gauche de l'Agueda, un parc de siége de 70 bouches à feu. Pour détourner l'attention de Soult du point où l'orage allait éclater, il avait fait commencer le siége de Tarifa (3), et donné à Hill, établi à Portalègre avec 15,000 hommes,

---

(1) Afin de hâter le siége de Valence, Napoléon avait ordonné qu'un détachement de l'armée du Centre et un détachement de l'armée du Nord fussent dirigés sur cette ville, pour faire diversion en faveur de Suchet. Ces deux détachements, commandés par Montbrun, se mirent en route le 13 décembre 1811, mais bientôt un contre-ordre vint les arrêter dans leur marche; ils partirent toutefois quelques jours après. En arrivant le 10 janvier à Yecla, ils apprirent la reddition de Valence. Cette nouvelle et le désir de se rendre utile avant de retourner sur ses pas, déterminèrent Montbrun à se diriger sur Alicante. A peine arrivé, il somma la ville de se rendre; mais le gouverneur, voyant que l'ennemi n'avait par le moyen de commencer le siége, rejeta cette sommation, et par suite, Montbrun fut obligé de retourner à l'armée du Portugal, qu'il rejoignit le 25 janvier avec le triple regret de n'avoir pas contribué à la prise de Valence, d'avoir échoué devant Alicante, et de n'être pas arrivé à temps pour sauver Ciudad-Rodrigo.

(2) LONDONDERRY, t. II, p. 346.

(3) Ce siége, commencé vers la fin de décembre, se poursuivait encore au moment du départ de Wellington.

l'ordre de jeter l'alarme dans l'Andalousie, en faisant une pointe sur la route de Séville (1).

Ces préparatifs n'étaient pas encore terminés, quand Wellington apprit le départ des deux divisions que Marmont (toujours sur le Tage) avait envoyées à Valence par ordre de l'empereur (2), et le mouvement rétrograde de l'armée du Nord.

Afin de profiter de cette conjoncture favorable, il résolut d'agir avec une extrême promptitude. Mais dans le moment même où il réunissait toutes les voitures du pays et 5,000 bœufs, pour le transport des approvisionnements et de la grosse artillerie (3), c'est-à-dire dans les premiers jours de janvier 1812, le duc de Raguse venait de recevoir de Napoléon l'ordre de quitter Almaraz et d'aller s'établir à Salamanque avec six divisions de l'armée du Portugal, auxquelles devaient se joindre une division de réserve, commandée par Souham, et la division Bonnet, retenue jusqu'à nouvel ordre dans les Asturies. En outre, Reille devait, en cas d'agression des Anglais, fournir au maréchal un contingent d'au moins 12,000 hommes, et Joseph un contingent de 4,000 hommes.

Marmont attendit quelque temps le retour des divisions de Montbrun, mais finalement il dut partir avant d'être rejoint

(1) Hill, après la surprise de la division Girard, à Arroyo-Molinos (le 28 octobre), s'était reposé quelque temps à Mérida; il avait quitté cette ville le 1er janvier pour attaquer une fraction du corps de Drouet à Almendralejos; mais ce détachement, au lieu de l'attendre, s'était dirigé vers Llerena. Le but de Wellington n'en fut pas moins atteint.

(2) Napoléon, en apprenant la bataille de Sagonte, crut voir toutes les affaires d'Espagne concentrées autour de Valence, et le destin de la Péninsule attaché en quelque sorte à la prise de cette importante cité. Il voulait que tout fût subordonné, presque sacrifié à cet objet. En conséquence, par dépêche du 20 novembre, il prescrivit à Reille de quitter sur-le-champ la Navarre et la poursuite de Mina, et d'entrer en Aragon avec deux divisions de la réserve; au général Caffarelli, de remplacer dans la Navarre le général Reille; à Dorsenne, de suppléer en Biscaye le général Caffarelli; à Joseph, de faire avancer une division sur Cuença; à Marmont, de diriger sur le même point une division d'infanterie et une de cavalerie sous Montbrun; enfin à Soult, de porter un corps jusqu'à Murcie.

Cet ordre, rigoureusement exécuté par Reille, Joseph et Marmont, eut des conséquences fâcheuses pour Ciudad-Rodrigo, ainsi qu'on le verra plus loin.

(3) BELMAS, t. IV, p. 263.

par ce général, ayant appris que les Anglais préparaient une nouvelle tentative contre Ciudad-Rodrigo.

Ainsi, une partie des circonstances sur lesquelles Wellington avait compté ne se réalisèrent point. Heureusement il fut secondé dans son entreprise par la sécurité de Marmont, qui croyait l'armée alliée dépourvue d'artillerie de siége et peu disposée à sortir de ses quartiers, au milieu de la saison rigoureuse où l'on se trouvait alors. Le maréchal non-seulement ne prit aucune mesure pour observer la place, mais il eut encore l'imprudence de réduire sa garnison à 1,800 hommes, ou au tiers de l'effectif nécessaire pour sa défense (1).

Pendant quelque temps, la situation morale des deux armées ne subit aucun changement; la même sécurité régnait dans le camp de Marmont, la même insouciance apparente et la même activité secrète dans celui des Anglais. Tout à coup l'armée de Wellington, bravant le froid et la neige, passe l'Agueda le 7 janvier, partie sur un pont qu'elle avait fait construire à Marialva, et partie à gué, au-dessus de la ville. Le même jour, la place fut investie.

Ciudad-Rodrigo avait alors une double enceinte : la première était une *fausse braie* continue (sorte de retranchement dont la crête ne s'élève guère au-dessus du glacis), et la seconde était un vieux rempart de 32 pieds de hauteur, en mauvaise maçonnerie, presque dépourvu de flanquements.

Les défenses extérieures se composaient du retranchement en terre que les Espagnols avaient élevé autour des faubourgs pendant l'investissement de la place en 1810, et de trois couvents, transformés en postes fortifiés par les Fran-

(1) Il résulte du rapport du général Barrié, gouverneur de la place, que, dès le 8 décembre, il avait donné avis au général Thiébault, chef d'état-major de Dorsenne, que Wellington construisait un pont sur l'Agueda. On devrait donc attribuer à Dorsenne plutôt qu'à Marmont l'état fâcheux où se trouva la garnison au moment du siége; mais l'empereur n'avait réellement imposé à Dorsenne que l'obligation d'approvisionner la place.

çais, dans le courant de cette même année. La garnison était approvisionnée pour un mois seulement.

Les travaux d'attaque furent entamés avec une certaine vigueur; mais la saison était pluvieuse et les moyens de transport insuffisants. Au lieu de 1,400 charrettes demandées par Wellington, on n'en put obtenir que 450 : toute l'artillerie de siége se montait à trente-huit pièces de 24. Il n'y avait ni obusiers (1) ni mortiers; la poudre et les boulets étaient rares (2).

Dans la nuit du 8, un détachement de 300 hommes, sous les ordres du lieutenant-colonel Colbourne, enleva de vive force la lunette A (voir le Plan), construite par l'ennemi sur la colline du grand *Teso* (3), à 550 mètres environ des remparts (4) et protégée, à distance de 350 mètres, par deux bouches à feu établies sur la terrasse du couvent de San-Francisco. L'effectif de l'armée de siége s'élevait à 35,000 hommes disponibles; mais les officiers du génie et les troupes manquaient d'expérience; les outils de sape étaient défectueux et les moyens de transport insuffisants; de sorte que les travaux n'avançaient que péniblement. Le froid d'ailleurs était si intense, qu'on était obligé de relever les travailleurs deux fois par nuit.

Le 13, Wellington, craignant que le maréchal Marmont s'avançât pour secourir la place avant que le siége fût terminé, donna l'ordre de commencer le tir en brèche avec les batteries de la première parallèle, et de monter ensuite à l'assaut, sans attendre que le feu de l'assiégé fût éteint, la descente du fossé terminée et la contre-escarpe pourvue de

---

(1) « 16 obusiers de 24 en fer coulé avaient été préparés à Almeida, mais ils ne furent point amenés. » — JONES, p. 111.

Les approvisionnements du génie consistaient en 2,200 outils de sapeur, 1,100 gabions, 600 fascines et 30,000 sacs à terre. (*Idem.*)

(2) LONDONDERRY, t. II, p. 353.

(3) *Teso* veut dire sommet.

(4) Cet ouvrage était défendu par 50 hommes et 3 pièces de canon.

son couronnement (1). Au point de vue de l'art, c'était une résolution blâmable, mais il y a des cas à la guerre où il faut savoir perdre des hommes pour gagner du temps.

Du 13 au 14, les Anglais surprirent le couvent de Santa-Cruz, situé au pied du glacis et défendu par un détachement de 50 hommes, dont le feu meurtrier entravait les cheminements.

Le 14, à quatre heures et demie du soir, vingt-cinq pièces de 24 commencèrent à battre en brèche le saillant nord de la place; deux autres pièces furent dirigées sur le couvent de San-Francisco. Quoique situées à 500 mètres, ces bouches à feu causèrent assez de dégâts.

Le général Barrié ayant fait le même jour, entre dix et onze heures du matin, une sortie de 500 hommes, était parvenu à renverser la plupart des gabions placés la nuit précédente.

Du 14 au 15, les assiégeants emportèrent le couvent de San-Francisco, qui prenait à revers la seconde parallèle. Ils l'occupèrent solidement pour couvrir leur flanc, et continuèrent ensuite la parallèle jusque sur la crête du petit Teso.

Wellington, prévoyant que les assiégés retrancheraient la brèche, résolut de la tourner en faisant ouvrir une deuxième brèche dans la tour C, flanquant l'une des courtines de la place. Ce point était bien choisi.

Le 16, une première sommation eut lieu; le général Barrié répondit qu'il était prêt à s'ensevelir avec la garnison sous les décombres de la ville. Le 18, la vieille tour, battue par sept pièces de 24 (2), s'écroula dans le fossé.

---

(1) JONES, p. 116.

Les rapports reçus par Wellington, à la date du 13, lui annonçaient que Marmont réunissait des forces pour secourir Ciudad ; mais il est prouvé qu'à cette date le duc de Raguse ignorait encore le siége de la place ; il concentrait ses forces uniquement pour donner suite à l'ordre de Napoléon, qui lui avait enjoint de quitter la vallée du Tage.

(2) Cette batterie ouvrit son feu le 18 au point du jour ; le 19, la brèche fut praticable. JONES, p. 122.

Le lendemain, les deux brèches étaient praticables. Wellington rédigea aussitôt, sur le revers de la tranchée et au bruit d'une effroyable canonnade, un ordre très-précis et très-circonstancié, renfermant toutes les dispositions de l'assaut (1). A sept heures du soir, deux colonnes, sous les ordres des généraux Picton et Crawfurd, se dirigèrent vers les brèches, pendant que la brigade portugaise de Pack recevait l'ordre de faire une fausse attaque contre la porte San-Jago, de l'autre côté de la rivière.

« Ces mouvements furent exécutés, dit Londonderry, avec la précision des rouages d'une mécanique (2). »

Picton attaqua la grande brèche au nord de la place. Ses troupes descendirent dans le fossé avec des échelles, ou en sautant sur des sacs de foin, qui avaient réduit la profondeur du fossé à huit pieds. Elles escaladèrent la fausse braie, puis montèrent, avec beaucoup d'ensemble et de bravoure, à l'assaut du corps de place. Deux fois elles furent repoussées avant de pénétrer dans la ville.

La petite brèche, attaquée par Crawfurd, offrit moins de résistance; elle tomba du premier coup, et ce rapide succès influa beaucoup sur la défense de l'autre brèche, qu'un solide retranchement semblait mettre à l'abri d'insulte. Ses défenseurs, entendant tirer derrière eux, jugèrent toute résistance inutile et se retirèrent en mettant le feu aux mines (3).

L'explosion des fourneaux causa la mort d'un grand nombre d'assaillants, parmi lesquels se trouva le brave général M'Kinnon (4). Les Français se défendirent de maison en

---

(1) Maxwell, t. II, p. 430. — Sherer, t. II, p. 153.

(2) T. II, p. 372.

(3) Le colonel Augoyat dit que les assaillants trouvèrent, sur le fossé de l'une des coupures, les planches qui avaient servi de pont aux défenseurs; il ajoute que les parapets de ces coupures étaient presque entièrement effacés.

(4) Jones ne parle pas de ces mines et attribue l'explosion à un amas de poudre qui prit feu accidentellement.

maison jusqu'à la place du château, où ils déposèrent les armes.

Cependant la fausse attaque du général Pack était devenue une attaque véritable; ayant rencontré peu de résistance, ce général s'était jeté dans la fausse braie et avait fait prisonnières les troupes qui l'occupaient.

Le rapport du général Barrié contient un blâme pour les défenseurs de la petite brèche, blâme trop sévère, car la lutte fut vive sur ce point, et les Anglais y perdirent même un de leurs meilleurs généraux, l'intrépide Crawfurd.

La défense de la grande brèche, toutefois, dura plus longtemps et fit éprouver aux Anglais des pertes plus sensibles (1).

D'après Jones, la prise de Ciudad mérite de prendre place parmi les actions les plus éclatantes de l'armée anglaise, « parce qu'elle offre pour ainsi dire le seul exemple authentique d'une brèche retranchée, bien garnie d'hommes, emportée par l'effort d'un courage froid, mais ferme contre un ennemi brave et habile (2). » Il est certain que de tous les siéges entrepris par Wellington dans la Péninsule, celui-ci est le plus honorable pour les ingénieurs anglais. Cela tient à ce que les ressources en hommes et en matériel furent, proportions gardées avec les ressources de l'ennemi, plus grandes à Ciudad que dans les autres siéges, et aussi à ce que les ingénieurs purent tirer un excellent parti des hommes de la 3e division, qui, pendant l'été, avaient été exercés aux travaux de sape.

Les soldats anglais souillèrent malheureusement les trophées de cette victoire par d'horribles brigandages. Ils mirent le feu en plusieurs endroits de la ville et saccagèrent de fond en comble les maisons que les flammes avaient laissées in-

---

(1) D'après Belmas, les Anglais perdirent pendant l'assaut 706 hommes, dont 146 tués. D'après Jones, les pertes totales du siége s'élevèrent à 9 officiers et 217 soldats tués, 84 officiers et 1,000 hommes blessés.

(2) *Histoire de la guerre d'Espagne*, t. II, p. 22.


IÈGE DE CIUD
En Janvier 1
Santa Crux
Grande Brèche
Petite Brèche
Porte de Salamanque
St Franci
Faubourgs

tactes (1). Surexcités par le combat, le vin et la débauche, ils tirèrent les uns sur les autres, et menacèrent jusqu'aux officiers qui voulaient mettre un terme à cette furie : tant il est vrai que le carnage et l'ivresse rendent le soldat insensible à la voix de l'honneur et de la discipline (2)...

Le devoir de l'historien est de flétrir les abus de la force et les sauvages représailles des conquérants ; nous ne faillirons point à ce devoir ; mais, tout en le remplissant, nous devons protester contre la malveillance des écrivains qui font remonter au duc de Wellington la responsabilité des excès commis à Ciudad-Rodrigo.

« La ville, dit M. Thiers, quoique alliée, fut pillée, le duc « étant obligé de concéder cet acte de barbarie à l'esprit de « ses soldats. Nous respectons profondément la nation an- « glaise et sa vaillante armée, mais il nous sera permis de « faire remarquer que l'on n'a pas besoin d'un tel stimulant « auprès des soldats français. »

A notre tour, qu'il nous soit permis de faire observer que rien, absolument rien ne justifie ce reproche adressé au général anglais ; quant au certificat de bonne conduite donné aux soldats français, nous nous contenterons de rappeler le sac d'Évora, ceux d'Oporto, de Leyria, de Cordoue, de Médina, l'incendie de Manrésa, les massacres d'Uclès et les terribles exécutions de Tarragone, à propos desquelles M. Thiers se borne à faire cette froide réflexion : « Nos soldats, cédant à un sentiment « commun à toutes les troupes qui ont pris une ville d'assaut, « considéraient Tarragone comme leur propriété et s'étaient « répandus dans les maisons, où ils commettaient plus de « dégâts que de pillage. » Il y a loin de ce timide aveu à la rude franchise du maréchal Suchet, qui dit, en pro-

(1) L'incendie dura six jours, et menaça de consumer toute la ville. — BELMAS, t. IV, p. 279.

(2) NAPIER, MAXWELL, *Victories of the british armies*, et SHERER.

pres termes : « L'assaut a été suivi d'un massacre effroya-« ble... 4,000 hommes ont été tués dans les rues : parmi « 10 ou 12,000 qui essayaient de se sauver en passant par-« dessus les murailles, 1,000 ont été sabrés ou noyés. »

L'historien du *Consulat et de l'Empire*, si sévère pour les Anglais, aurait dû, au risque de déplaire à ses compatriotes, signaler ces horreurs, que l'histoire ne peut absoudre.

Les pertes de la garnison de Ciudad-Rodrigo s'élevèrent à 300 hommes tués; 1,500 soldats et 80 officiers furent faits prisonniers (1). D'après un état officiel, les Anglais eurent, du 8 au 19, 178 hommes tués et 818 blessés, et pendant l'assaut, 6 officiers et 140 soldats tués, 60 officiers et 500 soldats blessés (2). On trouva dans la place une immense quantité de boulets, de bombes, de cartouches, un dépôt considérable d'armes, un arsenal bien approvisionné et 150 pièces d'artillerie (3), parmi lesquelles tout le train de l'armée du Centre.

Marmont, arrivé le 11 à Valladolid, apprit seulement le 15 que Ciudad-Rodrigo était assiégé. Son armée reçut aussitôt l'ordre de se concentrer à Salamanque; mais, comptant sur une longue résistance, elle mit si peu d'empressement à faire cette concentration, que les six divisions d'infanterie et la

---

(1) D'après Wellington, le nombre des prisonniers s'élevait à 1,700 soldats et 78 officiers. (*Lettre au comte de Liverpool*, 20 janvier 1812.)

(2) D'après Belmas et Jones, les pertes totales s'élevèrent à 226 tués et 1,084 blessés; d'après Londonderry, à 93 officiers et 1,217 hommes hors de combat ; d'après les *Victoires et conquêtes*, à 1,000 hommes tués et blessés de part et d'autre, et d'après M. Thiers, à 13 ou 1,400.

Le lendemain de l'assaut, les soldats anglais sortirent dans un état de désordre inexprimable ; les uns avec des bottes de chasse, les autres avec des frocs, des épaulettes, des habits galonnés, quelques-uns portant des singes et des perroquets sur leurs épaules. En les voyant affublés de la sorte, dit l'auteur des *Aventures of a Soldier*, Wellington s'écria : — Qui diable sont ces gaillards-là? « Who the devil are those fellows? » Et, en effet, rien n'égale le désordre et le débraillé que montrent en pareille circonstance les troupes anglaises, où l'on n'est jamais parvenu à introduire la régularité et le méthodisme qui distinguent les armées allemandes.

(3) D'après Shérer, 300 bouches à feu ; d'après Belmas, 163, dont 119 en batterie.

division de cavalerie destinées à se porter en avant (1), ne se trouvèrent réunies et prêtes à partir que le 26. Or, ce même jour, le duc de Raguse, à son grand étonnement, reçut avis que la place était au pouvoir des Anglais. Il fut d'autant plus affecté de cet échec, qu'il n'avait alors aucun moyen de reprendre la position qu'on venait de lui arracher (2).

L'empereur, vivement irrité de la perte d'une place si importante, accusa Marmont et Dorsenne (3), qui essayèrent de se disculper en se chargeant l'un l'autre. Jusque-là rien d'étonnant, puisque les généraux français en Espagne, depuis quatre ans, ne donnaient pas d'autre exemple à leurs subordonnés; mais ce qui passe toutes les bornes et mérite un blâme sévère, c'est la conduite du duc de Raguse, se permettant d'appeler le général Barrié « *un misérable* qui n'avait pas su défendre le poste confié à son honneur (4). » Dorsenne ne se montra ni plus digne, ni plus juste à l'égard du défenseur de Salamanque, qui cependant avait fait tout ce qu'il était possible de faire avec une garnison réduite à 1,000 hommes valides au moment du double assaut de la place.

Le siége de Ciudad valut à Wellington le titre de comte et une rente annuelle de 2,000 livres. Le gouvernement espagnol le nomma grand d'Espagne de 1re classe et duc de Ciudad-Rodrigo; et la régence de Portugal, qui jusqu'alors

---

(1) Ces divisions formaient un effectif de 45,000 hommes : quand Marmont connut le sort de Ciudad-Rodrigo, il les fit rétrograder sur Valladolid.

(2) Le colonel Napier pense qu'une attaque contre la place aurait pu réussir, les pluies ayant gonflé la rivière au point que toute communication entre l'armée et la ville était devenue impossible. Mais nous croyons que cette opération eût été pour le moins imprudente, car les brèches étaient déjà réparées et la place pourvue d'une bonne garnison, lorsque Marmont se trouvait encore à Salamanque, à quatre marches de Ciudad.

Quant au débordement de l'Agueda, il pouvait disparaître en quelques heures. On trouve dans la Péninsule plusieurs cours d'eau soumis à ces brusques variations de régime, qui trompent les prévisions des généraux.

(3) Berthier écrivit le 11 février 1812 à Marmont : « L'empereur ne me permet pas de vous dissimuler que la honte de l'événement retombe sur vous. » Le duc de Raguse essaya de se disculper par sa lettre du 6 février, insérée dans l'ouvrage de Belmas. — Voir aussi la *lettre* du 23 février du *Dorsenne* d'*Berthier*.

(4) THIERS, t. IV, p. 117.

n'avait conféré aucun titre, aucun honneur aux officiers anglais, le créa marquis de Torrès-Vedras.

La perte de l'importante forteresse de l'Agueda mit le duc de Raguse dans la nécessité de se former un nouveau point d'appui. Il chercha, en conséquence, à mettre Salamanque en état de soutenir un siége. En même temps, il proposa à l'empereur une mesure qui aurait pu sauver Badajoz et peut-être changer la situation respective des belligérants : c'était de réunir en un seul commandement les armées du Nord, du Centre et de Portugal : mesure excellente, mais réclamant peut-être un général d'une capacité supérieure à celle du duc de Raguse, et que l'empereur, à cause de cela même, ne voulut point admettre. Il répondit à Marmont « qu'il se mêlait de choses qui ne le regardaient pas ; que Badajoz n'était plus confié à ses soins ; qu'il n'avait qu'à bien défendre le nord de la Péninsule contre les Anglais, qu'on ne lui en demandait pas davantage ; que c'était à l'armée d'Andalousie à garder Badajoz, et qu'elle suffirait parfaitement si les Anglais n'attaquaient cette place qu'avec deux divisions, c'est-à-dire avec le corps de Hill renforcé ; mais que s'ils l'attaquaient avec cinq, c'est-à-dire avec la presque totalité de leur armée et lord Wellington en tête, alors il y avait pour l'armée du Portugal un moyen assuré de leur faire lâcher prise, c'était de passer sur le corps des détachements laissés le long de l'Agueda, de s'enfoncer sur Coïmbre, de marcher même sur Thomar ; dans ce dernier cas, lord Wellington serait bien obligé de rebrousser chemin et de renoncer à prendre Badajoz (1). »

Nous verrons que ces idées, quoique justes en principe, étaient peu en harmonie avec la situation des choses, dont l'empereur, à la distance où il se tenait, ne pouvait se rendre

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IV, p. 119.

un compte exact, et qu'elles contribuèrent en définitive à la perte de Badajoz, comme les instructions données au sujet de Valence avaient contribué à la perte de Ciudad-Rodrigo.

Wellington, vers ce temps, porta toute son attention sur Badajoz.

Dès le mois de décembre, un équipage de pont avait été dirigé d'Abrantès sur Elvas. Deux mille ouvriers étaient occupés dans cette dernière ville à la confection des matériaux de siége; un parc de 78 bouches à feu y était arrivé secrètement de Lisbonne (1); enfin, des convois d'outils et de munitions, tirés de Ciudad-Rodrigo, avaient pris le même chemin. Les autorités, malheureusement, ne secondèrent point le général anglais dans cette circonstance: les voies de communication n'avaient pas été réparées, et les moyens de transport étaient toujours insuffisants; néanmoins, le duc se trouvait en mesure d'investir Badajoz, à l'insu de l'ennemi, au commencement de mars. Afin de mieux dissimuler son plan, il avait laissé son quartier général le plus longtemps possible sur la Coa. Aucune de ces précautions n'était inutile, car il s'agissait d'emporter une place à la délivrance de laquelle trois armées françaises pouvaient coopérer.

Wellington devait prévoir le cas où Marmont envahirait

(1) Le train d'artillerie et les magasins des logéoleurs furent embarqués à Lisbonne, dans de grands vaisseaux. En mer, on transborda ce matériel sur des bateaux de faible tonnage, qui se rendirent à Alcacer do Sal, où les voitures du pays avaient pu être réunies sans faire naître de soupçons; ces voitures transportèrent ensuite le parc de siége aux bords de la Guadiana. Les fascines et les gabions furent confectionnés de manière à faire croire qu'on les destinait aux ouvrages d'Elvas. Il paraît néanmoins que Philippon reçut avis de ces préparatifs dès le mois de février. — Voir BELMAS, t. IV, p. 310, et JONES, *Journaux des siéges*, p. 136.

soit la Galice ou le Portugal au nord du Douro, pour faire une diversion en faveur de Badajoz, soit l'Estramadure, pour combiner ses efforts avec ceux du maréchal Soult. Afin de pourvoir à cette double éventualité, il donna des ordres précis non-seulement pour ravitailler, réparer et fortifier Almeida et Ciudad-Rodrigo, mais encore pour défendre le passage des rivières et des défilés, dans le cas où l'armée française prendrait l'offensive : 25,000 hommes de troupes espagnoles et portugaises (1) furent chargées de ce soin ; elles avaient, en outre, mission de se jeter sur les derrières de Marmont, si, bravant les obstacles opposés directement à sa marche, il s'avançait pour effectuer une diversion en faveur de Badajoz ou de l'Andalousie.

Ces mesures prises, l'armée anglaise se mit en route au commencement de mars (2).

Le duc de Raguse se trouvait alors à Salamanque. Pour nourrir plus facilement ses troupes, il les avait de nouveau disséminées. Ce fut une circonstance éminemment favorable aux alliés, car si Marmont avait tenu son armée en masse sur la Tormès, avec des avant-postes vers Ciudad, ils auraient couru les plus grands dangers. Wellington, en effet, exécuta sa marche à travers l'Alentejo, contrairement à toutes les règles de la stratégie, parce que les effets d'habillement de la troupe n'ayant pu être amenés sur les lieux, faute de moyens de transport, il dut envoyer ses régiments les chercher eux-mêmes sur le Douro, le Mondégo et le Tage.

Cette dispersion de forces en présence d'un ennemi con-

(1) Cette petite armée se composait de milices portugaises, des corps espagnols de Sanchez et d'Espana et de l'armée de Galice, commandée par Abadia; elle était suffisante, appuyée aux places de Ciudad et d'Almeida, pour contenir le duc de Raguse pendant la mauvaise saison, surtout depuis qu'il avait perdu son train d'artillerie.

(2) A la date du 5, les brèches de Ciudad-Rodrige étaient réparées et les magasins approvisionnés. Lord Wellington crut dès lors qu'il n'y avait pas d'inconvénient à remettre la place entre les mains des Espagnols.

centré aurait sans doute produit des résultats fâcheux si Marmont en avait eu connaissance, ou s'il s'était trouvé en mesure d'en tirer parti.

Le 11, l'armée anglaise arrivait à Elvas : tous les préparatifs pour l'investissement étaient faits dès le 6. Mais Evora, ville riche, et qui, depuis trois ans, avait peu souffert de la guerre, refusa obstinément de fournir aucune voiture, ce qui retarda l'investissement de quelques jours et obligea les alliés à exécuter les travaux du siége pendant les pluies de l'équinoxe (1).

Le projet de Wellington était calculé sur la possibilité d'enlever la lunette de Picurina (*voir la pl. XI*), d'ouvrir la seconde parallèle au pied de cet ouvrage, et de battre en brèche le corps de place, dont l'escarpe était assez découverte, en quelques endroits, pour qu'il ne fût pas nécessaire d'approcher les batteries jusqu'au bord du fossé. Ici, comme à Ciudad-Rodrigo, l'essentiel était d'agir avec promptitude : une attaque méthodique n'eût pas permis d'atteindre ce but.

Le 16, Wellington établit ses pontons en travers de la Guadiana, à deux lieues au-dessous de Badajoz. Ayant assuré par ce moyen ses communications, il fit sur-le-champ investir la place. L'armée anglaise s'élevait alors à 16,000 hommes (2), déduction faite du corps de Hill, établi à Mérida (3), et de celui de Graham (4), détaché à Santa-Marta pour couvrir les opérations du siége contre l'armée de Soult, réunie dans la haute Estramadure.

---

(1) *Wellington au comte de Liverpool*, 27 mars 1812.

(2) D'après Belmas.

(3) Ce corps, composé de deux divisions d'infanterie et de deux brigades de cavalerie, avait ordre de s'interposer entre Marmont et Soult, si, comme cela était probable, ces maréchaux essayaient de se réunir. La 5e armée espagnole, dont le quartier général se trouvait à Valence d'Alcantara, devait concourir au même but.

(4) Le détachement de Graham, composé de trois divisions d'infanterie et de deux brigades de cavalerie, s'avança pendant le siége sur Los-Santos, Zafra et Llerena, pour prévenir toute tentative de la part de Soult.

La division Leith était restée provisoirement en réserve à Campo-Mayor.

Le 17, voyant la place entièrement investie, le duc ordonna pour le soir l'ouverture de la première parallèle.

Badajoz avait pour gouverneur le brave général Philippon, qui s'était couvert de gloire au premier siége. Sa garnison se composait de 5,000 Français, Espagnols et Hessois, nombre insuffisant pour un développement d'ouvrages qui réclamait au moins 7,000 hommes. Il y avait dans les magasins pour quarante à cinquante jours de vivres, mais les projectiles fesaient défaut, et l'approvisionnement en poudre s'élevait à 150,000 livres seulement. D'un autre côté, les défenseurs manquaient de bois propre aux palissadements et aux blindages. Quant aux ouvrages de fortification, ils étaient convenablement réparés, et l'on avait même fait disparaitre quelques-uns de leurs défauts. Ainsi, pour couvrir San-Christoval, on avait établi en avant de ce fort une lunette pourvue de bonnes défenses accessoires; — on avait relevé les glacis qui laissaient voir le pied des escarpes; — on avait amélioré les travaux de mine, destinés à faire sauter les bastions attaquables; — on avait construit un retranchement dans le château et une large cunette dans les fossés; — on avait fermé entièrement la gorge du fort Pardaleras; — on avait formé une inondation en barrant le Rivillas; — enfin dans quelques endroits, on avait approfondi les fossés en creusant le roc vif.

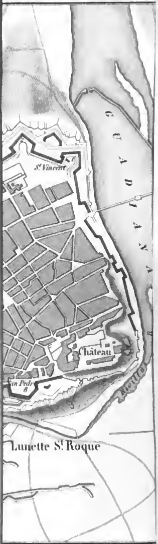
Le seul bastion assez découvert pour être battu de loin était celui de la *Trinité* (bastion n° 7); aussi l'attaque fut-elle dirigée sur ce point.

Les travaux avancèrent avec toute l'activité que des éléments imparfaits (1), un temps affreux, un terrain dé-

(1) « Wellington, dit SUERER, t. II, p. 150, manquait de mortiers et avait une artillerie, pro-

SIÈGE DE B

Mars et Avril 1



trempé (1) et des moyens de transport insuffisants (2) permettaient d'y imprimer. Le 19, à une heure de l'après-dîner, le gouverneur ordonna une sortie avec 2 bataillons, 100 sapeurs, 40 cavaliers et 1 canon. Ces troupes, commandées par le général Veiland, détruisirent une partie de la parallèle et emportèrent 455 outils de sape; mais bientôt l'ennemi, revenu de sa surprise, fit rétrograder la sortie avec une perte de 20 tués et 160 blessés. Du côté des Anglais, il y eut 150 hommes mis hors de combat, parmi lesquels le lieutenant-colonel Fletcher, directeur des attaques. Une petite sortie, exécutée dans la nuit du 20, fut repoussée avant d'avoir produit aucun résultat. En ce moment, la partie basse de la parallèle était envahie par les eaux. On employa toute la matinée du 22 à la vider, et, pour éviter le retour de ce même accident, on releva le fond de la tranchée avec des fascines. Mais, à quatre heures de l'après-midi, il survint une pluie torrentielle qui remplit toutes les tranchées indistinctement. Le pont de pontons sur la Guadiana fut emporté, et le courant devint si rapide que les ponts volants ne purent être manœuvrés qu'avec la plus grande difficulté. On commença dès lors à douter sérieusement de la possi-

---

portion gardée, trop faible, composée seulement de 16 pièces de 24, 20 de 18 et 16 obusiers de 24 en fer coulé. » — Voir aussi JONES, p. 142.

Les approvisionnements du génie étaient de 3,000 outils de tranchée, 8,000 sacs à terre, 1,200 gabions et 700 fascines. — JONES, *Idem*.

M. Thiers ignorait-il ces chiffres quand il écrivait, t. IV, p. 120 : « Wellington amenait au moins 50,000 hommes et un *immense* matériel? » Pour être dans le vrai, il aurait dû dire que le général anglais amenait un matériel *insuffisant*.

(1) « Les troupes étaient enfoncées dans la boue des tranchées jusqu'au milieu du « corps ; au plus fort de nos embarras, la Guadiana grossit, emporta notre pont et rendit « inutile pendant quelque temps notre pont volant. » (*Lettre de Wellington*, du 28 mai, *au général Murray.*)

(2) Se plaignant de la négligence que mettait le gouvernement portugais à lui fournir des moyens de transport, Wellington écrivit au comte de Liverpool : « En ce moment, les poudres « pour le siége, beaucoup de projectiles et d'objets nécessaires aux ingénieurs, ne sont pas « arrivés à Elvas, ce qui nous oblige à consommer les munitions destinées à cette place. « Je ruine les équipages de l'armée en faisant transporter les munitions d'Elvas sur le terrain « du siége, parce que le pays ne me prête aucun secours, ou que celui qu'il m'a prêté est « au-dessous des besoins du service. » (*Lettre* du 27 mars.)

bilité de recevoir encore des vivres et de conduire dans les batteries les canons et les munitions nécessaires. « Tout le « monde crut, dit le colonel Jones (1), qu'on serait obligé « de se retirer de devant la place (2). »

Wellington déploya une grande énergie pour vaincre ces difficultés (3). Le pont ne tarda point à être rétabli, et, dès le 25, les premières batteries furent en état de commencer le feu. Ce jour-là, à onze heures du matin, 23 pièces de gros calibre entamèrent les revêtements de la lunette Picurina, de la face gauche du bastion 7 et des ouvrages du front 8-9. Le saillant de la lunette ayant été fortement dégradé par ce tir, on résolut de l'attaquer de vive force, dans la nuit du 25 au 26. En conséquence, 700 hommes, sous la conduite du général Kempt, se portèrent contre cet ouvrage, défendu par 200 combattants et par 7 pièces de canon. Après une résistance de trois quarts d'heure, que le général Philippon trouva insuffisante (4), la lunette tomba au pouvoir des assaillants, qui tuèrent une grande partie de ses défenseurs (5).

Aussitôt, on commença à cheminer sur la lunette Saint-Roque, qui couvrait l'inondation du Rivillas, obstacle sérieux établi en avant du front d'attaque.

Quelques auteurs prétendent que jusqu'à ce moment Wellington avait eu l'intention d'attaquer le front 8-9, et que la prise du fort Picurina l'engagea à faire choix du front 6-7.

---

(1) JONES, *Journaux des siéges*, p. 151.

(2) « Lord Wellington éprouvant la plus grande difficulté à recevoir des vivres, à amener « et à approvisionner son armée, appréhenda sérieusement d'être obligé de lever le siége. » — BELMAS, t. IV, p. 327.

(3) « Pour encourager les travailleurs, dit STOCQUELER, t. I, p. 155, Wellington se trouvait constamment dans les tranchées. »

(4) Voir son *Ordre* du 26 mars et son *Rapport sur la défense*. Le colonel du génie Lamare, dans son *Journal*, trouve au contraire cette défense opiniâtre, et reproche seulement à la garnison de n'avoir pas su tirer parti des bombes et des artifices qu'on avait préparés pour la défense de la lunette.

(5) D'après Lamare, du côté des Français 83 hommes tués, 86 faits prisonniers, et 30 qui prirent la fuite; du côté des Anglais, 5 officiers et 50 soldats tués, 13 officiers et 255 soldats blessés ; Jones et Belmas confirment ces chiffres.

Mais le *Journal des siéges*, tenu par le colonel Jones, prouve que dès le premier moment on était convenu de battre en brèche la face droite du bastion 7, ainsi que le flanc gauche du bastion 6, et que la seule résolution prise ultérieurement fut de mettre en brèche la courtine 6-7.

D'après ce plan, Wellington fit ouvrir la seconde parallèle à la gorge du fort, et construire immédiatement en avant, sur le plateau, deux batteries de brèche. Ces batteries, qui pouvaient découvrir le pied des escarpes, entrèrent en action le 30 et le 31.

Comme dès ce moment il n'y avait plus de doute sur les points d'attaque, Philippon fit commencer, en arrière du front 6-7, un retranchement de 300 mètres de longueur (1).

L'une des batteries ouvrit la face droite du bastion 7 (la *Trinité*), et l'autre, le flanc gauche du bastion 6 (*Santa-Maria*), d'où l'on pouvait tirer sur la brèche de la *Trinité*. Du 29 au 30, une nouvelle batterie fut commencée pour ouvrir la lunette Saint-Roque et la courtine 7-8. (*Voir la pl. XII.*)

La défense, qui aurait dû contrarier ces établissements par un tir énergique, fut malheureusement obligée de ralentir son feu pour épargner la poudre et les projectiles.

Cependant le maréchal Soult, qui craignait peu pour la ville, mais qui s'attendait à une grande bataille, organisait avec beaucoup de soin un corps nombreux, auquel devaient se réunir Drouet et Daricau. Pour faire face à ce danger, Wellington avait fait couvrir le siége par une armée d'observation, et donné aux corps espagnols voisins de la basse Guadiana l'ordre de tomber sur Séville dès que Soult se porterait en avant.

---

(1) Au moment de l'assaut, ce retranchement n'avait pas encore le relief nécessaire pour offrir une résistance sérieuse.

A cette époque, on apprit au quartier général des alliés que Marmont concentrait son armée aux environs de Salamanque, dans le but de reprendre Ciudad-Rodrigo (1). Il importait donc plus que jamais de brusquer le siége. Wellington en attendait le dénouement avec une vive impatience, quand on lui manda la jonction de Soult avec Drouet et Darieau. N'étant pas assez fort pour continuer les attaques et livrer bataille à l'armée de l'Andalousie, il conçut le projet d'aller au devant de l'ennemi avec la plus grande partie de ses troupes et de l'attendre dans la position d'Albuera. Mais il changea de résolution, quand on vint lui annoncer que les brèches étaient praticables (2). Soult se trouvait en ce moment à Llerena : on pouvait donc espérer se rendre maître de la place avant d'avoir l'ennemi sur les bras. C'était à la vérité une entreprise des plus audacieuses; mais il n'y avait pas à balancer.

Dans l'après-diner du 5, le général en chef alla visiter les tranchées et reconnaître l'état des brèches. Il trouva que Philippon avait pris d'excellentes mesures, et que, pour livrer l'assaut avec des chances de succès, il fallait ouvrir une nouvelle brèche dans la courtine 6-7. Supposant avec raison que les huit jours employés par son artillerie à faire les premières brèches avaient été utilisés par l'ennemi pour construire, en arrière des points menacés, de solides retranchements, il pensait qu'en ouvrant la courtine (dont les vieilles maçonneries pouvaient être détruites en quelques heures), on tournerait ces retranchements, comme on avait tourné ceux de Ciudad-Rodrigo. En conséquence, le 6, à la pointe du jour, 14 pièces furent dirigées sur la courtine; cette batterie ren-

(1) Wellington redoutait peu cette diversion, parce que les rivières étaient débordées, et que le duc de Raguse n'avait pas encore reçu son artillerie de siége.

(2) Jones dit que ce fut Wellington lui-même qui reconnut les brèches et les déclara praticables. (P. 167.)

versa l'escarpe, en moins de deux heures et demie (1), de façon qu'avant le soir, une troisième brèche de 15 mètres de largeur se trouva en état de servir. Wellington, contrairement aux usages de la guerre, ne fit point sommer la garnison de se rendre. Les auteurs anglais expliquent ce fait, en disant « qu'il estimait trop haut le courage et la fermeté de Philippon pour lui adresser une demande, que ce brave eût rejetée comme une injure (2). »

Les généraux Lamare et Belmas attribuent, au contraire, l'abstention du duc à un besoin de vengeance que nous ne pouvons admettre (3). Wellington avait trop d'intérêt à réussir promptement et trop de chances défavorables à courir pendant l'assaut pour ne pas désirer une capitulation. La plus vulgaire prudence, à défaut de tout autre sentiment, lui faisait un devoir de préférer une transaction honorable à une solution violente, qui devait coûter la vie à des milliers de braves soldats. Un général habitué à ne rien donner au hasard et à ménager ses hommes avec un soin extrême, sans passions violentes et toujours bienveillant pour ses ennemis, ne peut avoir joué le rôle qu'on lui prête. Cependant Wellington eût bien fait, ne fût-ce que pour éviter les reproches qui lui ont été adressés depuis, de proposer à Philippon une capitulation digne des courageux défenseurs de Badajoz et de leur intrépide commandant.

Dans la soirée du 6, 18,000 hommes se tinrent prêts à marcher. On en forma plusieurs colonnes, destinées à trois attaques principales : à droite, une division, sous les ordres

---

(1) Belmas, t. IV, p. 348 ; Jones, p. 168.

(2) M. Thiers a adopté cette version. « Lord Wellington, dit-il, avait fait à la garnison l'honneur de ne pas la sommer, car il savait que toute proposition de capituler serait inutile. » T. IV, p. 122.

(3) « Lord Wellington connaissait la situation déplorable de la garnison ; il voulait l'obliger à se soumettre à sa discrétion : l'orgueil anglais avait été blessé aux deux premiers siéges et voulait en avoir satisfaction. Il ne somma point la garnison et n'offrit aucune espèce d'accommodement. » (Lamare, *Relation des siéges*, etc., p. 187.)

de Picton, fut chargée d'escalader les murs du château, ayant de 7 à 14 mètres de hauteur (1); à gauche, la division du général Leith se prépara à faire deux fausses attaques, l'une contre l'ouvrage extérieur appelé Pardaleras (2), et l'autre contre le bastion n° 1 (Saint-Vincent), appuyé à la Guadiana; — au centre, 2 divisions, sous le général Colville et le lieutenant-colonel Barnard, formant la masse principale des troupes anglaises, eurent pour mission d'attaquer les brèches. Enfin, une partie de la garde de tranchée fut dirigée contre la lunette Saint-Roque, pendant que la brigade portugaise du général Power, occupée à investir la place sur la rive droite de la Guadiana, recevait ordre de faire de fausses attaques contre la tête de pont, le fort de San-Christoval et la nouvelle redoute appelée *mon Cœur* (3).

Ces dispositions peuvent être louées comme très-habiles. Cependant la véritable cause du succès des alliés réside dans la valeur héroïque que déployèrent les troupes anglaises pendant l'assaut.

A dix heures, l'attaque fut ordonnée sur tous les points à la fois, pour diviser l'attention et les forces de l'ennemi. Le temps était si sombre et l'obscurité si profonde, qu'on ne voyait pas les colonnes à vingt pas de distance.

Les troupes réunies dans les tranchées se mirent en marche, précédées de quelques hommes portant des échelles (4). Chaque soldat était muni d'un sac de foin qu'il devait jeter dans le fossé pour en diminuer la profondeur. Les colonnes avancèrent ainsi jusqu'au pied du glacis. Tout à coup on entendit de la place le cliquetis des armes et le bruit sourd

(1) Belmas, t. IV, p. 314.

(2) Jones ne fait pas mention de cette attaque, laquelle cependant eut lieu, au témoignage de Lamare et de Napier.

(3) *Au comte de Liverpool*, le 7 avril 1812.

(4) On devait, au moyen de ces échelles, descendre dans le fossé. Comme à Ciudad-Rodrigo, la contrescarpe était intacte. Elle avait douze pieds de hauteur.

des bataillons qui se précipitaient des bords de la contrescarpe dans le fossé. *Les voilà! les voilà!* s'écria-t-on (1), et presque au même instant une explosion formidable se fit entendre sous les pas des assaillants. C'était le bruit des chapelets de bombes et de barils foudroyants que le colonel Lamare (2) avait fait disposer au pied de la brèche. A l'obscurité profonde succéda tout à coup la clarté lugubre d'un vaste incendie, offrant aux yeux un spectacle d'horreur impossible à décrire. Du haut des remparts, un immense cri de *Vive l'empereur!* répondit aux angoisses des pauvres soldats entassés pêle-mêle dans cet étroit fossé, où déjà la mort avait fait de nombreuses victimes. Au même instant, on dirigea sur cette masse confuse plusieurs décharges à mitraille des batteries de flanc restées intactes, et un feu roulant de mousqueterie, exécuté à bout portant par 700 hommes d'élite, munis chacun de trois fusils. Les colonnes anglaises semblaient être au milieu d'un volcan (3), dont les éruptions, se succédant de minute en minute, répandaient au loin des torrents d'une lumière sinistre. Ce n'était plus un combat, c'était, pour nous servir des expressions du colonel Lamare, un *massacre*, une *boucherie!...*

Cependant, pleins d'audace et de sang-froid, les Anglais se rallient et se précipitent une seconde fois vers la brèche. Une *cunette* (4) remplie d'eau les sépare du pied de la rampe; elle est littéralement comblée de morts; on la franchit sur ce pont de chair humaine! Et déjà l'on voit les longues colonnes rouges des Anglais se traîner comme autant de serpents ensanglantés parmi les ruines fumantes de la place, quand un nouvel obstacle se dresse devant elles! Le talus de la brèche,

---

(1) LAMARE, p. 189.
(2) Commandant du génie de la place.
(3) Expression du colonel, alors major Jones (témoin oculaire).
(4) Petit fossé creusé au fond du grand fossé.

que l'on croyait entièrement libre, est couvert de bombes, de planches brûlantes, garnies de clous, d'artifices, inondé de balles et de boulets. Il n'importe ! les colonnes avancent toujours ; mais, parvenues au sommet, elles sont arrêtées par un mur de baïonnettes et une rangée de chevaux de frise construits avec des lames de sabres. En vain elles essaient de rompre cette ligne d'acier : les morts s'entassent sur les morts, et les blessés se précipitent sur les armes des soldats qui les suivent. La brèche devient glissante par le sang qui l'inonde, et la ligne d'épées résiste toujours ! Les Français, voyant le succès de leur stratagème, font entendre un nouveau cri de *Vive l'empereur!* et la colonne d'assaut, meurtrie, décimée, recule silencieuse dans le fossé pour se préparer à un nouvel effort...

Le même courage fut déployé dans l'attaque des trois brèches ; mais c'est surtout à la brèche du bastion de la *Trinité* que la lutte avait pris le caractère d'un combat acharné. Deux heures d'efforts inutiles convainquirent enfin les soldats que cette brèche était imprenable : 3,000 hommes se trouvaient hors de combat, et, chose étonnante, la garnison n'avait essuyé pour ainsi dire aucune perte (1).

Pendant ce temps, la division Picton s'était portée, avec une remarquable intrépidité, à l'escalade du front 8-9 de la place, contigu au château : 300 Hessois défendaient cette partie des remparts. Les assaillants, accablés par des pierres énormes, des bombes et des pans de bois lancés du haut des murs, pris en flanc par un feu meurtrier de mousqueterie, et reçus, au haut des échelles, par des coups de pique et de baïonnette, avaient dû se retirer avec des pertes sen-

(1) D'après le général LAMARE, p. 190, la garnison ne perdit pendant l'assaut que 20 hommes. Napier évalue la perte des Anglais dans l'attaque des brèches à 2,000 hommes, le général Sarrazin à 4,000, les *Victoires et conquêtes* à 5,000 ; lord Liverpool, secrétaire d'État, prétendit, dans une lettre écrite le 23 avril 1812, au lord maire de Londres, que la perte des assiégeants dans cette terrible nuit s'éleva à 3,600 hommes, dont 264 officiers et 5 généraux.

sibles, laissant au nombre des blessés un de leurs chefs, le brave général Kempt.

Cependant la lunette Saint-Roque, attaquée par la gorge en même temps que le front 8-9, resta au pouvoir des Anglais (1). Picton, repoussé mais non découragé, détruisit le barrage du Rivillas, puis marcha par sa droite et vint s'établir, pour une seconde tentative, sous les murs du château, défendus seulement par 100 Hessois et 25 Français (2). Il était alors onze heures et demie.

Dès que les rangs anglais se furent un peu reformés, l'héroïque colonel Ridge, saisissant une échelle, la dressa contre le château (3), et invita ses hommes à le suivre. Un instant après, on le vit entouré de quelques braves au sommet du rempart, où il se maintint jusqu'à ce qu'il eût assez de monde pour se porter en avant. La garnison, étonnée et en quelque sorte surprise, se retira par la double porte dans la ville (4), abandonnant le château à l'agresseur. Ce beau triomphe coûta la vie au chef intrépide qui l'avait préparé. « Personne, dit Napier, ne périt avec plus de gloire dans cette nuit fatale, où tant de guerriers cependant se signalèrent par des actions dignes de l'histoire (5). »

La 3e division entra dans le château, mais, craignant de compromettre la possession d'un point qui assurait la prise de la place, ou jugeant le débouché trop difficile, elle ne fit aucune tentative pour chasser l'ennemi des brèches (6).

La première colonne de la division Leith échoua complé-

---

(1) Lamare, p. 189.

(2) Augoyat, p. 313.

(3) Les murs du château avaient dix-huit à vingt-quatre pieds de hauteur. Les Français considéraient cet ouvrage comme à l'abri de l'escalade.

(4) La garnison était trop faible; elle se composait de 80 Hessois, dont 20 musiciens, de 25 Français et d'un détachement de canonniers. Philippon n'avait si mal gardé ce point que parce qu'il le croyait inattaquable.

(5) 600 hommes environ succombèrent dans l'attaque du château, dit Napier.

(6) Napier.

tement dans sa fausse attaque contre le Pardaleras. Cet ouvrage, défendu avec opiniâtreté par le colonel Pineau, ne se rendit que le lendemain, lorsque déjà la ville était au pouvoir des Anglais.

La deuxième colonne, sous les ordres du général Walker, rencontra moins de résistance dans l'escalade du bastion Saint-Vincent, dont les escarpes cependant avaient vingt-six pieds et demi de hauteur (1). Mais aussi la garde de ce bastion avait été affaiblie des deux tiers pour donner main-forte aux troupes du château, ce qui la mit dans l'impossibilité de se défendre longtemps. La perte des Anglais sur ce point s'éleva à 600 hommes (2).

Wellington suivait avec anxiété la scène terrible qui se passait au pied des brèches. Il était minuit quand un officier à cheval vint lui raconter les divers épisodes de l'assaut. La pâleur de son visage annonçait qu'il était vivement ému de ce récit lugubre ; aucune agitation extérieure cependant ne vint troubler sa sérénité habituelle : avec le plus grand calme, il donna immédiatement l'ordre de replier les troupes en arrière et de les reformer pour un nouvel assaut (3). Mais à peine eut-il pris cette disposition, qu'un avis de Picton lui annonça la prise du château. Cette bonne nouvelle, suivie bientôt de celle de l'escalade du bastion Saint-Vincent, lui fit entrevoir un succès prochain et définitif. Il ordonna à Picton de demeurer tranquille jusqu'au matin, puis de se porter avec 2,000 hommes sur les derrières de l'assiégé, au moment où Barnard et Col-

---

(1) Il était près de minuit quand cette attaque eut lieu. Walker avait dû attendre jusqu'à cette heure les échelles destinées à ses troupes.

(2) Lamare et Napier.

(3) C'est la version de Napier et de Jones.

Lamare et Belmas prétendent, au contraire, que Wellington donna en ce moment l'ordre définitif de battre en retraite. Ils se fondent sur un extrait de l'ouvrage de Jones, dont voici la traduction :

« Lord Wellington, instruit de l'état des choses, ordonna de retirer les deux divisions et de les reformer un peu avant le jour pour un nouvel assaut. » Or cet extrait, loin de justifier l'opinion des auteurs français, l'infirme de tout point.

ville livreraient un nouvel assaut. Il prit également des mesures pour assurer la possession de la lunette Saint-Roque, qui avait été escaladée par la gorge, le soir de bonne heure ; enfin, il donna des instructions pour rompre le bâtardeau et le pont de l'inondation dès que le moment serait venu.

Vers onze heures et demie, Philippon fut informé que l'ennemi avait renouvelé l'attaque du château, et qu'il s'était rendu maître de cet ouvrage.

Un rapport inexact, reçu peu d'instants avant, et la confiance qu'il avait dans la force du château, lui donnèrent des doutes sur la vérité de cette information; il ne prit donc aucune mesure, et quand, sur un second avis, il porta sa réserve, composée de 200 hommes seulement, au secours de l'ouvrage menacé, la porte était déjà au pouvoir des Anglais. Une vive fusillade s'engagea à travers le passage, et les quatre compagnies furent dispersées. Sur ces entrefaites, le gouverneur donna à deux compagnies du bastion Saint-Vincent l'ordre de pénétrer dans le château par l'autre porte, qu'il croyait encore libre; mais, soit erreur ou malentendu, ces troupes se rendirent aux brèches, où elles ne furent d'aucune utilité.

Nous avons vu que l'attaque de la brigade Walker, favorisée par le départ des compagnies envoyées au secours du château (1), eût un plein succès. Dès que cette brigade se trouva en possession du Saint-Vincent, elle engagea une partie de ses troupes dans la ville pour déloger l'ennemi des maisons (2), tandis que l'autre partie, longeant les remparts, enleva successivement trois bastions à la pointe de la baïonnette (3).

Cet événement, la perte du château, que la garnison regar-

(1) D'après Lamare, il n'était resté que 20 à 30 hommes dans le bastion Saint-Vincent.

(2) Ces troupes, parvenues sur la Grand' Place, sonnèrent du cor, et furent ainsi rejointes par les défenseurs du château.

(3) La vue d'une lance à feu causa un moment de terreur panique à ces braves soldats. Ils se dispersèrent, de crainte de sauter, et se firent ramener la baïonnette dans les reins. Heureusement que Walker avait laissé dans le bastion escaladé une réserve qui repoussa les assiégés et prévint ainsi un grand désastre.

dait comme son dernier réduit, et la dispersion des quatre compagnies de réserve, ébranlèrent subitement le moral de quelques officiers, et le désordre commença (1).

Dès ce moment, les instructions du gouverneur ne parvinrent plus aux troupes. On se fusillait dans les rues; on se battait dans les maisons; ce n'étaient partout que cris de victoire et gémissements de blessés. Philippon et le général Veiland réunirent cependant, au milieu de ce tumulte, une centaine d'hommes et quelques cavaliers avec lesquels ils se retirèrent, vers une heure et demie, dans le fort San-Christoval; en même temps, ils envoyèrent aux défenseurs des brèches l'ordre de se replier sur eux; mais l'officier d'état-major porteur de cet ordre n'ayant pu arriver à destination, ces braves gens restèrent à leur poste jusqu'à ce qu'ils virent la place envahie de tous côtés. Quelques-uns alors brisèrent leurs armes et s'abandonnèrent à leur destinée; d'autres, prenant un parti désespéré, se jetèrent dans la Pardaleras et dans les maisons de la ville, où ils épuisèrent leurs dernières cartouches en se défendant jusqu'à l'aube du jour.

A six heures du matin, le gouverneur se vit dans la dure nécessité de capituler. Le San-Christoval n'avait plus que trente coups à tirer, et pas une seule ration de vivres (2). Un mouchoir blanc fut arboré au bout d'une baïonnette; à ce signal, la garnison se rendit sans conditions; elle se composait en ce moment de 2,750 hommes valides et de 750 non combattants ou malades. Treize cents hommes avaient été tués ou blessés pendant le siége (3).

L'armée anglaise éprouva des pertes encore plus sensibles; Wellington les évalua à 5,000 hommes, dont 3,500 atteints pendant l'assaut, et le colonel ingénieur Jones, à 72 officiers

(1) Général Lamare, p. 193.
(2) Lamare, p. 196.
(3) Belmas. Voir aussi la *lettre de Wellington à lord Liverpool*, 7 avril 1812.

et 963 hommes tués, 306 officiers et 3,483 hommes blessés, parmi lesquels 59 officiers et 744 soldats tués, 258 officiers et 2,600 blessés dans la nuit même de l'assaut; mais Philippon et Lamare prétendent qu'ils obtinrent en Angleterre des renseignements d'où il résulte que l'armée anglaise perdit en réalité plus de 7,000 hommes (1). Quoi qu'il en soit, lorsque Wellington connut ces pertes, « sa fermeté l'abandonna pour un moment, et l'orgueil de la conquête céda à la vive douleur que lui causa la mort de tant de braves soldats (2). »

Les Anglais ternirent les lauriers de cette victoire par des excès horribles. La rapacité la plus honteuse, l'ivresse brutale, une luxure effrénée, la cruauté, le meurtre, les cris, les gémissements des victimes, les imprécations de leurs bourreaux, le craquement des maisons, croulant sous l'incendie allumé par esprit de vengeance, le bruit de coups de fusil, qui, cette fois, déshonorent ceux qui les tirent : voilà, pendant deux jours et deux nuits, le tableau qu'offrit Badajoz.

Le troisième jour, bien que la ville fût saccagée de fond en comble, et le soldat épuisé par ses propres excès, le désordre régnait encore sur plusieurs points; cependant il avait diminué assez pour qu'on pût s'occuper des blessés et songer à enterrer les morts (3).

« Les exhortations des chefs, a écrit le comte Toréno (tom. V, pag. 25), furent impuissantes, et lord Wellington lui-même se vit menacé de la baïonnette de ses soldats, qui l'empêchèrent de pénétrer dans la place pour contenir le désordre. »

Ce témoignage d'un historien espagnol, toujours sévère

---

(1) Voir dans Belmas les rapports officiels de ces deux généraux. Dans son ouvrage, publié en 1837, le général Lamare évalue les pertes à plus de 6,000 hommes. Dans son *Journal des siéges*, il les avait portées à plus de 8,000.

D'après les états officiels publiés par Gurwood, les Anglais eurent, du 18 mars au 7 avril, 1,035 tués, 3,787 blessés et 63 manquants.

(2) Napier.

(3) Napier, t. VIII, p. 152.

dans ses appréciations, peut servir de réponse à cette allégation du général Lamare, que Wellington refusa de mettre un terme au pillage, « sous prétexte que le droit de la guerre l'autorisait à donner aux soldats cette juste compensation de leur bravoure et de leur dévouement (1). » Le pillage, il est vrai, dura trois jours, mais ce fut malgré les efforts du duc, qui essaya vainement de l'arrêter. Maxwell (2) fait observer, du reste, que l'on avait bien peu de chances de préserver les habitants de la fureur d'une soldatesque qui ne respectait pas même ses propres officiers (3).

Les ingénieurs français ont vivement critiqué les opérations du siége de Badajoz et attribué à la fortune seule les succès dont elles furent couronnées (4).

Ce jugement est trop sévère; — cependant, et le colonel Jones, tout le premier, en convient, — « le projet d'attaque de Badajoz était hasardeux et contre toutes les règles... » « Il

---

(1) *Relation des siéges*, etc., p. 197.

M. Thiers accepte cette version; il dit, en effet, liv. XLII, p. 123 : « Le lendemain, Wellington reçut nos officiers avec courtoisie, mais refusa d'écouter leurs instances en faveur de la malheureuse ville de Badajoz... Il livra sans pitié cette ville au pillage. Il ne fallait pas moins aux troupes qui avaient si vaillamment monté à l'assaut. »

Notre devoir est de protester, au nom de la vérité, contre cette assertion, comme nous avons protesté contre un jugement semblable porté sur la conduite de Wellington après l'assaut de Ciudad-Rodrigo.

(2) T. II, p. 466.

(3) Un officier, témoin oculaire du siége, écrivit à l'*United service journal* : « Aucune maison ne resta intacte, et aucune femme ne put se soustraire aux insultes ni aux mauvais traitements... »

« Le 8, les soldats abrutis par l'ivresse faisaient feu sur tout le monde et même sur leurs « camarades...

« Le 9 fut un jour de marché dans le camp. Quelques soldats réalisèrent jusqu'à 250 livres « sterling. » — Voir aussi BELMAS, t. IV, p. 359.

Le capitaine Hopkins, également présent au siége, confirme ces faits : « La ville, dit-il, n'offrit bientôt plus que l'affreux spectacle de tout ce que peut produire l'ivresse, la cruauté et la débauche...

« Les officiers n'avaient plus aucune autorité sur leurs soldats qui, rassasiés de vin et de butin, se réunissaient en petites bandes et parcouraient les rues en faisant feu... On voyait partout des groupes de soldats travestis en moines de différents ordres, etc.

« La caisse de l'armée ne fut pas même respectée. »

(4) « La victoire de Wellington ne fut en effet que le résultat d'un coup de fortune...

« Il ne pouvait pas compter sur cet événement, autrement le siége eût été une opération « inutile, et il eût pu tenter cette escalade dès la première nuit de l'investissement. » — BELMAS, t. IV, p. 361.

n'a jamais été approuvé, dit-il, même par ceux qui l'ont formé ou mis à exécution ; mais on a dû l'adopter forcément, n'ayant pas le moyen d'en réaliser un meilleur (1). »

On a prétendu aussi que le front d'attaque n'était pas le plus faible de la place (2). A cela, nous répondrons que le front 6-7 était le seul qu'on pût battre en brèche de loin et prendre sans sapeurs-mineurs ; considération suffisante, d'après nous, pour justifier Wellington et les ingénieurs anglais de l'avoir préféré.

On a prétendu encore que les assiégeants commirent la faute d'engager trop de monde à la fois, ce qui mit du désordre dans l'assaut.

Il est assez difficile d'accorder cette critique avec l'observation suivante du colonel Jones : « On aurait pu aisément emporter les brèches, si on les avait attaquées d'une manière convenable ; mais, dans le fait, *on ne fit aucun effort assez puissant*. Il n'y eut jamais plus de 50 hommes réunis devant chaque brèche pour monter à l'assaut (3). » Pour obtenir plus d'ensemble et plus d'ordre, il aurait fallu faire deux choses : renverser la contrescarpe et donner l'assaut pendant le jour. Mais on n'avait ni le temps ni le moyen de pousser les cheminements jusque sur les bords de la contrescarpe, et il eût été impossible de faire monter à l'assaut, en plein jour, des colonnes qui devaient franchir à découvert un espace considérable sous le feu encore intact de l'ennemi (4).

Enfin on a prétendu que les brèches étaient imprenables. A cet égard, nous ferons observer que l'un des plus habiles ingénieurs de l'Angleterre, le major Jones, qui, sous les or-

---

(1) JONES, p. 378.

(2) D'après Philippon et Lamare, le front le plus faible était le front oriental près du château.

(3) JONES, p. 186.

(4) Les Français firent cette faute à Tarifa en 1811 ; à Burgos, l'attaque du Saint-Michel fut rendue impossible aux Anglais, rien que parce que le clair de lune désignait les colonnes anglaises aux coups de l'artillerie française.

dres de Fletcher, dirigea les travaux d'attaque, fut d'un avis contraire, lorsque Wellington le consulta sur ce point.

D'ailleurs, au moment de l'assaut, il n'y avait plus à choisir qu'entre une action de vigueur, bien plus difficile, à vrai dire, que Jones ne le supposait, et une retraite, dont les conséquences politiques eussent été funestes à l'armée anglaise (1).

Wellington n'hésita point, et fit bien. En violant les règles, il sut être grand général. Ce n'est pas, du reste, sur les détails d'un siége qu'il faut juger un commandant d'armée. Ces détails sont de la compétence des ingénieurs et des officiers d'artillerie; or, sous le rapport du matériel, des munitions, des outils et des moyens de transport, les alliés se trouvèrent à Badajoz dans les plus mauvaises conditions : c'était une suite de la négligence coupable du ministère anglais, où le parti de Perceval avait pris définitivement le dessus.

Le maréchal Soult se montra plus juste et plus impartial que ses compatriotes, lorsque après la reddition de Badajoz, il écrivit : « La conduite que les Anglais ont tenue dans cette circonstance a été tellement mesurée, que l'on pourrait soupçonner qu'ils ont intercepté quelque partie de correspondance, qui leur a dévoilé le système d'opérations de l'armée de Portugal et l'irrésolution du duc de Raguse (2). » Un autre général français reconnut loyalement « qu'il était aussi mortifiant pour les généraux de sa nation que glorieux pour celui de l'Angleterre, qu'une armée de 50,000 hommes eût, par l'habileté et l'audace de ses manœuvres, pris deux places ré-

(1) « Pouvait-on croire que l'Angleterre supporterait les dépenses d'une guerre prolongée « indéfiniment, et qui ne laissait pas d'espoir d'une heureuse issue? Que répondre aux cla- « meurs de l'opposition dans le Parlement? Comment soutenir les espérances secrètes des « gouvernements du continent, si le pouvoir militaire de l'Angleterre, de l'Espagne et du Por- « tugal réunis étaient hors d'état de se mesurer avec une portion de l'une des armées secon- « daires de Napoléon? » — NAPIER.

(2) Séville, le 17 avril à Berthier, *Mémoires de Joseph*, t. VIII, p. 390.

putées les clefs de l'Espagne (du côté du Portugal), et cela malgré la protection de deux armées françaises, formant un total de 80,000 combattants ( ). »

Un peu avant le dernier assaut, Philippon avait envoyé 20 hommes (2) à cheval prévenir Soult que la défense de la ville touchait à sa fin. Ces courriers rencontrèrent le maréchal dans la journée du 8.

En apprenant le danger de la place, Soult avait quitté ses lignes de Cadix et s'était dirigé avec 24,000 hommes (3) sur Llerena, se contentant de laisser en Andalousie les forces absolument nécessaires pour continuer son grand siége, observer Grenade et Séville (4). Soult espérait trouver, comme dans l'été précédent, le maréchal Marmont à Llerena avec 30,000 hommes (5). Au lieu de cela, il reçut la nouvelle que Badajoz, dont la possession ouvrait aux Anglais le midi de l'Espagne, était enlevé depuis deux jours, et que le duc de

(1) SARRAZIN, p. 278.

(2) Le maréchal avait quitté Séville le 1er; il était arrivé à Llerena le 4.

(3) *Lettre de Soult à Berthier*, 17 avril 1812 Il résulte de cette lettre que Soult n'avait alors eu tout, y compris la garnison de Badajoz, que 57,000 hommes ; avec cette force répartie sur un immense territoire, il ne pouvait, disait-il, empêcher Wellington de prendre Badajos. Nous croyons le contraire : s'il avait commencé son mouvement le 25 mars, il serait arrivé à Villa-Franca le 2 avril, au lieu du 8, et la place aurait pu tenir jusqu'à l'apparition du duc de Raguse.

(4) Voir dans les *Mémoires de Joseph* la *lettre écrite par Soult*, de Villa-Franca *à Berthier*, le 8 avril 1812.

Dans sa *lettre* du 14 avril *au même*, le duc de Dalmatie cherche à prouver que si Badajoz a succombé, c'est par la faute de Marmont plutôt que par la sienne. Jugement erroné, mais excusable par la raison que Soult ignorait les instructions adressées au duc de Raguse.

(5) Marmont avait annoncé le 22 février à Soult, que trois divisions établies dans la vallée du Tage entreraient en Estramadure aussitôt que Badajoz serait menacé. L'empereur s'opposa à ce départ, mais Soult n'en sut rien. C'est ce qui explique l'extrait suivant, d'une lettre du général Lery, ingénieur en chef de l'armée du Midi, au général Kellermann :

« Tous nos calculs ont été déjoués : l'armée de Portugal s'est portée à une plus grande distance de nous, lorsqu'elle aurait dû s'en approcher ; ainsi lord Wellington, avec ses Anglais et ses Portugais réunis, a pris la place pour ainsi dire en présence de deux armées, montant ensemble à près de 80,000 hommes Voilà les conséquences de n'avoir pas un chef suprême sur les lieux pour diriger les mouvements... Au total, la prise de Badajos me paraît très-extraordinaire, et je serais très-embarrassé d'en rendre compte clairement et distinctement. »

Raguse occupait les provinces du Nord par ordre de l'empereur (1). Il apprit en outre que ses communications et l'importante place de Séville étaient sérieusement menacées par les armées de Ballesteros et de Penne Villemur. Ces diverses circonstances l'engagèrent à retourner immédiatement sur ses pas. Il n'avait d'ailleurs aucune chance de battre les alliés, dont les forces s'élevaient à 45,000 hommes. Sa situation était devenue fort critique : Wellington, en effet, sans courir de dangers sérieux (2), pouvait le pousser sur le Guadalquivir, prendre Séville, détruire l'arsenal de l'armée d'Andalousie, et terminer en peu de temps une campagne que l'on eût citée parmi les plus hardies et les plus glorieuses.....

Soult était si bien convaincu de la prochaine exécution de ce plan, qu'il avait pris des mesures pour combattre l'armée anglaise au sortir de la Sierra-Morena : le résultat cependant trompa son attente.

Le lendemain de la prise de Badajoz, Wellington avait écrit à lord Liverpool : « Il serait bien à souhaiter que je pusse « frapper un grand coup sur le maréchal Soult avant qu'il « ait reçu des renforts ; mais, d'autre part, les Espagnols, « ayant négligé d'approvisionner Ciudad-Rodrigo (menacée « par le duc de Raguse), il est de toute nécessité que je re« tourne sur les frontières de Castille... Avant d'avoir mis « Ciudad-Rodrigo en sûreté, il me sera tout à fait impossible « d'aller en Andalousie. »

Les armées espagnoles n'avaient pris aucune des mesures convenues pour entraver la marche éventuelle du duc de Raguse. Almeida et Ciudad-Rodrigo manquaient de vivres, et

(1) Ce fut seulement le 6 qu'il connut positivement le départ du duc de Raguse pour Salamanque, commencement de l'opération du Beira. (Voir plus loin.)

(2) Il pouvait, après avoir enlevé Séville (ce qui eût été l'affaire d'un jour), communiquer avec la flotte de Cadix, changer sa ligne d'opération sans nul danger, et se réunir à 30,000 soldats anglais ou espagnols occupant Gibraltar, l'île de Léon, la Niebla, la Murcie et la Ronda.

leurs fortifications, malgré les ordres pressants du général en chef, n'étaient pas même réparées. Cette négligence ruina de fond en comble le plan de défense de Wellington au Nord, et l'obligea à revenir sur ses pas pour combattre Marmont.

Le 18 février 1812, dans la prévision que les alliés dirigeraient leurs opérations sur Badajoz, l'empereur avait fait écrire par Berthier au duc de Raguse :

« Placez vos troupes de manière qu'en quatre marches elles « puissent se réunir à Salamanque... Si Wellington se dirige « sur Badajoz, laissez-le aller; réunissez votre armée et mar- « chez droit sur Almeida (1); poussez des partis sur Coïmbre, « et soyez persuadé que Wellington rcviendra bien vite sur « vous; — mais les Anglais ont trop de savoir-faire pour « commettre une pareille faute (2)...

« Écrivez au duc de Dalmatie pour qu'il exécute les ordres « impératifs que je lui donne de porter sur la Guadiana un « corps de 20,000 hommes pour forcer le général Hill (qui « en avait 15,000 en ce moment) à rester sur la rive gauche « du Tage.

« Ne pensez donc plus, M. le maréchal, à aller dans le

---

(1) Marmont aurait trouvé dans cette place, qui n'était guère en état de résister, le matériel nécessaire pour assiéger Ciudad-Rodrigo.

(2) Marmont, dans sa *lettre* du 26 février 1812 *à Berthier*, prouve que ce n'eût pas été une faute : « Mon armée, dit-il en substance, manque de moyens de transport, d'argent et de vivres. Le pays est épuisé et sans ressources. Commencer les opérations avant la saison des récoltes, c'est préparer des désastres dans l'avenir. Si l'on en juge autrement, qu'on me remplace dans mon commandement. » « Dans l'état actuel des choses, l'armée du Portugal n'ayant pas « même un ennemi devant elle, ne pourrait pas dépasser la Coa, et les forces que Wellington « y a laissées sont plus que suffisantes pour mettre à l'abri de tout événement le village le « plus avancé du Portugal. »

Le duc de Raguse n'en reçut pas moins l'ordre formel de marcher en avant. Il s'en plaignit de nouveau, et dans sa *lettre* du 2 mars *à Berthier*, il déclina formellement la responsabilité de ce qui arriverait.

Le fond de ces lettres est judicieux. Marmont prédit que Wellington ne serait guère inquiété par son mouvement offensif, et le résultat lui donna gain de cause. Il dit également : « Votre Altesse affirme que la véritable route de Lisbonne est par le Nord ; je crois que ceux « qui connaissent bien ce pays sont convaincus du contraire. » Observation que deux campagnes malheureuses tendent à confirmer.

« Midi (1), et marchez droit sur le Portugal, si Wellington fait « la faute de se porter sur la rive gauche du Tage (2). »

Ce plan était habilement conçu; mais la lenteur de Marmont, la vigilance et la prompte résolution du général anglais le firent échouer. Le duc de Raguse, qui aurait pu être à Ciudad-Rodrigo vers la première semaine de mars (3), n'arriva que le 31, quand le siége de Badajoz touchait à sa fin.

Après avoir fait reconnaître Almeida le 3 avril, le maréchal se dirigea le 7, avec plusieurs divisions sur Sabugal. Son avant-garde entra le 12 à Castello-Branco, d'où l'ennemi s'était retiré, en incendiant ses vastes magasins. Le plan de Marmont était de détruire le pont de bateaux que les Anglais avaient jeté à Villa-Velha, ou, selon les circonstances, de déboucher de ce côté pour coopérer à la délivrance de Badajoz, en menaçant la ligne de retraite de Wellington. Le 13, il battit à Guarda les milices chargées de la défense du Beira : une vive poursuite l'aurait rendu maitre des magasins de Celerico; mais il perdit encore cette occasion par son indolence. Le 17, il leva son camp pour aller s'établir en avant de la Coa et de l'Agueda.

Ce mouvement rétrograde était consommé quand Wellington arriva à Almeida. L'expédition avait donc manqué son but principal, qui était de sauver Badajoz; mais elle obligea Wellington de renoncer à l'attaque qu'il méditait sur l'Andalousie, preuve que si elle avait été mieux combinée et plus promptement exécutée, elle aurait complétement réussi, et peut-être même amené une grande bataille dont toutes les chances eussent été pour les Français.

De quelque manière qu'on envisage cette campagne, le

---

(1) Marmont avait alors le projet de se réunir à Soult dans l'Estramadure, mais l'empereur, par ses instructions des 18-21 février, l'empêcha de donner suite à ce projet. S'il l'avait exécuté, il est probable que Badajoz n'eût point été pris. (*Mémoires de Joseph*, t. VIII, p. 160). C'est du moins l'opinion qu'exprime le duc de Raguse, dans sa *Lettre du 5 avril 1812 au roi Joseph*.

(2) Voir cette lettre dans BELMAS, t. 1, p. 614.

(3) L'ordre de l'empereur lui était parvenu dans les derniers jours de février.

talent du général anglais y brille d'un vif éclat. Il fut sans doute servi par la fortune; mais c'est le propre des hommes de génie de savoir profiter des circonstances, comme c'est la spécialité du marin habile de savoir tirer parti des vents et des courants qui engloutissent les navigateurs inexpérimentés.

N'épargnant aucune peine, aucun soin pour connaître l'exacte situation de ses adversaires, Wellington sut, avec une rare sagacité, combattre chacun d'eux selon sa manière de faire la guerre, et proportionner ses moyens d'action aux exigences du moment : il méprisa l'armée du Centre, faible et désorganisée, trompa la précipitation de Marmont par une lenteur affectée, et prévint Soult par une grande promptitude. Deux fois ses manœuvres habiles déterminèrent le duc de Raguse à envoyer ses divisions prendre des cantonnements éloignés, quand il aurait dû les concentrer, et, chaque fois, ce fut pour les alliés un grand avantage : la première fois, ils prirent Ciudad-Rodrigo, et la seconde, ils purent, sans être inquiétés, disséminer leurs troupes en marchant sur l'Alentejo (1), ce qui était indispensable pour leur procurer les vivres et les effets d'habillement restés en arrière, faute de moyens de transport.

Marmont, qui avait reçu de l'empereur la mission de secourir le Midi et de couvrir Madrid, ne se montra pas à la hauteur des circonstances; il fit même des fautes qui auraient terni sa réputation, si les ordres venus de Paris n'avaient contribué pour une large part aux mécomptes de cette campagne. Son projet d'envoyer trois divisions à Soult et de menacer Ciudad avec les autres était certes moins avantageux que celui de Napoléon; cependant il eût produit de bons résultats, si le duc l'avait exécuté promptement, au lieu de se conformer tardivement aux ordres de Berthier.

(1) Napier, t. VIII, p. 190.

Telle est aussi l'opinion de Soult : « Si Marmont, dit-il, eût fait quelques démonstrations sur le Beira avec une partie de son armée et eût passé le Tage pour se réunir à mes troupes, le siége de Badajoz eût été levé avant que la brèche fût praticable, et une grande victoire faisait rentrer les Anglais dans leurs lignes (1)... »

Jugement vrai en partie, mais où perce trop le dépit qu'avait éprouvé le maréchal en se voyant arracher le seul trophée de sa campagne d'Andalousie.

A l'époque où nous sommes parvenus, l'Espagne pouvait entrevoir déjà le déclin de la domination française.

Les préparatifs de la campagne qui allait s'ouvrir de l'autre côté du Niémen obligèrent Napoléon à rappeler près de lui des soldats qui, depuis quatre ans, avaient appris à connaître l'Espagne, les ressources de ce pays, son sol accidenté, et l'invincible opiniâtreté de ses habitants. Les corps de la garde impériale qui se trouvaient à Valladolid et dans la Vieille-Castille reçurent l'ordre de rentrer en France ; l'armée du Nord fut dissoute, et les autres armées éprouvèrent des pertes sensibles par la rentrée d'une partie de leurs cadres.

Obligées de garder une immense étendue de pays, les troupes françaises étaient faibles sur tous les points, tandis que l'ennemi, libre de concentrer ses forces quand il

---

(1) *Dépêche* datée de Séville, du 14 avril 1812.

On lit dans la même dépêche : « Si l'armée du Portugal m'eût rejoint avec 35,000 hommes, « Badajoz aurait été sauvé ou repris, et une grande victoire faisait rentrer les Anglais dans « leurs lignes. Seul, je n'étais pas assez fort ; et en outre des pertes que j'aurais essuyées, « je ne serais pas retourné à temps en Andalousie pour sauver mes troupes. »

le jugeait convenable, marchait presque toujours avec une entière sécurité.

Napoléon, éclairé par l'exaspération patriotique des habitants de la Péninsule, instruit de la situation de ses armées et des privations auxquelles ses soldats étaient assujettis, avait résolu de concentrer toutes ses forces sur l'Èbre, en attendant la fin de la campagne de Russie; des ordres même avaient été préparés pour ce grand mouvement; mais la reddition de Valence et l'anéantissement de l'armée de Blake, composée de l'élite des troupes espagnoles, détournèrent l'empereur d'un projet dont l'exécution eût prévenu la journée des Arapiles et, dix-huit mois après, celle de Vittoria, plus désastreuse encore (1).

---

(1) *Victoires et conquêtes*, t. XXI, p. 38.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

FIN DE LA TABLE